



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

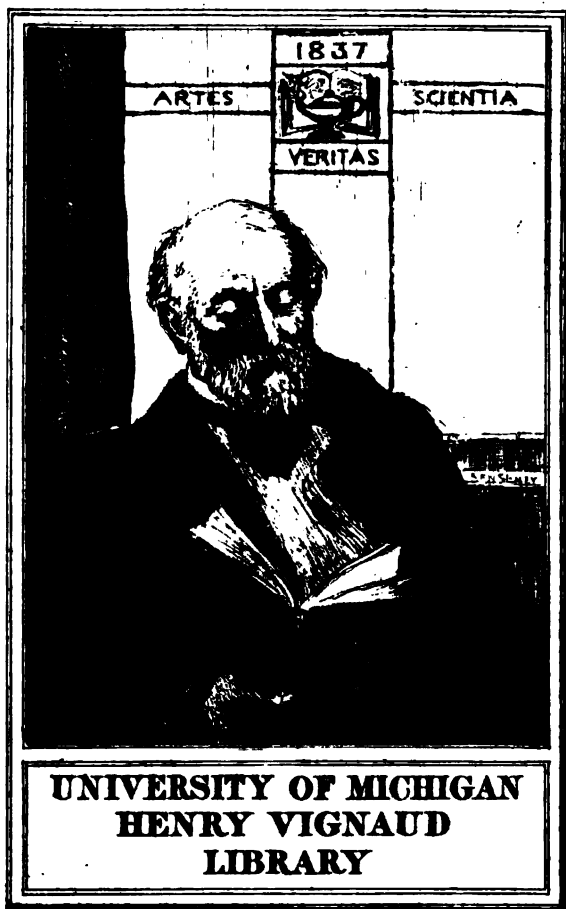
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

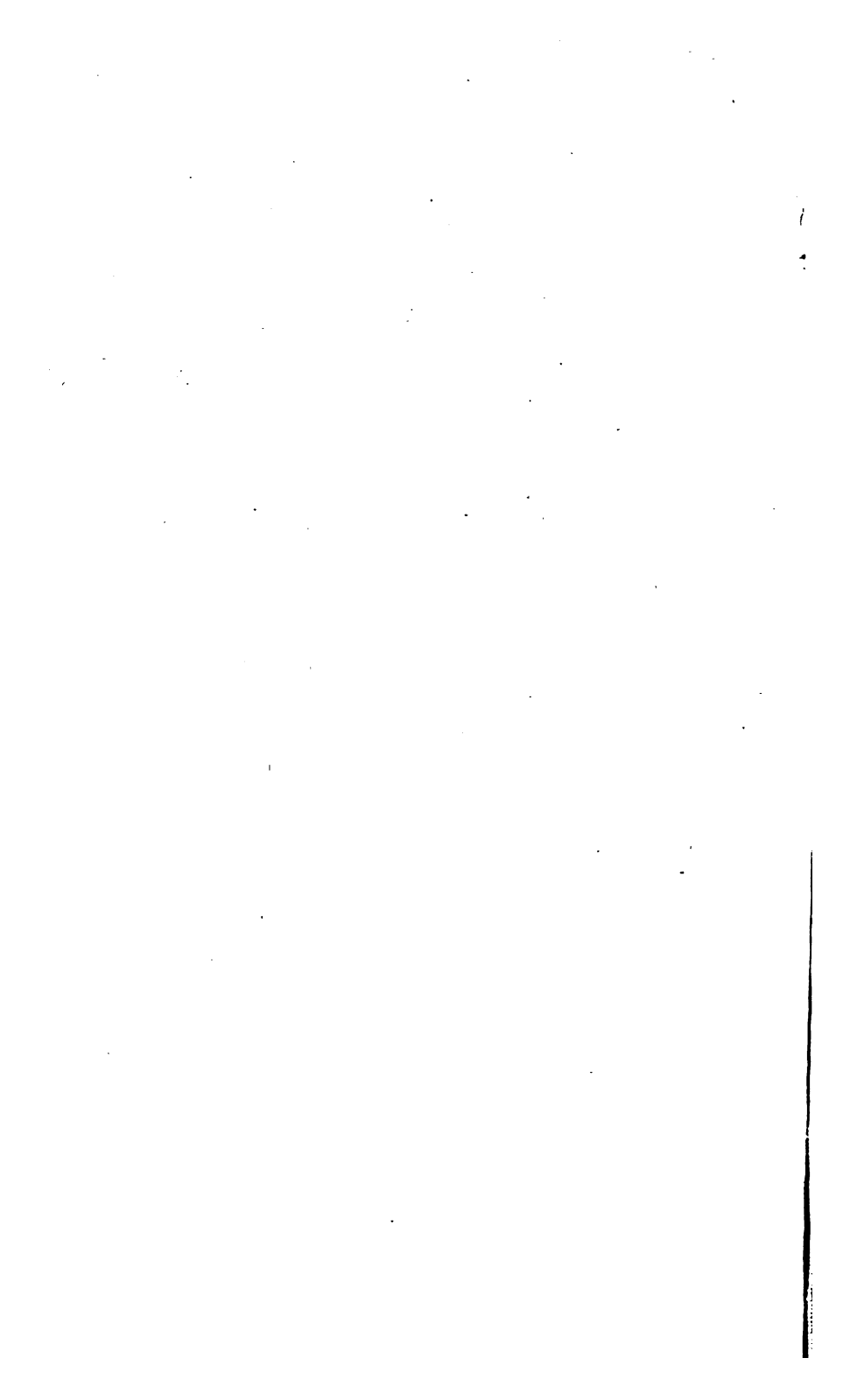
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



IF  
551  
L44  
182

Reynard









DF  
55  
.L4  
18

**HISTOIRE**  
**DU**  
**BAS-EMPIRE.**

---

**TOME XV.**

---

**DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,**

IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

---

# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU. (1844)

NOUVELLE ÉDITION.

REVUE ENTièrement, CORRIGÉE,  
ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

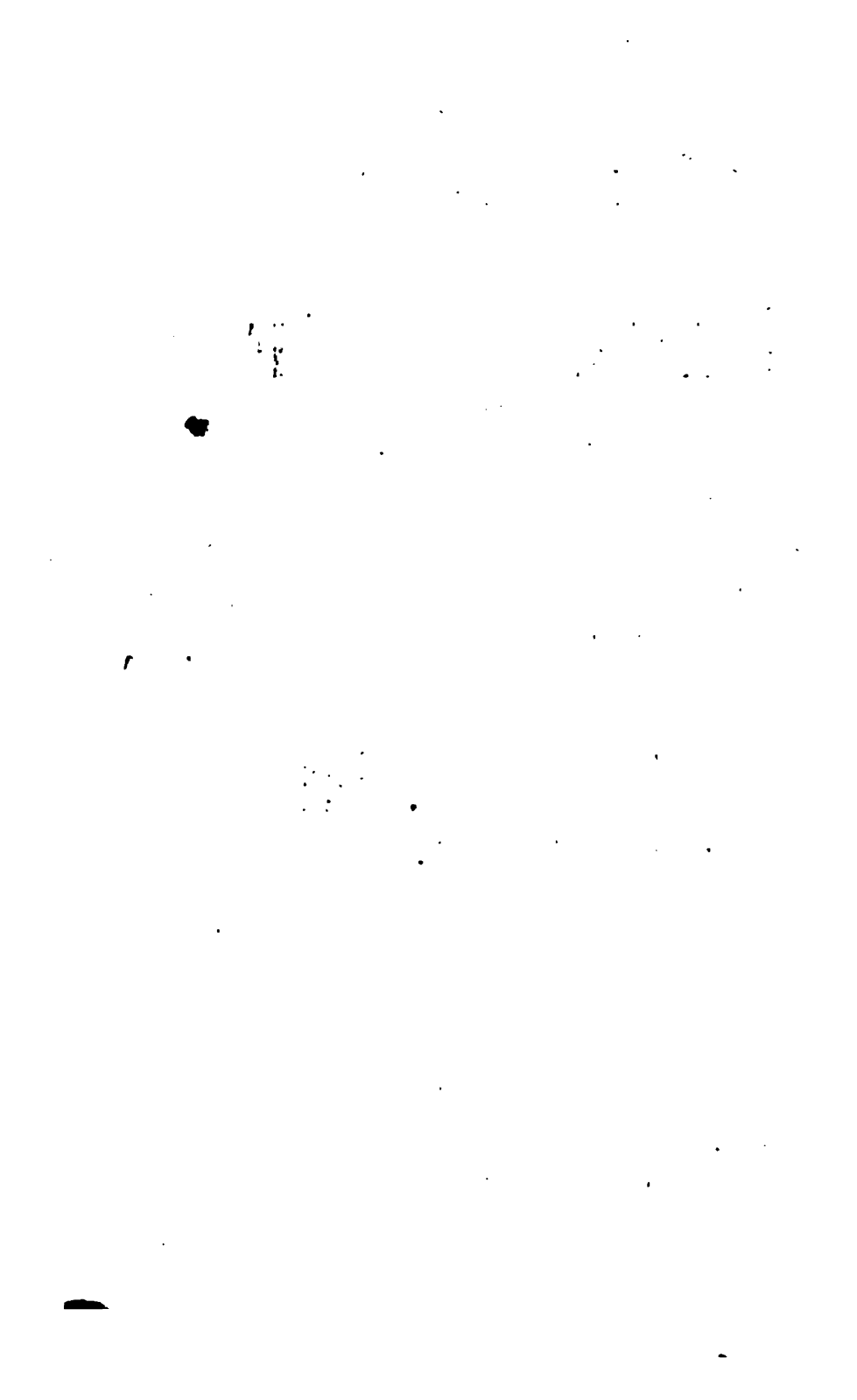
ET CONTINUÉE

PAR M. BROSSET J<sup>rs</sup>.

TOME XV.



PARIS,  
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,  
RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.  
M. DCCC. XXXIII.



# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

---

## LIVRE LXXX.

1. *Éducation de Michel.* II. Commencement de son règne. III. *Ministère de Nicéphorize.* IV. Guerre des Turks. V. Isaac pris par les Turks. VI. Courage d'Alexis Comnène. VII. Isaac délivré. VIII. Le César Jean envoyé contre Oursel. IX. Bataille de Zompi. X. Andronic prisonnier est renvoyé à Constantinople. XI. Jean César fait empereur par Oursel. XII. Le César et Oursel défaits et pris par les Turks. XIII. Paléologue défait par Oursel. XIV. Oursel livré par les Turks à Alexis. XV. Alexis demande en vain de l'argent aux principaux d'Arménie pour payer la rançon d'Oursel. XVI. Il s'adresse au peuple et réussit. XVII. Oursel est amené à Constantinople. XVIII. Isaac gouverneur d'Antioche. XIX. Révolte des Bulgares. XX. Défaite et prise du nouveau roi. XXI. L'empereur veut donner à Bryenne le titre de César. XXII. Exploits de Bryenne. XXIII. Révolte de Nestor. XXIV. Côme succède au patriarche Xiphilin. XXV. La fille de Robert Guiscard fiancée avec Constantin Ducas. XXVI. Peste et famine à Constantinople. XXVII. Causes du soulèvement de Bryenne. XXVIII. Inconstance de Basilace. XXIX. Bryenne se déclare empereur. XXX. Jean Bryenne devant Constantinople. XXXI. Il décampe. XXXII. Mariage d'Alexis. XXXIII. Révolte de Nicéphore Botaniatès. XXXIV. Il arrive à Nicée. XXXV. Mouvements à Constantinople. XXXVI. Découragement de Michel. XXXVII. Il se démet de l'Empire, et Botaniatès est couronné. XXXVIII. Pre-



mières opérations de Botaniate. XXXIX. Fin malheureuse de Nicéphorize. XL. Bryenne refuse un accommodement. XLI. Alexis marche contre Bryenne. XLII. Bataille de Calabrya. XLIII. On crève les yeux à Bryenne. XLIV. Assassinat de Jean Bryenne. XLV. Botaniate épouse Marie, femme de Michel Parapinace. XLVI. Guerre de Basilace. XLVII. Mouvement des deux armées. XLVIII. Bataille du Vardar. XLIX. Basilace aveuglé. L. Mouvements des Patzinaces. LI. Philarète se soumet à Botaniate. LII. Révolte de Constantin Ducas aussitôt étouffée. LIII. Conduite adroite d'Isaac Comnène. LIV. Alexis arrête les ravages des Patzinaces. LV. Révolte de Nicéphore Mélissène. LVI. L'eunuque Jean devant Nicée. LVII. Sa retraite. LVIII. Ingratitude de Jean. LIX. Mauvais desseins des ministres contre les Comnènes. LX. Les Comnènes sortent de Constantinople. LXI. Le César Jean se joint à eux. LXII. Alexis proclamé par les soldats. LXIII. Mélissène veut partager l'empire. LXIV. Prise de Constantinople. LXV. Botaniate veut donner l'empire à Mélissène. LXVI. Négociation inutile. LXVII. Botaniate dépossédé.

### MICHEL VII, *dit* PARAPINACE. NICÉPHORE III, *dit* BOTANIATE.

AN 1071. **D**IOGÈNE plus soldat que capitaine, moins capable encore de gouverner un état que de commander une armée, s'était par son imprudence précipité dans les derniers malheurs. L'Empire qu'il avait entraîné penchait de plus en plus vers sa ruine; et Michel, son successeur, n'avait pas dans l'esprit assez de force pour le relever. Né aussi faible que son père Constantin Ducas, il l'était devenu davantage par une éducation bizarre et mal entendue. Paellus, son instituteur, fier

I.  
Éducation  
de Michel.  
Scyl. p. 845,  
846, 850.  
Zon. t. 2, p.  
286, 288.  
Br. I. 2, c.  
1, 2.  
Glyc. p. 329,  
330.  
Manass. p.  
134.

du titre de premier philosophe de son siècle, et qui se piquait d'être le restaurateur de la littérature en Orient, n'occupa la jeunesse de ce prince qu'à ramper avec lui dans la poussière de l'école. Au lieu de travailler à lui élever l'âme en lui inspirant des sentiments dignes de sa fortune, au lieu de le guider à ces connaissances aussi étendues qu'elles sont utiles à un souverain pour rendre son règne heureux et florissant, il voulut en faire un savant, lorsqu'il n'en aurait dû faire qu'un protecteur des sciences et des lettres. Encore n'y réussit-il pas. L'esprit de Michel n'était pas susceptible d'une forte teinture; il ne retira des *instructions* de Psellus qu'une présomption ridicule, et une estime pédantesque de ses propres ouvrages. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son maître, qui ne voyait rien au-delà de ses propres études, le tint, même sur le trône, attaché à ce genre d'occupations. Il le détournait des affaires, dont Michel ne prit jamais connaissance; et tandis que l'intérieur de l'Empire s'affaiblissait par le découragement des sujets, tandis que les Turks l'entamaient de toutes parts, le jeune empereur discutait des pointilleries de grammaire, prononçait des déclamations de rhétorique, et composait de ces poèmes éphémères qu'un auteur titré sait toujours faire admirer, tant qu'il est en état de payer les éloges et d'intimider la censure. Aussi, entre plusieurs historiens de ce temps-là, il n'en est aucun qui donne de ce prince une idée avantageuse. Psellus lui-même, qui a mis par écrit les événements de l'Empire depuis Basile Bulgarectone, s'arrête au règne de Michel; et quoiqu'il ait songé dans son ouvrage quelques flatteries en faveur de son élève, il n'a

pas osé braver l'opinion publique, en écrivant sur le même ton l'histoire d'un prince si peu digne de louange.

II.  
Commence-  
ment de son  
règne.

Le César Jean voyait sans chagrin l'incapacité de son neveu, et l'éloignement qu'il témoignait pour les affaires. Il s'attendait bien à régner sous son nom. Mais comme il aimait ses plaisirs, il lui donna d'abord pour ministre Jean, archevêque de Side en Pamphylie, prélat vertueux et habile, dont la sagesse et l'activité pouvaient soutenir la couronne sur la tête d'un prince indolent. Ce fut par son conseil que Michel rappela la princesse Anne, mère des Comnènes, avec ses fils. Il voulut même s'appuyer de cette illustre famille par une alliance. Il avait épousé Marie, fille du roi d'Ibérie [Bagrat IV]; il en fit épouser la cousine à Isaac, l'aîné des Comnènes. Elle se nommait Irène et était fille du prince des Alains, qui dans ce temps-là était vassal du roi d'Ibérie.

III.  
Ministère  
de Nicépho-  
rize.

Le choix d'un si bon ministre était trop heureux pour être durable. La Grèce avait alors pour chef de la magistrature un eunuque nommé Nicéphorize. C'était un Galate, qui à des talents supérieurs joignait toute la bassesse de l'âme la plus noire; ardent, infatigable, savant, éloquent, parfaitement instruit du manège des cours, mais profond, dissimulé, ami du trouble et de la discorde, et très-habile à les exciter par ses artifices. Secrétaire d'état sous Constantin Ducas, et jaloux d'un de ses collègues, il avait tâché de le perdre en inspirant contre lui de la défiance à l'empereur. L'impératrice, irritée de cette calomnie, obtint que ce fourbe fût éloigné : mais Constantin, qu'il avait su gagner, l'envoya en Syrie avec la qualité de duc d'Antioche. Nicéphorize s'était enfin démasqué

dans ce pays : les troubles qu'il y suscita par ses concussions, et les plaintes de toute la province, ouvrirent les yeux à l'empereur, qui le fit mettre en prison. Eudocie, personnellement offensée, se voyant maîtresse de l'Empire après la mort de son mari, se contenta cependant de le faire transporter dans une île, où il devait finir ses jours. Diogène étant monté sur le trône, et ayant besoin d'argent pour la guerre contre les Turks, Nicéphorize par ses intrigues lui fit trouver de grandes sommes ; et en récompense, rappelé d'exil, il reçut la charge de chef de la justice dans la Grèce et dans le Péloponnèse. Le César, que la probité de l'archevêque de Side gênait quelquefois dans ses projets, était bien sûr de ne pas trouver cet obstacle dans le Galate. Il éloigna donc le prélat pour faire place à Nicéphorize. Il le fit nommer à la charge de grand-logothète, et lui abandonna tout le détail du gouvernement. Il ne tarda pas à en recevoir la récompense que méritait le bienfait, et que savait donner le protégé. En peu de temps Nicéphorize s'insinua si avant dans les bonnes grâces de Michel, qu'il écarta le César, et le rendit suspect à son neveu. Il détruisit dans l'esprit du prince par ses calomnies tous ceux qui lui étaient le plus attachés, et vint à bout de s'emparer, seul et exclusivement à tout autre, de la confiance du jeune empereur. Il s'en rendit si bien le maître, que toutes les fantaisies du ministre devenaient des édits. Tout gémissait dans l'Empire ; ce n'était qu'accusations, délations, condamnations sans forme de procès, punitions injustes ou hasardées sur des rapports infidèles, confiscations légèrement prononcées, tant contre des particuliers que contre des villes entières. L'accusation

tenait lieu de preuves, et l'accusateur de témoins. On n'entendait que des cris, on ne voyait que des larmes, que des familles ruinées, bannies, dépouillées, dont tout le crime était d'être suspectes au ministre. Aussi, aride que méchant, il profita de son ascendant sur l'esprit du prince pour étendre ses possessions : son désir eût été d'engloutir tous les trésors de l'Empire. Pour couvrir une partie de ses brigandages, il se fit donner la souveraine administration du monastère de l'Hebdome, et sous prétexte d'enrichir cette pieuse fondation, il attirait quantité de donations qu'il détournait à son profit : ce qui lui était facile, n'étant assujetti à rendre aucun compte. Mais il trouva encore un moyen plus prompt et plus efficace pour acquérir d'immenses richesses : ce fut de dévorer la substance même des sujets, et de leur vendre bien cher leur propre vie. Impitoyable monopoleur, il acheta toutes les moissons de la Thrace, dont il fit seul tout le commerce. Il établit son magasin général de blé à Rhédeste, et le vendit une pièce d'or le boisseau, qu'il avait diminué d'un quart. Ce qui causa une horrible famine; et tandis qu'il s'enivrait du sang des peuples, c'était sur le prince que retombait tout l'odieux de cette honteuse manœuvre. Il publiait et faisait même accroire à l'empereur que c'était pour lui qu'il travaillait. Il nommait Rhédeste le magasin impérial; et ce fut en effet Michel qui porta dans la postérité l'infamie de son ministre. On lui donna dès-lors, et il conserve encore dans l'histoire le surnom de Parapinnace, qui, dans la langue des Grecs, indique le retranchement d'un quart du boisseau.

Pendant qu'un cruel concussionnaire portait une

guerre intestine dans le sein des familles, le généreux sultan, moins barbare que Nicéphorize, indigné du traitement inhumain fait à Diogène, le vengeait par le ravage des provinces. Ce n'était plus comme auparavant des courses passagères; les Turks s'établissaient à mesure qu'ils avançaient dans le pays, et prenaient toutes les mesures nécessaires pour assurer leurs conquêtes. Isaac, général des troupes d'Orient, depuis son alliance avec l'empereur, fut chargé de cette guerre. Il prit avec lui son frère Alexis. Oursel se joignit à eux avec ses troupes de Francs, que Crépin mort depuis peu avait commandées avec gloire. C'étaient quatre cents aventuriers nourris dans les alarmes, qui ne savaient compter ni leur nombre ni celui des ennemis, capables d'affronter tous les périls, et de supporter tous les travaux, mais non pas la discipline. L'armée étant entrée en Cappadoce, campa sur les ruines de Césarée, presque détruite par un tremblement de terre. Elle se reposait pour continuer sa marche le lendemain, lorsqu'un habitant vint se plaindre au général d'une violence qu'il avait essuyée d'un soldat franc. Isaac, pour lui faire justice, donne ordre d'amener le soldat. Mais Oursel, qui se prétendait seul maître de sa troupe, piqué de l'autorité que s'attribuait le général, sort du retranchement avec tous ses gens, sans qu'on ose l'arrêter, et la nuit suivante il prend la route de Sébaste. Il rencontre un gros parti de Turks, qu'il taille en pièces. Au point du jour, Isaac donne à son frère Alexis un détachement de cavalerie, avec ordre de poursuivre Oursel et de le ramener au camp.

Alexis n'était pas encore parti, qu'on vient annoncer avec grande alarme que les Turks approchent,

An 1072.

IV.

Guerre des  
Turks.

Scy'. p. 846

et seqq.

Zon. t. 2, p.

286, 287,

288.

Bryen. l. 2,

c. 2 et seqq.

Glyc. p. 329.

330.

Anna Comn.

l. 1, p. 3 et

seqq.

V.

Isaac pria

par les

Turks.

et qu'ils viennent chercher les Grecs. Aussitôt, sans songer davantage à Oursel, on se prépare à les recevoir. Isaac laisse son frère à la garde du camp, et marche au-devant des ennemis. Dès que les deux armées sont en présence, on se charge de part et d'autre. Les Grecs ne tinrent pas long-temps devant une armée supérieure en nombre comme en courage. Le général, désespéré de la lâcheté de ses troupes, combattait encore à la tête de ses gardes, lorsque son cheval percé de coups s'étant abattu, il fut fait prisonnier.

VI.  
Courage  
d'Alexis  
Comnène.

Son frère qui, brûlant d'envie de combattre, n'était resté au camp qu'à regret, y trouva encore plus d'occasion de se signaler. Comme les Turks poussaient vivement les vaincus qui regagnaient leur camp en désordre, Alexis, accompagné de quelques braves, sort pour protéger les fuyards. Il court aux ennemis, renverse d'un coup de lance le premier qu'il rencontre; et bientôt enveloppé, son cheval ayant été tué sous lui, il allait être pris, lorsque les officiers qui le suivaient, sautant à bas de leurs chevaux, et s'ouvrant le passage à grands coups d'épée, le dégagent et l'emmenent avec eux au travers d'une grêle de flèches et de javelots. Ils étaient au nombre de quinze, il n'en resta que cinq au camp avec Alexis : on regarda comme un miracle que, dans une si chaude mêlée, il n'eût reçu aucune blessure, et qu'il ne revînt couvert que du sang des ennemis. Aussi ne prit-il aucun repos. Il fit encore pendant le reste du jour plusieurs sorties sur les Turks qui environnaient le camp. Les soldats dont il avait favorisé la retraite le comblaient de louanges; ils paraissaient disposés à mourir avec lui plutôt que de l'abandonner. Alexis lui-même comptait sur leur

courage; mais il apprit bientôt que dans des âmes dégénérées la crainte est plus forte que la reconnaissance. Dès que la nuit est venue, tous se jettent hors du camp et prennent la fuite, malgré les efforts qu'il fait pour les retenir. Obligé de fuir lui-même, et poursuivi par les Turks, son cheval étant abattu de fatigue, il n'échappe aux ennemis qu'en gravissant entre les halliers du mont Didyme, et après avoir couru toute la nuit, mourant de faim, de soif, de lassitude, hérissé de ronces et d'épines, il arrive à une bourgade, où il trouve du secours dans la compassion des habitants. Après s'y être reposé trois jours, il prend le chemin d'Ancyre, où il espérait trouver son frère, dont il ignorait le sort.

VII.  
Isaac  
délivré.

Ce fut là qu'il apprit qu'Isaac était entre les mains des Turks, et quelles sommes ils demandaient pour sa rançon. Il part aussitôt pour Constantinople, où il passe quelques jours à recueillir l'argent, et retourne à Ancyre. Il y arrive de nuit, et trouvant les portes fermées à cause du voisinage des Turks, il se nomme pour les faire ouvrir. Quelle surprise et quelle joie lorsqu'il se voit reçu par son frère même! Isaac, craignant que si les Turks s'éloignaient, sa délivrance devint plus difficile, s'était hâté de payer sa rançon. Il en avait trouvé une partie dans la bourse des amis qu'il avait en Cappadoce; et ayant donné des otages pour le reste, il était entré ce jour même dans Ancyre, où il s'était logé sur la porte, dont il avait voulu garder les clefs. Ayant reconnu la voix de son frère, il était accouru le premier pour jouir de la surprise d'Alexis. Après avoir passé la nuit à se donner des marques mutuelles de leur tendresse et à se raconter



leurs aventures, leur premier soin fut de rembourser ces généreux amis qui avaient contribué à la délivrance d'Isaac, et de retirer leurs ôtages en envoyant aux Turks le reste du prix convenu. Ils prirent ensuite le chemin de Constantinople avec une escorte de soixante-dix cavaliers. Comme ils approchaient de Nicomédie, ils rencontrèrent un de leurs amis, qui les invita à venir se reposer dans son château peu éloigné du chemin. A peine y étaient-ils entrés qu'un parti de deux cents cavaliers turks, qui traversaient le pays dans un autre dessein, parut dans la plaine; et un laboureur, les prenant pour des gens de la suite d'Isaac, leur indiqua le lieu où il était retiré. Ils y courent aussitôt et l'assiègent. Tout est en alarme dans le château, qui n'était qu'une maison de campagne sans aucune défense. On ne parle que de se rendre aux meilleures conditions qu'il sera possible. Alexis, naturellement éloquent, rassure les esprits; il représente la honte et le danger de se livrer à la merci d'une troupe de brigands, plus à craindre à ceux qui se rendent qu'à ceux qui les combattent. Il fait monter sur les toits vingt de ses gens, et, pendant qu'ils écartent les Barbares à coups de traits, les deux frères sortent avec le reste de la troupe, à laquelle les autres se rejoignent aussitôt; ils percent l'escadron turk, et tantôt fuyant, tantôt retournant sur les ennemis, ils gagnent un défilé étroit et escarpé où s'arrêta la poursuite. Deux Alains nommés Arabate et Khascarès se signalèrent dans cette action périlleuse, et secondèrent par leur bouillante audace la valeur d'Isaac et d'Alexis, qui furent assez heureux pour entrer dans Constantinople sans avoir perdu un seul homme de leur escorte. Ils furent re-

cus comme en triomphe avec de grandes acclamations.

[Il est important pour la suite de l'histoire de bien connaître les migrations successives des populations arméniennes vers la droite de l'Euphrate et dans le midi de l'Asie-Mineure. C'est pour cela que l'on a eu soin de les bien indiquer, et que l'on continuera d'en parler exactement suivant l'occasion. En l'année 1072, Apelkharip, petit-fils de ce Khatohic dont il a été parlé en 1048, vint à Constantinople, où il s'insinua dans l'amitié de l'empereur. Celui-ci lui ayant donné le commandement de Tarse et de Mamestia, il releva les *murs des forts* de Lambron et de Papéron, fixa sa *résidence* dans ce dernier, et donna sa fille en mariage à David, le plus jeune fils du roi Gagic. A la même époque, Ochin<sup>1</sup>, prince arménien, de la province d'Artzakh, l'une des plus exposées aux incursions des Turks, céda à l'Empire toutes ses propriétés et vint rejoindre Apelkharip en Cilicie. Ce prince, qui était son ami, obtint la permission de lui céder Lambron : Ochin s'y établit, et administra sagement la province. Ce fut aussi dans le même temps que la ville d'Ani fut cédée par Alpaslan à l'émir Phatloun, qui y établit son petit-fils Manoutché pour gouverneur, et en répara définitivement les fortifications. Alpaslan fut tué peu après. Durant l'expédition de son fils et successeur Malek-chah dans le Turkestan, Gagic, ancien roi d'Ani, essaya de relever son trône; mais il ne trouva aucun encouragement dans les dispositions

<sup>1</sup> Samuel dit que c'est chassé par les Turks qu'Ochin se réfugia en Cilicie.—B.

des princes arméniens, et fut forcé de renoncer à ses projets. Samuel d'Ani raconte de ce prince une action atroce. Il y avait à Césarée un métropolite nommé Mar, qui haïssait tellement les Arméniens, qu'il avait nommé son chien Armen. Gagic étant venu le visiter à son retour de Constantinople, lui témoigna le désir de voir son chien. Mar ordonna de le faire venir, mais sans l'appeler par son nom. Comme l'animal ne se rendait pas à l'appel, Gagic lui en fit la remarque. « Nous l'avons nommé Armen, dit le métropolite, à cause de sa bravoure et de sa fidélité. » Au mot d'Armen, le chien accourut. Mais Gagic irrité fit jeter dans une basse-fosse le chien et le maître, et voulut qu'on les excitât par des coups à se déchirer l'un l'autre jusqu'à ce qu'ils en mourussent. Après quoi, il ruina le palais de l'évêque<sup>1</sup>, et partit. Les Grecs coururent après lui, mais il réussit à éviter leur rencontre. —B.]

AN 1073.

VIII.  
Le César  
Jean envoyé  
contre Our-  
sel.

Le jeune empereur eût été jaloux des Comnènes, si son ame léthargique eût été susceptible même de jalousie. Mais Nicéphorize en prit de l'ombrage, et ce fut pour les rabaisser qu'il fit revenir à la cour le cé-

<sup>1</sup> Tchamtchian (II, 1002) rapporte ce fait en 1078 et appelle le métropolite de Césarée Marcos. Son récit, beaucoup plus détaillé, présente quelques différences, dont la plus essentielle est que le chien et le métropolite furent enfermés dans un sac. Cela vient d'une variante possible du manuscrit de Samuel d'Ani, *khork*, trou profond, pour *khorg*, sac. Quant au nom de Mar ou Marcos, le savant M. Ét. Qua-

tremère pense que les deux peuvent être vrais ensemble. Mar, en syriaque, signifie *seigneur*, et les Syriens nommaient ordinairement leurs évêques *mar hassia*, le seigneur saint. Enfin, dans Samuel, il est dit que *armen*, nom du chien de l'évêque, signifie *brave*, et dans Tchamtchian, qu'il signifie *petit*. C'est une variante de fantaisie : *armen* en aucune langue ne présente ce sens. —B.

sar Jean, peu favorable à cette famille, que son frère Constantin Ducas avait écartée du trône. Il y avait plus de six mois que le César, qui n'était pas d'humeur à ramper sous la tyrannie d'un eunuque, s'était retiré en Asie avec la permission de l'empereur, et paraissait ne s'occuper que de chasse. Il avait emmené avec lui son fils Andronic; mais il avait laissé auprès du prince son autre fils Constantin, d'un caractère plus souple et plus dissimulé, déjà revêtu de la charge de grand-écuyer. Celui-ci faisant sa cour au ministre, ne cherchait que l'occasion de le détruire; et il en serait venu à bout, s'étant insinué fort avant dans les bonnes grâces du prince, si Michel eût été capable d'une résolution vigoureuse. Nicéphorize fit donc rappeler le César pour l'opposer aux Comnènes. Mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était donné un maître. Jean, naturellement fier et hardi, soutenu des avantages que lui donnait le titre de César, profitait de la faiblesse et de l'ignorance du prince pour prendre un ton supérieur. Il dirigeait tous les conseils, il dictait les arrêts, il se rendait maître de toutes les affaires. Nicéphorize éclipsé allait devenir le simple commis du ministre, s'il n'eût fait jouer de nouveaux ressorts pour se débarrasser encore d'un rival si dangereux. La révolte d'Our-sel lui en fournit un moyen. Ce rebelle, plus guerrier que tous les généraux de l'Empire, ayant joint aux Francs qui lui étaient attachés, tous les aventuriers que le désir du butin attirait sous ses enseignes, avait formé une troupe assez nombreuse, et ravageait la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce, s'emparant des bourgs et des villes, soit par force, soit par composition, et forçant les autres à contribuer pour se mettre à couvert du

pillage. Ses succès l'avaient rendu plus redoutable que les Turks. Nicéphorize exagère encore le danger à l'empereur : il lui persuade qu'il n'y a dans l'Empire aucun capitaine capable d'arrêter ce torrent ; qu'il ne faut rien moins que tout le poids de la puissance impériale pour écraser un tel ennemi ; et que, s'il ne se met lui-même à la tête de ses armées, il n'a de ressource que dans la personne du César. Michel, que le seul nom d'Oursel faisait trembler dans son palais, ne balance pas sur le parti qu'il doit prendre. Il fait venir le César, et lui déclare qu'il l'a choisi pour cette importante expédition. Jean, qui sentit aussitôt la ruse de Nicéphorize, commença par s'excuser sur tous les prétextes qu'il put imaginer ; il proposait son fils Andronic, dont il faisait valoir les talents et le courage. Mais comme l'empereur, soutenu par les conseils de Nicéphorize, demeurait ferme dans sa résolution, il fallut obéir.

ix.  
Bataille de  
Zompi.

Tout étant prêt pour le départ, Jean se rend en Asie avec une nombreuse armée, composée de Varangues et des autres Barbares de la garde du prince, d'un grand corps de Francs à la solde de l'Empire, commandé par un capitaine de la même nation, nommé Pape, et des troupes asiatiques tirées de la Phrygie et de la Lycaonie. Ayant passé les montagnes de Bithynie, il apprend qu'Oursel est campé près des sources du Sangar en Galatie. Il marche à Dorylée et s'avance vers l'ennemi : Oursel lui épargne la moitié du chemin, et le rencontre près d'un pont du Sangar, dans un lieu nommé Zompi. On se retranche de part et d'autre, et on se prépare au combat pour le lendemain. Au point du jour, les deux armées se rangent

en bataille. Le César prend le commandement du centre, composé des troupes de la garde; il donne celui de l'aile droite à Pape, suivi de ses Francs. Andronic commande l'aile gauche. Les troupes asiatiques forment la seconde ligne, sous les ordres de Nicéphore Botaniatè. Oursel avait partagé son armée en deux corps; il avait formé une phalange de ses meilleures troupes, à la tête desquelles il avançait à petits pas. Le reste marchait en avant vis-à-vis des Francs auxiliaires de l'Empire. Ces troupes, qui étaient de la même nation, s'étant approchées, conférèrent ensemble au lieu de se battre; et les Francs de l'armée de Jean, gagnés par leurs compatriotes, se joignirent à eux. Oursel, de son côté, attaquait le centre des impériaux; mais il trouvait une forte résistance dans les Barbares qu'il avait en tête. Après un choc furieux, les armes de longueur étant rompues, on en vint aux épées et aux cimeterres, et dans cette sanglante mêlée l'acharnement était égal. Pendant que ces deux corps se disputent la victoire avec un courage opiniâtre, Botaniatè voyant la désertion des Francs, prend l'épouvante, et croyant tout perdu; au lieu de secourir l'armée impériale, il fait retraite avec ses gens pour se mettre en sûreté. Une action si lâche étonna dans un guerrier qui, en plusieurs occasions, avait fait preuve de valeur. Les Francs n'en sont que plus ardents à presser les impériaux. Ceux-ci tiennent ferme pendant quelque temps, et portent autant de coups qu'ils en reçoivent. Mais se sentant chargés en tête et en queue, ils s'ébranlent et perdent courage. Le César les soutient encore par son exemple; et les plus braves, formant un peloton autour de lui, le défendent au péril de

leur vie. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils tombent à ses pieds, et Jean, se faisant un rempart de leur corps, combattait encore, lorsque ses armes étant brisées, blessé et renversé par la foule des ennemis, il est enlevé et mis sur un cheval. L'aile gauche se voyant enveloppée, prend la fuite malgré Andronic qui, couvert de sang et de blessures, entraîné par les fuyards, était déjà en sûreté, lorsqu'il apprend que son père est entre les mains des ennemis. Il retourne aussitôt, et poussant son cheval au travers des escadrons les plus épais, s'ouvrant passage à grands coups de sabre, il aperçoit son père qu'on emmène prisonnier. A cette vue, son courage devient fureur; ne ménageant pas plus sa vie que celle des ennemis, il court à lui tête baissée; et frappant à droite et à gauche; au travers de mille bras levés sur sa tête, il fait des efforts incroyables pour parvenir à son père. Il était près de l'atteindre, lorsque, percé de coups lui et son cheval, il tombe par terre. On l'environne, et comme le sang dont il était couvert le rendait méconnaissable, on s'efforce de lui arracher son casque pour lui couper la tête. Cet affreux spectacle rend à son père les forces qu'il avait perdues; il se dégage avec violence de ceux qui l'entourent, il s'élance vers Andronic, et se jetant sur son corps, mêlant son sang à celui de son fils : *Arrêtez, barbares, s'écrie-t-il, c'est mon fils, c'est Andronic.* A ce cri, la fureur s'arrête, on relève le César, on fait Andronic prisonnier; et le père sauva la vie à son fils, qui courait à la mort pour lui rendre la liberté.

x.  
Andronic  
prisonnier

Cette victoire mit Oursel en possession de toutes les villes voisines du fleuve Sangar, et lui éleva telle-

ment le courage qu'il osa former le projet de se rendre maître de l'Empire. Arrivé en Bithynie il s'empare d'un château de l'empereur situé sur la pente du mont Sôphon, et campe au pied de la montagne. Il affectait de rendre au César de grands honneurs, et donnait les soins de la plus tendre amitié à la guérison d'Andronic, dangereusement malade de ses blessures. Le César, très-affligé de l'état de son fils, obtint d'Oursel la permission de le faire transporter à Constantinople, à condition qu'en échange on lui mettrait entre les mains les deux fils d'Andronic, Michel et Jean Ducas, encore en bas âge. On fit donc venir au camp d'Oursel ces deux enfants, accompagnés chacun d'un eunuque pour les servir. Ils furent logés dans le château sous bonne garde. L'eunuque de Michel, nommé Léontace, forma le dessein de les sauver. Il choisit pour cet effet une nuit obscure, et convint avec un paysan du voisinage de l'heure à laquelle il se trouverait hors du château pour les conduire à Nicomédie. Ayant averti son camarade, qui devait le suivre avec son maître, il déroba les clefs du château, observe le moment auquel les gardes étaient endormis, et sort avec Michel sans être aperçu. Mais l'autre eunuque qui le suivait de près, ayant fait quelque bruit en passant, la garde s'éveille et l'arrête. On court à la chambre des deux princes; on n'y trouve ni Michel ni Léontace. On se jette sur l'eunuque de Jean pour lui faire dire ce que l'autre prince est devenu. Il se laisse meurtrir de coups et même rompre les jambes plutôt que de rien découvrir. Les gardes, désespérant de vaincre sa constance, font monter à cheval plusieurs d'entre eux pour courir après Michel. Mais Léontace et le conducteur, avertis

est renvoyé  
à Constanti-  
nople.



par les cris qu'ils entendaient, et se doutant bien qu'ils allaient être poursuivis, avaient quitté le grand chemin, et portant tour à tour le jeune prince, qui ne pouvait courir assez vite, ils le transportèrent sur une montagne, où ils le tinrent caché dans des bruyères, jusqu'à ce qu'ils eussent vu passer et repasser ceux qui le cherchaient. Étant alors sortis de leur retraite, ils arrivèrent au point du jour à Nicomédie.

xr.  
Jean César  
fait empe-  
reur par  
Oursel.

Nicéphorize semblait fort affligé de voir un étranger rebelle triompher de toutes les forces de l'Empire. Mais son plus grand regret était que le César ne fût que prisonnier, et Andronic blessé. Il aurait souhaité l'extinction entière de cette famille. Constantin Ducas restait encore, et ses belles qualités ne le rendaient pas moins redoutable au ministre. Nicéphorize conseilla au prince de l'envoyer venger son père et son frère, et Constantin s'y portait de lui-même avec toute l'ardeur d'une âme sensible. Après avoir reçu l'ordre de l'empereur, il se retira le soir chez lui pour se préparer à partir le lendemain, et le perfide ministre comptait beaucoup sur la valeur d'Oursel pour le débarrasser encore de ce rival incommode. Peut-être même mit-il en œuvre un moyen encore plus prompt et plus sûr : du moins c'est un soupçon que les circonstances font naître, et que le caractère de Nicéphorize permet de hasarder, quoique les historiens n'en disent rien. Cette nuit même une colique violente, que tout l'art des médecins ne put calmer, emporta rapidement ce prince aimable, qui ne vivait plus au point du jour. Ce fut pour le César un surcroît d'affliction. Mais Oursel, que ses succès rendaient assez hardi pour tout entreprendre, conçut un projet de la plus profonde politique

pour parvenir à se faire empereur. Il crut que le moyen le plus efficace était de diviser la famille impériale, et de l'armer contre elle-même. Il résolut donc d'opposer le César Jean à Michel, et de lui donner le titre d'empereur, bien persuadé qu'après s'être servi de l'oncle pour détruire le neveu, il n'aurait pas de peine à ruiner sa propre créature. Jean n'écouta la proposition qu'avec répugnance. Forcé enfin par le vainqueur, qui ne lui laissait à choisir que la couronne ou la mort, il envoya des émissaires secrets à Constantinople pour sonder la disposition des esprits, et il n'apprit pas sans quelque plaisir qu'il avait bon nombre de partisans dans la ville et à la cour. Sur cette assurance il consentit à recevoir le titre d'Auguste, et fut proclamé à la tête de l'armée.

Cette nouvelle mit l'alarme dans la cour impériale. Oursel marchait vers le Bosphore. Arrivé à Chrysopolis, il met le feu à la ville. Les flammes, qu'on aperçoit de Constantinople, redoublent la terreur. L'empereur, plus effrayé que personne, fait offrir à Oursel la dignité de curopalate, et lui envoie sa femme et ses enfants pour l'engager à mettre bas les armes. Mais en même temps Nicéphorize, plus inquiet pour lui-même que pour son maître, comptant peu sur les forces de l'empire, traitait avec les Turks pour en obtenir du secours. Ils avaient alors en Cappadoce une armée de cent mille hommes, commandée par un vaillant capitaine nommé Tutac. A force d'argent et de promesses, Nicéphorize le détermine à venir combattre Oursel, qui, après avoir brûlé Chrysopolis, était retourné au mont Sophon, où il ne songeait qu'à faire ses préparatifs pour passer le Bosphore, et se rendre maître de

xii.  
Le César et  
Oursel dé-  
faits et pris  
par les  
Turks.

Constantinople. Rempli de son projet, il ne pensait nullement aux Turks, qu'il croyait fort éloignés. Mais Tutac, aussitôt après la conclusion de son traité avec Nicéphorize, s'était mis en marche; et faisant grande diligence, il était déjà en Bithynie, lorsqu'Oursel le croyait encore aux extrémités de l'Empire. On aperçoit du camp des Francs un parti de Turks, qui ne semblait être que de cinq ou six mille hommes. Oursel fait aussitôt prendre les armes à ses troupes, malgré le César, qui lui conseillait de faire auparavant reconnaître les environs. Il méprise ces précautions timides, et tombe avec toutes ses forces sur cette troupe ennemie, dont une partie est renversée du premier choc. Le reste prend la fuite. Oursel les poursuit sans relâche au travers des vallons et des défilés, sans s'apercevoir qu'il laisse derrière lui la plus grande partie de ses troupes, qui n'ont pu franchir ces passages presque impraticables. Il n'était suivi que du César et d'un petit nombre de chevaux fatigués et hors d'haleine, lorsqu'il découvre la grande armée des Turks, qui venait à lui. La fuite était impossible : quoique surpris, il ne perd pas courage. Tous les chevaux sont abattus par une grêle de flèches, et les cavaliers, à pied et la plupart blessés, disputent opiniâtrément ce qui leur reste de vie. Oursel et le César, enveloppés de toutes parts se battent en désespérés; enfin ils sont forcés de se rendre prisonniers. Les Francs qui échappèrent de ce combat se sauvèrent dans le château du mont Sophon, où la femme d'Oursel était retirée. Elle n'eut rien de plus pressé que de racheter son mari, et prévint ainsi l'empereur, qui n'aurait rien épargné pour se rendre maître de ce formidable ennemi. Le César demeura

entre les mains des Turks, qui l'emmenèrent avec eux dans la haute Phrygie. L'empereur ne l'y laissa pas long-temps; il paya sa rançon, et l'on ignore quel traitement lui préparait Nicéphorize. Le César, qui n'en attendait que des cruautés, prit le parti de s'y soustraire en se faisant moine. Ce fut sous cet habit qu'il vint rendre grâce à l'empereur, et le prince en témoigna du regret; marque très-équivoque des dispositions d'une ame qui ne recevait de mouvement que de son ministre.

Cependant Oursel, ayant recouvré sa liberté, s'était retiré dans le Pont, et, avec les troupes qu'il avait rassemblées, il s'emparait des places et ravageait le territoire d'Amasée et de Néocésarée, dont il exigeait de fortes contributions. L'empereur eut recours au prince des Alains, dont les états confinaient avec la province de Pont. Il était par son mariage allié de ce prince. Il lui envoya Nicéphore Paléologue pour lui demander des troupes que l'Empire prendrait à sa solde. Paléologue eut permission de lever six mille hommes, avec lesquels il marcha contre Oursel. Ces Barbares ne montraient qu'ardeur et obéissance jusqu'au jour qu'ils devaient recevoir la paie convenue. Mais alors, Paléologue leur ayant annoncé par un discours fort pathétique, qu'il manquait d'argent, pour toute réponse ils s'en allèrent, et le laissèrent avec quelques faibles milices de la province. Oursel, instruit de son embarras, ne tarda pas à le tailler en pièces et à l'obliger à fuir de ville en ville.

Depuis que Michel était sur le trône, ses armées n'avaient éprouvé que des défaites. Ses généraux, toujours battus, tantôt par les Turks, tantôt par Oursel,

xiii.  
Paléologue  
défait par  
Oursel.

xiv.  
Oursel livré  
par les  
Turks à  
Alexis.

avaient perdu la confiance et du prince et des soldats. Un seul officier s'était signalé dans toutes les rencontres, soit par sa valeur, soit par son adresse, et c'était le plus jeune de tous. Toutes les troupes demandaient pour chef Alexis, qui n'était âgé que de vingt-cinq ans, et il fallut que Nicéphorize, quoique mal intentionné à l'égard des Comnènes, l'employât dans cette occasion. On l'envoya donc contre Oursel, mais sans argent et sans soldats. L'estime qu'il s'était acquise lui procura l'un et l'autre. Il se trouvait trop faible pour se mesurer avec l'ennemi : au défaut de forces, il mit en œuvre toutes les ruses de la guerre ; embuscades, surprises, feintes de toute espèce ; c'était par ces moyens qu'il désespérait un adversaire bouillant et impétueux, qui ne cherchait qu'à combattre. De plus Alexis, par sa douceur et sa clémence, enlevait au Normand, non-seulement les places, qui s'empressaient de se rendre à lui, mais le cœur même de ses propres soldats, dont il épargnait le sang, lorsqu'ils tombaient entre ses mains. Oursel, se voyant affaiblir par la perte des contributions qui faisaient subsister son armée, eut recours aux Turks. Apprenant que Tutac s'avancait vers la frontière avec de grandes troupes, il lui envoie d'abord des députés, et se hasarde ensuite à l'aller trouver lui-même pour conférer avec lui. Il lui propose de joindre leurs forces, pour achever la conquête de tout ce que les Grecs possédaient en Asie. Le traité se conclut, et Oursel se sépare avec promesse d'amener incessamment ses troupes au camp des Turks. Alexis, instruit de cette dangereuse alliance, se hâte de la rompre. Il envoie à Tutac des présents de grande valeur, et lui fait dire qu'il a des secrets importants à

lui communiquer, et qu'il le prie de lui envoyer un homme de confiance auquel il puisse s'ouvrir. La réputation d'Alexis, et plus encore, ses présents, dissipent le général turk à l'écouter. Il lui dépêche un de ses officiers, qui fut bientôt gagné par les grâces insinuanes et par les libéralités du général grec. Alexis lui persuade *Qu'Oursel est l'ennemi du sultan autant que de l'empereur : que la crainte seule le jette en ce moment entre les bras des Turks, auxquels il a fait tant de maux : que son dessein n'est que de gagner du temps, et qu'à la première occasion il trahira leur alliance : qu'il est de la prudence des Turks de prévenir sa perfidie : qu'en le livrant entre les mains d'Alexis, Tutac se procurerait à lui-même et au sultan son maître deux grands avantages, une somme d'argent telle qu'il la demanderait, et l'amitié de l'empereur dont la reconnaissance serait sans bornes.* Ces insinuations, auxquelles les largesses d'Alexis donnaient une nouvelle force, mirent le député dans ses intérêts. Il promit de déterminer Tutac à livrer Oursel. On convint des conditions; et Tutac, aussi avare que vaillant, ne se rendit pas difficile. Alexis lui envoya des otages pour répondre de la somme promise. Oursel, étant revenu au camp des Turks, est reçu avec bienveillance. Tutac l'invite à souper, et, pendant le repas, il se saisit de sa personne, le fait enchaîner et transporter dans Amasée, où résidait Alexis.

On était convenu d'un terme assez court, dans lequel la rançon d'Oursel devait être payée : autrement, le général grec s'était engagé à le remettre entre les mains des Turks. Alexis, dépourvu d'argent, n'eu

xv.  
Alexis de-  
mande en  
vain de l'ar-  
gent aux  
principaux  
d'Amasée.

pour payer  
la rançon  
d'Oursel.

pouvait tirer que des plus riches habitants d'Amasée. Il les convoque, et leur représente quel avantage c'est pour eux et pour toute la province de Pont d'être délivrés des ravages d'Oursel; quel danger au contraire il y aurait à le laisser échapper. « Il dépend de vous, leur dit-il, d'assurer votre repos. Je manque d'argent, et le Turk ne me laisse pas le temps d'en aller chercher à Constantinople. Si je ne puis payer la rançon au terme marqué, il faudra lui rendre Oursel, qui trouvera bientôt moyen de se tirer de ses mains. Sauvez-vous, sauvez vos concitoyens par une générosité dont vous serez les premiers à recueillir les fruits. Prêtez l'argent nécessaire; avancez seulement à l'empereur une partie des sommes que ce Barbare vous aurait bientôt arrachées par ses ravages et ses contributions, s'il recouvrait la liberté. L'honneur d'avoir servi l'état vous tiendra lieu d'un noble intérêt; et le prince, non content de vous rembourser, ne se croira quitte envers vous qu'après vous avoir comblés de toutes les faveurs que pourra imaginer son auguste reconnaissance ».

xvi.  
Il s'adresse  
au peuple,  
et il réussit.

Cet amour de la patrie, qui avait autrefois dépouillé les dames romaines de tout ce qu'elles avaient de précieux pour secourir la république épuisée, ne subsistait plus. Les principaux d'Amasée, plus attachés à leurs richesses que susceptibles de sentiments de gloire, ne répondaient que par des refus. *Oursel*, disaient-ils, *ne leur avait jamais fait aucun mal; il fallait le mettre en liberté. Qu'avaient-ils besoin d'acheter à leurs dépens un triomphe pour Alexis? Cette promesse de remboursement n'était qu'un appât trompeur: dans le désordre où se trouvaient les affaires*

*de l'Empire, l'argent sorti de leurs mains n'y reviendrait jamais.* Ils se répandent dans la ville, et souèvent les habitants en leur faisant entendre qu'Al-  
lexis veut faire payer à la ville d'Amasée l'honneur qui lui reviendra de conduire Oursel prisonnier à Constantinople. Le peuplé accourt à la grande place : on crie de toutes parts : *Liberté, liberté à Oursel!* Alexis intrépide, malgré sa jeunesse, ne craint point de s'exposer au milieu de cette multitude mutinée; il l'étonne par sa hardiesse; il monte sur un lieu élevé, et fixant ses regards sur les séditeux : « Citoyens, dit-il, écoutez-moi. N'auriez-vous des oreilles que pour ces âmes avares, qu'un vil intérêt porte à ménager leurs richesses en prodiguant votre sang ? Oursel est entre nos mains : vous avez éprouvé ses ravages, dont vos magistrats ont bien su se racheter par des conventions secrètes, lui vendant, pour se sauver eux-mêmes, vos campagnes, vos troupeaux, votre salut et celui de vos femmes et de vos enfants. Laissez échapper des fers ce lion furieux, que sa captivité aura encore irrité; renvoyez-le à Tutac, et ces deux Barbares joints ensemble réuniront sur vous, avec les maux qu'ils vous faisaient séparément, ceux qu'ils se faisaient l'un à l'autre. Vos magistrats ne courront aucun risque, assez riches pour acheter d'Oursel la conservation de leur fortune, assez appuyés des partisans qu'ils ont à la cour, pour persuader au prince, si Amasée est saccagée, que ce sera la faute de votre lâcheté; si elle ne l'est pas, que ce sera l'effet de leur courage et de leur attention à vous contenir. Vous aurez donc seuls ressenti toutes les calamités de la guerre, et seuls, au lieu de récompense,



« vous demeurerez chargés de disgrâces et d'infamie. Partez-vous de tous ces périls, en avançant la somme que les Turks demandent sans délai; l'empereur de Byzance ne vous en fera pas à l'acquitter. Quel honneur pour Amasée que d'avantage pour vous tous! Retirez-vous dans vos maisons, et délibérez, avec vos femmes et vos enfants, lequel des deux est préférable, de garder par avarice un argent que vous ne perdrez de vue que pour peu de temps, ou d'assurer la vie et le repos de vos familles. » Ce discours changea les esprits. On se sépara en approuvant la proposition d'Alexis. Dès le lendemain on contribua chacun selon ses moyens. Les riches craignant d'être forcés, ouvrent enfin leurs trésors, et la rançon est envoyée à Tutac, qui relâche les otages.

XVII.  
Oursel est  
amené à  
Constanti-  
nople.

Les principaux d'Amasée, honteux et mécontents, continuaient de répandre des discours séditieux. Pour se venger d'Alexis, ils insinuaient au peuple qu'ayant payé la rançon du prisonnier, ils devaient en être les gardiens; que ce serait le gage de leur créance, et qu'il fallait le tirer des mains du général grec. Alexis, connaissant l'inconstance du peuple, et combien il est facile de rallumer une sédition nouvellement éteinte, s'avisait d'une ruse pour persuader aux habitants que c'en était fait du malheureux Oursel, et qu'il était réduit à un tel état qu'on n'en pouvait plus tirer aucun avantage. Il ne voulait pas prévenir le jugement de l'empereur, et d'ailleurs sa douceur naturelle le rendait incapable d'un traitement cruel. Il se contenta donc de feindre. La vue du bourreau qu'il fit venir chez lui avec les instruments du supplice, et les cris d'Oursel qui se prêtait au stratagème, annonçaient aux habitants qu'on crevait les yeux au prisonnier, et

le spectacle d'Oursel même, qu'on fit paraître le lendemain en public avec un bandeau sur les yeux, acheva de le persuader. On en murmura le reste du jour, et le lendemain on n'y pensa plus. Cependant le général s'occupait à reprendre les places dont les Francs étaient encore maîtres. Il en vint à bout en peu de temps. Des lieutenants d'Oursel, les uns se rendirent à composition, les autres prirent la fuite; et la paix étant entièrement rétablie dans la province de Pont, Alexis partit pour Constantinople avec son prisonnier, que toute l'Asie croyait aveugle. Arrivé en Paphlagonie, il dissipa un parti de Turks, qui avait pénétré jusqu'en ce pays, et rentra enfin dans Constantinople, avec la gloire de n'avoir pas fait perdre une goutte de sang à l'Empire pour le rendre maître d'un rebelle, qui en avait tant fait répandre aux autres généraux. Oursel ne trouva pas dans l'empereur la même clémence que dans Alexis. On le fit battre à coups de nerfs de bœuf et jeter dans un cachot ténébreux, où il ne recevait de soulagement que de l'humanité du généreux Alexis.

Vers ce même temps tout était en trouble dans Antioche. Joseph Tarchaniote qui en était duc, étant mort, Philarète, dont j'ai parlé sous le règne de Diogène, homme sans mérite, mais entreprenant et factieux, travaillait à s'emparer de ce gouvernement sans y être nommé par le prince, et ses partisans soulevaient le peuple. Pour calmer ce tumulte, on fit partir Isaac, frère d'Alexis; et comme on soupçonnait le patriarche Émilien d'entrer dans ce complot, Isaac eut ordre d'envoyer ce prélat à Constantinople. Il y réussit par ruse, et demeura maître de la ville. Mais le feu de la sédi-

xviii.  
Isaac gouverneur  
d'Antioche.

tion se ralluma bientôt ; on prit les armes , on massacra les gardes du gouverneur , on pillâ les maisons des magistrats. Isaac , renfermé dans la citadelle , envoya demander du secours dans les villes voisines , et à l'aide des troupes qui lui arrivèrent , il réduisit les séditions ; ce qu'il ne put faire sans verser beaucoup de sang. A peine la tranquillité était-elle rétablie , qu'il apprit qu'une armée de Turks entraînait en Syrie. Il marcha contre eux avec Constantin , fils de l'empereur Diogène , qui avait épousé Théodora , sœur d'Isaac et d'Alexis Comnènes. Isaac ne fut pas plus heureux cette année qu'il ne l'avait été l'année précédente contre les mêmes ennemis. Malgré les efforts de son courage , il fut pris après avoir été blessé de plusieurs coups. Constantin fut tué dans le combat. Les habitants d'Antioche , pour réparer le crime de leur rébellion , s'empressèrent de payer les vingt mille pièces d'or que les Turks demandaient pour la rançon du prisonnier. Isaac de retour mit tout en œuvre pour en témoigner sa reconnaissance , et rien ne put altérer dans la suite la concorde du gouverneur et des habitants. Oursel étant chargé de fers , et les Turks occupés de guerres civiles , l'Empire n'avait plus d'autre ennemi que le ministre Nicéphorize.

An 1074. L'avarice insatiable de ce cruel exacteur fit perdre  
XIX. patience aux Bulgares. Comme ils ne pouvaient se faire  
 Révolte des écouter du prince , qui n'avait d'oreilles que pour les  
 Bulgares. leçons de Psellus , ils s'adressèrent à Michel , roi de  
 Scyl. p. 850 Servie , ils le conjurèrent de les tirer d'esclavage et de  
 et seqq. leur donner pour roi son petit-fils Bodin. Depuis Con-  
 Zon. t. 2, p. stantin Monomaque , l'alliance des rois de Servie avec  
 288. l'Empire ne s'était point démentie. Mais Michel n'es-  
 Bry. l. 3, c. 1, 2, 3.  
 Ducange, fam. Slav.  
 p. 280, 281.

timait ni ne craignait assez un empereur purement titulaire, pour rejeter l'offre d'un nouveau royaume.

Bodin partit avec une escorte de trois cents Serves, et se rendit à Prisdianès près de Scupes, où l'attendaient les principaux des Bulgares. Il fut proclamé roi à son arrivée. Nicéphore Carantène, duc de Bulgarie, n'eut pas plus tôt appris ce soulèvement, qu'il marcha vers Prisdianes avec ce qu'il avait de troupes. Il se préparait à combattre, lorsqu'il vit arriver un successeur. C'était Damien Dalassène, aussi insolent qu'étourdi, qui, non content de l'accabler d'injures, s'emporta contre toute l'armée, traitant les soldats de poltrons et de lâches. Après les avoir ainsi encouragés, il livra bataille, et fut défait et pris avec grand nombre d'officiers, entre lesquels était un Lombard, que les Grecs, selon leur manière, nommaient Longibardopule, comme ils avaient nommé Francopule, Hervé, capitaine français. Le camp fut pillé, et il ne resta de toute cette armée que quelques fuyards, dont la plupart furent assommés par les paysans du voisinage. Pour chasser les Grecs de toute la Bulgarie, Bodin partagea son armée en deux corps : l'un, à sa suite, marche à Nyssa; l'autre, sous la conduite de Pétril, qui tenait le premier rang après lui, prend le chemin de Castorie, où les seigneurs fidèles à l'Empire s'étaient retirés avec Marien, gouverneur d'Achride. Pétril campait devant Castorie et se disposait à l'attaquer, lorsque les assiégés sortant avec furie, taillent en pièces toutes ses troupes, et l'obligent de s'enfuir par des montagnes impraticables, qu'il traversa sans cesser de courir, jusqu'à ce qu'il eût gagné la Servie. Son lieutenant général fut pris et conduit à l'empereur.

xx.  
Défaite et  
prise du  
nouveau roi.

Bodin fut d'abord plus heureux. La plupart des places lui ouvraient leurs portes, et celles qui refusaient de le reconnaître, en étaient punies par le ravage de leur territoire. La Bulgarie était perdue, si Nicéphorize, qui connaissait les gens de mérite, mais qui ne voulait pas toujours les employer, n'eût fait partir Saronite avec une armée composée en grande partie de Francs et de Macédoniens. Saronite marcha d'abord à Scupes, et s'en étant rendu maître sans beaucoup de peine, après avoir gagné le gouverneur de la ville, il y logea ses troupes : mais bientôt le gouverneur, se repentant d'avoir trahi son maître, voulut réparer sa faute. Il fit savoir à Bodin que les impériaux n'étaient pas sur leurs gardes, et que s'il venait les attaquer, il n'en échapperait pas un seul. Sur cet avis, Bodin sort de Nyssa, et après avoir traversé des campagnes couvertes de neige, il se voit attaqué par l'armée de Saronite qui, étant averti de sa marche, s'avancait au-devant de lui. Ses troupes surprises et fatiguées font peu de résistance ; elles sont taillées en pièces ; il est lui-même fait prisonnier et envoyé à l'empereur. On le conduisit en Syrie, afin d'y être gardé plus sûrement, si loin de son pays. Mais son aëïl Michel ne perdit pas l'espérance de l'enlever aux Grecs. Il y réussit par le moyen de quelques navigateurs vénitiens, qui le ramenèrent en Servie, où il régna dans la suite.

AN 1075.

xxi  
L'empereur  
veut donner  
à Bryenne  
le titre de  
césar.

La défaite et la prise de Bodin ne calma pas les troubles de la Bulgarie. Longibardopule s'était fait aimer de la fille du roi de Servie, et à l'aide de cette princesse il avait su tellement captiver le roi lui-même, que de son prisonnier il était devenu son gendre.

Élevé à ce haut degré d'honneur, il avait toute la confiance du prince. Une si brillante fortune attira en Serbie grand nombre d'aventuriers lombards, qui aimant mieux abandonner leur patrie, que d'y vivre sous la dure domination des princes normands. De ces étrangers réunis aux Serves, Michel forma une armée, dont il donna le commandement à son gendre. Longibardopule, à la tête de ces troupes, reprit plusieurs places, et tint en échec Saronite, qui n'avait pas assez de forces pour le combattre. Ce n'était pas trop de la présence même de l'empereur pour terminer une guerre si importante, et tout l'Empire l'appela à cette expédition : on se souvenait de Bulgaroctone. Mais le prince, qui préférait au soin de ses états les occupations subalternes de la faible littérature, songeait à se donner un lieutenant avec le titre de César. Il ne le trouvait pas dans sa famille. Un fils nommé Constantin, qu'il avait dès sa naissance décoré du diadème, était encore au berceau. Ses deux frères, Andronic et Constantin, auraient pu abuser de ce titre, attaché autrefois à l'héritier présomptif, et frustrer son fils de la succession. Son cousin Andronic n'avait pu guérir de ses blessures, et était attaqué d'hydropisie. Michel, par le conseil de ses plus intimes confidents, jeta les yeux sur Nicéphore Bryenne : il savait la guerre, et ses autres qualités semblaient le rendre digne de cette place éminente. Nicéphorize ne s'y opposait pas ; il espérait se rendre maître de son esprit ; et il sentait bien, qu'au défaut du prince, qui n'était compté pour rien, il avait besoin d'un nom dont il pût s'appuyer, et sur lequel il pût rejeter tout l'odieux de ses injustices. On mande Bryenne, qui était pour lors dans An-

drinople sa patrie : mais avant son arrivée l'empereur changea d'avis. Il fit part de son dessein au grand-amiral Constantin, neveu du patriarche Michel Cérulaire. Ce courtisan délié et ambitieux, qui portait ses vues jusqu'au trône, regardant l'élévation de Bryenne comme un obstacle à ses projets, feignit d'abord d'approuver le parti que prenait l'empereur ; et aux louanges dont il combla Bryenne, il ajouta *Que le prince ne pouvait mieux choisir s'il s'ennuyait de porter la couronne ; qu'il ne serait pas difficile d'engager un homme tel que le nouveau César à la faire passer sur sa tête.* Cet éloge meurtrier fit trembler le timide Michel, qui craignait jusqu'à son ombre. Il ne fut plus question du César ; et lorsque Bryenne fut arrivé, le projet se réduisit à le nommer duc de Bulgarie, avec ordre d'en chasser les Serves et les Esclavons.

xxii.  
Exploits de  
Bryenne.

Bryenne répondit parfaitement à ce qu'on espérait de sa capacité et de son courage. En peu de temps il obligea les Serves de vider le pays, et il fit rentrer la Bulgarie dans l'obéissance. Mais les Croates inquiétaient l'Illyrie par leurs incursions ; et les Normands d'Italie, ayant armé plusieurs vaisseaux, infestaient la mer Adriatique. Pour arrêter ces brigandages, Bryenne reçut ordre de passer à Dyrrachium, capitale de l'Illyrie. Dès qu'il y fut arrivé, il alla chercher les Croates, campés dans des lieux de difficile accès ; et comme il craignait le même accident qui avait détruit, trente-trois ans auparavant, l'armée de Michel, gouverneur de Dyrrachium, il se fit accompagner de quantité de pionniers pour élargir les chemins et faciliter les passages. Toute la difficulté était d'atteindre les ennemis ; il fut aisé de les vaincre. Après leur défaite, toutes les

villes de cette contrée se rendirent, donnèrent des étages et reçurent garnison. De retour à Dyrrachium, Bryenne entreprit de réprimer les pirates normands, qui troublaient la navigation et venaient insulter les côtes. Il arma plusieurs trirèmes, qui donnèrent la chasse à ces corsaires, en coulèrent plusieurs à fond, prirent les autres, et nettoiyèrent entièrement le golfe Adriatique.

Pendant ce même temps Constantinople était en alarmes. L'armée de Bryenne qui avait reconquis la Bulgarie, était composée de Macédoniens, d'Allemands, de Français et de Patzinaces. Ces derniers marchaient sous la conduite d'un chef particulier nommé Tat. En saccageant la ville de Prespa, où était un palais des anciens rois de Bulgarie, on avait pillé une église célèbre, sans épargner les vases sacrés, qui étaient devenus la proie des soldats. Bryenne les avait forcés de rendre ce butin sacrilège, ce qu'il n'avait pu exécuter sans exciter de grands murmures. Les Patzinaces surtout, la plupart païens, les autres chrétiens grossiers et ignorants, souffraient avec chagrin de se voir arracher leur pillage. D'un autre côté, les garnisons des villes qui bordaient le Danube, prétendaient avoir leur part du butin, comme ayant contribué au succès de l'expédition, en arrêtant les progrès des Serbes et des Bulgares. Nestor, autrefois esclave de Constantin Ducas, parvenu depuis à la dignité de chambellan, commandait sous le titre de duc toutes les troupes qui gardaient le Danube. Il entre dans le mécontentement de ses soldats, s'unit avec Tat, et tous deux ensemble marchent droit à Constantinople. Arrivés devant la ville, ils demandent ce qu'ils appellent justice : c'était

xxiii.  
Révolte de  
Nestor.  
Scyl. p. 853.  
Zon. t. 2, p.  
288.



un dédommagement du butin dont ils se prétendaient frustrés. Pour toute réponse, Nicéphorize confisque tous les biens de Nestor, et lui fait signifier qu'il ait à mettre bas les armes. Nestor, plus irrité que jamais, menace d'attaquer la ville, si l'empereur ne se défait de Nicéphorize, l'ennemi de tous les gens d'honneur, et le sien en particulier. Le ministre, plus adroit que Nestor, gagne par de sourdes pratiques plusieurs officiers du rebelle, et les engage à se saisir de lui mort ou vif, et à le mettre entre ses mains. Nestor, averti de ce dessein, prend l'épouvante, s'éloigne de Constantinople, va ravager la Thrace, la Macédoine, les frontières de la Bulgarie, et se retire chez les Patzinaces. Un grand nombre de soldats macédoniens, qui n'avaient point pris de part à la révolte de Nestor, crurent qu'ils seraient mieux écoutés. Ils vinrent donc à Constantinople se plaindre à l'empereur même d'avoir été privés de leur récompense. Ils ne reçurent qu'un rebut outrageant, et s'en retournèrent en Macédoine le dépit dans le cœur, bien résolus de se venger à la première occasion, d'un prince ingrat, qui ne pensait que d'après un misérable eunuque.

xxiv.  
Côme suc-  
cède au pa-  
triarche  
Xiphilin.  
Seyl. p. 860.  
Zon. t. 2, p.  
290.  
Joël, p. 285.  
Oriens  
Christ. t. 1,  
p. 263.  
Anna. p. 75.

Le patriarche Xiphilin mourut cette année, le second jour d'août. Cette place éminente faisait l'ambition de tout le clergé de l'Empire. Le choix du prince tomba sur celui auquel on pensait le moins. Un moine, nommé Côme, venu de Jérusalem, s'était fait estimer du prince par sa vertu. Il n'avait aucun autre titre qui le rendit recommandable. Mais celui-là devenait plus rare et plus précieux de jour en jour. Côme, très-peu instruit des sciences profanes, ne connaissait que les saintes lettres, qui faisaient la règle de sa vie.

L'empereur, qui ne voyait guère les objets que par un côté, le crut préférable à tous ceux que la naissance, le génie et le savoir distinguaient dans le clergé de Constantinople.

Les Grecs, après tant d'efforts, presque toujours malheureux, pour conserver leur ancien domaine en Italie, en avaient enfin perdu l'espérance. Les princes normands avaient étendu leurs conquêtes d'une mer à l'autre. Robert Guiscard possédait, avec le titre de duc, la Pouille, la Calabre, les principautés de Bari, de Salerne, d'Amalfi, de Surrente, les terres du duché de Bénévent, dont il avait abandonné la ville au Saint-Siège. Richard était maître de Capoue et de Gaëte. Il ne restait à conquérir que le petit duché de Naples; et, quoique ce duché reconnût encore pour souverains les empereurs d'Orient, il avait pris la forme d'une république gouvernée par ses ducs et par ses consuls, qui, profitant de la décadence de l'Empire, s'étaient peu à peu affranchis de toute dépendance. Le nom de Robert était devenu redoutable aux Grecs, et, dans la crainte qu'après avoir conquis l'Italie, il ne portât ses vues ambitieuses sur la Grèce, faute de pouvoir l'écraser, ils voulurent s'en faire un ami. L'empereur lui demanda une de ses filles pour son fils Constantin; et Robert se trouva honoré de cette alliance, dont les liens sont toujours plus faibles que les intérêts politiques. La princesse, à peine sortie du berceau, fut transportée à Constantinople, où elle prit le nom d'Hélène. Le mariage ne pouvait se faire qu'après plusieurs années, et il ne se fit jamais. Constantin, déjà Auguste, n'avait encore que deux ans. On espérait beaucoup de ce jeune prince, et on voulait croire

AN 1076.

XXV.

La fille de  
Robert Guis-  
card fiancée  
avec Con-  
stantin  
Ducas.

Scyl. p. 853.

Zon. t. 2, p.

288.

Anna. p. 23.

27, 28 et ibi.

Ducange.

Lup. pro-

tosp.

Theoph.

inst. reg. c.

13.

Giann. Hist.

Nap. l. 10, c.

4.

que la nature lui avait réservé tout ce qu'elle avait refusé à son père. On lui donna pour instituteur Théophylacte, archevêque d'Achride, prélat vertueux et savant, dont nous avons des commentaires sur le Nouveau-Testament et sur plusieurs prophètes. Tendrement attaché à son élève, il composa pour lui un ouvrage rempli de leçons utiles. Mais, suivant le style ordinaire de ceux qui instruisent les enfants des princes, il débute par des éloges si flatteurs, que le jeune Auguste devait être tenté de croire qu'il n'avait pas besoin d'instruction.

XXVI.  
Peste et famine à Constantinople.  
Scyl. p. 856,  
857.  
Zon. t. 2, p.  
289.  
Glyc. p. 330.

Il n'est point d'événements fâcheux dans l'histoire de ces siècles d'ignorance, qui ne soit précédé d'étranges pronostics. On vit alors à Constantinople un oiseau qui avait trois pieds; il naquit un enfant avec des pieds de bouc et un œil au milieu du front; deux soldats de la garde furent frappés du tonnerre; les comètes se succédaient dans le ciel. Mais ce qui aurait mérité plus d'attention de la part du ministre, ce fut une horrible peste accompagnée d'une cruelle famine, causée par une foule de malheureux qui vinrent alors inonder la ville. Toute l'Asie-Mineure était en alarmes. Les Turks recommençaient leurs ravages; et les habitants, désertant les villes et les campagnes, venaient de toutes parts se réfugier à Constantinople. On ne pouvait rien attendre de l'empereur, qui, toujours occupé des leçons de Psellus, écartait les soins de son état comme une distraction importune. Mais Nicéphorize, au lieu de prendre aucune précaution pour nourrir cette multitude, et pour la préserver de la contagion qu'entraîne l'extrême misère, faisait pour lui, de l'indigence publique, une nouvelle source de

richesses. Plus meurtrier que la peste et la famine, il double le prix des vivres, dont il s'était rendu maître; et, sous prétexte que le trésor épuisé ne pouvait suffire à soulager tant de misérables, il dépouilla les églises et en fit enlever tous les ornements, qui ne tournèrent qu'au profit de son avarice, plus difficile à rassasier que tout ce peuple affamé.

Les services de Bryenne méritaient des récompenses; ils ne lui attirèrent que des disgrâces. Des courtisans jaloux le dépeignirent au prince timide comme un ambitieux qui aspirait à l'empire. Michel en prit ombrage, et envoya en Illyrie un de ses confidents, nommé Eustathe, avec ordre d'éclairer ses démarches et de sonder ses dispositions. Bryenne le reçut avec tant d'amitié et sut si bien le gagner, qu'Eustathe lui révéla le secret de sa commission. Une défiance si injurieuse de la part de l'empereur piqua vivement le général, mais sans lui faire encore oublier ce qu'il devait à son prince. Il délibérait sur les moyens de dissiper ces injustes soupçons, lorsque Jean Bryenne, son frère, et Basilace, guerrier estimé, qui venaient tous deux d'avoir quelque succès contre les Turks, étant de retour à Constantinople et sollicitant une grace auprès de Nicéphorize, n'en reçurent que des refus et des mépris. Ces deux capitaines, indignés de ce traitement, résolurent de se venger et de l'insensibilité du maître et de l'insolence du ministre. Ils convinrent que personne n'était plus capable de remplir leur projet que Nicéphore Bryenne, et qu'il fallait au plus tôt le faire venir d'Illyrie. En attendant l'exécution, ils se jurèrent mutuellement un secret inviolable. Jean se retira dans ses terres en Thrace; Basilace ne sortit

AN 1077.

XXVII.  
Causes du  
soulèvement  
de Bryenne.  
Bry. l. 3, c.  
4, 5.

point de Constantinople. Peu de jours après, un soldat varangue, qui passait par Andrinople, s'étant enivré dans une hôtellerie, se vanta hautement d'avoir commission d'assassiner Jean Bryenne. Jean en est aussitôt averti; il se saisit du soldat, le met à la torture, et, après son aveu, il lui fait couper le nez. Il mande à son frère, qui était à Dyrrachium, ce qui venait d'arriver, et l'excite à la révolte. Nicéphore était dans une grande perplexité : prendre les armes, c'était troubler l'Empire; demeurer en paix, c'était s'exposer lui-même. Il flotta long-temps dans cette incertitude, malgré les sollicitations de son frère, qui, pendant ces délais, travaillait efficacement à mettre dans son parti les principaux habitants d'Andrinople.

XXVIII.  
Inconstance  
de Basilace.  
Bry. l. 3, c.  
7, 8.

Dans cette ville se trouvait alors un jeune officier, nommé Tarchaniote, fort attaché au ministre, dont il espérait sa fortune. Ayant découvert toute l'intrigue, il en écrivit à Nicéphorize, et lui demanda du secours pour étouffer, dès sa naissance, ce dangereux complot, qui ne tarderait pas à éclater. Nicéphorize, soit faute d'avoir des troupes prêtes, soit par négligence, ne fit aucune réponse. Quoiqu'étonné de ce mépris, l'officier demeura fidèle pendant quelques jours. Mais, considérant le concert unanime de toute la ville en faveur de Bryenne, et le danger auquel il s'exposait, il se refroidit insensiblement, et il écouta la proposition que Jean lui faisait de s'allier ensemble par un mariage. Tarchaniote avait une sœur parfaitement belle, nommée Hélène, il consentit à la donner pour femme au fils de Jean Bryenne. Cependant l'empereur n'étant pas instruit de la liaison de Basilace avec les Bryennes, le nomma gouverneur d'Illyrie et le fit partir avec des

troupes pour Dyrrachium, avec ordre de se saisir de Nicéphore, s'il était possible, et de l'amener mort ou *vif* à Constantinople. Cette nouvelle déterminâ Bryenne à se mettre en marche. Basilace, naturellement léger et inconstant, avait changé de parti; la commission dont il se trouvait honoré l'avait réconcilié avec l'empereur; il marchait à Dyrrachium, dans l'intention d'exécuter ses ordres. Il arrivait à Thessalonique, lorsqu'il apprit que Nicéphore en approchait avec des troupes fort inférieures aux siennes. Il ne balança pas à l'attaquer; mais il reconnut bientôt que le nombre des combattants ne décide pas de la victoire. Battu et mis en fuite, il s'enferme dans la ville, et s'y voyant assiégé, il propose au vainqueur de renouveler avec lui le traité qu'il avait fait avec son frère. Bryenne, qui faisait consister le succès de son entreprise dans la diligence, accepte le parti, et continue sa marche vers Andrinople. Il rencontre en chemin son frère, qui lui amenait toutes les troupes de Thrace et de Macédoine, dont il avait gagné les officiers. Jean lui apportait en même temps les ornements de la dignité impériale, et le pressait de s'en revêtir. L'armée faisait les mêmes instances. Nicéphore, toujours irrésolu, demanda jusqu'au lendemain, pour délibérer avec les officiers sur le parti le plus conforme à l'intérêt commun.

Malgré son éloignement pour la guerre civile, un événement imprévu l'obligea le lendemain d'accepter le titre qu'il avait refusé jusqu'alors. L'armée était devant Trajanople, et les habitants fidèles à l'empereur ayant fermé les portes de la ville, se montraient sur le haut des murs, dans la résolution de se bien défendre. Plusieurs soldats de Bryenne s'en étant approchés, on

xxx.  
Bryenne se  
déclare  
empereur.

Bry. l. 3, c.  
9. 10.

commença par s'insulter de part et d'autre, et des paroles on passa bientôt à se saluer mutuellement à coups de frondes. Le bruit en étant venu au camp, un plus grand nombre accourut, et l'on préparait déjà des échelles pour monter à l'assaut, lorsque Bryenne, averti de ce tumulte, envoya rappeler ses soldats et les fit rentrer dans le camp. On distribua différents postes autour de la ville, pour prévenir les sorties nocturnes. Bryenne avait un fils déjà patrice, quoiqu'il fût à peine en âge de puberté. Ce jeune homme, d'un caractère bouillant et hasardeux, sortit du camp, la nuit suivante, avec deux autres officiers de son âge, dans l'intention de faire la ronde, et de voir si les factionnaires faisaient bonne garde. Les trouvant à leur devoir, il s'avança vers la ville; et s'étant aperçu que la garde dormait sur la muraille, il retourne au camp, fait porter des échelles, monte le premier, suivi de quelques autres, et, l'épée à la main, il réveille les sentinelles, leur ordonnant de proclamer Nicéphore Bryenne, empereur. Ceux-ci, à demi endormis, se sentant l'épée sur la gorge, ne font point de résistance. Les uns se précipitent du haut du mur; les autres obéissent et proclament, en tremblant, Bryenne empereur. A leurs cris, les habitants réveillés croient la ville prise; ils courent à la muraille, non pas pour la défendre, mais pour demander quartier aux ennemis. Ils les supplient d'épargner la ville et le sang de tant d'innocents. Ils s'écrient tous qu'ils reconnaissent Bryenne; que Bryenne est leur empereur. Les soldats du camp, attirés par le bruit qu'ils entendaient, voulaient monter à l'escalade; le fils de Bryenne les en empêche; il leur ordonne de se tenir

au pied de la muraille et de joindre leurs acclamations à celles des habitants. Dès le matin, toute l'armée, les officiers à la tête, environne la tente de Bryenne; on le presse de prendre la pourpre. Après avoir encore résisté quelque temps, il se rend enfin à leurs instances, et reçoit leurs hommages comme empereur. C'était le troisième d'octobre. Il marche ensuite vers Andrinople, sa patrie. Toutes les places sur son passage lui ouvrent leurs portes. Il est reçu avec de grands témoignages de joie, et, après avoir rendu grâces à Dieu, dans l'église de la Sainte-Vierge, il se retire dans sa maison pour tenir conseil. L'avis des officiers fut qu'il ne devait pas aller lui-même à Constantinople, mais y envoyer un de ses généraux avec un corps de troupes suffisant pour y jeter l'alarme; qu'en même temps il fallait députer au prince pour lui proposer le partage de l'autorité souveraine, et faire agir auprès des magistrats et des personnes en place, en leur montrant un acte en bonne forme, par lequel Bryenne s'engageait à récompenser par des pensions et des dignités ceux qui se déclaraient en sa faveur.

En conséquence de cette délibération, Bryenne fit partir son frère, qu'il décora du titre de curopalate et de grand-domestique. Jean se fit suivre d'une partie de l'armée, d'un grand corps de Patzinaces et de ces Uzes qui, depuis douze ans, étaient établis en Macédoine, et devenus sujets de l'Empire. Rhédeste et Pannium se rendent à lui. Il brûle Héraclée. Arrivé devant Constantinople, il trouve le peuple de la ville très-disposé à le recevoir. Tous les esprits étaient tellement révoltés de la dureté du gouvernement, que les habitants, qui bordaient le haut des murs, lui té-

xxx.

Jean Bryenne devant Constantinople.

Bry. l. 3, c. 11, 12.



moignaient leur joie, et, lui tendant les bras, l'invitaient à les délivrer de leurs tyrans. Mais un accident fâcheux fit, en un moment, succéder une haine mortelle à cette affection générale. Jean était campé vis-à-vis la porte de Blaquernes, près l'église de Saint-Côme et Saint-Damien. Quelques maraudeurs, ayant passé le golfe de Céras sur un pont, se mirent à piller les maisons situées au-delà du golfe. Les habitants s'étaient retirés dans la ville, où ils avaient transporté tous leurs effets. Les soldats, n'y trouvant point de butin à faire, y mirent le feu. Dès que le général s'aperçut de cette violence, il envoya saisir ces incendiaires et étouffer les flammes. On arriva trop tard; l'incendie avait gagné tout le faubourg, rempli de beaux édifices. Ce désastre mit le peuple en fureur : irrité de voir qu'on ne répondit aux marques de bienveillance que par des hostilités, il ne donna plus que des signes de colère et d'indignation. Jean, n'ayant plus d'autre ressource que la force ouverte, prépara tout pour attaquer la ville.

XXXI.  
Il décampe.  
Bry. l. 3, c.  
12, 14.

L'empereur ayant bordé la muraille, depuis le golfe jusqu'à la Propontide, du peu de troupes qui se trouvaient alors à Constantinople, charge de la défense son frère Constantin et Alexis Comnène. Il tire Oursel de prison, et lui pardonne, à condition qu'il emploiera son courage dans un danger si pressant. Ces trois guerriers dépourvus de soldats enrôlent à la hâte ceux qu'ils rencontrent; ils y joignent leurs domestiques, et avec cette troupe tumultuaire ils courent à toutes les attaques. Alexis ayant observé un détachement ennemi, qui après avoir pillé la côte du golfe retournait au camp avec son butin, fait ouvrir une porte, tombe

sur les traîneurs, en enlève une vingtaine qu'il entraîne dans la ville, sans donner à leurs camarades le temps de les arracher de ses mains. C'était un mince avantage; cependant, comme si c'eût été une grande victoire, tout le peuple comblait Alexis de louanges; et Constantin en fut jaloux, jusqu'à lui faire de vifs reproches de n'avoir pas partagé avec lui l'honneur de cet exploit. Si la ville était faiblement défendue, elle était encore plus faiblement attaquée. Jean n'avait pas les forces nécessaires pour une telle entreprise; et bien persuadé qu'il ne réussirait qu'à fatiguer vainement ses soldats, il songeait à la retraite. Il ne cherchait qu'un prétexte pour sauver son honneur, et il ne fut pas long-temps à le trouver. La nouvelle arriva qu'un gros parti de Patzinaces avait traversé la Thrace, et pénétré jusque dans la Chersonnèse, où il mettait tout à feu et à sang. Il décampe aussitôt comme pour aller chercher ces Barbares. Oursel sort après lui, l'atteint près d'Athyras, maltraite son arrière-garde et s'en retourne. Jean continue sa marche et rencontre les Patzinaces à leur retour. Il les taille en pièces, et conduit à son frère un assez grand nombre de prisonniers. Bryenne profita de cette occasion pour mettre les Patzinaces dans son parti; il leur rendit leurs prisonniers, fit avec eux un traité d'alliance, et reçut en otages plusieurs des principaux du pays.

Michel, satisfait du zèle d'Alexis, lui accorda enfin son consentement pour un mariage que ce jeune seigneur désirait avec passion. Il était déjà veuf, ayant épousé dès sa première jeunesse une fille d'Argyre, qu'on croit être ce fils de Mel, dont il a été parlé au sujet des guerres d'Italie. Le César Jean qui vivait dans un

XXXII.  
Mariage  
d'Alexis.

Bry. l. 3, c.  
6.

monastère, voyant son fils Andronic attaqué d'une maladie mortelle, et les deux fils d'Andronic, Michel et Jean Ducas encore en bas âge, songeait à procurer un appui à sa famille. Andronic avait trois filles, dont l'aînée Irène réunissait toutes les graces de la beauté à l'esprit et à la vertu. Ils furent d'avis de la marier avec Alexis Comnène. La proposition fut très-bien reçue d'Alexis; mais il lui était difficile d'obtenir l'agrément de l'empereur, et plus encore celui de sa mère, dont les volontés étaient pour lui une loi inviolable. Les intérêts politiques divisaient les deux maisons. L'empereur était fort éloigné d'allier Alexis à sa famille par un mariage avec sa cousine. Constantin, frère de l'empereur, quoique ami particulier d'Alexis, s'opposait cependant à ce mariage; mais par un autre motif, il avait dessein de lui faire épouser sa sœur Zoé. Le plus grand obstacle venait de la part d'Anne Dalassène, mère d'Alexis; elle ne pouvait pardonner au César l'injustice de son exil. La femme d'Andronic surmonta par son adresse toutes ces répugnances. Elle était fille de Troïan, fils de Samuel, roi de Bulgarie. Cette princesse, ornée de tous les avantages de l'esprit et de la figure, vint à bout de concilier tant d'intérêts et de passions diverses; elle obtint le consentement de toutes les parties. Alexis et Irène furent fiancés. Andronic mourut presque aussitôt, content de laisser à sa famille un soutien si solide. Mais à peine fut-il mort, que les ennemis des deux maisons firent jouer de nouveaux ressorts pour rompre cette alliance. Ils indisposèrent encore l'empereur, dont le caractère facile suivait toujours les dernières impressions. Il défendit de passer à la célébration du mariage. C'était avant la révolte de

Bryenne. Il se rendit enfin après la levée du siège de Constantinople, et les noces furent accompagnées de toutes les démonstrations de la joie publique.

Tandis que la tyrannie de Nicéphorize détachait de l'empereur toute la partie occidentale de l'Empire, l'Orient n'était pas plus tranquille. Dès qu'on y eut appris le soulèvement de Bryenne, les principaux officiers, aussi mécontents que ceux d'Occident, mais trop fiers pour recevoir de leurs mains un empereur, se crurent en droit de faire leur choix, et proclamèrent Nicéphore Botaniate, qui avait le commandement général des milices asiatiques. C'était le 10 octobre, sept jours après que Bryenne avait pris le même titre devant Trajanople. Nicéphore semblait être digne de l'Empire par son illustre origine; il descendait des Phocas, qui faisaient remonter leur généalogie jusqu'aux Fabius, la plus noble famille de l'ancienne Rome. Il s'était signalé en plusieurs batailles; les cicatrices dont il était couvert portaient témoignage de sa valeur; elles annonçaient un prince guerrier et redoutable aux Barbares. Son âge devait lui avoir donné de l'expérience; les suites funestes des mauvais gouvernements sous lesquels il avait vécu, étaient des leçons utiles, qui pouvaient lui apprendre, par contraste, ce que doit être un souverain pour se faire aimer de ses sujets. En un mot il semblait promettre tout ce qu'il ne tint pas. Naturellement froid et plus circonspect qu'actif, il eût donné à tout autre qu'à Michel le temps de faire échouer son entreprise : il se passa six mois entre sa proclamation en Asie et son couronnement à Constantinople. Il avait auprès de lui Chrysoscul, qui s'était attaché à sa personne depuis la mort

XXXIII.  
Révolte de  
Nicéphore  
Botaniate.

Scyl. p. 857,  
860 et seqq.  
Zon. t. 2, p.

289, 290,  
291.

Bry. l. 3, c.  
15 et seqq.  
Manass. p.

35.  
Joël, p. 185.  
Glycas, p.  
331.

de Manuel Comnène, et la bravoure de ce général turk ne lui fut pas inutile. Il commença par attirer à lui les officiers répandus en Asie, en leur conférant des grades honorables, et en distribuant aux principaux toutes les dignités de la cour impériale. Entre les commandants employés en Orient, il n'y en eut que deux, qui, fidèles à l'empereur, refusèrent constamment de se joindre à lui; c'étaient Nicéphore Mélissène et George Paléologue, dont le père gouvernait alors ce que l'Empire possédait encore en Mésopotamie. Avant que de se mettre en marche vers le Bosphore, Botaniatè voulut s'assurer de toutes les villes du Pont, de la Cappadoce et de la Galatie. Pour disposer les esprits à le recevoir à Constantinople, il y envoya secrètement des gens affidés, qui, s'insinuant chez les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville, leur promettaient des honneurs et des récompenses, si elles se prêtaient à favoriser la révolution. Comme le mécontentement était général contre le prince et son ministre, il s'en trouva un grand nombre et dans le sénat et dans l'ordre ecclésiastique, qui s'engagèrent à servir le nouvel empereur. Le plus ardent de tous fut Émilien, patriarche d'Antioche, qui avait un grand crédit dans le clergé.<sup>1</sup>

AN 1078. Nicéphorize qui n'était nullement instruit de ces  
 XXIV. pratiques secrètes, ne songeait qu'à susciter au dehors  
 Il arrive à Nicée. des ennemis à Botaniatè. Il eut recours aux Turks;

<sup>1</sup> Tchametchian parle d'une grande famine qui eut lieu dans l'Asie en 1077; la Mésopotamie, d'abord plus favorisée, en éprouva aussi toutes les horreurs, quand les populations du voisinage l'eurent épu-

sée de vivres. II, 1002. Samuel d'Ani parle de cette famine, et ajoute que le général turk Gomechtikin battit l'armée grecque à Nisibe, Amid et Édrèse.—B.

et traite avec leur général Soliman, qui s'engagea moyennant une grande somme à couper chemin au rebelle. Soliman, à la tête d'une nombreuse armée, prévint Botaniatè; il s'empara de tous les passages. Botaniatè n'avait que trois cents hommes : arrivé à Cotyée en Phrygie, il s'écarte des voies publiques, et marchant de nuit par des routes détournées, il va camper près d'Azula au bord du Sangar. De là il prend le chemin de Nicée, et gagne le devant sur les Turks. Soliman envoie après lui quelques cavaliers qui l'atteignent près de Nicée et le harcèlent pour retarder sa marche. Ses soldats en si petit nombre, mais pleins de courage, leur font tête, les joignent et les mettent en fuite. Cependant craignant d'être enfin accablé par l'armée turke, il envoie Chrysoscule, qui non seulement engage Soliman à cesser la poursuite, mais obtient même une escorte de cavalerie pour assurer la marche de Botaniatè. Ainsi protégé de ceux même qu'on avait payés pour le détruire, il arrive devant Nicée. A l'approche de la ville, il aperçoit une multitude innombrable, bien armée et divisée par troupes. A cette vue les soldats perdent courage : comment se défendre contre une armée si supérieure ? Comment même échapper par la fuite à ce nombre de combattants frais et bien montés, qui les auront bientôt enveloppés ? Botaniatè détache des coureurs pour les reconnaître, et leur demander quel est leur dessein. Ils répondent qu'ils se sont mis sous les armes pour honorer l'entrée de Nicéphore Botaniatè, et tous élevant la voix le proclament empereur. A ce cri Botaniatè accourt; il entre dans cette grande ville au bruit des acclamations; il donne aux habitants toutes

les marques de la plus sensible reconnaissance, et remercie Dieu de l'avoir conduit comme par la main, avec trois cents hommes, au milieu de cent mille ennemis, au travers de toute l'Asie.

XXXV.  
Mouvements  
à Constanti-  
nople.

Cette nouvelle mit en mouvement tout Constantinople. Presque tout le sénat et le clergé, gagnés d'avance par les émissaires de Botaniate, se rendent à Sainte-Sophie. Émilien, aussi éloquent que séditieux, était l'âme de la rébellion, avec l'archevêque d'Icône. On est d'avis de solliciter le César à se déclarer pour le nouveau prince. Jean, sous l'habit de moine, s'était conservé une grande autorité. On lui députe Michel, surnommé *Barus*, c'est-à-dire, *le gros*, homme adroit et intelligent dans la conduite des affaires. Le César était alors au faubourg de Blaquernes : Michel lui expose le vœu des conjurés et lui présente des lettres de Botaniate, qui lui promettait un ample dédommagement des injustices qu'il avait essayées. Jean répond sans balancer, que nul avantage, nulle promesse ne pourra l'engager à trahir l'empereur son neveu. Il fait même saisir le député, et commande de le conduire à Nicéphorize pour l'interroger et prendre les mesures nécessaires. Michel, au moment qu'on l'arrêtait, parle à son domestique, et lui dit à l'oreille d'aller promptement dire aux conjurés *Qu'il ne se sent ni assez de force ni assez de courage pour garder le secret dans les tourments de la question qu'on va lui faire souffrir ; qu'ils se hâtent donc de consommer leur ouvrage.* Conduit au ministre, il déclare tout ce qu'il sait. Le ministre aussitôt en rend compte à l'empereur. Alexis était présent ; on le consulte sur le parti qu'on doit prendre ; il conseille d'envoyer sur

le champ les soldats de la garde se saisir des conjurés, et Nicéphorize était de son avis. Mais l'empereur, qui ne connaissait pas le prix du moment dans une occasion si critique, voulut absolument qu'on différât jusqu'au lendemain : la nuit commençait, et il craignait, disait-il, qu'une exécution si violente ne jetât le trouble dans la ville. Le lendemain, 24 mars, dès avant le jour, les conjurés se rassemblent dans Sainte-Sophie ; ils enfoncent les prisons, ils donnent des armes aux prisonniers et à tout ce qu'ils ont de domestiques ; ils envoient menacer les premiers de la ville, qui ne s'étaient pas encore déclarés, de mettre le feu à leurs maisons, s'ils ne se joignent à eux. L'ordre qu'ils leur firent signifier était conçu en ces termes : *Les très-saints patriarches, le synode et le sénat vous ordonnent de vous rendre tout à l'heure à Sainte-Sophie.* On obéit, et les uns par inclination, les autres par crainte, accourent à la grande église.

L'empereur, aussi irrésolu que la veille, mande promptement Alexis ; celui-ci représente que *la plupart de ces séditeux ne sont que des artisans et des misérables, qui ne tiendront pas contre une troupe bien armée ; qu'il faut les faire charger par les Varangues, sous la conduite d'un homme de cœur.* L'empereur avait trop peu de courage pour suivre ce conseil. Comme Alexis insistait et protestait que l'empereur n'avait d'autre ressource pour sauver sa couronne et sa vie, Michel, le rebutant avec un ton d'impatience : *Vous voulez donc, dit-il, que je finisse par être cruel. Ce serait acheter trop cher la conservation de ma couronne. J'étais depuis*

XXXVI.  
Découragement de Michel.



*long-temps tenté de la déposer. Puisque les dispositions de la Providence s'accordent avec mes intentions, j'y souscris de bon cœur. Adressez-vous à Constantin mon frère; mettez-le sur le trône à ma place.* Alexis lui demande cet ordre par écrit; Michel lui expédie sur-le-champ un brevet en forme, signé de sa main et scellé de son sceau, par lequel il cède l'Empire à son frère; et aussitôt il se retire dans l'église de Blaquernes avec sa femme et son fils. Alexis porte cet écrit à Constantin, et l'exhorte à le suivre au palais, pour y prendre les marques de l'autorité souveraine. Constantin, intimidé par l'exemple de son frère, refuse la couronne comme un présent funeste; et au lieu d'aller au palais, il passe le Bosphore pour n'être pas le dernier à faire hommage à Botaniatè. Il est suivi d'Alexis.

XXXVII.  
Il se démet  
de l'Empire,  
et Botaniatè  
est  
couronné.

Cependant Botaniatè, instruit de ce qui se passait dans la ville, sort de Nicée, et marche vers le Bosphore. De Prénète, il envoie Borile, le plus accrédité de ses domestiques, pour se mettre en possession du palais; il avance lui-même jusqu'à Chalcédoine, où il s'arrête trois jours en attendant la galère impériale et les ornements convenables pour son entrée. Il congédie avec des marques de reconnaissance l'escorte turke qui l'avait accompagné jusque-là. Ce fut en ce lieu que Constantin et Alexis vinrent lui faire leur soumission. Comme il recevait froidement l'hommage de Constantin, sans daigner l'embrasser, sans même lui présenter la main, Alexis prenant la parole: « Seigneur, lui dit-il, ce prince qui vient vous assurer de son obéissance n'a retiré aucun fruit du pouvoir de sa famille. Écrasé par la grandeur de son frère, es-

« clare ainsi que nous tous d'un insolent ministre, il  
« a été comme prisonnier dans une triste obscurité.  
« Votre avènement au trône rompt ses fers et lui rend  
« la lumière. Il respire et espère des jours plus sereins,  
« si vous voulez bien l'honorer de votre bonté pater-  
« nelle. » Comme Botaniatès paraissait touché de ces  
paroles, et jetait sur Constantin des regards de bien-  
veillance : « Pour moi, continua Comnène, vous savez,  
« prince, avec quelle constance j'ai servi celui qui ré-  
« gnait avant vous. Malgré l'empressement que tout  
« l'Empire témoignait de vous avoir pour maître, je  
« suis demeuré le dernier attaché à celui que la Pro-  
« vidence m'avait donné. Par ce que j'ai fait pour un  
« autre, jugez de ce que je ferai pour vous. Ma fidé-  
« lité envers votre prédécesseur vous répond de celle  
« que je vous jure aujourd'hui. » Botaniatès l'écouta  
favorablement. Lorsqu'il apprit que Borile était maître  
du palais, il s'embarqua sur la galère impériale et  
fut reçu à Constantinople avec cet empressement po-  
pulaire qui ne manque jamais dans un changement  
de règne. Avant même qu'il fût entré, Michel, qui  
n'avait plus que sa vie à sauver, s'était fait couper les  
cheveux et conduire sur un méchant cheval au mo-  
nastère de Stude, où il avait pris l'habit monastique  
après un règne de six ans et demi. Sa femme et son  
fils l'y avaient accompagné. C'était par le conseil du  
césar son oncle, qui, connaissant la légèreté d'esprit  
de Botaniatès, et la méchanceté de ses valets, dont il  
était gouverné, craignait pour son neveu quelque  
traitement plus fâcheux. Nicéphorize, première cause  
de tous ces malheurs, sachant bien ce qu'il méritait,  
était sorti de Constantinople la nuit précédente, et

s'était allé jeter dans les bras d'Oursel, qui se trouvait pour lors à Sélymbrie, où Nicéphorize lui-même l'avait envoyé. Botaniate se voyant maître de l'Empire, sans qu'il lui en eût coûté une goutte de sang, se fit couronner le lendemain de son entrée, troisième d'avril; et quoi qu'en aient dit des savants modernes, qui se sont trompés sur ce fait, ce fut le patriarche de Constantinople qui en fit la cérémonie, selon le témoignage de Schylitzès, auteur contemporain, de Zonaras et de Glycas, qui écrivaient dans les deux siècles suivants.

xxxviii.  
Premières  
opérations  
de  
Botaniate.  
Scyl. p. 862.  
Zon. t. 2, p.  
291.  
Bry. l. 4 c.  
1.

De deux rivaux qui avaient pris le nom d'empereur, le plus faible et le moins capable du gouvernement avait été le plus heureux. Bryenne, plus jeune et plus actif, régnait en Illyrie et en Macédoine; mais étant mal secondé il n'avait pu s'emparer de la capitale. Botaniate, dont la froideur naturelle était augmentée par les glaces de la vieillesse, n'avait de ressort qu'autant qu'il en recevait de Borile et de Germain. Ces deux hommes nés dans l'esclavage, devenus par une souplesse servile les confidents de leur maître, et enfin ses maîtres eux-mêmes, disposaient de l'Empire sous le nom de Botaniate. Ce prince ayant en tête un adversaire aussi chéri des peuples pour son inclination bienfaisante que formidable par sa valeur, s'efforça de le surpasser en libéralités. Mais pour gagner les cœurs, il ruina l'état par des profusions inconsidérées. Les empereurs avaient deux sources de récompenses pour payer les services, c'étaient les dignités et les pensions. Botaniate avilit la première, en prodiguant les offices à tous ceux qui les demandaient sans les mériter; il épuisa la seconde, en répandant l'argent à pleines mains sans

discernement et sans économie ; en sorte que le trésor public, déjà fort appauvri par la mauvaise administration des règnes précédents et par les incursions des Turks, qui enlevaient les revenus de l'Asie, se trouva bientôt hors d'état de fournir aux dépenses les plus nécessaires. Il fallut avoir recours à la plus misérable de toutes les ressources ; ce fut d'altérer les monnaies ; et les efforts mal entendus de Botaniate pour se concilier l'amour de ses sujets, ne lui attirèrent que le mépris et la haine.

Nicéphorize devait à l'Empire une satisfaction éclatante pour les maux qu'il lui avait fait souffrir, et l'histoire doit à la postérité le consolant récit de la punition des tyrans. Ce ministre fugitif, retiré auprès d'Oursel, voulait l'engager à se donner à Bryenne, contre lequel il l'avait lui-même envoyé avec des troupes. Le trouvant peu disposé à suivre ce conseil, il le fit périr par le poison, dont il savait faire usage. Les amis d'Oursel se saisirent de sa personne et le conduisirent à Botaniate, qui se contenta de le reléguer dans l'île d'Oxia. Mais Borile et Germain, qui lui succédaient en faveur, appréhendant que cet homme artificieux ne trouvât moyen de se rapprocher de leur maître et de prendre leur place, persuadèrent au prince que Nicéphorize possédait de grands trésors, et qu'il avait fait passer dans ses coffres tout l'argent de l'Empire. Straboromain fut donc envoyé pour l'interroger et l'obliger à restitution, sans lui faire aucun mauvais traitement. Telle était l'intention de l'empereur. Mais les deux ministres recommandèrent en particulier au commissaire de ne le pas ménager. Straboromain, craignant beaucoup plus le mécontentement

xxxix.  
Fin malheureuse de  
Nicéphorize.  
Scyl. p. 867,  
868.  
Zon. t. 2, p.  
293.  
Bry. l. 3, c.  
36.

des ministres que celui du prince, fit mettre Nicéphorize à la torture, quoiqu'il offrit de tout restituer, si on lui en épargnait les douleurs; et il s'acquitta si bien de sa commission, que ce malheureux expira dans les tourments.

XL.  
Bryenne refuse un accommodement.

Scyl. p. 86a, 863.

Zon. t. 2, p.

291.

Bry. l. 4, c.

2, 3, 4.

Glyc. p. 331.

Pendant ce temps-là Bryenne, suivi des troupes de Macédoine, de Thrace et des Patzinaces ses alliés, marchait vers Constantinople. Botaniate craignant un choc si dangereux dans les commencements d'un règne, tenta un accommodement. Il en chargea Straboromain, son parent, et Chérorosphacte, parent de Bryenne. Ces envoyés rencontrèrent Bryenne en Mésie près de Théodoropolis. Averti de leur arrivée, il s'avança au-devant d'eux, accompagné de ses principaux officiers. Il était à cheval, revêtu de toutes les marques de la dignité impériale, que relevaient encore sa figure noble et sa taille avantageuse. Les députés s'étant approchés avec respect, lui présentèrent une lettre de l'empereur conçue en ces termes : « J'ai connu votre père, qui s'est « signalé par des exploits glorieux contre les ennemis « de l'Empire. J'étais lié avec lui d'une amitié intime, « et je l'ai accompagné dans ses expéditions. Je sais « que vous êtes le digne héritier de ses éminentes qualités; et puisque la Providence m'a placé sur le trône, « je veux être votre père, et je demande de vous les « sentiments d'un fils. Acceptez, avec le titre de César, « la seconde place de l'Empire et le droit à la première. « que ma vieillesse ne vous laissera pas long-temps attendre. » Bryenne répondit *Qu'il acceptait ces offres, et qu'il ne tiendrait pas à lui de mettre fin à la guerre civile. Mais qu'il se reprocherait comme une ingratitude inexcusable de ne pas partager les*

*fruits de la paix avec les braves gens qui lui avaient voué leurs services : qu'il demandait donc que l'empereur s'engageât par une promesse irrévocable à leur conserver les mêmes grades qu'ils avaient dans son armée : qu'à cette condition il se contenterait de la dignité de César, comme héritier présomptif de l'empire ; qu'il souhaitait seulement recevoir de l'empereur le titre de fils adoptif, et du patriarche la couronne de César hors de Constantinople, à Démocrandé en Thrace.* Comme les députés lui demandaient pourquoi il ne voulait pas que cette auguste cérémonie se fît selon l'usage dans la capitale, il répondit *Qu'à la vérité, il ne craignait que Dieu, mais qu'il se défiait de ceux qui environnaient l'empereur.* Il n'en fallut pas davantage pour faire entendre aux deux ministres qu'ils avaient dans Bryenne un ennemi déclaré. Ils résolurent donc de faire échouer ce projet salutaire, et y réussirent sans beaucoup de peine, en exagérant au prince l'audace de Bryenne, qui prétendait le forcer à couronner la rébellion, à récompenser des gens qui méritaient des supplices, et à se mettre à la merci d'une foule d'ennemis dont il serait sans cesse enveloppé jusque dans son palais. On renvoya deux fois les mêmes députés pour engager Bryenne à se désister de cette prétention ; il ne put rien obtenir, et furent enfin congédiés avec des marques d'impatience. Ils auraient même été outragés par les soldats, si les officiers n'en eussent arrêté l'insolence.

On ne songea plus qu'à la guerre. Alexis, revêtu du titre de nobilissime, et de l'office de grand-domestique, fut mis à la tête des troupes qu'on put rassem-

XLI.  
Alexis marche contre  
Bryenne.  
Scyl. p. 863.

864.  
Zon. t. 2, p.  
291, 292.  
Bry. l. 4 c.  
4 et seqq.  
ANNA. p. 9  
et seqq.

bler. Elles étaient en fort petit nombre. Tout l'Occident suivait Bryenne, et les courses continuelles des Turks obligeaient de répandre la plus grande partie des forces de l'Orient sur toutes les frontières de l'Asie-Mineure. L'armée d'Alexis n'était composée que des Chomatènes, de ceux qu'on appelait les Immortels, et de quelques troupes de Francs, venus d'Italie en différents temps avec ces braves capitaines normands dont j'ai parlé plusieurs fois. Il y en avait dans les deux armées : car ces aventuriers, fort indifférents sur les querelles des Grecs, ne cherchaient qu'à se battre sans autre intérêt que celui de la solde et du butin. Les Chomatènes étaient des habitants du mont Taurus près des sources du Méandre, ainsi appelés de la ville de Choma, leur capitale; ils avaient réputation de valeur. Quant aux Immortels, c'était une nouvelle milice, choisie et dressée avec soin à tous les exercices de la cavalerie. On attendait un nouveau secours de Turks que Soliman avait promis. Avant qu'ils fussent arrivés, Alexis reçut ordre de partir, et de marcher au-devant de Bryenne, qui approchait avec des forces supérieures. On avait néanmoins tant de confiance dans la science militaire d'Alexis, qu'on lui recommanda de livrer bataille à la première occasion. Il campa en Thrace, sur les bords du fleuve Almyre, et se posta de manière que les deux camps ne pussent se découvrir entièrement l'un l'autre, de peur que la présence des ennemis, très-supérieurs en nombre, n'abâtît le courage des siens, tandis que la vue de sa faiblesse relèverait celui des ennemis. Il comptait beaucoup moins sur la force de ses troupes que sur les ruses de guerre et sur son adresse à profiter des moments et de la situation des

lieux. Pour se procurer un champ de bataille plus favorable, il décampa et alla se poster dans un lieu nommé *Calabrya*, c'est-à-dire *les belles Fontaines*, où l'inégalité du terrain lui donnait moyen de placer des embuscades. Bryenne, auquel cette position fermait tous les passages, alla l'y chercher, et se rangea pour combattre ; il donna le commandement de l'aile droite à son frère, avec cinq mille tant fantassins d'Italie que cavaliers thessaliens, auxquels il joignit des troupes de Barbares très-aguerris. Tarchaniote commandait l'aile gauche, où étaient trois mille fantassins thraces et macedoniens pesamment armés. Bryenne s'était posté au centre, à la tête de la cavalerie de Thrace et de Macedoine, avec les troupes de sa garde : c'était l'élite de son armée. Ces escadrons couverts de cuirasses et de casques de fer poli et luisant, relevés de hauts panaches qui flottaient sur leur tête, éblouissaient les yeux, et jetaient l'effroi par le bruit de leurs lances, dont ils frappaient leurs boucliers. Bryenne au milieu d'eux, les surpassant de toute la tête, les animait par ses regards et par sa fière contenance. Sur le flanc de l'armée, à deux cent cinquante pas de distance, était un corps de Patzinaces, qui avaient ordre, dès que le combat serait engagé, de tourner l'armée ennemie, et de la charger en queue, tandis que le reste des troupes ferait effort pour l'enfoncer par-devant. Telle était la disposition de l'armée de Bryenne. Alexis cacha dans des chemins creux, à côté du champ de bataille, une partie de ses troupes, avec ordre de s'y tenir jusqu'au moment que l'ennemi serait passé au-delà ; de sortir alors et de le charger en queue, en portant tout leur effort sur l'aile droite. Pour lui, il se mit à la tête des



Immortels et des Francs; il donna à Catacalon la conduite des Chomatènes et des Turks, et lui recommanda d'observer les Patzinaces et de répondre à tous leurs mouvements.

XLII.  
Bataille de  
Calabrya.

Tout étant prêt pour la bataille, Bryenne s'avance en bon ordre pour attaquer Alexis, qui l'attendait de pied ferme. Dès qu'il fut au-delà du chemin creux, Alexis donne le signal aux troupes de l'embuscade; elles se montrent aussitôt, et chargent l'aile droite avec tant de vigueur, qu'elles la mettent d'abord en désordre et bientôt en fuite. Jean Bryenne qui la commandait, emporté par les fuyards, et poursuivi vivement par un cavalier, tourne bride, abat le cavalier d'un coup de lance, rallie ses gens, les ramène à la charge et repousse l'ennemi qui fuit à son tour. La désertion des Francs décourageait l'armée impériale. Les Francs d'Alexis, au lieu de combattre ceux de Bryenne, avaient passé sous leurs drapeaux. Dès le commencement de la bataille, Alexis, par une fougue téméraire, s'était engagé au milieu des ennemis, parmi lesquels il faisait un grand carnage. Il poussait toujours en avant, se croyant suivi des siens. Mais s'étant aperçu que sa troupe était défaite, qu'il ne restait avec lui que six de ses plus vaillants officiers, il leur propose de donner tête baissée partout où ils croiraient rencontrer Bryenne, et de le tuer ou de mourir à ses pieds. Théodote, officier aussi sensé que brave, le détourne de cette résolution désespérée, et saisissant la bride de son cheval, il le force de retourner en arrière. Il lui fut d'autant plus facile de se dégager, que le désordre s'était mis dans l'armée de Bryenne. Les Patzinaces ayant renversé Catacalon, au lieu d'exécuter leurs ordres en prenant l'ennemi en

queue, avaient jugé plus à propos de piller le camp, et chargés du butin ils le rapportaient dans leurs tentes. A leur approche, les valets, les vivandiers, et tout ce qui était resté dans le camp, les prenant pour un détachement ennemi, avaient pris l'épouvante, et s'étaient venus jeter dans l'armée de Bryenne, où ils avaient porté la confusion. A la faveur de ce tumulte, Alexis ayant baissé la visière de son casque, pour n'être pas reconnu, traversait le sabre haut les escadrons ennemis, lorsqu'il aperçut un écuyer de Bryenne, menant en main un des chevaux de son maître, reconnaissable par la magnificence de l'équipage. Il pique à l'écuyer, le renverse, se saisit du cheval et le met entre les mains d'un cavalier, qui, courant entre les deux armées, criait d'une voix très-forte, *Bryenne est tué, voilà son cheval*. Ce cri glace d'effroi l'armée de Bryenne, et rend le courage à celle d'Alexis. Ceux qui fuyaient tournent visage, et parce qu'ils se croient vainqueurs ils le deviennent. Un heureux hasard les favorise; en ce moment arrive le nouveau renfort de Turks envoyé par Soliman. Ils se partagent aussitôt en trois escadrons, et donnent sur l'ennemi par trois côtés différents. Ces troupes fraîches renversent aisément les ennemis fatigués, et raniment la vigueur des troupes d'Alexis. Un des immortels, emporté par son courage, court à Bryenne au travers de ses gardes, il l'atteint et lui porte sur la poitrine la pointe de sa lance; Bryenne la rompt d'un coup de sabre, dont il décharge sur le cavalier un fendant si terrible, qu'il lui abat l'épaule avec une partie de la cuirasse. Cependant Alexis ayant placé dans une ravine un corps de troupes, se met à la tête des Turks, et après un combat

de quelques moments, il feint de prendre la fuite. Lorsqu'il voit l'ennemi arrivé près de l'embuscade, il fait volte-face, et donne le signal aux troupes cachées, qui, sortant avec de grands cris, chargent en flanc et en queue. Les ennemis, après quelque résistance, pressés de toutes parts, tournent le dos. Bryenne, obligé de les suivre, bat en retraite secondé de son frère et de son fils, qui se signalèrent dans cette journée. Il retourne de temps en temps sur l'ennemi, abattant toujours à ses pieds celui qui le suivait de plus près. Enfin son cheval n'en pouvant plus, il s'arrête, et est en même temps assailli par deux Turks, à l'un desquels il coupe la main d'un coup de sabre; et tandis qu'il se défend contre l'autre, celui qu'il venait de blesser, saute sur la croupe de son cheval, et l'embrasse en le serrant de toutes ses forces. Bryenne, saisi par le milieu du corps, combat encore, jusqu'à ce que se voyant environné de Turks, qui lui criaient d'épargner sa vie, il se rend prisonnier. Son frère se sauve à Andrinople, et toute son armée se disperse par la fuite.

XLIII.  
On crève  
les yeux à  
Bryenne.

Après une bataille si opiniâtre, Bryenne fut conduit avec son fils devant Alexis, qui fit sur-le-champ partir un courrier, pour porter à la cour la nouvelle de la victoire avec les ornements impériaux, dont on avait dépouillé le vaincu. Dès le lendemain, Alexis se mit en marche avec son armée pour retourner à Constantinople, traitant son prisonnier avec honneur et le consolant lui-même de son infortune. Il comptait tellement sur la parole et sur la bonne foi de Bryenne, que dans la route ils marchaient ensemble fort loin de l'armée, souvent même sans gardes; et Bryenne racontait dans la suite, que se trouvant fatigués, ils descendirent de che-

val pour prendre quelque repos, et qu'Alexis ayant suspendu son épée à une branche d'arbre, se jeta sur l'herbe, où il s'endormit ; qu'en ce moment il fut lui-même tenté de se saisir de l'épée pour tuer Alexis, et qu'il ne fut retenu que par un sentiment d'estime et de compassion en faveur d'un ennemi si généreux. Avant que d'arriver à Constantinople, Alexis reçut ordre de remettre les deux prisonniers entre les mains de Borile, et de s'abstenir de rentrer dans la ville, mais de partir sur-le-champ avec son armée pour aller chercher Basilace, qui avait pris le diadème à l'exemple de Bryenne. Alexis vit avec chagrin qu'on ne le payait de ses fatigues passées que par de nouvelles fatigues et de nouveaux dangers. Il se détermina cependant à obéir. Bryenne ne trouva pas à Constantinople la même humanité qu'il avait trouvée auprès de son vainqueur. L'impitoyable Borile lui fit crever les yeux, ainsi qu'à son fils. L'empereur, moins cruel que son ministre, eut regret à ce traitement, qu'il n'avait pas eu le courage d'empêcher. Ce faible prince s'efforça du moins de consoler Bryenne dans sa disgrâce ; il le fit venir au palais, lui rendit ses biens, les augmenta même, et lui conféra de nouvelles dignités.

La compassion que lui inspirait le malheur de Bryenne s'étendit même sur tous ceux qui avaient soutenu son parti. Il osa dans cette occasion contredire son ministre et leur pardonner. Alexis fut chargé de lettres d'amnistie signées de l'empereur, et scellées de la bulle d'or, par lesquelles les partisans de Bryenne étaient conservés dans tous leurs biens et leurs dignités, à condition qu'ils mettraient bas les armes, et qu'ils prêteraient serment de fidélité. Ils profitèrent presque tous de la

XLIV.  
Assassinat  
de Jean  
Bryenne.

grace qui leur était offerte, et l'on en voyait tous les jours arriver un grand nombre, que Botaniate recevait avec bonté. Jean, frère de Bryenne, se fia lui-même à la parole de l'empereur, et revint à Constantinople. Il n'eut pas à se plaindre du prince; mais il fut la victime du ressentiment d'un soldat. Dans le temps que Bryenne prit les armes, les Varangues qui se trouvaient hors de Constantinople s'étaient rangés sous ses enseignes. Leurs camarades, qui servaient auprès de Botaniate, leur avaient envoyé un d'entre eux pour les ramener à leur devoir. Celui-ci ayant été découvert et arrêté, avoua la commission dont il s'était chargé, et eut le nez coupé par ordre de Jean Bryenne. Le Barbare ne lui pardonna pas un outrage si sanglant; et un jour que Jean sortait du palais, il lui abattit la tête d'un coup de sa hache d'armes. L'empereur voulait punir l'assassin; tous les Varangues se révoltèrent, ne menaçant de rien moins que de massacrer l'empereur. Il fallut, pour les réduire, armer contre eux tout le reste de la garde. Se voyant les plus faibles, ils se soumirent et eurent recours à la clémence de l'empereur, qui leur accorda le pardon.

Botaniate aurait emporté quelque estime s'il n'eût pas été empereur; soit qu'il ait été corrompu par la puissance souveraine, soit que son penchant à la débâche se soit auparavant tenu caché dans l'ombre de la vie privée, l'histoire ne parlerait que de ses faits d'armes. Il perdit sur le trône la réputation de guerrier qu'il avait acquise, et il acquit celle de vieillard voluptueux, qui sacrifiait à une passion imbécile les lois divines et humaines, et la plus commune bienséance. Tandis que la guerre de Bryenne mettait sa couronne

XLV.  
Botaniate  
épouse Ma-  
rie, femme  
de Michel  
Parapinace.  
Scyl. p. 864,  
865.  
Zon. t. 2, p.  
292.  
Bry. l. 3. c.  
25.  
Manass. p.  
135.  
Glycas. p.  
331.  
Joël. p. 185.

en danger, il ne s'occupait que d'un troisième mariage. Verdina, sa seconde femme, venait de mourir; toutes les familles distinguées s'empressaient à l'envi de rem-  
 plir une place si brillante. Eudocie lui offrit Zoé sa  
 fille, jeune et fort belle; il préféra la mère, qui devait  
 cependant être avancée en âge, puisqu'il y avait au  
 moins quarante-trois ans qu'elle avait épousé en pre-  
 mières noces Constantin Ducas. Eudocie écouta la pro-  
 position avec joie; elle épousait le trône qu'elle n'avait  
 quitté qu'à regret; et la défense que son premier mari  
 lui avait faite de se remarier après sa mort, déjà une  
 fois violée, ne lui avait pas ôté l'envie de la violer en-  
 core. Toutefois un moine vertueux, en qui elle avait  
 mis sa confiance, la détourna de cette union condami-  
 née par les canons de l'église grecque. Son refus était  
 une leçon pour Botaniatè; il en profita si peu, qu'il  
 résolut de joindre l'adultère à la trigamie. Michel ayant  
 pris l'habit monastique, Marie, sa femme, s'était aussi  
 retirée dans une maison religieuse. Le César Jean, qui  
 avait quitté l'habit de moine au moment que son ne-  
 veu Michel l'avait pris, crut qu'il régnerait plus abso-  
 lument sur l'esprit de sa nièce que sur celui de sa  
 belle-sœur. Il ne cessait de louer à Nicéphore les gra-  
 ces de Marie, qui était en effet d'une beauté parfaite;  
 et prenant autorité de l'habit qu'il avait porté pour dé-  
 cider des cas de conscience, il travaillait à lever les  
 scrupules de l'un et de l'autre, sur le second mariage  
 d'une femme dont le premier mari vivait encore. La  
 morale de Nicéphore ne résista pas; il est plus éton-  
 nant que le César ait pu séduire Marie, dont un évêque,  
 estimé pour sa vertu et ses lumières, relève par de grands  
 éloges la religion et la pureté des mœurs : ce qui, pour

Anna. p. 71,  
 73, 74.  
 Theophyl.  
 Inst. reg.  
 part. 1, c. 7  
 et seqq.  
 Ducange,  
 fam. Byz. p.  
 163, 164,  
 Abr. de  
 l'hist. d'Ital.  
 t. 4, p. 752.

le dire en passant, fait sentir quel fond l'histoire peut faire sur les panégyriques des princes. Le mariage fut donc conclu. Tout était près pour la célébration; l'empereur et la nouvelle épouse attendaient déjà le célébrant à la porte de l'église, selon l'usage des Grecs, lorsque l'ecclesiastique qui s'était chargé de cette fonction, faisant réflexion qu'il allait encourir les censures de l'église et l'indignation de son évêque, s'il procédait à former une alliance adultère, refusa de prêter son ministère. Le César qui en sentait la raison et qui en craignait les suites, dit un mot à l'oreille à Michel Ducas, fils du défunt Andronic et son petit-fils; et le jeune prince courut aussitôt chercher un prêtre plus complaisant, qui fit la cérémonie sans balancer. Dès qu'elle fut achevée, il fut interdit. Le patriarche, pour consoler Michel, l'ordonna prêtre, et de l'avis des métropolitains, il le nomma archevêque d'Éphèse, où Michel n'alla jamais qu'une fois. Il en revint aussitôt et acheva sa vie dans le monastère, où il travaillait de ses propres mains. Il mourut sous le règne d'Alexis, qui le traita toujours avec de grands égards. Étant près de mourir, il déclara qu'il pardonnait à sa femme son infidélité, et qu'il priait Dieu d'user envers elle de la même indulgence. Elle était alors rentrée dans le monastère depuis la mort de Botaniatè. Ce prince, en épousant Marie, retira du monastère Constantin, fils de cette princesse, et qui était élevé auprès d'elle. Il rompit le mariage projeté entre ce jeune prince et Hélène, fille de Robert Guiscard, qu'il fit enfermer dans un monastère. Le fier Normand ressentit vivement cet affront; et ce fut dans la suite la cause ou le prétexte de la guerre qu'il fit à l'Empire sous le règne d'Alexis.

Le pape Grégoire VII, accoutumé à faire usage des foudres de l'église, tantôt pour se venger de ses ennemis, tantôt pour se faire des amis, cherchant alors à se rapprocher de Robert qu'il avait excommunié, prit cette occasion pour flatter la colère de ce prince. Entre les excommunications qu'il lança dans un concile tenu à Rome à la fin de cette année, il en adressa une à Nicéphore Botaniatè. Grégoire n'avait vu qu'à regret Michel dépouillé de la puissance souveraine. Il avait beaucoup espéré de cet empereur, qui, dès le commencement de son règne, lui avait envoyé deux moines, avec des lettres où il témoignait son respect pour le pape et son attachement à l'église romaine. Nous avons une lettre de Grégoire datée du 9 juillet 1073, par laquelle il exhorte Michel à poursuivre le louable dessein que Dieu lui a inspiré; il proteste qu'il désire ardemment de rétablir la concorde entre les deux églises, et il nomme celle de Constantinople fille de l'église de Rome. C'est une lettre de créance donnée à Dominique, patriarche de Venise, auquel il prie l'empereur d'avoir une entière confiance pour tout ce que ce prélat lui dira de vive voix. Ce fut par un effet de cette bienveillance, que Grégoire adressa l'année suivante, à tous les chrétiens, une lettre datée du 1<sup>er</sup> mars, pour les engager à réunir leurs forces contre les Turks en faveur de l'empire grec. Il y expose les pernicious progrès de ces infidèles, qui ont poussé leurs ravages presque jusqu'aux murs de Constantinople, se sont emparés d'une grande partie de l'Asie, et ont égorgé comme de timides troupeaux des milliers de chrétiens. Il exhorte tous les fidèles à ne pas épargner leur vie pour sauver celle de leurs frères, à l'exemple de Jésus-



Christ; que, pour lui, plein de confiance dans le secours de Dieu, il met tout en œuvre pour procurer aux Grecs la délivrance de leurs maux. Il les conjure au nom du Sauveur, et leur ordonne par l'autorité de saint Pierre d'avoir compassion du massacre de leurs frères, et de lui faire savoir au plus tôt ce que la bonté divine leur aura inspiré à ce sujet. On peut regarder cette lettre comme le premier son de trompette qui réveilla l'Occident, et commença à allumer dans les cœurs le feu des croisades.

XLVI.  
Guerre de  
Basilace.  
Scyl. p. 865,  
866.  
Zon. t. 2, p.  
292.  
Glyc. p. 331.  
Bry. l. 4, c.  
16 et seqq.  
Anna. p. 17  
et seqq.

Pendant que la cour n'était occupée que de fêtes et de plaisirs, Alexis allait chercher Basilace, nouveau rival de Botaniate. Ce guerrier brave et hardi, mais aussi inconstant qu'ambitieux, n'avait pas plus tôt renouvelé son traité avec les Bryennes, qu'il s'était retiré à Dyrachium dans le dessein de recommencer la guerre, et de profiter des troubles de l'Empire pour se faire lui-même empereur. Il enrôla toute la jeunesse des contrées voisines, fit venir des Francs d'Italie, rassembla sous ses enseignes grand nombre de Bulgares, de Grecs, d'Illyriens, et pendant que Bryenne avançait en Thrace, il prit le chemin de Thessalonique. Arrivé dans la ville d'Achride, il voulut, à l'exemple de Bryenne, se faire proclamer empereur. L'archevêque l'en détournait, lui conseillant de différer et de laisser Botaniate et Bryenne dans une égale incertitude du parti qu'il allait prendre. Il était à Thessalonique lorsqu'il apprit le couronnement de Botaniate. Toujours dissimulé, il lui fit, par lettres, les plus fortes protestations de soumission et d'obéissance, et en même temps il prit avec ses partisans des mesures pour le détruire. Il attira grand nombre de Patzinaces, toujours prêts à

vendre leurs services. Botaniate, informé de ses mouvements, essaya d'abord de le gagner par des bienfaits. Il lui envoya un de ses confidents avec un brevet scellé de la bulle d'or, par lequel il lui offrait la dignité de nobilissime, et s'engageait à le combler de biens, s'il renonçait à des projets qui ne pouvaient le conduire qu'à sa perte. Basilace se voyant démasqué, ne garda plus de mesures. Il prit le diadème et se prépara ouvertement à la guerre. Mais ne voulant travailler que pour lui-même, il attendit l'événement de celle qui se faisait entre Botaniate et Bryenne, bien résolu d'attaquer celui des deux qui demeurerait vainqueur.

La diligence d'Alexis prévint Basilace, qui apprit presque en même temps la défaite entière de Bryenne et l'approche d'Alexis. Celui-ci n'étant resté que trois jours devant Constantinople, avait repris la route de Macédoine, et, ayant passé le Strymon, il s'était campé dans une plaine large de trois ou quatre cents pas, bordée d'un côté par le Vardar, autrefois l'*Axius*, de l'autre par un fossé que le fleuve, en changeant de lit, avait laissé à sec. Basilace, étant sorti de Thessalonique, qui n'était éloignée que de six lieues, vint camper à quelque distance du camp d'Alexis, qui devina, par ses mouvements, qu'il avait dessein de l'attaquer la nuit suivante. Il ordonna donc à ses troupes de prendre leur repas et de se reposer, parce qu'elles passeraient la nuit sous les armes. Il fit en même temps reconnaître tous les environs, et prit toutes les précautions nécessaires contre les surprises. Un déserteur avait promis à Basilace de lui livrer Alexis dans son lit. Au commencement de la nuit, qui était

XLVII.  
Mouvements  
des deux  
armées.

fort obscure, Basilace se mit en marche. Dès qu'Alexis en fut averti, il fit sortir son armée en bon ordre, laissant des lumières dans chaque tente, et s'alla poster dans une forêt voisine, tout prêt à tomber sur l'ennemi lorsqu'il en serait temps. Basilace approche du camp; il y entre sans résistance, et va droit à la tente d'Alexis. N'y trouvant qu'un moine qu'on y avait laissé, et dont il ne put tirer aucun éclaircissement, il crie à ses soldats : *Le bègue nous a trompés : sortons, l'ennemi est dehors.* C'était ainsi qu'il avait coutume de nommer Alexis, à cause de quelque embarras dans la langue, qui lui fit donner le surnom de *Bambacorax*.

XLVIII.  
Bataille du  
Vardar.

Une partie de ses soldats était encore occupée au pillage, et le reste sortait en désordre, lorsqu'Alexis fond sur eux avec sa cavalerie, et, apercevant au travers de l'obscurité un homme de haute taille, à la tête des escadrons ennemis, il le prend pour Basilace, et, d'un coup de sabre, il lui coupe la main dont il tenait sa lance. Un de ses capitaines, nommé Gulès, reconnut mieux Basilace; il lui décharge un grand coup sur le casque; mais le sabre se rompt et tombe en morceaux. Comme Alexis s'élançait sur les ennemis, et qu'après avoir abattu ceux qu'il trouvait devant lui, il revenait à ses escadrons, un cavalier franc de son armée, le voyant sortir des rangs opposés, courut à lui, la pique baissée, et le frappa si rudement que peu s'en fallut qu'il ne lui fût perdre les arçons. Alexis, le prenant pour un traître, court sur lui et allait le percer de sa lance, si le cavalier, l'ayant reconnu, ne lui eût demandé humblement pardon de son erreur. Les ténèbres qui enveloppaient les combattants causèrent, cette

nuît, beaucoup de méprises pareilles ; les coups étaient abandonnés au hasard , et la mort confondit plus d'une fois les amis avec les ennemis. Mais , lorsque le jour eut commencé à éclairer la valeur, les deux armées s'étant ralliées sous leurs enseignes, le combat se ralluma ; Basilace et Alexis, courant de rang en rang, animaient leurs soldats par leurs paroles et plus encore par leur exemple. Manuel , neveu de Basilace, montant sur un petit tertre , au milieu du champ de bataille , criait à ses troupes : *Courage, braves gens, la victoire est à nous.* En ce moment , un Macédonien d'Alexis , nommé Curtice , court à lui , le terrasse d'un coup de masse d'armes, et l'entraîne par les courroies de son casque aux pieds d'Alexis. Cet exploit, vu des deux armées , redouble l'ardeur des impériaux et jette l'épouvante dans celle de Basilace ; elle se débande et prend la fuite. Basilace gagne à toute bride Thessalonique , toujours poursuivi par Alexis , qui environne aussitôt la ville. Voulant sauver le vaincu, il lui envoie un moine , abbé du mont Athos , pour l'exhorter à se rendre, avec promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal. Basilace n'écoute rien ; mais les habitants ouvrent les portes au vainqueur, et Basilace se retire dans la citadelle, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort. Il ne pouvait tenir long-temps ; ses soldats, moins opiniâtres, l'enchaînèrent eux-mêmes et le livrèrent à l'ennemi.

Alexis , après avoir mandé à l'empereur cette heureuse nouvelle, passa quelques jours à Thessalonique pour y faire reposer son armée ; et partit ensuite pour Constantinople. Comme il était entre Amphipolis et Philippes, il reçut ordre de l'empereur de remettre le

XLIX.  
Basilace  
aveuglé.

prisonnier entre les mains de ceux qu'il envoyait. Il obéit à regret, prévoyant bien le traitement qu'on allait faire à ce malheureux. En effet, les envoyés emmenèrent Basilace dans un bourg nommé Chempiné, où ils lui crevèrent les yeux sur le bord d'une fontaine, qui fut depuis nommée le Ruisseau de Basilace. Alexis, le défenseur du trône, guerrier aussi brave qu'heureux, qui ramenait avec lui la paix et la tranquillité de l'Empire, vainqueur de deux grandes armées conduites par les deux plus redoutables capitaines que la Grèce connût alors, rentra couvert de gloire dans Constantinople, adoré de tous, mais toujours haï des deux ministres, qui ne l'avaient exposé à tant de dangers que dans l'espérance qu'il y périrait. L'empereur le combla de présents, et l'honora de la dignité de *Sébasté*, titre nouveau pour tout autre que pour la maison régnante. Ce terme qui, dans la langue grecque, était le même que celui d'*Auguste* dans la langue latine, commença pour lors à devenir une dénomination subalterne, que les empereurs communiquaient aux particuliers. Bientôt même, ce nom paraissant encore trop modeste, on en vint à le gonfler par des additions hyperboliques, la vanité s'efforçant, dans la décadence des empires, de remplacer par l'enflure des titres le déchet de la réalité.

L.  
Mouvements  
des  
Patzinaces.  
Scyl. p. 866,  
867.

Les Patzinaces prenaient part à toutes les expéditions des Grecs. Ils aimaient l'argent et la guerre, et, dans les combats de Bryenne et de Basilace contre Alexis, on les voyait entre les troupes auxiliaires des deux armées. Un de leurs partis, irrité de ce que Bryenne avait puni de mort quelques-uns d'entre eux, s'en vengea sur Andrinople, patrie de Bryenne, et,

pendant la guerre de Basilace, il mit le feu à la ville, brûla quantité de maisons, et se retira. Quoique la trêve conclue avec Monomaque ne fût pas encore expirée, les Patzinaces songeaient à recommencer la guerre. Un certain Lécas, descendu de ces Pauliciens qui, après la destruction de leur puissance en Asie, s'étaient répandus en Europe deux cents ans auparavant, entêté des erreurs du manichéisme, et fanatique furieux, tua l'évêque de Sardique, dans le temps même qu'il officiait dans son église, et se sauva chez les Patzinaces. Il les excitait à prendre les armes, et menaçait l'Empire d'une guerre sanglante. Un autre Paulicien, nommé Dobromir, établi à Mésembrie, agissait d'intelligence avec lui, et tâchait de soulever le pays. La défaite de Basilace et la terreur du nom d'Alexis intimidèrent ces séditieux. Ils quittèrent les Patzinaces, vinrent se jeter aux pieds de l'empereur, et obtinrent le pardon que Lécas ne méritait pas.

Botaniatè avait cette douceur que donne l'indolence. Philarète<sup>1</sup>, ce mauvais général qui avait si mal servi

L.I.  
Philarète se  
soumet à  
Botaniatè.

<sup>1</sup> Voici ce que dit Tchamohian (II, 997) de ce Philarète ou Philartos. C'était un Arménien du canton de Varsajnouni dans le Vaspouracan. Il voulut, en 1072, se rendre indépendant de l'Empire; à la tête de 20,000 soldats de diverses nations, il s'empara de plusieurs places appartenant aux Grecs, et vint camper devant Mehar ou Marach. De là il envoya solliciter Thornic Mamigouen, prince de Taron et de Sassoun, de se joindre à lui. Celui-ci ayant hautement refusé, Philarète eut recours à l'intervention du patriarche Grégoire II; et comme ce

moyen ne lui avait pas mieux réussi, il marcha contre Thornic. Celui-ci rassembla à la hâte 50,000 piétons et 6,000 cavaliers; mais ne pouvant entretenir une armée si nombreuse, il en congédia la plus grande partie avant l'arrivée de son ennemi. Il revenait à Achmouchat avec une faible escorte de 1000 hommes, lorsqu'il fut rencontré par les troupes de Philarète. Sans se décourager, il soutint vigoureusement le choc; et parfaitement secondé par un nommé Capos ou Carapet, il resta maître du champ de bataille, dans la plaine d'Alon au pays d'Hantzith. Capet-

Diogène, s'était cantonné, après la mort de ce prince, dans des lieux forts, sur la frontière orientale, sans vouloir reconnaître Michel; et, ayant rassemblé une troupe d'Arméniens et de bandits de toute nation, il avait pris la qualité d'empereur. Lorsque Botaniat fut en paisible possession du trône, par la défaite de ses deux concurrents, Philarète craignit de voir tourner contre lui toutes les forces de l'Empire, et, se sentant hors d'état d'y résister, il prit le parti de la soumission; il vint lui-même rendre ses hommages à

dant Amir-Kaphr, général persan, qui se trouvait dans ces contrées, prit le parti de Philarète. Il attira Thornic par de perfides promesses, et voulut le faire assassiner dans un repas. Thornic se défendit si bien qu'il tua l'émir et quelques-uns de ses sicaires, et reprit la route d'Achmouchat. Mais un soldat persan l'attendit dans une embuscade, et le perça d'une flèche. Sa tête fut portée à Philarète, qui eut la barbarie de se faire une coupe de son crâne, et d'envoyer le reste, comme un don précieux, au prince de Néphekert, sans doute ennemi de Thornic.

Cependant la haine des Grecs pour les Arméniens ne faisait que s'accroître en proportion des services que ceux-ci rendaient à l'Empire, et de la considération dont ils jouissaient. Ceux d'Antioche, jaloux de la gloire de leur gouverneur Vasac, formèrent une conjuration contre lui, dans laquelle ils firent entrer quelques-uns de ses esclaves. Un jour qu'il passait dans la rue, un Grec lui présente une fausse enquête, et, au moment qu'il se baissait pour la prendre, lui enfonce un stylet dans

le cœur. A cette nouvelle, les soldats de Vasac appelèrent à leur secours le rebelle Philarète. Celui-ci, après avoir déconvert les meurtriers de son compatriote, les attira adroitement dans le village d'Aphounn, où il les massacra jusqu'au dernier. Il sut si bien se justifier auprès de l'empereur qu'il fut créé duc d'Antioche.

Khatchatour de Chirac, commandant du fort d'Andrioun, conçut un tel chagrin de la mort de Vasac, et de telles inquiétudes pour lui-même, qu'il en tomba malade. Un moine grec, qui vivait dans son intimité, profita du moment où il était retenu dans son lit par la force des douleurs, et l'étouffa sous un manteau. Mais les troupes de Khatchatour réussirent à l'arrêter, et, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourments, ils le précipitèrent du haut d'une tour très-élevée; et le corps du malheureux fut brisé dans sa chute sur les rochers. Tous ces faits s'accomplirent, la révolte de Philarète en 1073, et le reste en 1077.—B.

l'empereur, qui le reçut avec bonté; mais cet esprit remuant et ambitieux ne demeura pas long-temps tranquille. Il s'empara encore une fois d'Antioche, comme nous le raconterons dans la suite.

Ce fut dans ce temps-là que Botaniate donna sa nièce Synadène en mariage au crâle de Hongrie. C'était le nom qu'on donnait aux rois de Hongrie, ainsi qu'à ceux de Servie. Elle était fille de Théodule Synadène, seigneur riche et puissant en Asie, et de la sœur de Botaniate, qui revint à Constantinople après la mort de son mari. La guerre civile n'était pas encore terminée qu'on apprit que les Turks recommençaient leurs courses en Orient. L'empereur, ayant rassemblé des troupes, se trouvait embarrassé de leur donner un général. Alexis, le seul capitaine de l'Empire capable d'un pareil emploi, était occupé contre Basilace. Botaniate jeta les yeux sur Constantin Ducas; il pouvait, du moins par sa naissance, paraître à la tête d'une armée, et il avait d'ailleurs quelque réputation de courage. Il lui confia donc cette expédition. C'était sans doute une grande faute de politique, de mettre les armes à la main à un prince fils et frère d'empereur, décoré lui-même du titre d'Auguste, du vivant de son père, et qui ne pouvait regarder Botaniate que comme l'usurpateur du patrimoine de sa famille. Aussi, dès que Constantin fut à Chrysopolis, il se fit donner par son armée le titre d'empereur. Botaniate, s'apercevant trop tard de son imprudence, et n'ayant plus de forces à lui opposer, tenta la voie de la négociation, mais sans succès. Il réussit par la corruption. Les émissaires secrets qu'il envoya dans le camp du rebelle vinrent à bout de regagner les offi-

LXX.  
Révolte de  
Constantin  
Ducas aussi-  
tôt étouffée.  
Scyl. p. 866,  
867.  
Zou. t. 2, p.  
293.  
Anna. p.  
116, 117.



ciers et les soldats par argent et par promesses, et les déterminèrent à se saisir du prince qu'ils venaient de proclamer, et à le remettre entre les mains de l'empereur. Botaniate se contenta de le faire tondre et de le reléguer, sous l'habit de moine, dans une île de la Propontide. Alexis, son ami, devenu dans la suite empereur, le tira d'exil et l'employa dans ses expéditions.

AN 1079.

LIII.  
Conduite  
adroite  
d'Isaac  
Comnène.  
Bry. I. 4, c.  
29.

L'année suivante, 1079, Isaac Comnène, frère aîné d'Alexis, revint de son gouvernement d'Antioche. Il s'était fait chérir de la province par sa justice et par sa douceur; il ne trouva pas moins de bienveillance et d'estime à la cour. Il avait gagné les bonnes grâces de l'empereur, en lui envoyant des étoffes et des toiles de Syrie, dont il fut payé à son retour par la plus haute faveur. Botaniate lui donna de grandes terres, le logea dans son palais, et lui conféra le titre de sébaste. Pénétrant, judicieux, éclairé, s'enouçant avec facilité et avec grace, il était employé dans la décision de toutes les affaires, l'empereur n'ayant lui-même aucun de ces talents. Isaac s'était rendu nécessaire par un mérite réel, soutenu d'une adroite politique, qui, dans un autre courtisan, aurait tenu lieu de mérite.

LIV.  
Alexis  
arrête les  
ravages des  
Patzinaces.  
Bry. I. 4, c.  
30.  
[Tchamitch.  
I. 4, c. 50, et  
t. III, p. 6.]

Son frère Alexis entretenait par de nouveaux exploits la gloire qu'il s'était acquise. En visitant son gouvernement d'Andrinople, il apprit que les Patzinaces avaient pris les armes, et qu'ils ravageaient les frontières de Bulgarie. Il rassemble en diligence les troupes de la province, et se rend à Philippopolis. Là, informé avec plus de certitude des mouvements de ces Barbares, qui dévastaient tout le pays entre Scupes et Naisse, il marche droit à eux. Ils ne l'attendirent pas. Dès qu'il eut passé Sardique, ils prirent la fuite

avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leur butin. Alexis, de retour à Philippopolis, donna ses soins à rétablir la tranquillité et le bon ordre dans la province. Sa libéralité, sa politesse, son affabilité lui gagnaient tous les cœurs. Il reçut à Constantinople de nouvelles marques de la satisfaction de l'empereur et de l'estime publique.

[ Ce fut en l'an 1080 que s'éteignit entièrement la troisième dynastie arménienne, celle des Bagratides, qui avait fourni, dans un espace de 221 ans, depuis 859, neuf souverains, outre quelques branches collatérales. Gagic, après le meurtre du métropolite de Césarée, errait de régions en régions, suivi de quelques amis. Il vint, en 1079, redemander son jeune fils David à Apelkharip, son beau-père, qui le tenait captif dans le fort de Papéron, en Cilicie. Après l'avoir délivré, il congédia ses troupes près du fort de Kizistra ou Kendroscavis, dans la plaine d'Ardzia, et ne retint avec lui que trois compagnons, dont l'un était Rouben, son parent, qui paraîtra plus tard sur la scène. Comme il se reposait dans un jardin, près de la place, trois frères, fils de Mantélé, qui y commandaient, se saisirent de sa personne par une ruse habilement combinée, et, l'ayant fait périr au milieu des tourments, suspendirent son cadavre à la muraille. Les princes arméniens, qui étaient venus pour le sauver, ne purent que verser des larmes sur son triste sort. Enterré d'abord près de la place, ses ossements furent dérobés ensuite et portés dans la ville de Pizou par un fidèle Arménien, nommé Banic, qui les déposa dans un monastère bâti par son maître. Son jeune fils David le suivit de près au tombeau. Apelkharip, qui mourut

aussi vers ce même temps, eut pour successeur Sahac, gendre d'Ochin, prince de Lambron. Celui-ci, attaqué par les Arabes, les força à abandonner le siège de la citadelle, et leur reprit Tarse, dont ils avaient chassé Sahac.

Quant à Jean, fils aîné de Gagic, qui avait épousé la fille du duc d'Ani, avant la prise de cette ville par les Perses, il s'était retiré dans l'Ibérie. Ani détruite, il vint à Constantinople avec son fils Achot. Celui-ci quitta son père et obtint de l'émir de Gandzac le gouvernement d'Ani. Mais la famille de Manoutché, qui en était en possession, le fit empoisonner. Son père était déjà mort, et il ne restait plus, de la famille des Bagratides, que trois princes, Gagic, fils d'Abas, et les deux fils de Sénakérim, prince Ardzroumien de Sébaste. Leur mort acheva l'anéantissement du royaume d'Arménie. Le seul reste de leur nationalité se trouvait dans la petite principauté de Parisos, au pays d'Onti; encore ne fut-il pas de longue durée. La religion arménienne elle-même tomba en décadence, et ses prêtres furent réduits à célébrer les saints mystères sans ornements sacerdotaux, tandis que la foule restait en dehors des chapelles, trop petites pour recevoir d'autres personnes que le prêtre et son diacre.

La même année vit surgir une quatrième dynastie arménienne, dont les états se formèrent d'un lambeau de l'empire grec, dans la Cilicie. Rouben, ce parent de Gagic, dont on a parlé plus haut, ayant réussi à se tirer des mains de ses perfides ennemis, se sauva, avec deux hommes et son fils Constantin, dans un canton de la Cilicie, nommé Cilicé, où il y avait beaucoup d'Arméniens. Il se met à leur tête et s'empare succes-

sivement des forts de Cositar ou Conitar, suivant un manuscrit de Samuel d'Ani, et de Bardzerberd. Là, il apprend la mort de Gagic, et la frayeur le force à se retirer à Coromozol ou Colmozol, château inaccessible, dans les gorges du Taurus. Plusieurs bandes d'Arméniens se joignirent à lui, et, toujours victorieux dans ses combats contre les Grecs, il se rendit tout-à-fait indépendant. La soumission d'un fameux partisan arménien, nommé Basil Gol, ou *le Voleur*, parce qu'il attaquait toujours l'ennemi à l'improviste, augmenta sa puissance. Ce Basile avait une petite principauté indépendante à Késoun, près de Germanik ou Marach. Mais Rouben dut céder aux vœux de ses compatriotes du nord, en laissant le patriarche Grégoire Vcaïasser ériger en leur faveur Ani en ville patriarcale, et permettre l'élévation de Barsel, déjà évêque, à ce titre suprême. Manoutché, émir d'Ani, Coriké, roi albanien, résidant à Lori, supplièrent Stéphanos, patriarche albanien de Gantzac, de le consacrer; ce qui eut lieu en grande pompe à Haghpas, en 1082. — B.]

[Cependant] le mépris que s'attirait Botaniatè réveillait l'ambition de tous ceux qui se croyaient plus dignes de l'empire. Les révoltes se succédaient, et les mauvais succès des premières intimidaient moins, que l'incapacité du prince ne donnait d'espérance. Nicéphore Mélissène, mari d'Eudocie, sœur d'Alexis, vivait dans l'île de Cos, où il possédait de grands héritages. Les liaisons qu'il avait contractées avec les chefs de différentes bandes de Turks, qui s'avançaient jusque sur les côtes de l'Archipel, lui firent naître le dessein de se faire empereur. Il prit la chaussure de pourpre, et, suivi de troupes turques, il parcourait les villes d'Asie

An 1080.

IV.  
Révolte de  
Nicéphore  
Mélissène.

Bry. I. 4, c.  
31 et seqq.  
Guill. Tyr.  
Belli sacri I.  
3, c. 1.

qui lui ouvraient leurs portes, et dont les Barbares auxquels il n'osait rien refuser, se mettaient en possession. En peu de temps, les Turks se trouvèrent maîtres de presque toutes les villes de la Phrygie et de la Galatie. Mélissène, à la tête d'une armée nombreuse, s'établit dans Nicée. L'empereur, alarmé de ces pertes, mande Alexis; c'était le fléau des rebelles. Il lui ordonne d'assembler les troupes qui l'ont si bien servi contre Bryenne et Basilace, et de passer à Chalcédoine. Alexis, qui connaissait la méchanceté des ministres et leurs mauvaises dispositions à son égard, persuadé que, s'il éprouvait quelque revers dans une guerre où il aurait à combattre des forces supérieures, on ne manquerait pas de l'accuser de trahison et d'intelligence avec son beau-frère, s'excusa auprès de l'empereur, qui, ne pouvant vaincre sa résistance, chargea du commandement l'eunuque Jean, son favori, grand-maître de la garde-robe, plus avide de gloire que capable d'en acquérir. Jean accepta cet emploi avec joie, et passa aussitôt à Chrysopolis. Alexis y conduisit les troupes, qu'il lui mit entre les mains; et en se séparant de lui, il eut beaucoup de peine à calmer les regrets de toute l'armée, et à faire cesser les huées dont les soldats, mécontents de se voir commandés par un eunuque, saluaient leur nouveau général.

LVI.  
L'eunuque  
Jean devant  
Nicée.

On ne pouvait attendre aucun succès d'une armée si mal disposée. Mais Jean, dont la présomption égalait l'ignorance, comptait beaucoup sur lui-même. Il marche à Nicée, et campe à deux lieues de la ville. Il s'empare du fort Saint-George, au bord du lac Ascanius, sur lequel Nicée est bâtie. Mélissène était dans la ville avec un grand nombre de troupes, et le sultan, à la tête d'une

autre armée, campait à Dorylée, tout prêt à tomber sur les Grecs, dès qu'ils auraient entrepris le siège. On tint conseil, et George Paléologue, avec son neveu Curtice, tous deux capitaines expérimentés, étaient d'avis d'aller combattre le sultan, pour ne pas courir le risque d'être pris entre deux armées. Comme ils appuyaient leur avis par de bonnes raisons, Jean, froucant le sourcil, et élevant la voix : *C'est à moi*, dit-il, *que l'empereur a confié le commandement de son armée ; c'est à moi qu'on doit obéir ; je veux qu'on attaque Nicée*. Il fallut se taire, et les officiers sensés eurent grand pitié de la stupidité du général, qui ne savait pas même ce que c'était qu'un conseil de guerre, tandis que de misérables adulateurs le félicitaient de la dignité avec laquelle il savait soutenir son rang. On alla donc camper devant Nicée, et l'on somma aussitôt les habitants de se rendre. Ceux-ci, comptant sur le secours qui n'était éloigné que de trois ou quatre journées, amusèrent l'ennemi par diverses propositions, pour donner au sultan le temps d'arriver. En effet, on apprit bientôt qu'il approchait, et il fallut songer à la retraite.

Jean, le plus effrayé de tous, n'était pas mieux instruit de cette opération militaire que de toutes les autres. Il en chargea Paléologue. Ce guerrier, fils de ce Nicéphore Paléologue, battu par Oursel six ans auparavant, avait tout le sang-froid nécessaire pour voir ce qu'il fallait faire, et la vivacité pour l'exécuter. Il fit marcher en avant la cavalerie, qui devait se porter dans tous les endroits où il serait besoin de son secours. Il mit à la queue la meilleure infanterie, avec ordre d'avancer à petits pas, et de faire tête à l'ennemi, s'il

l.vii.  
Sa retraite.

venait fondre sur l'arrière-garde. Le long du passage, il avait garni les lieux fourrés de quelques escadrons, qui, postés de distance en distance, devaient lancer leurs flèches sur l'ennemi, et se replier ensuite sur les postes plus avancés. Pour lui, escorté d'un escadron de troupes légères, il voltigeait sans cesse à la tête, à la queue, sur l'aile droite; car l'aile gauche, qui côtoyait le lac, n'avait rien à craindre. L'armée marchait ensemble, et tenait en respect les Turks qui étaient sortis de Nicée pour la poursuivre, lorsque la cavalerie de l'avant-garde, rencontrant une longue muraille, qui formait dans la plaine une vaste enceinte, et qui n'avait d'ouverture que de loin en loin, s'écarta pour trouver un passage. Les Turks, profitant du moment, attaquent l'infanterie et l'accablent d'une nuée de traits. Tout fuit, et le général, transi de peur, n'a pas même le courage de fuir. Curtice conseillait à Paléologue de laisser périr ce poltron, qui n'avait de force que pour l'appeler à son secours. Paléologue, plus généreux, court à lui, le rassure, le fait marcher devant lui; et tandis que ce lâche eunuque tremble de tous ses membres en voyant approcher les Turks, Paléologue retourne sur eux, et abat à ses pieds le premier qu'il rencontre. Ce qu'il réitéra tant de fois, que l'ardeur des ennemis se ralentit. Enfin Paléologue, ayant rassemblé quelques escadrons, tomba sur eux avec tant de furie, qu'ils prirent la fuite et regagnèrent la ville, après avoir perdu plus de soldats qu'ils n'en avaient tué aux Grecs. On peut dire que Paléologue se multiplia en cette journée. Il combattit toujours à face découverte, et quoiqu'il eût reçu un coup de flèche au milieu du front dès le commencement de l'action, il ne s'occupa nul-

lement de sa blessure; le visage couvert de son sang, il ne cessa de donner tous les ordres, de courir à tous les dangers, et de combattre lui-même; il sauva seul et le général et l'armée. Plusieurs officiers lui furent redevables de la vie, entre autres Isaac Contostéphanne, qui, étant tombé de cheval, allait être pris ou tué, si Paléologue ne l'eût relevé et défendu, tandis qu'il remontait sur un autre cheval. Lorsqu'il fut arrivé à cette enceinte dont j'ai parlé, il fit arrêter la cavalerie, et passer d'abord l'infanterie, avec ordre de prendre les devants et de dresser le campement. En ce lieu, Jean mourant de soif et paraissant prêt à rendre l'âme, Paléologue descendit de cheval, et alla puiser dans son casque, au fond d'un vallon, de quoi désaltérer ce misérable, qui, aussi bas dans son infortune qu'il avait été arrogant auparavant, appelait Paléologue son sauveur, son dieu, et lui promettait de l'adopter et de le faire héritier de tous ses biens. *Buvez, lui dit Paléologue; je fais ce que je puis pour vous; vous ferez ce qu'il vous plaira.* Après une nuit de repos, l'armée se mit en marche pour retourner à Constantinople, où elle arriva après avoir campé à Hélénopolis. Les Paléologues n'étaient pas anciens dans les fastes de l'Empire. Le premier dont l'histoire fasse mention ne vivait que sous le règne de Diogène. Mais un héros tel que George Paléologue vaut vingt ancêtres; son mérite éclaire une longue postérité; et à l'ombre de son nom, la lâcheté même et la fainéantise croissent avec fierté.

La générosité de Paléologue reçut de l'eunuque Jean l'unique salaire dont une âme noire et vile sache payer les services trop importants, la haine, la calomnie, la

I.VIII.  
Ingratitude  
de Jean.



persécution. Avant que d'arriver à Constantinople, Jean avait envenimé par ses lettres l'esprit de l'empereur contre Paléologue et Curtice, les accusant de l'avoir traversé avec insolence dans tout le cours de l'expédition. Curtice ne s'y était pas trompé : en entrant à Constantinople il avait prédit à son oncle qu'ils ne devaient attendre qu'ingratitude de la part de ce maudit eunuque. Ils l'éprouvèrent sur-le-champ. S'étant présentés tous trois ensemble à l'entrée du palais, Jean entra le premier, et dit un mot à l'oreille à l'huissier de la porte, qui repoussa rudement les deux autres, en sorte qu'ils ne purent jamais approcher de l'empereur. Ce traitement perfide fut suivi de toutes les noirceurs dont un scélérat puisse s'aviser, et le monstre ne cessa, tant que Nicéphore Botaniatè fut sur le trône, de travailler à la perte de son bienfaiteur. Mélissène demeura impuni jusqu'au règne d'Alexis, et pendant près de deux ans il partagea tranquillement avec les Turks la souveraineté d'une grande partie de l'Asie-Mineure. C'est alors que ces Barbares, sous la conduite du vaillant Soliman, s'établirent dans toutes les provinces depuis la Cilicie jusqu'à l'Hellespont, et qu'ils firent de Nicée la capitale de leurs conquêtes. Ils en retiraient les tributs, et insultant à la faiblesse de l'Empire, leurs bureaux, placés à la vue de Constantinople, exigeaient un péage de tous ceux qui passaient le Bosphore.

AN 1081.

LIX.  
Mauvais  
desseins des  
ministres  
contre les  
Comnènes.

Les services d'Alexis excitaient également la reconnaissance de l'empereur et la haine des ministres. Ennemis secrets des Comnènes, ils mettaient tout en œuvre pour les perdre dans l'esprit du prince. Les Comnènes, de leur côté, employaient toutes les ressources de

la plus adroite politique pour se tenir en défense, et c'était une guerre domestique plus difficile que celle de Bryane et de Basilace. Les deux frères s'aimaient avec tendresse. Isaac l'aîné, loin d'être susceptible d'aucun sentiment de jalousie contre son frère, qui l'effaçait par son génie et par ses exploits, préférait la gloire d'Alexis à la sienne propre ; il en parlait, il en pensait comme tout le reste de l'Empire. Il était, par son mariage, allié de l'impératrice ; il profita de cet avantage en faveur de son frère ; et, ayant engagé dans ses intérêts ceux qui avaient l'oreille de la princesse, il sut lui inspirer tant de bienveillance pour Alexis, qu'elle l'adopta pour son fils. Ce fut pour les ministres un nouveau sujet de dépit, et une occasion de rendre les Comnènes suspects à l'empereur. C'était, selon eux, manifester le dessein qu'ils cachaient depuis long-temps : il ne leur restait plus qu'un pas à faire, et le fils adoptif de l'impératrice allait, au premier jour, se déclarer rival de l'empereur. Botaniatè, rempli de ces craintes, crut devoir reculer Alexis autant que sa femme s'efforçait de l'avancer. Il résolut de se nommer un successeur, et jeta les yeux sur son neveu Synadène, jeune homme d'une naissance illustre, qui joignait à un bel extérieur une ame vigoureuse. Rien ne manquait à Synadène pour être empereur ; mais l'exécution manquait à Botaniatè, et ses délais firent avorter le projet. L'impératrice, qui destinait l'empire au fils unique qu'elle avait eu de Michel, était profondément affligée, sans oser confier à personne le sujet de sa douleur. Les Comnènes, qui avaient un libre accès auprès d'elle, n'eurent pas de peine à le pénétrer. Ils tirèrent d'elle son secret et lui

Anna. p. 43  
et seqq. ibi  
Ducange.  
Zon. t. 2. p.  
294, 295.

jurèrent de la servir et de défendre envers et contre tous les droits de son fils Constantin. Elle leur promit à son tour de les avertir des desseins qu'on formerait contre eux. En conséquence de ce traité, elle leur fit connaître peu de jours après, qu'il s'était tenu une conférence secrète entre les deux ministres et leurs créatures, et que la perte des Comnènes y avait été résolue. Sur cet avis, les deux Comnènes convinrent de ne jamais se trouver tous deux ensemble dans le palais, afin que l'absence de l'un, qui serait en état de venger son frère, pût faire craindre d'attaquer l'autre. L'empereur continuait de leur donner des marques de bienveillance; mais quel fond pouvaient-ils faire sur l'amitié d'un prince qui n'agissait que par l'impulsion de ses deux ministres, leurs mortels ennemis, aussi hardis que méchants? Ils apprirent bientôt, par le même canal, que la résolution était prise de les mander tous deux au palais pendant une nuit, comme de la part de l'empereur, quoiqu'à son insçu, et de leur crever les yeux sous une fausse imputation. Ils conçurent alors qu'ils n'avaient de salut à espérer que dans la révolte, et ils ne furent pas longtemps à en trouver l'occasion.

IX.  
Les Comnènes sortent de Constantinople.

Les Turks venaient de piller Cyzique. Alexis reçut ordre de l'empereur d'armer une partie des troupes d'Occident, et de les faire venir à Constantinople. Sous ce prétexte, Alexis manda tous les officiers attachés à sa personne. Comme ils se rendaient de toutes parts, en grand nombre, Borile fit peur à Botaniatè en lui disant que toutes les troupes de l'Empire étaient en mouvement, et que la ville allait se remplir de soldats aux ordres des Comnènes. Botaniatè, effrayé de ce

rapport, fait venir Alexis qui le rassure. *Je n'ai fait, dit-il, qu'exécuter vos ordres ; je n'ai mandé qu'une partie de votre armée ; mais comme les officiers, arrivant successivement avec leur suite, sont logés en différents quartiers, leur nombre se multiplie aux yeux de ces paisibles citoyens, qui ne sont pas accoutumés à voir des gens de guerre.* Il sut donner à ce discours tant de vraisemblance, que Botaniatè ne s'informa pas davantage : il demeura persuadé que l'affection de Borile pour sa personne l'avait rendu timide, et lui avait grossi les objets. Mais ce prince aveugle s'abusait sur le compte de son ministre. Borile, à qui sa faveur avait fait oublier sa naissance servile, songeait à prendre la place de son maître, et, pour y réussir, il voulait auparavant, de concert avec Germain, faire périr les Comnènes ; ce qui devait s'exécuter la nuit du jour suivant. Alexis, bien servi par ses espions, en fut averti ; il en fit part aussitôt à sa mère et à son frère. Ils décidèrent qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et qu'il fallait sur-le-champ prendre les armes. L'armée devait, dans trois jours, être réunie à Zurule, sur la frontière de la Thrace, et les officiers, venus à Constantinople, partaient à la file pour s'y rendre. Au commencement de la nuit, Alexis va trouver Pacurien [ ou Bacouran ] ; c'était un Arménien de petite taille, mais d'un grand courage. Après lui avoir exposé le dessein des ministres, il le consulte sur le parti qu'il doit prendre. *Faut-il attendre comme de lâches victimes les effets de leur cruauté, ou s'exposer à une mort honorable, en se défendant en gens de cœur ?* Pacurien, voyant qu'il n'y avait de salut que dans la diligence, *Si vous*

*sortez d'ici avant le jour, lui dit-il, je vous suivrai et je me dévouerai à votre fortune. Si vous êtes encore en cette ville au lever du soleil, j'irai moi-même vous dénoncer à l'empereur.* Alexis accepte la condition, l'embrasse et lui promet, après le succès, la charge de grand-domestique, dont il est lui-même revêtu. Il va ensuite trouver Humbertopule; c'était le fils d'Humbert, un des frères de Robert Guiscard, qui, mécontent de son partage en Italie, était venu s'établir à la cour de Constantinople. Il ne fut pas besoin d'un grand discours. Dès que le brave Normand sut de quoi il s'agissait, il promit avec zèle tous les efforts de son courage. Alexis, par ses procédés généreux, s'était fait des amis prêts à lui sacrifier leur vie. Assuré du service de ces deux guerriers, il va en instruire sa famille. C'était la nuit du dimanche de la Quinquagésime, qui tombait cette année au 14 février. Il sort de la ville avant le jour avec son frère et ses partisans, par la porte de Blaquernes, qu'ils ferment ensuite : ils en rompent les clefs, prennent les meilleurs chevaux des écuries de l'empereur, et coupent les jarrets aux autres. Ils s'arrêtent quelques moments au monastère de Saint-Côme et de Saint-Damien, où ils trouvent George Paléologue, dont le père était intimement lié avec l'empereur. Ils eurent beaucoup de peine à le faire entrer dans leur complot; ils y réussirent enfin par les vives sollicitations de sa belle-mère, qui était retirée en ce lieu. Ils partent tous ensemble et se rendent à Zurule. Au moment de leur départ, leurs mères et leurs femmes s'étaient réfugiées dans l'enceinte de Sainte-Sophie; elles n'en sortirent qu'avec des assurances qu'il ne leur serait fait aucun mal.

L'empereur leur tint parole ; il se contenta de les enfermer dans le monastère de *Petrium*, avec ordre de leur conserver tous leurs effets.

Toute la noblesse de l'Empire , tous ceux qui ne pouvaient supporter la tyrannie de Borile , se rendaient à Zurule, auprès des Comnènes. Il était important pour eux de mettre dans leur parti le César Jean Ducas. Retiré alors dans une de ses maisons de campagne , il ignorait ce qui se passait à Constantinople. Les conjurés lui envoient dire : *Qu'ils ont préparé un grand festin ; que, s'il veut en être, il faut qu'il se rende au plus tôt à Zurule.* Il n'eut pas de peine à trouver le mot de l'énigme. Après quelques moments de réflexion, il partit avec ses gens et tout son équipage. En chemin, il rencontre un receveur des impôts, qui portait de grandes sommes au trésor impérial. N'ayant pu, par ses discours ni par ses caresses, l'engager à se joindre à lui , il le décharge de ses sacs , qu'il fait transporter dans ses voitures , et lui laisse la liberté de le suivre ou de continuer sa route. Le financier, craignant d'être mal reçu des trésoriers, s'il retournait à vide , prend le parti d'accompagner sa recette. Au passage de l'Hèbre, le César trouve un corps de Hongrois, qui venaient de passer le fleuve, dans le dessein de faire quelque pillage. Il les engage à servir les Comnènes, et conduit au camp de Zurule ce secours d'argent et de troupes. On le reçoit avec une grande joie. Il conseille de marcher sur-le-champ à Constantinople, le succès dépendant de la diligence. Tous les habitants des villes et des campagnes accouraient sur la route, et saluaient Alexis du nom d'empereur. Ceux d'Andrinople, ne lui pardonnant pas la

LXI.  
Le César  
Jean se joint  
à eux.

prise de Bryenne, furent les seuls qui lui fermèrent leurs portes. On s'empara d'Athyras, sur le bord de la Propontide, à six lieues de Constantinople, et on alla camper au village de Schiza.

LXII.  
Alexis proclamé  
empereur.

Ce fut en ce lieu qu'on délibéra sur le choix d'un empereur. Les deux Constantin Ducas, l'un frère, l'autre fils de Michel Parapinace, avaient les droits les plus légitimes, si l'on n'eût consulté que la naissance. Mais l'un était moine et relégué dans une île, il avait peu de considération : l'autre n'était encore qu'un enfant incapable de figurer à la tête d'une révolution. Tous les suffrages se partageaient entre les deux Comnènes. Isaac était l'aîné : sa valeur, sa justice, sa douceur lui faisaient grand nombre de partisans ; mais il était malheureux : deux fois prisonnier des Turks, il avait fait la guerre avec plus de courage que de succès. D'ailleurs, dégagé de toute ambition, il n'employait son crédit que pour Alexis. Ce prince philosophe, se réservant l'autorité du conseil, laissait volontiers à son jeune frère la décoration de la souveraineté. Deux éclatantes victoires parlaient pour Alexis ; toute la famille des Ducas, dont il était allié par son mariage, Michel et Jean, frères de sa femme, George Paléologue, qui avait épousé leur sœur Anne, s'intéressaient vivement en sa faveur. Surtout le César Jean, leur aïeul, employait pour lui toute son éloquence, que relevait encore un extérieur imposant et majestueux. Tantôt, prenant en particulier les officiers, tantôt les rassemblant dans sa tente : « Songez, » leur disait-il, qu'en couronnant Alexis, vous cou-  
« ronnez vos propres services. Ce n'est point par des  
« rapports toujours froids, souvent altérés par l'envie,

« qu'il est instruit de vos belles actions ; il en a été le  
« témoin ; il vous y a conduits lui-même ; il a partagé  
« vos fatigues et vos dangers , comme il partageait  
« votre pain. Combien de fois l'avez-vous vu à côté de  
« vous dans les embuscades , à votre tête dans les  
« batailles , n'épargnant pas sa propre vie pour sauver  
« la vôtre ? A-t-il craint de traverser avec vous les  
« fleuves de la Thrace et de la Macédoine ? N'avait-il  
« pas des ailes lorsqu'il franchissait devant vous les  
« montagnes les plus escarpées ? Ce n'est pas un prince  
« nourri à l'ombre , mollement endormi au bruit en-  
« chanteur de la flatterie. Du berceau il a volé aux  
« combats ; il n'apprit jamais d'autres jeux que la  
« guerre ; il ne connaît que les travaux ; et , ce qui doit  
« vous le rendre plus cher , il vous connaît tous. Vos  
« faits guerriers sont écrits dans son cœur. Idolâtre de  
« la gloire des armes , il n'aura d'autres courtisans  
« que ses soldats. » Ces discours étaient appuyés par  
Isaac , qui travaillait sincèrement pour son frère.  
Alexis , de son côté , sollicitait pour son aîné , peut-  
être de bonne foi , plus vraisemblablement parce qu'é-  
tant assuré du vœu de presque toute l'armée , il pou-  
vait sans risque se faire honneur d'une feinte modé-  
ration. Pendant ce combat de déférence mutuelle ,  
toute l'armée assemblée autour de la tente des Com-  
nènes attendait impatiemment à qui des deux resterait  
la couronne , lorsqu'Isaac vainquit enfin la résistance  
d'Alexis , et le revêtit lui-même des habits impériaux ,  
malgré les efforts qu'il semblait faire pour s'en défen-  
dre. Les Ducas furent les premiers à proclamer Alexis  
empereur ; leurs parents et leurs amis les suivirent ;  
enfin , toute l'armée lui assura ce titre par une accla-  
mation générale.



LXIII.  
Mélissène  
veut parta-  
ger l'Em-  
pire.

Pendant ces mouvements, on apprit que Nicéphore Mélissène, sorti de Nicée, s'était avancé jusqu'au promontoire de Damalis, vis-à-vis de Constantinople, et qu'il y avait pris la pourpre. On doutait encore de la vérité de ce rapport, lorsqu'on vit arriver des députés de sa part, avec une lettre adressée à l'empereur Alexis, et conçue en ces mots. « La divine Providence m'a  
« conduit heureusement jusqu'à Damalis avec mon ar-  
« mée. J'ai appris votre généreuse démarche, et je vous  
« félicite du courage avec lequel, par le secours de  
« Dieu, vous avez sauvé votre vie des attentats que  
« formaient contre nous tous de misérables esclaves.  
« Attaché à vous par une alliance intime, et plus en-  
« core par une tendre affection, dont je prends Dieu  
« à témoin, je crois que nous devons réunir nos for-  
« ces, ainsi que nos cœurs, pour donner à cette heu-  
« reuse révolution une consistance durable. C'est à  
« quoi nous parviendrons, si, après vous être rendu  
« maître de Constantinople, vous partagez avec moi  
« les embarras et les honneurs de l'empire. Vous gou-  
« vernerez l'Occident, je demeurerai chargé du soin  
« de l'Asie, et nous porterons également le titre d'em-  
« pereur. Séparés par le Bosphore, nous serons unis  
« de cœurs et de sentiments ; et, nous appuyant l'un  
« l'autre, nulle violence, ni domestique, ni étrangère,  
« ne sera capable de nous ébranler. » Alexis remit la  
réponse au lendemain. Il fit voir alors aux envoyés  
que le partage demandé était impraticable, et chargea  
George Mangane, son secrétaire, de conférer avec  
eux pour convenir d'un accommodement. Cependant  
on approcha de Constantinople, et on alla camper à  
la vue de la ville sur un tertre découvert, nommé les

Arètes, au bord de la Propontide. L'agrément du lieu et l'excellence des eaux qui coulaient de plusieurs sources, avaient engagé Diogène à y faire bâtir une magnifique maison de plaisance. Le résultat des conférences ayant été porté au conseil, il fut décidé qu'on accorderait à Mélissène le titre et les honneurs de César, avec la propriété de Thessalonique. Ces offres ne contentaient pas les députés : mais, voyant les forces d'Alexis, et, craignant que, devenu maître de Constantinople, il ne refusât tout, ils demandèrent un acte de cette concession en bonne forme, et munie du sceau impérial. Mangane eut ordre de l'expédier : mais, prévoyant bien que son maître serait bientôt en état de rejeter absolument toute proposition, il remit l'expédition de jour en jour sous différents prétextes, jusqu'à ce qu'enfin la ville étant prise, les députés reçurent pour dernière réponse : *Qu'il n'était plus question de partage ; que Mélissène n'avait qu'à venir lui-même ; qu'on lui accorderait tous les honneurs dus à son mérite personnel et à sa qualité de beau-frère de l'empereur.*

Alexis n'avait point de machines pour battre la ville ; il espérait la réduire à se rendre en effrayant, par l'aspect de ses troupes, les habitants, d'ailleurs peu affectonnés à Botaniate. Il en faisait approcher de temps en temps des archers, qui abattaient à coups de flèches quelques-uns de ceux qui paraissaient sur la muraille. Botaniate avait déjà perdu courage. Ce vieillard, glacé et tremblant, se voyant encore enfermé entre l'armée d'Alexis et celle de Mélissène, qui venaient tous deux pour lui arracher la couronne, songeait à la déposer volontairement pour sauver sa vie.

LXIV.  
Prise de  
Constanti-  
nople.

Sa timidité se communiquait aux habitants. **Immo** biles sur les murs , ils semblaient n'être que **specta** teurs. Nulle sortie, nul mouvement pour la **défense**. Les tours étaient garnies de soldats, les uns du **pays**, les autres étrangers, divisés d'intérêts et de **senti** ments, comme de nation. Alexis crut qu'il ne **serait** pas difficile d'en débaucher quelques-uns et de s'**ou** vrir, par leur moyen, l'entrée de la ville. Il engagea le César à s'approcher avec lui de la muraille pour entrer en pourparler avec ceux qui la bordaient. Le peuple insolent, quoique poltron, apercevant le César, le salua de railleries injurieuses sur l'état de moine qu'il avait quitté depuis trois ans. Pour lui, méprisant ces **insul** tes, il observa tout et reconnut que, des trois tours voisines, l'une était gardée par les soldats qu'on nom mait les Immortels, une autre par les Varangues, la troisième par la garde germanique. Il avait beaucoup de crédit parmi ces derniers, et les crut plus faciles à gagner. Sur son avis, Alexis employa un soldat alle mand, qui, s'avancant pendant la nuit jusqu'au pied des murs, y fit parvenir une lettre attachée à une flèche et adressée au commandant. Par ce moyen, on convint avec lui qu'il favoriserait l'invasion. George Paléologue, toujours prêt à courir aux dangers, s'offrit pour cette entreprise. Sur le soir, Alexis fait camper son armée à peu de distance, et se retranche comme s'il eût eu dessein de séjourner long-temps en ce lieu. Dès que la nuit est venue, Paléologue escalade la tour des Allemands. Il est reçu avec son escorte et donne le signal dont il était convenu avec Alexis. L'armée s'a vance; Paléologue ouvre la porte la plus voisine, toutes les troupes entrent en foule et sans ordre. C'était

le jeudi-saint, premier d'avril. Elles se répandent dans toutes les places, dans toutes les rues. On laisse la vie aux habitants; on ne verse point de sang, mais on n'épargne nulle autre sorte de violence. On pille les maisons, les palais, les églises. L'avidité militaire ne respecte pas les vases sacrés. Constantinople, le trésor de toutes les impositions, le gouffre où venait s'abîmer la richesse des provinces, le théâtre où le luxe étalait les dépouilles de l'Empire, voit son opulence devenir la proie du soldat.

L'armée d'Alexis, dispersée de tous côtés par l'ardeur du pillage, avait abandonné les Comnènes : ils se trouvaient presque seuls, au centre de la ville, dans la place de Taurus; et si, dans ce moment, Botaniate eût eu assez de résolution pour tomber sur eux, à la tête de sa garde, il les aurait obligés de regagner les portes. Mais ce prince, que la crainte tenait enchaîné dans son palais, incertain de ce qu'il devait faire, prit enfin le plus mauvais parti; c'était de s'appuyer de Méliassène en lui offrant la couronne. Il charge de cette commission un de ses écuyers, dont il connaissait la fidélité et le courage. Cependant Paléologue, accompagné d'un seul de ses gens, s'était avancé jusqu'au bord de la mer, à dessein de faire déclarer en faveur d'Alexis la flotte impériale, qui était dans le port. Il se jette dans un esquif, qu'il trouve au rivage, et aperçoit l'écuyer de Botaniate qui voguait vers la côte d'Asie : c'était un de ses amis. Il approche de son navire, et, lui ayant demandé où il va, il le prie de le recevoir sur son bord. L'écuyer lui répond qu'il le recevrait, s'il n'était pas armé. Paléologue quitte aussitôt ses armes, se jette dans le vaisseau, et, après

LXV.  
Botaniate  
veut donner  
l'empire à  
Méliassène.

avoir embrassé son ami, il saute sur la proue, et, adressant la parole à l'équipage : « Braves gens, dit-il, où allez-vous chercher votre perte ? La ville est prise ; le grand-domestique est empereur ; Constantinople est remplie de soldats. Entendez-vous les cris des citoyens qui le saluent du nom d'Auguste ? Est-ce votre dessein de sacrifier, par une opiniâtreté inutile, votre vie et celle de vos femmes et de vos enfants, à un prince qui s'abandonne lui-même ? Quelle comparaison d'Alexis à Mélissène ! Quels exploits celui-ci peut-il opposer aux éclatantes victoires de l'autre ? Quelle preuve a-t-il donnée de clémence, de générosité, de valeur ? Ce vaisseau va-t-il seul balancer toutes les forces de l'Empire, qui se déclarent pour Alexis ? Hâtez-vous de vous soumettre à celui que le ciel vous donne pour maître. Si vous différez, vous êtes déjà rebelles. » Ces paroles font impression sur tous les cœurs. Paléologue s'écrie : *Vive l'empereur Alexis* ; les soldats et les matelots répondent par la même acclamation ; et, comme l'écuyer faisait grand bruit, menaçant de les châtier comme des séditeux et des traîtres, Paléologue se jette sur lui, le terrasse, et le lie au mât du vaisseau. Il reprend ensuite ses armes, et vogue vers la flotte impériale, qui déjà mettait à la voile pour aller escorter Mélissène. Il réussit, par les mêmes moyens, à y faire proclamer Alexis ; et, après avoir enchaîné le commandant, il prend lui-même le commandement de la flotte. Alors, sortant du port, il la range au pied de la citadelle, pour fermer le passage à Mélissène. Il voit un vaisseau de l'empereur qui faisait voile vers le palais, il court à sa rencontre à dessein de l'attaquer, et est fort étonné

d'y apercevoir son père, qui défendait avec zèle le parti de Botaniate. *Que viens-tu faire ici, malheureux ?* lui dit Nicéphore. *Rien*, répond Paléologue, *puisque vous êtes mon père. Oui, je le suis*, répliqua le vieillard, *et si l'empereur me laisse faire, tu le ressentiras bientôt.* Paléologue se retire avec respect, et Nicéphore, continuant sa route, arrive auprès de Botaniate. Voyant les soldats d'Alexis dispersés dans la ville et tout occupés de pillage, il conseille à l'empereur de les faire charger, et ne demande que les Varangues pour chasser les Comnènes. Mais Botaniate est d'avis de tenter un accommodement ; et Nicéphore, à sa prière, se charge à regret d'une négociation dont il n'espère aucun succès.

Les Comnènes, ne trouvant point de résistance, délibéraient d'aller embrasser leur mère et leurs femmes, au monastère de *Petrium*, avant que de prendre possession du palais. Le César, tournant en raillerie ces vaines démonstrations de tendresse, leur fit sentir combien les moments étaient précieux dans une conjoncture si critique, et qu'ils ne devaient se croire maîtres de Constantinople que lorsqu'ils le seraient du palais impérial. Comme ils y allaient, ils rencontrèrent Nicéphore Paléologue, qui leur apportait les propositions de Botaniate, dans une lettre en ces termes : « Il ne me reste pas long-temps à vivre. Je suis seul, « sans fils, sans frère, sans aucun parent que je puisse « regarder comme mon successeur naturel. Si Alexis « aspire avec tant d'empressement au pouvoir impérial, « dont je n'ai senti que l'amertume, je l'adopte pour « fils dès ce moment. Rien ne sera retranché aux ré- « compenses qu'il peut avoir promises à ceux qui l'ont

LXXI.  
Négociation  
inutile.

« servi. Je me dépouille absolument de l'exercice de la  
« puissance souveraine ; je n'en demande que le titre  
« et les honneurs ; je lui en abandonne toute la réa-  
« lité. » Ces conditions paraissaient flatter les Com-  
nènes, et ils étaient sur le point de les accepter, lorsque  
le César regardant fièrement le député : « Allez dire à  
« votre maître, lui dit-il, que ses offres auraient pu  
« être écoutées avant la prise de la ville. Il est trop  
« tard de vouloir rien retenir, lorsqu'il a tout perdu.  
« Puisqu'il n'a pas long-temps à vivre, il ne doit son-  
« ger qu'à conserver ce peu de jours, il n'a pas besoin  
« d'un trône pour mourir. Qu'il en descende, ou point  
« de paix. »

LXVII.  
Botaniatè  
dépossédé.

Une réponse si dure choqua moins l'empereur que le ministre Borile. Il résolut de profiter de la dispersion des troupes et de leur acharnement au pillage pour les tailler en pièces. Il prit avec lui les Varanques et les Chomatènes, et les rangea en bataille depuis le milliaire doré jusqu'à la place de Constantin. Ces soldats intrépides et toujours attachés au prince régnant attendaient sous les armes les ordres qui leur seraient donnés de sa part, et la ville allait être remplie de carnage. Borile animait l'empereur et l'excitait à ne pas céder lâchement à ses ennemis, lorsque le patriarche, respecté pour sa vertu, soit par compassion pour son peuple, soit à la sollicitation du César, lié avec lui d'une étroite amitié, vint trouver l'empereur et l'exhorta pathétiquement à céder, non pas aux Comnènes, mais à la volonté de Dieu qui le rappelait à la vie privée, plutôt que de laisser déchirer son empire par les horreurs d'une guerre civile, et inonder la ville du sang de tant de chrétiens. Botaniatè se rendit à ces

raisons qui s'accordaient avec sa timidité naturelle. Pour se soustraire à l'insolence des soldats qu'il pourrait trouver sur son passage, il s'enveloppa d'un manteau, et, la tête baissée, il prit à pied le chemin de Sainte-Sophie. Dans le trouble où il était, il n'avait pas songé à quitter la robe impériale. Borile, qui marchait devant lui, désespéré de sa faiblesse, s'étant tourné vers lui et ayant aperçu les pierreries dont les bras de la robe étaient enrichis, les arracha en disant, avec un ris moqueur : *C'est bien là vraiment la parure d'un empereur dépouillé.* Le prince, couvert de confusion, entra dans Sainte-Sophie pour y chercher un asile. Les Comnènes s'étant emparés du palais, Michel, fils d'Andronic et petit-fils du César Jean, accompagné de Radène, préfet de Constantinople, va trouver Botaniatè, et, l'ayant fait embarquer dans une nacelle, ils le transportent au monastère de Périplepte, situé dans la ville au bord de la Propontide. Là ils l'exhortent à prendre l'habit monastique. Comme il y paraissait peu disposé, Michel et Radène, craignant quelque mouvement de la part de Borile et des soldats de la garde, qui n'avaient pas encore posé les armes, redoublent leurs instances, et le déterminent enfin à se rendre à leur désir. Il vécut peu de temps dans le monastère. Un jour qu'on lui demandait comment il se trouvait de son changement de fortune, il répondit : *Qu'il ne regrettait rien, sinon la liberté de manger de la viande.* La règle de saint Basile ordonnait une abstinence perpétuelle : c'était mettre les plaisirs de la souveraineté à bas prix, et peut-être à leur juste valeur. Ses sujets le regrettèrent encore moins. Il avait régné trois ans. Usé de vieillesse, sans



avoir acquis d'expérience, il ne porta sur le trône que sa faiblesse. Il ne commença à gouverner que lorsqu'il eut besoin d'être gouverné lui-même ; et, dans cet état, un souverain fait toujours un mauvais choix.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGTIÈME.

## LIVRE LXXXI.

- i. État de l'Empire. ii. Nouveaux titres donnés par Alexis à sa famille. iii. Soupçons sur l'impératrice Marie. iv. Couronnement d'Irène. v. Marie sort de la cour avec son fils. vi. Grand pouvoir accordé par Alexis à sa mère. vii. Alexis arrête les ravages des soldats. viii. Pénitence d'Alexis. ix. Robert Guiscard se dispose à la guerre contre les Grecs. x. Imposteur qui prend le nom de Michel. xi. Le pape dupe de l'imposture. xii. Préparatifs de Robert pour passer en Grèce. xiii. Raoul veut détourner Robert de la guerre. xiv. Passage de Robert à Corfou. xv. Conduite perfide de Monomacat, gouverneur de Dyrrachium. xvi. Embarras d'Alexis. xvii. Il a recours aux princes d'occident. xviii. Paix avec les Turks. xix. Robert essuie une violente tempête. xx. Commencement du siège de Dyrrachium. xxi. Le faux Michel devant la ville. xxii. Bataille navale des Vénitiens contre la flotte de Robert. xxiii. Opiniâtreté de Robert. xxiv. Attaque de la ville. xxv. Alexis se met en campagne. xxvi. Il marche à Dyrrachium. xxvii. Conseil d'Alexis. xxviii. Fable débitée par Anne Comnène. xxix. Préparatifs de la bataille. xxx. Ordre des deux armées. xxxi. Bataille de Dyrrachium. xxxii. Défaite de l'armée grecque. xxxiii. Actions d'Alexis. xxxiv. Fuite d'Alexis. xxxv. Suites de la bataille. xxxvi. Prise de Dyrrachium. xxxvii. Alexis fait usage des richesses de quelques églises. xxxviii. Hardiesse de l'évêque Léon. xxxix. Nouveaux préparatifs d'Alexis. xl. Robert repasse en Italie. xli. Bataille de Joannine. xlii. Bataille d'Arta. xliii. Exploits de Boëmond en Grèce. xliv. Siège de Larisse. xlv. Préparatifs de la bataille. xlvi. Bataille de Larisse. xlvii. Suites

de la bataille. XLVIII. Alexis oblige Boëmond à repasser en Italie. XLIX. L'Église grecque troublée par Italus. L. Alexis reprend Castorie. LI. Punition des Pauliciens. LII. Révolte d'un Paulicien. LIII. Murmures contre Alexis au sujet de l'enlèvement des vases sacrés. LIV. Apologie d'Alexis. LV. Satisfaction d'Alexis. LVI. Conjuratlon. LVII. Robert repasse en Illyrie. LVIII. Bataille navale de Robert contre les Grecs et les Vénitiens. LIX. Mort de Robert. LX. Suites de la mort de Robert.

## ALEXIS COMNÈNE.

An 1081.

I.  
État de  
l'Empire.

ISAAC, le premier des Comnènes, avait mis sur sa tête la couronne impériale. Mais ne l'ayant portée que deux ans, il n'avait fait que montrer à sa famille le chemin du trône, sans l'y établir. Alexis commence une génération suivie, qui régna pendant cent ans sur les débris de ce vaste empire, et l'on peut dire que, s'il eût été possible d'en relever les ruines, peu de princes en eussent été plus capables. Avant que d'être lui-même rebelle, il avait terrassé des révoltés redoutables, rivaux de sa valeur et de sa gloire. Son génie souple, adroit, plein de ressources et de ruses aurait pu suppléer à un moindre courage, et les scrupules de la bonne foi n'opposèrent jamais qu'une faible barrière à ses intérêts. Mais du côté de l'Orient, ce déluge de Barbares, qui, des bords du Jaxarte jusqu'à ceux du Bosphore, couvraient de ruines les plaines de l'Asie, et menaçaient déjà Constantinople du haut des tours de Nicée; du côté de l'Occident, l'ambitieux Robert Guiscard avec ses Normands, plus vaillants encore quoique

moins féroces que les Turks, et cet orage de croisés, dont les armes maladroites firent, en passant, aux chrétiens leurs amis des blessures aussi sanglantes que celles qu'ils allaient faire aux Turks et aux Sarasins leurs ennemis; enfin dans le cœur de l'Empire des sujets abâtardis, que le despotisme impérial avait réduits à n'être plus que de misérables esclaves, tous ces obstacles rendirent inutiles les talents d'Alexis.

Dès qu'il se vit maître de la ville et du palais, il se fit couronner selon l'usage par le patriarche dans l'église de Sainte-Sophie. Son premier soin fut de décorer sa famille. Agé de trente-trois ans, il n'avait point eu d'enfants de sa première femme, fille d'Argyre, et il n'en avait point encore d'Irène, fille d'Andronic Ducas, son épouse depuis quatre ans, qui n'était que dans sa quinzième année. Mais il avait trois frères, Isaac, Adrien, Nicéphore, et trois sœurs, Marie, Eudocie et Théodora. Isaac, son aîné, méritait de sa part la plus tendre reconnaissance. Plein de courage, mais sans ambition, il avait sacrifié à celle de son frère les droits que l'âge semblait lui donner. Toutes les distinctions des familles impériales se réduisaient alors à deux titres au-dessous de celui d'empereur, au titre de César et à celui de sébaste. Mais la qualité de César, déjà portée par Jean Ducas, était encore promise à Nicéphore Mélissène, et le fréquent usage avait un peu terni le lustre de celle de sébaste. Alexis inventa pour Isaac le nom pompeux de sébastocrator. Il fallut que ses deux puînés se contentassent de titres moins fiers; Adrien fut nommé protosébaste, premier auguste, avec la qualité d'illustrissime, et fut revêtu de la dignité de grand-domestique d'Occident. Il avait épousé

II.  
Nouveaux  
titres don-  
nés par  
Alexis à sa  
famille.  
Anna Comn.  
l. 3.  
Zon. t. 2, p.  
295, 296.  
Glyc. p. 332.  
Ducange,  
fam. Byz. p.  
172, 173.

Zoé, fille de Constantin Ducas et d'Eudocie, qui l'avait auparavant offerte pour femme à Botaniatè. Il ne resta pour Nicéphore que le nom de sébaste; il fut fait par la suite grand-amiral. Des trois sœurs d'Alexis, Marie était celle qu'il chérissait davantage. Son mari Michel, prince de Taron, partagea d'abord avec Adrien le titre de protosébaste, auquel l'empereur ajouta la dignité de protovestiaire, c'est-à-dire grand-maître de la garde-robe [dont ses deux fils Jean et Grégoire jouirent successivement après sa mort]. Mais bientôt après, par un excès de tendresse pour sa sœur, il imagina pour Michel le titre de panhypersébaste; c'était enchérir sur l'hyperbole. Nicéphore Mélissène, mari d'Eudocie, seconde sœur d'Alexis, était toujours en armes au-delà du Bosphore: selon l'offre qui lui en avait été faite dans le temps de la révolte, il reçut le 8 avril avec le nom de César la propriété de Thessalonique et l'honneur de marcher immédiatement après le sébastocrator, en sorte que dans les acclamations publiques il était nommé le troisième. Pour Théodora, dernière sœur d'Alexis, elle n'eut aucune part à cette distribution de dignités. Après la mort de son mari, Constantin Diogène, tué dans une bataille huit ans avant le règne d'Alexis, cette princesse, quoique jeune encore, s'était enfermée dans un monastère. Anne Comnène, qui a composé l'histoire de son père avec cette affection filiale qui décrédite un pareil ouvrage, admire la fécondité du génie d'Alexis dans l'invention de tous ces titres, et sa politique profonde qui sut satisfaire, avec un peu de fumée, l'ambition de tant de rivaux jaloux et dangereux. On pourrait au contraire avoir pitié d'un prince obligé de

recourir à des ressources si puériles, et plaindre un état en délire, qui multiplie les titres d'honneur à mesure qu'il perd l'honneur même.

La famille de la jeune Irène était composée de sept personnes. Son aïeul le César Jean Ducas en était le chef. Sa mère, veuve d'Andronic, avait deux fils, Michel et Jean Ducas, et deux filles, outre l'impératrice, savoir Anne, femme de George Paléologue, et Théodora, qui embrassa la vie religieuse. Pour éviter les jalousies et les querelles entre deux maisons rivales, Alexis les sépara d'habitation. Le palais impérial était divisé en deux grands corps de bâtiments, éloignés de quelque distance l'un de l'autre. L'un occupait le pied d'une éminence; l'autre s'élevait au-dessus et se nommait le Bucoléon. Il logea l'impératrice avec sa famille dans le palais inférieur, et s'établit dans l'autre avec les Comnènes. Marie se regardait comme veuve des deux derniers empereurs, quoique tous deux vécut-  
sent encore, parce qu'elle n'avait épousé que leur couronne, et que ces princes l'avaient perdue. Elle gardait sa demeure dans le Bucoléon, où elle continuait de  
loger avec son fils Constantin; et cette société avec ceux qui avaient détrôné son mari donnait à toute la ville occasion de discourir. Elle était belle; elle avait fait connaître par son second mariage qu'elle n'était pas délicate en fait de religion ni même de bienséance, lorsqu'elle voyait briller une couronne. On la soup-  
çonnait de vouloir dérober le cœur d'Alexis, et se met-  
tre à la place d'Irène, comme elle avait reçu Botaniatè à la place de son premier mari vivant encore. Anne Comnène fait dans son histoire de grands efforts pour la justifier de ce soupçon, et c'est une preuve qu'il

III.  
Soupçons  
sur l'impéra-  
trice Marie.

était fort accrédité. On pensait même qu'Anne Dalassène, mère d'Alexis, ne serait pas fort choquée de cette nouvelle infraction des lois divines et humaines : Irène était de la famille des Ducas, qui avaient voulu la perdre. Marie avait un grand nombre de partisans ; et lorsque George Paléologue était venu ranger la flotte au pied de la citadelle, en criant *Vivent l'empereur Alexis et l'impératrice Irène*, plusieurs amis des Comnènes avaient répondu des fenêtres du palais : *Vive Alexis, mais point d'Irène*. Sur quoi ce hardi guerrier, tournant la tête vers l'endroit d'où venaient ces cris : *Ce n'est pas pour vous*, dit-il, *que j'ai commencé et achevé cette noble entreprise ; c'est pour le service de cette Irène que vous osez rebuter*. Ce qui semblait appuyer ces soupçons, c'est qu'Alexis en recevant la couronne, n'avait pas fait couronner Irène selon la coutume. Toutefois Anne Comnène proteste qu'il ne balança jamais sur ce point, et il faut l'en croire.

17.  
Couronnement  
d'Irène.

Le César Jean était le plus intime confident de Marie. C'était lui qui l'avait déterminée à épouser Botaniatè, et les scrupules ne l'arrêtaient pas. Mais Irène était sa petite-fille, et les intérêts de cette princesse lui étaient plus chers que ceux d'une étrangère. Il employa donc auprès de Marie tout son crédit, pour l'engager à sortir du palais, et à faire cesser des discours peu honorables à sa vertu. Il se fit seconder par le patriarche, qu'il avait pris soin d'attacher à sa maison par toute sorte de bienfaits ; et Côme lui donna en cette occasion une preuve sensible de sa reconnaissance. Anne Dalassène travaillait depuis long-temps à engager Côme à se démettre de sa dignité, qu'elle le croyait

incapable de soutenir. Elle voulait faire monter à sa place un moine nommé Eustrate Garidas, moins capable encore, mais qui avait su gagner son esprit par une grande apparence de vertu et par des prédictions sur la grandeur future de son fils. Elle ne cessait de faire dire à Côme, par des gens qui semblaient être ses meilleurs amis, qu'il serait bien plus heureux déchargé d'un fardeau incommode, et que, dans des temps si fâcheux, le patriarcat ne pouvait être qu'un obstacle à son salut, loin de le mettre en état de procurer le salut des autres. Quoique le patriarche sentît bien quelle était la source et le motif de ces avis si charitables, cependant sa vertu simple et modeste s'accordait avec ces discours, et il soupirait lui-même après le calme de la retraite. Mais il voulut profiter de l'occasion pour servir ses amis, et protesta avec serment aux émissaires de la princesse qu'il ne descendrait du trône patriarcal qu'après avoir couronné Irène. Anne, entêtée de Garidas, accepta la condition, et n'eut pas de peine à y faire consentir son fils. Irène fut solennellement couronnée par les mains de Côme, sept jours après le couronnement de son mari, et le patriarche tint parole. Quelque temps après cette éclatante cérémonie, ayant célébré la messe dans l'église de Saint-Jean l'évangéliste, en descendant de l'autel, il dit à son diacre : *Prenez mon psautier, et suivez-moi; nous n'avons plus rien à faire ici.* Il se retira aussitôt, sans emporter autre chose de sa maison; et quelque semblant que fit l'empereur de vouloir le retenir, il s'enferma dans un monastère, où il acheva paisiblement sa vie, loin des scandales de la ville et de la cour. Il avait gouverné l'église de Constantinople



cinq ans et neuf mois. Son successeur n'y siégea qu'un peu plus de trois ans : il en fallut encore moins à la princesse Anne, pour la détromper de la haute opinion qu'elle avait conçue de son mérite.

v.  
Marie sort  
de la cour  
avec son fils.

Après le couronnement d'Irène, le César Jean trouva dans Marie moins de résistance à sortir du palais. Elle y consentit, à condition qu'outre la sûreté pour elle et pour son fils Constantin, on rétablirait son fils dans tous les honneurs dont il avait joui sous le règne de son père ; qu'il porterait la chaussure de pourpre et la couronne d'auguste ; que dans les proclamations publiques son nom accompagnerait celui d'Alexis ; qu'il signerait avec le cinabre, comme l'empereur, les bulles d'or et les diplômes impériaux, et que, dans les processions et les pompes solennelles, il suivrait immédiatement l'empereur, avec la tiare sur la tête. Tous ces privilèges lui furent assurés par un acte authentique, écrit en lettres rouges et scellé du sceau d'or de la propre main de l'empereur. Marie se retira ensuite au palais de Mangane, dont Botaniatè lui avait fait une donation formelle, ainsi que du monastère joint à ce palais. Elle y fut conduite par un brillant cortège, à la tête duquel marchait le sébastocrator ; et d'abord elle y vécut avec son fils dans toute la splendeur d'une maison impériale. Mais au bout de quelque temps, à toute cette pompe mondaine succéda une pénitence volontaire ou forcée. Marie prit l'habit monastique, et il fallut que son fils quittât dans son extérieur tout ce qui pouvait le confondre avec la maison régnante, qui ne lui laissa que l'honneur d'être le premier des sujets.

L'affection d'Isaac pour son frère Alexis ne se re-

froidit jamais, et l'éclat de la couronne, qu'il lui avait cédée, ne lui donna point de regret. Il continua toute sa vie de l'assister fidèlement de ses conseils. Mais Alexis trouvait encore plus de secours dans la tendresse éclairée de sa mère, qu'un génie étendu, plein de force et de lumière, une expérience consommée, un amour ardent de l'ordre et de la justice, une pénétration vive, une sage activité élevaient au-dessus de son fils, et rendaient égale aux plus grands princes. Devenue veuve de bonne heure, elle s'était elle-même chargée de l'instruction de ses enfants; elle avait guidé Alexis dans toutes ses démarches. Le voyant sur le trône, elle avait résolu de renoncer au monde. Alexis, qui sentait quelle ressource il allait perdre, usa de toute son adresse pour la détourner de ce dessein. Il la consultait sans cesse, et n'omettait rien pour l'engager peu à peu dans les soins du gouvernement. Elle y consentit enfin par amour pour son fils, et l'on peut dire qu'il ne partagea pas avec elle la souveraineté, mais qu'il la lui céda tout entière. Tandis qu'il était occupé de guerres, tandis que, portant ses armes tantôt en Occident, tantôt en Orient, il faisait tête aux Normands et aux Turks, il se reposait sur elle du gouvernement de l'Empire. Il déclara par une bulle d'or, qu'étant redevable de tous ses succès à la sagesse et à la piété de sa mère, qui, conduisant tous ses pas sur la terre, intéressait en même temps le ciel en sa faveur, il lui donnait le pouvoir de disposer de toutes les affaires publiques et particulières, de conférer ou d'ôter les charges, les magistratures, les offices de quelque nature qu'ils fussent, de juger au souverain tous les différents et tous les procès, d'augmenter les im-

vi.  
Grand pouvoir accordé  
par Alexis à  
sa mère.

positions ou de les diminuer, selon son bon plaisir. Il ordonnait à toute personne, de quelque qualité qu'elle fût, de quelque autorité dont elle fût revêtue, d'obéir sans délai et sans examen à tous les ordres qu'elle donnerait, soit par écrit, soit de vive voix, lesquels ordres seraient aussi absolus et aussi irrévocables que s'ils étaient sortis de la bouche ou signés de la propre main du prince. Chargée de tant de soins, Anne n'en fut pas accablée. Les affaires de l'état ne lui enlevèrent rien du temps qu'elle avait coutume de consacrer aux exercices de religion. Son corps, aussi infatigable que son esprit, suffisait à tout, et le bel ordre qu'elle savait mettre dans la disposition de ses heures, et qu'aucun divertissement ne troublait jamais, lui donnait le moyen de remplir tous ses devoirs, sans que l'un dérobat rien à l'autre. Après avoir passé une partie de la nuit à réciter les prières de l'office nocturne de l'église, elle se levait avant le jour, et commençait la journée par expédier les affaires publiques, nommer aux charges et aux emplois ; examiner les requêtes, dont elle dictait les réponses à son secrétaire Gènesius. Elle assistait ensuite au saint sacrifice, dans l'église de Sainte-Thècle, qui joignait son palais. C'était celui que Monomaque avait fait bâtir pour Sclérène, et ce séjour de dissolution et de débauche se trouvait changé en une espèce de monastère. A sa table modestement servie, quoiqu'avec dignité, n'étaient admises que des personnes recommandables par leur vertu ; et si quelques courtisans d'une humeur plus légère s'y introduisaient quelquefois, l'air de vertu et de décence qu'on respirait autour d'elle, suffisait pour les contenir. Le reste du jour était rempli par les détails

multipliés d'une administration si étendue. Telle était cette grande et vertueuse princesse ; et l'on peut attribuer avec justice à son heureuse influence la plus grande partie des actions louables de son fils, tant qu'elle fut à la tête des affaires. Elle manqua seulement d'une sorte d'adresse, dont elle ne crut pas sans doute avoir besoin ; ce fut l'art de déguiser son pouvoir à celui même de qui elle l'avait reçu. Alexis devint jaloux d'une autorité qu'il avait donnée. Dès qu'elle s'en aperçut, elle y renonça, pour épargner à son fils un trait d'ingratitude ; et reprenant son premier dessein, elle se retira dans un monastère qu'elle avait fondé ; elle y vécut encore plusieurs années, avec tous les honneurs de la majesté impériale, et ne mourut que dans un âge fort avancé.

Après avoir exposé les rangs différents auxquels Alexis éleva sa famille, nous allons entrer dans le détail des événements de son règne. Il commença par établir la paix et la sûreté dans sa capitale. Les soldats qui l'avaient suivi dans sa conquête, se payaient de leurs services aux dépens des citoyens. Ce n'étaient que rapines, violences, pillages. Mêlés de Barbares et devenus insolents par leur succès, il était à craindre que la sévérité ne les révoltât, et ne fit tourner contre le prince les armes employées en sa faveur. Alexis prit donc le parti de la douceur ; il combla de biens les officiers, et répandit sur les soldats d'abondantes largesses. Il vint à bout d'assouvir leur avidité ; mais il épuisa le trésor. Pour le remplir, il fallut supprimer les libéralités annuelles établies par l'usage ; et ce fonds ne suffisant pas, on fit la recherche des familles riches qui s'étaient déclarées contre les Comnènes, et on les

VII.  
Alexis arrête  
les ravages  
des soldats.

dépouilla d'une partie de leurs biens. Pour effacer les traces du règne de Botaniatè, l'empereur cassa toutes ses ordonnances; on ne les regrettait pas, mais on trouva mauvais que l'empereur les eût annulées par un seul mot, sans apporter d'autre motif que sa volonté souveraine.

VIII.  
Pénitence  
d'Alexis.

Alexis avait ramené le calme dans Constantinople; mais il n'avait pas calmé le trouble de sa conscience, qui lui reprochait tant de familles désolées et réduites à la misère, tant d'églises pillées et profanées par l'impiété des soldats. Il s'accusait lui-même de tous les maux qu'ils avaient faits dans cette violente révolution, et soit qu'il fût touché d'un sincère repentir, soit qu'il voulût le paraître, ce qui n'est connu que de Dieu seul, il consulta sa mère sur les moyens de prévenir la vengeance du ciel, qu'il craignait d'avoir méritée. La religieuse princesse l'écoute avec une bonté maternelle, elle le console, elle le loue des regrets que la piété formait dans son cœur, elle le détermine à consulter le patriarche Côme, qui ne s'était pas encore démis de sa dignité. Alexis le fait venir avec son synode et les chefs de l'ordre monastique. Il se confesse hautement devant eux de tous les désordres dont il était le premier auteur; il en témoigne son repentir, et les supplie de lui imposer une satisfaction proportionnée. Ces théologiens, après s'être consultés, le condamnent lui et ses amis qui avaient participé à la révolution, à jeûner pendant quarante jours, à coucher sur la terre, et à pratiquer les autres actes d'austérité auxquels les pénitents publics étaient alors assujétis. Ils se soumirent tous humblement à cette sentence, et les femmes voulurent partager avec leurs maris le mérite

de la pénitence. Ce ne fut pendant quarante jours, dans le palais, que larmes, retraite, abstinence. Alexis se distingua entre tous les autres par une douleur plus éclatante et une plus austère mortification. Il portait un cilice sous la pourpre, il n'avait pour lit que la terre et qu'une pierre pour chevet. Il s'abstint dans cet intervalle de se mêler d'aucune affaire d'état. Tout fut gouverné par sa mère.

La conjoncture était cependant très-pressante et demandait toute l'activité d'Alexis. L'impétueux Robert Guiscard était prêt à fondre sur l'Illyrie. L'ardeur de ses préparatifs faisait craindre aux Grecs qu'il n'en voulût à l'Empire, et qu'il n'eût dessein de profiter de leur faiblesse, pour en faire sa conquête. Il était en effet assez ambitieux pour former cette entreprise, assez habile et assez courageux pour l'exécuter. Mais s'il en conçut le projet, il le couvrit sous un motif plus spécieux. C'était la vengeance de l'injure faite à sa fille Hélène. Michel Parapinace l'avait fait venir à sa cour pour épouser Constantin son fils, lorsqu'elle serait en âge. Mais avant que le mariage pût être célébré, Botaniatè, ayant détrôné Michel, avait enfermé dans un cloître la jeune princesse. Il est vrai qu'Alexis, dès qu'il fut sur le trône, la fit revenir à la cour avec sa sœur Sibille, dont elle était accompagnée. Ces deux princesses étaient traitées avec honneur; elles recevaient du nouvel empereur les mêmes marques de bienveillance que si elles eussent été ses propres filles. Mais l'alliance avec la famille impériale était rompue sans retour. Alexis était trop habile pour appuyer les droits du jeune Constantin à la couronne, en lui donnant un beau-père tel que Robert Guiscard; et Constantin lui-

ix.  
Robert  
Guiscard se  
dispose à la  
guerre contre  
les Grecs.  
Anna Comn.  
l. 1.  
Guill. Appul.  
l. 4.  
Malat. l. 3.  
Lup. protosp.  
Orderic.  
l. 7.  
Greg. Epist.  
l. 8, epist. 6.  
Murat. ann.  
d'Ital. t. 6.  
Giann. hist.  
Nap., l.  
10, c. 5.  
Abrégé de  
l'Hist. d'Ital.  
t. 4, p. 771,  
789, 790,  
791.

même, soit politique, soit aversion naturelle, ne montrait que de l'éloignement pour Hélène. Robert, vivement piqué de ce mépris, résolut de faire sentir aux Grecs qu'il ne le méritait pas.

x.  
Imposteur  
qui prend le  
nom de  
Michel.

C'était un dessein qu'il méditait depuis deux ans, et il semblait y être excité davantage par un autre motif encore plus noble et plus capable d'éblouir les yeux, mais qui n'était qu'un jeu en effet de son artifice. Il passait fréquemment de Grèce en Italie des pèlerins et surtout des moines, attachés encore à l'église de Rome, qui allaient par dévotion visiter les tombeaux des saints apôtres, et tous ces dévots n'étaient pas des saints. Robert envoya en Calabre deux de ses officiers, gens habiles et dignes de sa confiance, qu'il instruisit en grand secret de ce qu'il demandait d'eux. C'était de voir, entre ceux qui abordaient tous les jours dans les ports de l'Italie méridionale, s'il ne se trouverait pas quelqu'un qui eût dans son extérieur et dans son esprit de quoi représenter Michel Parapinace. S'ils en trouvaient un tel qu'il le désirait, il leur recommandait de ne rien épargner pour le faire entrer dans ses vues, et de l'amener à Salerne, où il faisait alors son séjour. Les deux confidents ne cherchèrent pas long-temps. Ils rencontrèrent à Crotone un moine nommé Rector, d'une figure noble, et assez semblable à Michel, fourbe parfait, d'un esprit souple, présent, hardi, s'exprimant avec facilité et avec grace, qui savait pleurer à propos, vrai caméléon propre à prendre toute sorte de caractères. Il connaissait la cour, et avant que de se jeter dans un monastère, il avait été officier du gobelet au service de l'empereur. Ils n'eurent pas de peine à lui faire apprendre son rôle, et

aussitôt ils écrivirent à Robert, selon le modèle qu'il leur avait dressé : *Qu'ils avaient trouvé à Crotone le beau-père de sa fille, échappé du monastère dans lequel on le tenait prisonnier, et venu en Italie pour implorer son secours.* Robert fait part de cette lettre à sa femme, qui, bien que d'humeur fort guerrière, n'avait pas jusqu'alors été d'avis qu'il s'engageât dans une nouvelle guerre contre l'Empire. Il assemble ensuite les premiers de sa cour, et les principaux officiers de ses troupes, qui tous lui conseillent d'embrasser une si belle occasion d'étendre son domaine, avec le mérite de la générosité. Robert feint de se rendre à leurs avis. Il fait venir le moine, lui donne des habits et un équipage assortis au personnage qu'il allait faire. Le prince de théâtre jouait l'empereur détrôné avec une présence d'esprit merveilleuse. Son air, sa contenance, ses paroles, rien ne se démentait. Il racontait avec larmes comment Botaniatè lui avait cruellement enlevé sa femme, son fils, son diadème, pour le revêtir des haillons monastiques ; que son crime était d'avoir marié son fils à la fille du duc :  
« Le tyran tremblait, disait-il, que les Normands, attirés par cette alliance, ne vinssent à subjuguier, par leur invincible valeur, une nation lâche et dégénérée :  
« c'est dans cette crainte que, par une opération cruelle, ils ont ôté à mon fils toute espérance de postérité, et qu'ils ont enfermé la princesse, de peur qu'elle ne porte en mariage à quelque seigneur son droit à la couronne. Mais la divine Providence, touchée de mes malheurs, me jette aujourd'hui entre les bras d'un prince généreux, qui ne refusera pas sans doute de prêter son bras à l'exécution des ordres du ciel,



« et de joindre à la gloire des conquêtes, celle de rétablir un prince injustement détrôné. » Robert, qui lui avait dicté sa leçon, y donnait du crédit par ses artifices. Son respect, son attention à lui céder partout la place d'honneur, et à le décorer des titres pompeux en usage à la cour de Constantinople, ses soupirs qui semblaient lui échapper à la vue de ce prince infortuné, ses discours de consolation, ses protestations de service, tout secondait admirablement l'imposture. Le fourbe affectait de se taire sur une partie de ses disgrâces, pour ménager, disait-il, la sensibilité d'un ami si tendre. Mais il en disait assez pour exciter l'avidité des courtisans, et leur faire espérer une grande fortune, dans cette expédition aussi facile qu'avantageuse.

xi.  
Le pape  
dupe de  
l'imposture.

Tandis que Robert promenait l'imposteur dans la Pouille et dans la Calabre, lui faisant rendre partout les honneurs dus à un empereur, ce qui dura deux ans, il disposait tout pour son entreprise. Il y avait à la cour du duc plusieurs seigneurs, qui ayant vu Michel, ne le reconnaissaient pas dans cet étranger. Mais l'affirmation du prince leur imposait silence; et le peuple, toujours passionné pour les aventures extraordinaires, saisissait avidement celle-ci. Ceux qui n'avaient jamais vu Michel et qui en avaient à peine entendu parler, étaient les plus hardis à jurer que c'était Michel lui-même. La séduction gagna tellement, que des historiens, d'ailleurs judicieux et voisins de ce temps-là, se sont laissé emporter à la prévention générale. Il n'est donc pas étonnant que le pape en ait été dupe; d'autant plus disposé alors à donner dans tous les sentiments de Robert, qu'il le ménageait extrêmement, pour s'en faire un appui contre Henri, qui n'était

encore que roi d'Italie, ennemi déclaré de Grégoire. Le pape adressa en 1080 une lettre aux évêques de Pouille et de Calabre, pour leur notifier *Que Michel, le très-glorieux empereur de Constantinople, détroné par une injuste violence, s'était rendu en Italie, et qu'il implorait l'assistance de saint Pierre et du duc Robert; que, touché de compassion dans ses entrailles paternelles, il exhortait les fidèles à prêter secours à ce prince.* Il ordonnait, en conséquence, par l'autorité apostolique, aux gens de guerre, de prendre la défense de Michel, aux évêques, d'avertir ceux qui passeraient en Grèce avec Michel et Robert de faire une digne pénitence, et de les servir fidèlement, ayant devant les yeux la crainte et l'amour de Dieu. A ces conditions, il commandait aux prélats, appuyés de son autorité, ou plutôt, disait-il, de celle de saint Pierre, de les absoudre de leurs péchés.

Pendant que Robert assemblait une armée à Salerne, et qu'il s'occupait à exercer ses nouveaux soldats, il équipait une flotte, et envoya une partie de ses vieilles troupes l'attendre à Otrante. Il laissa le gouvernement de la Pouille à Roger, son second fils, qu'il avait eu de Sigelgaïte, et lui donna pour conseil Robert de Loritelle, son neveu, fils de son frère Geoffroi, avec ordre de secourir le pape, s'il avait besoin d'eux contre les attaques de Henri. Il emmenait avec lui Boëmond, qu'il avait eu d'Albérade, sa première femme, jeune prince plein de valeur, la vraie image de son père, et qui devint ensuite très-fameux dans l'expédition de la première croisade. Robert lui confia, malgré sa jeunesse, le commandement général de ses troupes, et le chargea de passer le golfe avec quinze

xii.  
Préparatifs  
de Robert  
pour passer  
en Grèce.  
Ann. Comn.  
l. 1 et 3.  
Guill. Appul.  
l. 4.  
Lup. pro-  
tosp.  
Orderic.  
l. 7.  
Ducange  
in stem.  
fam. Norm.

vaisseaux, pour s'emparer de quelque place qui pût servir de retraite à son armée. Cependant Robert se rendit lui-même à Otrante, dans le dessein de passer à Lépante, et de s'ouvrir par là une entrée dans la Grèce. Mais ensuite, faisant réflexion que le trajet de Brindes à Dyrrachium était beaucoup plus court et plus commode, il se transporta au port de Brindes avec toute son armée. Il y fut joint par sa femme Sigelgaite, qui voulut être de l'expédition. C'était une héroïne, qui, coiffée d'un casque, la cuirasse sur le dos, savait manier un cheval dans les batailles, et portait des coups aussi rudes que les plus vigoureux guerriers. Robert n'attendait plus, pour se mettre en mer, que le reste de ses troupes et de ses vaisseaux, lorsqu'il reçut des nouvelles de Constantinople.

xiii.  
Raoul veut  
détourner  
Robert de la  
guerre.

Avant que de quitter Salerne, il y avait envoyé Raoul, surnommé *Peau de loup*, parce qu'il en portait une sur ses armes. Il l'avait chargé de se plaindre à Botaniat de l'affront fait à Hélène, et de le menacer de la guerre s'il n'en faisait réparation. Instruit de la mé-sintelligence entre Botaniat et Alexis, afin de l'aigrir encore, il envoyait des présents à Alexis, alors grand-domestique d'Occident, et lui offrait son amitié. Alexis n'y fut pas insensible : dans ses desseins ambitieux, il sentait quel avantage il pourrait tirer d'un prince tel que Robert, et il répondit à ses avances par les témoignages d'une sincère affection. Mais Botaniat renvoya le député sans réponse. Robert en fut irrité, et plus encore du discours inconsideré de Raoul, qui, gagné peut-être par les Grecs, s'avisait de vouloir le dissuader de leur faire la guerre. Raoul prit la hardiesse de lui dire *Que ce moine qu'il honorait du nom de l'em-*

pereur Michel, n'était qu'un imposteur et un misérable vagabond; qu'il venait de voir à Constantinople le véritable Michel revêtu de l'habit monastique et vivant dans un cloître, et qu'il le connaissait assez pour ne s'y pas méprendre. Il ajoutait Que depuis son départ de Constantinople, il avait reçu des nouvelles certaines de la révolution arrivée dans cette cour; que Botaniatè ne régnait plus; qu'Alexis avait pris sa place, et rétabli le jeune Constantin dans tous les honneurs dus à sa naissance; qu'il ne doutait pas que le mariage d'Hélène ne s'accomplît incessamment: d'où il concluait Qu'il n'était pas juste de se venger sur Alexis des injures reçues de Botaniatè, et que, dans une guerre injuste, on ne devait compter ni sur les vaisseaux, ni sur les armes, ni sur les soldats, ni sur la force des armées dépourvues du secours du ciel. Cette morale déplacée jeta Robert dans une si violente colère, qu'il eut peine à n'en pas donner à Raoul des marques sanglantes. Il se défiait déjà de ce seigneur, dont le frère Roger avait passé à Constantinople pour y donner avis des desseins de Robert. Il chassa Raoul de sa présence, le menaçant de la punition des traîtres. Raoul, effrayé du danger où il était, s'enfuit d'abord au camp de Boëmond, et passa peu après à Constantinople, où l'on voit sa famille établie jusqu'à la fin de l'Empire. Ce qui l'avait intimidé davantage, c'étaient les emportements du faux Michel, qui, furieux contre Raoul et contre Roger, écumant de rage, et s'arrachant les cheveux, demandait à Robert pour toute grâce, lorsqu'il l'aurait rétabli sur son trône, de lui mettre entre les mains les deux frères; il protestait avec des

serments horribles, qu'il voulait être exterminé s'il ne les faisait pendre à la plus haute potence au milieu de Constantinople.

xiv.  
Passage de  
Robert à  
Corfou.

Anna Comn.  
l. 1, 3, 4.  
Malat. l. 3.  
Guill. Appul.  
l. 4.  
Chron. Pict.  
Chron. Cassin.  
Chron. Bar.  
Roger de  
Hoveden.  
Orderic. l. 7.  
Lucius, de  
regno Dal-  
mat. l. 3, c. 2.  
Pagi ad Bar.  
Abr. de  
l'hist. d'Ital.  
t. 4, p. 812.

Boëmond, avec ses quinze vaisseaux, avait pris la route de l'île de Corfou; mais voyant le rivage bordé d'un peuple nombreux, et ne se sentant pas en état de forcer le débarquement, il était retourné joindre son père. Le duc partit du port de Brindes, vers la fin de juin, avec une flotte de cent cinquante bâtiments, chargés chacun de deux cents soldats, ce qui faisait trente mille hommes. Arrivé à Corfou, il prit d'emblée Cassiope et la capitale, qui portait le même nom que l'île, dont il se rendit entièrement maître en peu de jours. C'était une perte considérable pour l'Empire, auquel cette île grande et fertile rapportait tous les ans quinze cents livres pesant d'or. Pendant que Robert s'occupait de cette conquête, Boëmond s'emparait de Butro, de la Valonne, de la Canine, et ravageait tout le pays. Maîtres de cette contrée, ils ne songèrent plus qu'à faire le siège de Dyrrachium, dont la prise leur assurait la possession de toute la côte et la navigation du golfe Adriatique.

xv.  
Conduite  
perfide de  
Monomacat,  
gouverneur  
de Dyrra-  
chium.

Dans le temps de la révolte de Basilace, Botaniate avait nommé George Monomacat, pour lui succéder dans le gouvernement de l'Illyrie. Mais ce seigneur, qui vivait splendidement à la cour de Constantinople, avait refusé une place qui l'éloignait de ses plaisirs. Borile et Germain, jaloux de son crédit, envenimèrent tellement ce refus auprès de l'empereur, que Monomacat, se voyant regardé de mauvais œil, crut devoir pour sa propre sûreté demander l'emploi qu'il avait d'abord rejeté. Secondé des deux ministres, qui ne cherchaient qu'à

l'éloigner, il n'eut pas de peine à l'obtenir. Étant parti de Constantinople, il rencontre en chemin Alexis, qui méditait dès lors le dessein de détrôner Botaniatè. Il lui ouvre son cœur, et se plaint amèrement de la persécution de deux misérables esclaves, qui, revêtus de l'autorité impériale sous un prince imbécile, déclaraient la guerre à tous les gens d'honneur, et, connaissant son tendre attachement au grand-domestique, le forçaient de s'exiler aux extrémités de l'Empire. Alexis le console, lui promet sa protection, et le prie de se souvenir dans l'occasion de l'amitié qu'ils se juraient mutuellement. Monomacat ne fut pas longtemps à Dyrrachium, sans apprendre qu'Alexis avait levé l'étendard de la révolte, et que ses troupes l'avaient déjà proclamé empereur. Dans l'incertitude du succès de ce soulèvement, il résolut de se ménager entre les deux partis. Ayant reçu une lettre d'Alexis, qui lui mandait la nécessité où il se trouvait, et le priait, au nom de leur amitié, de lui envoyer au plus tôt des secours d'argent dans une conjoncture si pressante, Monomacat répondit par de nouvelles protestations, mais sans aucun effet. Il s'excusait sur la foi qu'il avait jurée à Botaniatè : « Ma conscience, lui disait-il, me « tient enchaîné à ce prince par un lien sacré, que je « ne puis rompre sans perdre l'honneur. Vous seriez « le premier à blâmer ma perfidie au fond de votre « cœur, quand je vous aurais servi par un parjure. Si « vous réussissez dans votre entreprise, vous aurez le « plus grand intérêt que la sainteté du serment soit « inviolable. En ce cas, je le prête dès à présent entre « vos mains, et si maintenant un lien plus fort que « l'amitié m'empêche de me déclarer pour vous, après

« que la divine Providence vous aura rendu mon maître, vous n'aurez point de serviteur plus fidèle. » Une conscience si timorée aurait mérité des louanges, si la suite n'eût pas fait connaître que cet homme si délicat sur la foi jurée, n'était qu'un politique fourbe et prêt à trahir, dès qu'il y allait de son intérêt. Informé des projets de Robert et du peu de ressources d'Alexis, il fut le premier à ouvrir une négociation avec le duc, l'exhortant à venir au plus tôt, et lui promettant correspondance. Cependant, pour s'assurer une retraite, en cas que ses espérances en faveur de Robert se trouvassent trompées, il se ménagea par des présents et par des lettres affectueuses la protection de Bodin, qui, après les aventures que nous avons racontées, était monté sur le trône de Servie.

xvi.  
embarras  
d'Alexis.

A la première nouvelle des préparatifs de Robert, Alexis se trouvait dans un extrême embarras. D'un côté, les Turks ravageaient l'Asie; de l'autre, un prince redoutable par tant de victoires, à la tête d'une flotte et d'une armée formidable, lui opposait un fantôme d'empereur, dans le dessein sans doute d'enlever pour lui-même la couronne de l'Empire. L'état déplorable auquel étaient réduites les forces de l'Orient, augmentait ses inquiétudes. Les soldats qui avaient fait la révolution, avaient été éloignés de Constantinople et envoyés en Thrace, sous la conduite de Pacurien<sup>1</sup>, qui campait près d'Andrinople. Il ne restait de troupes nationales, auprès de l'empereur, que trois cents Chomatènes de peu de vigueur et de moins encore d'expérience. Les corps auxiliaires ne consistaient qu'en

<sup>1</sup> C'est l'Arménien Beconran. Tchamatch., III, 9.—B.

un petit nombre de Varangues. Le trésor épuisé ne pouvait fournir aux dépenses pour faire de nouvelles levées ou pour acheter des secours étrangers. Dans cette extrémité, il dépêcha des exprès à tous les commandants des places d'Orient, auxquels il ordonnait de ne laisser dans les forteresses que les garnisons nécessaires pour la défense, et de se rendre auprès de lui avec le reste de leurs troupes et avec celles qu'ils pourraient entraîner en chemin. Il apprenait que plusieurs commandants et plusieurs comtes de l'Illyrie, de la Macédoine et de toute la Grèce, abandonnaient lâchement l'Empire, et s'allaient jeter dans le camp de Robert. Quoiqu'il ne fût pas instruit de la trahison secrète de Monomacat, il s'en défiait sur le refus de ce gouverneur; ce fut dans cette crainte qu'il fit partir George Paléologue, avec ordre d'employer toute son adresse pour faire sortir Monomacat de Dyrrachium, n'étant pas assez fort pour user de violence, et de mettre la ville en état d'opposer à Robert une vigoureuse défense. Il écrivit en même temps à tous les commandants des places maritimes et des îles du golfe, pour ranimer leur courage et les exciter à la vigilance contre un ennemi actif et habile à profiter du moment.

Non content d'opposer en face à Robert tous les obstacles qui pourraient arrêter ses progrès, il avait songé à lui susciter par derrière des ennemis qui l'obligeraient à retourner à la défense de ses états. Herman, fils de Humfroi et frère utérin d'Abailard, auquel le duché de Pouille et de Calabre appartenait du chef de Humfroi son père, frère aîné de Robert, demeurait caché dans un coin de la province; Alexis travaillait

XVIII.  
Il a recours  
aux princes  
d'Occident.



à le mettre en mouvement. Il agissait aussi auprès du pape Grégoire, auprès de Hervé, archevêque de Capoue, auprès des princes et des seigneurs français, qu'il tâchait, à force de présents et de promesses, d'engager à prendre les armes contre le duc. Mais Henri, roi d'Allemagne, qui n'avait pas encore reçu la couronne impériale, paraissait être l'ennemi le plus disposé à faire la guerre à Robert, et le plus capable de l'occuper dans ses propres états. Ce prince, qui prétendait avoir des droits sur toute l'Italie, regardait le duc comme un usurpateur, et poursuivait avec acharnement le pape Grégoire, protégé et protecteur de Robert. Alexis cherchait donc à mettre Henri dans ses intérêts; et le trouvant plein d'ardeur contre leur commun ennemi, il faisait ses efforts pour le déterminer à fondre avec toutes ses forces sur la Pouille et la Calabre. Il lui députa Chérosphacte avec une lettre flatteuse, dans laquelle, après des éloges de son zèle à défendre les chrétiens contre une nation impie et barbare (c'est ainsi qu'il caractérisait les Normands), il lui demandait son serment, et lui promettait le sien pour assurance d'une confédération fidèle contre tous leurs ennemis. Comme Alexis n'avait point encore d'enfants, il lui offrait en mariage pour une de ses filles, son neveu, fils du sébastocrator, auquel il destinait sa succession. Henri, toujours les armes à la main, avait sans cesse besoin d'argent. Alexis lui avait déjà envoyé cent quatre mille pièces d'or, qui font près de quinze cent mille livres de notre monnaie, avec cent pièces d'écarlate; et il lui en promettait encore davantage dès qu'il aurait commencé la conquête. A de si grandes largesses, il ajoutait de riches reliquaires, des vases de

prix et du baume de Judée, aussi estimé pour lors que les pierres précieuses. Il ne paraît pas que cette ligue ait produit aucun effet. Après une légère incursion dans la Pouille, Henri retira ses troupes pour les tourner contre Grégoire. Alexis perdit le fruit des présents qu'il avait faits, et Henri ceux qu'on'avait encore promis de lui faire.

Avant que d'employer contre Robert les forces de l'Empire, il fallait se mettre en sûreté du côté des Turks Seldjoukides, qui s'étendaient jusqu'aux bords de la Propontide. Ce n'est pas qu'ils fussent déjà maîtres de toute l'Asie-Mineure; leur puissance était dispersée : l'Empire conservait encore grand nombre de places dans cette vaste presqu'île, bornée par l'Euphrate. Mais son domaine était traversé en mille endroits par les conquêtes des Musulmans. Soliman régnait à Nicée; ses troupes ravageaient les contrées voisines et mettaient à contribution toute la Bithynie jusqu'au Bosphore. On les voyait de Constantinople couvrir de leur cavalerie le promontoire de Damalis, camper dans les places, dans les palais, dans les églises le long du canal, et l'on croyait les voir à tous moments pousser leurs chevaux dans le détroit et venir insulter Constantinople. Après avoir réfléchi sur les moyens de les éloigner, Alexis s'en tint à celui-ci. Il chargea grand nombre de petites barques, chacune de dix hommes, qui devaient rôder pendant la nuit le long des côtes, aborder sans bruit à la proximité des postes ennemis, tuer ceux qu'ils pourraient surprendre, et, après avoir porté les premiers coups, regagner promptement leurs barques, sans s'engager plus avant dans le pays. Cette petite guerre fit perdre bien des gens aux

XVIII.  
Paix avec  
les Turks  
Seldjou-  
kides.

Turks, qui abandonnèrent le bord de la mer et reculèrent de quelques pas. L'empereur alors ordonna à ses gens de se poster dans les lieux forts que les Turks venaient de quitter, de s'y tenir à couvert, jusqu'à ce qu'ils trouvassent une occasion de tomber sur des fourrageurs ou sur quelque troupe éloignée du camp, et de regagner aussitôt leurs retraites, quelque succès qui pût les inviter à s'avancer plus loin. Ce manège, continué pendant plusieurs jours, obligea encore les Barbares à s'éloigner. Après avoir, par ces petits avantages, rendu le cœur à ses troupes et intimidé l'ennemi, au lieu de dix hommes qu'il avait d'abord jetés dans chaque barque, il y fit monter cinquante cavaliers, qui eurent ordre d'aller en plein jour voltiger autour du camp des Barbares, de sabrer tout ce qu'ils rencontreraient, et de tenir tête aux escadrons ennemis, tant qu'ils se verraient assez forts pour les combattre. Cette prudente conduite déconcerta les Turks. Chassés de la Bithynie, ils se retirèrent au-delà de Nicomédie, et le sultan Soliman demanda la paix. Alexis, qui en voyait la nécessité dans la conjoncture présente, ne se rendit pas difficile. Il fit des présents aux Turks, et Soliman s'engagea par un traité à lui fournir des troupes, et à ne point passer le fleuve Dracon, qui se jette dans le golfe Astacène au nord de Nicée.

XIX.  
Robert essuie une violente tempête.

Délivré de cette inquiétude, Alexis ne songea plus qu'à réprimer l'audace de Robert. Paléologue, en arrivant à Dyrrachium, avait mandé à l'empereur que Monomacat, effrayé de son approche, ne l'avait pas attendu, et, qu'ayant abandonné la ville, il s'était sauvé chez le roi de Serbie. Alexis, craignant que ce traître ne lui nuisît de loin par ses intrigues, et aimant mieux l'a-

voir sous ses yeux, lui envoya une bulle d'or, par laquelle il lui donnait sûreté entière, et sa parole impériale de lui pardonner tout le passé, s'il revenait à la cour; ce que Monomacat accepta avec joie. Cependant Robert, maître de Corfou et de la côte du continent, divisa son armée; il en donna un détachement à Boëmond pour se rendre par terre devant Dyrrachium, tandis qu'il faisait la même route par mer. Sa flotte voguait en bon ordre avec un vent favorable; ses vaisseaux, chargés de tours qu'il avait fait élever pour faciliter l'escalade, semblaient être une ville flottante, et ses soldats pleins de joie et d'impatience n'aspiraient qu'au moment de découvrir leur future conquête, lorsqu'au détour d'un promontoire qui leur cachait encore Dyrrachium, ils furent assaillis d'une horrible tempête, mêlée de grêle, de pluie et de tonnerres épouvantables. Les vents, échappés comme des torrents entre les montagnes voisines, soulèvent les flots du fond des abîmes avec un bruit effrayant. On voit en un moment les rames brisées entre les mains des rameurs, les voiles déchirées, les mâts et les cordages rompus; les tours tombent et submergent les vaisseaux, qui sont engloutis avec leur équipage. Le courage, inutile contre cette nouvelle sorte d'ennemis, abandonne les soldats et les matelots. Des cris de désespoir, des vœux, des prières, des hurlements affreux se mêlent au mugissement des vagues, au fracas des navires brisés contre les rochers. Cependant Robert sauva son vaisseau avec la plupart des autres. Il gagna le rivage, bordé de débris et de cadavres flottants. Ses provisions ayant été ou submergées ou gâtées par les eaux, la famine aurait fait périr ceux que l'orage avait épargnés, si les

blés déjà mûrs et les vergers remplis de fruits n'eussent suppléé à leurs besoins. Robert, intrépide au milieu de la tempête, n'avait pas craint de mourir, mais de manquer son entreprise. Il rassemble les soldats échappés du naufrage, et s'arrête sept jours à Glabinize pour donner du repos à ses troupes, et attendre le corps que Boëmond conduisait par terre. Lorsqu'il fut arrivé, ils marchèrent ensemble à Dyrrachium, et campèrent le 14 juillet sur les ruines de l'ancienne ville, nommée autrefois Épidamne, qui s'était détruite depuis qu'une colonie romaine en avait changé le nom et l'emplacement.

Il ne restait à Robert que quinze mille hommes, sans compter les troupes de marine, qui demeurèrent sur ce qu'il avait encore de navires, pour faire tête aux secours qui pourraient venir par mer. Mais la vue du redoutable Robert effrayait les habitants, et multipliait à leurs yeux le nombre des assiégeants. Le seul Paléologue conservait cette intrépide valeur dont il avait donné des preuves dans la dernière révolution. Il borda les murailles de gros troncs d'arbres, qu'on devait abattre sur les ennemis, lorsqu'ils monteraient à l'assaut. Il disposa de distance en distance des balistes et des catapultes, pour lancer des pierres et des javalots. Animant les assiégés par son courage, il faisait plusieurs fois jour et nuit la ronde sur les murs, pour s'assurer de la vigilance des sentinelles. Il écrivit à l'empereur que Robert était arrivé; que l'appareil de ses machines, les tours de bois qu'il élevait au-dessus de la hauteur des murs, les balistes dont il les chargeait pour foudroyer la ville, les travaux de circonvallation, le nombre de troupes qui venaient de toutes

xx.  
Commence-  
ment du  
siège de  
Dyrrachium.  
Ann. Comn.  
1. 4, 5.  
Zon. t. 2, p.  
297, 298.  
Glycas, p.  
333.  
Chron. Pict.  
Chron. Cas-  
sin.  
Chron. Bar.  
Malat. 1. 3.  
Guill. Ap-  
pul. 1. 4.  
Orderic.  
1. 7.  
Lup. pro-  
tosp.  
Leo Ost. 1.  
3. c. 48.  
Lucius, de  
regno Dal-  
mat. 1. 3, c. 2.  
Pagi ad Bar.  
[Daru. Hist.  
de Ven. 1. 2,  
§ 32.]

parts grossir son armée, montraient assez une résolution opiniâtre de ne pas quitter prise; et que, selon toutes les apparences, il ne bornait pas ses vues à la possession de Dyrrachium; qu'il méditait sans doute de plus grands desseins, et qu'il n'attaquait cette ville que comme une clef de l'Empire, que son ambition dévorante se disposait à envahir.

Comme plusieurs habitants des plus riches de la ville publiaient que Robert, brigand de profession, n'avait en vue que le pillage, et qu'avec une somme d'argent on pourrait l'engager à se retirer, Paléologue mieux instruit leur conseilla, pour les désabuser, de lui faire demander par des députés quelles étaient ses prétentions; et pour quelle raison il venait troubler la paix. Robert répondit, qu'il avait pris les armes pour leur rendre leur légitime empereur, et venger l'injure faite à Michel, qu'il ramenait avec lui. *Nous connaissons Michel*, repartirent les députés; *dès qu'il paraîtra à nos yeux, nous nous prosternerons devant lui, et nous lui apporterons avec joie les clefs de notre ville*. Aussitôt qu'ils se furent retirés, Robert ordonna de revêtir Michel des ornements impériaux, et le fit conduire au pied des murs avec un brillant cortège, au son de tous les instruments de musique. Toute la ville, pressée sur la muraille, attendait avec impatience le moment de pouvoir reconnaître son ancien maître. Dès qu'il fut assez proche pour faire distinguer les traits de son visage, il s'élève de toutes parts une tempête de huées, de sifflements, d'éclats de rire: *Oui*, s'écrièrent-ils, *nous le reconnaissons; c'était un des derniers échansons du prince, et nous l'avons vu plusieurs fois lui verser à boire*. Ces pa-

xxi.  
Le faux Michel devant la ville.

roles, suivies d'un torrent d'injures, couvrent Michel de confusion ; il se retire en leur adressant des menaces, qui excitèrent de nouvelles risées. Dans ce temps-là même, la garnison fait une sortie, et tombe sur les Normands qui ne s'y attendaient pas. Après en avoir massacré quelques-uns, elle rentre sans perte.

XXII.  
Bataille na-  
vale des  
Vénitiens  
contre la  
flotte de  
Robert.

Cependant Alexis, qui sentait de quelle importance il était de conserver une des plus fortes barrières de l'Empire, ne se trouvant pas assez de forces pour tenter l'entreprise, et n'en recevant pas de Henri dont il avait inutilement acheté le secours, s'était adressé à Soliman, émir d'Iconium, qui lui envoya un grand corps de troupes. Mais il trouva encore plus de ressources dans la fidèle activité des Vénitiens, qu'il avait su engager dans son alliance par des conditions très-avantageuses à leur commerce. Le doge [Dominique Sylvio s'était mis lui-même à la tête de l'expédition]. Il parut à la fin de juillet, à la vue des assiégeants, avec une flotte nombreuse, bien équipée, bien garnie de troupes, vis-à-vis d'un port nommé *les Manteaux*, où les vaisseaux de Robert étaient à l'ancre, à trois quarts de lieue du camp des Normands. Il n'osa d'abord hasarder le combat contre la flotte ennemie rangée à l'entrée du port, dont les jetées, à droite et à gauche, étaient couvertes de balistes et de catapultes. Mais Robert, impatient de combattre, n'eut pas plus tôt aperçu les Vénitiens, qu'il leur envoya Boëmond à la tête d'une escadre, pour leur signifier qu'ils eussent à reconnaître l'empereur Michel, et à le saluer par les acclamations accoutumées. Les Vénitiens demandèrent jusqu'au lendemain, et dès la nuit suivante, ne pouvant, faute de vent, approcher du rivage, ils rangent leur flotte en forme de croissant

sur une seule ligne, attachant les vaisseaux ensemble avec des câbles. Ils élèvent au haut de chaque mât une espèce de hune, assez large pour donner place à trois ou quatre hommes, avec des tas de pierres et de javelots. Ils avaient préparé une autre invention d'un effet très-dangereux ; c'étaient des billots de bois qui n'avaient qu'une coudée de haut, mais fort gros et armés d'une pesante pointe de fer, qu'on pouvait, à l'aide d'une poulie au bout des vergues, décharger à plomb sur les vaisseaux ennemis. Ils attendent en cet état la flotte normande. Au point du jour, Boëmond vient chercher leur réponse ; ils ne lui rendent que des injures. Le jeune prince, le moins endurant de tous les hommes, fond sur eux le premier avec fureur, et vole à l'abordage. Il est suivi de toute sa flotte. Comme Boëmond, qui ne se ménageait pas, accrochait un des plus grands vaisseaux, on fait tomber sur le sien un de ces moutons dont je viens de parler, qui, se précipitant de fort haut avec pesanteur, crève le navire jusqu'à la quille. L'eau entrant aussitôt, le vaisseau enfonce ; l'équipage se jette à la nage ; la plupart périssent ; Boëmond est assez heureux pour gagner un de ses navires : mais ses gens, le croyant perdu, ne songent qu'à prendre la fuite. Les Vénitiens, en ce moment, détachent leur chaîne et voguent à la poursuite ; ils les poussent jusque dans le port, en emmènent plusieurs, et sont enfin obligés de se retirer par les décharges meurtrières, tant des machines dont le port était bordé, que de celles des vaisseaux de Dalmatie et de Raguse, arrivés nouvellement au secours de Robert. Paléologue, témoin du combat, voulut avoir part à l'honneur de cette journée ; il sortit à la tête de la



garnison, pénétra jusqu'au camp des assiégeants, et revint couvert de leur sang.

xxxiii.  
Opiniâtreté  
de Robert.

Des commencements si peu favorables auraient déterminé tout autre que Robert à renoncer à l'entreprise. Mais ni la perte causée par la tempête, ni la défaite de sa flotte, ni la force de la ville et l'infatigable activité de Paléologue, ne lui firent perdre cœur. Maurice, amiral de l'Empire, venait d'arriver avec grand nombre de vaisseaux, et, s'étant joint à la flotte vénitienne, il menaçait de forcer l'entrée du port, où les bâtiments, pressés les uns contre les autres, n'auraient pu manœuvrer et se défendre. Boëmond sortit donc et se rangea en bataille; mais il fallut bientôt céder à la supériorité des ennemis, et gagner le rivage, où les navires grecs et vénitiens, qui étaient de haut bord, ne purent les poursuivre. Ces mauvais succès détachèrent de Robert toutes les places qu'il avait conquises sur la côte d'Épire. Elles refusèrent de lui envoyer ni argent ni vivres; et les ennemis étant maîtres de la mer, le passage fut fermé aux convois qui lui venaient d'Italie. Tous les environs de Dyrrachium étaient ravagés, et Paléologue avait enlevé les subsistances qui se trouvaient sur terre. Les partis qui se hasardaient à s'éloigner pour chercher des vivres, étaient surpris et taillés en pièces par des détachements de la garnison.

xxiv.  
Attaque de  
la ville.

Robert ne s'effraya pas de toutes ces difficultés. Depuis son arrivée, il avait reçu d'Italie des renforts considérables, et son armée se trouvait encore assez nombreuse pour soutenir ses espérances. Il ne songea plus qu'aux moyens de réduire la ville. Il la fit battre de toutes ses machines. Paléologue, jour et nuit en

action, y répondit de toutes les siennes, et travaillait sans relâche à repousser les efforts des assiégeants. Non content de se défendre, il sort à la tête de sa garnison, fond sur l'ennemi, détruit une partie de ses batteries, et s'exposant lui-même dans la plus chaude mêlée, il reçoit plusieurs blessures, entre autres un coup de flèche, qui s'enfonce au-dessus des tempes. Ne pouvant l'arracher, il fait couper sur le champ de bataille le bois qui restait dehors, et la tête bandée, il retourne se jeter au milieu des ennemis, continue de combattre avec fureur, et ne perd pas un pouce de terrain jusqu'à la nuit, qui sépare enfin les combattants.

Le lendemain, pour serrer la ville de plus près, Robert va camper à la portée de l'arc, et pour couper les vivres aux assiégés, il établit des postes sur toutes les éminences et dans tous les vallons d'alentour. Ses machines à lancer des pierres et des javalots produisaient moins d'effet que celles qui couvraient les murs de la ville. Paléologue faisait pleuvoir des torrents d'huile enflammée, de naphte, de poix ardente qui portait partout l'incendie. Ce qui incommodait le plus les assiégés, et fondait la plus grande espérance de Robert, c'était une tour de bois d'un vaste contour, et supérieure en hauteur à celles dont les murs étaient flanqués. L'étage le plus élevé était fermé d'une porte forte haute, qui devait s'abattre et former un pont-levis jusqu'à la muraille. Cinq cents hommes devaient se jeter par là dans la ville au point du jour. Paléologue, informé de ce projet, fit construire de son côté pendant la nuit une autre tour de même hauteur, à laquelle était attaché par un bout un grand mât de navire, proportionné par sa longueur à la distance de la

tour ennemie; en sorte qu'en s'abattant, l'autre bout portait sur la porte qui devait servir de pont, et l'empêchait de s'ouvrir. Cette invention rendit inutile la tour de Robert, et pendant que ses gens réunissaient au dedans leurs efforts pour forcer l'ouverture, on faisait de dessus l'autre tour des décharges continuelles sur ceux qui paraissaient sur la plate-forme, on lançait des flèches enflammées et toutes sortes de matières propres à mettre le feu, en sorte que le sommet de la tour étant tout en flammes, les Normands se précipitaient en bas les uns sur les autres. En ce moment, Paléologue fit sortir une troupe déterminée de braves gens armés de haches, qui, abattant et coupant en pièces sur leur passage tout ce qu'ils trouvaient de Normands, sapèrent le pied de la tour et la hachèrent en morceaux.

xxv.  
Alexis se  
met en  
campagne.

Dès qu'Alexis avait appris que Dyrrachium était assiégé, il avait mandé à Pacurien de rassembler tout ce qu'il avait de troupes, d'y ajouter ce qu'il pourrait de nouvelles levées, et de le venir joindre au passage de l'Hèbre. Après avoir recommandé le soin de Constantinople à son frère Isaac, aidé des conseils de sa mère, il se mit en campagne à la fin du mois d'août. Pacurien [ou Bacouran], qui le servait avec zèle, lui amenait une belle armée, commandée sous ses ordres par Nicolas Branas <sup>1</sup>, guerrier vaillant et expérimenté. Après cette jonction, Alexis fit la revue de ses troupes, forma les divisions de différents corps; et comme c'étaient pour la plus grande partie de nouveaux soldats,

<sup>1</sup> C'est le même que les Arméniens nomment Varaz-le-Sanglier; c'était un prince de leur nation. Tchemtseb., III, 9.—B.

il leur assigna à chacun le rang qu'ils devaient tenir dans la bataille, et les fit marcher dans le même ordre, autant que le terrain pouvait le permettre, afin de les accoutumer à se tenir ensemble et à reconnaître leur poste. Les troupes de la garde du prince étaient commandées par Constantin Opus, les Macédoniens par Antiochus, les Thessaliens par Andronic et Alexandre Cabasilas. Depuis la ville d'Achride jusqu'au fleuve Bardar, l'Illyrie était peuplée d'une colonie de Perses, qu'on nommait les Bardariotes, transplantés en ces lieux, deux cent cinquante ans auparavant, par l'empereur Théophile. A leur tête marchait Tatice, chef des officiers du palais. Il était Sarrasin de naissance. Son père qui faisait le métier de brigand, pris dans une course par Jean Comnène, père d'Alexis, avait passé dans les fers le reste de sa vie. Tatice élevé dans l'esclavage, s'était avancé par sa bravoure. Un corps de Francs, attachés au service de l'Empire, avait pour commandants Panucomète et Constantin Humbertopule. On voyait aussi dans cette armée deux mille huit cents de ces Pauliciens établis à Philippopolis et aux environs. Ces hérétiques, nés autrefois au milieu du carnage entre les montagnes de l'Arménie, avaient conservé dans un pays rude et presque sauvage leur ancienne férocité. Ils étaient conduits par Xantas et Culéon, chefs de leur secte impie: troupe redoutable, si une audace barbare était la vraie valeur.

Alexis, s'étant arrêté un mois à Thessalonique, pour exercer ses troupes, s'y instruisit plus en détail de l'état du siège. Voyant qu'il n'y avait point de temps à perdre, il se met en marche et arrive au bord du fleuve Charzane, que l'on croit être l'ancien Panyasus. De là il

xxvi.  
Il marche à  
Dyrra-  
chium.

envoie demander à Robert quelle raison le porte à faire la guerre à l'Empire ; et, sans attendre sa réponse, il va camper à cinq cents pas de l'ennemi, sur une éminence, ayant la mer à sa gauche, et sur sa droite une haute montagne. C'était le soir du 15 octobre. Il avait espéré surprendre Robert à la faveur des montagnes et des fleuves qui couvraient sa marche. En effet, la vue d'une multitude d'étendards qui flottaient en l'air, et d'une armée qui s'étendait à perte de vue sur les coteaux et les plaines d'alentour, jeta d'abord l'alarme parmi les Normands. Mais ils furent bientôt rassurés par la bravoure de Boëmond. Il était allé au fourrage avec cinquante cavaliers, lorsqu'il en rencontra cinq cents, envoyés devant par Alexis pour reconnaître la position des assiégeants. Ils étaient commandés par Basile, capitaine estimé dans l'armée grecque. Boëmond, sans s'effrayer de leur nombre, fond sur eux, les taille en pièces, fait prisonnier Basile, et l'amène au duc, qui s'instruit de l'état et du nombre des troupes impériales.

xxvii.  
Conseil  
d'Alexis.

A l'approche de l'empereur, la plupart des officiers normands avaient été d'avis de marcher à sa rencontre, pour ne pas se trouver enfermés entre la ville et une armée beaucoup plus forte que la leur. Mais Robert, persuadé que s'éloigner de la ville c'était perdre le fruit de tous les travaux passés, avait persisté à demeurer dans son camp et à y attendre l'ennemi. La même prudence ne gouvernait pas le conseil d'Alexis. Le lendemain de son arrivée, il manda Paléologue pour conférer ensemble. Le gouverneur, aussi sage que vaillant, lui fit représenter qu'il ne pouvait sortir de la place sans la laisser en péril. Alexis réitéra ses ordres, et

Paléologue ses excuses, ajoutant que, dans une conjoncture si critique, il ne croirait jamais qu'un pareil ordre lui vînt de l'empereur, s'il ne le voyait scellé de la main du prince. Alexis lui ayant envoyé son anneau même, Paléologue s'embarque et se rend auprès de lui. On tient conseil aussitôt, et Paléologue ayant rendu compte de tout ce qui s'était passé depuis le commencement du siège, et de l'état où se trouvait la ville, Alexis lui demanda s'il jugeait à propos de livrer une bataille décisive. Paléologue n'était pas de cet avis, non plus que les anciens officiers. Ils pensaient *Qu'il était plus sûr de tenir Robert enfermé dans son camp, de l'inquiéter sans cesse par des escarmouches, d'enlever ses convois, et de lui faire couper les passages des vivres par les Serves et les Dalmates; que ce serait le moyen de le faire périr dans son camp sans coup férir, ou de le réduire à demander à mains jointes telles conditions qu'on jugerait à propos de lui imposer.* Tel était l'avis des vieillards. Mais les jeunes officiers, bouillant d'impatience, sollicitaient vivement l'empereur de ne pas abaisser la puissance impériale jusqu'à prendre des précautions si timides devant une poignée de Barbares, qui n'étaient dignes que de mépris. Constantin Ducas, frère de Michel Parapinace, Nicéphore Synadène, Nempite, commandant des Varangues, les deux fils de Romain Diogène, Léon et Nicéphore, étaient les plus animés à faire sonner bien haut l'honneur de l'Empire.

La réponse de Robert qui arriva dans ce moment contribua beaucoup à faire prévaloir l'avis des jeunes gens. Il disait *Qu'il n'était point ennemi personnel d'Alexis, mais qu'il était l'ami de l'empereur Michel*

XXVIII.  
Fable débi-  
tée par Anne  
Comnène.

*injustement détrôné* ; à quoi il ajoutait des propositions si révoltantes , qu'on ne crut pas qu'elles méritassent d'être écoutées jusqu'au bout. Ici Anne Comnène, qui ne ménage pas Robert Guiscard, lui fait jouer une comédie absurde jusqu'au ridicule, dont les autres historiens ne disent pas un mot. Si on veut l'en croire, ce prince absolu et qui n'était pas homme à mettre son pouvoir en compromis, s'en dépouille sans qu'on sache pourquoi, et après avoir fait d'Alexis et de son armée un éloge capable de décourager la sienne, il conjure ses troupes de choisir un autre général. Ce n'est qu'après le concours unanime de tous les suffrages, qu'il veut bien reprendre son autorité. Anne Comnène trouve beaucoup de ruse dans ce procédé, peu capable cependant de mériter à Robert le surnom de Guiscard. Mais il y a grande apparence que cette princesse, malgré les protestations qu'elle répète souvent de préférer constamment la vérité à l'intérêt, à l'honneur même de sa famille, a néanmoins imaginé cet épisode, ou du moins qu'elle a bien voulu donner crédit à cette fable, parce qu'elle a trouvé fort honorable pour son père de le rendre redoutable à Robert, et de mettre ses louanges dans la bouche d'un ennemi.

XXIX.  
Préparatifs  
de la  
bataille.

Le jour suivant se passa de part et d'autre à se préparer à la bataille. Le théâtre où les deux armées allaient mesurer leur valeur, était bien capable d'embraser le courage. C'étaient les lieux mêmes où l'univers, autrefois partagé et tremblant, avait vu les deux plus grands guerriers de Rome se disputer l'empire du monde. Mais si Robert avait des qualités qui l'approchaient de César, Alexis, malgré toutes ses victoires passées, était encore fort loin de Pompée. Son armée

était de soixante-dix mille hommes : la plupart des historiens lui en donnent même cent mille de plus. Robert n'en avait que quinze mille. Pour en accroître le nombre, et plus encore pour les forcer à vaincre ou à mourir, en ôtant toute retraite aux fuyards, il mit le feu à sa flotte, et en fit passer dans son camp les soldats et les matelots. *Demain*, leur dit-il, *ou nous ne serons plus, ou nous serons les maîtres de tout ce que possède l'ennemi.* Alexis envoie à la garnison de Dyrrachium ordre de sortir sur Robert, lorsqu'on en serait aux mains, et de l'attaquer par derrière. Pour assurer encore le succès, qu'il croyait indubitable, il fait couler pendant la nuit le long de la mer un grand corps d'auxiliaires, qui devaient tourner le camp de Robert, se poster dans des lieux fourrés où ils ne seraient pas aperçus, et venir de là le charger en queue, dès que le combat serait engagé.

Le dix-huitième d'octobre, long-temps avant le jour, Robert conduisit son armée à l'église du martyr saint Théodore, au bord de la mer, et après avoir fait célébrer la messe, où tous les soldats s'étant confessés, participèrent aux saints mystères, il leur fit prendre de la nourriture et les rangea en bataille. Il se mit à la tête du centre, donna au comte Amice, renommé pour sa prudence et sa valeur, le commandement de l'aile droite proche de la mer, et à Boëmond celui de l'aile gauche. Alexis rangea son armée sur la pente de l'éminence où il était campé le long du rivage. Il avait d'abord destiné les Varangues à se joindre à ces auxiliaires qu'il avait détachés pour envelopper l'ennemi. Mais ces guerriers, qui se piquaient d'une bravoure supérieure, demandèrent l'honneur de porter les pre-

xxx.  
Ordre des  
deux ar-  
mées.



miers coups ; et ayant quitté leurs chevaux, ils furent placés en première ligne à quelque distance. L'empereur se mit au centre ; il donna l'aile droite au César Nicéphore Mélissène, et l'aile gauche à Pacurien. Entre les Varangues et le reste de l'armée était placé un grand corps d'archers. Les Varangues devaient d'abord marcher en ligne pleine, et quand ils seraient à la portée du trait, s'ouvrir tout-à-coup pour donner passage aux archers qui feraient leur décharge, se rejoindre ensuite, et, serrés les uns contre les autres, couverts de leurs boucliers, charger avec vigueur.

xxx.  
Bataille de  
Dyrra-  
chium.

Ces dispositions faites de part et d'autre, Robert détache quelques aventuriers, qui vont voltiger sur les flancs, et tâchent d'attirer dans la plaine les plus hardis des cavaliers grecs. Alexis, pour conserver son ordre de bataille et contenir sa cavalerie, fait avancer des troupes légères qui escarmouchent quelque temps. Cependant Robert avançant à petits pas, son aile droite était déjà aux mains avec les Varangues, qui tombant sur elle avec leurs haches à deux tranchants faisaient un grand carnage. Les Normands, pressés de ce côté-là, prennent la fuite vers le rivage, bordé de la flotte grecque et vénitienne, spectatrice du combat. La plupart, troublés par la crainte de la mort qui les poursuit, se jettent dans les eaux, où ils se plongent jusqu'au cou, et vont chercher un asile aussi peu assuré vers les vaisseaux ennemis. Sigelgaite, qui avait voulu partager avec son mari le péril et l'honneur de cette journée, criant de toutes ses forces, rappelle et gourmande les fuyards ; n'étant pas écoutée, elle court après eux la javeline à la main, et frappant à droite et à gauche, s'opposant à leur passage, renversant les

plus indociles, elle les ramène au combat, honteux de céder en courage à une femme. Les ayant remis en ordre, elle va à leur tête charger en flanc le corps des Varangues, qui étaient aux prises avec le centre de l'armée normande, où se trouvait Robert. Ils éprouvaient en ce lieu une plus vive résistance de la part de ce guerrier terrible, qui par son exemple inspirait à ses soldats la plus héroïque valeur. Les Varangues, fatigués des efforts précédents, chargés d'armes pesantes, pressés de front par les troupes de Robert, en flanc par celles de Sigelgaite, perdent enfin courage; ils se réfugient dans une église voisine, où, s'entassant les uns sur les autres, comme elle était trop petite pour les contenir tous, une partie monte sur le toit, qui, s'écroulant sous le poids, écrase, tue, estropie ceux qui sont au-dessous.

La défaite des Varangues n'abattait pas le courage des Grecs. Ils étaient si supérieurs en forces, qu'ils en pouvaient perdre, sans perdre l'espérance de la victoire. Entre le champ de bataille et la ville coulait une petite rivière; Robert en avait rompu le pont, pour arrêter les sorties et fermer le passage à la garnison de Dyrrachium. Mais en évitant ce danger, il était tombé dans un autre. Ses soldats, resserrés dans un terrain trop étroit, étaient accablés d'une grêle de traits, et ne pouvaient s'étendre à droite ni à gauche pour les évolutions nécessaires, sans se jeter d'un côté dans la mer, de l'autre dans la rivière. L'armée d'Alexis les croyait vaincus, et les troupes vénitiennes sautaient déjà sur le rivage, pour se joindre aux auxiliaires, qui, au lieu de charger en queue selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, s'étaient jetés sur le camp des Nor-

XXXII.  
Défaite de  
l'armée  
grecque.

mands et pillaient les bagages. Dans cette extrémité, Robert s'anima d'un nouveau courage, et faisant porter devant lui l'étendard de saint Pierre, qu'il avait reçu des mains du pape, volant de rang en rang au travers de ses troupes : *Camarades, s'écriait-il, voilà votre guide; c'est la religion même qui vous mène à l'ennemi : craindrez-vous de malheureux hérétiques, quand Dieu marche à votre tête ?* Il appuie ces paroles de l'exemple de la valeur la plus déterminée; il se jette tête baissée au milieu des escadrons des Grecs, et foule aux pieds leur infanterie; il est suivi des siens qui renversent tout devant eux, et par des efforts inouïs il gagne la plaine, enfonce, rompt, disperse toute l'armée d'Alexis, et sans perdre plus de trente cavaliers, il couche par terre six mille Grecs avec la plus grande partie des Turks auxiliaires, et met le reste en fuite.

XXXIII.  
Actions  
d'Alexis.  
[Tchamitch.  
III, 10.]

Alexis combattait en personne, et disputait encore la victoire que ses troupes avaient abandonnée, soutenant par sa valeur celle de ses propres gardes, plutôt qu'il n'en était soutenu. Quoiqu'il vît morts à ses pieds Constantin Ducas, frère de Parapinace, Nicéphore Synadène, un autre Nicéphore, père de George Paléologue, et ses plus braves capitaines, il portait de si rudes coups, que nul des ennemis n'osait approcher à la portée de son épée. Atteint au front d'un coup de javeline qui lui fit sauter son casque, il évita la mort en se renversant sur la croupe de son cheval : mais s'étant aussitôt relevé et affermi sur ses étriers, il continuait de combattre, lorsqu'il vît Bodin fuir avec ses troupes. Ce roi de Servie qui l'était venu joindre, comme il s'y était engagé par le traité fait avec l'Em-

pire, s'était posté sur une éminence voisine, et simple spectateur du combat, sans tirer l'épée, il avait jusqu'alors attendu, pour servir Alexis ou pour fuir, que la victoire se fût déclarée. La perfidie de ce prince ôtant toute espérance à l'empereur, il ne songea plus qu'à sa propre sûreté. C'est ainsi qu'Anne Comnène sauve l'honneur de son père. D'autres auteurs disent que, ne croyant pas qu'il fût digne d'un empereur de se mesurer avec un aventurier tel que Robert, il attendait dans un village voisin la nouvelle de la victoire, lorsqu'il reçut celle de la défaite, et qu'il n'eut part à cette journée que par sa fuite. Ce récit est du moins aussi vraisemblable.

[Ochin, prince arménien de Lambron en Cilicie, était venu au secours de l'empereur avec ses troupes. Lorsque les deux armées furent en bataille, un Français d'une taille extraordinaire s'avance hors des rangs, une javeline à la main. Ochîn, à cette vue, fond sur lui l'épée haute, de toute la vigueur de son coursier. Le Français brandit sa javeline, qui va percer la cotte de mailles de l'Arménien et pénétrer jusqu'à l'os. Mais Ochîn, comme s'il eût été insensible à la douleur, se redresse, et, du travers de son sabre, abat la tête du géant. La blessure d'Ochin était grave; Alexis le fit soigner par les plus habiles médecins, et, après sa convalescence, il le nomma prince de Tarse, au lieu de son gendre Sahac, décédé, lui accorda le titre de *Sévastos*, et étendit sa générosité jusque sur Halcom, son frère. Ochîn fut père d'Hétoum ou Haiton, et celui-ci, père d'un autre Ochîn, qui donna le jour à saint Nersès de Lambron.]

Selon Anne Comnène, qui renouvelle en cette oc-

xxxiv.  
Fuite  
d'Alexis.

casion, et fort à propos, ses protestations de sincérité, la fuite d'Alexis fut celle d'un héros et vaut une illustre victoire. Après la défaite de l'armée grecque, Robert avait promptement rallié ses troupes, sans leur permettre une longue poursuite. Il avait abandonné le camp au pillage, et, pour sa part du butin, il s'était emparé de l'église de Saint-Nicolas, où l'empereur avait mis en dépôt ce qu'il avait de plus précieux, avec les principaux bagages de l'armée. Ce qu'il désirait le plus ardemment, c'était d'avoir l'empereur entre ses mains. Il envoya les plus braves de ses officiers pour le poursuivre. Ils l'atteignirent dans un passage étroit, resserré d'un côté par le fleuve Charzane, de l'autre par un rocher. Ils étaient neuf, et plusieurs d'entre eux l'attaquant par la gauche, et portant sur sa cuirasse la pointe de leurs piques, l'auraient abattu sur la droite, s'il ne se fût appuyé à terre du bout de sa javeline, et retenu de la main gauche aux erins de son cheval. En même temps les autres, venant par la droite, et, faisant le même effort, le remirent en selle; et, dans ce moment, son cheval, le plus vigoureux qui fût alors, se dressant sur ses pieds de derrière, s'élança d'un saut sur le rocher, et, sautant de l'autre côté dans la plaine, emporte son maître avec une merveilleuse vitesse. C'était le cheval de Bryenne, qui, dans la bataille de Calabrya, trois ans auparavant, avait donné occasion à une erreur, dont Alexis avait su tirer tant d'avantage. Cependant ceux qui le poursuivaient, ayant coupé par un chemin plus court, étaient près de l'atteindre encore, lorsque le prince, averti de leur approche par le bruit qu'il entendait derrière lui, tourne bride, fond la javeline à la main

sur le plus avancé, le renverse mort, et continue de courir. Il se trouve bientôt dans un plus grand danger. Une troupe de cavaliers qui revenaient de la poursuite, occupait le seul chemin qu'il pouvait prendre. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils courent à lui piques baissées. Alexis, encore poursuivi, mais de bien loin, par les premiers, se voyant entre deux périls, choisit entre les nouveaux ennemis le plus apparent, qu'il prend à la hauteur de sa taille et à l'éclat de ses armes pour Robert lui-même. Il court droit à lui avec la rapidité de la foudre, et, l'ayant percé de part en part et couché par terre, il s'ouvre un passage au travers de la troupe effrayée, qui ne s'occupait qu'à donner au mourant des soulagements inutiles. Après deux jours et deux nuits de course continuelle par des sentiers inconnus et des défilés presque impraticables, il arrive enfin à Achride, accablé de fatigue et de douleur, défiguré par le sang qui coulait de sa blessure.

Dans cette bataille, l'imposteur Michel resta entre les morts. Robert n'eut pas de peine sans doute à s'en consoler. Comme les intérêts de ce fourbe avaient en apparence allumé la guerre, la vengeance de sa mort servit de prétexte pour la continuer. Ce fut alors que les Grecs perdirent la croix d'airain que Constantin avait fait faire, avant la bataille contre Maxence, sur le modèle de celle qu'il avait aperçue dans le ciel. Cette perte fut plus sensible aux Grecs que le malheur de leur défaite. Les Normands, possesseurs de ce précieux étendard, en conçurent un nouveau courage, et Robert, qui refusa de la rendre, quelque somme qu'on lui offrit, la faisait porter devant lui dans tous

xxxv.  
Suites de la  
bataille.

les dangers. Il ordonna qu'après sa mort elle serait déposée dans le monastère de la Sainte-Trinité, à Vénuse, où il avait choisi sa sépulture. Le triste état où se trouvait Alexis ne lui fit pas perdre de vue la défense de Dyrrachium. Paléologue, après le combat, n'avait pu rentrer dans la place, plus étroitement serrée. Alexis trouva moyen d'y faire parvenir une lettre, pour rassurer les habitants par la promesse d'un nouveau secours. Il confiait la garde de la citadelle aux Vénitiens, dont un assez grand nombre était établi dans la ville. Il chargeait du gouvernement général un Albanais, nommé Comiscorte, dans lequel il avait confiance, et lui mandait le détail de ce qu'il devait faire dans la conjoncture présente. L'armée victorieuse, chargée de dépouilles, étant retournée dans son camp, devant Dyrrachium, Robert délibéra sur le parti qu'il avait à prendre. L'hiver approchait, et les premiers froids se faisaient déjà sentir avec tant de rigueur, qu'il appréhenda que son armée n'eût trop à souffrir sous les baraques, dont il avait rassemblé les matériaux. Il se contenta d'établir différents postes autour de la ville, pour couper les passages, résolu de reprendre les travaux du siège au printemps prochain. Il se logea avec une partie de ses troupes dans Glabinize et dans Joannine, et distribua le reste dans les agréables vallons formés par les montagnes qui terminent à l'orient le territoire de Dyrrachium. Pendant l'hiver, il bâtit un fort sur l'éminence, au bord d'une rivière, qu'on appelait le fleuve des Démon, et cette éminence se nomma depuis le mont Guiscard. De là, il faisait tous les jours des courses jusqu'aux portes de Dyrrachium.

Les habitants , fatigués d'un siège qui durait depuis six mois , n'attendaient pas sans crainte le retour du printemps , qui devait leur ramener de nouveaux périls. Plusieurs d'entre eux tenaient des assemblées , où la plupart étaient d'avis de traiter avec Robert , et de lui rendre la ville aux conditions les plus avantageuses qu'on pourrait obtenir. Mais , pendant ces délais , Robert avait formé une intelligence avec un noble Vénitien , nommé Dominique , chargé de défendre la principale tour. Dans les messages secrets qu'il trouvait moyen de lui envoyer et de recevoir de lui , il l'avait engagé à lui ouvrir l'entrée , promettant de lui donner en mariage une de ses nièces , fort belle et fort riche , fille de Guillaume , comte du Principat. On convint du jour et de l'heure. La nuit du 18 février , Robert fait planter les échelles et escalade la tour. Dès que les soldats s'en sont rendus maîtres , le son des trompettes et le nom de Robert , répété à grands cris , jettent l'épouvante dans toute la ville. On prend les armes , on se bat pendant trois jours. Le fils du doge est pris avec grand nombre de Vénitiens et plusieurs de leurs vaisseaux. Enfin , on se rend à Robert , qui donne la garde de la ville à Fortin de Rosane , et marche en avant pour subjuguier le reste de la province. Il arrive à Castorie , où étaient logés trois cents Varangues , auxquels Alexis en avait confié la défense. Ils se mettent en devoir de résister. Mais , voyant l'ardeur des assaillants , et craignant de ne point recevoir de quartier , s'ils étaient pris de force , ils traitent avec Robert et lui rendent la place. Sa douceur à l'égard de ceux qui se soumettaient à lui , achevait de lui gagner toutes les villes , que le bruit de ses armes faisait trembler.

AN 1082.

XXXVI.  
Prise de  
Dyrra-  
chium.



Ses conquêtes grossissaient son armée. Les vaincus, charmés de sa bonté à leur conserver leurs biens, à les faire guérir de leurs blessures, à ménager l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, ne posaient les armes que pour les reprendre à son service, et ses ennemis devenaient ses soldats. Tout tremblait devant lui, et la terreur de son nom se répandait jusque dans Constantinople.

XXXVII.  
Alexis fait  
usage des  
richesses de  
quelques  
églises.

Ces nouvelles plongeaient le poignard dans le cœur d'Alexis, déjà accablé du regret d'avoir perdu tant de braves guerriers. Il demeura quelques jours dans Achride, enseveli dans une profonde douleur. Étant enfin revenu à lui-même, il ne songea plus qu'à réparer la honte de sa défaite. Il se transporta à Déabolis, près du lac d'Achride, où, recueillant les débris de son armée, il donna ses soins au soulagement des malheureux, qui, harassés de fatigue et couverts de blessures, venaient se rassembler auprès de lui. Il fit publier de toutes parts que les soldats dispersés se rendissent à Thessalonique. Faisant réflexion sur la différence de ses troupes, presque toutes nouvelles levées, et de celles de Robert, aguerries depuis long-temps, il conçut qu'il n'avait d'autre ressource que d'acheter le secours des nations guerrières. Mais le trésor se trouvait épuisé. Il eut d'abord recours à sa famille, et sa généreuse mère, qui ressentait plus vivement que personne les chagrins de son fils et les besoins de l'état, donna l'exemple; en faisant porter à la monnaie tout ce qu'elle avait d'or et d'argent. L'impératrice, sa femme, le sébastocrator, son frère, tous les Comnènes, tous leurs amis, chacun à proportion de ses moyens, concoururent avec empressement à ce noble sacrifice.

Mais le produit de toutes ces richesses fut à peine suffisant pour payer ce qui était dû aux troupes, qui menaçaient d'abandonner le service, si elles n'étaient pas satisfaites. Quelques officiers étaient même assez avides pour demander sur ces fonds précaires les récompenses qu'ils croyaient mériter, et l'empereur assez faible pour les leur accorder. Il fallut donc ouvrir d'autres sources, et, après de longues délibérations, tant dans le conseil du prince que dans le sénat, plusieurs fois assemblé à ce sujet, on se détermina enfin à convertir en monnaie l'or et l'argent des églises les moins fréquentées, dont les richesses accumulées par la piété des fidèles étaient plutôt un objet d'ostentation pour les titulaires qu'une décoration nécessaire au culte divin. On s'appuyait de l'autorité des canons, qui permettent d'employer l'argent des églises et de fondre même les vases sacrés, pour le rachat des captifs; et combien de chrétiens infortunés gémissaient alors dans les fers des Musulmans, au grand danger de leur salut! Après cette décision, le sébastocrator se transporte à Sainte-Sophie, et, ayant fait assembler le clergé, le patriarche, les prélats qui se trouvaient alors à Constantinople, il leur expose le besoin pressant de l'état, et la nécessité où les chrétiens étaient réduits d'avoir recours à l'église, qui, sans doute, ne refuserait pas de se défaire en leur faveur d'une partie de ses ornements superflus, plutôt que d'encourir le danger d'être entièrement dépouillée par les mains des infidèles. Comme il voyait que les douces insinuations n'étaient pas trop écoutées, alors, prenant un ton plus haut : *L'empereur, dit-il, se trouve donc contraint lui-même d'user envers vous d'une contrainte qui ne*

*L'afflige pas moins que vous ; c'est son devoir de vous sauver malgré vous-mêmes.* Ces paroles furent plus fortes que les raisons, et la plupart consentirent malgré la réclamation d'un petit nombre, dont la vivacité s'emporta même au-delà des bornes de la sagesse ecclésiastique. Mais cette opération délicate laissa des traces profondes, et rendit odieux pour long-temps le gouvernement des Comnènes.

xxxviii.  
Hardiesse  
de l'évêque  
Léon.

Le plus ardent des contradicteurs fut Léon, évêque de Chalcédoine, prélat vertueux, mais dur et intraitable. Apprenant qu'on détachait des portes d'une église des lames d'or et d'argent et d'autres embellissements, embrasé d'un zèle séditieux, il accourt, perce la foule du peuple, chasse les ouvriers et se met lui-même en garde à la porte, déclamant avec une scandaleuse hardiesse contre l'impiété d'une pareille entreprise. Bien plus, toutes les fois que, depuis ce moment, il rencontrait l'empereur, il l'attaquait ouvertement par les plus outrageantes invectives, abusant de la patience du prince, qui ne faisait pas semblant de l'entendre. Quelque temps après, une incursion des Patzinaces ayant encore obligé l'empereur de recourir à la même ressource, quoique tous les prélats y consentissent, Léon s'y opposa seul ; et, à l'occasion de la dispute qui s'éleva pour lors sur le respect dû aux églises et aux images des saints, la chaleur de la contestation l'emporta jusqu'à dire que l'honneur rendu aux images n'était pas un culte purement relatif, mais absolu et inhérent à la matière même. Cette sorte d'idolâtrie était sans doute un effet d'ignorance : mais Léon n'était pas de caractère à se laisser éclairer. Les mécontents du gouvernement l'aiguillonnaient encore ;

et, quoique l'empereur protestât qu'il était bien résolu de réparer dans la suite le tort fait aux églises, quoique les plus raisonnables d'entre les prélats, pleinement satisfaits, traitassent de séditeux les partisans de Léon, cependant cet évêque, sourd à toutes les avances du prince, ne rabattait rien de son audace à l'insulter. Comme son erreur donnait prise aux censures ecclésiastiques, il fut déposé dans un synode, et n'en devint que plus opiniâtre. Sa condamnation lui gagna même un plus grand nombre de sectateurs. Il ne travaillait qu'à troubler l'église, et rien ne pouvant réussir à ramener cet esprit turbulent et inflexible, il fut enfin exilé à Sozopolis, dans la province de Pont. Plus aigri par sa disgrâce, il rejeta tous les adoucissements qu'on lui présentait; et, malgré les ordres donnés en sa faveur, il s'enveloppa obstinément dans sa misère, et ne voulut rien devoir à la clémence d'un prince que son zèle fanatique ne regardait qu'avec ce qu'il appelait une sainte horreur.

L'empereur, à Thessalonique, formait une nouvelle armée de ceux qui venaient de toutes parts se ranger sous ses enseignes, et les exerçait avec soin aux opérations militaires. Il envoya de nouveau des ambassadeurs à Henri pour le solliciter à ne pas différer de faire diversion dans la Pouille, selon les conventions précédentes. Il lui renouvelait la promesse du mariage de son neveu, qu'il savait que Henri désirait ardemment. Après ces dispositions, il laissa Pacurien à la tête de ses troupes et se rendit à Constantinople. Dès qu'il fut parti de Thessalonique, les chefs des Pauliciens, Xantas et Culéon, soit par un mécontentement dont on ignore la cause, soit par un effet de l'argent

XXXIX.  
Nouveaux  
préparatifs  
d'Alexis.

de Robert, se détachèrent du reste de l'armée, et se retirèrent à Philippopolis avec ce qui leur restait de soldats, au nombre de deux mille cinq cents. Ils en avaient perdu trois cents dans la bataille de Dyrrachium. Ce fut en vain que l'empereur s'efforça de les rappeler par les promesses les plus flatteuses, il ne put les engager à revenir.

XL.  
Robert  
repasse en  
Italie.

Robert se disposait à pénétrer en Bulgarie, lorsqu'il reçut des lettres du pape Grégoire, qui, étant assiégé dans Rome par Henri, l'appelait à son secours en même temps qu'il le félicitait de sa victoire. Aussitôt le duc, qui se regardait comme soldat du Saint-Siège, auquel il avait juré fidélité, abandonne toutes ses conquêtes, laisse son fils Boëmond pour pousser l'exécution de ses projets, recommande aux officiers de lui obéir, et à lui de les consulter dans toutes ses entreprises; jure de ne point user de bain, de ne se point faire couper la barbe ni les cheveux jusqu'à son retour. Il prend avec lui une escorte peu nombreuse, passe à Otrante sur deux navires, et se rend à Salerne, où il assemble ses troupes pour courir au secours du pape. Mais la révolte de plusieurs villes de la Pouille l'oblige de s'arrêter dans cette province. Il ruine la ville de Canne, et punit celle de Bari par de fortes contributions et par l'emprisonnement d'un grand nombre d'habitants. Tandis qu'il travaillait à pacifier ses états et à délivrer Grégoire d'un opiniâtre ennemi, son fils, passionné pour la gloire, désirait ardemment de se signaler en Illyrie. Il assemble toutes ses troupes, auxquelles s'était joint un grand nombre de déserteurs grecs. La défaite d'Alexis l'avait fait abandonner de quantité de soldats et même de plusieurs des principaux officiers,

sans compter les commandants des places dont Robert s'était emparé. Boëmond va camper à Joannine, et, pour en faire une place de sûreté, il enferme d'un large fossé les vignobles dont elle était environnée. Dans ce vaste contour, il place avantageusement ses divers corps de troupes, il relève les murs, rétablit la citadelle à demi ruinée, en fait bâtir une seconde bien fortifiée, dans une autre partie de la ville. C'était de cette place d'armes que ses partis se répandaient dans toutes les contrées d'alentour, où ils portaient le ravage. Ces travaux employèrent le reste de l'année et les premiers mois de la suivante.

[Basile, ce gouverneur arménien d'Édesse, dont il a été fait mention précédemment, ayant été tué dans un guet-apens, Alexis le remplaça par un autre Arménien illustre, nommé Sembat. Les Grecs ne virent pas cette nomination de bon œil, et se soulevèrent contre lui. Philarète, duc d'Antioche, qui en fut informé, accourut à Édesse, s'empara traîtreusement de Basile et de plusieurs autres princes arméniens, et les emmena à Marach, où ils furent aveuglés par ses ordres. Puis il revint à Antioche, après avoir nommé son fils Barsam, gouverneur d'Édesse. Un an après, Barsam, s'étant laissé guider par de mauvais conseils, se brouilla avec son père et appela à son secours Souleiman, émir d'Iconium, pour l'aider à prendre Antioche. L'émir réussit, et Philarète se sauva à Honi, dans la province de Dchahan. Chassé de nouveau de cette ville par l'émir Poltadjî, il se réfugia à Marach. Théodore, qu'il avait fait patriarche d'Honi, ayant refusé de venir le joindre dans sa nouvelle résidence, il fit sacrer un quatrième patriarche, pour la ville où il résidait; ce qui ne mit

AN 1083.

XLI.  
Bataille de  
Joannine.[Tchamtch.  
III, 8, 9.]

pas-peu de confusion dans la hiérarchie arménienne].

Par la retraite de Robert, Alexis, se croyant délivré de son plus redoutable adversaire, sortit de Constantinople au mois de mai, et, ayant joint à ses forces celles qu'il avait laissées à Thessalonique, sous le commandement de Pacurien [ ou Bacouran ], il marcha en diligence à Joannine. A son arrivée, Boëmond, qui brûlait d'envie de combattre, lui présenta la bataille. Mais l'empereur, dont l'armée était cette fois inférieure en nombre, ne voulut rien hasarder, sans connaître auparavant le caractère et la capacité de l'ennemi. Il passa donc quelques jours à essayer ses forces par de légères escarmouches. Lorsqu'il eut rassuré ses soldats par quelques succès, et qu'il les vit disposés à bien faire, il crut pouvoir livrer une bataille générale. Il savait, par expérience, que le premier choc de la cavalerie normande était si terrible, que rien ne pouvait y résister. Pour en amortir la violence, il prépara des chariots légers, armés au timon de longues javelines, et les fit monter de fantassins cuirassés, qui avaient ordre de les pousser sur les escadrons ennemis, lorsqu'ils les verraient en mouvement, et de leur ôter, par ce moyen, toute leur force, en rompant leur ordonnance. Au lever du soleil, le jour étant clair et sans nuage, les deux armées sortent du camp. Boëmond, apercevant les chariots qui bordaient le centre des Grecs, change sur-le-champ son ordre de bataille, ce qui lui était facile avec des troupes exercées à toutes les évolutions. Il sépare sa cavalerie en deux corps, laisse le centre vide, et tombe avec fureur sur les deux ailes. Il les renverse après quelque résistance, et, prenant le centre en flanc, il

porte partout le désordre. Alexis, qui combattait au centre, se défend avec courage ; il s'expose au plus fort de la mêlée, rallie plusieurs fois les fuyards, reçoit et porte plusieurs coups ; enfin, abandonné de presque toute son armée, il est forcé de fuir. Mais, en fuyant, il rencontre un gros d'ennemis, il le perce, et, traversant des marais qui semblaient être impraticables, il gagne encore la ville d'Achride. Il y rassemble une partie de ses troupes, et, les laissant à Pacurien, il se retire vers le fleuve Bardar, non pas pour y chercher du repos, mais pour y rassembler de nouvelles forces, et revenir au plus tôt tenter encore une fois la fortune.

Après la victoire, Boëmond était allé assiéger Arta, bâtie des ruines de l'ancienne Ambracie. Alexis marche au secours. Pendant la nuit qui précéda le combat, il sema de chausse-trapes toute la plaine où devait se livrer la bataille, et fit, pour son armée, les mêmes dispositions qui avaient donné la victoire à Boëmond. Elle devait s'ouvrir et se partager en deux corps, dès qu'elle verrait la cavalerie ennemie engagée dans ces pièges, et la charger en flanc à droite et à gauche, tandis que les gens de trait, rangés de front, l'accablent d'une grêle meurtrière. Ce plan, calculé avec justesse, aurait eu son effet, si Boëmond n'en eût été instruit par ses espions, dont il était si bien servi, qu'il ne manquait jamais de savoir de grand matin ce qu'Alexis avait arrêté la veille. Il dressa son ordre de bataille sur l'avis qu'il avait reçu. Dès que le signal fut donné, les deux ailes de Boëmond, s'étant détachées du centre, filèrent le long des chausse-trapes et allèrent choquer les deux ailes d'Alexis, qui furent

XLII.  
Bataille  
d'Arta.



en un moment renversées. Pendant ce temps-là, le centre restait immobile, comme pour attendre l'ennemi. Les Grecs, à demi vaincus d'avance par le souvenir des deux défaites précédentes, ne firent pas longue résistance. Alexis qui, selon le récit de sa fille, ne fuyait jamais qu'en héros, échappa encore en faisant repentir les ennemis de leur opiniâtreté à le poursuivre. Il regagna Constantinople.

XLIII.  
Exploits de  
Boëmond  
en Grèce.

Boëmond, maître de la campagne, espérait ne trouver plus d'obstacle à se mettre en possession des places. Achride lui ouvrit ses portes; mais la citadelle refusa de se rendre. Comme le siège en aurait été long et difficile, il ne s'y arrêta pas et marcha en avant, vers l'intérieur de la Macédoine. Il en trouva les places mieux défendues qu'il ne s'était imaginé. Ostrove et Berrhée résistèrent à ses attaques, et s'étant avancé dans la Moglène, il y rebâtit un château ruiné, où il plaça une forte garnison, sous le commandement du comte Sarrasin, pour tenir en bride toute la contrée, jusqu'au fleuve Bardar. Son armée étant fatiguée, il se cantonna dans un lieu qu'Anne Comnène nomme *Blanche Église*, et que je crois être la ville nommée aujourd'hui *Eclisso*, qui est l'ancienne Édesse de Macédoine. Il y séjourna trois mois, et passa le reste de l'hiver à Castorie. Pendant ce séjour, il découvrit un complot formé pour le trahir. Un seigneur normand, de la famille des comtes de Vexin, qui portait le titre de comte de Pontoise, s'était mis au service de Robert, et Boëmond venait de l'employer avec succès dans plusieurs expéditions. Il avait pris la ville de Scupes, sur la frontière de Bulgarie. Ce comte, poussé par quelque mécontentement, résolut de passer au service

de l'empereur grec , et débaucha deux autres comtes , nommés Renaud et Guillaume. Boëmond en fut averti ; le comte de Pontoise se déroba , par une prompte fuite , et gagna Constantinople. Les deux autres furent arrêtés et obligés , selon la coutume établie chez les Francs , de se justifier par le duel contre leurs accusateurs. Guillaume fut vaincu et puni d'aveuglement ; Renaud , plus heureux dans le combat , ne le fut pas davantage par l'événement. Robert , auquel il fut envoyé dans la Pouille , lui fit aussi crever les yeux. Tandis que Boëmond , retiré à Castorie , se préparait à de nouvelles conquêtes , Pacurien , qui était resté dans ce pays avec quelques troupes , rentra dans la Moglène , attaqua le château que Boëmond avait fait rebâtir , et le rasa après en avoir tué le commandant.

A cette nouvelle , Boëmond , plein de colère , au lieu d'aller chercher Pacurien , qui , à la tête d'un camp volant , pouvait aisément lui échapper , ou le fatiguer par une guerre de chicane , résolut de pénétrer dans le cœur de la Grèce. Il entre en Thessalie par les monts Cambuniens , se rend maître de la Pélagonie Tripolitaine , prend d'emblée Tricala et Civisque , et va mettre le siège devant Larisse , située près du Pénée , ce fleuve si fameux dans les fables de la Grèce. On le nommait dès lors *Salabria*. Cette ville , la plus grande et la plus forte de la province , avait un gouverneur digne de la défendre : c'était Léon Céphalas , aussi habile que vaillant , attaché par un zèle héréditaire à la famille d'Alexis. Il lui donna aussitôt avis de l'arrivée de Boëmond. L'empereur , dépourvu de troupes , et hors d'état de se mettre en campagne , mande à Céphalas d'employer tout ce qu'il a de ressources pour la dé-

AN 1084.

XLIV.  
Siège de  
Larisse.

fense de cette place importante. Il l'anime par tous les motifs de devoir et d'honneur; il lui promet de faire la plus grande diligence pour courir à son secours; mais il ne lui dissimule pas que, dans l'état où il se trouve, il a besoin de toute la patience et de tout le courage de Céphalas pour attendre qu'il ait mis sur pied les forces nécessaires. Il travaille aussitôt à lever de nouvelles troupes; il demande des secours au sultan de Nicée. Soliman lui envoie sept mille hommes sous la conduite d'un de ses meilleurs capitaines. Les troupes nationales ne sont pas si tôt assemblées. Les Grecs, intimidés par les défaites précédentes, refusaient de s'engager dans de nouveaux périls; chacun fuyait le service, et il fallut un long temps pour former une armée, qui n'était composée que de soldats forcés, plus prêts à désertir qu'à combattre. Toutefois, le soin que prit Alexis de les exercer, sa libéralité, sa douceur, qui néanmoins ne rabattait rien d'une exacte discipline, les encouragements qu'il employait pour les animer, et, plus que tout cela, l'exemple de son courage à partager avec eux toutes les fatigues, vinrent à bout de changer en soldats des paysans et des bourgeois timides.

XLV.  
Préparatifs  
de la  
bataille.

Il y avait déjà plusieurs mois que Céphalas soutenait avec constance les attaques de Boëmond et repoussait tous ses efforts, lorsqu'Alexis approcha de Larisse. Il reçut, près de Tricala, une lettre de ce brave gouverneur, qui lui mandait que la ville était à l'extrémité; qu'après avoir consommé tous les aliments faits pour les hommes, on avait épuisé les tristes ressources de la dernière nécessité, et que, s'il ne les délivrait promptement, ils seraient forcés de se rendre.

*Je meurs de faim*, ajoutait-il, *partageant mon pain avec les habitants. Ce n'est pas que je craigne la mort ; mais je sais que mon dernier soupir entraînera la perte de la ville ; prête à ouvrir ses portes, dès que je ne pourrai plus les tenir fermées.* Sur cet avis , Alexis hâta sa marche ; et , persuadé , par l'expérience du passé , que la force ouverte ne pouvait réussir contre des ennemis invincibles , il résolut d'employer la ruse. Ayant consulté un habitant du pays sur la disposition du terrain d'alentour , il apprit qu'il était rempli de chemins creux et de ravines propres à couvrir des embuscades. Dès le lendemain matin , il assembla le conseil , et , après avoir écouté les différents avis , il exposa le sien. C'était de mettre à la tête de l'armée son beau-frère Nicéphore Mélissène , revêtu des marques de la dignité impériale , et de lui donner pour lieutenant Curtice Basile , surnommé Joannace , officier distingué par sa valeur et par sa science militaire autant que par sa naissance. Il leur ordonna , lorsqu'ils auraient préludé par quelques escarmouches , de charger de front avec toutes leurs troupes ; mais , après les premiers coups , de se débander par une crainte simulée , et de fuir vers un bourg voisin , nommé Lycostome. Il se chargea de faire le reste et leur promit la victoire , animant leur espérance par le récit vrai ou faux d'un songe de la nuit précédente , dans lequel le martyr saint Demetrius l'avait assuré du succès ; et , comme l'approche du danger porte les âmes faibles à la superstition , le hennissement des chevaux , qui se fit alors entendre dans tout le camp , parut être un augure plus infailible que n'aurait été une acclamation militaire. L'armée était campée à côté de La-

risse. C'était encore un théâtre capable d'animer les sentiments de valeur par le souvenir d'un des plus illustres événements ; cette plaine n'était qu'à cinq lieues de celle de Pharsale , si célèbre par la défaite de Pompée. Vers le soir, l'empereur prit avec lui un gros détachement de ses meilleurs cavaliers, et alla se poster dans un vallon de l'autre côté de la ville. Pour dérober aux ennemis la vue de ce mouvement, en sortant du camp, il les fit attaquer par un grand corps de cavalerie, qui détourna leurs regards et les attira dans la plaine, où l'on escarmoucha jusqu'à la nuit. Arrivé au lieu de l'embuscade, Alexis fit descendre ses cavaliers, qui passèrent la nuit avec lui, ventre à terre, la bride de leurs chevaux attachée à leurs bras.

XLVI.  
Bataille de  
Larisse.

Au lever du soleil, les deux armées se rangent en bataille. Robert avait laissé à son fils pour lieutenant-général, Bryenne, connétable de Pouille et de Calabre. La famille de ce guerrier n'avait de commun que le nom avec celle des Bryennes de Grèce. Celui-ci était fils d'Eudes de Redon, comte de Penthievre, petit-fils d'Alain III, duc de Bretagne. Il avait servi avec gloire Guillaume-le-Bâtard, dans la conquête du royaume d'Angleterre, et était venu ensuite en Italie s'attacher à Robert Guiscard, qui lui avait conféré la charge de connétable. C'est de lui que les auteurs bretons font descendre les barons de Châteaubriant. Boëmond, voyant dans l'armée grecque la pompe militaire qui avait coutume d'accompagner l'empereur, les enseignes qu'on portait devant lui, les cavaliers de la garde avec leurs piques semées de clous d'argent, les chevaux du prince couverts de housses de pourpre, ne douta pas qu'Alexis

n'y fût en personne. Il partage son armée en deux corps, prend sa place vis-à-vis de l'empereur, et donne l'autre corps à Bryenne. Il s'élance aussitôt sur l'ennemi, avec sa fougue accoutumée, brûlant d'envie d'en venir aux mains avec Alexis, et d'envoyer à son père un prisonnier de cette importance. Les Grecs, après quelques moments de résistance, tournent le dos, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu. Boëmond les poursuit avec chaleur. Alexis qui observait tous leurs mouvements, jugeant par la promptitude de la fuite et de la poursuite, que les deux armées devaient être déjà bien loin, remonte à cheval, et, sortant de l'embuscade, va fondre sur le camp des Normands ; il massacre tous ceux qu'il y trouve et se rend maître des bagages. Il aperçoit dans la plaine Boëmond d'un côté, Bryenne de l'autre, également acharnés à la poursuite des fuyards. Il envoie à la suite de Bryenne George Pyrrhus, à la tête des archers, avec ordre de n'approcher l'ennemi qu'à la portée de l'arc et de tirer aux chevaux. Il savait que les cavaliers normands, tout couverts de fer et chargés d'armes pesantes, perdaient leur force dès qu'ils étaient démontés. Pyrrhus obéit, et les décharges de flèches en ayant abattu un grand nombre, les efforts qu'ils faisaient pour se relever, et l'agitation tumultueuse des hommes et des chevaux les enveloppèrent bientôt d'une si épaisse nuée de poussière, que ne se voyant plus les uns les autres, ils n'apercevaient pas même les traits qui venaient leur apporter la mort. Bryenne détache trois cavaliers pour aller promptement donner avis à Boëmond du danger où il se trouvait. Boëmond ayant dissipé tout ce qui fuyait devant lui, et se croyant vainqueur de toutes parts, avait déjà passé dans une petite

île du Pénée, où il ne songeait qu'à se rafraîchir. Une nouvelle si imprévue l'étonne sans l'abattre; il vole au bord du fleuve, et monte avec quelques cavaliers sur une éminence voisine. Dès que les Impériaux l'aperçoivent, plusieurs escadrons courent à lui; il descend sur eux avec tant de vigueur, qu'il en abat cinq cents sur la plaine. L'empereur, prévoyant que Boëmond, resserré entre le fleuve et la ville, ne pouvait échapper que par un passage étroit, le fait occuper par un détachement de ses meilleures troupes, joint à un corps de Turks auxiliaires. Le prince furieux leur marche sur le ventre, taille en pièces Turks et chrétiens, et en renverse une partie dans le fleuve. Il passe la nuit sur le bord, et Bryenne vient le rejoindre.

XLVII.  
Suites de la  
bataille.

Toute son armée étant rassemblée, il côtoie le fleuve le long d'une plaine bordée de forêts, qui se terminait à une gorge fort étroite entre deux collines, séparées de Larisse par un terrain marécageux. Il traverse le défilé sans être attaqué par les Grecs, qui ne surent pas profiter d'une occasion si avantageuse. Le lendemain, mais trop tard, Michel Ducas, frère de l'impératrice Irène, jeune prince plein de valeur, suivi de toute l'infanterie et de la cavalerie auxiliaire, parut à l'entrée du défilé qui le séparait de Boëmond. Il avait ordre de ne s'y pas engager, mais d'y faire seulement filer les cavaliers turks et sarmates, pour voltiger dans la plaine et tirer leurs flèches, sans en venir aux approches. Mais lorsque les bataillons restés en deçà les virent déboucher de l'autre côté, et harceler les Normands qui demeuraient immobiles, s'imaginant que c'était un effet de crainte, et que l'ennemi ne songeait qu'à fuir, ils veulent avoir leur part de la

victoire, et sans attendre d'ordre, ils se jettent pêle-mêle dans le passage. Michel ne pouvant les retenir, prend le parti de les suivre. Alors Boëmond, qui n'avait contenu ses gens que pour attirer le gros des ennemis, tombe sur eux avec toutes ses forces, comme sur une proie assurée. Les Grecs ne peuvent soutenir une attaque si violente. Ils repassent le défilé plus confusément qu'ils n'étaient venus, et avec beaucoup de perte. Boëmond les poursuit jusqu'au Pénée. Il les aurait poussés plus loin, et en aurait fait un plus grand carnage, sans un accident qui jeta le trouble dans son armée. Un soldat use, ayant percé en fuyant le porte-enseigne de Boëmond, lui arracha son drapeau, et, après l'avoir tourné en l'air, l'abassa vers la terre : c'était le signal de la mort du général. A cette vue les Normands prennent l'alarme; tous, excepté ceux qui environnaient Boëmond, le croient tué; ils abandonnent la poursuite et fuient vers Tricala. Boëmond, ne pouvant les rallier, est lui-même obligé de les suivre; et, renonçant à son entreprise sur Larisse, qu'il avait inutilement assiégée durant plusieurs mois, il se retire à Castorie. L'empereur, voyant Larisse hors de danger, y laisse une partie de ses troupes, et retourne par Thessalonique à Constantinople, glorieux d'avoir réparé la honte de deux défaites par les derniers succès de cette campagne, dans laquelle il avait fait lever le siège d'une ville importante, et remporté une demi-victoire sur un ennemi toujours vainqueur.

L'activité de Boëmond ne laissait espérer aucun repos, tant qu'il serait dans le pays. L'empereur usa d'artifice pour lui faire repasser la mer. Il savait que la plupart des Normands étaient rebutés des fatigues

XLVIII.  
Alexis  
oblige Boë-  
mond à  
repasser en  
Italie



continuelles que Boëmond leur faisait essuyer, et que depuis le commencement de la guerre, Robert ne s'était pas vu en état de distribuer la paie aux soldats; il avait su les contenir, en leur faisant part du butin et leur promettant de grandes récompenses. Alexis fit couler dans leur camp des émissaires secrets, qui, se mêlant parmi les soldats, leur inspiraient des sentiments séditieux. « Jusqu'à quand, leur disaient-ils, « prodiguerons-nous notre vie pour des maîtres in-  
« grats, qui ne paient nos travaux passés que par  
« d'autres encore plus pénibles? Depuis quatre ans que  
« nous faisons la guerre dans un pays hérissé de ro-  
« chers et de forteresses, tantôt perdus dans les nues  
« sur le sommet des montagnes, tantôt abîmés dans  
« les précipices, quelle récompense avons-nous reçue?  
« Que peut même espérer notre patience, sinon de  
« nouvelles blessures? Toujours dans les batailles, dans  
« les attaques, dans les assauts devant des places im-  
« prenables, est-il dans cette malheureuse contrée une  
« seule muraille, est-il une motte de terre qui ne  
« soit teinte de notre sang? Accablés de misère, exté-  
« nués de disette, obligés à vivre de rapines et de  
« carnages comme les bêtes féroces, on nous soustrait  
« notre solde, qui ne sert qu'à entretenir la guerre,  
« et à nous acheter de nouveaux périls. Forçons nos  
« tyrans à nous payer enfin de tant de fatigues; qu'ils  
« nous rendent le misérable fruit de nos services; ou  
« s'ils continuent de nous le refuser, montrons-leur  
« que nos véritables ennemis sont ceux qui nous ac-  
« cablent de maux ». Ces discours passant de bouche en  
bouche, soulèvent toute l'armée. On prend les armes;  
on environne la maison de Boëmond; on demande à

grands cris la paie de quatre années. Il tâche en vain d'apaiser les séditieux, en leur promettant de les satisfaire dans peu de jours; qu'ils lui donnent seulement le temps de mander à son père les besoins de l'armée. Ils répondent qu'ils veulent être payés sur-le-champ; et il a bien de la peine à obtenir d'eux la liberté d'aller lui-même chercher en Italie les sommes nécessaires. Il part aussitôt, laissant à Bryenne la garde de Castorie, et s'embarque à la Valonne.

L'empereur, de retour à Constantinople, trouva toute la ville troublée par l'audace d'un sophiste turbulent nommé Italus. C'était un Italien, fils d'un soldat, qui, ayant passé sa première jeunesse à la suite de son père, n'avait eu d'autre école que les camps et les armées. Ignorant, mais présomptueux et fanfaron, il alla chercher fortune à Constantinople, et crut la faire plus aisément, en se donnant pour philosophe. La Grèce, autrefois le berceau et le domicile de la philosophie, n'en conservait plus que la vanité. Le nom de dialectique était en honneur; mais cette science n'était plus qu'une recherche de subtilités frivoles et de vaines pointilleries, sur lesquelles les plus graves docteurs se battaient à outrance; et le peuple, spectateur de ces combats opiniâtrément ridicules, prenait parti avec chaleur. Italus était fait pour jouer un grand rôle dans ces disputes. Intrépide et insolent, avec l'avantage d'une grande taille et d'une voix de tonnerre, il s'attacha d'abord à Psellus, le héros de la philosophie de son temps. Mais Italus, toujours soldat jusque dans l'école, insulta bientôt son maître, et se faisant un point d'honneur de le contredire, il forma une secte à part. Un homme de cette espèce ne méritait que l'obscurité; le mauvais

XLIX.  
L'Eglise  
grecque  
troublée par  
Italus.

goût du siècle en fit un personnage. De grands seigneurs, qui prétendaient bien avoir autant d'esprit et de lumières que de naissance, le produisirent à la cour. L'empereur Michel Parapinace, quoique disciple de Psellus, fut bien aise d'entretenir de temps en temps le rival de son maître; et Botaniate, quoiqu'il n'y comprît rien, ne se lassait pas de l'entendre. Alexis, plus sensé, ne l'admirait pas; mais le croyant attaché à sa personne, et plus instruit que tout autre des affaires d'Italie, où il était né et avait passé une partie de sa vie, il l'envoya au commencement de la guerre à Dyrrachium, pour observer les mouvements de Robert. Il apprit qu'Italus le trahissait, et donna ordre de l'arrêter. Italus averti s'enfuit à Rome, et de là il fit sa paix avec l'empereur, par l'entremise des amis puissants qu'il avait à la cour. Il revint donc à Constantinople, et plus accrédité que jamais, il redoubla de hardiesse. Il devint le chef, ou, comme on parlait alors, le prince des philosophes de son temps. Ses disciples, enivrés de sa doctrine et attachés à lui jusqu'au fanatisme, imitaient les emportements de leur maître, et remplissaient la ville de bruit et de trouble, frappant et maltraitant ceux qui se montraient rebelles à leurs raisonnements. Ils établissaient leurs dogmes par droit de conquête. Le philosophe tyran triomphait; mais par malheur il s'avisa de faire le théologien, et la théologie, moins endurante, renversa d'un souffle tout cet édifice de charlatanerie. Mêlant à ses spéculations platoniciennes des systèmes hétérodoxes, il révolta les prélats; et l'empereur chargea son frère Isaac, qui ne manquait pas de lumières, de faire examiner sa doctrine. Le tribunal ecclésiastique, par le-

quel il fut interrogé, peu satisfait de ses réponses absurdes, le mit entre les mains du patriarche Eustrate Garidas, pour être instruit et ramené de ses erreurs. Eustrate le logea dans son palais, à dessein de travailler à le convertir. Mais comme il était lui-même fort ignorant, à peine l'eut-il entretenu pendant quelques jours, qu'il se laissa éblouir par les sophismes d'Italus, et de son censeur et son juge il devint son avocat. Les autres prélats se déclarèrent contre le patriarche, et le peuple, animé par leurs discours, révolté d'ailleurs de l'insolence d'Italus, courut en foule au palais patriarcal, menaçant de le jeter par les fenêtres. Le philosophe se cacha, et l'empereur pour faire cesser tous ces troubles, se fit donner une liste des erreurs d'Italus. On les réduisit à onze articles, qui contenaient plusieurs rêveries contraires à l'Écriture et à la tradition de l'église. Le nouvel hérésiarque fut obligé, par ordre de l'empereur, de monter tête nue sur le jubé de Sainte-Sophie, et là, en présence de tout le peuple, de rétracter et de condamner chacun de ces articles. Il obéit ; mais cette humiliation le rendit furieux. Il continua de débiter sa doctrine avec plus d'effronterie qu'auparavant. Les prélats s'assemblèrent et prononcèrent anathème contre sa personne. Ce coup le terrassa ; il craignit d'être enfin livré à la justice séculière, et ne se sentant nulle disposition au martyre, il se réduisit au silence. On dit même que, dans la suite, il revint de bonne-foi de ses erreurs, et qu'il donna toutes les marques d'une véritable conversion. Ce fut en cette occasion que le patriarche Eustrate Garidas, qui avait fait preuve d'incapacité, fut déposé par ordre de la cour, et la place fut remplie par Nicolas sur-

nommé le Grammairien, homme vertueux, mais très-médiocrement digne du surnom qu'il portait, et qui, dans le langage de ce temps-là, signifiait un homme consommé dans les sciences humaines.

L.  
Alexis  
reprend  
Castorie.  
Anna Comn.  
l. 6.

Alexis apprit avec joie le succès de son artifice et le départ de Boëmond. Alors, rassuré par l'éloignement de ce brave guerrier, il se remit en campagne, dans le dessein de chasser Bryenne de Castorie. Il arriva devant la place avec tout l'appareil d'un siège. Castorie était située au milieu d'un lac, dans une presqu'île jointe au continent par un isthme fermé d'une muraille flanquée de tours. Cette gorge étroite s'élargissait peu à peu, et se terminait à une place environnée de rochers, qui servaient de murs à la ville. Une situation si avantageuse, jointe à la valeur du commandant, rendait l'entreprise très-difficile. Alexis s'établit devant l'isthme, dans un camp palissadé et bordé de tours de bois ceintes de bandes de fer aux jointures des étages. Il met ensuite ses machines en action, et ne cesse de battre la barrière de l'isthme. Les assiégés se défendent avec courage; ils ferment de leurs corps les brèches qu'on faisait à la muraille, et réparent la nuit ce qui avait été abattu pendant le jour. L'empereur n'espérant pas les réduire par la force, résolut de s'aider de la ruse. Il avait observé que les rochers qui bordaient la presqu'île du côté opposé à l'isthme, étaient beaucoup plus élevés et plus escarpés que les autres; d'où il conjectura que cette partie était la plus mal gardée. Il espéra donc surprendre la ville par cet endroit. Mais il fallait des bateaux pour arriver au pied de ces rochers, et il n'y en avait pas un sur le lac. On en ramassa de toutes les rivières voisines, et, après les avoir voiturés au camp, on les

descendit dans le lac. George Paléologue, toujours prêt à courir aux entreprises hasardeuses, s'y jeta avec les plus braves de l'armée. L'empereur lui recommanda d'aborder de nuit au pied des rochers et d'y attendre le signal ; de grimper aussitôt sur la cime, et quand il verrait les habitants aux prises avec l'empereur qui les attaquerait par l'isthme, de descendre sur eux, et de les charger par derrière. Il jugeait bien que, ne pouvant résister à ces deux attaques à la fois, ils seraient infailliblement forcés par l'une ou par l'autre. Tout fut exécuté selon le plan qu'avait dressé l'empereur. Bryenne, pris entre deux troupes ennemies, exhortait encore ses gens à se défendre avec courage ; mais ils s'écrièrent que ce serait se sacrifier en pure perte, et qu'il ne restait d'autre voie de salut que de capituler. Ils députèrent donc à l'empereur, qui leur accorda une capitulation honorable. Il leur laissa le choix de s'engager dans ses troupes ou de repasser le golfe pour retourner en Italie. Pour leur donner à ce sujet une entière liberté, on convint que l'empereur ferait planter deux drapeaux, l'un près de l'église de saint-George, pour ceux qui voudraient passer à son service ; l'autre du côté de la Valonne pour ceux qui aimeraient mieux retourner dans leur pays. La plupart embrassèrent le service de l'empereur ; c'étaient des aventuriers sans bien, sans famille, qui se laissèrent attirer par des espérances de fortune, dont le soldat est toujours la dupe. Alexis les aurait donnés tous pour le seul Bryenne, dont il estimait la valeur. Mais ce guerrier n'était pas de caractère à vendre son honneur. Tout ce que l'empereur put obtenir de lui, ce fut la promesse de ne plus servir contre l'Empire, à condition qu'Alexis le

ferait escorter jusqu'à la frontière : ce qui fut accordé. Bryenne, fidèle à sa parole, se retira sur ses terres en Bretagne.

LI.  
Punition des  
Pauliciens.

Avant de se retirer à Constantinople, Alexis voulut punir les Pauliciens, qui avaient abandonné son armée. On ne pouvait sans un grand danger employer la force contre eux : c'eût été réduire au désespoir un peuple meurtrier et accoutumé à braver la mort. Mais il était aussi d'une dangereuse conséquence de laisser leur désertion impunie. Pour épargner le sang de ces hommes féroces, et celui de ses propres soldats, il usa d'une feinte, et étant arrivé à Mosynople <sup>1</sup> (c'était l'ancienne Maximianopolis dans la province de Rhodope, à trente lieues de Philippopolis), il y manda les principaux de la nation, comme pour les récompenser de la valeur qu'ils avaient montrée dans la bataille de Dyrrachium. Il voulait, disait-il, les attacher à l'Empire par un traitement plus avantageux. La prise de Castorie les avait déjà intimidés, et l'espérance d'une meilleure fortune les attira dans le piège. Lorsqu'ils furent arrivés en grand nombre, l'empereur se fit donner la liste de leurs noms ; et sous prétexte de vouloir les connaître chacun en particulier pour en user avec eux à proportion de leur mérite, il les fit appeler devant lui par dixaines. Dès qu'ils étaient entrés, on leur ôtait leurs armes et leurs chevaux, et on les conduisait en diverses prisons qui leur étaient préparées. Chaque dizaine se présentait sans être instruite de ce qui s'était fait à l'égard des autres, et était traité de la même manière.

<sup>1</sup> Il faut corriger ce qui est dit de Mosynople t. 14, p. 206, sur ce qui est dit ici.

*Note de Lebou.*

Lorsqu'ils furent tous arrêtés, on leur fit leur procès. Leurs biens furent confisqués, et distribués pour récompense aux autres soldats qui s'étaient signalés par leur fidélité et leur bravoure. On envoya des gardes à Philippopolis, pour chasser leurs familles de leurs maisons et de leurs terres, et en prendre possession au nom de l'empereur. Néanmoins on fit grace dans la suite à plusieurs d'entre-eux, et surtout à ceux qui consentirent à recevoir le baptême. Les plus coupables furent transportés dans des îles désertes. Les autres eurent la liberté de se retirer où ils voudraient. La plupart retournèrent à Philippopolis, préférant à tout autre séjour celui de leur patrie, quoiqu'ils n'y trouvassent plus qu'une triste indigence.

Les précautions que prit l'empereur pour les contenir dans l'obéissance eurent le succès qu'il désirait. Il n'y en eut qu'un seul qui fit éclater son ressentiment, et c'était celui dont il semblait qu'on eût le moins à craindre. Lorsqu'Alexis avait reçu de Botaniatè la dignité de grand-domestique, il avait pris à son service un Paulicien nommé le Bègue, à cause du défaut de sa langue. Content de son zèle et de son intelligence, il le fit baptiser et le maria avec une fille de condition attachée au service de l'impératrice. Le Bègue avait laissé quatre sœurs dans son pays, il apprit qu'elles étaient enveloppées dans la proscription commune, et dépouillées de leurs biens. Pénétré de douleur, il résolut de venger, autant qu'il le pourrait, sa famille et sa patrie. Sa femme ayant découvert son dessein, en avertit un officier principal, et le Bègue, se sentant démasqué, débaucha plusieurs de ses amis, s'enfuit avec eux au fond de la Thrace, et s'empara d'une forteresse

LIX.  
Révolte  
d'un Pauli-  
cien.



abandonnée, située sur le sommet d'une montagne, dont il fit une retraite de brigands. Anne Comnène la nomme *Béliatoba*. Ne vivant que de rapines, il faisait tous les jours des courses dans les campagnes voisines, et portait le ravage jusqu'aux portes de Philippopolis. Non content de cette vengeance, il fit alliance avec les Patzinaces voisins du Danube et maîtres de la ville de Dristra. Alors, renonçant à sa femme qu'il avait laissée à Constantinople, et dont il se croyait trahi, il épousa la fille d'un de leurs seigneurs. Il travaillait à les engager dans une guerre contre l'empereur, lorsqu'Alexis, prévoyant les maux qu'un seul homme pouvait causer à tout l'Empire, tâcha de le ramener par une amnistie, dont il lui envoya l'assurance dans une bulle d'or. Mais le Bègue ne se laissa pas prendre à toutes ces belles paroles, et profitant de l'avantage de son poste et des autres occupations de l'empereur, il continua long-temps ses ravages.

LIII.  
Murmures  
contre  
Alexis au  
sujet de  
l'enlève-  
ment des  
vases sacrés.  
Ann. Comn.  
1. 6.  
Baronius.

L'empereur, retournant à Constantinople après la prise de Castorie, s'attendait à y être reçu avec la joie et les honneurs d'un nouveau triomphe. Mais au lieu d'acclamations, il n'y trouva que des murmures. Surpris d'une telle réception, il apprit que tout le peuple le maudissait comme un tyran qui avait pillé les églises et profané les vases consacrés au culte du Seigneur, et que, dans les places et les carrefours de la ville, on le comparait à l'impie Balthazar. Les zélateurs avaient profité de son absence pour indisposer les esprits; et à force de faire gémir la religion éplorée, à force de montrer les autels dépouillés, disaient-ils, par une main sacrilège, ils étaient venus à bout de rendre le prince universellement odieux. Alexis, moins attentif à

conserver l'amour du peuple que sensible au regret de l'avoir perdu, fit tous ses efforts pour le recouvrer. Quoique le besoin le plus urgent l'eût forcé à recourir à cette ressource, et qu'il ne l'eût employée qu'avec la résolution de rendre après la guerre tout ce qu'il avait tiré des églises, sa conscience ne lui faisant aucun reproche, il voulut cependant faire cesser ceux de ses sujets. Il convoqua une assemblée générale dans le palais de Blaquernes, à dessein de s'y justifier et de plaider lui-même sa cause. Tout le sénat, toute la noblesse militaire, tout l'ordre ecclésiastique s'y rendirent, impatients de savoir le sujet d'une convocation si extraordinaire. Alexis était grand comédien. Assis sur un siège élevé, quoiqu'il présidât à l'assemblée, il avait cependant la contenance humiliée d'un accusé, et semblait comparaître devant ses juges. Il fit citer les gardiens du trésor des églises, et lire d'une part le rôle des vases et des ornements dont ils étaient dépositaires, de l'autre le mémoire de ceux qu'ils avaient été obligés de mettre entre les mains de l'empereur. Il se trouva que le prince n'avait fait usage que de l'or et de l'argent prodigué par Monomaque sur le tombeau de l'impératrice Zoé, et de quelques vases peu nécessaires au culte divin. Cette information achevée, l'empereur déclara qu'il s'en remettait au jugement de l'assemblée, et qu'il permettait à chacun d'opiner à sa volonté.

Comme cette invitation ne tentait personne, et qu'on demeurait en silence, l'empereur prenant un air plus assuré et un ton de voix plus ferme: « Vous n'ignorez pas, dit-il, en quel état se trouvait l'Empire, lorsque vous m'en avez confié le gouvernement. Attaqué par les Barbares, destitué de tous les secours

« d'argent et de troupes nécessaires pour sa défense, il  
« penchait vers sa ruine ; j'en ai senti tout le poids  
« dans les efforts qu'il m'a fallu faire pour le relever.  
« Malgré l'épuisement du trésor, il a fallu lever des trou-  
« pes, les vêtir, les armer, pourvoir à leur subsistance,  
« fournir à toutes les dépenses de la guerre, ce monstre  
« dévorant et insatiable. Je puis bien protester à aussi  
« juste titre qu'autrefois Périclès, que tout l'argent qui  
« m'a passé par les mains n'a été employé que pour le  
« salut de l'Empire. C'est pour défendre votre honneur  
« et votre liberté que j'ai imploré le secours de l'église,  
« notre mère commune. C'est elle qui m'a mis les armes  
« à la main ; c'est sous ses auspices que, volant moi-  
« même à tous les dangers, toujours environné des  
« armes des ennemis, sentant sur mon corps la pointe  
« de leurs épées, servant de but à leurs traits, j'ai tant  
« de fois exposé ma vie, pour conserver nos temples et  
« nos autels. Je ne m'étonne pas cependant que ma  
« conduite ait éprouvé la censure. David, qui joignait  
« à la majesté royale le divin caractère de prophète, n'en  
« a pu éviter les traits, lorsqu'il fut réduit à se nourrir  
« lui et sa troupe des pains réservés aux prêtres. J'ose  
« le dire ; ce que j'ai fait est encore plus excusable,  
« puisque la loi judaïque ne portait aucune exception,  
« et que les canons de l'église permettent de vendre  
« les vases sacrés, lorsqu'il ne reste aucun autre moyen  
« de racheter des captifs. Et quand est-ce que cette  
« nécessité fut jamais plus pressante ? Ce n'était pas  
« quelques malheureux qu'il s'agissait de délivrer ; c'é-  
« taient des provinces entières, de grandes villes ;  
« c'était Constantinople même, c'était la chrétienté  
« que des nations infidèles menaçaient d'une honteuse

« et cruelle servitude. C'est pour éloigner ces affreux  
« désastres que nous avons non pas enlevé, mais em-  
« prunté pour quelque temps des vases, des ornements  
« de peu d'usage. J'espère qu'avec un peu de réflexion,  
« vous ne condamnerez pas des vues si chrétiennes,  
« et que les plus mal disposés reviendront d'une injuste  
« prévention. »

L'éloquence d'Alexis ne fit pas l'impression qu'il espérait. Les esprits étaient aliénés. Ceux qui, deux ans auparavant, avaient condamné la roideur inflexible de l'évêque Léon, étaient eux-mêmes revenus à son rigorisme. Alexis lisant sur tous les visages des signes d'improbation, reprit le ton suppliant, se confessa coupable, et se condamna lui-même à une promptre restitution. Il fit lire de nouveau les registres des églises, et mettre le prix à tout ce qu'il en avait enlevé. Il régla la somme qui serait tous les ans payée de son trésor, jusqu'à ce que la dette fût entièrement acquittée, et pour l'intérêt, il se chargea de l'entretien des clercs qui desservaient une des principales églises de la sainte Vierge. Son empressement à dissiper tous les nuages le porta même à publier une bulle d'or, dans laquelle, après s'être excusé sur la nécessité, il confesse son prétendu crime, en demande pardon à Dieu à la face de tout l'Empire, défend à ses successeurs d'avoir jamais recours à cette ressource qu'il traite de sacrilège, déclare impie quiconque osera l'employer, et le charge de malédictions. Une longue expérience n'avait pas encore suffi pour apprendre aux princes, que toutes ces défenses signifiées d'avance à leurs successeurs, s'ensévelissent avec eux dans le même tombeau, et que l'autorité morte qui les a faites, perd sa force contre l'au-

LV.  
Satisfaction  
d'Alexis.

torité vivante qui les viole. Cette bulle, qui se lit encore dans le corps du droit oriental, est datée du mois d'août de l'an 1082. Mais il m'a paru plus conforme à la suite des événements, de la rapporter à l'année 1084, selon le récit d'Anne Comnène, et de supposer dans cette date une erreur de copiste.

LVI.  
Conjuration.

On découvrit dans ce même temps une conjuration formée contre l'empereur. La qualité des conjurés pouvait la rendre dangereuse. L'imprudence qui, par un bienfait du ciel, semble être attachée à ces complots criminels, ne la rendit funeste qu'à eux-mêmes. Ils furent accusés et convaincus. Alexis signala sa clémence en leur laissant la vie; il se contenta de confisquer leurs biens et de les condamner à l'exil.

LVII.  
Robert repasse en Illyrie.  
Ann. Comn.  
l. 6.  
Ducange, not. et hist. de C. P. l. 4.  
Malaterra. l. 3, 4.  
Guill. Apul. l. 5.  
Hist. belli sacri.  
Order. l. 5,  
7.  
Guill. Malmesb. l. 3.  
Roger de Hoveden.  
Chron. Bar.  
Chron. Sallern.  
Calend.  
Mauric. Andegar.  
Nérol. Molism.  
Chron. Amal.  
Lup. protosp.  
Romualdi

Pendant que ces événements occupaient l'empereur à Constantinople, Robert se préparait à repasser en Illyrie. Les succès de Boëmond l'avaient d'abord comblé de joie. Les deux journées de Joannine et d'Arta lui donnaient les plus grandes espérances. Le jour même que son fils avait battu Alexis devant Arta en Épire, il avait forcé en Italie l'empereur Henri de sortir de Rome, en sorte que, par un bonheur inouï, il avait en un seul jour, dans deux diverses contrées, remporté deux victoires, l'une par lui-même, l'autre par son fils. La levée du siège de Larisse commença à altérer son contentement. Le retour de Boëmond, la perte de Castorie et la dispersion de ses troupes, dont une partie s'était donnée aux Grecs, achevèrent de l'affliger; mais toujours ferme et intrépide au milieu des revers, il résolut d'aller en personne rappeler la fortune, qui n'osait le trahir qu'en son absence. Il fit publier dans tous ses états une nouvelle expédition en

Illyrie. Tous ses sujets étaient soldats comme leur prince, et bientôt il vit à sa suite une brillante jeunesse, qui ne respirait que les combats et la gloire. Il équipa en peu de jours une flotte nombreuse, et prenant avec lui ses quatre fils, Boëmond, Roger, Robert et Gui, il fit partir avant lui Boëmond et Gui pour assurer son passage, en s'emparant de la Valonne et de Butrot, ce qu'ils exécutèrent sans peine. Anne Comnène dit qu'Alexis avait secrètement tenté la fidélité de Gui, par l'offre d'un mariage riche et honorable dans la maison impériale, et que ce jeune seigneur y avait consenti, cachant avec soin à son père et à son frère cette négociation avec l'ennemi de sa famille. Mais la suite de la conduite de Gui ne permet pas de le soupçonner d'une perfidie assurément très-criminelle, quoiqu'Anne Comnène n'y attache aucun blâme. Robert rassembla sa flotte à Tarente, d'où il la fit passer à Brindes, comme au port le plus sûr de cette côte. Peu après, faisant réflexion que le trajet était plus court d'Otrante à la Valonne, il revint à Otrante, où il attendit le vent favorable. Il partit au mois de septembre avec ses fils Roger et Robert, laissant ses états au gouvernement de sa femme, qui l'accompagna jusqu'au moment du départ.

Robert étant arrivé sans danger à la Valonne, fut obligé par le mauvais temps d'y séjourner deux mois sans pouvoir mettre à la voile. Cependant l'empereur, dès qu'il reçut la nouvelle des préparatifs du prince normand, avait écrit aux Vénitiens pour les prier de mettre leur flotte en mer, leur promettant de les dédommager des frais de l'armement. Il équipa lui-même ce qu'il avait de vaisseaux, et les garnit de troupes sous

Chron.  
Leo Allat.  
de eccles.  
orient. et  
occid. per-  
petua con-  
sens. l. 2, c.

10.  
Lucius de  
regno Dal-  
mat. l. 3, c.

2.  
Sabellic. de  
cad. 1, l. 5.  
Pagi ad Bar.  
Giann. Hist.  
Nap. l. 10,  
c. 6.

LVIII.  
Bataille na-  
vale de Ro-  
bert contre  
les Grecs et  
les Véné-  
tiens.

le commandement de Maurice. La flotte vénitienne, aux ordres du doge Dominique Sylvio, assiégeait déjà Corfou, lorsque celle de l'empereur vint la joindre, et selon Anne Comnène, Robert fut vaincu dans trois grands combats. Mais comme les autres historiens n'en disent rien, à l'exception de Sabellicus, qui parle de trois combats, dont un seul fut décidé à l'avantage des Vénitiens, il est à croire que la princesse a été mal informée de ces événements, qui ont suivi de près sa naissance, ou qu'elle exagère comme des actions importantes de simples rencontres de quelques vaisseaux, dans lesquelles Robert eut peut-être du désavantage. Mais elle convient elle-même de la grande victoire qu'il remporta dans une bataille générale entre Corfou et Céphalonie, quoiqu'elle en abrège beaucoup le récit, et qu'elle diminue, autant qu'elle peut, la gloire du vainqueur. Nous suivrons donc plus volontiers Guillaume de Pouille, qui décrit les principales circonstances de cette célèbre journée. La flotte de Robert était composée de cent frégates légères, et de vingt vaisseaux de haut bord. Il divisa ceux-ci en quatre escadres chacune de cinq bâtiments, il se mit à la tête d'une division, et ses trois fils, Roger, Robert et Boëmond à la tête des trois autres. Les bâtiments de moindre grandeur voguaient à la suite de chaque division. Dans la flotte impériale, les navires grecs n'étaient que de grosses barques armées en guerre; mais neuf vaisseaux vénitiens surpassaient en force et en grandeur tous ceux de Robert. Ils viennent fondre sur les Normands, et présentent au bout de leurs vergues de grosses masses de fer prêtes à les abîmer, lorsqu'ils viendraient à l'abordage. En même temps les barques

grecques, semées dans les intervalles, font pleuvoir une grêle de pierres et de flèches. Tous ceux qui montaient le vaisseau de Roger sont blessés; il a lui-même le bras percé d'un dard, et continue de combattre, ne sentant que l'ardeur de vaincre. Son père lui envoie ordre de courir sur toutes ces barques légères qui voligent entre les vaisseaux vénitiens; il leur donne la chasse et les met en fuite. Il ne restait plus que les bâtiments de Venise, qui semblaient être autant de forteresses flottantes. Les Normands les heurtent avec tant de violence, que sept sont coulés à fond; les deux autres sont pris. Quoique les barques grecques eussent fui promptement, et que la crainte leur donnât des ailes, on en atteignit sept, qui furent amenées à Robert. On fit deux mille cinq cents prisonniers, d'autres disent cinq mille, et selon Anne Comnène il y eut treize mille tant Grecs que Vénitiens qui périrent dans les eaux. Elle ajoute, ce que le caractère de Robert rend peu vraisemblable, que le vainqueur traita les prisonniers avec une inhumanité barbare; qu'il fit crever les yeux aux uns, couper le nez, les mains, les pieds aux autres, et que, loin d'intimider par ses cruautés les gens du pays, qu'il sollicitait à la révolte contre Alexis, ils lui répondirent qu'ils demeureraient fidèles à l'empereur, quand même ils verraient égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfants.

Les approches de l'hiver rendant la mer impraticable, Robert mit sa flotte à couvert dans le lac de Glykys sur la côte d'Épire, au sud-est de Corfou, et s'en alla hiverner avec son armée à Bundicia dans le voisinage. La rigueur du froid et la famine dans un pays dévasté firent périr en trois mois dix mille fantassins

An 1085.

LIX.

Mort de  
Robert.



et cinq cents cavaliers. Boëmond malade fut obligé d'aller chercher du soulagement en Italie. Au retour du printemps, Roger, par ordre de son père, passa dans l'île de Céphalonie avec quelques vaisseaux, et mit le siège devant la capitale. L'entreprise étant plus difficile qu'elle ne l'avait paru, Robert alla prendre sa flotte; mais la sécheresse avait tellement fait baisser les eaux du lac, qu'il était impossible de mettre les vaisseaux à flot. Le duc, fécond en expédients, rétrécit le lit du lac, en enfonçant à droite et à gauche un rang de troncs d'arbres bien liés ensemble, garnis de claies en dedans, et en dehors d'une épaisse terrasse de sable, qui bouchait toutes les fentes et soutenait l'ouvrage. Il fit rassembler toutes les eaux dans ce canal. Elles se trouvèrent bientôt assez hautes pour porter les navires à la mer, et la flotte mouilla au promontoire d'Ather en Céphalonie, du côté de l'île d'Ithaque. Mais avant que Robert eût pu rejoindre son fils, il fut pris d'une fièvre ardente qui le réduisit en peu de jours dans un état où l'on désespérait de sa vie. A cette triste nouvelle, Roger abandonne le siège et accourt auprès de son père. Sigelgaïte et Boëmond passent le golfe en diligence, et n'arrivent que pour recevoir ses derniers soupirs, le 17 juillet. La désolation fut extrême. Ce guerrier, aussi bon et aussi généreux que hardi et invincible, était autant chéri de ses troupes que de sa propre famille. Quelques auteurs ont prétendu que Sigelgaïte, mère de Roger, craignant que Robert ne donnât ses états d'Italie à Boëmond, fils du premier lit, le fit mourir de poison. Des historiens, moins hardis à donner cours aux calomnies populaires, disent au contraire que cette princesse fut inconsola-

ble. Roger, qu'il avait nommé son héritier au duché de Pouille et de Calabre, fit embarquer toutes les troupes pour accompagner le corps de son père qu'on transportait en Italie. La flotte essuya dans le passage une furieuse tempête; plusieurs vaisseaux furent submergés, et le corps de Robert tomba dans la mer. On eut peine à le retirer des eaux. Comme il était corrompu en arrivant au port d'Otrante, on enterra dans cette ville le cœur et les entrailles; et après avoir de nouveau embaumé le reste, on le transporta dans l'église de la Sainte-Trinité à Venuse, comme il l'avait ordonné. Telle fut la fin de ce guerrier, qui avait fait trembler les deux Empires. On peut dire que Robert Guiscard et Guillaume-le-Conquérant furent les deux héros de leur siècle. Tous deux également braves, rusés, politiques, ils n'eurent de supérieur du côté de la hardiesse et de l'ambition que le pape Grégoire VII, qui mourut cette même année.

Quoiqu'Alexis se sentît déchargé d'un fardeau qu'il avait peine à supporter, il se fit néanmoins honneur à lui-même par les larmes qu'il versa en apprenant la mort d'un ennemi si estimable. La conjoncture était favorable pour recouvrer tout ce qu'il avait perdu en-deçà du golfe. Aussi fut-il prompt à en profiter. Il engagea les Vénitiens que le commerce avait attirés à Constantinople, à solliciter par lettres leurs compatriotes, qui habitaient en assez grand nombre à Dyrrachium, avec des marchands d'Amalphi et d'autres occidentaux, de servir l'empereur pour le remettre en possession de la ville. Il n'épargna ni présents ni promesses, et il n'eut pas de peine à réussir. On fit main basse sur les Normands et sur leurs partisans,

LX.  
Suites de la  
mort de  
Robert.

et l'on envoya les clefs à l'empereur. C'est ce que raconte Anne Comnène. Selon d'autres auteurs, ce fut Bodin, roi de Servie, qui s'empara de Dyrrachium; mais il le rendit bientôt après par un traité. Quelques soldats qu'on avait laissés dans l'île de Céphalonie, prirent parti dans les troupes grecques avec leurs officiers. Le plus célèbre fut Pierre d'Aulps, seigneur provençal, que l'on nomma ensuite Pierre d'Aliphe. Il fut la tige de la maison des Pétraliphes, qui devint illustre à Constantinople par ses dignités et par ses alliances. Toutes les îles et les places de la côte rentrèrent dans l'obéissance, et de tant d'attaques et de batailles, de tant de sang répandu en Illyrie, il ne resta que le souvenir d'une domination de courte durée. Pour récompense des importants services qu'Alexis avait reçus des Vénitiens dans le cours de cette guerre, il honora le Doge, dont le fils avait commandé la flotte, de la dignité de protosébaste, avec un revenu proportionné à la splendeur de ce titre. Il donna aux Vénitiens le commerce franc et libre à perpétuité dans toute l'étendue de l'Empire, en sorte qu'ils ne paieraient aucun droit, soit pour l'importation, soit pour l'exportation de leurs marchandises. Malgré le schisme qui séparait alors l'église grecque, Alexis était secrètement uni de communion avec l'église latine. Il envoyait fréquemment des présents au monastère du mont Cassin, aux églises de France et d'Allemagne, et même à Rome. Depuis la mort de Robert, il fit porter tous les ans quantité d'or à toutes les églises de Venise. Il rendit tous les marchands d'Amalphi, établis en grand nombre à Constantinople, tributaires de l'église de Saint-Marc. Il donna en propre à cette église quantité de maisons

tant à Constantinople qu'à Dyrrachium et ailleurs. Selon les auteurs de Venise, le doge [Vital Fallier, successeur de Dominique Sylvio, destitué pour ses revers,] fut encore honoré du titre de roi de Dalmatie<sup>1</sup>, [et de celui de protosébaste, auquel était attaché un revenu considérable], et Lucius prétend que par cette concession la république acquit la possession entière du golfe Adriatique. Alexis étant maître de Dyrrachium, en donna le gouvernement à Jean Ducas, frère de l'impératrice, avec des troupes suffisantes pour garder la ville et pour résister aux Dalmates. Bodin, roi de Servie, prince guerrier, riche et sans foi, quoiqu'allié des Grecs, excitait les Dalmates à la révolte. Il leur fournissait des troupes pour courir sur les terres de l'Empire, et s'emparait avec eux de plusieurs places, qu'il joignait ensuite à la Rascie, dont il avait donné une partie en souveraineté à Volcan, seigneur dalmate. Jean Ducas, pendant onze ans qu'il gouverna ce pays, reprit sur Volcan grand nombre de ces places, gagna plusieurs batailles, et défit Bodin lui-même, qu'il fit prisonnier. Nous verrons dans la suite Jean Ducas employé contre les Turks, et donnant partout des marques de son courage et de sa fidélité.

Voyez à ce sujet Dara, Hist. de Venise, l. 2, § 33.—B.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

## LIVRE LXXXII.

- i. Conduite d'Alexis à l'égard des astrologues. ii. Progrès des Turks. iii. Soliman s'empare d'Antioche. iv. Mort de Soliman. v. Artifice d'Alexis pour se remettre en possession de plusieurs places. vi. Abou'lcassim vaincu par Tatice. vii. Seconde défaite d'Abou'lcassim. viii. Ruse d'Alexis pour s'emparer de Nicomédie. ix. Nicée assiégée et délivrée. x. Mort d'Abou'lcassim. xi. Kïlidj-Arslan, fils de Soliman, sultan de Nicée. xii. Helcan vaincu et converti. xiii. Naissance de Jean Comnène et des autres enfants d'Alexis. xiv. Guerre des Patzinaces. xv. Tatice défait par les Patzinaces. xvi. Les Patzinaces vaincus par Maurocatalon. xvii. Alexis marche en personne. xviii. Ambassade trompeuse. xix. Alexis va chercher les Patzinaces. xx. Il perd une grande bataille. xxi. Actions d'Alexis. xxii. Aventures de Paléologue. xxiii. Guerre des Comans et des Patzinaces. xxiv. Robert, comte de Flandre, à Constantinople. xxv. Paix avec les Patzinaces. xxvi. Ils rompent le traité. xxvii. Défaite des Archontopules. xxviii. Nicéas battu sur mer par Zakhas. xxix. Expédition de Dasselène contre Zakhas. xxx. Ruse inutile de Zakhas. xxxi. Perfidie du transfuge Néanzès. xxxii. Défaite d'Alexis réparée par lui-même. xxxiii. Victoire d'Alexis. xxxiv. Stratagème d'Alexis. xxxv. Troisième victoire d'Alexis. xxxvi. Combat de Chérobacques. xxxvii. Nouveau stratagème d'Alexis. xxxviii. Retour d'Alexis à Constantinople. xxxix. Continuation de la guerre des Patzinaces. xl. Mouvements de l'empereur. xli. Arrivée des Comans. xlii. Jonction de Mélissène. xliii. Préparatifs de la dernière bataille contre les Patzinaces. xliv. Bataille de Lébune. xlv. Humanité d'Alexis à l'égard des

prisonniers. XLVI. Retraite des Comans. XLVII. Augmentation d'impôts. XLVIII. Négociation du pape avec Alexis. XLIX. Conjuraton étouffée. L. Conduite prudente d'Alexis à l'égard d'un de ses neveux. LI. Son neveu justifié. LII. Grégoire Gabras arrêté. LIII. Alexis ferme les passages aux Dalmates.

## ALEXIS.

LA mort de Robert augmenta beaucoup la réputation d'une secte de charlatans que l'ignorance du siècle avait déjà fort accréditée. Au moment où Robert passa pour la seconde fois en Illyrie, Seth, fameux astrologue, déposa entre les mains d'un seigneur de la cour d'Alexis, en présence de plusieurs témoins, un papier cacheté, en lui recommandant avec instance de ne l'ouvrir qu'à sa réquisition. On ne l'ouvrit qu'à la nouvelle de la mort du duc, et l'on y trouva ces mots : *Un ennemi venu d'occident, après avoir causé de grands troubles, périra subitement.* Personne ne fit réflexion qu'une prédiction conçue en ces termes, et consignée sous une telle condition, ne courait pas grand risque. On aima mieux admirer Seth, comme le confident intime du maître des événements humains. Alexis seul n'en fut pas dupe. Ce prince, le plus sensé de sa cour, loin de prodiguer sa confiance à cette sorte d'imposteurs, les méprisant pour lui-même, les craignait pour l'état, comme des hommes dangereux, capables d'enivrer les esprits faibles, et de faire naître de funestes espérances. Il s'étudia donc à les décréditer.

AN 1085.

L.  
Conduite  
d'Alexis à  
l'égard des  
astrologues.  
Ann. Comn.  
l. 6.

Deux de ces prétendus prophètes avaient grande vogue à Constantinople. L'un était un Égyptien d'Alexandrie, assez adroit pour compasser tellement ses rêveries, qu'il paraissait toujours avoir annoncé la vérité. Alexis chassa celui-là de la ville et l'exila à Rhédeste. L'autre était un Athénien nommé Catanange, qui, malgré la réputation que lui faisait son impudence, était toujours démenti par l'événement. L'empereur conserva celui-ci précieusement, et lui permit de mentir tant qu'il vécut pour désabuser, s'il était possible, les imbéciles, qui trouvaient cependant toujours de quoi se tromper eux-mêmes par des interprétations forcées.

II.  
Progrès des  
Turks.

Ann. Comn.  
l. 15.

Deguignes,  
Hist. des  
Huns, l. 11.

La guerre d'Illyrie était à peine terminée, qu'Alexis en eut une autre à soutenir contre les Turks. Elle aurait été plus funeste si cette nation eût réuni ses forces, et qu'elle ne se fût pas mutuellement déchirée par des guerres civiles. Depuis le règne de Diogène, les Turks ne cessaient de ravager l'Asie-Mineure. Partagés en plusieurs bandes, qui avaient leurs intérêts séparés, quoiqu'elles reconnussent toutes la souveraineté du sultan de Perse, ils se répandaient de toutes parts dans ce beau pays, qui n'était plus couvert que de monceaux de ruines. Les habitants qui ne périssaient pas par l'épée, étaient traînés en captivité au-delà du Tigre, ou sur les bords de l'Oxus et du Jaxarte. Ceux qui échappaient à la fureur des musulmans, n'avaient d'autre asile que les forêts, les cavernes, les montagnes inaccessibleles, où ils attendaient la mort dans la plus affreuse misère. Accablés de leurs propres malheurs, il n'y en avait aucun qui n'eût encore à pleurer la mort ou la captivité d'un frère, d'un fils ou d'une fille chérie, devenus la proie des Barbares. Les Turks possé-

daient déjà le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie au midi de Nicée, une partie de l'Ionie, la Phrygie, la Cappadoce, la Lycaonie, l'Isaurie, une partie de la Cilicie, les côtes de Pamphylie jusqu'à Satalie; et toute cette étendue porte, dès ce temps-là, le nom de Turquie dans les historiens. Soliman, fils de Côtoulmisch, et petit-cousin du fameux Thogrul-beg, avait fait toutes ces conquêtes, et Malek-Schah, sultan de Perse et chef des Seldjoukides, lui avait abandonné la possession de tous les pays depuis Antioche de Syrie jusqu'à l'Hellespont.

La perfidie d'un Arménien<sup>1</sup> lui mit Antioche même entre les mains. Ce Philarète, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, après s'être soumis à Botaniaïte, n'était pas resté long-temps fidèle. Voulant profiter du démembrement de l'Empire, dont les Turks enlevaient les plus belles provinces, il se rendit maître d'Antioche, et travaillait à se faire un état indépendant; mais n'espérant pas y réussir malgré les Turks dont il était environné, il forma le projet de les mettre dans son parti en se faisant musulman. Son fils, plus attaché que lui à la religion de ses pères, eut horreur de cette apostasie; et après avoir mis tout en œuvre pour l'en détourner, le voyant inébranlable dans ce dessein impie, il résolut de perdre Antioche pour sauver son père. Il part secrètement, arrive en huit jours à Nicée, et persuade à Soliman que rien ne lui sera plus facile que de s'emparer de la plus puissante ville de l'Orient. Le sultan, plein d'ardeur pour étendre ses états, laisse dans Nicée Abou'lçassim, le plus brave de ses officiers,

III.  
Soliman  
s'empare  
d'Antioche.  
Ann. Comn.  
1. 6.  
Deguignes,  
hist. des  
Huns, l. 11.  
Pagi ad Bar.

<sup>1</sup> Lebeau disait d'un Grec. Voyez liv. 80, § 51, note 1.—B.



et, accompagné du fils de Philarète, il traverse en douze nuits l'Asie-Mineure, se tenant caché pendant le jour, afin qu'on ne pût être instruit de sa marche. Il arrive sans être attendu, et entre dans Antioche, dont il se rend maître <sup>1</sup>. Dans le même temps, un autre Turc nommé Kharatice <sup>2</sup> surprend la ville de Sinope : c'étoit le dépôt de toutes les recettes des provinces voisines.

IV.  
Mort de  
Soliman.

Philarète, pour se procurer la paix avec Sharf-Eddaulet, émir d'Alep et de Mosul, s'étoit assujetti à lui payer tribut. Antioche ayant changé de maître, l'émir exigeait la même redevance. Mais le sultan, trop fier pour donner à un émir cette marque de soumission, ne répondit à sa demande que par les armes. Il entra sur les terres de l'émir, ravage le pays, et naturellement bon et juste il se laisse attendrir par les larmes des habitants, qu'il punissait de l'insolence de leur maître. Plein de regret d'avoir versé le sang des musulmans, qu'il chérissait comme ses frères, il leur fait restituer tout ce qui leur avait été enlevé, et rejette sur Scharf-Eddaulet la faute de ces désordres. L'émir, peu sensible à cet exemple de générosité, marche vers

<sup>1</sup> Voyez liv. 81, § 41, le récit de cet événement suivant les traditions arméniennes.—B.

<sup>2</sup> Pour ce nom turk et les autres qui se rencontrent dans le cours de notre auteur, il ne nous sera pas toujours possible d'en indiquer la vraie orthographe. Les Seldjoukides maniaient mieux l'épée que la plume; et ce n'est que plus tard que divers historiens appartenant à cette nation ont écrit le récit des premières conquêtes. Alors ils l'ont fait en

surchargeant la vérité des ornements de la fable. Pour distinguer l'une de l'autre, il faudrait que les textes en fussent soumis à une sévère critique. Le savant orientaliste, M. Reinaud, à qui nous devons cette remarque, et qui l'a consignée dans les extraits des auteurs orientaux relatifs aux croisades (Paris, 1829, p. xxxviii), nous a assuré qu'il existait à la Bibliothèque nationale plusieurs histoires turkes rédigées dans cet esprit.—B.

Antioche à dessein de l'assiéger. Soliman court au-devant de lui, et le rencontre sur la frontière du territoire d'Alep. Les deux chefs, également animés, se livrent une sanglante bataille, où Scharf-Eddaulet est vaincu, et demeure entre les morts. Soliman s'avance vers Alep, et somme le commandant de se rendre : celui-ci, résolu de conserver la place, mais trop faible pour tenir seul contre un si puissant ennemi, implore le secours de Toutouch, frère de Malek-Chah, et depuis peu établi en Syrie. Ce guerrier, brûlant du désir de s'agrandir par la possession d'Alep, marche à Soliman et taille en pièces son armée. Le vaincu, après avoir fait d'incroyables efforts pour rallier les fuyards, obligé de fuir lui-même, la première fois de sa vie, va cacher sa honte dans une retraite écartée. On le découvre, on le presse de venir se mettre entre les mains du vainqueur ; on lui promet un traitement honorable. Ces offres, loin de faire plier sa fierté naturelle, ne font que révolter une ame peu accoutumée aux revers. Il n'y répond qu'en tirant son poignard, qu'il se plonge dans le cœur. Toutouch, par sa victoire, se croyait maître d'Alep. Il s'en approcha, faisant porter à la tête de son armée le corps de Soliman, persuadé qu'à cette vue on allait lui ouvrir les portes. Le commandant lui envoya faire des excuses, disant qu'il ne pouvait disposer de la ville qu'avec la permission de Malek, leur souverain ; et il sut tellement prolonger la négociation, que les ordres du sultan arrivèrent avant qu'elle fût terminée. Malek ordonnait à Toutouch de se retirer, et il fallut obéir.

Cette victoire de Toutouch sur le plus puissant vassal de l'empire musulman, le rendit redoutable à son

v.  
Artifice  
d'Alexis

pour se  
remettre en  
possession  
de plusieurs  
places.

frère même. Malek en conçut une telle jalousie que, pour le tenir en bride, il résolut de se liguier avec l'empereur grec. Il lui envoya demander son alliance, promettant, s'il l'obtenait, de retirer les garnisons turques de toutes les côtes maritimes, de lui en rendre toutes les places, et de le secourir en toute occasion avec le zèle d'un bon et fidèle allié. Alexis, selon Anne Comnène, se fit scrupule de s'allier avec le chef des infidèles; mais il ne s'en fit point d'abuser de cette ouverture pour le tromper. Il caresse l'envoyé, et ayant appris dans la conversation qu'il est fils d'un père turk et d'une mère chrétienne, il lui fait valoir avec raison la religion de sa mère; il le plaint d'avoir embrassé le plus mauvais parti; il lui promet les plus brillants avantages s'il veut recevoir le baptême. Trouvant en lui un caractère facile, il lui insinue que, pour mériter une grace qui doit lui procurer une félicité éternelle, il est juste qu'il rende quelque service temporel aux chrétiens qui vont l'adopter pour frère. Le musulman déjà converti avait entre les mains des lettres signées de la main du sultan, qui ordonnait aux gouverneurs des places maritimes de les évacuer et de les remettre aux officiers de l'empereur grec; mais il ne devait faire usage de ces ordres qu'après que l'empereur aurait signé le traité d'alliance. Alexis lui proposa d'exécuter ces commissions sans attendre la signature du traité, et le Turk se prêta de bonne grace au désir d'Alexis. Il commença par Sinope, d'où sortit Kharatice, sans oser même emporter le trésor qu'il y avait trouvé, craignant d'offenser son souverain, qu'il crut parfaitement réconcilié avec les Grecs. Constantin Dalassène, envoyé par l'empereur, prit possession de la ville. Le

même manège eut le même succès dans toutes les autres places maritimes ; et l'envoyé, de retour à Constantinople après cette heureuse opération , à laquelle il ne manquait que la bonne foi , fut admis au baptême , comblé de présents , et fait duc d'Anchiale en Thrace , pour être éloigné des Turks et à couvert de leur ressentiment.

La mort de Soliman fit éclore en Asie un grand nombre de petits tyrans. En partant pour Antioche , il avait distribué le gouvernement de la plupart des villes à différents officiers , qui devaient s'y maintenir jusqu'à son retour. Ils s'en rendirent maîtres , et les gardèrent en propriété , sans vouloir relever d'aucun autre que du sultan de Perse. Abou'l-cassim , établi par Soliman dans Nicée , en qualité de son lieutenant , y prit le titre d'émir , donna la Cappadoce à son frère, Pulchas , et se portant déjà pour sultan , dont il espérait obtenir bientôt le titre , il rompit le traité que Soliman avait fait avec l'Empire , et se mit à ravager la Bithynie jusqu'au Bosphore. C'était un caractère bouillant et ennemi du repos. Pour amortir sa hardiesse , Alexis employa la méthode qui lui avait réussi contre Soliman , et il en espéra d'abord le même succès. L'émir parut prendre des pensées de paix. Mais l'amour du pillage se réveillant sans cesse , l'empereur vit bien qu'il fallait de plus grands efforts. Il mit Taticé à la tête d'une forte armée , et lui ordonna de marcher droit à Nicée , mais de se comporter avec précaution , et de n'engager aucune action qu'il ne fût bien assuré de la victoire. Taticé se met en marche , et les Turks le laissent avancer jusqu'au pied des murs , sans faire de leur part aucun mouvement. Mais au

VI.  
Abou'l-cas-  
sim vaincu  
par Taticé.

bout de quelques moments, on voit sortir deux cents cavaliers. Un corps de cavaliers francs, qui servaient dans l'armée grecque, court à eux; et les perçant de leurs lances, qu'ils portaient fort longues, ils en abattent la plupart, et forcent les autres à rentrer dans la ville. Tatice tient son armée en bataille jusqu'au soir, et ne voyant personne se montrer hors de la ville, il retourne à Basilée à une demi-lieue, et se campe avantageusement. Pendant la nuit, un paysan vient l'avertir qu'une grande armée approche et va lui tomber sur les bras. C'était un général nommé Aksan-kar, que Malek envoyait avec cinquante mille hommes. Tatice, après s'être assuré de la vérité de cette nouvelle par ses coureurs, prend le parti de décamper et de reprendre la route de Constantinople, pour ne pas s'exposer à un combat inégal. Dès qu'il est en marche, Abou'l-cassim sort avec ses troupes et se met à le suivre, résolu de l'attaquer dès qu'il aura occasion de le faire à son avantage. Il crut l'avoir trouvée à Prénète. Il met ses troupes en bataille et marche à l'ennemi. Tatice se dispose à le recevoir, et donne la tête de l'armée aux cavaliers francs, qui, sans avoir besoin du reste des troupes, tombent la lance à la main sur les Barbares, avec tant de vigueur, qu'ils percent les escadrons, les renversent les uns sur les autres, et les mettent en fuite avec un grand carnage. Tatice acheva tranquillement le reste de la route, et rentra victorieux à Constantinople.

VII.  
Seconde dé-  
faite d'A-  
bou'l-cassim.

Ce mauvais succès ne découragea pas Abou'l-cassim. Rempli de projets ambitieux, il aspirait à la conquête de Constantinople; s'il échouait dans cette entreprise, il espérait du moins se rendre maître de la côte ma-

ritime et des îles de l'Archipel. Mais il manquait de vaisseaux. Il s'empara de Cius, située à la pointe d'un golfe de la Propontide au sud-ouest de Nicée, et commença à y construire une flotte avec grand appareil. L'empereur, informé de son dessein, mit en mer tout ce qu'il avait de vaisseaux, sous la conduite de Manuel Butumite, et lui ordonna d'aller en diligence brûler cette flotte dans le port, avant qu'elle fût achevée. Il fit partir en même temps Tatice avec une armée, pour attaquer l'ennemi du côté de la terre. A cette nouvelle, Abou'lcssim laisse une partie de ses troupes à la garde de la flotte, et sort avec le reste pour combattre Tatice. Le terrain n'étant pas favorable dans les environs de Cius pour y étendre sa cavalerie, il s'avance jusqu'à un lieu nommé Alycas, et pendant qu'il s'éloigne de la mer, Butumite force l'entrée du port, et met le feu à la flotte, qui fut réduite en cendres. Tatice arrive le lendemain, et les deux armées, campées en présence l'une de l'autre, passent quinze jours à essayer leurs forces par de légers combats. Les Francs, ennuyés de ces délais, demandent au général la permission d'aller seuls attaquer l'ennemi, et promettent une victoire certaine. Tatice, après plusieurs refus, cède enfin à leur impatience; et voyant que l'armée turke grossit tous les jours par de nouvelles troupes, il range la sienne en bataille. Abou'lcssim en fait autant de son côté; mais malgré sa bravoure, il ne peut tenir contre la valeur impétueuse des Francs. Après d'inutiles efforts, il s'échappe avec peine du milieu du carnage, et abandonnant son camp et ses bagages, il se sauve à Nicée, ayant perdu grand nombre de soldats, les uns tués, les autres pris ou dispersés par la fuite.

VIII.  
Ruse d'Alexis pour  
s'emparer de  
Nicomédie.

Dans les courses qu'il avait faites en Bithynie, il s'était rendu maître de Nicomédie; et se croyant à portée de conserver aisément cette ville à cause du voisinage de Nicée, il n'y avait laissé de garnison qu'autant qu'il en fallait pour contenir les habitants. Alexis résolut de la reprendre, et, pour y réussir, il n'employa que la ruse. C'était son talent supérieur, et dans l'état où se trouvait l'Empire, l'artifice suppléait à la faiblesse. Il connaissait la vanité d'Abou'leassim; il lui écrit des lettres flatteuses, par lesquelles il lui témoigne beaucoup d'estime et un grand désir de s'en faire un ami. *Que gagnera-t-il à faire la guerre à l'Empire? Ne sait-il pas que son véritable ennemi est le sultan de Perse, qui, voulant le dépouiller de ses états, et le chasser de Nicée, fait actuellement marcher contre lui une armée nombreuse? Quand il remporterait quelque avantage sur les armées grecques, ce que sa valeur peut lui faire espérer, ne serait-ce pas une imprudence d'user contre l'Empire les forces dont il a beaucoup plus besoin contre des rivaux puissants et implacables? Que pour le défendre contre eux, l'empereur lui offre son alliance et ses troupes. Qu'ils ont tous deux les mêmes ennemis. Qu'il vienne à Constantinople mériter par une noble confiance celle de l'empereur. Qu'Alexis lui donne sa parole impériale, que non-seulement il y trouvera une pleine sûreté, mais qu'il sera comblé d'honneurs; et que les forces des deux états réunies, non-seulement lui conserveront Nicée, mais le rendront même assez redoutable pour faire trembler le sultan, jaloux de sa puissance. Abou'leassim qui apprenait qu'Aksankar marchait en effet pour assiéger Ni-*

cée, accepta les offres de l'empereur et se transporta à Constantinople. Alexis n'épargna rien pour amuser ce Barbare, ébloui de la beauté de la ville et de la splendeur de la cour impériale. On lui prodigua les honneurs et les plaisirs. L'empereur le nomma *Sébastote*, c'est-à-dire, très-auguste. C'étaient tous les jours des parties de chasse, des spectacles, des courses de chariots dans le cirque, des divertissements d'autant plus enchanteurs, qu'ils étaient inconnus à la rudesse musulmane. Pendant qu'Alexis endormait Abou'l-cassim dans cette vie voluptueuse, il donna commission à Eustathe, commandant de la flotte, de se transporter à Nicomédie avec les troupes de marine, de s'y aboucher avec les principaux officiers de la garnison, de les amorcer par des présents, de n'épargner ni l'argent, ni la bonne chère, pour les disposer en faveur de l'empereur, et de leur révéler, comme en confidence, qu'Abou'l-cassim avait contracté une amitié étroite avec Alexis; que les deux princes, ligués contre le sultan de Perse, agissaient de concert, et qu'en conséquence de leurs ordres, il allait prendre des mesures pour assurer à Abou'l-cassim la possession de Nicomédie. Ces hommes simples, disposés à la persuasion par les vins grecs, que la défense de leur loi leur rendait encore plus exquis, apprenant d'ailleurs les grands honneurs qu'on rendait à leur maître à Constantinople, laissèrent faire à Eustathe tout ce qu'il voulut. Il fit entrer dans Nicomédie un nombre de soldats grecs fort supérieur à la garnison. Il construisit à la porte de la ville une citadelle qui la commandait. Elle fut bâtie avec une extrême diligence, et pendant ces opérations, on arrêtait sur la côte de Bithynie tous les



vaisseaux qui allaient à Constantinople, afin de dérober à Abou'l-cassim la connaissance de ce qui se passait à Nicomédie. Tout étant achevé et le traité signé de part et d'autre, Alexis congédia le musulman, comblé de présents, avec un titre frivole de plus et une grande ville de moins. L'émir apprit en partant du port la tromperie de l'empereur. Quoiqu'il en fût blessé au fond du cœur, il n'en témoigna aucun ressentiment, et fit bonne contenance, jusqu'à ce qu'il fût rentré dans Nicée, qu'il trouva assiégée par l'armée du sultan.

IX.  
Nicée assiégée et  
délivrée.

Aksankar qui la commandait pressait vivement le siège, et Abou'l-cassim, après trois mois d'une vigoureuse résistance, se trouva réduit à une telle extrémité que, s'il ne recevait du secours, il fallait périr ou se rendre. Quoiqu'il eût tant de sujet de haïr l'empereur et de se défier de sa bonne foi, il aima encore mieux avoir recours à lui que de se fier au général turk, dont il n'attendait qu'un traitement cruel. Alexis fait aussitôt partir Tatice avec l'élite de ses troupes; et, pour tromper les assiégeants, en leur faisant croire qu'il venait lui-même en personne, il lui donne les enseignes qu'on ne portait que devant l'empereur. Il avertit en particulier Tatice que ce n'est pas pour l'amour d'Abou'l-cassim qu'il lui envoie du secours; il n'aurait pas, disait-il, donné un seul de ses soldats pour sauver ce Barbare; mais les deux musulmans étant aux prises, son dessein était de prêter la main au plus faible, pour tomber ensuite sur tous les deux, quand il les aurait affaiblis l'un par l'autre. C'était sa politique de se servir de ses ennemis contre ses ennemis mêmes, et elle lui réussit en partie; car, au lieu qu'au commencement de son règne, il ne possédait tranquillement du côté de

l'Europe qu'une portion de la Thrace jusqu'à Andrinople, il laissa à son fils le domaine paisible de la Macédoine, de la Grèce, de l'Illyrie jusqu'au golfe Adriatique ; et du côté de l'Orient il regagna un assez grand nombre de places pour se faire une continuité de possessions jusque vers les bords de l'Euphrate. Tatice, instruit des intentions de l'empereur, marchait donc vers Nicée pour en faire lever le siège, non pas afin d'en assurer la propriété à ce nouvel allié, mais à dessein de le chasser lui-même de cette ville, et de la faire rentrer, comme Nicomédie, au pouvoir de l'empereur, si l'occasion s'en présentait favorablement. Mais ce projet frauduleux ne put s'exécuter. Tatice, arrivé près de Nicée, se posta dans une petite place nommée le fort Saint-George ; et, comme l'entrée de la ville était libre du côté du lac Ascanius, sur les bords duquel elle était bâtie, l'armée impériale, qui n'était pas nombreuse, s'y transporta dans des barques envoyées par Abou'lcassim. Dès qu'elle y fut entrée, elle se montra aux assiégeants sur le haut des murs, avec de grands cris, étalant devant elle les enseignes impériales. A cette vue, Aksankar se persuada que l'empereur lui-même était venu s'enfermer dans la ville avec toutes ses forces ; ce qui lui causa tant de terreur que, dès la nuit suivante, il leva le siège, et reprit en diligence le chemin de la Perse. L'armée grecque n'étant en état ni de le poursuivre, ni de s'emparer de Nicée, prit le parti de retourner à Constantinople, après avoir servi Abou'lcassim mieux que l'empereur n'aurait désiré.

Le sultan de Perse avait à se venger tout à la fois d'Abou'lcassim, qui secouait le joug de l'obéissance, et de l'empereur, qui le soutenait dans sa révolte. Quoi-

<sup>x.</sup>  
Mort d'Abou'lcassim.

qu'il ne pût pardonner à l'empereur de lui avoir débauché son envoyé, et d'avoir récompensé sa perfidie, il haïssait encore davantage Abou'lcassim. Ayant mis sur pied une nouvelle armée, dont il donna le commandement à Pouzan, roi de Harran, il le chargea d'une lettre pour Alexis, par laquelle il tâchait de l'irriter contre l'émir de Nicée, en lui rappelant la rupture du traité de Soliman et le ravage de la Bithynie. « Si vous voulez, lui disait-il, vous défaire de ce voisin « incommode, recouvrer l'Asie, et rentrer en possession d'Antioche qu'il vous a enlevée, allions-nous « ensemble pour l'écraser. Envoyez-moi votre fille, que « je chérirai comme la mienne, et que je marierai « avec mon fils aîné. Cette alliance vous mettra au- « dessus de tous vos ennemis, et, soutenu de mes forces, « vous n'aurez rien à craindre des Patzinaces qui vous « menacent de la guerre. » Alexis, sourd à ces propositions, continua de secourir Abou'lcassim, mais toujours faiblement, selon son système politique. Cependant Pouzan, après plusieurs attaques inutiles, s'éloigna de Nicée, et alla camper à Lopadium. Après sa retraite, l'émir, qui sentait bien qu'il était joué par Alexis, et que tôt ou tard il succomberait sous la puissance de l'empereur grec ou du sultan, résolut de regagner les bonnes grâces de son maître naturel. Il chargea d'or treize mulets, et se mit en chemin pour aller à la cour du sultan, qui était alors à Ispahan. Malek, instruit de son approche, lui fit défendre de se présenter devant lui; et aux sollicitations qu'Abou'lcassim employait auprès de lui pour obtenir cette faveur, il répondit qu'il avait donné tout pouvoir à Pouzan; qu'Abou'lcassim n'avait qu'à laisser son or, et retourner en Bi-

thynie pour traiter avec ce général, et qu'il approuverait tout ce que Pouzan aurait arrêté. Abou'l-cassim, qui avait autant d'ennemis qu'il y avait d'émirs, n'espérant de Pouzan aucune indulgence, fit tous ses efforts pour faire révoquer cet ordre; mais n'y pouvant réussir, il partit. Pendant qu'il était en chemin, il fut arrêté par deux cents cavaliers que Pouzan envoyait, et qui, s'étant saisis de lui, l'étranglèrent sur-le-champ avec la corde d'un arc.

[ La puissance de Malek-Chah, fils d'Alp-Arslan, ne faisait que s'accroître, et sa prudence non moins que sa valeur étendait au loin son autorité. Il mettait beaucoup de douceur dans ses rapports avec les chrétiens, et recommandait à leurs prières le succès de ses armes. Voyant qu'une grande partie de l'Arménie était aux mains des Grecs, il leva une armée formidable pour en faire la conquête, s'empara d'Ani, dont il laissa cependant le gouvernement à Manoutché, qui s'était soumis de bon gré, et après avoir trempé son épée trois fois dans la mer Noire, il la jeta dans les flots comme pour en prendre éternelle possession. En s'en allant, il emporta une poignée du sable des rivages, qu'il déposa sur la tombe de son père, en disant : « Bonne nouvelle pour vous, mon père; celui que vous laissâtes enfant domine aujourd'hui jusqu'aux extrémités du monde. » L'année suivante 1087, son général Pouzan vint assiéger Édesse. Après un blocus de trois mois, Varsam qui y commandait, craignant les mauvaises intentions des habitants, indignés de sa négligence, se précipita du haut des murs. Conduit demi mort à la tente du sultan, il en reçut les plus grands honneurs, et ne survécut que peu de jours. Mais les habi-

tants, sans espoir d'être secourus, se rendirent volontairement au mois d'août. En 1088, la ville de Gandzac, la moderne Gandja, éprouva à son tour toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Pouzan y fit prisonnier l'émir Phatloun, mit en sa place un autre gouverneur, et rentra en Perse.

Comme les nouvelles conquêtes étaient grevées d'impôts exorbitants, le patriarche Barsegh ou Basile vint à la cour du sultan, alors dans le Khorasan, en demander la diminution, en 1090<sup>1</sup>. Barsegh demandait aussi que le sultan voulût bien s'interposer pour réduire à un les quatre sièges patriarchaux qui divisaient l'Arménie. Par les ordres de Malek-Chah, un soulagement considérable fut accordé aux chrétiens tributaires de son empire, et Ismael, frère de sa femme, prince d'un caractère pacifique, dut veiller à l'exécution. Quant à Barsegh, après quelques mois de séjour dans sa résidence d'Ani, il vint dans la province de Dchahan, et engagea le patriarche d'Honi, Théodore, à déposer le kogh ou *amict*, marque de sa dignité, à lui remettre la croix miraculeuse de Pierre Gétadartz, dont il a été parlé en 1022. C'était renoncer au patriarcat, après quatorze ans d'exercice. De là, Barsegh vint à Édesse, où il obtint de Paul, ancien abbé de Varag près de Van, des renonciations analogues<sup>2</sup>.]

<sup>1</sup> Samuel d'Ani parle de ce fait en 1085.—B.

<sup>2</sup> Samuel d'Ani, sous l'année 1084, nomme les quatre patriarches : le seigneur Vahram, le seigneur Grégor en Égypte, le seigneur Poghos à Marach, et le seigneur Thoroa ou Théodore à Hêni (lis. Honi). Le premier et le deuxième ne

se trouvent point sur les listes de Tchamtchian. Il parle également la même année de la prise d'Antioche par Soliman, sultan de Nicée, de l'apostasie d'un certain Liparit à la foi musulmane, et du voyage de Gouriké, roi albanien de Chaki, à la cour du sultan, d'où il revint comblé d'honneurs. L'an 1089, Ma-

Alexis était fort éloigné d'accepter l'alliance du sultan, et plus encore de lui mettre sa fille entre les mains; ce que ni la loi de Dieu, ni la tendresse paternelle ne lui permettaient pas de faire. Mais, suivant sa politique ordinaire, il se garda bien de découvrir ses véritables sentiments; et pour amuser le sultan par de vaines démonstrations, il lui envoya Curtice, chargé de lui témoigner combien il désirait son alliance, mais de lui faire en même temps des propositions qui arrêteraient le sultan et entraîneraient une longue négociation, pendant laquelle l'Empire serait tranquille de la part des Turks. Curtice, ayant appris en chemin la mort de Malek, n'acheva pas le voyage. Selon Anne Comnène, ce fut Toutouch qui fit assassiner son frère Malek; suivant les auteurs arabes, il mourut de sa mort naturelle. Toutouch, qui s'était emparé de la succession, après avoir défait et tué dans une bataille Pouzan, non moins ambitieux que lui, fut lui-même taillé en pièces et tué par Barkiarok, fils de Malek, et son légitime successeur. Abou'l-cassim, en partant de Nicée, en avait laissé la garde à son frère Pulchas. Alexis prodiguait les présents pour le corrompre, et le musulman les recevait avec de grands témoignages de bonne volonté pour le service de l'empereur. Mais,

xi.  
Kilidj-Arslan, fils de Soliman, sultan de Nicée.

lek-Chah, accompagné du roi d'Albanie et de Giorgi II, vint, du fond du Khorasan, reprendre la ville d'Antioche. Philarète, pour prix de sa conversion volontaire à l'islamisme, eut la ville de Marach, et le sultan se retira, après avoir pris possession de la Méditerranée, comme précédemment de la mer Noire, en y posant son cheval. V. *Mém. sur l'Arm.*, II, 232 et seqq. Il faut

observer que Samuel compte la 1<sup>re</sup> année de l'ère arménienne en 553, comme Khatchatour Sourmélian dans son ouvrage sur le calendrier (Venise, 1818, p. 21). Tchamchian, au contraire, et la masse de la nation arménienne, partent de 552, et en outre les commencements des deux sortes d'années sont différents.—B.

pour se ménager entre l'empereur et son frère, ne voulant ni perdre les libéralités de l'un, ni s'exposer à la colère de l'autre, il traînait la décision en longueur, attendant le succès du voyage d'Abou'l-cassim. La nouvelle de sa mort rendit Pulchas maître de Nicée. Il rompit alors la négociation, mais il fut bientôt obligé de recevoir un maître. Malek avait retenu les deux fils de Soliman, comme ôtages de la fidélité de leur père; ils étaient gardés dans une forteresse du Khorasan. Après la mort de Malek, ils s'échappèrent et revinrent à Nicée, où ils furent reçus avec une joie universelle, comme princes légitimes, fils du grand Soliman, dont la mémoire était respectée. Pulchas, hors d'état de soutenir son usurpation contre ce concert unanime, se fit un mérite de céder une place qu'il ne pouvait conserver, et Kilidj-Arflan, l'aîné des deux, prit le titre de sultan. Il est toujours nommé Soliman, comme son père, par les historiens des croisades, et nous lui donnerons le même nom. Ce prince commença par peupler sa ville, en y faisant venir les femmes et les enfants des soldats turks, qui n'y étaient qu'en garnison, et qu'il y établit pour en faire la capitale de l'empire turk dans la Natolie. Il ôta le gouvernement de la place à Pulchas dont il se défait, et en revêtit Mohammed dont il était sûr, en lui donnant le titre de premier des émirs. Il partit ensuite avec son armée pour aller à l'autre extrémité de l'Asie-Mineure s'emparer de Malatia.

xii.  
Helcan  
vaincu et  
converti.

Pendant l'absence de Soliman, un de ses lieutenants nommé Helcan s'étant emparé d'Apolloniade et de Cyzique, ravageait toute la côte maritime. L'empereur, qui n'eut pas le temps d'équiper une flotte, chargea

de soldats et de machines un grand nombre de barques, et les envoya sous le commandement d'Alexandre Euphorbène, capitaine illustre par sa naissance et estimé par sa valeur. Ayant traversé la Propontide, Alexandre remonta le Rhyndacus, et mit le siège devant Apolloniade, située au bord d'un lac formé par ce fleuve. Des attaques continuées pendant six jours, sans donner de relâche aux assiégés, même pendant la nuit, le rendirent maître de tout l'avant-mur. Helcan se renferma dans la citadelle, où il se défendit avec courage, dans l'espérance d'un prompt secours. En effet on vit bientôt arriver une grande armée de Barbares, à laquelle Alexandre ne se sentant pas en état de résister, jugea plus à propos de lever le siège que d'exposer de braves gens à la boucherie pour un faux point d'honneur. Il fait rembarquer ses troupes pour redescendre le fleuve. Mais Helcan l'ayant prévenu, s'était emparé de la sortie du lac et d'un pont voisin, nommé le pont Sainte-Hélène, à cause d'une église que la mère du grand Constantin avait fait bâtir en ce lieu. Les barques y étant arrivées, sont attaquées de toutes parts; et comme elles ne peuvent forcer les passages, les soldats au désespoir se font échouer à la côte, et sautent à terre pour combattre les ennemis. On se bat avec chaleur; les Grecs sont enfin accablés par le nombre; les uns sont pris, les autres tués ou noyés dans le fleuve. Alexis, affligé de cette perte, pour en tirer vengeance, fait partir Opus avec une armée plus nombreuse. Ce général prend sa route par terre; il se rend en passant maître de Cyzique, où il laisse garnison, et détache trois cents de ses meilleurs soldats pour aller attaquer Pémanène, forteresse située



sur une rivière qui va se joindre au Rhyndacus dans le lac d'Apolloniade. Ils l'emportent d'assaut, passent au fil de l'épée tous ceux qui s'opiniâtraient à se défendre, et font les autres prisonniers: Après ce premier succès, Opus marche à Apolloniade, et l'attaque vivement. Helcan se trouvant à son tour inférieur en forces, prend le parti de rendre la place, et se met lui-même, avec plusieurs officiers de ses parents, entre les mains du général grec. On le conduit à Constantinople, où l'empereur, non content de le combler de présents, lui en fait un plus précieux que toutes les richesses: il prend lui-même la peine de l'instruire, et l'ayant désabusé des erreurs du mahométisme, il le met en état de recevoir le baptême. Deux autres officiers de la première distinction entre les Turks, qu'Opus avait voulu mener à la cour, avaient mieux aimé rester prisonniers au-delà du Bosphore. Le bon accueil fait à Helcan les attira d'eux-mêmes à Constantinople. Ils y trouvèrent la même générosité, et après avoir abjuré leur fausse religion, ils furent revêtus de titres honorables. C'était une des plus louables qualités d'Alexis, que son zèle pour la conversion des infidèles. Très-instruit lui-même des vérités du christianisme, il travaillait avec ardeur à les inspirer; et il n'épargnait ni soins ni dépenses pour envoyer des missionnaires habiles et de bonnes mœurs en Perse, en Égypte et jusqu'en Mauritanie.

AN 1086.

XIII.  
Naissance  
de Jean  
Comnène et  
des autres  
enfants  
d'Alexis.

Au commencement de l'année 1086, naquit Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis, qui eut encore après lui deux autres fils, Andronic et Isaac. La suite de l'histoire nous donnera occasion de les faire connaître. Jean ne fut pas l'aîné des enfants de l'empereur.

Alexis avait eu avant lui deux filles, il en eut deux autres après lui. Apne Comnène naquit le 1<sup>er</sup> décembre 1083. Si l'on s'en rapporte à elle-même, il y eut du miracle dans sa naissance; mais ce miracle est si mince, qu'il n'a pu paraître qu'à elle seule digne d'être transmis à la postérité. Elle raconte avec une complaisance pardonnable à une princesse, la joie de la cour et de tout l'Empire. Peu de temps après, elle fut décorée du diadème, et son nom fut joint dans les acclamations publiques à celui de Constantin Ducas, qui jouissait encore de tous ses privilèges. Elle fut fiancée de bonne heure avec ce jeune prince, mais il mourut avant que le mariage pût s'accomplir. Elle épousa Nicéphore Bryenne, qui fut honoré du titre de César et ensuite de Panhypersébaste, auteur de l'histoire des empereurs de Constantinople, depuis Isaac Comnène jusqu'à la fin de Botaniatè. Il ne tint pas à elle que son mari ne montât sur le trône au préjudice de Jean son frère. Elle en eut un fils nommé Alexis, dont nous parlerons dans la suite. Elle survécut à son mari et ne mourut que sous le règne de Manuel Comnène. Son tombeau se voit encore à Constantinople dans l'église de Sainte-Sophie. Son histoire l'a rendue plus illustre que tous les titres qu'elle devait à sa naissance. Son style est fort supérieur à celui de tous les écrivains de son temps, et elle paraît écrire avec beaucoup d'élégance à ceux qui ne la comparent pas avec les trois grands historiens de l'ancienne Grèce. On doit à une femme, à une princesse, à la fille d'Alexis, assez de complaisance pour excuser la diffusion du style, les réflexions quelquefois frivoles, la description minutieuse de la figure et des habillements des personnes

Ann. Comn.  
l. 6, 7, 8, 14,  
15.

Zon. t. 2, p.

298, 299.

Bryen. præf.

n. 3.

Nicot. in

Joan. n. 9.

in man. l. 3,

n. 6.

Ducange,

fam. Byz. p.

176, 177,

178.

[Tchamatch.

III, 11, suiv.

Samuel

d'Ani.]

de sa famille, la prévention en faveur de son père et de ses parents, malgré les protestations fréquentes qu'elle fait de ne rien donner à l'intérêt personnel; ce qu'on ne peut guère apercevoir de ses propres yeux. Y aurait-il de la justice d'exiger de son sexe cette fermeté mâle de Jules-César, qui, ne regardant que la postérité, sans aucun retour sur lui-même, a écrit une partie de sa propre histoire avec une fierté si supérieure aux faiblesses de l'amour-propre, qu'on a douté quelquefois qu'il en fût l'auteur? La seconde fille, d'Alexis fut Marie, née en 1085. Elle épousa d'abord Grégoire Gabras, fils de Théodore Gabras, duc de Trébizonde. Alexis ayant ensuite rompu ce mariage, lui fit épouser Nicéphore Catacalon, qu'il nomma Sébastocrator. Les deux filles qui naquirent après Jean, furent Eudocie et Théodora. Eudocie fut mariée à Constantin Jasite, dont les mauvais traitements obligèrent cette princesse à faire dissoudre son mariage et à se retirer dans un monastère. Théodora fut femme de Constantin l'Ange, citoyen noble de Philadelphie, que les graces de sa figure, plus qu'aucun autre mérite, élevèrent à l'honneur de cette auguste alliance. C'est de lui qu'est descendue la famille des Anges, empereurs de Constantinople après les Comnènes. Dès que Jean fut au monde, ses parents songèrent à lui assurer la couronne impériale. Elle lui fut mise sur la tête dans la cérémonie de son baptême. Les réjouissances qui suivirent sa naissance furent terminées par un terrible tremblement de terre, qui abattit à Constantinople des maisons, des portiques, des églises, fit périr quantité de personnes, et changea en deuil la joie publique.

La guerre contre les Turks fut suivie d'une autre

xrv.  
Guerre des  
Patzinaces.  
Ann. Comn.  
l. 6, 7, 8.  
Zon. t. 2, p.  
299.  
Glycas, p.  
333.

guerre plus sanglante, qui fit craindre à Constantinople d'être renversée par un nouvel orage du côté de l'Occident, avant que celui qui venait de l'Orient eût traversé le Bosphore. Les Patzinaces, établis sur les deux rives du Danube vers son embouchure, vivaient en paix avec les Grecs depuis neuf ans. Ils servaient l'Empire en qualité d'auxiliaires ; on en voit dans toutes les armées grecques. Quelques uns même, en assez grand nombre, s'étaient établis à Constantinople, et une partie de la garde du prince en était composée. Dans l'année 1085, une multitude de Sarmates abandonnant leurs demeures natales, vinrent inonder les bords du Danube, et s'étant alliés aux Patzinaces, avec lesquels ils se confondirent, ils attaquèrent et prirent de force plusieurs villes et châteaux de cette frontière. S'étant arrêtés, ils posèrent leurs armes, et ne semblaient plus occupés qu'à cultiver les terres dont ils s'étaient emparés. Mais ce Paulicien rebelle, nommé le Bègue, cantonné avec ses partisans dans le château de Béliatoba, saisit cette occasion de faire à l'Empire tout le mal dont il était capable. Il se liguait avec ces Barbares, les attirait dans l'intérieur de la Thrace, et cet homme sanguinaire, armé des forces de cette nation, désola tout le pays par de continuels et d'affreux ravages. Pour réprimer leur audace, Alexis jeta les yeux sur Pacurien [ ou Bacouran ], grand-domestique d'Occident. Il n'avait point de général plus habile, plus sage, plus capable de prendre promptement son parti selon les conjonctures. Il lui donna pour lieutenant Branas [ ou Varaz, prince arménien ], un des plus vaillants officiers de l'Empire, et il les envoya tous deux à la tête d'une armée contre les Patzinaces, qui

ayant déjà passé les défilés du mont Hémus, étaient campés en deçà de Béliatoba. Bacouran, jugeant de la multitude des Barbares par l'étendue immense de leur camp, craignait avec raison un combat trop inégal. Mais Varaz, dont la jeunesse bouillante ne voyait de gloire que dans les batailles, prétendait que la hardiesse à fondre sur l'ennemi dès la première rencontre décidait infailliblement de la victoire; et le général, pour ne pas se laisser soupçonner de timidité, n'osa faire usage de sa prudence. Il range l'armée en bataille, se place au centre, et marche aux Patzinaces. La disproportion était si grande, que les Grecs, avant que d'avoir atteint l'ennemi, se regardaient déjà comme vaincus. Ils se battent cependant, mais, bientôt enveloppés, ils sont taillés en pièces. Varaz se fait tuer; Bacouran combattant avec le plus grand courage, et retournant plusieurs fois en désespéré sur les ennemis, donne contre un arbre de toute la force de son cheval, et tombe mort par terre. Toute l'armée se disperse. Alexis, affligé de cette défaite, pleura surtout la perte du grand-domestique, dont il estimait la vertu, et avec lequel il avait formé la liaison la plus intime, avant même que de parvenir à l'Empire.

xv.  
Tatice défait  
les  
Patzinaces.]

Pour réparer ce malheur, Alexis envoie en diligence Tatice à Andrinople, avec ordre de lever de toutes parts de nouvelles troupes, capables de tenir tête aux Barbares. Il mande à Humbertopule, qui était à Cyzique, d'y laisser garnison, et de venir promptement rejoindre Tatice avec les Francs qu'il commandait. Le nouveau général ayant formé en peu de temps une armée nombreuse, renforcé encore par la jonction des Francs, dans lesquels il mettait sa principale confiance, va

les Barbares. Il e

nd corps, qui

barrassé d'

le tem

ce'

oupe.

posée pour le

ec toutes ses forces. Su.

que, ils sont entièrement défaut.

uite après un grand carnage. Tatice vain.

gue tout le butin, et entre dans Philippopolis.

envoie de toutes parts des coureurs pour reconn.

le gros de l'armée ennemie. Il apprend qu'ils sont cam.

pés aux environs de Béliatoba, et que de là, comme

d'un centre, ils font partir des détachements pour rava-

ger la contrée. Il apprend encore qu'une autre armée,

aussi nombreuse que la première, est en chemin et sur

le point de la joindre. Cette nouvelle tint quelque

temps Tatice dans une cruelle inquiétude. Comment

aller heurter une masse énorme, capable d'écraser un

peuple entier? Cependant sa victoire passée lui redonne

le courage, et il sait l'inspirer à ses troupes. Déjà elles

demandaient qu'on les menât à l'ennemi, lorsqu'un

coureur hors d'haleine vient dire que les Barbares

marchent à eux, et qu'ils sont déjà proches. Cet avis

qui en aurait effrayé d'autres, ne fait que les embraser

davantrge. Ils passent l'Hèbre pour aller joindre les

Patzinaocs, qui étaient encore au-delà. Les deux ar-

mées se rangent en bataille. Elles semblent être ani-

mées de la même ardeur, et n'attendre que le signal.

Cependant elles étaient également frappées de terreur.

La multitude des Barbares, prodigieusement supérieure,

de sa patrie, située  
on loin des enne-  
voyant les ha-  
désertent leurs  
ns les places  
pour met-  
chercher,  
bataille.  
ficiers  
nie.  
es

aperçue de près, faisait palpiter le cœur au plus brave des Grecs; et le bel ordre de l'armée grecque, la vue de tant de drapeaux flottants en l'air, l'éclat des armes et des habits, où les rayons du soleil faisaient étinceler l'or et l'argent, éblouissaient les Patzinaces, qui n'avaient pour enseignes, non plus que pour habits, que des haillons ou des peaux de bêtes. Les Francs étaient les seuls que leur audace impatiente portait à demander le signal, et Tatice avait peine à les contenir. Ils demeurèrent de part et d'autre tout le jour en présence, sans qu'aucun aventurier osât sortir des rangs. Au coucher du soleil, on sonna la retraite des deux côtés. Le jour suivant se passa dans la même inaction, quoique les deux généraux fissent toutes les démonstrations d'aller à toute heure donner sur l'ennemi. Enfin le troisième jour, les Patzinaces décampèrent de grand matin. Tatice les poursuivit dans leur retraite; mais ils marchaient avec tant de diligence, qu'avant qu'on pût les atteindre ils avaient déjà passé ce qu'on appelait la *porte de fer* (c'était un défilé dans les gorges du mont Hémus), et ils se trouvaient rendus dans leur pays, n'ayant laissé aux Grecs à saisir que la trace de leurs pas. Tatice revint avec ses troupes à Andrinople, où il laissa les Francs. Il renvoya le reste des soldats passer l'hiver dans leurs foyers, et ne ramena que les gardes du prince à Constantinople.

AN 1087.

XVI.  
Les Patzinaces vaincus  
par Maurocatacalon.

Dès les premiers jours du printemps, une armée de quatre-vingt mille hommes, Patzinaces, Sarmates, Hongrois, traverse toute la Thrace et vient camper près de Chariopolis, dans le voisinage de la Chersonèse. De là ils étendent leurs ravages de toutes parts. Deux généraux grecs, Nicolas Maurocatacalon et Bempéziote,

ainsi nommé de la ville de Bempèze sa patrie, située vers l'Euphrate, viennent se poster non loin des ennemis, dans un lieu nommé Pamphyle; et voyant les habitants de la campagne, saisis d'effroi, désertent leurs maisons, et se sauver avec leurs effets dans les places fortes, ils rassemblent leurs troupes à Culé pour mettre le pays à couvert. Les ennemis les vont chercher, et dès le jour suivant leur présentent la bataille. Maurocatalon monte avec ses principaux officiers sur une éminence, pour considérer l'armée ennemie. La comparaison de la sienne avec celle des Barbares lui ôte l'envie de combattre. Joannace et la plupart des autres officiers veulent au contraire livrer bataille; et le général, dont la valeur égalait la prudence, se rend enfin à leur avis. Il partage ses troupes en trois corps, marche hardiment aux ennemis, et la bonne conduite du commandant, jointe au courage des soldats, suppléant au petit nombre, il les enfonce et les met en déroute avec un grand carnage. Zelgu, chef des Patzinaces, meurt les armes à la main; les autres fuient, et dans leur fuite se renversant, se foulant aux pieds les uns les autres, aveuglés par la terreur, ils se précipitent dans une profonde ravine, où ils s'écrasent et périssent en monceaux. Les Grecs vainqueurs retournent à Constantinople, où ceux qui se sont distingués reçoivent les récompenses que mérite leur valeur. Ils ne restèrent pas long-temps dans la ville. Adrien, frère de l'empereur, nommé grand-domestique après la mort de Pacurien, se met à leur tête, et retourne en Thrace pour nettoyer le pays des bandes de Barbares qui s'y étaient dispersés après leur défaite. Il en vint à bout; mais ils s'arrêtèrent en deçà du Danube, et continuè-



rent leurs incursions avec leur hardiesse et leur cruauté ordinaires.

AN 1088.

XVII.  
Alexis marche en  
personne.

L'opiniâtreté de cette indomptable nation rendait son voisinage très-incommode à l'Empire. Elle ne connaissait nulle saison pour le repos. Jamais rassasiée de carnage, dans le temps même que les bêtes féroces demeurent engourdis dans leurs tanières, les Patzinaces allaient chercher une nouvelle proie au milieu des neiges et des glaces de l'hiver. Animés d'une haine implacable contre les Grecs, pendant six années que dura cette guerre, jamais les sollicitations secrètes et les offres les plus avantageuses de l'empereur ne purent détacher aucune partie de la nation. Alexis, irrité de leurs cruels pillages, se mit lui-même à la tête de ses troupes. Leur ayant donné rendez-vous à Andrinople, il s'avança jusqu'à Lardée entre Diampolis et Goloé. De là il détacha George Euphorbène avec un grand corps de troupes, pour aller par le Pont-Euxin remonter le Danube jusqu'à Dristra, et se rendre maître de ce passage. Après avoir employé quarante jours à rassembler toutes ses forces, il délibère avec son conseil sur le parti qu'il doit prendre. Son avis était de passer les montagnes, et d'aller relancer les Barbares jusque dans leurs demeures. Nicéphore Bryenne et Maurocatalon, pour lequel l'empereur venait de payer une grosse rançon aux Barbares, dont il était prisonnier, pensaient au contraire qu'il n'était pas de la prudence d'aller attaquer les Patzinaces dans des plaines où ils pourraient déployer leur immense cavalerie, et où ils seraient encore à portée de recevoir à tous moments les renforts qui leur viendraient d'au-delà du fleuve. Mais George Paléologue, Nicolas Maurocata-

calon, Nicéphore et Léon fils de Diogène, et les autres officiers que le feu de la jeunesse entraînait dans les dangers, soutenant avec chaleur l'avis de l'empereur, on donne le signal de la marche pour franchir le mont Hémus. Le vieux Nicéphore Bryenne, aïeul de celui dont je viens de parler, vaincu autrefois par Alexis, mais plein de reconnaissance pour son généreux vainqueur, lui était tendrement attaché, et tout aveugle qu'il était, il le suivait dans les expéditions. C'était le plus sage de tous les généraux, et le plus capable de diriger par ses conseils les opérations de la guerre. Entendant le son de la trompette qui annonçait le départ, il court à l'empereur; et après avoir mis tout en œuvre pour le détourner de ce dessein, voyant que ses paroles étaient inutiles : *Prince*, lui dit-il, *nous allons donc éprouver au-delà du mont Hémus qui de nous est le mieux monté pour la fuite.*

Cependant Euphorbène remontait le Danube. Dès que les Patzinaces aperçurent la flotte, apprenant qu'Alexis venait aussi du côté de la terre avec une grande armée, ils se crurent enveloppés; et, craignant de ne pouvoir en même temps résister à ces deux attaques, ils résolurent d'amuser l'ennemi, pour gagner du temps et se mettre en état de défense. Ils envoient à l'empereur une députation de cent cinquante personnes, chargées de demander la paix, mais de mêler à leur demande des menaces enveloppées et des promesses déclarées, qu'on se mettrait peu en peine d'accomplir. Ils avaient ordre, entre autres choses, de s'engager à fournir un secours de trente mille chevaux pour quelque guerre que ce fût. Soit que l'empereur fût averti de la ruse, soit qu'il la soupçonnât seulement, il reçut mal

XVIII.  
Ambassade  
trompeuse.

cette ambassade ; et tandis qu'il disputait avec les envoyés, un de ses secrétaires étant venu lui dire à l'oreille qu'on allait voir une éclipse de soleil, le prince, qui avait l'esprit fort présent, saisit sur-le-champ cette occasion d'intimider ces Barbares, et se tournant vers eux : *Je prends*, leur dit-il, *le ciel même pour juge de notre querelle. S'il y parait aujourd'hui un signe extraordinaire, ce sera une preuve de votre mauvaise foi ; sinon, j'avouerai que je vous en aurai injustement soupçonnés.* Moins de deux heures après, le soleil s'éclipsa ; et les députés, frappés d'étonnement, ne doutèrent pas qu'Alexis n'eût au ciel des intelligences. Interdits et confus, ils se laissèrent arrêter prisonniers, et furent mis entre les mains d'un eunuque, pour être conduits à Constantinople. Arrivés à Nicée de Thrace, et se voyant mal gardés, ils égorgèrent leurs gardes pendant la nuit, et retournèrent à leurs compatriotes par des chemins inconnus. L'eunuque, qui eut le bonheur d'échapper avec trois autres, vint rendre compte de leur évasion à l'empereur.

xix.  
Alexis va  
chercher les  
Patzinaces.

Le traitement fait aux députés allait sans doute animer les Patzinaces d'une nouvelle fureur. Pour les prévenir, Alexis passe la porte de fer, et va camper au bord du fleuve Bizine. Un parti de fourrageurs grecs, qui s'était trop éloigné du camp, est taillé en pièces. Le lendemain l'empereur arrive devant Pliscova, qu'il laisse derrière lui, et passe la montagne de Syméon. Un de ses partis est encore ce jour-là surpris par les ennemis. Le jour suivant, il campe au bord d'un fleuve qui n'était éloigné de Dristra que d'une lieue. Pendant qu'il s'y retranchait, un gros détachement de Patzinaces vient fondre sur les travailleurs, en tue un grand

nombre, fait plusieurs prisonniers, pénètre jusqu'à la tente de l'empereur qu'il renverse, et met tout en désordre, jusqu'à ce que l'armée, l'empereur à la tête, les repousse hors du camp. On abandonne ce campement pour les poursuivre, et on marche droit à Dristra. Dès le jour même les machines sont mises en batterie, et le lendemain on entre par la brèche. La ville était sans défense, mais il restait deux citadelles bien fortifiées et remplies de bonnes garnisons. Le gouverneur, nommé Tat, qui en était sorti quelques jours auparavant pour aller chercher de nouveaux secours chez les Comans, avait recommandé à ses lieutenants de ne pas s'effrayer, si les Grecs venaient les attaquer en son absence, mais de laisser dans les deux places ce qui suffirait pour la défense, et de faire de là des courses continuelles sur les assiégeants, sans leur donner de repos ni jour ni nuit. Ces ordres furent exécutés, et l'empereur, harcelé sans cesse par ces attaques, ne s'obstina pas devant ces places; il alla camper sur un ruisseau à quelques pas du Danube. Il tint conseil pour délibérer si l'on devait sur-le-champ livrer bataille. Paléologue et Grégoire Maurocatalon pensaient qu'il fallait différer, et marcher en bon ordre vers Péristhlava, capitale du pays; que les Barbares n'oseraient les attaquer, ou qu'ils seraient infailliblement battus; et que, dans l'un ou l'autre cas, on se rendrait maître d'une ville grande et bien fortifiée, qui servirait de magasin et de place de sûreté; que ce serait un centre d'où l'on pourrait de toutes parts courir sur les Patzinaces, les fatiguer par des escarmouches fréquentes, enlever leurs convois, troubler et empêcher leurs fourrages. Tandis qu'on délibérait, les deux

fil de Diogène, d'un caractère ardent et fongueux, impatientés de ces délais qui leur semblaient trop timides, sautent à bas de leurs chevaux, leur ôtent la bride, les chassent à coups de fouet dans une campagne couverte d'une moisson de millet, pour y paître à leur aise; et s'adressant à l'empereur, leur épée à la main : *Prince, disent-ils, ne craignez rien ; ceci suffira pour couper en pièces ces Barbares.* Alexis, charmé de cette audace, assez conforme à son caractère, n'attend pas la fin de la délibération et déclare qu'il faut combattre le lendemain.

xx.  
Il perd une  
grande  
bataille.

Alexis fit porter les bagages dans une ville voisine. Il défendit d'allumer du feu ni aucune lumière dans le camp durant cette nuit, et ordonna aux soldats, tous cavaliers, de se tenir auprès de leurs chevaux, toujours prêts à y monter. Au point du jour, il sort du camp, range ses troupes en bataille, et parcourt les rangs pour s'assurer du bon ordre par lui-même. Il se place au centre, avec son frère Adrien et ses autres parents; il donne à Nicéphore Mélissène le commandement de l'aile gauche, à Castamonite et à Tatice celui de l'aile droite. Uzas était à la tête des auxiliaires, et le Sarmate Caraza commandait un corps de troupes de sa nation, qui s'étaient mises au service de l'Empire. Six officiers des plus braves eurent ordre d'accompagner partout l'empereur, sans songer à autre chose qu'à le défendre. C'étaient les deux fils de Diogène, Nicolas Maurocatacalon, Joannace, Nampito, chef des Varangues, et Gulès, ancien domestique du père d'Alexis, et tellement attaché à sa personne qu'il ne l'avait jamais quitté, ni dans les combats ni dans la fuite. Les Patzinaces, de leur côté, se rangèrent non pas

selon les règles de la tactique militaire, ils n'en étaient nullement instruits; mais le bon sens joint à l'expérience leur avait appris à aligner leur front, à donner à leurs files assez de profondeur pour résister au choc des ennemis, à lier ensemble tout le corps de bataille, en laissant entre les différents membres les intervalles convenables pour les mouvements, et à se ménager des troupes de réserve. A ces principes d'une tactique grossière, mais quelquefois suffisante pour vaincre lorsqu'elle est secondée du courage, ils avaient ajouté une pratique qui ne pouvait que faire obstacle au succès : ils allaient à la bataille avec tout leur ménage; leurs escadrons étaient bordés de chariots élevés comme des tours, où étaient leurs femmes et leurs enfants. Ils marchèrent en cet ordre, et quand ils furent à la portée de l'arc, ils s'arrêtèrent pour tirer leurs flèches. L'empereur avait défendu aux siens de sortir des rangs pour escarmoucher, comme il était ordinaire; ils devaient se tenir fermes et serrés, jusqu'à ce que les deux armées ne fussent éloignées que d'une carrière de cheval, et alors s'élancer à toute bride. Le combat s'étant engagé avec une égale fureur de part et d'autre, dura depuis le matin jusqu'au soir. Léon, fils de Diogène, emporté par son ardeur naturelle jusqu'aux chariots des ennemis, tomba mortellement blessé et fut foulé aux pieds des chevaux. Il en serait autant arrivé à Adrien, qui courut le même risque à la tête d'un escadron de Francs, s'il n'eût eu le bonheur de se sauver avec sept cavaliers, qui restèrent seuls de toute sa troupe. Cependant la victoire balançait encore, lorsqu'on aperçut de loin un corps de trente-six mille hommes tous frais et pleins de vigueur, qui venaient au secours des Patzi-

naces. Cette vue jeta l'effroi parmi les Grecs; ils ne cherchèrent plus de salut que dans la fuite.

xxi.  
Actions  
d'Alexis.

L'empereur donna dans cette bataille de grandes marques de courage. Tenant son épée d'une main, portant de l'autre pour enseigne cette mante qu'on croyait être celle de la sainte Vierge, et qu'on avait gardée à Constantinople dans l'église de Blaquernes, il s'exposait en soldat au milieu de la mêlée. Il ne restait autour de lui que vingt cavaliers, entre lesquels étaient Nicéphore, fils de Diogène, et Michel Ducas, frère de l'impératrice. Trois Patzinaces pénétrèrent jusqu'à lui; deux s'attachent à la bride de son cheval, le troisième le saisit à la botte. Il se débarrasse des deux premiers, en coupant la main droite à l'un, blessant l'autre qui prit la fuite, et il fend le crâne au dernier, après lui avoir fait sauter son casque. Anne Comnène, en racontant ces faits, admire avec justice, s'ils sont vrais, la présence d'esprit de son père, qui, dans les dangers les plus pressants, savait conserver le sang-froid et la tranquillité d'ame, unique ressource pour s'en délivrer. Il voulait combattre jusqu'à la mort, et s'ensevelir entre les cadavres de ses soldats; mais Michel Ducas lui représenta qu'il se devait à l'Empire, et qu'il le ferait tomber avec lui. *Eh bien! s'il faut fuir, c'est au travers de ce gros de Barbares*, dit Alexis en montrant le front de leurs escadrons; *partout ailleurs nous serions poursuivis et trouverions une mort honteuse : me suive quiconque tient aussi peu à la vie que s'il était né ce matin et qu'il dût mourir ce soir*. Il s'élance en même temps sur ceux qu'il avait en face, renverse le premier qu'il rencontre, ouvre la voie aux braves qui le suivent, et perce l'escadron entier. Dans

ce périlleux passage, Michel Ducas eut son cheval tué sous lui, et fut sauvé par son écuyer qui lui donna le sien, et voulut mourir pour son maître. Ayant gagné la queue de l'armée ennemie, l'empereur ne fut pas hors de danger. Toute la plaine était couverte de fuyards, et de vainqueurs acharnés à les poursuivre. Il fallut encore de nouveaux efforts de courage pour écarter et abattre ceux qui, reconnaissant l'empereur, accouraient pour se saisir d'un si illustre prisonnier. Il sauva même la vie à Nicéphore Diogène; voyant un cavalier prêt à le percer par derrière, il s'écria : *Prends garde derrière toi, Diogène*, et celui-ci se retourna si vite, qu'il abattit d'un revers la tête au Patzinace. Mais personne n'avertit l'empereur d'un pareil danger qu'il courut lui-même : atteint par-derrière du bois d'une pertuisane, il en reçut une contusion si violente, qu'il en ressentit la douleur pendant plusieurs années. Dans cette fuite précipitée, le vent qui soufflait avec force l'empêchant de retenir le drapeau précieux qu'il portait dans sa main gauche, il le jeta dans des broussailles, où il espérait le retrouver dans la suite; mais il le fit chercher en vain, ce pieux dépôt fut perdu. Alexis gagna Goloé pendant la nuit, et le lendemain il se retira dans Bérée de Thrace, où il s'occupa pendant quelques jours à traiter de la rançon des prisonniers.

Nul de ceux qui échappèrent à la mort dans cette funeste journée ne l'avait bravée avec plus de résolution que Paléologue. Si l'on en pouvait croire Anne Comnène, il n'aurait été sauvé que par miracle. Abattu de son cheval, qu'il ne trouva plus, il aperçut, dit-elle, cet évêque de Chalcédoine, nommé Léon, qui de-



vait être alors bien loin de là dans la province de Pont. Paléologue avait toujours chéri ce prélat, dont il révérait la vertu ; il ne l'abandonna pas dans sa disgrâce. Léon lui donna un autre cheval et disparut. Tel est le récit de la crédule princesse. Le reste est plus vraisemblable. Ce brave guerrier fut emporté par la fuite dans un bois marécageux, où il trouva cent cinquante Grecs, qui, se voyant enveloppés d'ennemis, ne s'attendaient qu'à périr. La vue de Paléologue, dont ils connaissaient la valeur et l'esprit de ressource, ranima leur espérance. Il leur persuade que l'unique moyen qui leur reste de sauver leur vie, est de courir à la mort : *Jetons-nous, dit-il, au travers de ces ennemis qui nous environnent ; mais qu'aucun de nous n'épargne sa propre vie ; qu'aucun de nous ne songe à se couvrir du bras de ses camarades ; partageons également le péril, et sauvons-nous tous, ou périssons ensemble.* Il leur fait prêter serment de suivre ce conseil, et à la tête de ces généreux conjurés, il fond sur les ennemis, s'ouvre le passage à grands coups d'épée, et ayant mis en sûreté ses camarades qui se dispersent, il se voit poursuivi par les Patzinaces ; qui s'étaient tous attachés à sa personne. Comme il montait une colline, son cheval est tué d'un coup de flèche. Il rencontre une caverne, où il s'enfonce et se dérobe à la poursuite. En étant sorti le lendemain, il rôde pendant plusieurs jours aux environs pour chercher une retraite plus assurée, se nourrissant des racines qu'il arrache, et revenant toutes les nuits à la caverne. Enfin il arrive à la chambrée d'une veuve d'un soldat grec, qui le reçoit avec bonté sans le connaître, et lui prodigue tous les secours de son indigence. Au bout de quelques jours, arrivent

deux soldats , fils de cette femme , échappés eux-mêmes de la défaite. Ils reconnaissent Paléologue , et le conduisent par des chemins sûrs jusqu'à Andrinople.

Après la bataille, les principaux des Patzinaces étaient d'avis d'égorger tous les Grecs qu'ils avaient entre les mains. Mais les soldats , qui comptaient s'enrichir de leur rançon , s'opposaient par avarice à cette cruauté. Ils engagèrent Nicéphore Mélissène , qui était lui-même prisonnier , à mander à l'empereur qu'il ne tenait qu'à lui de les racheter. C'était ce que désirait Alexis , qui s'était pour cette raison arrêté à Berée. Il fit donc venir de Constantinople les sommes nécessaires , et retira des mains des ennemis ceux que le malheur de ses armes leur avait livrés. Ils n'étaient pas encore hors du camp , et les commissaires grecs étaient occupés à délivrer le prix de la rançon , lorsque les Comans arrivèrent. C'étaient les Barbares auxiliaires , que Tat était allé chercher au-delà du Danube. Les Patzinaces , pressés par l'empereur , avaient été forcés de livrer bataille avant leur arrivée , en sorte que les Comans n'avaient eu aucune part à la victoire. Ils prétendirent en avoir au butin ; la vue de tant de prisonniers et de tant d'or qu'on payait pour eux excita leur avidité à partager une si riche proie. Ils représentèrent aux Patzinaces , *Qu'ayant quitté leurs foyers pour accourir à leur secours , il n'avait pas tenu à eux qu'ils ne partageassent le danger : qu'ils avaient fait la plus grande diligence , et que si l'une des deux nations méritait quelque reproche , c'étaient assurément les Patzinaces , qui , les ayant invités à venir se joindre à eux pour combattre , s'étaient pressés de combattre sans eux ; que les Comans voulaient bien leur pardonner cette*

xxiii.  
Guerre des  
Comans et  
des  
Patzinaces.

*sorte d'affront ; mais qu'ils méritaient la récompense d'un service dont ils avaient fait tous les frais ; qu'après tout ils laissaient aux Patzinaces le choix de les traiter comme associés, ou de les combattre comme ennemis.* Les Patzinaces étant sourds aux plaintes et aux menaces, les Comans, sans attendre plus long-temps, se font raison à coups d'épée ; ils tuent grand nombre de Patzinaces, et obligent les autres à se réfugier derrière un grand marais, qu'Anne Comnène nomme Ozolimna, et que je crois être le lac Halmyris, auquel Pline donne plus de quatorze lieues de tour, et qu'on appelle aujourd'hui Karasouï dans la Dobrudzie, vers les bouches du Danube. Les Comans les tinrent long-temps comme assiégés dans ce petit espace de terre renfermé entre le marais, la mer Noire et le Danube. Enfin manquant eux-mêmes de subsistances, ils retournèrent dans leur pays, à dessein de revenir continuer la guerre.

xxiv.  
Robert,  
comte de  
Flandre, à  
Constanti-  
nople.

L'empereur recueillait à Bérée les débris de son armée. Il y reçut les prisonniers qu'il avait rachetés, leur donna des armes, et retourna avec eux à Constantinople. Ce fut alors que Robert de Frise, comte de Flandre, revenant de Palestine, où la dévotion l'avait conduit trois ans auparavant, eut une entrevue avec Alexis. Selon Anne Comnène, il fit hommage à l'empereur, *comme c'était*, dit-elle, *l'usage des princes latins.* Elle aurait dit avec plus de vérité, que c'était l'usage des empereurs grecs de se regarder toujours comme souverains d'Occident, et celui des Latins de ne reconnaître nullement cette prétention chimérique. Robert promit en effet à l'empereur de lui envoyer un secours de cinq cents cavaliers, et l'empereur lui fit un accueil

très-honorable. Le comte tint parole, et dès l'année suivante on vit arriver devant Apres, où était pour lors Alexis, les cinq cents cavaliers bien montés, qui amenaient encore cent cinquante beaux chevaux, dont Robert lui faisait présent. Ils vendirent aussi à l'empereur ceux qu'ils avaient de trop dans leur équipage, et furent employés à la défense de Nicomédie et du pays d'alentour, contre les entreprises du sultan de Nicée.

Alexis donna ses soins à former une nouvelle armée.

AN 1089.

Après avoir pris les précautions qu'il crut nécessaires pour effacer la honte de la campagne précédente, il alla camper devant Andrinople. Les Patzinaces, de leur côté, ayant passé les défilés des montagnes qui sont entre Goloé et Diampolis, vinrent se poster à Marcelle en deçà du mont Hémus. Cette nation toute seule était bien capable de donner de l'inquiétude. Ce qui l'augmentait encore, c'est qu'Alexis apprit que les Comans étaient en marche : ils venaient à la vérité pour faire la guerre aux Patzinaces ; mais Alexis savait combien il était facile à deux peuples barbares, conformes de mœurs, de caractère, de religion, de se réconcilier pour tomber ensemble sur les Grecs. Il résolut donc de faire la paix avec les Patzinaces, pour les opposer aux Comans, si ceux-ci, comme ils y paraissaient déterminés, passaient le Danube ; ce qui les attirerait bientôt dans les provinces de l'Empire. Il leur envoya Synèse avec des lettres de créance, et le chargea de leur promettre les subsistances dont ils manquaient, s'ils voulaient lui donner des otages, pour l'assurer qu'ils s'abstiendraient de faire aucune incursion sur les terres de l'Empire. S'ils se rendaient difficiles, Synèse avait ordre de revenir sur-le-champ. Ce député crut

XXV.  
Paix avec les  
Patzinaces.

en peu de temps avoir gagné l'esprit de ces Barbares, et les Patzinaces, dans leur simplicité grossière, avaient toute la ruse d'une politique de mauvaise foi. Instruits de la marche des Comans, ils craignaient de se trouver entre deux armées ennemies, et la paix fut bientôt conclue. Cependant les Comans passaient le Danube avec toutes leurs forces, à dessein de tomber sur les Patzinaces. Lorsqu'ils apprirent que leurs ennemis étaient au-delà du mont Hémus, et qu'ils avaient fait la paix, ils envoyèrent demander à l'empereur la permission de passer les montagnes, pour combattre les Patzinaces : ce qu'Alexis ne pouvait leur accorder, sans violer le traité qu'il venait de conclure. Mais pour ne les pas irriter, et ne point s'attirer de leur part une nouvelle guerre, il feignit de croire qu'ils venaient le secourir : il caressa beaucoup leurs députés, les combla de présents pour eux et pour leurs compatriotes, auxquels il les chargea de dire qu'il les remerciait de leur bienveillance ; qu'il se ressentirait dans l'occasion du zèle qu'ils montraient pour son service ; mais que, n'ayant pour le présent aucun besoin de secours, il les priaient de retourner dans leur pays.

xxvi.  
Ils rompent  
le traité.

Dès que les Comans furent retirés, les Patzinaces, n'ayant plus rien à craindre derrière eux, recommencèrent leurs ravages. Ils comptaient pour rien leurs serments ; et Synèse, qui n'était pas encore sorti de leur camp, témoin oculaire de leur perfidie, rapporta en même temps la ratification et l'infraction du traité. On apprit bientôt qu'ils étaient déjà à Philippopolis. L'empereur, informé de leur nombre, ne se crut pas assez fort pour livrer des batailles. Sa défaite précédente le rendait plus circonspect ; il prit le parti de

faire une guerre de ruse. Évitant une action générale, sans les perdre de vue, il les harcelait sans cesse, leur disputait tous les passages. Toujours campé hors d'insulte et bien retranché, attentif à tous leurs mouvements, il réglait les siens sur ceux des ennemis, et profitait de toutes les occasions de leur nuire. Habile à pénétrer leurs desseins, il prévenait toutes leurs entreprises. Dès le soir de la veille, il se rendait maître du poste dont ils devaient se saisir le lendemain, et dès le matin, il était logé dans celui qu'ils devaient occuper le soir. Ses partis, répandus de toutes parts, sans s'exposer eux-mêmes, les accablaient de flèches; tous les défilés, toutes les ravines, tous les lieux fourrés cachaient une embuscade. Ces petits succès, qui ne coûtaient rien aux Grecs, affaiblissaient d'autant les Patzinaces. Mais ce n'était qu'un embarras, et non pas un obstacle. Ces chicanes importunes retardaient seulement la marche de l'ennemi, sans pouvoir arrêter ce torrent, ni l'empêcher de suivre la pente de son cours. Malgré ces oppositions continuelles, les Patzinaces traversèrent toute la Thrace, et arrivèrent à Cypsèle sur l'Hèbre, à sept lieues de son embouchure. Ce fut de là que le Patzinace Néanzès, dont il sera parlé dans la suite, vint, sous l'apparence d'un transfuge, se jeter dans le camp des Grecs. On approchait de Constantinople, et l'empereur, ne recevant pas les renforts qu'il attendait, envoya Midigène ramasser toute la jeunesse des environs pour la joindre à son armée. Le fils de cet officier, que son père employait à cette recherche, ayant assemblé quelques paysans, se crut un général : il alla attaquer un gros détachement; et, s'étant engagé entre les chariots dont il était

bordé selon l'usage des Patzinaces, une femme l'enleva dans son chariot avec un croc, et lui coupa la tête. Midigène, de retour au camp, engagea l'empereur à la racheter ; et ce père désespéré, les yeux fixés sur cette tête, qu'il tenait sur ses genoux, ne cessa pendant trois jours entiers de se meurtrir la poitrine avec une pierre, jusqu'à ce que la douleur lui eût à lui-même arraché la vie.

XXVII.  
Défaite des  
Archontopu-  
les.

Les Patzinaces paraissaient résolus de marcher à Constantinople, et l'empereur n'était pas en état de leur fermer le passage. Il leur fit encore des propositions de paix, qu'ils acceptèrent. Mais c'était un jeu de leur part. S'étant campés à Taurocome, près d'Andrinople, ils ne cessaient de piller les campagnes voisines. Ils marchèrent à Chariopolis. L'empereur, qui se tenait à Bulgarophyge, pour couvrir Constantinople, pensa qu'en temporisant toujours, sans en venir aux mains avec l'ennemi, il ne pouvait que retarder la perte de l'Empire. Il résolut donc d'entrer en action. Il avait dans son armée un corps de jeune noblesse, très-renommé pour sa valeur. On les appelait les Archontopules. Ce nom même désignait leur origine. C'étaient les enfants des tribuns, des capitaines, et des autres officiers qui avaient servi dans la guerre. Alexis, qui prenait tous les moyens possibles de rendre l'ancienne vigueur à la milice de l'Empire, affaiblie et déshonorée par la lâcheté et l'indolence des empereurs précédents, avait formé ce corps d'élite, et prenait plaisir à le dresser à tous les exercices militaires. La noble fierté que leur inspirait leur naissance allumait dans leur cœur des sentiments généreux, entretenus par une éducation mâle et vigoureuse : il

espérait en tirer dans la suite des officiers aussi habiles qu'intrépides, capables de communiquer aux soldats cette ardeur de courage qui donne la victoire. Cette troupe, qu'il comparait à ce fameux bataillon des anciens Thébains, qu'on nommait la cohorte sacrée, était déjà composée de deux mille jeunes guerriers, et s'était signalée dans les dernières batailles. Il les détacha de l'armée, et leur donna ordre de tourner les Patzinaces, et d'aller sur leurs derrières attaquer leurs chariots. Les Barbares, instruits par leurs espions, avaient posté des troupes en embuscade au pied de l'éminence où ils étaient campés; et, lorsque les archontopales furent aux prises avec les défenseurs des chariots, les soldats de l'embuscade tombèrent sur eux par derrière, en tuèrent trois cents; qui vendirent bien cher leur vie, et obligèrent les autres à prendre la fuite. L'empereur, qui chérissait cette généreuse noblesse comme sa propre famille; pleura cette perte avec une tendresse paternelle. Le cœur pénétré d'une douleur amère; il ne cessa de soupirer pendant plusieurs jours; il les appelait chacun par leur nom, et s'accusait lui-même d'avoir prodigué un sang si précieux, et détruit par sa témérité tant de belles espérances. Les Patzinaces, après cet avantage, décampèrent de Chariopolis et prirent le chemin d'Apres; pour se rapprocher de Constantinople. L'empereur les prévint et entra dans Apres. Les ennemis étant venus camper dans le voisinage; Alexis, averti qu'il y avait un grand fourrage commandé pour le lendemain, fait partir Tatice, pendant la nuit, avec les Francs et les troupes de sa maison. Il lui ordonne de se poster en embuscade sur le che-



main, et quand il verra les fourrageurs assez loin de leur camp pour ne pouvoir être promptement secourus, de courir sus à toute bride et de les envelopper. L'ordre fut exécuté; quatre cents Patzinaces furent tués; on en prit un plus grand nombre.

xxviii.  
Nicétas  
battu sur  
mer par  
Zakhas.

Ce fut la dernière opération de cette campagne. Les frimas de l'hiver obligèrent les Barbares de se cantonner, et les Grecs passèrent dans Apres les rigueurs de cette saison. Alexis, après avoir donné ses ordres pour la sûreté de ses quartiers, retourna à Constantinople, où l'appelait une nouvelle guerre. Le turk Zakhas, autrefois prisonnier, devenu ensuite chef de pirates, profitant de l'occupation que les Patzinaces donnaient aux armes d'Alexis, courait l'Archipel et infestait toutes les côtes. Secondé d'un habitant de Smyrne très-habile dans la marine, il fit construire grand nombre de barques légères et quarante brigantins, qu'il chargea d'aventuriers, exercés comme lui aux combats de mer. Avec cette flotte, il s'empara de Chazomène et de Phocée, d'où il manda au gouverneur de Lesbos, Alopous, qu'il lui conseillait en ami de sortir promptement de l'île, parce que s'il l'y trouvait, il le ferait pendre. Alopous n'attendit pas un second avis, il partit aussitôt. Zakhas passa à Lesbos, où il ne trouva de résistance qu'à Méthymne. Cette ville, située sur un promontoire, se mit en défense, et donna le temps d'arriver à un secours de troupes qu'on lui envoyait de Constantinople. Zakhas, ne jugeant pas à propos de perdre devant une place le temps qu'il pouvait employer à des conquêtes plus importantes, fit voile vers Chio, et s'en rendit maître en arrivant. Pour arrêter des progrès si rapides, l'empereur, alors occupé en Thrace, envoya

ordre à Nicétas Castamonite de se mettre en mer avec grand nombre de troupes, et d'aller chercher ce pirate. Nicétas partit, fut battu, et perdit presque tous ses vaisseaux.

L'empereur fit équiper une autre flotte, dont il donna le commandement à Dalassène, son parent du côté de sa mère. Le nouveau général, arrivé à Chio, apprit que Zakhas en était parti pour aller à Smyrne, mais qu'il n'était absent que pour peu de jours. Il attaque la ville, et pour l'emporter avant le retour de Zakhas, il met en œuvre toutes ses forces et toutes ses machines. Il abat en un jour un large pan de muraille, qui s'étendait d'une tour à l'autre. Les Turks effrayés lèvent les bras au ciel et demandent quartier au nom de l'empereur, qu'ils reconnaissent pour leur maître. Les soldats grecs pressaient Dalassène de donner l'assaut, s'écriant que la prise de la ville était infaillible; mais c'était cette raison même qui engageait le général à leur refuser ce qu'ils demandaient. Cette place était le dépôt de tout le pillage de Zakhas, et Dalassène ne doutait pas que toutes ces richesses ne devinssent la proie des soldats, s'ils entraient par la brèche. Il retint donc leur ardeur, sous prétexte que les assiégés se déclarant sujets de l'empereur, il n'était plus permis de les traiter en ennemis. La nuit suivante, les Turks ferment la brèche par un nouveau mur, qu'ils couvrent au dehors de matelas, de peaux et de haillons, pour amortir la force des pierres lancées par les balistes, et des coups de bélier. Le lendemain Zakhas aborde de l'autre côté de l'île, à l'occident. Il débarque ses troupes et marche à la ville avec huit mille hommes, suivi de sa flotte, qui côtoie le rivage.

XXIX.  
Expédition  
de Dalassène  
contre  
Zakhas.

Dalassène l'ayant appris, envoie la sienne à la rencontre, garnie de ses meilleurs soldats, sous le commandement d'Opus, qui avait ordre d'attaquer la flotte ennemie, dépourvue de troupes. Mais Zakhas en étant informé, remonte dans sa flotte et vogue vers celle des Grecs. Elles se rencontrent au milieu de la nuit. Le capitaine turk avait lié ensemble tous ses vaisseaux, en sorte que pas un ne pouvait ni reculer en arrière, ni prévenir les autres, et rompre l'ordre de sa bataille. Opus, surpris de cette ordonnance, n'ose approcher, et revire de bord, pour retourner à Chio. L'ennemi le suit de près. Opus se retire dans une anse voisine, et débarque ses troupes. Le jour suivant les deux armées se rangent en bataille. Dalassène ordonne aux siens de se tenir fermes dans leur poste, et d'attendre l'ennemi. Zakhas, au contraire, fait marcher à grands pas ses troupes, divisées en plusieurs pelotons. Les cavaliers francs de l'armée grecque courent à eux pique baissée : mais avant qu'ils eussent joint l'ennemi, il y en avait déjà un bon nombre abattus par les Barbares, qui tiraient aux chevaux : les autres furent reçus à coups de javelines, et tués ou mis en fuite. L'armée grecque, effrayée de la déroute des Francs, regagna ses retranchements. Les Turks coururent au rivage et se saisirent de plusieurs vaisseaux. Les matelots du reste de la flotte coupent les câbles, et s'éloignent au large pour se mettre en sûreté. Dalassène leur envoie ordre de doubler le cap méridional, et d'aller l'attendre à Bolisse, sur la côte occidentale. Quelques Patzinaces servant dans l'armée de Dalassène vont en instruire Zakhas, qui envoie des coureurs, avec ordre de revenir l'avertir du moment auquel la flotte grecque lèverait l'ancre.

Son dessein était de la poursuivre. Mais apprenant qu'on préparait à Constantinople un nouvel armement, et faisant réflexion qu'avec le peu de troupes qu'il avait, il ne pourrait tenir dans l'île, il résolut d'accroître ses forces et d'amuser Dalassène pour gagner du temps. Il lui fit proposer une entrevue, que Dalassène accepta. Arrivés le lendemain au lieu dont ils étaient convenus, Zakhas parla en ces termes : « Je suis ce même Zakhas, « qui, ayant été fait prisonnier dans une rencontre en « Asie, fus amené à Constantinople et présenté à Nicéphore Botaniatè, qui régnait alors. Ce qu'on lui « dit de mon courage ; lui donna de moi quelque estime. Il me traita comme un de ses sujets, m'avança « même aux dignités, et m'honora du titre de protobasilissime : vous ne devez pas l'avoir oublié. Je lui « jurai fidélité, et je la lui ai gardée tant qu'il a été « sur le trône. La guerre que je vous fais aujourd'hui « en est une nouvelle preuve. Alexis est devenu mon « ennemi, dès qu'il s'est déclaré celui de mon bienfaiteur. Cependant s'il veut se réconcilier avec moi, « j'y consens, à condition qu'il me rendra tous les honneurs et tous les biens dont il m'a dépouillé en arrachant la couronne à Botaniatè. S'il veut même cimenter notre union par un mariage entre nos enfants, « j'ai une dot assez riche à donner à ma fille : lorsque « ce mariage sera conclu entre nous, selon vos lois et les nôtres, j'abandonnerai toutes les îles dont je me suis rendu maître, et les conventions étant fidèlement remplies de part et d'autre, je me retirerai dans ma patrie. » Dalassène, choqué intérieurement de l'insolence de ce pirate, qui osait traiter d'égal avec l'empereur, sentant bien qu'il ne cherchait qu'à le trom-

xxx.  
Ruse inutile  
de Zakhas

per, dissimula son indignation, et lui répondit, *Qu'une négociation de cette importance passait son pouvoir ; qu'il n'avait ordre que de faire la guerre ; que le duc Jean , frère de l'impératrice , allait incessamment arriver avec de nouvelles troupes de terre et de mer ; que Zakhas pourrait traiter avec lui , et que personne n'était plus capable de faire agréer ses propositions à l'empereur.* En effet Jean Ducas , qui avait une grande expérience de la guerre , et toute la confiance de l'empereur , se préparait à se mettre en mer , et Zakhas n'avait garde de l'attendre. Il se sépara de Dalassène , en lui promettant de lui envoyer le lendemain une grande provision de vivres. Mais il partit dès la nuit même , avec sa troupe , et retourna à Smyrne pour s'y préparer à une nouvelle expédition. Dalassène , après son départ , alla s'emparer de Bolisse , où , ayant passé plusieurs jours à rassembler un plus grand nombre de vaisseaux , à se pourvoir de machines , et à reposer ses soldats , il retourna devant la ville de Chio et s'en rendit maître. Zackas de son côté , mieux fourni de troupes et de navires , se rembarqua et passa à Mitylène.

AN 1090.

XXXI.  
Perfidie du  
transfuge  
Néanzès.

L'hiver n'était pas encore fini , qu'Alexis , apprenant que les Patzinaces étaient déjà en marche vers Constantinople , et qu'ils approchaient de Rhuse , ville voisine de Rhédeste , se mit en campagne , et fit grande diligence pour arriver à Rhuse avant eux. Il était accompagné du transfuge Néanzès , qui , affectant tout l'extérieur du dévouement le plus fidèle , cachait dans son cœur une noire perfidie. Deux autres transfuges , Canzus et Catranès , estimés pour leur courage , suivaient aussi l'empereur , avec un attachement plus

sincère. A son arrivée, il détacha quelques troupes sur un corps de Patzinaces, qui pillaient les campagnes ; mais elles furent fort maltraitées, et ne revinrent à Rhuse qu'après une grande perte. Malgré cet échec, Alexis résolut de donner bataille. Il était encouragé par la jonction d'un grand corps de Latins, nommés les Maniacates. C'étaient les fils de ces soldats qui, cinquante ans auparavant, avaient servi le brave Maniacès en Sicile, en Italie, et ensuite dans sa révolte. Après la mort de ce guerrier célèbre, ils étaient restés en Illyrie, et s'y étaient établis. Mais méprisant le sang des Grecs, qu'ils avaient vaincus, ils ne s'étaient alliés qu'à des femmes de leur pays ; et leurs enfants, héritiers de la fierté de leurs pères, formaient un corps de milice, séparé du reste des troupes grecques, sous le nom de Maniacates. L'empereur, déterminé à combattre le lendemain, voulut suppléer par la surprise à la faiblesse de son armée, très-inférieure en nombre à celle des ennemis. Il envoya le soir battre le tambour dans tous les quartiers du camp, et avertir que l'empereur marcherait aux ennemis, sans faire sonner la trompette, et que toutes les troupes se tinssent prêtes pour combattre. Les Patzinaces étaient campés à fort peu de distance, au pied d'une colline, dans un lieu nommé l'Enfer. Au point du jour, Alexis range ses soldats en bataille ; en ce moment Néanzès obtient de l'empereur la permission de monter sur la colline, pour observer, disait-il, la disposition de l'armée ennemie, et lui en faire le rapport. Mais son intention était toute contraire. Il cria aux Patzinaces en leur langue, que l'empereur approchait ; qu'ils se missent en bataille, mais qu'ils n'eussent point de peur ; qu'A-

lexis, encore intimidé de la perte qu'il venait de faire, et très-inférieur en force, ne tiendrait pas long-temps. Cet avis donné, il descend pour faire à l'empereur un rapport tel qu'il le jugerait à propos. Mais un soldat qui s'était trouvé près de cet endroit, et qui entendait la langue patzinace, accourt avant lui et dénonce sa perfidie. Néanmoins se voyant démasqué paie d'effronterie ; il demande à être confronté avec le calomniateur ; et comme le soldat lui soutenait en face la trahison dont il était témoin, pour toute réponse il lui abat la tête d'un coup de sabre, en présence de l'empereur et de toute l'armée. Alexis ne douta pas que cette manière de se justifier ne fût un aveu du crime. Cependant, pour ne pas manquer l'exécution de son dessein en s'arrêtant sur cet incident, il continua sa marche, et loin de montrer son indignation, il fit donner à Néanmoins un de ses meilleurs chevaux, que ce traître demandait pour mieux combattre. Mais dès qu'il fut à portée de l'ennemi, il se détacha comme pour aller faire un coup de lance, et alla se joindre aux Patzinaces, qu'il instruisit de l'état de l'armée et du plan de bataille de l'empereur, dont il avait une parfaite connaissance.

xxx.  
Défaite  
d'Alexis ré-  
parée par  
lui-même.

Ce fut sur ses instructions que les Patzinaces attaquèrent les Grecs, et les mirent en fuite. L'empereur, après la déroute de son armée, se voyant lui-même poursuivi jusqu'au fleuve Bithyas près de Rhuse, tourne visage avec quelques braves gens qui ne s'étaient pas séparés de lui, et donnant tête baissée au travers des ennemis, il en tue plusieurs et reçoit plusieurs blessures. Il aperçoit George surnommé le Roux, un de ses lieutenants-généraux, qui fuyait aussi vers le même fleuve : il l'appelle, le réprimande de l'avoir abandon-

né, et comme il voit les troupes qu'il avait en tête grossir de plus en plus, par la jonction des autres, qui se réunissaient de ce côté-là, il ordonne à George de se tenir dans ce poste sur la défensive, jusqu'à son retour; et lui-même, ayant passé le fleuve sur son cheval, gagne à toute bride la ville de Rhuse; il y rassemble les soldats qui s'y étaient sauvés de la bataille, et tous les habitants en âge de porter les armes. Il ramasse aussi les paysans avec leurs chariots. A la tête de ce nouveau renfort il repasse le fleuve, et s'étant arrêté sur la rive à les mettre en ordre, il va rejoindre George. Il ressentait en ce moment un accès de fièvre-quarte dont il était tourmenté depuis quelques jours. Les Patzinaces voyant les Grecs qui semblaient naître de leur défaite et se multiplier même en plus grand nombre qu'auparavant, et à leur tête l'empereur, n'osèrent s'exposer aux terribles coups d'un courageux désespoir, et ne firent aucun mouvement. L'empereur de son côté, saisi du frisson de la fièvre, et n'ayant pas encore rallié tous les fuyards, ne crut pas à propos d'attaquer, montrant néanmoins par sa fière contenance, et par les excursions de ses cavaliers, qu'il ne demandait qu'à combattre. Les deux armées s'étant tenues ainsi en présence jusqu'au soir, se retirèrent, les Patzinaces dans leur camp, et les Grecs à Rhuse.

Les fuyards venaient s'y rendre les uns après les autres. Plusieurs même de ceux qui ne s'étaient pas trouvés au combat, se joignaient à eux : tels étaient Monastras, Uzas et Synèse, officiers pleins de bravoure. L'empereur, obligé par sa fièvre de se mettre au lit, ne cessa pas de s'occuper de la bataille qu'il

XXXIII.  
Victoire  
d'Alexis.



voulait encore livrer le lendemain. Il voit Tattranès entrer dans sa tente. C'était un Patzinace qui, après avoir plus d'une fois passé dans son armée, l'avait autant de fois abandonné pour retourner à ses compatriotes. Enfin touché de la patience de l'empereur, qui lui avait toujours pardonné, il venait, par une dernière perfidie faite à sa nation, réparer celles dont il se croyait coupable envers l'empereur; il lui donna un avis important : *Prince*, lui dit-il, *le dessein des Patzinaces est de venir demain vous envelopper dans cette place sans défense; si vous ne les prévenez, vous êtes perdu sans ressource.* Alexis le remercia, et reçut avec bonté les excuses qu'il lui faisait de ses désertions. Étant à peine resté dans son lit deux ou trois heures, il se lève pour préparer le combat du lendemain. Il fait partir, dès la nuit même, Uzaz et Monastras avec un corps de cavaliers choisis, et leur ordonne de prendre un grand détour, pour venir tomber par derrière sur l'armée ennemie, lorsqu'elle en sera aux mains avec les Grecs. Il emploie le reste de la nuit à encourager ses soldats, à leur donner les avis nécessaires pour réparer leur honneur. Il se jette encore sur son lit, et après un sommeil de quelques moments, on l'éveille pour l'avertir que l'ennemi approche, et qu'il a déjà passé le fleuve. Il monte aussitôt à cheval, range ses troupes, donne le signal et marche à la tête. Il ordonne à ses archers de mettre pied à terre, et d'avancer à petits pas lançant continuellement des flèches. Leurs décharges redoublées éclaircissent les rangs des ennemis et ralentissent leur ardeur. La vue de l'armée marchant en bon ordre, les rangs serrés, et surtout la contenance assurée de l'empereur, achèvent de

les épouvanter. Attaqués en même temps par derrière, ils fuient vers le fleuve, pour regagner leur camp et leurs chariots. Les Grecs les poursuivent l'épée dans les reins, et, perçant les uns de leurs piques, abattant les autres de loin à coups de flèches, ils en tuent un grand nombre avant le passage. Une partie périt dans les eaux. La maison de l'empereur, toute composée de jeunes guerriers, se distingua dans cette journée. Mais personne ne se signala plus que l'empereur même. Il rentra dans son camp après cette glorieuse victoire, et ne prit que trois jours de repos.

Zurule, aujourd'hui Chiorli, était une petite ville située sur une colline, au milieu d'un large plateau. Au pied coulait une rivière nommée alors Xérogypse, et qui portait auparavant le même nom que la ville. Alexis se posta sur la colline, où il se retrancha avec soin, et renferma dans la place tous les bagages. Les Patzinaces vinrent camper dans la plaine d'alentour. Alexis se voyant enveloppé, et se doutant bien que les ennemis, dont il connaissait l'impatience, ne passeraient pas vingt-quatre heures sans monter à l'assaut, se fit amener tous les chariots qui se trouvaient dans la ville et aux environs; il en détacha les roues, dont chaque paire tenait à son essieu, et les fit suspendre aux créneaux. Il rangea le lendemain son armée au pied de la muraille, et donna ordre à ses soldats de descendre de leurs chevaux au premier signal, et d'aller, au petit pas, tirer leurs flèches pour attirer les ennemis; ensuite, lorsqu'ils les verraient s'ébranler et courir à eux, de tourner le dos et de remonter en s'écartant à droite et à gauche, de manière qu'ils laissassent entre eux un intervalle égal au front de l'armée enne-

XXXIV.  
Stratagème  
d'Alexis.

mie. Sur le haut de la muraille étaient des gens tout prêts à couper les cordes qui tenaient les roues suspendues, dès qu'ils verraient le front des Patzinaces découvert. Tout réussit comme l'empereur le désirait. Les roues bondissant dans leur chute, et se précipitant ensuite sur la pente avec roideur, rompaient les jambes des chevaux, et entraînaient des escadrons entiers, qui, se renversant sur les suivants, s'écrasaient les uns les autres, et roulaient en monceaux jusque dans le fleuve. Tandis que cette tempête moissonnait les Patzinaces, les Grecs à droite et à gauche achevaient de les détruire à coups de piques et de flèches.

XXXV.  
Troisième  
victoire  
d'Alexis.

Les débris de l'armée vaincue formaient encore une armée plus nombreuse que celle des vainqueurs. Pleins de dépit et de rage, les Patzinaces revinrent le lendemain et offrirent encore la bataille. Alexis rangea la sienne sur la pente et prit sa place au centre. On combattit avec fureur, et les Grecs firent enfin plier les Barbares. Ils les poursuivirent fort loin, jusqu'à ce qu'Alexis, craignant que cette fuite ne fût simulée et ne conduisît les siens dans quelque embuscade, fit sonner la retraite. Les Patzinaces, s'avouant enfin vaincus, après trois combats si sanglants, allèrent camper entre Bulgarophye et Nicée. On avait fait la guerre pendant l'hiver, et le mois de janvier finissait, lorsque l'empereur emmena avec lui à Constantinople les blessés et ceux qui, après une campagne si laborieuse, avaient besoin de repos. Il laissa les plus vigoureux pour tenir en bride les ennemis, sous le commandement de Joannace et de Nicolas Maurocatalon, qu'il chargea de garnir les places et d'enlever des campagnes tous les paysans avec leurs chariots et leurs bœufs. Il avait

desssein de faire un dernier effort, afin de délivrer pour toujours l'Empire de ces opiniâtres ennemis.

A peine avait-il eu le temps de quitter la cuirasse, qu'il fallut l'endosser de nouveau. Sept jours après son arrivée, il apprend que les Patzinaces ont fait un gros détachement pour s'emparer de Chérobacques sur le chemin d'Andrinople, et que cette place est à la veille d'être emportée de force. Aussitôt, ce prince infatigable, et qui semblait toujours préparé aux événements les moins attendus, rassemble la garde de Constantinople et quelques milices nouvellement levées, au nombre d'environ cinq cents hommes. Il passe la nuit à les équiper et part avant le jour. C'était le vendredi 7 février. En partant, il envoie dire aux officiers répandus dans le voisinage, qu'ils aient à le venir joindre dans le cours de la quinzaine avec ce qu'ils ont de troupes : *Qu'ayant été témoin de leurs fatigues précédentes, il leur laisse encore quelques jours de repos; que pour lui il n'en a pas besoin, et qu'il va leur préparer la victoire.* Arrivé à Chérobacques, il fait fermer les portes, se saisit des clefs, et donne ordre à ses domestiques les plus fidèles de se tenir sur le haut des murs, et de prendre garde qu'aucun des habitants n'y monte pour parler aux Patzinaces ou leur donner quelque signal. A peine est-il dans la place, qu'il voit paraître le détachement sur un coteau qui joignait les murs. Six mille Patzinaces se séparent des autres et vont piller les campagnes. Les autres restent sur le coteau. Alexis étant lui-même monté sur le mur, observe que les Barbares, loin de se mettre sur leurs gardes, ne songent qu'à se divertir. Il regarde comme une insulte cette affectation de sécurité en sa

AN 1091.

XXXVI.  
Combat de  
Chérobacques.

présence. Il assemble ce qu'il a de soldats, et les exhorte à venir avec lui fondre sur ces brigands. Comme il les voit peu disposés à le suivre : « Eh bien ! leur dit-il, attendez donc que ceux qui sont allés ravager nos terres, se soient réunis à ceux-ci, qui seuls vous font tant de peur, et que le péril soit redoublé. Résisterez-vous alors à un plus grand nombre ? Défendrez-vous long-temps cette bicoque contre des forces si supérieures ? Il ne vous restera que de vous ensevelir sous ses ruines. Mais si les ennemis, nous comptant pour rien, ne daignent pas même nous attaquer ici, et qu'ils aillent établir leur camp aux portes de Constantinople, pour nous fermer le retour, il faudra donc aller chercher à la vue de notre patrie la mort dont nous pouvons ici nous sauver par un effort de courage. Pour moi, dont la vie n'est d'aucun prix, je vais me jeter au milieu des ennemis. Que ceux-là me suivent qui préfèrent un danger incertain et glorieux à une mort aussi honteuse qu'elle est assurée. Restez derrière vos faibles murailles, âmes timides, incapables de sentiments plus généreux. »

xxxvii.  
Nouveau  
stratagème  
d'Alexis.

La nuit suivante il sort de la place, ne se croyant suivi que d'un petit nombre de soldats vaillants et fidèles. Mais les autres, piqués de ses reproches et honteux de l'abandonner, sortent à sa suite. Ils font le tour du coteau à la faveur des ténèbres, et montant par derrière, ils tombent sur la première garde des Patzinaces. L'ayant massacrée, ils courent aux autres, qu'ils jettent dans un désordre affreux. Ils en tuent un grand nombre et mettent le reste en fuite. Ce premier succès fait naître à l'empereur l'idée d'un stratagème qui pourrait lui en procurer un second. Il renvoie à

Chérobacques ses drapeaux, ses chevaux, et les habits de ses troupes avec une escorte, qui portait au bout des piques les têtes des ennemis qu'on avait tués. Il fait prendre à ses soldats les habits, les chevaux et les enseignes des Patzinaces, et descend au bord d'une rivière, que devaient passer ceux qui étaient allés au pillage. On les voit bientôt revenir. Trompés par le déguisement des Grecs, ils les prennent pour leurs camarades, et se jettent dans le fleuve qu'ils passent à gué avec des signes de joie, montrant le butin qu'ils apportaient. On les reçoit sur le bord à grands coups de cimeterre. Le désordre et l'épouvante se mettent parmi eux. Les uns sont tués, les autres pris. Alexis retourne à Chérobacques, et y passe le jour suivant, dimanche de la septuagésime. Il part le lundi pour retourner à Constantinople. L'avant-garde était vêtue des habits des Patzinaces, et marchait sous leurs enseignes. Venaient ensuite les prisonniers, dont chacun était conduit par un paysan, et derrière eux ceux qui portaient les têtes des Patzinaces. A quelque distance, l'empereur fermait la marche à la tête du reste des troupes habillées à la grecque, avec leurs enseignes ordinaires.

Paléologue, qui ne se trouvait pas à Constantinople lorsque l'empereur en sortit, y revint en diligence, et sans vouloir profiter du délai que le prince avait accordé, il partit le dimanche de la septuagésime. Pour n'être pas surpris en chemin, il se faisait précéder de ses domestiques, qui avaient ordre de reconnaître tous les passages, et de revenir promptement, s'ils découvraient quelque parti ennemi. Ceux-ci ayant rencontré la troupe déguisée, vinrent à toute bride l'avertir qu'un gros de Patzinaces approchait, et traversait déjà la

XXXVIII.  
Retour  
d'Alexis à  
Constanti-  
nople.

plaine de Dimylie. Un moment après, d'autres arrivèrent pour lui dire que cette troupe était poursuivie par un détachement de Grecs; et Paléologue s'étant lui-même avancé, reconnut l'empereur à la tête de l'arrière-garde. Il courut à lui; et après qu'ils se furent divertis de cette agréable illusion, Paléologue témoigna beaucoup de regret de n'avoir pas accompagné l'empereur au moment de son départ, ni partagé ses dangers. Ils virent bientôt arriver les autres officiers, qui, à l'exemple de Paléologue, s'étaient hâtés d'accourir. Ils n'auraient pu se persuader qu'en deux jours Alexis eût joint et battu les ennemis, s'ils n'avaient vu au bout des piques les témoignages sanglants de la victoire. Alexis rentra dans Constantinople au bruit des acclamations. Nicéphore Mélissène qui, malgré les distinctions dont il était honoré, conservait dans son cœur une secrète jalousie, piqué des éloges qu'on faisait du courage et de l'adresse du prince, ne put s'empêcher de les contredire: *Quelle victoire, disait-il, qui donne à l'Empire de la joie sans profit, et aux ennemis du chagrin sans dommage!*

XXXIX.  
Continuation de la  
guerre des  
Patzinaces.

En effet, le nombre prodigieux des Patzinaces leur rendait insensible une perte si légère. Couvrant de leurs troupes toute la frontière occidentale de l'Empire, ils se répandaient de toutes parts comme des torrents. Leurs partis étendirent leurs courses jusqu'à l'église de Saint-Théodore, pèlerinage célèbre à quatre lieues de Constantinople. On n'osait plus sortir de la ville, dont les portes étaient fermées comme dans un siège. A ces désastres se joignait un autre sujet d'inquiétude. Zakhkas, après avoir équipé une nouvelle flotte, infestait de ses pirateries toutes les îles et les côtes de l'Archi-

pel. On savait qu'il se préparait à passer en Occident, et qu'il traitait avec les Patzinaces pour les engager à se porter dans la Chersonèse et à lui donner la main. On apprenait encore qu'il agissait vivement auprès des Turks, pour attirer à lui les troupes qu'ils avaient promises à l'empereur. La nature même semblait s'entendre avec les ennemis, pour augmenter les embarras d'Alexis. L'hiver, qui ne s'était fait sentir cette année que fort tard, avait redoublé de rigueur. Depuis le milieu de février jusque vers l'équinoxe du printemps, il tomba tant de neige, que Constantinople fut comme ensevelie. Tout commerce fut interrompu. Les glaces et les tempêtes rendaient la terre et la mer impraticables. Ces obstacles imprévus suspendirent pendant quelques jours l'activité de l'empereur.

Enfin la saison s'étant adoucie, Alexis, qui se voyait menacé du côté de la mer et de la terre, crut devoir assembler ses troupes dans les lieux maritimes, pour faire face des deux côtés. Comme les vieux soldats étaient distribués dans les places pour les défendre, Nicéphore Mélissène reçut ordre de faire de nouvelles levées et de se rendre à Enos, à l'embouchure de l'Hèbre. Nicéphore ramassa dans les campagnes tout ce qu'il put trouver de paysans. C'étaient pour la plupart des pâtres bulgares ou valaques, accoutumés à une vie dure et presque sauvage. Alexis fit revenir de Nicomédie les cinq cents cavaliers français que lui avait envoyés le comte de Flandre; et s'étant mis à leur tête, il arriva en diligence à Enos. Montant aussitôt dans une barque, il va lui-même jusqu'à une certaine distance sonder les profondeurs du fleuve, examiner la disposition des deux rives; et sur ces observations, il

XL.  
Mouvement  
de l'empereur.



détermine le lieu le plus propre à placer son camp. Étant revenu sur le soir, il instruit le conseil de ce qu'il avait remarqué; et le lendemain, ayant passé le fleuve avec les principaux officiers, il observe avec eux toute la plaine d'au-delà, il les consulte sur le terrain qu'il avait dessein d'occuper. Tous approuvant son avis, il fait passer ses troupes sur la rive droite. La position qu'il avait choisie était près d'une petite ville nommée Chérène, entre l'Hèbre et une campagne marécageuse, en sorte qu'il ne restait entre deux que l'espace nécessaire pour camper. L'armée s'y établit, et les deux flancs étant en sûreté, il ne fut besoin que de tirer un fossé devant et derrière. Alexis retourna à Enos avec un détachement, pour arrêter de ce côté-là les courses des Patzinaces.

xxi.  
Arrivée des  
Comans.

L'inégalité de ses forces lui causait de mortelles inquiétudes, et, plongé dans des réflexions profondes, il s'occupait de tous les moyens d'y suppléer, lorsque, quatre jours après son arrivée, il reçoit une nouvelle alarme. On aperçoit dans la plaine sur la rive gauche de l'Hèbre, une armée de quarante mille hommes. C'étaient les Comans qui, trois ans auparavant, avaient battu les Patzinaces. Cependant, comme on savait que ces nations barbares, aussi promptes à s'allier ensemble qu'à se combattre, pourraient facilement se joindre contre les Grecs, on craignait que l'intérêt commun du pillage ne les eût déjà réunies. Pour s'éclaircir de leur intention, Alexis invita leurs chefs à une entrevue. Il leur fit un grand festin, et après les avoir traités avec abondance, après avoir adouci ces âmes dures et féroces par les caresses, par les présents, par les témoignages de bienveillance, il leur demanda leur

serment et des otages. Dans la chaleur de leur contentement, non-seulement ils consentirent à tout; ils prièrent même Alexis de leur permettre de combattre seuls les Patzinaces dans trois jours, promettant qu'après la victoire ils donneraient à l'empereur la moitié du butin. Alexis les ayant comblés de louanges, leur déclara que, bien qu'il n'eût pas dessein de les laisser combattre seuls, cependant il leur abandonnait tout le fruit de la victoire. Il les congédia très-satisfait. Les Comans ne tardèrent pas à servir leurs nouveaux alliés. Campés en face des Patzinaces, ils ne cessèrent d'escarmoucher et de les accabler de flèches.

Trois jours après l'entrevue, Alexis les voyant si bien disposés, résolut de profiter de leur bonne volonté. Il fait passer l'armée sur un pont de bateaux, et se retranche de manière qu'il puisse se défendre non-seulement contre les Patzinaces, mais même, s'il en était besoin, contre les Comans, dont il avait toujours quelque défiance. Dans ce moment, on aperçoit une nouvelle armée qui venait du côté d'Enos, avec un grand nombre de chariots. L'alarme se répand parmi les Grecs. On ne doute pas que ce ne soit un détachement de celle des Patzinaces, et que l'armée grecque ne soit enveloppée. C'était déjà une périlleuse entreprise de combattre les ennemis qu'on avait en face, et comment résister à ceux dont on allait être attaqué par derrière? Pendant que les soldats transis de peur songeaient plutôt à fuir qu'à combattre, Alexis qui s'efforçait de les rassurer, envoie Rhodomer reconnaître de près cette troupe, qui jetait tant de terreur. Rhodomer était un Bulgare parent de l'impératrice, et distingué par sa valeur. Il revient au bout de quelques moments, annon-

XLIII.  
Jonction de  
Mélissène.

çant d'aussi loin qu'il peut se faire entendre, qu'il apporte une bonne nouvelle. C'était Nicéphore Mélissène, qui, selon l'ordre qu'il en avait reçu, amenait à l'empereur un grand nombre de recrues. On les reçoit avec joie; le courage revient aux soldats; ils se croient maintenant invincibles; et l'empereur qui, tout à l'heure, avait peine à les empêcher de fuir, n'en a pas moins à contenir leur ardeur. Le lendemain Alexis redescend le long du fleuve pour se rapprocher d'Enos, et rencontre dans sa marche un grand corps de Patzinaces, égal en nombre à l'armée grecque. Il se livre un sanglant combat, où les Grecs demeurent vainqueurs. Les Barbares après une grande perte regagnent leur camp, et les Grecs passent la nuit sur le champ de bataille.

XLIII.  
Préparatifs  
de la der-  
nière ba-  
taille contre  
les Patzi-  
naces.

Au point du jour, l'empereur continue sa marche, et arrive à un lieu nommé Lébune. C'était un tertre qui s'élevait au milieu d'une plaine unie. L'empereur y monta; mais comme ce tertre n'était pas assez spacieux pour contenir toute l'armée, il la fit camper au pied et l'environna d'un fossé. Le traître Néanzès eut l'assurance de revenir encore en ce lieu, se rendre à l'empereur avec plusieurs Patzinaces. Mais il ne trouva plus la même indulgence. Alexis, après lui avoir reproché sa perfidie, le fit mettre dans les fers avec ceux qui l'accompagnaient. Cependant les Patzinaces, qui n'étaient pas éloignés, travaillaient secrètement à corrompre les Comans et à les détacher des Grecs. Ils tâchaient même d'amuser l'empereur par des propositions de paix. Quoiqu'Alexis pénétrât leur intention, il feignait de se laisser tromper, et les amusait lui-même par ses réponses, pour les tenir en suspens, en attendant le secours que le pape Urbain II lui en-

voyait de Rome. Ce pape entretenait avec Alexis une correspondance secrète, et deux ans auparavant, il l'avait fait absoudre par ses légats de l'excommunication fulminée contre les Grecs. Les Comans, loin d'écouter les Patzinaces, demandaient le combat avec ardeur. Leurs chefs allèrent sur le soir trouver l'empereur, et lui dirent qu'ils étaient las de tous ces délais, et qu'ils venaient s'en plaindre pour la dernière fois. *Demain, ajoutèrent-ils, au lever du soleil, nous mangerons la chair ou du loup ou de l'agneau.* Alexis les voyant ainsi déterminés à combattre les Patzinaces ou les Grecs, leur promit la bataille pour le lendemain, et donna ordre à ses troupes de s'y préparer. Ce n'était pas sans inquiétude; il craignait presque autant l'inconstance et la mauvaise foi des Comans que la multitude innombrable des Patzinaces. Pendant qu'il était ainsi agité, arriva un renfort qu'il n'attendait pas. Cinq mille tant Bulgares que Valaques, habitants des montagnes voisines, endurcis aux fatigues et avides de combats, vinrent lui demander d'être admis dans ses troupes. Encouragé par ce secours imprévu, il crut n'avoir plus besoin que de celui du ciel. Il fit faire par tout le camp, au commencement de la nuit, une procession générale, dans laquelle les soldats, portant au bout de leurs piques des lampes ou des cierges allumés, chantaient des hymnes pour invoquer l'assistance du Tout-puissant.

Après avoir pris quelques moments de sommeil, Alexis se lève; il fait donner aux troupes légères des casques et de cuirasses. Comme il ne s'en trouvait pas assez pour les couvrir tous, il employa pour cet usage tout ce qu'il avait d'étoffes de soie. S'étant lui-même

XLIV.  
Bataille de  
Lébune.

armé de pied en cap, il sort du camp, et range son armée en bataille au pied de l'éminence du côté du nord. Il donne à George Paléologue le commandement de l'aile droite, à Constantin Dalassène celui de l'aile gauche. Les Comans se placent à quelque distance sur la droite. En seconde ligne étaient Monastras sur la droite des Comans, Uzas vis-à-vis de l'intervalle entre les Comans et les Grecs, Humbertopule à la tête des Francs sur la gauche des Grecs. C'étaient les corps de réserve; ils avaient ordre de couvrir la queue de l'armée, et d'empêcher qu'elle ne fût enveloppée. Par cet arrangement, le front de l'armée impériale égalait au moins celui des ennemis, quoique beaucoup plus nombreux. On donne le signal, et les Grecs invoquent par un cri unanime la protection du dieu des armées. Avec le même concert, ils fondent sur l'ennemi, l'empereur courant à leur tête. Les Comans chargent en même temps l'aile qui leur est opposée. En ce moment, un des principaux chefs des Patzinaces, se défiant du succès, passe du côté des Comans avec son escadron. L'empereur qui l'aperçoit, craignant quelque trahison, envoie de ce côté-là un de ses plus braves lieutenants, qui se met à la tête des Comans. Cette désertion d'un commandant principal, jointe à l'attaque terrible que les Grecs et les Comans donnaient aux deux ailes, glace d'effroi les Patzinaces; ils ne peuvent ni combattre ni fuir; leur saisissement tenait du miracle. Frappés comme de coups de foudre, ils se laissent égorger presque sans défense; c'était une moisson plutôt qu'une bataille, et les vainqueurs ne succombaient que de lassitude. La chaleur de midi épuisant encore leurs forces, Alexis, dans la liberté que lui laissait la terreur

des ennemis, faisait courir de rang en rang des mu-  
lets chargés d'eau, et les paysans du voisinage accou-  
raient eux-mêmes avec leurs outres et leurs vases, et  
s'empressaient de les désalterer. Les Grecs, ranimés par  
ces rafraîchissements, recommençaient le massacre. Les  
femmes, les enfants, dont les chariots étaient chargés,  
ne furent pas plus épargnés que leurs maris et leurs  
pères. Les Grecs se vengèrent de toutes leurs défaites  
passées; les Comans se baignèrent dans le sang; et  
cette journée, qui fut le 29 avril, vit périr la nation  
entière. Aussi au retour de la campagne, chantait-on  
dans les rues de Constantinople: *Il s'en est fallu d'un  
jour que la nation des Patzinaces n'ait vu le mois  
de mai.* Après cette bataille, on observa que dans le  
cours de cette guerre, toutes les fois que les Grecs,  
pleins de confiance en leurs propres forces et s'assu-  
rant de la victoire, avaient porté avec eux des fers et  
des chaînes pour les ennemis, cet appareil n'avait  
servi que pour les enchaîner eux-mêmes; et qu'au con-  
traire dans le dernier combat, où ils ne comptaient  
que sur le secours du ciel, ils avaient entièrement dé-  
truit cette nation infidèle.

Les Comans et les Grecs se reposaient dans leurs  
camp, et l'empereur se délassait des travaux d'une si  
rude journée, lorsque Synèse entrant dans sa tente :  
« Prince, lui dit-il, la victoire n'a pas mis fin à tous  
« nos dangers, il nous en reste un plus grand encore  
« que celui de la bataille. Chacun de nos soldats a pour  
« sa part plus de trente Patzinaces. Si le sommeil sur-  
« prend les Grecs ( et pourront-ils s'en défendre étant  
« harrassés de fatigue ), qui empêchera les Barbares  
« de s'aider mutuellement à rompre leurs chaînes et de

XLV.  
Humanité  
d'Alexis à  
l'égard des  
prisonniers.

« nous égorger tous ? La seule précaution qu'il y ait à  
« prendre pour assurer notre vie, c'est de l'ôter à tous  
« les prisonniers ». A ces mots, l'empereur fixant sur  
Synèse un regard d'indignation : *Oui, répondit-il, ce  
sont des Barbarès, des ennemis ; mais ce sont  
des hommes et des malheureux. N'est-ce pas assez  
pour en avoir compassion ? Je ne vois rien ici de  
plus barbare que toi.* Comme Synèse répliquait, l'em-  
pereur en colère lui commanda de sortir. Il fit en  
même temps publier l'ordre de désarmer les Patzina-  
ces, de rassembler toutes leurs armes dans le même  
lieu, et de veiller avec soin à la garde des prisonniers.  
Il se jeta ensuite sur son lit, pour prendre quelque  
repos. Au milieu de la nuit, réveillé par des hurlements  
affreux, il sort brusquement de sa tente. C'étaient les  
soldats grecs qui, devenus comme forcenés de concert,  
massacraient les Patzinaces. Ils n'en restait plus qu'un  
petit nombre, lorsque l'empereur fit cesser avec beau-  
coup de peine cet horrible acharnement. S'étant fait  
amener Synèse : *C'est toi, lui dit-il d'un ton terrible, c'est  
toi qui es l'auteur de ce cruel massacre. Tu vas  
payer de ton sang celui de tant de misérables que  
tu as fait répandre, malgré leur maître et le tien.*  
Il allait faire exécuter cette sentence, si les principaux  
officiers étant accourus n'eussent par les plus instantes  
prières fléchi sa colère, tandis que Synèse, embrassant  
ses genoux, protestait avec serment qu'il n'avait au-  
cune part à cette émeute soudaine. Les soldats eux-  
mêmes le justifiaient, en criant que *si c'était un crime,  
ils étaient seuls coupables.*

les armes, et soupçonnant quelque perfidie de la part de l'empereur, ils partirent et prirent la route du Danube, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient de butin. Quelques-uns moins précipités, instruits de la cause de ce tumulte, demeurèrent et s'allèrent joindre à l'empereur. Alexis, pour éloigner son armée des vapeurs pestilentielles qu'exhalaient tant de cadavres, alla camper près de Chérène. Arrivé dans ce campement : *Nous avons vaincu*, dit-il à Nicéphore Mélissène, *mais nous n'avons pas vaincu seuls. Songeons à nous acquitter de nos promesses.* Aussitôt s'étant fait apporter le butin, qu'il avoit promis tout entier aux Comans, quoique leur retraite semblât le dégager de sa parole, il mit à part ce qu'il réservait pour ceux d'entre eux qui étaient demeurés avec lui, et fit charger le reste sur des mulets pour le porter aux Comans en route vers le Danube. Pour ceux qui étaient restés avec lui, il les invita à souper, les enivra comme il convenait à des Barbares, et le lendemain il leur distribua leur part, y ajouta des présents, exigea d'eux des otages pour assurance qu'ils ne feraient dans leur retour aucun pillage sur les terres de l'Empire. Comme ils demandaient de leur côté une garantie de sûreté dans leur route, il les fit accompagner par Joannace, qui eut ordre de les défrayer jusqu'à leur arrivée dans leur pays. Après ces dispositions, il retourna à Constantinople, où il rentra triomphant à la fin de mai, ayant terminé une guerre qui aurait achevé la ruine de l'Empire, si les Patzinaces eussent eu à leur tête un général tel qu'Alexis. Car il en est des empires comme des moindres familles; un seul homme fait la destinée de ces diverses portions de l'humanité qu'on



appelle des états. Les prisonniers patzinaces, qu'Alexis avait sauvés du massacre, furent établis avec leurs femmes et leurs enfants dans ce canton de la Macédoine qu'on nommait la Moglène. On en composa un corps de troupes qu'on nomma les Moglénites, et qui servirent ensuite l'Empire avec autant de fidélité qu'ils avaient montré d'acharnement à le détruire.

XLVII.  
Augmen-  
tation d'im-  
pôts.

Zon. t. 2, p.  
298.

Glyc. p. 333.

Une victoire si complète sur une nation si redoutable aurait comblé Alexis d'une gloire immortelle, s'il ne l'eût déshonorée par les énormes vexations dont il tourmenta son empire. Tant d'efforts ruineux avaient tellement épuisé le trésor du prince, que, pour le remplir, il eut recours à des moyens aussi funestes aux peuples que la guerre la plus malheureuse. Le désordre de ses finances lui fit fouler aux pieds toutes les lois de l'humanité. Il fit faire un nouveau ceps de tous les biens de ses sujets; et non content des contributions ordinaires, non content d'avoir imposé de seconds décimes, il imagina des impositions nouvelles, dont le nom seul annonçait l'oppression. Des exacteurs avides et impitoyables ravageaient les provinces, en exigeant des habitants ce qu'ils devaient, sous ces noms odieux, et même ce qu'ils ne devaient pas. Ne craignant pas d'encourir l'anathème, qu'il avait lui-même prononcé par un édit, il faisait enlever des églises les offrandes les plus précieuses. Enfin il employa la ressource la plus ruineuse, en altérant les monnaies. Quelques-uns de ses prédécesseurs avaient déjà porté ce coup mortel à l'état; il enchérit sur eux; il fit mêler dans les pièces d'or une moitié de cuivre. La drachme valait six oboles; il fit donner à l'obole l'empreinte et la valeur de la

drachme. Pour fournir à la monnaie de cuivre qu'il faisait battre, il fit fondre quantité de statues et d'autres ouvrages publics de ce métal. Il exigeait le paiement des impôts en or au meilleur titre, et ne payait lui-même qu'en monnaie altérée et de bas aloi.

On a vu, sur la fin de la guerre des Patzimaets, une correspondance assez étonnante entre le pape et l'empereur grec. Il est à propos d'en rendre raison. Urbain, zélé pour la paix universelle de l'église, avait envoyé dès l'an 1088, peu de jours après son élection, deux légats à Constantinople pour représenter à l'empereur qu'il ne devait pas défendre aux Latins de ses états l'usage des azymes dans le saint sacrifice, ni les forcer de se conformer au rit des Grecs. Alexis, plus traitable en fait de religion que de finance, avait bien reçu la remontrance du pape, et par sa réponse il le pria de se transporter à Constantinople avec des théologiens, pour y tenir un concile, où l'on discuterait entre les Grecs et les Latins la question des azymes. Il promettait de s'en tenir à la décision qui y serait formée pour la réunion des deux églises. Ce projet d'une réconciliation si désirable fut traversé par le schisme de l'antipape Guibert, et par les conseils de Roger, comte de Sicile, qui se défiait de la bonne-foi d'Alexis. Mais la négociation entamée avait établi une liaison d'amitié entre le pape et l'empereur.

Alexis, délivré enfin d'une guerre si cruelle et si opiniâtre, trouva dans son palais de nouveaux périls. L'Arménien Ariège<sup>1</sup>, et Humbertople chef des Français,

XLVIII.  
Négociation  
du pape  
avec Alexis.  
Malat. l. 4,  
c. 13.  
Fleury, Hist.  
ecclés. l. 63,  
art. 42.  
Abrégé de  
l'Hist. d'Ital.  
t. 4, p. 842.

XLIX.  
Conjuration  
étouffée.  
Ann. Comn.  
l. 8.  
Zon. t. 2, p.  
299, 300.

<sup>1</sup> Je suppose que c'est le nom arménien *aries*, soleil.—B.

conjurèrent contre sa vie, et engagèrent dans leur complot un grand nombre de personnes. On ne dit pas quel fut le motif de ce dessein criminel. Mais il fut découvert; et les coupables, convaincus juridiquement, ne pouvaient échapper au supplice, si la clémence de l'empereur ne leur eût accordé la vie. Ils ne furent punis que de l'exil et de la confiscation de leurs biens.

2.  
Conduite  
prudente  
d'Alexis à  
l'égard d'un  
de ses  
neveux.

Un avis qu'il reçut presque en même temps de l'infidélité d'un de ses neveux, lui causa plus d'inquiétude. Ayant appris que Bodin, roi des Servs et des Dalmates, se préparait à faire une irruption dans l'Empire, il partit avec une armée pour défendre la frontière du côté de la Dalmatie. Arrivé à Philippopolis, il fut averti par une lettre de Théophylacte, archevêque d'Acchride, que Jean, duc de Dyrrachium, fils de son frère Isaac, trahissait l'Empire, et formait des intelligences avec les ennemis. Il connaissait le caractère turbulent de ce jeune prince, capable, s'il n'était arrêté, de se porter aux dernières extrémités. Mais il avait pour Isaac autant de respect que de tendresse, et ne voulait pas lui donner le chagrin de soumettre son fils à des informations judiciaires. Il usa d'adresse pour s'éclaircir des dispositions de son neveu, et pour lui épargner les suites funestes d'une trahison criminelle, s'il était vrai qu'il en eût conçu le dessein. Il employa le Sarmate Caraza, homme sage et fidèle, qui avait rendu des services si importants, que pour récompenser son zèle, Alexis lui avait conféré la charge de grand-hétérarque, c'est-à-dire commandant de la garde étrangère. L'empereur le chargea de deux lettres : l'une pour son neveu; il lui mandait, qu'étant averti d'une en-

*reprise des Dalmates, il s'était mis en campagne ; mais qu'il l'attendait à Philippopolis pour s'instruire plus en détail des intentions, des mouvements et des forces de ces peuples ; que son gouvernement, limitrophe de la Dalmatie, le mettait à portée de connaître parfaitement l'état présent du pays ; qu'après avoir pris ensemble les mesures nécessaires, ils agiraient de concert, soit pour prévenir le mal, soit pour y apporter le remède.* Si Jean, après la lecture de cette lettre, se mettait en devoir d'y obéir ; Caraza devait le traiter avec le plus grand respect, sans lui donner le moindre soupçon, et s'offrir à lui en qualité de lieutenant, pour gouverner pendant son absence, qui ne pouvait être longue. Si, au contraire, il refusait de partir, Caraza devait rendre l'autre lettre aux magistrats de Dyrrachium. L'empereur les instruisait de l'ordre qu'il donnait à son neveu, et leur commandait très-expressément d'obéir en toutes choses et sans aucune réserve à Caraza, instruit de ses volontés et revêtu de tous les pouvoirs nécessaires pour les exécuter. En conséquence de cette lettre, Caraza devait leur demander main-forte pour saisir la personne du gouverneur.

Isaac, qui était demeuré à Constantinople, avait appris, en même temps qu'Alexis, de quoi son fils était accusé, et sur-le-champ il lui avait dépêché un courrier avec une lettre par laquelle il lui mandait de *faire la plus grande diligence pour se rendre à Philippopolis ; qu'il s'agissait d'une affaire de la dernière importance, et qu'il allait s'y transporter lui-même.* Il était parti en même temps, et étant en-

LI.  
Son neveu  
justifié.

tré sans bruit dans la tente de son frère qu'il trouve endormi, il s'était jeté sur un lit sans permettre qu'on l'éveillât. A son réveil, les deux frères s'étant embrassés, Isaac ne donna d'autre raison de son arrivée que le désir qu'il avait de l'accompagner. Peu de temps après, le courrier revient lui dire que son fils est en chemin et prêt d'arriver. Aussitôt Isaac, convaincu de son innocence, va trouver Alexis. Comme il était naturellement colère et impatient, il lui reproche ses injustes défiances; il s'attaque avec chaleur à son autre frère Adrien, qu'il soupçonnait d'être l'auteur de la calomnie. Tandis qu'il s'emportait contre lui en invectives et en menaces, arrive l'accusé. Alexis fait venir le César Nicéphore Mélissène, et s'étant retiré avec eux sans autres témoins, il leur expose avec tranquillité le rapport qui lui avait été fait de la conduite de son neveu; et lui adressant la parole : « Ne craignez rien, lui dit-il; ma tendresse pour votre père ferme toute entrée aux soupçons qu'on a tâché de m'inspirer; mais j'ai voulu vous donner lieu de dissiper tous les nuages dont on obscurcissait votre fidélité; la promptitude de votre obéissance en est une preuve évidente. Allez reprendre à Dyrrachium vos droits et vos honneurs. Vous n'avez rien perdu de ma confiance et de ma tendresse. Et vous, mon frère, dit-il à Isaac, retournez à Constantinople, et calmez les alarmes de notre mère, qui ne survivrait pas au déshonneur de voir un de ses enfants coupable de perfidie. »

LII.  
Grégoire  
Gabras  
arrêté.

Avant que de quitter Philippopolis, il découvrit encore une autre intrigue qui allait à troubler ses ar-

rangements domestiques. Trébizonde, ville ancienne, fondée par une colonie de Sinope<sup>r</sup>, sur la frontière de la Colchide, n'avait jusqu'alors été distinguée des autres cités de la province de Pont que par sa situation

<sup>r</sup> M. Fallmerayer, dans son excellent ouvrage sur Trébizonde, couronné par l'Académie des Sciences de Danemark, n'admet point cette opinion. Il regarde comme certain que la Trébizonde colchique a été fondée par les Pélagés plus de 2000 ans avant J.-C., et qu'elle fut la métropole de trois autres villes du même nom, que l'on retrouve dans la Chersonèse Taurique, en Arcadie, et au voisinage de l'Hellespont.

Si Pausanias dit (Arcad. 27) que les Trébizontins de Colchide reçurent les émigrés de la Trébizonde arcadique avec honneur, *τάττους μιστρόπολιν*, on ne peut entendre autrement ces paroles qu'en disant que les Trébizontins de Colchide se regardaient comme les chefs des autres, sans quoi Pausanias serait en contradiction avec lui-même. Il dit en effet que la première colonie des Trébizontins d'Arcadie vint en Italie conduite par Oënotrus; la seconde, sous Arcas, en Phrygie, où existait déjà une autre Trébizonde, et la troisième en Phocide. Or ces trois migrations furent bien antérieures au voyage des Argonautes, la première entreprise de découverte faite par les Grecs vers la Colchide. Ainsi, comme la Trébizonde asiatique tire son nom du promontoire vis-à-vis duquel elle fut bâtie, les autres Trébizonde tirent le leur de la première métropole.

Xénophon, si est vrai, dit posi-

tivement que Trébizonde fut une colonie de Sinope; or Sinope fut fondée par des habitants de la nouvelle Milet, bâtie elle-même en 1041 de J.-C.; conséquemment la Trébizonde asiatique serait de plus de 1000 ans plus moderne que ne permet de le croire le raisonnement précédent. Mais cela doit s'entendre, comme l'explique le savant Allemand, d'une prise de possession qui aurait eu lieu dans des temps postérieurs, et qui aurait établi entre Sinope et Trébizonde les mêmes rapports qui existèrent entre Épidamne colonie de Corcyre, et Korinthe, et entre Kotyora au pays des Tibaréniens et Sinope elle-même. Trébizonde, ainsi que Kotyora et Cérasunte, aurait donc été envahie, secourue peut-être, ou relevée d'un état de décadence par la puissante ville de Sinope, et par suite soumise à lui payer tribut, mais non fondée primitivement par elle.

(Voy. Fallmerayer, *Geschichte der Kaiserthums von Trapezunt*, etc. München, 1827, in-4°, p. 5-11; Xenoph. Anab., ed. H. Steph., 1581, p. 186, 310.)

C'est à M. le baron Albert de Starsched, jeune littérateur saxonn qui travaille à doter notre littérature de quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre de sa patrie, que je dois l'intelligence pleine et entière de cet ouvrage, écrit en un style très-relevé.

avantageuse sur le Pont-Euxin, dans une presque-  
 environnée de montagnes. Ce ne fut que la quatrième  
 année du treizième siècle qu'elle devint capitale d'un  
 nouvel empire. Mais elle commençait dès ce temps-ci  
 à figurer entre les gouvernements les plus importants,  
 par la ferme résistance qu'elle opposait aux ar-  
 mes des Turks. Ils s'en étaient d'abord rendus maîtres;  
 mais Théodore Gabras, né dans le voisinage de cette  
 ville, l'avait reconquise. Alexis lui en avait donné le  
 gouvernement avec le titre de duc, tant pour le ré-  
 compenser de ce service, que pour éloigner, sous cette  
 apparence d'honneur, ce guerrier vaillant et habile,  
 mais remuant et ambitieux. Il voulut même l'attacher à  
 sa famille par les liens d'une alliance. Le sébastocrator  
 fiança une de ses filles à Grégoire, fils de Théodore;  
 et comme ils étaient tous deux enfants, Alexis retint  
 auprès de lui ce jeune seigneur, en attendant que le

M. Fallmerayer dit positivement  
 que les Turks n'avaient pu la pren-  
 dre, et cite un passage d'Haiton qui  
 en fait foi. Eugénus-le-Nomophy-  
 lax dit également que jamais enne-  
 mi n'y pénétra de force, et que si le  
 grand Pompée put y entrer, ce fut  
 par la soumission volontaire des ha-  
 bitants. Cependant, à en croire les  
 annales de la Géorgie, vers cette  
 époque, le roi David-le-Réparateur,  
 qui régna de 1089 à 1130, ou 1124  
 suivant Samuel d'Ani, s'empara de  
 toute la Lazique, y compris Trébi-  
 zonde. Mais ses conquêtes n'eurent  
 rien de stable, et Théodore Gabras,  
 prince chaldéen, sut l'en chasser,  
 comme il avait précédemment ex-  
 pulsé les Seldjoukides. Fallm. *op.*  
*cit.*, 18, 19; Saint-Martin, *Mém. sur*

*l'Arm.*, II, 231-237, et l'ouvrage  
 de M. Tafel, Francfort, 1832, où  
 se trouve l'éloge de Trébizonde.

Je remarque que le David, roi  
 de Géorgie, ici nommé, porte le nu-  
 méro II dans l'ouvrage de M. Saint-  
 Martin, d'après le classement de  
 M. Klaproth, t. II de son *Voyage*  
*au Caucase*, en allemand. C'est que  
 ce dernier auteur n'a pas tenu compte  
 d'un David, fils de Bagrat I<sup>er</sup>, le 49<sup>e</sup>  
 de sa liste et de celle du colonel  
 Rottiers, le 51<sup>e</sup> de celle de De Gai-  
 gnes, et le 47<sup>e</sup> de celle de Gol-  
 dendstadt. Ce David régna de 855  
 à 860. David le constructeur ou le  
 réparateur, car son nom géorgien  
*Aghmachénébéli* admet les deux  
 sens, est donc David III. Voy. la  
 note p. 249, t. XIV.—B.

mariage pût s'accomplir. Théodore étant retourné à Trébizonde, perdit sa femme, et épousa la fille d'un prince alain, cousine germaine d'Irène, femme du sébastocrator. Cette alliance faisant naître entre les deux jeunes fiancés une nouvelle affinité, selon les canons de l'église grecque, rompit le projet du mariage. Cependant Alexis, pour garder un ôtage de la fidélité de Théodore, ne lui renvoya pas son fils. Théodore vint à Constantinople le redemander à l'empereur, qui le lui refusa. Le père, dissimulant son chagrin, prit congé d'Alexis, et obtint de lui la satisfaction d'être accompagné de son fils pendant la première journée. Au moment de la séparation, il engagea les gouverneurs du jeune Grégoire à consentir qu'il l'accompagnât encore jusqu'à un certain lieu qui n'était pas éloigné; et ainsi de proche en proche, il les amena jusqu'à l'entrée du Bosphore dans le Pont-Euxin, où il avait un navire tout prêt à lever l'ancre. Là, sans demander d'autre permission, il transporte son fils dans le navire, et laisse sur le rivage les gouverneurs, qui retournent fort confus à Constantinople. Alexis fait aussitôt partir un vaisseau léger qui, ayant atteint Gabras au promontoire de Carambis, en Paphlagonie, lui remet des lettres de l'empereur. Elles portaient un ordre exprès de renvoyer son fils, sous peine d'être traité comme rebelle; il lui témoignait d'ailleurs les intentions les plus favorables; il lui déclarait que son dessein était de marier Grégoire avec Marie, sa seconde fille. Théodore n'osa désobéir, et l'empereur tint parole. A peine Grégoire fut-il arrivé à la cour, qu'on procéda à la célébration de son mariage avec la jeune princesse, qui



n'avait encore que six ans. On mit le nouveau prince entre les mains d'un eunuque pour achever son éducation, et l'empereur prenait lui-même le soin de l'instruire avec une affection paternelle. Il le menait avec lui dans l'expédition de Dalmatie, pour le former aux opérations de la guerre. Mais Grégoire, d'un caractère turbulent et indocile, ne songeait qu'à s'enfuir pour retourner à son père. Il gagna plusieurs officiers du palais, qui promirent de le servir dans ce dessein. Un d'entre eux, plus fidèle que les autres, alla déceler le complot à l'empereur. Alexis, qui, malgré les défauts de Grégoire, l'aimait tendrement comme son gendre, n'en voulut d'abord rien croire; il fallut des preuves évidentes pour le persuader. Enfin, ne pouvant plus en douter, il fit enfermer les complices dans des places de sûreté, et laissa Grégoire à Philippopolis pour y être gardé dans la citadelle.

LIII.  
Alexis ferme  
les passages  
aux Dal-  
mates.

Ann. Comn.  
l. 9.

Ces deux affaires avaient arrêté l'empereur en cette ville plus long-temps qu'il ne s'y était attendu. Il partit enfin pour mettre en sûreté la frontière de l'Empire. Elle était bordée d'une chaîne de montagnes escarpées, hérissées de forêts et de rochers, et entrecoupées de vallons couverts de halliers; c'étaient des remparts naturels d'une assez forte défense; il ne s'agissait que de boucher certains passages. L'empereur à pied, car le terrain était impraticable aux chevaux et aux voitures, visita toute cette lisière. Il ferma toutes les entrées par de larges fossés, par des tours de bois, par des forteresses de briques ou de pierres, dans les lieux où il parut à propos d'en élever. C'étaient ailleurs des abattis de grands arbres, dont les

branches et les racines entrelacées formaient une haie impénétrable. Il était lui-même à la tête des ouvriers, et conduisait tous les ouvrages. Après ces travaux, plus fatigants encore que la plus rude campagne, il retourna à Constantinople.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

---

## LIVRE LXXXIII.

- I. Guerre contre Zakhas. II. Succès des Grecs. III. Révoltes réprimées dans les îles de Crète et de Cypre. IV. Assassinat de Zakhas. V. Guerre de Dalmatie. VI. Mauvais desseins de Diogène. VII. Premier attentat de Diogène. VIII. Il veut tuer Alexis de sa propre main. IX. Seconde tentative de Diogène. X. Diogène arrêté. XI. Découverte et punition des principaux complices. XII. Inquiétude universelle. XIII. Assemblée générale. XIV. Amnistie accordée par l'empereur. XV. Fin de la guerre de Dalmatie. XVI. Suite de la vie de Diogène. XVII. Nil hérétique. XVIII. Un imposteur qui se dit fils de Romain Diogène soulève les Comans. XIX. Alexis se prépare à leur résister. XX. Marche des Comans. XXI. Vaine tentative des Comans sur Anchiale. XXII. Siège d'Andrinople. XXIII. Prise du faux Diogène. XXIV. Défaite des Comans. XXV. Les Comans se retirent. XXVI. Travaux d'Alexis pour mettre en sûreté Nicomédie. XXVII. Naissance des croisades. XXVIII. Pierre l'Ermite à Jérusalem. XXIX. Prédication de Pierre. XXX. Conciles de Plaisance et de Clermont. XXXI. Succès du concile de Clermont. XXXII. Sur la légitimité des croisades. XXXIII. Départ de la première bande de croisés. XXXIV. Voyage de Pierre l'Ermite. XXXV. Défaite de Pierre à Nisse. XXXVI. Pierre devant Constantinople. XXXVII. Brigandage des croisés. XXXVIII. L'armée de Pierre défaite en Asie. XXXIX. Croisade de Godescalc. XL. Et d'Émicon. XLI. Voyage de Godefroi de Bouillon. XLII. Prison de Hugues-le-Grand. XLIII. Hugues est rendu à Godefroi. XLIV. Combats entre les Grecs et les Latins devant Constantinople. XLV. Entrevue de Godefroi et d'Alexis. XLVI. Godefroi passe en Asie. XLVII.

Arrivée de Raoul. XLVIII. Voyage de Boëmond. XLIX. Boëmond à Constantinople. L. Hommage rendu par Boëmond. LI. Autres princes. LII. Voyage de Raimond, comte de Toulouse. LIII. Raimond à Constantinople. LIV. Taïce joint aux croisés.

### ALEXIS.

LA guerre des Patzinaces étant terminée, Alexis tourna ses armes contre les Turks. Les grands efforts qu'il avait fallu faire en Thrace, pendant les deux dernières années, avaient suspendu l'expédition de Jean Ducas; et Dalassène après s'être emparé de Chio, y avait mis garnison, et était retourné à Constantinople. Zakhas profita de cet intervalle pour augmenter ses forces, faire construire des vaisseaux, et porter le ravage dans les îles de l'Archipel. Fier de ses succès, il prit le titre de roi, s'établit dans Smyrne comme dans la capitale de ses états, et ne se promettait rien moins que la conquête de Constantinople. Pour s'opposer à ses projets ambitieux, et recouvrer Smyrne et les autres lieux envahis par ce redoutable pirate, Alexis leva des troupes de terre et de mer: Jean Ducas, commandant des troupes de terre, et sous ses ordres Constantin Dalassène à la tête de la flotte, combinèrent tellement leur marche et leur navigation, qu'ils se rendirent tous deux en même temps à la hauteur de Lesbos, et passèrent ensemble à Mitylène. Galabaze, frère de Zakhas, y commandait. Zakhas apprenant que cette ville était assiégée, s'y transporta lui-même. Pendant trois

AN 1092.

I.  
Guerre  
contre  
Zakhas.

Ann. Comu.

l. 9.

mois ce furent des attaques et des combats continuels. On se battait tous les jours depuis le matin jusqu'au soir ; mais ce n'étaient que de légères escarmouches, et les deux partis se retiraient toujours sans avantage décisif. Les Grecs, campés à l'occident de la ville, se rangeant en bataille au point du jour, avaient le soleil en face, et, lorsqu'après midi cet astre passait derrière eux, déjà épuisés de fatigue et de chaleur, ils ne pouvaient que se défendre. Alexis, instruit de cette inattention de ses généraux, leur envoya ordre de ne commencer à combattre qu'après-midi ; et dès le premier jour les Turks, aveuglés par le soleil et par la poussière, qu'un vent d'occident leur portait dans les yeux, furent entièrement défaits.

II.  
Succès des  
Grecs.

Zakhas demanda la paix, à condition seulement qu'on lui permettrait de retourner à Smyrne, et qu'on lui donnerait des otages pour assurance qu'il ne serait pas inquiété dans le passage. Jean y consentit sous une pareille condition ; c'était qu'on lui mit entre les mains deux des principaux officiers turks pour caution de la parole que donnait Zakhas de quitter Mitylène sans faire aucun tort aux habitants, et sans en emmener aucun à Smyrne. Ces conventions confirmées par serment furent aussitôt violées par le pirate, qui, au sortir de Mitylène, enleva tout ce qu'il put d'habitants avec leurs enfants et leurs femmes. Il était à peine hors du port avec quelques uns de ses vaisseaux, que, pour le punir de cette perfidie, Dalassène le poursuivit avec toute sa flotte, l'attaqua vivement, et lui enleva plusieurs navires, dont on massacra l'équipage. Zakhas aurait été pris lui-même, s'il ne se fût sauvé dans une chaloupe, déguisé en matelot. On ne daigna pas le

poursuivre. Il aborda au pied d'un promontoire, où il fut accueilli par une escorte de Turks, qu'il avait mandée pour l'y attendre en cas de malheur. Ils le conduisirent à Smyrne. Le reste de sa flotte, qui appareillait pour le suivre, fut arrêté par Jean Ducas; il se saisit des vaisseaux, et mit en liberté les habitants que Zakhas avait enlevés et chargés de fers. Il laissa garnison dans Mitylène, renvoya Dalassène, et retint une partie de la flotte, avec laquelle il reprit Samos et beaucoup d'autres îles dont Zakhas s'était emparé. Après cette heureuse expédition il retourna à Constantinople.

Il n'y fut pas long-temps sans être obligé de se remettre en mer. Deux Crétois, nommés, l'un Carycas, l'autre Rhapsomate, avaient soulevé, le premier une partie de l'île de Crète, l'autre l'île de Chypre toute entière. Jean Ducas prit la route de l'île de Crète. Il apprit à Carpathe que les Crétois fidèles avaient eux-mêmes attaqué et massacré le rebelle avec tous ses partisans. Il trouva l'île entièrement soumise; et après y avoir établi quelques troupes, il fit voile vers l'île de Chypre. En arrivant, il prit Cérines. Rhapsomate, qui n'avait nul usage de la guerre, au lieu de tomber sur les Grecs au moment du débarquement, leur laissa tout le temps de faire les dispositions nécessaires pour le battre. Il était campé à Leucosie; apprenant la prise de Cérines, il s'en approcha et vint camper sur une éminence voisine. Butumite lui débaucha d'abord grand nombre de soldats. Le lendemain le rebelle se rangea en bataille; et tandis qu'il descendait à petits pas pour joindre l'ennemi, un corps de cent cavaliers des siens, prenant les devants et courant à toute bride,

xiii.  
Révoltes  
réprimées  
dans les îles  
de Crète et  
de Chypre.  
Ann. Comn.  
l. 9.  
Zon. t. 2, p.  
298.  
Glycas, p.  
333.  
[Tchamitch.  
III, 14 et  
seqq.]

comme pour attaquer l'armée grecque, tourne visage tout-à-coup, et présentant aux Cypriots la pointe de leurs lances, va se ranger sous les enseignes de Ducas. Il n'en fallut pas davantage pour épouvanter Rhapsomate. Il fuit vers Némèse, où il espérait trouver un vaisseau pour se sauver en Syrie. Mais serré de près par Butumite, il gagne une montagne sur laquelle était bâtie une église célèbre de la Sainte-Croix, et se réfugie dans cet asile. Butumite l'y poursuit, et lui promettant sûreté, il l'engage à venir se rendre à Ducas. On marche ensuite à Leucosie; on réduit l'île entière, et après s'en être assuré par la distribution des troupes nécessaires dans les différents postes, on amène à Constantinople Rhapsomate et les autres chefs des rebelles. L'empereur, informé que cette révolte avait pour cause les vexations injustes des collecteurs des deniers publics, envoya un intendant équitable et désintéressé, nommé Callipare, avec un plein pouvoir de régler les contributions. Il chargea Philocale Eumathius du commandement des troupes de terre et de mer qui devaient rester dans l'île.

AN 1093.

IV.  
Assassinat  
de Zakhas.

Il n'était pas si aisé à l'empereur de se défaire de Zakhas. Ce pirate, devenu roi par sa propre création, faisait construire, équiper, armer à Smyrne des vaisseaux de toute grandeur, et se préparait à soutenir son nouveau titre par de nouvelles conquêtes. Alexis lui opposa encore Dalassène, qu'il fit partir avec toute sa flotte. Mais pour le détruire plus sûrement, il lui suscita un nouvel ennemi. Zakhas avait acquis une telle considération, que Soliman, sultan de Nicée, avait épousé sa fille. Alexis écrivit au sultan une lettre insinuante et flatteuse, dans laquelle, après des protesta-

tions de la plus haute estime et de l'amitié la plus sincère, il lui inspirait de violents soupçons contre son beau-père. *C'était seulement, disait-il, pour voiler ses perfides desseins, que Zakhas feignait d'en vouloir à l'Empire. Une telle entreprise était autant au-dessus de ses forces que de sa naissance. Mais, après avoir endormi son gendre par de fausses démonstrations, il espérait l'accabler.* Il lui représentait qu'il n'y avait point de temps à perdre, s'il voulait conserver sa puissance et même sa vie; que l'empereur ne craignait rien pour lui-même, mais que l'intérêt commun qui doit lier ensemble tous les princes, et son affection particulière pour le sultan, lui donnaient beaucoup d'inquiétude; qu'il lui offrait tout ce qu'il avait de ressources, soit dans la prudence, soit dans la force des armes. Tandis que l'empereur employait l'artifice pour irriter Soliman contre Zakhas, celui-ci, en attendant que toute sa flotte fût en état de mettre à la voile, alla par terre assiéger Abyde. Dalassène accourut avec ses vaisseaux au secours de cette place importante. Au bout de quelques jours, il fut aussi surpris que Zakhas de voir arriver par terre le sultan de Nicée à la tête d'une armée. Il n'avait fallu que la lettre de l'empereur pour embraser cet esprit bouillant et précipité. Il avait sur-le-champ pris les armes, et venait pour écraser son beau-père. En arrivant, il lui fit signifier qu'il eût à lever le siège. Zakhas, enfermé entre deux ennemis, ne balança pas à se jeter entre les bras de son gendre. Il ignorait à quel point Alexis l'avait envenimé contre lui. Soliman le reçoit avec une amitié apparente. Il l'invite à souper, le fait boire largement, et l'ayant enivré, il lui plonge



un poignard dans le sein. Il traite ensuite avec l'empereur. On convient de la paix ; et cet horrible assassinat, fruit malheureux de la fourberie d'Alexis, rendit la tranquillité à la côte maritime, mais dut laisser dans le cœur des deux princes des remords plus cruels que tous les maux de la guerre.

[Voilà quelle était, à cette époque, la position des Turks Seldjoukides. Indépendamment des provinces possédées par le sultan d'Iconium, à la mort de Malek-Chak, en 1092, ou 1095 suivant Samuel d'Ani, son frère Toutouch eut dans le partage de sa succession l'Asie-Mineure et la frontière de l'empire grec, et Barkiarokh son fils l'Arménie et la Perse. Des myriades de Turks révoltés contre ces deux princes fondirent sur l'Arménie, et refoulèrent vers les possessions du roi Rouben un grand nombre d'Arméniens, et surtout de religieux chassés de leurs couvents. Dans une incursion qu'ils firent en 1092 dans la province de Chirac, ce fut Grégoire, père du patriarche Basile, qui fit échouer par sa bravoure leur entreprise sur Ani, et qui, avec les troupes de l'émir Manontché, s'empara de Gagzovan ; mais il y trouva la mort, soit en combattant, soit à son retour, atteint d'une flèche que lui décocha un Turk du haut d'un arbre. — B.]

Rien ne prouve mieux quelle était alors la faiblesse

On n'oublie pas qu'il faut réduire cette date à 1093; Abou'l-faradj (*Chr. ar.* 239) place cette mort en 485 (1092), au milieu du mois de chewal, après le meurtre du visir Nedam-al-molk; il l'attribue à des excès de chasse; Tchamitchian (III, 14), à la perfidie de son épouse. Après cette mort, il y eut quatre

ans de guerres civiles entre Toutouch et Barkiarokh, nommé aussi Békiaroukh par les Arméniens, et Tarkiarouk dans Abou'l-faradj; et enfin, en 1097, Barkiaroukh devint seul souverain des Turks par le meurtre de son oncle Toutouch. — B.

de l'Empire, que la hardiesse avec laquelle les plus petits princes osaient l'attaquer. Bodin, roi de Serbie et de Dalmatie, s'étant rendu maître de la partie méridionale de la Serbie, qu'on nommait dès lors Rascie, l'avait divisée en deux gouvernements nommés *Jupanies*, qu'il avait cédés en toute propriété à deux seigneurs, Bolcan, et Marc ou Maure, ne se réservant que l'hommage. Bolcan, seigneur d'une contrée peu étendue, mais très-peuplée, devint par son audace et par son caractère guerrier un voisin redoutable. Il fit des courses sur toute la frontière, prit et brûla *Lipenium*, petite ville située au pied de la chaîne de montagnes qui séparaient le domaine des Grecs d'avec la Dalmatie. Il ne paraît pas que Bodin, seigneur suzerain du pays, ait pris aucune part à cette guerre; il laissa son vassal lutter tout seul contre les forces de l'Empire. Alexis marche en personne contre ce Barbare, qui prend d'abord l'épouvante et se retire à Sphenzane sur les montagnes. L'empereur le poursuit; mais Bolcan pour l'arrêter lui envoie demander la paix: les officiers grecs qui commandaient sur la frontière, étaient, disait-il, les agresseurs, ayant fait plusieurs incursions sur ses terres. Il promettait de se tenir désormais tranquille dans ses états, et de donner en ôtage les plus distingués de sa famille. L'empereur se contenta de ses excuses et laissant quelques troupes pour rétablir les places détruites et recevoir les ôtages, il reprit la route de Constantinople. Mais dès que Bolcan le vit éloigné, il ne songea plus qu'à éluder sa promesse; remettant de jour en jour la délivrance des ôtages; et bientôt il rentra sur les terres de l'Empire avec une armée. Alexis, après lui avoir écrit plusieurs fois pour

Guerre de  
Dalmatie.  
Anna Comn.  
l. 9.  
Ducange,  
fam. Dalmat.  
p. 281.

le sommer de sa parole, le voyant obstiné dans son refus, envoya contre lui un grand corps de troupes sous le commandement de son neveu Jean, fils du sébastocrator. Ce jeune général, plein d'ardeur mais sans expérience, arrive à *Lipenum*, passe le fleuve qui coulait au pied de la montagne, et va camper près de Sphenzane, où était Bolcan. Le rusé Barbare, voyant qu'il avait affaire à un jeune homme facile à tromper, l'amuse par des propositions nouvelles ; et tandis que Jean s'occupait de cette négociation illusoire, Bolcan sort du camp sur le soir et marche au camp des Grecs. Un ermite, témoin de ce mouvement, prend les devants et court avertir le général. Jean se moque de cet avis, et renvoie l'ermite avec mépris. Mais la nuit suivante, Bolcan tombe sur le camp des Grecs, qui ne s'y attendaient pas. La plupart sont égorgés dans leurs tentes ; quelques uns, fuyant au milieu des ténèbres sans connaître le pays, se précipitent dans le fleuve et périssent dans les eaux. Les plus braves se rassemblent autour de la tente du général, et le sauvent des mains des ennemis. Bolcan vainqueur regagne Sphenzane. Jean, avec le peu de soldats qui restent, repasse le fleuve, va camper à une demi-lieue de *Lipenum*, et se voyant hors d'état de défendre le pays, il retourne à Constantinople. Bolcan, maître de la campagne, pille, brûle, détruit les environs de Scupes, porte encore plus loin le ravage, et ne quitte ce pays qu'après en avoir fait un désert.

VI.  
Mauvais  
desseins de  
Diogène.  
Ann. Comn.  
I. 9.

Alexis, indigné de voir un si petit prince se jouer et de ses propres engagements et des forces de l'Empire, résolut d'aller encore en personne châtier son insolence. Il part avec toutes ses troupes et s'arrête à Daphnuce, à

deux lieues de Constantinople, pour y attendre les seigneurs de sa cour qui n'avaient pu le suivre. Nicéphore Diogène s'y rend le lendemain. Ce jeune seigneur, fils de l'empereur Romain Diogène et d'Eudocie, frère utérin de Michel Parapinace, décoré du titre d'Auguste du vivant de son père, se voyait avec chagrin réduit à une condition privée. Son frère, Léon d'un caractère plus doux et plus reconnaissant des bons traitements qu'il recevait d'Alexis, était mort dans la guerre contre les Patzinaces. Mais Nicéphore, naturellement sombre et dévoré d'ambition, quoiqu'il fût comblé de faveurs par Alexis, ne pouvait lui pardonner de s'asseoir sur un trône où il avait vu son père. Il brûlait du désir d'y monter lui-même, et depuis long-temps il pratiquait sourdement les personnes les plus distinguées dans les différents ordres de l'état. Il avait tous les talents nécessaires pour réussir dans ses projets. Plein d'esprit, caressant, mais sans bassesse, modeste, mais sachant se relever à propos, il s'était fait grand nombre de créatures. Il s'était lié d'une étroite amitié avec Michel Taronite. Ce beau-frère de l'empereur, honoré de la qualité de panhypersébaste, quoiqu'attaché par les liens les plus forts aux intérêts de la famille impériale, se laissa tellement embraser par une sorte de frénésie, qu'il sacrifia tout à la fortune de son ami. Nicéphore, pour mettre le peuple dans son parti, n'eut besoin ni d'intrigue ni de dépenses. Les qualités que lui avait données la nature lui gagnaient tous les cœurs. Une taille avantageuse, une physionomie pleine de force et de vigueur, un grand courage, une adresse merveilleuse dans tous les exercices, un air affable et populaire, le rendaient l'idole de la multitude. A ces sen-

timents se joignait la compassion qu'excitait l'injuste cruauté exercée sur son père. On l'admirait avec attendrissement, et nul ne semblait être plus digne de la couronne. Il s'en croyait lui-même plus digne qu'Alexis, et il résolut de lui ôter la vie.

VII.  
Premier  
attentat de  
Diogène.

Il fut violemment soupçonné d'être l'auteur d'un premier attentat contre Alexis, au milieu de Constantinople. Un Barbare, sous l'habit de mendiant, trouva moyen de pénétrer jusqu'à l'empereur, tandis qu'il s'exerçait dans le manège du grand palais. Comme le prince s'arrêtait pour lui donner quelque aumône, ce misérable voulut tirer du fourreau un poignard qu'il tenait caché sous ses haillons ; mais ne pouvant en venir à bout, malgré ses efforts, frappé de l'idée de son crime et persuadé que le ciel même en arrêtait l'exécution, il se prosterne aux pieds de l'empereur en demandant pardon à grands cris. *Et que veux-tu que je te pardonne ?* lui dit Alexis : alors montrant le poignard dans le fourreau, et se frappant la poitrine, il déclara le dessein qu'il avait formé, mais sans accuser personne. On accourut en foule, et on allait le mettre en pièces, si l'empereur, qui ne perdit rien de son sang-froid, n'eût défendu de le toucher. Il porta plus loin la clémence ; il ne voulut pas même qu'on le mît à la question, pour découvrir s'il avait des complices. Non content de lui faire grace, il lui donna des marques de sa libéralité ; et malgré les représentations de ses amis, il le laissa vivre à Constantinople, disant que *la main de Dieu qui couvre les princes, est pour eux la seule garde assurée*. Cet événement faisant naître des soupçons, il rejetait avec colère ceux qu'on voulait lui inspirer, et ne permettait pas de

porter la moindre atteinte à la réputation de Diogène.

Cette bonté du prince ne justifia pas Diogène. Bien des gens demeurèrent persuadés qu'il avait suborné ce Barbare, et la suite ne prouva que trop qu'ils ne se trompaient pas. Mais après ce coup manqué, Diogène résolut de ne s'en fier à personne, et de n'employer que sa propre main. Rempli de ce noir dessein, lorsqu'il fut arrivé à Daphnucce, il s'étudia d'abord à faire sa cour à l'empereur avec plus d'empressement que jamais ; et comme par un excès d'attachement à la personne du prince, il fit placer sa tente, non pas à la distance ordinaire, mais le plus près qu'il put de celle d'Alexis, Manuel Philocale, qui se défiait déjà de Nicéphore, ayant remarqué cette affectation, communiqua ses soupçons à l'empereur, et lui demanda la permission d'obliger Nicéphore à changer de position. *Gardez-vous d'en rien faire*, lui répondit Alexis ; *s'il est innocent, nous lui ferions injure ; s'il est coupable, nous lui fournirions un prétexte et une excuse.* Philocale se retira en plaignant l'empereur de son indifférence pour sa propre conservation. En effet Alexis, très-vigilant sur tout le reste, ne négligeait que la sûreté de sa personne, et quoiqu'il eût fait des mécontents, il vivait avec tant de confiance, que souvent il était sans gardes, et que la nuit même, pendant son sommeil, son appartement ou sa tente restaient ouverts, sans aucune sentinelle à la porte. Au milieu de la nuit, Diogène, armé d'un poignard sous sa robe, entre sans bruit dans la tente où dormaient l'empereur et l'impératrice, qui accompagnait son mari dans cette expédition. Il approche du lit, et voit à côté une des femmes de la princesse occupée à écarter les moucherons dont

VIII.  
Il veut tuer  
Alexis de sa  
propre  
main.

ce lieu était rempli. Il se retire en tremblant, craignant d'avoir été reconnu. Il l'avait été en effet, et dès que l'empereur fut éveillé, cette femme ne manqua pas de l'en instruire. Alexis ne fit pas semblant d'en rien savoir. Il continua sa marche le lendemain, et traita Nicéphore comme il avait coutume, se tenant sur ses gardes, sans lui donner aucun soupçon.

IX.  
Seconde  
tentative de  
Diogène.

Comme il approchait de Serres, Constantin Ducas, fils de Parapinace, jeune prince d'un caractère doux et tranquille, qui voyait sans regret sur la tête d'Alexis la couronne qu'avait portée son père, pria l'empereur de s'arrêter dans une maison de campagne qu'il avait au voisinage. C'était un séjour charmant, embelli par des eaux salutaires, et dont les bâtiments étaient assez spacieux pour loger toute la cour. Alexis y passa la nuit; et le lendemain comme il se préparait à partir, Constantin, qui avait fait d'abondantes provisions pour traiter le prince avec magnificence, le pria de prendre quelque temps pour se délasser du voyage, et profiter de la salubrité des eaux. Alexis lui accorda encore un jour. Cependant Nicéphore, toujours occupé de son projet criminel, crut avoir trouvé l'occasion de l'exécuter. Pendant que l'empereur sortait du bain, il se présente tout armé, comme revenant de la chasse. Tatice le repousse avec quelques paroles qui lui firent connaître que son attentat était découvert. Il résolut donc de se mettre en sûreté. Alexis partit le troisième jour, et par considération pour la jeunesse de Constantin qu'il aimait tendrement, et pour sa mère Marie qu'il traita toujours avec respect, il le dispensa de le suivre dans cette expédition, qui devait être plus pénible que glorieuse. A son départ, il lui fit

présent d'un beau cheval , très-vite à la course.

Diogène qui songeait à prendre la fuite, pria instantamment Constantin de lui céder ce cheval ; ce que le prince refusa , en disant qu'il ne pouvait , sans manquer au respect dû à leur commun maître , se défaire d'un présent qu'il venait d'en recevoir. L'empereur alla camper à Serres , et se logea dans la ville. Diogène le suivit , toujours inquiet , toujours partagé entre le désir de faire son coup et l'envie de s'échapper , ce qu'il différait d'heure en heure. Alexis , voulant enfin se délivrer des précautions qu'il lui fallait prendre sans cesse , s'adressa à son frère Adrien ; il l'instruisit des desseins de Diogène , et des tentatives que ce perfide avait déjà faites pour l'assassiner. Il lui déclara que , malgré une si noire ingratitude , il aimait encore assez ce malheureux pour vouloir le sauver. Il le pria de lui parler ; et de l'engager par douceur à faire l'aveu de son crime et à révéler ses complices ; qu'il pouvait en ce cas lui promettre l'impunité , et lui donner parole que l'empereur ne conserverait contre lui aucun ressentiment. La commission était fâcheuse pour Adrien , qui aimait aussi Diogène , dont il avait épousé la sœur de mère. Il l'accepta toutefois par tendresse pour son frère. Mais son zèle fut sans succès. Ni promesses , ni menaces , ne purent tirer de Diogène aucun éclaircissement. En vain il le conjura avec larmes de sauver sa propre vie , ce qu'il ne pouvait faire que par un aveu sincère. Rien ne put amollir ce cœur intraitable ; et Adrien rendit compte à l'empereur de son invincible opiniâtreté. Alexis chargea Muzacès de s'assurer de la personne de Diogène , et de le retenir sous bonne garde.

x  
Diogène  
arrêté.



xi.  
Découverte  
et punition  
des prin-  
cipes com-  
plices.

Muzacès fit plus que l'empereur ne lui avait ordonné. Après avoir exhorté Diogène à révéler le secret du complot, comme il n'en tirait que des injures, outré de colère, il le mit à la torture sans l'ordre et même contre l'intention de l'empereur, et il le força par les tourments à rompre le silence. Diogène avoua son projet et ses complices. On reçut par écrit ses déclarations. Quand on sut qu'il commençait à parler, tous ceux qui étaient instruits de quelque circonstance, envoyèrent leurs dépositions. Muzacès mit toutes ces pièces entre les mains de l'empereur, qui, voyant dans la liste des conjurés les noms les plus illustres, pâlit à l'aspect du danger qu'il avait couru, et dont il n'était pas encore délivré. Les deux chefs étaient Diogène et Catacalon, surnommé Ambuste, brave guerrier, qui avait commandé sous Alexis dans la célèbre bataille de Calabrya. Mais ce qui lui perçait le cœur d'un coup encore plus sensible, c'était de voir entre les conjurés Michel Taronite, mari de sa sœur aînée, et l'impératrice Marie, qu'il avait toujours honorée et dont il chérissait le fils Constantin Ducas. Les conjurés méritaient la mort; Diogène surtout et Catacalon ne devaient s'attendre qu'aux supplices les plus rigoureux; on pensait que ce serait les traiter avec clémence que de ne les punir que d'aveuglement. Celle d'Alexis alla plus loin; il se contenta de les condamner à une prison perpétuelle dans Césarople, qu'on croit être l'ancienne Amphipolis. Michel Taronite fut exilé, avec confiscation de ses biens. Quant à l'impératrice Marie, Alexis affecta d'ignorer qu'elle eût trempé dans le complot. Il rejeta toute accusation, toute information contre elle, et continua de lui rendre les mêmes hon-

neurs, et de lui donner les mêmes marques de bienveillance.

Tout tremblait dans le camp et dans la ville de Serres. Les complices attendaient avec crainte la décision de l'empereur. Ceux qui n'avaient pas eu de part à la conjuration n'étaient pas moins alarmés. Ils redoutaient les funestes effets du désespoir. L'empereur lui-même voyait un danger égal dans l'impunité de tant d'ennemis, que les bienfaits ne savaient pas désarmer, et dans la condamnation de tant de coupables, que leur nombre et leur force pourraient soustraire à la punition ; et quand il ne trouverait aucune résistance, pourrait-il se résoudre à répandre tant de sang illustre, et à dépouiller l'état de toute sa fleur, en lui enlevant ce qu'il avait de plus distingué dans tous les ordres ? Au milieu de cette perplexité, il se détermina pour le parti le plus conforme à son inclination naturelle. Il fit publier dans le camp et par toute la ville un ordre à tous les officiers du palais et des troupes, à tous les sénateurs et les magistrats qui se trouvaient à la suite de l'armée, de se rendre le lendemain au point du jour, sans armes, dans une grande salle qu'on appelait le palais. Les conjurés se trouvaient compris dans cette convocation. Il prit toutes les mesures de la prudence, pour prévenir les émeutes et les désordres que l'agitation des esprits pourrait causer pendant la nuit suivante. Elle se passa en inquiétudes. Les parents et les amis d'Alexis, qui blâmaient l'excès de sa clémence, craignant que les conjurés ne se portassent à quelque violence, firent courir le bruit qu'on avait crevé les yeux à Diogène. Leur dessein était de

xii.  
Inquiétude  
universelle.

décourager ses partisans, en leur faisant entendre que leurs efforts en sa faveur seraient inutiles, puisqu'il n'était plus en état de régner.

XLII.  
Assemblée  
générale.

Dès que le jour parut, les soldats de la garde se rendirent les premiers au lieu de l'assemblée, les uns l'épée à la main, les autres armés de leurs piques, les Varangues portant sur l'épaule leur hache d'armes. Ils se rangèrent en demi-cercle autour du trône impérial, la colère dans les yeux, tous prêts à servir celle du prince, avec une meurtrière obéissance. A côté du trône, à droite et à gauche, se placèrent les seigneurs et tous ceux qui tenaient à l'empereur, soit par le sang, soit par alliance. La garde derrière eux formait une épaisse lisière, hérissée d'armes, qui se prolongeait jusqu'aux portes de la salle. L'empereur en habit militaire vint s'asseoir sous un dais enrichi d'or. Son visage enflammé, ses regards fixes, son air sombre et pensif, montraient assez les soucis divers dont son ame était combattue. Le prince et son cortège étaient entrés par une ouverture intérieure. La salle était encore fermée. Dans le vestibule, rempli d'une foule pressée, régnait un morne silence, interrompu seulement par des soupirs. La pâleur répandue sur tous les visages, les regards attachés sur les portes, annonçaient dans les uns les remords, dans les autres la crainte d'être soupçonnés. Enfin les portes s'ouvrirent, et l'aspect du prince, le terrible cortège dont il était environné, tout l'appareil de l'indignation impériale glacèrent tellement les cœurs, que cette multitude, comme si elle eût été chargée de chaînes, n'entra qu'en tremblant, à la file les uns des autres, jetant autour d'eux des

regards inquiets, ainsi que des criminels qu'on amène devant leurs juges, et qui croient déjà voir l'épée suspendue sur leurs têtes.

Lorsqu'ils furent assemblés entre les deux haies de gens armés, debout, en silence, les yeux fixés sur le trône d'où ils croyaient voir partir des éclairs, l'empereur élevant la voix, leur parla en ces termes : « Je  
« vous prenez tous à témoin de ma conduite à l'égard  
« de Nicéphore Diogène. Je n'examine point ici par  
« quels degrés son père monta sur le trône ; je n'eus  
« point de part à la disgrâce qui l'en fit descendre.  
« Je ne me suis fait connaître à cette famille que par  
« des bienfaits. Lorsque le souverain arbitre des em-  
«pires m'eut donné la couronne, je ne me contentai  
« pas de maintenir Nicéphore et son frère Léon dans  
« le même degré d'honneur, ils trouvèrent en moi la  
« tendresse d'un père ; je ne les distinguai pas de mes  
« propres enfants. Combien de fois ai-je surpris Nicé-  
«phore tout prêt à m'ôter la vie ? Je lui ai autant de  
« fois pardonné. Quoiqu'une funeste expérience m'eût  
« appris que mon indulgence ne le corrigeait pas, je tins  
« ses forfaits cachés au fond de mon cœur, pour lui  
« épargner l'indignation publique. Tant de patience  
« n'a pu l'adoucir. Pour me récompenser de lui avoir  
« tant de fois laissé la vie, il n'a cessé d'attenter à la  
« mienne. C'est en vous rendant complices de son  
« parricide, qu'il a voulu mériter d'être votre empe-  
«reur ». A ces mots toute l'assemblée s'écrie : *Vive*  
*Alexis ; que Dieu nous conserve Alexis ; nous ne*  
*voulons qu'Alexis pour empereur.* « Cessez, reprit  
« l'empereur, de m'interrompre par vos cris. Écoutez  
« la sentence que je vais prononcer. J'ai puni ceux

xiv.  
Amnistie  
accordée  
par l'empereur.

« dont le plus grand crime à mes yeux est de vous  
« avoir rendu coupables; et à leur jugement même,  
« leur punition est une grace. Je pardonne à tous les  
« autres. Qu'ils ne craignent de ma part aucun ressen-  
« timent. Je leur rends de bon cœur toute la tendresse  
« qu'un prince doit à ses sujets; qu'ils me rendent  
« l'attachement et l'amour que des sujets doivent à  
« leur prince ». Ces paroles furent suivies d'une accla-  
mation générale. On comblait le prince de bénédic-  
tions. On ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour  
exalter sa bonté, sa clémence, la générosité de son  
am. Ceux que leur propre conscience avait déjà con-  
damnés, se prosternaient à ses pieds, pleurant de re-  
gret et de joie, s'accusant eux-mêmes; et, par une  
conjurat. nouvelle, protestant avec serment qu'ils  
donneraient leur sang pour un prince auquel ils étaient  
redevables de la vie. Tous sortirent de l'assemblée, bai-  
gnés de larmes, s'embrassant les uns les autres, faisant  
retentir la ville des éloges d'Alexis; et ce jour, qui de-  
vait être funeste, fut le plus serein et le plus brillant  
de son règne. Cependant le zèle barbare de certains  
courtisans y mêla quelque nuage. Trouvant de l'excès  
dans la douceur du prince, ils envoyèrent à Césaropole  
crever les yeux à Diogène et à Catacalon. On soup-  
çonna qu'ils avaient secrètement obtenu de l'empereur  
la permission de leur faire ce traitement; et il y a quel-  
que apparence qu'ils n'auraient osé prendre sur eux  
cette exécution cruelle, ou que le prince en aurait té-  
moigné du ressentiment, ce qu'il ne fit pas.

XV.  
Fin de la  
guerre de  
Dalmatie.

Alexis, après avoir par sa clémence tiré sa gloire  
du péril qui menaçait sa couronne et sa vie, continua  
sa route vers la Dalmatie. Lorsqu'il fut arrivé à *Lipe-*

nium, la seule vue de l'armée grecque fit perdre à Bolcan toute espérance. Il envoya demander la paix, promettant de remettre au plus tôt les ôtages, et de ne plus faire aucune entreprise contre l'Empire. Alexis, las de combattre des chrétiens, reçut avec joie ces propositions. Bolcan vint lui-même avec confiance, accompagné des principaux seigneurs. Il consigna de bonne foi les ôtages, au nombre de vingt-deux, entre lesquels étaient Ourèse et Étienne Bolcan, ses proches parents. On termina par un traité de paix une querelle qui pouvait coûter beaucoup de sang.

De retour à Constantinople, Alexis y fit venir Diogène, qu'il aimait encore, malgré ses forfaits. On le vit plusieurs fois s'attendrir sur son état et donner des larmes à ses malheurs. Il lui fit rendre une partie de ses biens : c'était une faible consolation pour l'ambitieux Diogène. Plongé dans la mélancolie, il vivait à la campagne; et comme il était homme d'esprit, il charmait ses ennuis par l'étude des anciens, dont il se faisait lire les ouvrages. Il parcourut même tout le cercle des connaissances humaines, et fit de grands progrès en géométrie, à l'aide des figures de relief qu'un habile géomètre lui composait dans la plus exacte précision. Anne Comnène, qui avait aussi étudié cette science, témoigne l'avoir plusieurs fois entendu résoudre les problèmes les plus difficiles. Mais il ne sut tirer des sciences ni des lettres le fruit le plus salutaire qu'elles soient capables de produire. Ce ne sont en effet que des remèdes doux, qui guérissent les défauts plutôt que les vices, et qui n'agissent guère que sur les maladies médiocres. Les aiguillons de l'ambition qui étaient restés dans son cœur, après le ren-

xvi.  
Suite de la  
vie de  
Diogène.

versement de ses projets, vinrent troubler ses études. Aussi aveugle d'esprit que de corps, il eut la folie de s'imaginer que, dans l'état où il était, il pouvait encore parvenir à l'Empire. Il cabala de nouveau ; et ce qui étonnerait davantage, si l'on ne savait qu'il n'est point d'extravagance unique, c'est qu'il trouva des partisans. Un de ceux auxquels il s'était adressé en avertit l'empereur, qui, plus ému de pitié que de colère, lui pardonna encore cet égarement d'esprit.

AN 1094.

XVII.  
Nil hérétique.

Anna Comn.  
l. 10.

Une folie d'une autre espèce donna encore quelques embarras à l'empereur. Un ermite nommé Nil, aussi ignorant mais moins turbulent que l'audacieux Italus, et peut-être plus capable de séduire par les apparences d'une vertu simple et modeste, faisait alors grand bruit à Constantinople. Ce personnage sans étude, occupé dans sa cellule à lire l'Écriture-Sainte qu'il n'entendait pas, s'était formé un corps de doctrine qui n'était nullement d'accord avec la tradition de l'Église, seule interprète légitime des livres saints. Lorsqu'il eut, à son avis, acquis assez de lumières pour éclairer les autres, il se crut obligé en conscience de quitter sa retraite, et parut à Constantinople. Il avait de quoi se faire suivre par ceux qui ne reconnaissent la doctrine et la vertu qu'à un air dur et sauvage et à un extérieur négligé : aussi eut-il bientôt grand nombre d'admirateurs. Les femmes surtout se disputaient l'honneur de l'attirer chez elles pour l'entendre. Là, au milieu d'un cercle enthousiaste, ce nouvel apôtre, qui n'avait pris sa mission que de lui-même, débitait à son auditoire ses visions théologiques et prétendait dévoiler le secret des mystères. Son obscurité était traitée de profondeur, et son langage grossier de simplicité évangé-

lique. Quelques passages qu'il entendait mal, et qu'il semait à l'aventure, quelques traits d'histoires apocryphes lui donnaient, auprès de tels auditeurs, un air de savant, et le peu qu'il en disait faisait penser que toute cette érudition lui échappait malgré lui, et que sa modestie en cachait bien davantage. Sa théologie s'embrouilla beaucoup dans l'explication de l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ; et l'empereur Alexis, plus instruit que ce prétendu docteur, apprenant que son système hérétique prenait grand crédit à Constantinople, le fit venir et se donna la peine de lui expliquer le dogme de l'Eglise sur cet article. Cette charitable condescendance fut inutile. Nil lui protesta qu'il était prêt à souffrir la prison, l'exil, les supplices, et à perdre tous ses membres l'un après l'autre, plutôt que de renoncer à son opinion. Les Arméniens, qui étaient en grand nombre attachés à la doctrine d'Eutychès, dont approchait beaucoup celle de Nil, étaient ses plus zélés sectateurs. Alexis pouvant bien le convaincre, mais non pas le changer, le mit entre les mains d'un synode qui, le trouvant obstiné dans ses erreurs, le frappa d'anathème. On condamna en même temps un certain Blachernite, prêtre impie, qui renouvelait les rêveries des Massaliens. C'était un séducteur intrigant, qui avait déjà corrompu plusieurs familles. L'empereur, après l'avoir mandé plusieurs fois pour le faire revenir de son égarement, mais sans succès, l'abandonna à la censure ecclésiastique.

Le nom de Diogène était fatal au repos d'Alexis. A peine avait-il arraché le poignard des mains de l'ingrat Nicéphore, que l'ombre même de cette famille ambitieuse lui suscita une guerre, de courte durée à

XVIII.  
Un impos-  
teur, qui se  
dit fils de  
Romain Dio-  
gène, sou-  
lève les  
Comans.



la vérité, mais pénible et pleine de dangers. Un inconnu venu de l'Asie, pauvre et couvert de haillons, mais adroit et intrigant, mit en mouvement tout Constantinople. Il se disait Constantin, fils de l'empereur Romain Diogène; et, quoiqu'on eût été persuadé jusqu'alors que ce Constantin avait perdu la vie vingt ans auparavant, dans un combat près d'Antioche, cependant le fourbe, s'insinuant dans les familles et débitant un roman de ses aventures, trouvait des esprits disposés à le croire. Il était même excité et soutenu par des factieux, qui travaillaient de concert avec lui à faire valoir ses mensonges. En vain Théodora, sœur d'Alexis et veuve de ce Constantin, retirée dans un monastère, protestait contre l'imposture. On la croyait subornée par son frère pour désavouer son mari. Alexis méprisa d'abord ce misérable, comme un personnage vil et sans conséquence, qui serait bientôt démasqué; mais voyant qu'il s'accréditait, après l'avoir inutilement menacé, il le fit conduire à Cherson en Crimée pour y être prisonnier. Les Comans qui habitaient dans le voisinage fréquentaient cette ville pour y acheter des marchandises. Le faux Diogène, enfermé dans une tour, s'entretint plusieurs fois avec eux pendant la nuit du haut d'une fenêtre, et s'étant sauvé par leur secours, il les suivit dans leur pays. Il sut si bien les mettre dans ses intérêts, qu'ils le reconnurent pour le vrai empereur de Constantinople.

xix.  
Alexis se  
prépare à  
leur résister.

Ce peuple féroce, altéré de sang et affamé de pillage, saisit avidement ce prétexte d'aller désoler les terres de l'Empire. L'empereur, informé de leur dessein, se prépare à leur opposer une forte résistance. Il délibère dans son conseil s'il doit marcher à leur

rencontre. La plupart étaient d'un avis contraire. Alexis déclare qu'il s'en rapportera au jugement de Dieu. Dans ces siècles d'ignorance, c'était une superstition établie qui supposait un miracle. Il fait venir sur le soir, à Sainte-Sophie, les généraux, les principaux officiers, tout le clergé de cette église avec le patriarche; et en leur présence on dépose sur l'autel deux billets, dans l'un desquels était écrit, *Dieu ordonne de partir*; dans l'autre, *Dieu ordonne de rester*. On passe toute la nuit à chanter des psaumes; et au lever de l'aurore le doyen ayant pris un de ces billets, on l'ouvre en présence de tous les assistants : c'était celui qui ordonnait le départ. On sent assez quelle influence le prince pouvait avoir sur ce prétendu oracle; mais le vulgaire ne s'en doutait pas, et il ne fut plus question que de se mettre en campagne. Alexis assemble ses troupes et marche vers Anchiale. Il envoie à Bérée, pour la garde de la ville et du pays d'alentour, Nicéphore Mélissène, George Paléologue et Jean Taronite son neveu, soit qu'il eût rappelé d'exil Michel, père de Jean, soit que celui-ci fût resté en faveur malgré la disgrâce de son père. Il y avait, dans la chaîne de montagnes qu'on appelait le mont Hémus, quatre passages par où les Comans pouvaient entrer dans la Thrace. Il les fit fermer par autant de corps de troupes commandés par Dabathène, George Euphorbène et Constantin Humbertopule, exilé quatre ans auparavant, mais rentré en grace depuis ce temps-là. Il se posta lui-même au quatrième nommé Chortarée, d'où il avait l'œil sur toute cette lisière, visitant les autres postes pour voir s'ils étaient bien gardés, et si l'on avait soin d'y faire les ouvrages de défense qu'il avait commandés.

xx.  
Marche des  
Comans.

Tout étant en bon état, il laisse à Chortarée ce qu'il fallait de troupes pour garder cette gorge, et va camper près d'Anchiale. Un Valaque nommé Pudile, de l'armée des Comans, vient pendant la nuit l'avertir qu'ils ont passé le Danube. Leur armée était beaucoup plus nombreuse que celle des Grecs. On fut d'avis de se renfermer dans Anchiale. La place était très-forte, bordée d'un côté par le Pont-Euxin, de l'autre par des collines et des vignes qui rendaient le terrain impraticable aux chevaux. Bérée, au centre de la Thrace, était en sûreté. Pour couvrir le pays à l'occident, il envoie Cantacuzène, Tatice et deux commandants de Turks auxiliaires, dont l'un était Helcan le néophyte. Tant de précautions ne purent empêcher les Comans de pénétrer en Thrace. Alexis, apprenant qu'ils marchaient vers Andrinople, manda les principaux de cette ville, entre lesquels étaient Catacalon Tarchaniote et Nicéphore Bryenne, aveuglé après la bataille de Calabrya. Il les exhorte à se bien défendre, et leur promet de grandes récompenses. Il envoie ordre à Constantin Euphorbène de prendre avec lui Monastras et de suivre l'armée ennemie, la harcelant sans cesse dans sa marche sans s'exposer eux-mêmes. Les Comans, guidés par les Valaques, ayant traversé le mont Hémus par des sentiers étroits et pleins de détours, arrivèrent à Goloé, dont les habitants leur ouvrirent aussitôt les portes en leur livrant leur commandant, qu'ils avaient enchaîné. Constantin Euphorbène qui, selon les ordres d'Alexis, ne perdait pas de vue l'ennemi, surprit une troupe de fourrageurs qu'il tailla en pièces, et fit conduire à l'empereur cent prisonniers; ce qui fit tant de plaisir au prince qu'il lui conféra sur-le-champ le titre

de nobilissime. Les habitants de Diampolis et des contrées voisines, à l'exemple de ceux de Goloé, appelèrent les Barbares, les reçurent dans leurs villes, et proclamèrent Auguste le faux Diogène.

Jusqu'alors tout réussissait à ce fourbe. Maître d'une partie de la Thrace, il prend la route d'Anchiale, à la tête des Comans. La prise de cette ville devait terminer la guerre et le placer sur le trône, en lui mettant entre les mains la personne de l'empereur. Mais la place était en état de résister à tous les efforts des Barbares, et Alexis avait dans son génie, ainsi que dans son courage, assez de ressources pour rompre toutes les mesures d'un rival si méprisable. Il le redoutait si peu que, dès qu'il le vit paraître, il fit sortir ses troupes et les rangea en bataille au pied des murs. Les Comans en firent autant; et tandis que les deux armées s'observaient sans rien faire, une troupe de braves du côté des Grecs va, sans en avoir reçu l'ordre, attaquer un corps d'ennemis sur l'aile gauche, et l'ayant enfoncé, le poursuit jusqu'à la mer. Alexis, qui ne se voyait pas assez fort pour engager un combat général, les rappelle et défend de sortir des rangs. Les Comans de leur côté ne faisaient aucun mouvement; et cette inaction continua pendant trois jours. L'avantage que donnait aux ennemis la supériorité du nombre arrêtait Alexis, et la nature du terrain, peu favorable à la cavalerie, retenait les Barbares, qui, n'espérant ni faire changer de position à l'empereur, ni s'emparer d'Anchiale tant qu'elle aurait un tel défenseur, renoncèrent à cette entreprise et allèrent assiéger Andrinople.

xxi.  
Vaine tentative des  
Comans sur  
Anchiale.

Diogène leur promettait que, dès qu'il paraîtrait,

xxii.  
Siège d'Andrinople.

Nicéphore Bryenne son oncle, disait-il, qui disposait de tout dans Andrinople, lui ouvrirait les portes et le recevrait à bras ouverts. Cette forfanterie était fondée sur l'amitié autrefois contractée entre Bryenne et l'empereur Romain Diogène. Leur liaison avait été si étroite que Romain, selon une coutume établie en ces temps-là, avait adopté pour frère Nicéphore Bryenne. Mais celui-ci reçut fort mal son prétendu neveu. A l'arrivée des Comans, l'imposteur ayant demandé un entretien avec son oncle, Bryenne se montra à la fenêtre d'une tour, et pour réponse au compliment dont l'autre le salua, il dit, *Qu'à la vérité, il avait aimé l'empereur Diogène comme son frère, qu'il avait connu et tendrement chéri Constantin son fils aîné, tant qu'il avait vécu, mais que ce prince n'était plus, qu'il avait péri près d'Antioche, et que celui qui prenait son nom ne pouvait être qu'un fourbe impudent.* Diogène se retira confus, et les Comans campèrent devant la ville. Ce furent, pendant quarante-huit jours, des sorties et des combats continuels. Enfin les assiégés manquant de vivres demandèrent du secours à l'empereur. Il chargea Constantin Euphorbène de la conduite d'un convoi qui devait entrer dans la ville par la porte la plus libre, sous l'escorte des meilleures troupes de l'armée. Les Comans avertis envoyèrent au devant du convoi un détachement très-supérieur en forces; il fallut fuir, et dans cette fuite même, Nicéphore Catacalon, fils d'Euphorbène, et qui dans la suite épousa Marie, seconde fille d'Alexis, se signala par sa valeur. C'était un jeune seigneur dont Anne Comnène se plaît à relever les rares qualités. Dans le portrait qu'elle fait de son adresse en tous les exercices,

elle dit, qu'à le voir à cheval, on l'aurait pris pour un français de Normandie. Au bout de quarante-huit jours de siège, les habitants, par l'ordre de Nicéphore Bryenne, firent une sortie générale, qui leur coûta beaucoup de sang, et plus encore aux assiégeants. Dans cette rencontre, Marien Maurôcatalon, âgé seulement de dix-huit à vingt ans, qui s'était distingué dans toutes les sorties et n'était jamais revenu sans être couvert du sang des ennemis, perça les escadrons des Comans, pour joindre leur général Togortas. C'en était fait de ce Barbare, s'il n'eût été sauvé par ses cavaliers, qui se jetèrent au devant de Marien et lui portèrent de terribles coups. Grièvement blessé, il aperçoit Diogène revêtu de la robe impériale, seul et abandonné de ses gens, sur la rive de l'Hèbre opposée au champ de bataille. A cet aspect, l'indignation lui rend ses forces ; il pousse son cheval dans le fleuve, et, poursuivant l'imposteur qui fuyait à toute bride, il ne put que l'approcher d'assez près pour lui porter plusieurs coups de fouet sur la tête, en l'accablant de titres outrageants.

Les sorties des assiégés causaient tous les jours une nouvelle perte aux Barbares, mais ne les rebutaient pas. Leur opiniâtreté fit craindre à l'empereur que la ville ne succombât enfin à leurs efforts. Il résolut donc de s'y transporter lui-même et de leur livrer bataille : ce qui ne pouvait s'exécuter sans un grand danger, l'armée ennemie étant de beaucoup supérieure à la sienne. Tandis qu'il délibérait dans son conseil sur le parti qu'il devait prendre, un officier nommé Alacassée lui fit dire qu'il avait à proposer un moyen de sauver Andrinople. L'empereur lui ayant permis d'en-

xxiii.  
Prise du  
faux Dio-  
gène.

trer : « Prince, lui dit-il, quelque importante que soit  
« la ville assiégée, votre personne est encore plus  
« précieuse à l'Empire; et il n'est aucun de vos sujets  
« qui ne soit prêt à hasarder sa vie, pour épargner à  
« votre majesté le danger évident où elle va exposer la  
« sienné. Dans ce généreux sacrifice je cours moins de  
« risque que personne. Je connais l'imposteur; mon  
« père fut lié d'amitié avec le sien. Il me sera facile de  
« gagner sa confiance et de le mettre entre vos mains.  
« Rappelez-vous ce que fit autrefois Zopyre pour ren-  
« dre Darius maître de Babylone. » Alexis l'entendit,  
et lui permit de faire ce qu'il voudrait. Alacassée se dé-  
chire le corps à coups de verges, se fait au visage  
plusieurs blessures, et passe dans le camp de Diogène.  
S'étant présenté à lui en cet état, il lui rappelle leur  
ancienne amitié. « C'est elle, lui dit-il, qui m'a attiré  
« ce traitement indigne. Le tyran a déchargé sur moi  
« la fureur qu'il voudrait exercer sur vous. Je n'ai pu  
« que sauver ma vie, et plein de confiance en votre  
« générosité, je viens me jeter entre les bras de mon  
« maître légitime. Si vous suivez mes conseils, nous fe-  
« rons repentir Alexis, vous de son usurpation, moi  
« de sa cruauté ». Le faux empereur, flatté de ce dis-  
cours, l'embrasse et lui demande ses avis. Alacassée lui  
persuade *que c'est consumer inutilement ses forces,*  
*que de s'arrêter ainsi aux portes d'Andrinople; que*  
*pendant qu'il s'obstine devant une place de province,*  
*il serait déjà maître de la capitale, dont la prise met-*  
*trait sous sa puissance toutes les villes de l'Empire.*  
« Il n'est question, lui dit-il, que de vous faire un  
« magasin dont vous puissiez tirer vos subsistances; »  
et lui montrant la forteresse de Pusas peu éloignée

d'Andrinople : « Voyez-vous, ajouta-t-il, cette place si  
« avantageusement située; j'en connais le commandant ;  
« et sur ma parole il vous ouvrira les portes. Employez  
« vos Comans à ramasser tous les vivres des campagnes  
« d'alentour, et à les porter en ce lieu. Nous prendrons  
« aussitôt la route de Constantinople, et dans peu de  
« jours, je vous fais asseoir sur le trône, où vous place  
« votre naissance. Approchez-vous de Pusas. Je vais  
« m'y introduire pour parler au commandant, et quand  
« je vous donnerai un tel signal, vous pourrez vous  
« présenter aux portes et entrer sans crainte. » Diogène  
donne dans le piège, et Alacasée part la nuit suivante.  
Il avait une lettre de l'empereur, qui ordonnait au  
commandant de Pusas d'obéir en tout sans balancer  
au porteur de la lettre comme à lui-même. Il l'attache  
à une flèche et la jette dans la place. Le commandant,  
après l'avoir lue, introduit Alacasée. En même temps  
Diogène s'était approché de Pusas; et tandis que les  
Barbares, qu'il avait prévenus, se dispersaient de toutes  
parts pour aller au pillage, il entra dans la forteresse  
accompagné des principaux. On le reçoit avec accla-  
mation, on lui fait un grand festin; où les Comans,  
selon leur usage, boivent de toutes leurs forces et s'en-  
ivrent avec Diogène. Tandis qu'ils sont ensevelis dans  
le vin et dans le sommeil, on les égorge; on enlève  
Diogène et on le transporte à Zurule, d'où l'on envoie  
un courrier à l'impératrice-mère, qui gouvernait Cons-  
tantinople en l'absence de son fils. Elle dépêche sur-le-  
champ l'eunuque Eustathe, qui, arrivé à Zurule, fait  
crever les yeux à l'imposteur.

Cependant Euphorbène, qui ne perdait pas de vue  
l'ennemi, selon les ordres de l'empereur, était déjà

XXIV.  
Défaite des  
Comans.



campé devant Pusas, et les Barbares, répandus par bandes dans les campagnes, ne s'occupaient que du pillage. Alexis, instruit de ce qui se passait, quitte Anchiale et vient camper à Nicée. Il apprend que Cizès, un des généraux ennemis, a rassemblé douze mille hommes, et qu'il est campé près de Taurocome. Il marche promptement de ce côté-là, et cache un corps de troupes dans des halliers épais. Il se range en bataille dans la plaine voisine, et envoie une troupe de Turks auxiliaires, pour escarmoucher et attirer l'ennemi. Les Comans les poursuivent, et à la vue de l'armée grecque, ils s'arrêtent et se mettent en ordre pour combattre. Tandis qu'ils forment leurs escadrons, un cavalier coman s'avance fièrement vers les Grecs, et caracolant devant eux, jetant sur eux des regards de mépris, il semble par sa contenance défier le plus brave. Alexis, piqué de son insolence, oublie en ce moment ce qu'il est; il court à lui pique baissée, le perce de part en part; et l'ayant abattu, il tue son cheval et rejoint son armée. Cet exploit, plus digne d'un aventurier que d'un empereur, lui donne la victoire. Les Grecs animés par son exemple enfoncent les Comans; les troupes de l'embuscade tombent sur eux en même temps : rien ne résiste. Sept mille sont tués, trois mille faits prisonniers. On regagne le butin qu'ils avaient fait sur les terres. Mais l'empereur, au lieu de l'abandonner à ses soldats, déclare qu'il veut le restituer à ceux auxquels il a été enlevé. Les habitants du voisinage accourent en foule, et viennent recevoir chacun ce qui leur appartenait, poussant des cris de reconnaissance, et comblant de bénédictions un prince si juste et si bienfaisant. Alexis retourna à Nicée avec

cette joie si douce et si sensible que répandent dans l'ame les actions d'humanité et de justice. Il y resta deux jours, pour donner du repos à ses soldats, et alla témoigner aux habitants d'Andrinople combien il était satisfait de leur courageuse et constante fidélité.

Les principaux des Comans vinrent l'y trouver pour lui demander la paix. Ils lui offraient de combattre désormais sous ses ordres, et d'employer leur valeur à son service. Ce n'était qu'une feinte pour donner à leurs troupes le temps de faire leur retraite en sûreté. Aussi ces députés s'évadèrent la quatrième nuit, et regagnèrent leur armée, qui avait pris les devants. L'empereur, piqué de cette supercherie, envoie des coureurs à ceux qui gardaient les défilés du mont Hémus, pour les avertir de fermer la retraite aux Barbares. Il se met lui-même à leurs trousses, et les atteint dans un lieu nommé Abilèbe. Il va les reconnaître en personne, et s'aperçoit au nombre de leurs feux que leur armée est encore beaucoup plus forte que la sienné. Il revient à son camp, fait allumer devant chaque tente jusqu'à quinze feux, et même davantage; ce qui suppose dans la milice de ce temps-là un vice de campement, où les tentes étaient apparemment beaucoup plus éloignées l'une de l'autre que dans l'ancienne milice. Quoi qu'il en soit, cette fausse apparence rabattit beaucoup la confiance des Comans, et la bataille du lendemain se ressentit de leur épouvante. Dès le premier choc ils tournèrent le dos. L'empereur ayant partagé son armée en deux corps, envoya les plus alertes pour prévenir les fuyards et se poster sur leur route. Il les poursuivit avec le reste, les joignit au défilé nommé la Porte-de-Fer, et les battit de nouveau. Il n'en échappa que

xxv.  
Les Comans  
se retirent.

la moindre partie, qui laissait en Thrace quantité de morts et plus encore de prisonniers. Tout le butin fut recouvré. Malgré le froid de l'hiver qui se faisait déjà sentir avec violence, l'empereur passa la nuit sur le haut de la montagne, et vint le lendemain à Goloé. Il employa ce jour et la nuit suivante à récompenser ceux qui s'étaient distingués par leur valeur ; et ayant congédié ses troupes, après deux jours et deux nuits de marche, il rentra dans Constantinople.

AN 1095.  
xxvi.  
Travaux  
d'Alexis  
pour mettre  
en sûreté  
Nicomédie.

A peine eut-il le temps de se reposer, qu'il fallut songer à se défendre contre les autres ennemis qui attaquaient l'Empire du côté de l'Orient. Tandis que l'empereur portait toutes ses forces en Thrace, les Turks d'au-delà du Sangar traversaient sans cesse ce fleuve, et ravageaient la Bithynie. Nicomédie surtout et son territoire avaient beaucoup souffert de leurs insultes. L'empereur, qui regardait cette ville comme un des boulevards de l'Empire, résolut de la mettre à couvert, ainsi que toute la presque île dont elle ferme l'entrée jusqu'au Bosphore. Il se transporta sur les lieux, et remarqua les traces d'un grand fossé, qui avait formé une vaste enceinte autour du terrain de Nicomédie. C'était, selon la tradition du pays, un ouvrage de l'empereur Anastase. Il paraissait que le dessein avait été d'y faire entrer l'eau d'un marais voisin de Nicomédie ; mais ce fossé était alors comblé par les sables. Alexis le fit nettoyer et creuser plus profondément ; et, de crainte que les sables, s'amoncelant de nouveau, ne donnassent un passage, il fit bâtir sur le bord une forteresse, que la hauteur et l'épaisseur de ses murs firent appeler la Tour-de-Fer. Elle fut construite de pierres si grosses et d'une si

énorme pesanteur, qu'il fallait pour les remuer les bras de cinquante, et, pour quelques-unes, ceux de cent hommes. On avait rassemblé, des campagnes voisines, les paysans les plus vigoureux. Les yeux du prince enflammaient leur émulation, et ses libéralités les animaient aux plus grands efforts. On le voyait lui-même, depuis le matin jusqu'au soir, à la tête des travailleurs, couvert de poussière, donnant ses ordres, et dirigeant en personne toutes les opérations, sans craindre les ardeurs de l'été, même dans les plus grandes chaleurs. L'année entière se passa à terminer cette entreprise; et l'assiduité de l'empereur, qui n'aurait été digne que de mépris, si elle se fût employée à la construction d'un palais ou de quelque bâtiment de luxe ou de plaisir, étant appliquée à un travail utile à ses sujets, mérita des éloges.

Alexis s'occupait de ce grand ouvrage, lorsqu'il entendit avec joie le bruit des armes dont retentissait tout l'Occident. Il se flatta de l'espérance d'un puissant secours, qu'il sollicitait depuis plusieurs années. Dès le temps que Grégoire VII était monté sur le trône pontifical, les chrétiens orientaux, malheureuses victimes de la barbarie des Sarrasins et des Turks, avaient imploré son assistance, pour empêcher la perte totale de la religion dans ces contrées; et ce pape, à qui le zèle ne manqua jamais, avait exhorté les chrétiens d'Occident à exposer leur vie pour leurs frères. L'an 1074, pendant le règne de Michel Ducas, Grégoire avait mandé à l'empereur Henri, par une lettre du 7 décembre, *Que l'Orient appelait le souverain pontife à son secours; que l'église de Constantinople, qui ne s'accordait pas avec celle de Rome, au sujet*

xxvii.  
Naissance  
des croi-  
sades.

Greg. l. 2,  
ep. 31, 37.  
Guibert.  
hist. hiero-  
sôl. l. 1.  
Otho Fris. l.  
7, c. 2.  
Chron. Ursp.  
Ducange,  
not. in Alex.  
p. 335.

*du Saint-Esprit , demandait à se réunir, et que l'Arménie était dans les mêmes dispositions.* Il ajoutait, *Que plus de cinquante mille chrétiens , tant d'Italie que de France , lui avaient déjà fait savoir que, s'il voulait leur servir de chef dans cette pieuse expédition, ils étaient prêts à le suivre jusqu'au saint Sépulcre.* Il protestait *qu'il était disposé à marcher en personne , et qu'en s'éloignant de Rome, il laisserait l'église sous la protection et la garde de l'empereur.* Le 16 du même mois, Grégoire adressa encore une lettre à tous les fidèles pour les exhorter à ce voyage. La querelle scandaleuse entre le sacerdoce et l'empire, qui commençait dès lors à s'allumer, fit échouer ce projet. Alexis, parvenu à l'empire, tâcha de le ranimer. Il écrivit plusieurs lettres au pape Urbain II , dans lesquelles il déplorait sa faiblesse ; il implorait le secours de l'Occident, et promettait toute assistance par terre et par mer à ceux qui viendraient combattre les infidèles. Robert, comte de Flandre, à son retour de Palestine, ayant contracté amitié avec Alexis, ainsi que nous l'avons rapporté, cet empereur, quatre ans après, lui avait écrit une lettre, qu'il adressait en même temps à tous les princes chrétiens. Il y dépeignait, sous les couleurs les plus vives, les horreurs exercées par les musulmans sur les chrétiens de tout sexe et de toute profession. Il représentait toute l'Asie courbée sous le joug des infidèles, et le péril où se trouvait Constantinople. Dans la chaleur de ses supplications, il oubliait même sa fierté ordinaire, et protestait qu'il serait consolé de voir Constantinople entre les mains des Latins, qui, du moins, respecteraient les églises et tant de saintes reliques ; et, comme

s'il eût voulu les tenter plus vivement encoore, il leur étalait avec emphase les immenses trésors dont cette grande cité était enrichie.

Des ressorts si puissants n'auraient cependant pas suffi pour mettre l'Europe en mouvement, sans l'action que sut leur donner un personnage vil et méprisable à l'extérieur, mais plein de feu, d'adresse et d'éloquence. Un pauvre ermite du diocèse d'Amiens, nommé Pierre, petit de taille et d'un air ignoble, alla visiter le saint Sépulcre. Après un voyage pénible et semé de dangers, il arrive à Jérusalem. Ayant payé à la porte la pièce d'or que les musulmans exigeaient des pèlerins, il entre, et voit avec douleur la profanation des lieux saints, la tyrannie exercée sur les fidèles, les outrages qu'essuyait tous les jours le patriarche Syméon, traité comme un vil esclave. Pour s'instruire avec plus de certitude, il va trouver le patriarche, qui ayant senti dans sa conversation que c'était un homme de génie et fort au-dessus de ce qu'il paraissait, lui ouvrit son cœur et lui exposa le misérable état de la Palestine : *Que le domaine du khalife était partagé en quatre sultanies, celles de Mosul, de Damas, d'Alep et de Nicée; que de cette dernière ville, où tous les chrétiens avaient été égorgés, sortaient sans cesse des essaims de brigands, qui ravageaient tout le pays, n'épargnant ni les hommes, ni les édifices consacrés au Seigneur; que ce n'était ni la prudence d'Alexis, ni le nombre des habitants, ni les fortifications de la ville, ni la valeur des soldats ou les forces de mer qui défendaient Constantinople; qu'elle ne devait son salut qu'au Bosphore, et que les infidèles ne manquaient que de vaisseaux*

xxviii.  
Pierre-l'Er-  
mite à  
Jérusalem.  
Guill. Tyr.  
l. 1. c. 11, 12,  
13.  
Albert. Aq.  
Jac. Vitri.  
Sanct. l. 3,  
part. 4, c. 1, 2.  
Chron. Urap.  
Baronius.

*pour s'emparer de cette grande ville, et inonder d'un affreux débordement l'Europe entière. Que les sultans d'Alep et de Damas n'étaient pas moins acharnés à la perte des chrétiens que ceux de Nicée ; qu'ils étaient maîtres d'Antioche et de toute la Syrie. Que la sainte cité, profanée si long-temps par l'impiété des Sarrasins, gémissait depuis plusieurs années sous une domination encore plus barbare. Que de tant de monuments consacrés par les miracles et le sang du Sauveur, les mains sacrilèges des Turks n'avaient laissé subsister que le saint Sépulcre, pour tirer de l'argent des pèlerins, qui ne pouvaient y arriver sans risquer cent fois leur vie ; qu'il y en avait un grand nombre dans les prisons de Jérusalem, où ils étaient tous les jours menacés de la mort. Il lui fit une si vive peinture de l'état déplorable des chrétiens de Palestine, que Pierre, fondant en larmes, lui demanda s'il n'y avait donc aucun remède à ces maux. Alors Syméon, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Hélas, répondit-il, nos ini-  
« quités nous ont fermé l'accès à la miséricorde du  
« Seigneur ; il dédaigne nos gémissements et nos lar-  
« mes ; depuis quatre cents ans que la ville sainte est  
« entre les mains des infidèles, la mesure de nos af-  
« flictions n'est pas encore comblée. Mais si l'Occident  
« chrétien, si tant de florissants royaumes, formidables  
« à nos ennemis, qui le sont aussi de Dieu même,  
« jetaient sur leurs frères un regard de compassion,  
« s'ils voulaient nous aider du moins de leurs prières  
« dans les maux qui nous accablent, nous aurions  
« quelque espérance de les voir bientôt finir. Quoi-  
« que liés avec les Grecs, par la proximité, par*

« l'intérêt commun, par le sang même, étant dans  
 « l'origine sujets du même empire, nous n'avons nul  
 « soulagement à en attendre. Ils en ont besoin eux-  
 « mêmes : leur gloire, leur ancienne vertu est flétrie ;  
 « ils ont perdu en peu d'années plus de la moitié de  
 « leur empire, dont ils disputent à peine les miséra-  
 « bles restes. » Pierre, qui pleurait avec lui, s'efforça  
 de le consoler, en lui disant : *Que si l'église romaine,*  
*si les princes d'Occident étaient instruits de l'excès*  
*de leur misère par un témoignage authentique, il*  
*était persuadé qu'ils y apporteraient un prompt*  
*remède ; qu'il conseillait à Syméon de leur adres-*  
*ser une lettre de sa main ; qu'il en serait le porteur,*  
*et que, pour la rémission de ses péchés, il courrait*  
*dans tous les pays de l'Europe, dans toutes les*  
*cours ; qu'il n'épurgnerait ni fatigues, ni prières,*  
*ni larmes pour émouvoir le cœur des potentats, et*  
*pour les exciter à la délivrance de leurs frères.* Syméon, charmé de cet avis, embrassa Pierre, et le comblant de bénédictions, il lui mit entre les mains la lettre qu'il demandait, et plusieurs autres lettres des chrétiens notables qui habitaient à Jérusalem.

Pierre, animé encore par une vision qu'il eut, ou qu'il crut avoir dans l'église de la Résurrection, prit congé du patriarche, et alla s'embarquer sur un vaisseau qui retournait dans la Pouille. Il arriva heureusement à Bari. De là il se rendit à Rome, et remit au pape Urbain les lettres dont il était chargé. Il les accompagna de la description la plus touchante de ce qu'il avait vu lui-même. Urbain le reçut avec bonté, l'écoula avec attendrissement, et lui promit de seconder son zèle de toute l'autorité qu'il avait dans l'Église, et de tout

xxx.

Prédication  
de Pierre.

Guill. Tyr.

l. 1, c.

13 et seqq.

Fulcher. Car.

Ord. Vital.

l. 9.

Balder. l. 1.

Sanut. l. 3.

part. 4, c. 2.

Chron. Ber-

toldi.

Chron. Al-

beric.

Chron. Urs.

Chron. Ca-

saur.



Chron. Bel-  
gic.

son crédit auprès des princes chrétiens. *Allez*, lui dit-il, *me préparer les voies pour émouvoir leur ame, et soyez mon précurseur*. L'ermite s'acquitta de cette fonction avec un succès au dessus de toute espérance. Il traverse l'Italie, passe les Alpes, et répand partout la ferveur dont il est embrasé. Ses insinuations, ses instances, ses raisons politiques, ses remontrances mêmes, autorisées par sa réputation de sainteté, lui ouvrent les oreilles des princes. Missionnaire ardent, plein de ces mouvements pathétiques qui ravissent le cœur des peuples, il ne laisse au pape presque rien à faire qu'à donner le signal du départ. A sa voix, les évêques, les abbés, les clercs, les moines, le peuple et les nobles, vertueux, vicieux, en un mot des chrétiens de toute profession, de toute condition, de tout caractère, des femmes mêmes saisies de l'esprit de pénitence, s'enivrent de l'idée de ce pèlerinage guerrier.

xxx.  
Conciles de  
Plaisance et  
de Clermont.

Tandis que Pierre ébranlait toutes les nations avec une rapidité étonnante, le pape avait convoqué un concile à Plaisance pour le 1<sup>er</sup> mars 1095. Il se trouva si nombreux, qu'il fallut l'assembler en pleine campagne. On y compta deux cents évêques, près de quatre mille clercs, et plus de trente mille laïques. Urbain ne s'y était proposé que de réformer les abus, de condamner des hérésies naissantes, et de réprimer des désordres que sa querelle avec l'empereur produisait, surtout en Italie. Il ne s'agissait pas encore de la croisade, dont il attendait la maturité des prédications de Pierre. Mais Alexis ayant envoyé à ce concile des ambassadeurs, pour supplier le pape et toute la chrétienté de le secourir contre les infidèles, le pape exhorta les fidèles à se prêter à une si juste demande :

et dès lors plusieurs s'engagèrent à ce voyage, promettant avec serment de s'employer de tout leur pouvoir au service des chrétiens d'Orient. Urbain étant ensuite passé en France, tint un autre concile à Clermont en Auvergne. Il s'ouvrit le 18 novembre. Treize archevêques, deux cent cinq prélats tant évêques qu'abbés, plusieurs princes s'y rendirent. Pierre, de retour de ses conquêtes évangéliques, fixait sur lui tous les regards; et dans son humble contenance, sous un extérieur pauvre et abject, il éclipsait les dignités. Ce fut là que le pape fit les plus grands efforts. Après avoir animé les assistants par l'exposition des calamités, des horreurs auxquelles étaient abandonnés les chrétiens de la Palestine, après les avoir enflammés par la vue des récompenses éternelles, il leur proposa cette expédition comme un moyen assuré d'expier les brigandages, les incendies, les adultères, les parjures, les homicides et tous les crimes si communs dans ces siècles de corruption et d'ignorance. Le sang des Sarrasins et des Turks devait effacer toutes les taches de leurs péchés. En vertu de l'autorité apostolique il déclara *que ce pèlerinage tiendrait lieu de toutes les pénitences canoniques; que ceux qui mourraient, soit dans le voyage, soit dans les combats, seraient comptés au nombre des martyrs; que tant que durerait l'expédition, les pèlerins seraient sous la protection de l'Eglise, qu'ils n'auraient à craindre nulle poursuite, soit pour dettes, soit pour crime; que quiconque oserait les inquiéter, eux ou leur famille, en quelque manière que ce fût, serait excommunié par l'évêque du lieu, et soumis à la sentence jusqu'à entière réparation: que les évêques et les*

*prêtres qui ne s'opposeraient pas à tout le mal qu'on voudrait leur faire, seraient suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu l'absolution du Saint-Siège.* Il recommanda aux prélats d'employer tout leur zèle à inspirer à leurs peuples le désir de participer à une si sainte entreprise; et pour écarter tous les obstacles qui pourraient la retarder, il ordonna que la paix, appelée alors la *trêve de Dieu*, fût inviolablement observée. Il voulut que, pour symbole d'engagement, tous les pèlerins portassent sur leur habit la figure de la croix; ce qui fit donner à ces expéditions le nom de croisades.

XXXI.  
Succès du  
concile de  
Clermont.

Ce discours du pape fut suivi d'une acclamation universelle. Les âmes les moins pieuses sont saisies d'un pieux enthousiasme. On s'écrie de toutes parts, *Dieu le veut, Dieu le veut.* Le pape, frappé de cette unanimité qui semblait inspirée, ordonne que ces paroles soient le cri de guerre. On apporte aussitôt, on déchire, on coupe en pièces quantité d'étoffes rouges; on en fait des croix que chacun s'attache sur l'épaule droite. Tous les assistants prosternés, se frappant la poitrine, reçoivent du pape l'absolution de leurs péchés et la bénédiction. L'assemblée se sépare tout embrasée d'ardeur, et chacun va porter dans sa patrie la flamme dont il brûle, et qu'il communique sur son passage. Le pape, avant que de congédier les évêques, les consulte sur le choix d'un légat, qui tiendrait sa place dans l'armée des croisés. Toutes les voix se réunissent en faveur d'Aimar, évêque du Puy, prélat instruit des règles de l'Église, et aussi respectable par la pureté de ses mœurs que par sa dignité. Peu de temps après arrivèrent les députés de Raimond, comte de

Toulouse, qui envoyait dire au pape qu'il s'engageait à faire le voyage avec plusieurs de ses chevaliers. C'était dans toutes les villes, dans toutes les familles, une agitation générale. On ne voit, on n'entend que préparatifs de guerre. L'Europe s'épuisait d'habitants, et les souverains ne s'opposaient pas à cette ferveur épidémique : c'était un moyen d'occuper des vassaux remuants et de purger leurs états des guerres civiles. Les liens du sang ne retenaient ni les maris, ni les fils, ni les pères. Les reclus quittaient leur cellule, les moines leur cloître, les uns avec la permission de leurs abbés, les autres sans permission. Des femmes, s'imprimant une croix sur la chair avec un fer chaud, voulaient faire croire que c'était une impression miraculeuse. Il s'en fallait bien que tous fussent entraînés par de purs motifs de religion. L'esprit de liberté, le désir d'échapper à des créanciers, la misère, les attrait d'une vie plus licencieuse en attiraient un grand nombre. Tous prenaient la croix sur leurs habits, peu la portaient dans le cœur. Dès qu'un prince annonçait le dessein de partir, une foule de gens de toute nation accouraient s'engager sous ses enseignes, pour tout le temps du voyage. La rémission des péchés tenait lieu de solde, et la croix d'étendard. On n'eut d'autre peine que celle de retenir ceux que leur âge, leur sexe, leur faiblesse rendaient incapables de soutenir les fatigues qu'il faudrait essayer.

Cé fut ainsi que s'alluma le feu de ces expéditions nommées *saintes*, et qui l'auraient été en effet, si l'esprit de la religion chrétienne, née sous le glaive des persécutions, était un esprit de guerre et de conquêtes. Le motif qui les sanctifia dans l'opinion commune,

XXXXII.  
Sur la légitimité des croisades.

fut, si j'ose le dire, ce qui les rendit répréhensibles. Il y avait plus de quatre siècles que les Sarrasins, sortis des sables brûlants de l'Arabie, avaient envahi la Syrie, la Mésopotamie, l'Afrique. Depuis cinquante ans, un autre déluge de Barbares, les Turks venus des glaces du nord, inondaient l'Asie, et couvrant ce beau pays de carnage et de ruines, ils moissonnaient avec fureur ce qui avait échappé au glaive des Sarrasins. Ils écrasaient les Sarrasins mêmes; ils menaçaient déjà l'Europe, et le Bosphore était une faible défense. Si l'Occident se fût armé pour écarter l'orage, et pour repousser les Turks dans les montagnes et les cavernes du Maouerennahar, si l'empire grec eût joint ses forces pour recouvrer ce qu'il avait perdu, qui pourrait blâmer une si juste entreprise? Mais quoique les lieux consacrés par les traces et par le sang du Sauveur méritent nos respects, ce n'était peut-être pas une raison suffisante pour aller égorger ceux qui les profanaient par un culte impie. Celui qui a dit que son royaume n'est pas de ce monde, maître du ciel et de l'univers, qu'il gouverne à son gré, abandonne aux puissances de la terre la propriété temporelle de la surface de ce globe, qu'il doit un jour anéantir; il n'a pas laissé à ses disciples des droits qu'il a lui-même méprisés. La religion ne trouble pas l'ordre politique. Animée de l'esprit de paix, elle excuse, elle tolère les guerres justes, mais elle ne les excite pas. Elle n'a point d'autres soldats que des missionnaires. Si le Sauveur eût voulu conserver aux chrétiens la possession de son sépulcre, avait-il besoin du bras des croisés; et ces douze légions d'anges, qui auraient pu le servir contre ses bourreaux au temps de sa passion,

n'auraient-elles pas été des guerriers tout autrement invincibles que tous les princes et toutes les armées d'Occident? L'imprudence, les dissensions, les jalousies, les débauches et tous les désordres de l'humanité, les conduisirent à leur perte. Cette première croisade, à la vérité, rendit aux fidèles le terrain de Jérusalem; mais pour le conserver il fallut, pendant deux siècles, l'arroser sans cesse du sang des chrétiens, et après tant de travaux il fallut l'abandonner. On y avait perdu des armées de héros; on n'en remporta que des armoiries, symboles bizarres qui honorent les familles du témoignage immortel de la pieuse imprudence de leurs ancêtres. Ce n'est pas néanmoins que j'ose condamner tous ceux qui s'enflammèrent du projet de cette entreprise. La religion ne fut, il est vrai, pour la plupart qu'un prétexte qui se prêtait à leur légèreté, à leur ambition, à l'ivresse de la débauche, aux emportements d'une chevalerie insensée. Mais ce fut, pour des âmes vraiment pieuses, un enthousiasme chrétien, quoique peu réfléchi, qui prend son excuse dans la pureté de leur intention et dans le préjugé général. La sainteté de leur conduite corrige ce qu'il y avait d'irrégulier dans le motif; et quoique les combats ne fassent pas des martyrs, quoique les portes du ciel ne s'abattent pas à coups de sabre, nous devons nos respects à ces âmes simples et innocentes, qui ont fait dans ces guerres le généreux sacrifice de leur vie.

Entre les nations de l'Europe, les Français signalèrent leur zèle. Depuis le commencement de mars 1096 jusqu'à la fin d'octobre, on ne cessa d'en voir diverses bandes qui partaient à la suite de leurs chefs, à mesure que ceux-ci avaient amassé l'argent nécessaire

An 1096.

XXXXIII.  
Départ de la  
première  
bande de  
croisés.  
Guill. Tyr.  
l. 1, c. 18.

Albert. Aq.

l. 1.

Fulcher. Car.

Sanct. l. 3,

part. 4, c. 2.

Lup. pro-  
tosp.

pour le voyage. Pierre, qui avait été soldat avant que d'être ermite, mais plus propre à prêcher la croisade qu'à la conduire, se laissa entraîner à l'attrait du commandement. Il se mit à la tête d'une foule de peuple. Des Italiens, des Lombards, quelques Allemands, plusieurs femmes déguisées en hommes, avec le casque et l'épée, vinrent se ranger sous ses étendards; et la débauche se joignit à la dévotion, mélange monstrueux qui ne cessa de défigurer ces religieuses entreprises. Un gentilhomme nommé Gautier, et surnommé *Sans-Avoir*, parce qu'il n'avait d'autre bien que son épée, se fit lieutenant de Pierre, qui lui fit prendre les devants avec une partie de son peuple, pour lui ouvrir les passages. Gautier partit le 8 mars, et prit sa route par l'Allemagne et la Hongrie, où il fut bien reçu par le roi Caloman, qui lui permit le commerce des vivres. Seize de ses gens s'arrêtèrent à son insçu en deçà de la Save pour acheter des armes. Quelques Hongrois les trouvant éloignés de leur armée, se jettent sur eux, les volent, les dépouillent et les renvoient en chemise. Gautier qui était déjà sur les terres de l'Empire, à Belgrade, première ville de Bulgarie, les voyant arriver en cet état, ne jugea pas à propos de retourner sur ses pas pour en tirer vengeance, de peur de retarder son voyage. Mais ne pouvant obtenir du commandant de Belgrade la liberté d'acheter des subsistances, il se mit à enlever les troupeaux dispersés dans les campagnes. Les Bulgares sonnent l'alarme, et bientôt attroupés au nombre de cent quarante mille, ils courent sus aux Français. Soixante sont brûlés dans une chapelle où ils s'étaient réfugiés; les autres, couverts de blessures, s'enfuient au

travers des forêts avec leur capitaine, qui, laissant partout sur sa route des débris de son armée, gagne au bout de huit jours la ville de Nisse, résidence du gouverneur de Bulgarie. Cet officier, nommé Nicétas, écoute ses plaintes, promet justice, lui fait présent d'armes et d'argent, et lui donne des guides jusqu'à Constantinople. Gautier se présente à l'empereur, qui lui permet de camper aux portes de la ville, pour y attendre Pierre-l'Ermite.

L'apôtre de la croisade devenu général, suivi de quarante mille hommes, sans compter une multitude de clercs, de moines, de femmes, d'enfants, de vieillards, se mit en chemin, et ayant traversé la Lorraine, la Franconie, la Bavière et l'Autriche, arriva sur la frontière de Hongrie. Caloman lui accorda le passage, à condition qu'il paierait ses subsistances, sans faire aucun tort aux habitants. Tout se passa avec bienveillance de part et d'autre jusqu'à l'embouchure de la Save. C'était là que les seize soldats de Gautier avaient été maltraités; leurs dépouilles étaient suspendues comme un trophée aux murs d'une ville que les historiens des croisades nomment Maleville, et qui n'était séparée de Belgrade que par la Save. Ce spectacle insultant, et ce qu'ils apprennent de l'outrage fait à leurs camarades, les met en fureur. Pierre lui-même les exhorte à la vengeance. On marche à la ville enseignes déployées; on abat à coups de traits ceux qui paraissent sur la muraille. Geoffroi Burel d'Étampes, capitaine de deux cents hommes, vole à la tête et monte à l'escalade. Toute l'armée force l'entrée. Sept mille Hongrois sortent par la porte orientale, et vont se réfugier sur un rocher au bord du Danube. Ceux qui ne peu-

xxxiv.  
Voyage de  
Pierre-  
l'Ermite.  
Ann. Comn.  
l. 10.  
Guill. Tyr.  
l. 1, c. 19  
et seqq.  
Zon. t. 2, p.  
300.  
Albert. Ag.  
Sanut. l. 3,  
part. 4, c. 4.  
Tudebod. l.  
4.  
Robert. Mo-  
nac.  
Gesta Franc.  
Ord. Vit. l.  
9.  
Guibert.  
hist. hiero-  
sol.  
Cron. St.  
Anton.  
Chron. Bar.  
Raymond de  
Agiles.



vent les suivre sont égorgés. Ils sont eux-mêmes poursuivis sur leur rocher, massacrés ou précipités dans le Danube. Il périt quatre mille Hongrois, et les croisés ne perdent que cent hommes. Pierre abandonne la ville au pillage; il y séjourne cinq jours et enlève quantité de blés, de bestiaux, de chevaux. Le gouverneur de Belgrade prend l'épouvante et s'enfuit à Nisse avec les habitants. Pierre, averti que toute la nation hongroise s'assemblait pour tomber sur lui, passe la Save avec son butin et perd au passage bon nombre de ses gens, tués à coups de flèches par les Hongrois postés en embuscade. Les croisés en prennent sept, que Pierre fait massacrer en sa présence. Il perdait au maniement des armes un peu de la douceur d'anachorète. Il traverse de vastes forêts, et après sept jours d'une marche pénible, il arrive à Nisse.

xxxv.  
Défaite de  
Pierre à  
Nisse.

On envoie demander au gouverneur la permission d'acheter des vivres. Nicétas l'accorde, moyennant des otages pour assurer qu'on ne fera nulle violence. Les habitants font même des aumônes aux pauvres soldats, et la nuit se passe tranquillement. On rend les otages et Pierre se remet en marche. Mais cent Allemands, qui avaient eu querelle le soir de la veille avec un marchand bulgare, étant restés derrière, mettent le feu à quelques maisons. Le peuple vient à grands cris s'en plaindre à Nicétas, qui fait prendre les armes et poursuivre l'armée. On massacre les traîneurs, on enlève plusieurs chariots de bagages. Un cavalier court porter cette nouvelle à Pierre, qui était déjà avancé. Il reconnaît la faute des Allemands, et rebrousse chemin avec toute sa troupe, pour faire excuse au gouverneur et lui demander la paix. Il campe en deçà d'un fleuve

qui coulait près de la ville, et va parler à Nicéas. Tandis qu'il confère pacifiquement avec lui, et qu'il le prie de rendre les prisonniers et les chariots, deux mille mutins sortent du camp, passent le fleuve, et vont attaquer la ville. En vain Pierre court au-devant d'eux pour les arrêter; ils n'écoutent rien et commencent à battre la porte. Les Bulgares sortent sur eux, et les culbutent dans le fleuve. Le reste des troupes, voyant leurs camarades si mal menés, ne peuvent se contenir. Malgré Pierre, ils volent au pont; il se livre un combat sanglant. Les Bulgares, maîtres du pont, les repoussent et leur ferment le passage. Pierre vient à bout d'apaiser le gouverneur, qui fait rentrer les habitants. La conférence continuait, lorsque l'armée impatiente se met à charger les chariots pour se remettre en route. Pierre accourt encre avec les principaux officiers et veut les retenir. Les soldats refusent d'obéir, et tandis qu'ils disputent ensemble, les habitants sortent de nouveau, les mettent en fuite, les poursuivent, en font un grand carnage. La caisse de l'armée est prise et conduite à Nisse. On emmène, on enchaîne les femmes, les filles, les enfants. On massacre les hommes; on partage les dépouilles. Pierre et ceux qui échappent se sauvent au travers des forêts et des montagnes. Il n'est suivi que de cinq cents hommes. On rappelle au son des trompettes et des cors ceux qui s'étaient dispersés; il se rassemble trente mille hommes. On en avait perdu dix mille. Tous mouraient de faim. Les chariots chargés des provisions et des bagages, au nombre de deux mille, étaient pris. Le pays était désert par la fuite des habitants. On vécut pendant trois jours du blé qu'on coupait et qu'on faisait

rôtir, faute de moulins. C'était au mois de juillet.

xxxvi.  
Pierre de-  
vant Con-  
stantinople.

L'empereur, instruit de ces désordres, en témoigna son indignation par une lettre adressée à Pierre, qui était pour lors à Sterniz en Bulgarie. Il lui défendait de séjourner dans aucune ville plus de trois jours, avant que d'arriver à Constantinople. *Cependant, disait-il, nous vous pardonnons les violences que la férocité de vos soldats a commises jusqu'à ce jour, parce que nous savons que vous en avez été assez punis; et comme vous êtes chrétiens, nous ordonnons à toutes les villes qui se trouveront sur votre passage, de vous vendre des vivres paisiblement, et de ne faire aucun obstacle à votre voyage.* Pierre ne put lire cette lettre sans verser des larmes de joie, voyant qu'il en était quitte pour une réprimande qu'il n'avait que trop méritée. Il harangua le peuple assemblé, et demanda pardon pour ses gens, d'un ton si pathétique, que les Bulgares, touchés de compassion, leur firent quantité d'aumônes, et leur donnèrent des chevaux et des mulets chargés de provisions. Il continua donc sa route, et s'arrêta aux portes d'Andrinople. Le troisième jour, il reçut une lettre de l'empereur qui l'invitait à se rendre à Constantinople. Alexis brûlait d'envie de le voir. Le 30 juillet, dès qu'il fut arrivé, il eut ordre de faire camper son armée hors de la ville, et de venir lui-même à l'audience de l'empereur. Il s'y présenta avec un de ses capitaines. Sa mine basse et sa petite taille le firent regarder de toute la cour avec mépris. Mais la force des paroles qui sortaient de sa bouche lui attira bientôt l'attention et le respect. Après avoir salué l'empereur au nom de Jésus-Christ, il lui exposa avec une éloquente simplicité le motif

qui lui avait fait entreprendre ce voyage, et les traverses qu'il avait essuyées jusqu'alors. Il ajouta *qu'il allait incessamment être suivi des plus puissants et des plus nobles personnages de l'Occident, princes, ducs, comtes, enflammés du même désir de délivrer le saint Sépulcre des mains des infidèles*. L'empereur lui ayant demandé ce qu'il désirait de lui, il le pria de vouloir bien pourvoir à leur subsistance, l'imprudence et l'indocilité de ses gens lui ayant fait perdre toutes ses provisions. Touché de sa misère, l'empereur lui fit donner deux cents besants d'or, et distribuer à ses troupes des monnaies de cuivre qu'on nommait tartarons. Pierre, satisfait de cette réception favorable, retourne au camp. Gautier vient le joindre, et les deux armées se réunissent. Leur dessein était de passer sur-le-champ en Asie. Mais Alexis leur conseilla d'attendre les autres bandes qui devaient les suivre, pour être en état de tenir tête aux Turks, dont les forces étaient formidables.

Alexis ne fut pas long-temps sans se repentir d'avoir sollicité les secours de l'Occident. Outre les violences dont cette portion de croisés avait ensanglanté son passage, il ne vit qu'avec indignation celles qu'il essuya pendant les cinq jours qu'elle campa devant la ville. Une multitude sans frein et sans discipline, commandée par un ermite qu'elle ne respectait pas, abusa du charitable accueil qu'on lui faisait à Constantinople pour insulter à ses bienfaiteurs. Non contents de piller les maisons de plaisance et les palais dont étaient embellis les environs de cette grande ville, ils y mettaient le feu. Aussi impies que les infidèles, auxquels ils allaient porter la guerre, ils dépouil-

XXXVII.  
Brigandages  
des croisés.

laient les églises, ils en découvraient le toit pour en vendre le plomb aux Grecs. Ces brigandages donnèrent à l'empereur une cruelle défiance, dont il ne revint jamais, et qui passa dans le cœur de ses successeurs. Par ce premier essai de la brutale insolence des croisés, il jugea de ce qu'il devait attendre de ce grand nombre de vaillants hommes qu'on lui annonçait. Le pape lui mandait qu'il avait déjà sur pied trois cent mille croisés, sous la conduite des plus braves princes de l'Europe. C'était un secours dont l'idée seule le faisait trembler. Il en vint à craindre moins les Turks que de tels libérateurs; et s'il est vrai, comme l'ont prétendu les occidentaux, qu'il forma dans la suite de secrètes intelligences avec les infidèles pour faire périr les croisés, ceux-ci devaient s'en accuser eux-mêmes; ils l'avaient horriblement prévenu contre eux; et s'il fut perfide à leur égard, c'est un de ces crimes que la politique n'avouera jamais, mais qu'elle se garderait bien de ne pas commettre.

XXXVIII.  
L'armée de  
Pierre est  
défaite en  
Asie.

Pour se délivrer de ces hôtes malfaisants, Alexis, qui venait de leur conseiller d'attendre les autres croisés, les pressa de passer le Bosphore, et leur fournit des vaisseaux qui les débarquèrent à Nicomédie. Ils allèrent de là au port de Cibotus, que les historiens appellent Civitot. C'était une ville nouvellement bâtie ou rétablie par Alexis; mais les courses des Turks l'avaient empêché de l'achever. Il avait eu dessein d'y établir les Anglais qui s'étaient réfugiés sur les terres de l'Empire lors de l'invasion de Guillaume-le-Conquérant. Les croisés, tranquilles dans ce lieu, y trouvèrent toutes les choses nécessaires à la vie. Les marchands grecs y abordaient sans cesse, et leur vendaient les provisions

à un prix raisonnable. Alexis les avertissait encore de ne pas approcher de Nicée, jusqu'à l'arrivée de leurs camarades; et suivant ce conseil salutaire, ils passèrent près de deux mois en paix, sans rien craindre de l'ennemi. Enfin, le repos et l'abondance les ramenèrent à leur indocilité naturelle. Sans écouter les défenses de Pierre, qui était allé à Constantinople demander une diminution sur le prix des vivres, ils entrent sur le territoire de Nicée, où régnait Soliman <sup>1</sup>. Ils enlèvent les troupeaux des Turks et des Grecs sujets des Turks. Sept mille fantassins français, accompagnés de trois cents chevaux, vont piller jusqu'aux portes de Nicée; et s'il en faut croire Anne Comnène, ils exercent sur les malheureux qui tombent entre leurs mains les plus horribles cruautés. A l'exemple des Français, trois mille Allemands et deux cents cavaliers, sous la conduite d'un capitaine nommé Renaud, vont attaquer, à quatre milles au-delà de Nicée, le château de [Xérigordon, appelé par les occidentaux Exérégordon], appartenant à Kilidj-Arslan. Ils l'emportent l'épée à la main, égorgent les musulmans et ne font de quartier qu'aux Grecs. De là ils courent tout le pays. Kilidj-Arslan qui, à la première nouvelle des mouvements qui se faisaient en Occident, avait rassemblé des forces de tout l'Orient, arrive trois jours après à la tête de

<sup>1</sup> Soliman avait été tué en 1085 dans un combat contre Toutouch, frère de Malek-chah, entre Alep et Antioche; ce n'était donc plus lui qui régnait alors sur Nicée, mais son fils David, surnommé Kilidj-Arslan, *l'épée du lion*. Presque tous les auteurs occidentaux sont tombés à ce sujet dans cette méprise, re-

levée par M. Michaud, *Hist. des crois.*, 4<sup>e</sup> éd., I, 204, et *Extraits des aut. ar. rel. aux crois.*, par M. Reinaud, Paris, 1829, p. 3. Son royaume s'étendait de l'Oronte à l'Euphrate et jusqu'au Bosphore. Désormais nous substituons le nom de Kilidj-Arslan à celui de Soliman. voy. ci-dessus, p. 189, 198.—B.

quinze mille hommes. C'était le 29 de septembre. Il force à son tour le château, et passe tout au fil de l'épée. Renaud, chef de ces pèlerins, se fait musulman pour sauver sa vie. Les Français de Civitot, affligés de ce désastre, veulent sur-le-champ courir à Kilidj-Arslan. Gautier les retient avec peine pendant huit jours ; il cède enfin à l'impatience de toute l'armée, qui lui reprochait le sang des chrétiens massacrés tous les jours par les Turks de Nicée. Les croisés sortent du camp au nombre de vingt-cinq mille hommes, n'ayant avec eux que cinq cents chevaux. Ils marchent à Kilidj-Arslan, qui vient à leur rencontre avec une armée beaucoup plus nombreuse. Après un sanglant combat, ils sont enveloppés et taillés en pièces. Gautier y périt avec ses plus braves capitaines. Les Turks pénétrèrent jusqu'au camp, et massacrèrent les malades, les clercs, les moines, les femmes, les enfants, ne réservant que les jeunes filles et les jeunes garçons, condamnés à des outrages plus affreux que la mort. Il ne restait que trois mille Français, qui se sauvèrent dans un fort demi-ruiné au bord de la mer. Ils s'y défendirent en désespérés. La nuit suivante, ils envoyèrent à Constantinople, avertir Pierre de l'extrémité à laquelle ils étaient réduits. Quoiqu'Alexis ressentît une maligne joie de la destruction de cette armée dont il avait reçu tant d'insultes, cependant, aux instantes sollicitations de Pierre, il envoya ses vaisseaux chargés de troupes, pour délivrer ces malheureux restes de tant de chrétiens. A la vue de cette flotte, les Turks se retirèrent avec leur butin et leurs prisonniers, qu'ils dispersèrent dans des provinces éloignées, mandant aux princes et aux peuples que cette troupe de Latins

qui venaient insulter l'Asie n'était qu'un vil amas de misérables et de poltrons, sans aucune expérience militaire. Alexis reçut les vaincus à Constantinople et acheta toutes leurs armes, pour les mettre hors d'état de faire du mal aux habitants du pays. Tel fut le sort de cette première bande, qui se perdit par son audace imprudente, après avoir par ses brigandages, prévenu toute la Grèce contre l'entreprise des croisades.

Les Allemands de l'armée de Pierre n'étaient qu'un petit nombre d'aventuriers, qui, se trouvant en deçà du Rhin dans le mouvement général de la nation française, s'étaient laissé entraîner par l'amour de la guerre et l'espérance du pillage. Comme le pape était le chef et l'ame de la croisade, le schisme, qui entretenait alors une haine mutuelle entre les Romains et les Allemands, avait fermé l'entrée du pays aux prédications de Pierre. Les Saxons, les Thuringes, les Bavaois, les Autrichiens, se moquaient même d'abord de ce voyage comme d'une folie nationale. Ils ne pouvaient voir sans étonnement tant de cavaliers, tant de fantasins abandonner leur labourage, pour une conquête qui n'avait rien de certain que le danger, et renoncer à leurs possessions pour aller envahir celles d'autrui. Peu à peu ils se laissèrent persuader par ces passagers; et lorsqu'ils eurent une fois goûté cette entreprise, ils ne furent pas long-temps sans apercevoir dans le ciel des signes de la volonté de Dieu. Un prêtre allemand, nommé Godescalc, ayant ramassé quinze mille hommes, traversait la Hongrie. On les traitait avec amitié, et tout se passait en paix de part et d'autre, lorsque quelques Bavaois s'étant enivrés dans une ville de leur passage, se mirent à la piller, et trouvant de la ré-

xxxix.  
Croisade de  
Godescalc.  
Guill. Tyr.  
l. 1, c. 27,  
28.  
Albert. Aq.  
l. 1.  
Sanut. l. 3,  
part. 4, c. 6.  
Chron. Ursp.  
Chron. St.  
Anton.



sistance, massacrèrent les habitants. Ils poussèrent la fureur jusqu'à empaler au milieu de la place un jeune Hongrois. Toute la nation prend les armes ; on attaque les pèlerins ; ils se défendent avec vigueur. Comme on ne pouvait les forcer, on les prend par ruse ; on leur fait savoir que , pour obtenir la paix , il faut qu'ils remettent leurs armes au roi de Hongrie, qu'autrement ils n'ont point de quartier à espérer. Ces hommes brutaux , mais de bonne foi , ne se défiant pas d'un peuple chrétien , donnent dans le piège ; mais dès qu'ils ont livré leurs armes, on les massacre sans pitié. Le prêtre Godescalc se sauve presque seul et regagne l'Allemagne, fort dégoûté du métier de capitaine.

Son exemple ne rendit pas plus sage une autre bande de près de deux cent mille croisés, Français, Anglais, Flamands, Lorrains, ramassés de toutes parts ; mélange confus d'aventuriers, de femmes perdues, de moines apostats, d'imposteurs et de faux prophètes, auxquels se joignit Émicon, comte d'un pays voisin du Rhin, à la tête de douze mille hommes qu'il avait séduits par le récit de prétendues révélations. Ce fanatique les animait surtout contre les Juifs ; ils les massacraient partout sur leur passage : c'était, disaient-ils, l'apprentissage de la guerre qu'ils allaient faire aux infidèles. Ils en firent un horrible carnage le long des bords du Rhin, à Spire, à Worms, à Mayence, à Cologne, à Nuys. En vain Vézilon, archevêque de Mayence, voulut les sauver. Plus louable que l'évêque de Worms, qui ne leur offrit la vie qu'à condition qu'ils recevraient le baptême, ce prélat, d'autant plus humain qu'il protégeait des hommes d'une religion différente, par le seul intérêt de l'humanité, les vit, malgré ses efforts,

XL.  
Et d'Émicon.  
Guill. Tyr.  
l. 1, c. 29,  
30.  
Albert. Aq.  
l. 1.  
Sanut. l. 3,  
part. 4, c. 7.  
Otho Fris.  
l. 7, c. 2.  
Chron. Urs.  
Chron. Bertold.  
Chron. Sti.  
Anton.

égorger dans son palais. Les juifs au désespoir se poignardaient eux-mêmes ; les mères plongeaient le poignard dans la gorge de leurs enfants ; les moins furieux tombaient sous l'épée d'Émicon et de ses soldats. Après ces essais de massacre , ces dévôts assassins prirent leur route par la Franconie et la Bavière. Ils arrivèrent sur les frontières de Hongrie , où ils croyaient trouver les chemins ouverts ; mais Caloman , qui craignait qu'ils ne vinssent venger leurs devanciers , les arrêta dès les premiers pas. Les portes de Mersbourg leur furent fermées : cette ville était située dans des marais formés par le Danube et le Lintax , aujourd'hui Leytha. Ils députent au roi pour demander le passage ; et sur son refus, ils pillent et brûlent tous les environs. Ils passent au fil de l'épée sept cents hommes envoyés pour défendre le pays ; ils assiègent la ville , et se préparent à donner l'assaut. Caloman songeait déjà à se sauver en Russie , lorsque , frappés d'une terreur panique , les assiégeants fuient sans être attaqués ; ils se débandent et se dispersent de tous côtés. Les Hongrois , le roi à leur tête , les poursuivent , tuent les uns , font les autres prisonniers. Le Danube fut couvert de cadavres. Il n'en échappa qu'un petit nombre avec le barbare Émicon , qui méritait le plus de périr. Ils regagnèrent la Carinthie et l'Italie. Ces zélateurs , aussi idolâtres dans le cœur qu'ils étaient meurtriers , avaient pris pour guides dans le voyage de Jérusalem une oie et une chèvre , qu'ils prétendaient animées de l'esprit divin , et qu'ils consultaient comme des oracles ; égarement d'esprit encore plus insensé que le judaïsme.

Ces premières troupes , mal conduites et sans disci-

xli.  
 Voyage de  
 Godefroi de  
 Bouillon.  
 Guill. Tyr.  
 l. 2, c. 1  
 et seqq.  
 Anna Comn.  
 l. 10.  
 Et ibi  
 Ducange.  
 Ord. Vit. 1.  
 9  
 Albert. Aq.  
 l. 1, 2.  
 Saun. l. 3,  
 part. 4, c. 8,  
 9, 10.  
 Tudebod. 1.  
 1.  
 Fulch. Carn.  
 l. 1, c. 2, 3,  
 4.  
 Guibert. 1.  
 2, c. 12, 18,  
 19.  
 Robert.  
 Mon. l. 1, 2.  
 Baldric. l. 1.  
 Malmesb. l.  
 4, c. 2.  
 Mabill. Itin.  
 Italie, t. 1, p.  
 2.  
 Chron. Al-  
 bert.  
 Chron. S.  
 Anton.

pline, n'étaient propres qu'à décrier l'entreprise. Nous allons désormais voir des armées régulières, commandées par des chefs illustres, pleins de valeur et de science militaire, dont les exploits, qu'ils regardaient comme méritoires pour le ciel, leur ont du moins acquis la renommée de conquérants. Le premier qui se mit en marche fut Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, qui mérita de donner le nom à la première croisade. Pour fournir aux dépenses nécessaires, il vendit Bouillon quinze cents marcs d'argent à l'évêque de Liège. Accompagné de son frère Baudouin et d'un grand nombre de seigneurs qui lui amenaient la noblesse de France, de Lorraine et d'Allemagne, il partit le 15 août 1096 avec dix mille chevaux et soixante et dix mille hommes de pied, tous aguerris. Arrivé le 20 septembre sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, il n'entra dans le pays qu'après une entrevue avec le roi Caloman. Ce prince traita Godefroi avec respect ; il se justifia des hostilités exercées sur les troupes précédentes, dont il avait fallu réprimer les brigandages. Il promit de donner un passage libre, non seulement à l'armée de Godefroi, mais aussi à tous les croisés qui viendraient après lui. Godefroi, de son côté, donna parole qu'il ne permettrait de faire aucun dégât, et son frère demeura pour ôtage. Tout fut exécuté de bonne foi, et l'armée arriva sur les frontières de Bulgarie. En y entrant, Godefroi reçut une lettre d'Alexis, qui le pria de ne permettre aucun pillage ; il l'assurait qu'il aurait toute liberté de commerce. A Nisse, l'empereur fit donner gratis à Godefroi tout ce qu'il fallait pour sa subsistance, et à ses troupes la liberté d'acheter des vivres. On leur fit le même traite-

ment dans toute la Bulgarie jusqu'à Philippopolis, où l'armée s'arrêta huit jours.

Ce fut là qu'on apprit que Hugues-le-Grand était avec plusieurs seigneurs prisonnier à Constantinople. Ce prince, frère de Philippe, roi de France, avait levé des troupes en son nom pour les conduire à la conquête de la Terre-Sainte. Les plus puissants vassaux de la couronne de France, tels que Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant, Étienne, comte de Chartres et de Blois, Eustache, comte de Boulogne et frère de Godefroi de Bouillon, s'étaient joints à lui avec leurs soldats; ce qui composait une armée nombreuse. Ils prirent leur route par les Alpes, reçurent à Luques la bénédiction du pape, visitèrent à Rome les tombeaux des saints apôtres, et, n'étant arrivés dans la Pouille qu'au mois de novembre, ils mirent leurs troupes en quartiers aux environs de Bari, à dessein de passer en Grèce au retour du printemps. Hugues, trop impatient pour attendre ce terme, voulut reconnaître le pays par lui-même. Il s'embarque à Bari, seulement avec trois seigneurs, et passe au rivage de Dyrrachium, que nous nommerons désormais *Durazzo*. Le duc Jean, gouverneur de cette ville, instruit de l'arrivée des croisés dans la Pouille, avait répandu des corps-de-garde le long des côtes pour observer leur passage. Dès que le prince a quitté son vaisseau, on vient à lui, on le salue humblement, on le prie d'honorer de sa visite le gouverneur, qui souhaite ardemment de le voir et de lui rendre tous les honneurs dus à son illustre naissance. Hugues, flatté de ces hommages, prend la route de *Durazzo*. Jean vient au-devant de lui, l'aborde avec toutes les marques du plus profond

XLII.  
Prison de  
Hugues-le-  
Grand.

respect, le conduit à la citadelle, en l'entretenant de sa brillante entreprise qui doit le combler de gloire en ce monde et en l'autre. Il lui fait un magnifique festin; mais lorsque le prince songeait à se retirer, il lui déclare dans les termes les plus honnêtes qu'il ne peut laisser partir un prince de son rang, sans avoir reçu les ordres de l'empereur, et qu'il a déjà envoyé un courrier à Constantinople. Hugues et les seigneurs, étonnés de se trouver prisonniers, se récrient en vain, et prennent patience jusqu'au retour du courrier. Il ne tarda pas à revenir; mais il amenait avec lui Butumite, qui avait ordre de les conduire à Constantinople avec une bonne escorte, et de prendre une route détournée pour ne pas rencontrer quelque bande de croisés. Alexis, qui n'épargnait pas les démonstrations de bienveillance lors même qu'il n'en avait aucun sentiment dans le cœur, s'empessa de leur faire l'accueil le plus honorable; mais, bien résolu de ne pas se défaire d'ôtages de cette importance, qui lui répondraient de la conduite des croisés, il les fit garder à vue. Anne Comnène prétend que Hugues se reconnut vassal de l'empereur, et qu'il lui jura foi et hommage. Dans ce qui concerne les croisés, cette princesse, qui n'avait alors que douze ans, ne s'accorde pas en plusieurs circonstances avec les historiens occidentaux. A-t-elle altéré l'exacte vérité pour favoriser son père? ou doit-on imputer cette faute aux Latins? Comme l'intérêt filial me semble être encore plus vif que celui de nation, j'en croirai des auteurs dont quelques-uns sont assez sincères pour blâmer leurs compatriotes en ce qui est répréhensible.

XLIII.  
Hugues est  
rendu à Go-

Depuis un mois, Hugues et les seigneurs se voyaient avec grande impatience détenus loin de leur armée,

lorsque Godefroi, informé de leur aventure, envoya demander leur liberté. En même temps il marche en avant et passe Andrinople. Sur le refus de l'empereur, la guerre est déclarée. Pendant huit jours on ravage, on brûle tous les environs de Sélymbrie à quatorze lieues de Constantinople. Ces hostilités mettent l'empereur à la raison. Il promet de renvoyer les prisonniers. Le ravage cesse, et Godefroi, deux jours avant Noël, va camper à la vue de Constantinople. Les prisonniers viennent aussitôt le joindre avec une grande joie de toute l'armée. Des envoyés de l'empereur invitent Godefroi à se rendre au palais avec quelques seigneurs. Mais les Français établis à Constantinople l'avertissent secrètement de n'en rien faire, et de se défier même des présents de l'empereur, qui pourraient être empoisonnés. Sur cet avis, Godefroi se dispense de sortir du camp. Alexis, offensé de cette injurieuse défiance, interdit tout commerce avec l'armée. Baudouin la voyant prête à manquer de tout, force l'empereur, par le pillage des terres, à lever cette défense. C'était le temps de Noël ; et conformément à l'esprit de la fête, on se réconcilie, et ces jours se passent en paix de part et d'autre.

Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Les vues d'Alexis et celles des princes croisés étaient trop opposées. L'empereur craignait pour lui-même ce déluge d'étrangers, dont les flots successifs se réunissant, auraient assez de masse pour submerger l'Empire. C'était l'Europe entière, qui, se renversant sur l'Asie, pouvait dans ce terrible choc écraser Constantinople. De plus, ce prince artificieux voulait profiter des exploits des croisés, sans qu'il lui en coûtât rien,

defroi devant Constantinople,

AN 1097.

XLIV.  
Combats  
entre les  
Grecs et les  
Latins devant Constantinople.

Guill. Tyr.  
l. 1, c. 6 et  
seqq.

Albert. Aq.  
l. 2.  
Sanut. l. 3,  
part. 4, c.  
10.

Chron. Urspr.  
Ann. Comn.  
l. 20.

et faire revenir à l'Empire les conquêtes qu'ils feraient sur les Turks. Pour réussir dans ces deux objets, il voulait faire passer en Asie ces diverses bandes de croisés, à mesure qu'elles arrivaient, avant qu'elles se fussent multipliées devant sa capitale; et comme il tenait les clefs du passage, il était bien résolu de ne l'ouvrir qu'à des conditions conformes à ses vues politiques. Au contraire les croisés, pour être en état de lui donner la loi, avaient dessein de s'attendre les uns les autres dans les plaines de Thrace; et quant à leurs conquêtes, leur intention n'était pas de répandre leur sang pour le service des Grecs, mais pour s'établir à eux-mêmes un nouvel empire sur les ruines des peuples infidèles. Dans des projets si différents, il n'est pas étonnant qu'il soit survenu entre eux des querelles, et qu'ils ne se soient accordés ensuite qu'en apparence, sans se réunir dans un intérêt commun. Comme les croisés, campés devant la ville, faisaient craindre à tout moment qu'il ne leur prît envie d'y entrer et de s'en rendre maîtres, Alexis, sous prétexte de les mettre à l'abri des neiges et des pluies dont leurs tentes étaient inondées, leur offrit de les loger au-delà du pont de Blaquernes, dans les maisons et les palais qui s'étendaient le long du golfe de Céras : ce qu'ils acceptèrent volontairement. Il les tenait par ce moyen séparés de la ville, et comme enfermés entre le golfe et le Bosphore. Alors l'empereur invite de nouveau Godefroi à se rendre au palais. Le duc, toujours en défiance, lui députe trois seigneurs pour faire ses excuses. L'empereur supprime de nouveau les vivres, et envoie sur des barques, le long du golfe, des archers qui blessent et tuent même à coups de flèches ceux qui paraissent

aux fenêtres, ou qui s'approchent du rivage. Godefroi, convaincu des mauvais desseins d'Alexis, songe à les prévenir. Son frère Baudouin, à la tête de cinq cents hommes, se rend maître du pont de Blaquernès. Les autres mettent le feu aux palais et aux maisons où ils avaient logé, au-delà du golfe, jusqu'à plus de deux lieues. S'étant ensuite réunis, ils passent le pont à la suite de Godefroi, et trouvent dans la plaine, au pied des murs, une armée innombrable de Grecs, prête à combattre. Comme ce n'étaient que des troupes bourgeoises, sans expérience et sans courage, elles furent bientôt repoussées, quoi qu'en dise Anne Comnène, qui leur fait grand honneur de leur bravoure, et surtout à Constantin Ducas, auquel elle fut fiancée. Les croisés campent et se retranchent. Le lendemain, Godefroi détache une partie de ses troupes pour aller chercher, l'épée à la main, les subsistances que l'empereur leur refusait. Ceux-ci enlèvent tout dans les campagnes, jusqu'à douze ou quinze lieues, et reviennent six jours après chargés de butin.

Enfin Alexis, fatigué de tant de pillage et d'incendies, députe à Godefroi, pour le prier de cesser ses ravages et de le venir trouver. Il offre des otages pour la sûreté de sa personne et promet satisfaction. Godefroi y consent, pourvu que les otages soient de qualité à lui donner toute assurance. A peine les députés sont-ils sortis du camp, qu'il en reçoit d'autres de Boëmond, qui était déjà en Macédoine. Il priait le duc de ne faire aucun accommodement avec l'empereur grec, mais de se retirer en Bulgarie, pour y passer le reste de l'hiver. Il lui promettait de se rendre auprès de lui, avec toutes ses troupes, au commencement de mars,

XLV.  
Entrevue de  
Godefroi et  
d'Alexis.  
Guill. Tyr.  
l. 2, c. 10.  
11, 12.  
Alb. Aq. l.  
2.  
Sanct. l. 3,  
part. 4, c.  
10.  
Chron. Urs.  
Ann. Com.  
l. 10.



pour aller ensemble mettre à la raison ce méchant prince, et s'emparer de ses états. Ce projet de Boëmond justifiait assez les défiances d'Alexis. Godefroi, d'un caractère plus doux et plus équitable, répondit *qu'ils avaient quitté leur patrie non pour faire des conquêtes sur les chrétiens, mais pour aller, sous les auspices de Jésus-Christ, délivrer Jérusalem du joug des infidèles ; qu'il souhaitait d'exécuter ce dessein avec le secours de l'empereur même, s'il pouvait recouvrer et conserver l'amitié de ce prince.* L'empereur, instruit de cette députation de Boëmond, en fut plus ardent à solliciter une réconciliation. Il offrit de donner son fils en ôtage, si Godefroi voulait venir en personne conférer avec lui. Sur une proposition si honorable, Godefroi décampa de devant Constantinople, et retourna faire cantonner ses troupes au-delà du golfe, ordonnant à ses soldats de ne causer aucun dommage et de payer tout ce qui leur serait nécessaire. Le lendemain, le fils de l'empereur lui étant mis entre les mains, il passa le golfe et se rendit au palais avec plusieurs seigneurs. Baudouin n'y entra pas, il se tint sur le rivage avec une escorte. Godefroi et son cortège, se présentèrent superbement vêtus. L'empereur, sans se lever du trône où il était assis, les admit au baiser; ils y vinrent à genoux. Après cette cérémonie orientale, il fit revêtir Godefroi des habits impériaux, et lui adressant la parole : *Je suis informé, lui dit-il, que vous êtes un prince puissant dans votre pays, plein de prudence et de droiture. Je vous adopte donc pour fils, et je me repose sur votre bonne foi, dans la confiance que, par votre secours, mon empire se maintiendra en sûreté au milieu de*

*cette multitude d'étrangers qui m'environnent déjà et qui doivent encore arriver.* Ces paroles pacifiques effacèrent tout ressentiment dans le cœur du duc. Il se donna à l'empereur non-seulement pour son fils, selon l'usage des Grecs, mais pour homme lige, en mettant ses mains dans celles d'Alexis. Les autres seigneurs rendirent le même hommage. Aussitôt on distribua, tant à Godefroi qu'à son cortège, de magnifiques présents. Le traité se réduisit à deux articles. Alexis promettait avec serment *d'aider les princes de ses forces, qu'il conduirait même en personne ; de leur fournir des vivres à un prix raisonnable, et de ne pas souffrir qu'on fît tort à aucun des croisés.* Les princes s'engageaient réciproquement *à ne rien faire contre le service de l'empereur ; à lui remettre les principales places de l'Empire qu'ils prendraient en Asie ; et pour les autres terres que l'intérêt de la conquête de Jérusalem les obligerait de retenir, ils promettaient de lui prêter foi et hommage ; bien entendu qu'ils ne seraient tenus de leur serment qu'autant que l'empereur serait fidèle au sien.*

Depuis cette union d'amitié, jusqu'au temps où l'armée marcha au siège de Nicée, c'est-à-dire jusqu'à l'Ascension, pendant l'espace de cinq mois, il venait au camp toutes les semaines deux hommes chargés de besants d'or, et d'autres apportaient dix boisseaux de tartarons<sup>1</sup>, à distribuer au duc, aux seigneurs, aux

XLVI.  
Godefroi  
passe en  
Asie.

<sup>1</sup> Sorte de monnaie de cuivre, carrée, à ce qu'il paraît d'après son nom, en grec τετραγών, frappée pour la première fois sous Nicéphore Phocas. Elle avait un quart de moins de valeur que le *solidus*, qu'elle était

destinée à remplacer. Jos. Barbaro parle d'une monnaie tartare nommée *tetarti* ou *blanc*, dans laquelle il croit voir une réminiscence du *tartaron* pour le nom, et de l'*aspre* pour la couleur. Ce mot et cette

soldats. Mais cet argent, employé à l'achat des subsistances, retournait au trésor du prince, et y entraînait encore toutes les richesses des croisés. Car ce prince financier s'était rendu maître des grains, du vin, de l'huile et de toutes les denrées, dont il était seul marchand, sous le ministère furtif de ces ames viles qui se prostituaient à son avarice; et ce monopole, aussi flétrissant qu'il était lucratif, l'enrichissait du sang de ses peuples. Godefroi, de retour au-delà du golfe, renvoya le fils de l'empereur. Le duc fit crier le lendemain dans son camp ordre de maintenir la paix avec les Grecs, le respect envers l'empereur, et d'observer toute justice dans le commerce. L'empereur de son côté fit publier à Constantinople défense, sous peine de la vie, de faire tort aux Latins et de commettre aucune fraude dans les poids, les mesures, et le prix des denrées. Malgré la vigilance de Godefroi, cette multitude indisciplinée causait toujours quelque désordre. D'ailleurs les autres armées étaient en chemin, et Alexis craignait un orage, s'il laissait tant de nuées d'étrangers se rassembler sur Constantinople. Il pressa donc Godefroi de passer en Asie, et lui fournit des navires. Les croisés y consentirent, et vers le 15 mars ils allèrent camper à Chalcédoine. Dès que la crainte fut éloignée, la cherté des vivres commença à augmenter tous les jours. Le duc entendant les murmures de ses troupes, retournait souvent à Constantinople pour se

monnaie se retrouvent dans la langue géorgienne sous la forme *thethi*, qui signifie *blanc*, et est d'une petite valeur comme l'*aspre* grecque. V. Ducange, *Gloss. græc.*, et *Gloss.*

*lat.* voce *Tartaron*; et *Diss. de num. inf. rev.*, à la fin du t. IV du *Glossar. novum* du même auteur, n° xcvi. — B.

plaindre à l'empereur, qui, feignant d'ignorer le renchérissement, faisait baisser le prix pour le moment : mais c'était un jeu de l'avarice d'Alexis; le prix rehaussait bientôt, et on en était toujours à recommencer. Chalcédoine était si proche de Constantinople, qu'on pouvait passer d'une ville à l'autre deux ou trois fois en un jour.

Anne Comuène rapporte que le premier chef des croisés qui arriva près de Constantinople, après le départ de Godefroi, fut un certain comte Raoul, qu'elle ne fait pas connaître autrement, et qui amenait quinze mille hommes. Les historiens des croisades n'en disent pas un mot. Voici ce qu'en raconte cette princesse. Ce capitaine, campé le long du Bosphore, paraissait résolu d'y attendre les autres croisés, contre l'intention d'Alexis. Pour le forcer de passer en Asie, Opus, un des meilleurs généraux de l'Empire, alla lui signifier la volonté de l'empereur, à la tête d'un corps de troupes au moins égal en nombre. Raoul reçut fort mal cette invitation, à laquelle il ne répondit que par des menaces. On en vint aux mains, et les Grecs pliaient déjà, lorsqu'il leur vint fort à propos un secours imprévu. Pégasius arrivait en ce moment avec une flotte destinée à transporter cette nouvelle bande en Asie, si l'on pouvait l'engager à partir. Il s'aperçoit du désavantage des Grecs, débarque aussitôt et prend à dos les Latins, qui, se voyant enveloppés, regagnent leur camp avec une grande perte. Cet échec abattit la fierté de Raoul. Il demanda lui-même le passage. Mais l'empereur craignant que, s'il allait rejoindre Godefroi, il ne le portât à la vengeance, lui offrit de le faire conduire au Saint-Sépulcre, par la voie de

XLVII.  
Arrivée de  
Raoul.

Ann. Comu.  
l. 10 et ibi  
Ducauge.

la mer, beaucoup plus courte et moins dangereuse. Le comte accepta la proposition, et fit voile vers la Palestine. Tel est le récit d'Anne Comnène. Ce qui en diminue la vraisemblance, c'est non-seulement le silence des autres écrivains, mais encore l'impossibilité d'aborder alors en Palestine, dont tous les ports étaient possédés par les Turks ou les Sarrasins, lorsque la grande armée des croisés arriva par terre en Syrie. Anne Comnène me paraît si mal instruite de ce qui se passa dans cette première arrivée des croisés, les Grecs lui avaient débité à ce sujet tant de mensonges, elle est si peu d'accord avec les autres historiens, et quelquefois avec elle-même, elle jette dans son récit tant de confusion, que je l'abandonne ici presque entièrement, pour suivre les auteurs latins. Le concours de ceux-ci est d'un grand poids, par rapport à des événements dont plusieurs d'entre eux ont été témoins oculaires.

De tous les princes croisés, celui qu'Alexis redoutait davantage, était Boëmond, prince de Tarente, fils du fameux Robert Guiscard. Il avait éprouvé sa valeur naissante dans la guerre d'Illyrie, où ce prince avait fait ses premières armes, au service de son père. Les batailles de Joannine, d'Arta, de Larisse, dans lesquelles Alexis s'était trouvé en personne, avaient laissé dans son âme une profonde impression de terreur. Il savait d'ailleurs que la politique de Boëmond, aussi peu scrupuleuse que la sienne, ne dédaignait pas d'employer la ruse et même l'injustice, et qu'il avait sollicité Godefroi de se joindre à lui pour s'emparer de l'Empire. C'était un bonheur pour Alexis que Boëmond ne fût pas arrivé le premier, et qu'il eût été de-

- XLVIII.  
 Voyage de  
 Boëmond.  
 Guill. Tyr.  
 l. 2, c. 13,  
 14, 15.  
 Ann. Comn.  
 l. 10.  
 Zon. t. 2, p.  
 303.  
 Albert. Aq.  
 l. 2.  
 Sanut. l. 3,  
 part. 1, c.  
 11.  
 Gesta Franc.  
 l. 3.  
 Tudebod. l.  
 1.  
 Ord. Vit. l. 9.  
 Baldric. l. 1.  
 Guibert.  
 hist. hiero-  
 sol. l. 3.  
 Fulch. Carn.

vançé par un guerrier juste et sage, capable de lui imposer et d'arrêter sa fougue naturelle. Les préparatifs nécessaires l'avaient retardé. Il était au siège d'Amalfi, avec son oncle Roger, comte de Sicile, lorsqu'il apprit que les princes d'Occident passaient en Grèce. Il prend la croix aussitôt; le même enthousiasme saisit tout le camp; la plupart des soldats demandent et reçoivent la croix. Boëmond part à leur tête; et son oncle, presque abandonné, est contraint de lever le siège et de retourner en Sicile. Boëmond, malgré son impatience, ne put s'embarquer que vers la fin de l'année 1096, lorsque Godefroi approchait déjà de Constantinople. Il débarqua dans la partie de l'Albanie nommée autrefois la Chaonie, en Épire, auprès de l'Andrinople d'Albanie, qui était l'ancienne Phœnicé. Son armée était de dix mille chevaux, avec une nombreuse infanterie. Ses deux cousins, le vaillant Tancrede, et Richard comte de Principat, s'étaient joints à lui. On marche à Castorie, où l'on célèbre la fête de Noël. Pendant le séjour que les troupes y firent, les habitants, qui les prenaient pour des brigands plutôt que pour des pèlerins, comme en effet on pouvait s'y méprendre, refusant de leur vendre des vivres, les croisés, forcés par le besoin, se mirent à enlever sur les terres les grains et les bestiaux. Animés par ce premier pillage, ils avancent en Pélagonie, où, rencontrant un château rempli de provisions, ils l'attaquent et le brûlent avec les habitants. Sur cette nouvelle, l'empereur qui avait en Macédoine un assez grand corps de troupes, mande au général de prendre toutes les occasions de détruire l'armée des croisés. Mais en même temps qu'il donne ces ordres secrets,

Robert.  
Mon. l. 2.  
Lup. protosp.  
Chron. Al-beric.  
Chron. Mal-leac.  
Chron. S. Anton.  
Ducange, not. in Villehard. p. 294.

il envoie faire des compliments à Boëmond ; il le prie de ménager ses sujets, l'invite à venir au plus tôt à Constantinople recevoir les marques les plus honorables de son amitié, et lui promet de faire vendre sur toute la route des vivres à son armée. Boëmond, qui connaissait Alexis, paie ses civilités de remerciements aussi peu sincères, et marche au Vardar, où il arrive le 18 février. La plus grande partie de l'armée était déjà passée, lorsque les troupes de l'empereur, qui la côtoyaient, viennent fondre sur le reste qu'ils espéraient écraser. Aux cris des combattants, Tancrède, qui était déjà sur l'autre bord, repasse le fleuve, suivi de deux mille cavaliers : il fond sur les Grecs, en tue un grand nombre, fait les autres prisonniers et les conduit à Boëmond. Interrogés, ils avouent qu'ils ont agi par ordre de l'empereur. Toute l'armée indignée veut faire une guerre ouverte. Boëmond pour ne pas se susciter de nouveaux obstacles, dissimule son ressentiment et renvoie les prisonniers. Alexis intimidé, et n'espérant plus arrêter ce torrent dans son cours, envoie un de ses principaux officiers, avec ordre de faire fournir des vivres pour de l'argent.

XLIX.  
Boëmond à  
Constanti-  
nople.

Après avoir traversé la Macédoine et une partie de la Thrace, Boëmond vint camper près de la ville d'Après. Irrité contre Alexis, qu'il haïssait depuis longtemps, il aurait volontiers entrepris de le détrôner, s'il avait eu assez de forces pour espérer y réussir malgré Godefroi. Il ne s'occupait que des moyens de vengeance, lorsqu'il reçut une invitation de venir à Constantinople avec quelques-uns de ses officiers, mais sans son armée. Alexis témoignait un grand désir de le voir et de conférer avec lui. Le prince n'y était nullement disposé, et ne songeait qu'aux moyens d'éviter cette

entrevue, lorsque Godefroi, à la prière d'Alexis, vint le trouver, accompagné de vingt autres seigneurs. Ils le pressèrent vivement de donner cette satisfaction à l'empereur, dont ils ne pouvaient se faire un ennemi, sans courir un risque évident d'échouer dans leur entreprise. Le respect de Boëmond pour Godefroi, qui se rendit caution de sa sûreté, le détermina enfin à venir à la cour. Il y fut reçu avec de grands témoignages d'estime et d'amitié, dont Alexis n'était jamais avare. On lui avait préparé un logement dans le monastère de Saint-Côme et Saint-Damien, situé aux portes de Constantinople sur le golfe de Céras. La magnificence des bâtiments en faisait un palais, et les remparts dont il était environné une forteresse. Le séjour du prince le fit nommer dans la suite le Château de Boëmond. En y entrant, Boëmond trouva une table superbement servie de toutes les sortes de viandes que pouvait fournir Constantinople. Mais ce qui l'étonna davantage, ce fut de voir dans la même salle autant d'animaux fraîchement tués qu'il y en avait d'apprêtés sur la table. On lui dit que l'empereur, craignant qu'il ne s'accommodât pas de la cuisine grecque, lui envoyait les mêmes viandes sans apprêt, afin qu'il eût la liberté de les faire apprêter à son gré. Mais ce n'était qu'une raison apparente. Alexis, connaissant les défiances de Boëmond, soupçonnait qu'il pourrait craindre le poison. En effet, Boëmond ne fit usage que des viandes préparées par ses cuisiniers.

En peu de jours, Alexis, aidé des sollicitations de Godefroi, sut si bien agir sur le prince de Tarente, que par son adresse il l'amena enfin à lui jurer foi et hommage. Ce fut apparemment en cette occasion

L.  
Hommage  
prêté par  
Boëmond.



qu'arriva ce que raconte Anne Comnène. Un jeune comte français, choqué de voir Alexis assis sur son trône, tandis que tant de seigneurs illustres étaient debout devant lui, eut l'audace d'y monter et de s'asseoir à côté de l'empereur. Alexis n'en fit que rire; mais Baudouin prenant cet étourdi par la main, le fit descendre, en l'avertissant que, loin de faire honneur à la nation française, c'était la déshonorer que de violer les usages reçus dans celle où l'on se trouvait. Alexis, charmé d'avoir engagé à la soumission un cœur altier et intraitable, combla Boëmond de présents. Il promit de lui faire un puissant établissement en Asie, et de lui céder, après la conquête, un territoire de quinze journées en longueur et de huit en largeur, en deçà d'Antioche. Boëmond passa ensuite le Bosphore, où son armée était déjà réunie à celle des autres princes. Pendant la cérémonie de l'hommage, le fier Tancrède rougissant pour Boëmond, et regardant cet acte de soumission comme une bassesse indigne de sa naissance et de sa valeur, s'était dérobé du palais avec Richard du Principat, pour n'être pas obligés d'en faire autant; et s'étant mis à la tête des troupes, ils les avaient fait passer en Asie. L'empereur, pour ne pas renouveler la querelle, voulut paraître l'ignorer, et continua de traiter honorablement Boëmond jusqu'à son départ.

LI.  
Autres  
princes.

Peu de temps après, le comte de Flandre amena des troupes encore plus nombreuses. Il avait déjà fait amitié avec Alexis neuf ans auparavant, et nul prince n'avait contribué davantage à émouvoir l'Occident pour former la croisade. Il suivit sans répugnance l'exemple de Godefroi et de Boëmond, reçut de l'empereur des présents considérables, et se rendit à Chalcédoine. Sur la

**fin** de mars, arrivèrent Robert, duc de Normandie, Étienne, comte de Chartres et de Blois, Eustache, comte de Boulogne. Après avoir passé l'hiver sur les côtes de la Pouille, ils s'étaient embarqués et avaient pris terre à Durazzo. Marchant sur les traces de Boëmond, mais sans faire aucun dégât, ni rencontrer aucun obstacle, ils parvinrent à Constantinople, où ils ne firent nulle difficulté de prêter l'hommage. L'empereur les aida d'argent, de chevaux et d'habits: mais il ne laissait entrer dans la ville que cinq ou six seigneurs à la fois. Foucher, un des historiens de cette croisade, qui était à la suite du comte Étienne, se récrie sur la beauté de cette grande ville, sur la magnificence des édifices, le nombre des palais et des monastères, l'abondance des richesses, l'activité du commerce, et sur l'immense population, quoiqu'on y comptât plus de vingt mille eunuques. Alexis avait soin de faire passer les croisés à mesure qu'ils arrivaient, afin qu'il n'y eût jamais deux armées ensemble devant Constantinople.

Un des plus puissants princes croisés, et le seul qui pût le disputer à Godefroi en autorité, en sagesse, en expérience, était Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, nommé aussi comte de Provence, dont il possédait une partie. Il avait été le premier à prendre la croix; il ne partit que le dernier, parce qu'il lui fallait rassembler les troupes de ses domaines, éloignés les uns des autres. Ce prince, vénérable par ses cheveux blancs et renommé par sa valeur, accompagné d'Airar, évêque du Puy, légat du Saint-Siège pour la croisade; de Guillaume, évêque d'Orange, et de quantité de seigneurs de France et d'Espagne, prit sa route à la tête de cent mille hommes, par la Lombardie,

LII.  
Voyage de  
Raymond,  
comte de  
Toulouse.

le Frioul, l'Istrie, et vint en Dalmatie. C'était le temps de l'hiver, dont les frimas incommodèrent beaucoup l'armée dans ce pays froid et humide, toujours couvert de brouillards épais. Les habitants, la plupart pâtres et presque sauvages, se sauvant dans les bois et les montagnes, emportaient avec eux toutes les subsistances, et ne se montraient que pour tomber sur les traîneurs, qu'ils massacraient. Raymond avec les seigneurs couvrait la queue de l'armée, et courant à toutes les attaques, ils repoussèrent ces brigands, dont ils tuèrent un grand nombre. On en prit plusieurs, auxquels Raymond fit couper les pieds et les mains, pour intimider les Barbares par cette horrible barbarie. Après trois semaines de fatigues presque continues, arrivé à Scodra, il y trouva Bodin, roi du pays, qu'il espéra gagner par des présents. Ce prince en effet lui promit la liberté du commerce pour les vivres; mais, soit mauvaise foi de sa part, soit qu'il ne fût pas obéi de ses sujets, les croisés n'en furent pas mieux traités. Ils eurent beaucoup à souffrir jusqu'à Durazzo, où ils n'arrivèrent qu'après quarante jours de marche. Raymond se crut alors en sûreté; le gouverneur promettait un libre passage, et l'on reçut des lettres de l'empereur qui ne parlait que d'amitié, de fraternité, du désir extrême qu'il avait de le recevoir, de l'honorer, de traiter avec lui des affaires de la chrétienté. Sur cette confiance, on entra en Pélagonie; mais on s'aperçut bientôt que ce n'étaient que des paroles perfides. Des essaims de Barbares, Comans, Bulgares, Uzes, Patzinaces au service de l'Empire, voltigeaient de toutes parts, et dépouillaient, massacraient ceux qu'ils pouvaient surprendre. Deux des

principaux seigneurs, Ponce Renard, et Pierre son frère furent tués. L'évêque du Puy, qui s'était séparé du gros de l'armée, fut attaqué, jeté à bas de sa mule, meurtri de coups; et il y aurait laissé la vie si, aux cris des Barbares qui se disputaient sa dépouille, on ne fût accouru à son secours. Il fallut en quelques endroits s'ouvrir un passage l'épée à la main. Pendant ces hostilités on ne cessait de recevoir des lettres pacifiques de l'empereur. Enfin, on passa devant Thessalonique. Rossa, dont les habitants agissaient en ennemis, fut prise de force et saccagée. Il fallut entrer à main armée dans Rhédeste, sur la Propontide, pendant que les troupes de l'Empire chargeaient l'armée par derrière. On les mit en fuite et l'on prit la ville. Les députés de l'empereur revinrent en ce lieu, avec des lettres par lesquelles Alexis promettait à Raymond de le dédommager de toutes ses pertes, s'il voulait venir à Constantinople, sans être suivi de ses troupes. Godefroi, Boëmond et les autres seigneurs lui faisaient la même prière; ils lui mandaient qu'Alexis avait pris la croix, et qu'il avait donné parole de se mettre à la tête des troupes chrétiennes.

Raymond se rendit donc à Constantinople, laissant son armée près de Rhédeste. Il fut bien reçu de l'empereur; mais lorsqu'il fut question du serment de fidélité, il répondit *qu'il n'était pas venu au Levant pour y chercher un maître; que si l'empereur voulait joindre ses forces à celles des croisés et se mettre à leur tête, il lui obéirait comme à son général, mais qu'il ne le reconnaîtrait jamais pour son souverain*. Une réponse si fière piqua vivement Alexis, qui, selon son caractère, dissimula son ressen-

LIII.  
Raymond à  
Constanti-  
nople.

timent; et, tandis qu'il amusait Raymond par de feintes caresses, il fit de nuit attaquer son armée. D'abord, plusieurs soldats furent surpris et tués pendant leur sommeil. Bientôt l'alarme s'étant répandue, on repoussa les Grecs et on en tua un grand nombre. Quantité d'officiers et de soldats de cette armée, rebutés de tant de difficultés, songeaient déjà à retourner dans leur pays. Raymond au désespoir sollicitait les autres princes de se joindre à lui pour se défaire une bonne fois de ce traître, plus à craindre pour eux que les infidèles; mais, faute de vaisseaux, ils ne pouvaient faire repasser leurs troupes en Europe. Alexis y avait pourvu en faisant revenir sur-le-champ les navires qui conduisaient en Asie les diverses bandes des croisés, ou qui leur transportaient des vivres. Le comte ne put donc se venger que par les reproches qu'il fit à l'empereur. Cette querelle aurait eu des suites fâcheuses pour Alexis, s'il n'eût, à force de prières, engagé Godefroi, Boëmond et le comte de Flandre à calmer Raymond. Il fallut même, pour désarmer le comte, que Boëmond le menaçât de se ranger du côté de l'empereur, s'il ne venait aux extrémités. L'empereur de son côté, en présence du comte, des princes et de toute sa cour, désavoua les hostilités et promit une entière satisfaction. Raymond apaisé, et pressé par les instances des princes, consentit à faire le serment, mais avec une restriction qui leur fit honte, en montrant qu'avec la même fermeté ils se seraient épargné ce qu'il y avait d'humiliant dans cette démarche : il jura *qu'il ne ferait jamais rien contre l'honneur et la vie d'Alexis, tant qu'Alexis tiendrait lui-même ses engagements*. Quant à l'hommage, il protesta qu'il mourrait plutôt que de

le rendre. Alexis fut obligé de se contenter de cette déclaration. Après la réconciliation, l'armée de Raymond eut la liberté d'approcher de Constantinople. On la fit bientôt passer à Chalcédoine. Le comte, aussi franc chevalier qu'il était fier et entier sur l'article de l'honneur, oublia de bonne foi tous les mauvais procédés d'Alexis. Celui-ci, de son côté, s'efforça de le regagner par les traitements les plus favorables; il le combla de présents; et de tous les princes croisés, il n'y en eut aucun dans la suite qui soutînt plus hautement les intérêts de l'empereur. Il demeura quelques jours à Constantinople, pour solliciter les convois des vivres dont l'armée manquait à Chalcédoine, et pour presser l'empereur de venir la commander en personne, selon sa promesse. Mais Alexis s'en excusa toujours sur le danger auquel son absence exposerait Constantinople de la part des Barbares. Boëmond partit le premier, et dès qu'il fut arrivé à Chalcédoine, on se mit en marche pour commencer l'expédition par le siège de Nicée. On passa trois jours à Nicomédie, où Pierre-l'Ermite vint joindre les croisés avec une poignée de misérables échappés au glaive de Soliman. Le récit de son désastre excita beaucoup de compassion; on s'empressa de lui fournir les secours dont lui et sa petite troupe avaient grand besoin. De Nicomédie les troupes marchèrent à Nicée, où l'on arriva en quatre jours. Le siège commença le 15 mai, lendemain de l'Ascension, en présence de Raymond, qui avait prié les croisés d'attendre son arrivée. On lui répondit qu'on lui garderait sa place dans la circonvallation, mais qu'on ne pouvait différer l'attaque. Il arriva bientôt, et se distingua par son courage dans cette entreprise.

xiv.  
Tatice joint  
aux croisés.

Alexis refusant de marcher en personne, voulut au moins joindre quelques troupes à celles des croisés, ne fût-ce que pour ne pas paraître leur ennemi. Il en donna le commandement à Tatice, que les historiens des croisades nomment Tatin, et dont ils font le portrait le plus affreux. C'était, selon eux, le confident des perfidies d'Alexis, un vil scélérat, chargé de crimes et d'infamie, dont la commission était de rendre compte à son maître de toutes les démarches des princes et de mettre tout en œuvre pour les traverser. Cependant Anne Comnène nous donne une tout autre idée de ce Tatice; et nous avons vu que c'était un guerrier sage et vaillant, déjà célèbre par plusieurs victoires. La haine que les croisés avaient conçue contre Alexis a rejailli sur son général. Ils ont attribué à l'empereur presque tous leurs désastres, et n'ont voulu voir dans Tatice qu'un fourbe subalterne.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

---

## LIVRE LXXXIV.

1. Desssein de l'auteur au sujet des croisades. 11. Siège de Nicée. 111. Nicée se rend à l'empereur. 1v. Conduite de l'empereur à l'égard des Turks de Nicée. v. A l'égard des croisés. vi. Départ des croisés de devant Nicée. vii. Ils arrivent devant Antioche. viii. Siège d'Antioche. ix. Prise d'Antioche. x. Boëmond fonde la principauté d'Antioche. xi. Il s'empare de Laodicée. xii. Expédition de Jean Ducas. xiii. Alexis soupçonné d'être ennemi des croisés. xiv. Nouveaux croisés. xv. Arrivée des Italiens. xvi. Des Français. xvii. Troupe du comte de Nevers. xviii. Et du comte de Poitiers. xix. Justification d'Alexis. xx. Boëmond pris et délivré de prison. xxi. Guerre d'Alexis contre Boëmond. xxii. Exploits de Butumite en Cilicie. xxiii. Bataille navale entre les Grecs et les Pisans. xxiv. Suites de la bataille. xxv. Précautions d'Alexis contre Boëmond. xxvi. Boëmond retourne en Occident. xxvii. Mariage de Jean, fils d'Alexis. xxviii. Boëmond en Italie. xxix. Mesures que prend Alexis pour détruire les accusations de Boëmond. xxx. Préparatifs de l'empereur. xxxi. Tancrede reprend la Cilicie. xxxii. Mouvements de Boëmond. xxxiii. Occupations d'Alexis en Macédoine. xxxiv. Conjuration des frères Anémas. xxxv. Elle est découverte et punie. xxxvi. Révolte de Grégoire Taronite. xxxvii. Mesures que prend Alexis pour s'opposer au passage de Boëmond. xxxviii. Adresse de Boëmond pour rendre Alexis odieux. xxxix. Il passe en Illyrie. xl. Alexis se met en marche. xli. Conjuration contre Alexis. xlii. Alexis passe l'hiver à Thessalonique, et Boëmond devant Durazzo. xliii. Attaque de Durazzo. xliv. Ruse d'Alexis. xlv. Défaite de Cantacuzène. xlvi.



Il défait les Francs à son tour. XLVII. Divers combats des Grecs et des Francs. XLVIII. Alexis est mal servi par mer. XLIX. Conduite d'Alexis. L. Boëmond demande la paix. LI. On convient d'une entrevue. LIX. Entrevue d'Alexis et de Boëmond. LIII. Acte de Boëmond. LIV. Départ et mort de Boëmond.

---

### ALEXIS.

AN 1097.

L.  
Dessein de  
l'auteur au  
sujet des  
croisades.

**D**ANS les brillantes entreprises, l'ame s'élève au-dessus d'elle-même. Enflée d'un noble orgueil, se considérant comme sur un grand théâtre, environnée des regards de tous les siècles à venir, elle conçoit, elle enfante ces actions sublimes, qu'on nomme héroïques, et qui ne sont que le dernier effort de la faiblesse humaine. La même ivresse se communique aux historiens, qui se laissent enlever à la suite de leurs héros; et comme l'imagination peut monter plus haut que l'action ne peut atteindre, ces écrivains prenant l'essor au-dessus de leurs héros mêmes, vont se perdre dans la région des miracles. C'est ce qui me semble être arrivé à l'égard des croisades. Les guerriers, embrasés d'une ardeur surnaturelle, ont étonné l'univers par des faits d'un incroyable courage; mais leurs exploits furent surpassés par le récit de leurs historiens. Ce sont toujours des armées innombrables terrassées par un petit nombre, des victoires qui ne sont sanglantes que pour les infidèles, des coups terribles de la part des chrétiens, dont les bras ont la force de la foudre. Ajoutez encore les armées célestes, qui se rendent

visibles pour exterminer les musulmans, et tant d'autres prodiges, qui demanderaient presque un second miracle, pour subjuguier notre croyance. Je laisse ces événements merveilleux aux auteurs qui se sont proposé de les raconter. Renfermé dans les bornes de mon objet, je ne toucherai de ces guerres célèbres que ce qui concerne l'histoire de l'Empire. La terreur qu'avaient imprimée les ravages des croisés, en traversant l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace, les violences qu'ils commirent à la vue de Constantinople, la crainte que de pareils voisins ne fussent plus dangereux que les Sarrasins et les Turks, l'espérance que l'Empire conservait encore de recouvrer son ancien domaine, ce qui devenait impossible s'il aidait les princes d'Occident à s'y établir, toutes ces raisons, jointes peut-être à une secrète jalousie, empêchèrent les empereurs de contribuer autant qu'ils auraient pu le faire au succès de l'expédition ; et, si l'on en croit les occidentaux, les engagèrent même à la traverser par tous les artifices d'une perfide politique.

Les forces des croisés réunies devant Nicée composaient une de ces armées qui, dans des siècles différents, ont commencé par effrayer la terre, et ont fini par la couvrir de leurs débris. Ils se trouvaient au nombre de cinq à six cent mille hommes de pied et de cent mille chevaux. Mais il faut sans doute compter dans ce nombre les enfants, les femmes, les vieillards et toute la suite d'une nombreuse armée. Le siège commença le 15 mai, et fut poussé avec une activité infatigable. Les assiégés ne se défendaient pas avec moins d'ardeur. Dès que Kilidj-Arslan, sultan de Nicée, dont les états s'étendaient jusqu'à Tarse, avait appris le

11.

Siège de  
Nicée.

Ann. Comn.

l. xi.

Guill. Tyr.

l. 3, c. 1

et seqq.

Albert Aq.

l. 2.

Tudebod. l.

3.

Robert.

Mon. l. 3.

Raymond

de Agiles.

Sanct. l. 3,

part. 4, c.

13.

Otho fris. l.

3, c. 10.

Guill. Mal-  
mesh. l. 4,  
c. 2.

Matth. Paris.  
Balderic. l. 1.

Chron. Al-  
beric.

Chron. S.  
Anton.

Chron. Urs-  
p.

Chron. Mal-  
leac.

Ord. Vit. l.  
9.

Ducange,  
sur Ville-

hard. p. 328,  
334.

[Tohamtch.  
III, 17 et

seqq.  
Michaud, I,  
201.]

dessein des chrétiens sur sa capitale, il en était sorti pour aller rassembler ses troupes et implorer le secours des autres princes musulmans. D'un autre côté, l'empereur, qui s'attendait à recueillir tout le fruit de ce premier exploit des croisés, s'était avancé au-delà du Bosphore jusqu'au bourg de Pélécane, entre Calcédoine et Nicomédie. Il était convenu avec les princes que la ville lui demeurerait, et que tout le butin serait abandonné aux vainqueurs. Tatice avec quelques troupes grecques s'était joint aux Latins, pour veiller de près aux intérêts de son maître. Les assiégés ne recevaient aucune nouvelle de Kilidj-Arslan : il leur avait écrit pour les exhorter à tenir ferme, leur promettant un prompt secours ; mais sa lettre interceptée n'avait servi qu'à avertir les Latins de se préparer à lui résister. Les habitants vivement pressés, ne craignant rien tant que de tomber entre les mains des croisés, résolurent de se rendre à l'empereur, et le prièrent de leur envoyer Butumite. Ce ministre adroit avait déjà entamé avec eux une négociation secrète, et leur faisait espérer d'Alexis une composition avantageuse. Il vint donc à Nicée, et à la faveur du lac il y entra à l'insu des assiégeants. A peine y fut-il arrivé, qu'on apprit que le sultan approchait avec une grande armée. Sur cette nouvelle, on congédia Butumite, sans rien conclure. Mais les efforts de Kilidj-Arslan furent sans succès : il fut repoussé avec vigueur à son arrivée, et défait entièrement le lendemain dans une grande bataille. Les croisés jetèrent dans la ville avec leurs machines une infinité de têtes de musulmans, et en firent porter mille à l'empereur, qui, pour les féliciter de leur victoire, envoya aux princes des présents d'é-

toffes de soie, et fit distribuer de l'argent aux soldats, avec ordre de leur fournir abondance de vivres à un prix raisonnable.

Kilidj-Arslan, sans espérance de faire lever le siège, s'éloigna de la ville, après avoir mandé aux assiégés qu'il leur permettait de se rendre, s'ils ne trouvaient pas d'autre moyen de sauver leur vie et l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Abandonnés de leur prince, ils continuèrent à se défendre avec une valeur opiniâtre. Les croisés n'ayant ni vaisseaux ni barques, laissaient aux convois un libre passage par le lac qui bordait la ville au couchant. Pour ôter cette ressource aux assiégés, ils obtinrent de l'empereur la permission d'y faire passer les bateaux plats qui se trouvaient en grand nombre dans le port de Civitot. Alexis leur fit porter en même temps des machines de son invention, en quoi il excellait, pour suppléer à celles que les assiégés brûlaient ou brisaient tous les jours. Il leur envoya deux mille turkopoles, espèce de cheveu-légers, nés d'un Turk et d'une Grecque, très-habiles à tirer de l'arc. Butumite fut chargé de la conduite des bateaux, qui furent transportés sur des chariots, pendant une nuit, l'espace de deux lieues. Au lever de l'aurore, le son des trompettes attira de ce côté-là les regards des assiégés, qui virent avec étonnement tout le lac couvert d'une nouvelle flotte. Toutefois ils ne perdirent pas encore courage. Tandis que les Latins battaient les murailles, sapaient le fondement des tours, et ouvraient de larges brèches qui se trouvaient refermées au point du jour, Butumite, maître du lac, traitait avec les habitants pour les engager à se rendre à l'empereur plutôt qu'aux croisés. Il leur communi-

III.  
Nicée se  
rend à  
l'empereur.

qua par des émissaires secrets une bulle d'or, qui leur promettait non-seulement une sûreté pleine et entière, mais même de grandes récompenses. Il assurait la femme et la sœur du sultan du traitement le plus honorable. On cachait avec soin cette négociation aux Latins, afin que la ville ne s'étant rendue qu'à l'empereur, il pût, sous un prétexte plausible, se dispenser d'exécuter la convention faite avec les croisés, de leur abandonner le butin des villes dont ils se rendraient maîtres. Pour mieux couvrir ce manège, Tatice, à la tête des Grecs et des Turkopoles, signalait son ardeur dans toutes les attaques. On était près de monter à l'assaut, lorsque Butumite ayant conclu le traité avec les habitants, et les troupes grecques qui étaient sur le lac étant en même temps entrées dans la ville, on entendit de toutes parts le son des trompettes mêlé d'acclamations, qui répétaient sans cesse *vive l'empereur Alexis*. A ce bruit imprévu, les Latins suspendent l'attaque. La vue des enseignes impériales arborées sur les murs révolte leurs esprits; on se récrie sur la mauvaise foi d'Alexis, qui prétend jouir seul d'une conquête achetée au prix du sang des croisés. Les soldats pleins de colère veulent forcer la ville, et la conquérir de nouveau sur des alliés perfides; et Nicée, où l'on épargnait le sang des Turks, allait être inondée de celui des Grecs, si les princes n'eussent arrêté la fougue de leurs troupes. Quoiqu'indignés eux-mêmes, ils ne veulent pas interrompre leur pieuse entreprise par une guerre funeste, ni tourner contre les chrétiens les armes qu'ils n'ont prises que contre les infidèles. Ils se contentent de recevoir, pour récompense de leurs travaux, les prisonniers latins qui étaient restés de la

défaite de Gautier-sans-Avoir et de Pierre-l'Ermite.

Cependant Butumite tenant les portes fermées, hors une seule, ne leur permettait d'entrer dans Nicée que dix à la fois, et pour s'assurer des habitants, il eut soin d'envoyer à l'empereur tous les Turks de quelque distinction, qui se trouvaient en grand nombre dans cette capitale, siège de la cour de Kilidj-Arslan. Il ne les faisait partir que par bandes séparées et peu nombreuses : précaution si nécessaire, qu'une bande s'étant trouvée plus forte que l'escorte qui la conduisait, se révolta contre ses gardes pendant une nuit, les mit aux fers et allait les traîner à Kilidj-Arslan, si Monastras, chef de cette escorte, n'eût persuadé aux Turks que par cette violence ils agissaient contre eux-mêmes, en se privant des grâces et des bienfaits que leurs semblables avaient déjà reçus de l'empereur. En effet, Alexis les traitait avec bonté. Ceux qui voulaient prendre parti dans son service, étaient placés avantageusement ; il permettait aux autres de se retirer où ils voulaient, avec des marques de sa libéralité. Il renvoya dans la suite sans rançon, à Kilidj-Arslan, sa sœur et sa femme avec ses deux fils encore enfants <sup>1</sup>.

iv.  
Conduite de  
l'empereur  
à l'égard des  
Turks de  
Nicée.

Les croisés murmuraient. Alexis vint à bout d'adoucir les princes par des présents, et les soldats par des distributions d'argent et de vivres. Il crut même l'occasion favorable pour engager à lui faire hommage ceux qui lui avaient refusé cet honneur. Il les invita à venir le trouver, avant que de partir pour continuer leur voyage ; et après les avoir traités avec magnificence

v.  
A l'égard  
des croisés.

<sup>1</sup> Les opinions varient sur la manière dont Nicée fut occupée par

les Grecs. Michaud, *Hist. des croisés*. I, 321.—B.

et leur avoir prodigué les plus séduisantes caresses, il leur fit adroitement entendre que, pour cimenter leur amitié mutuelle par un gage inviolable, il était juste que ceux qui ne lui avaient pas encore juré un attachement fidèle, se conformassent aux autres princes. Tous y consentirent, à l'exception de Tancrède : pour lui, il répondit hardiment, qu'il ne devait de foi et d'hommage qu'à son cousin Boëmond, auquel il demeurerait fidèle jusqu'à la mort, mais qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre seigneur. En vain Boëmond même l'exhortait à suivre son exemple, et comme un des parents de l'empereur le taxait d'une fierté déplacée : *Voyez-vous cette tente*, lui dit Tancrède, en lui montrant celle de l'empereur qui était très-spacieuse, *vous la rempliriez d'or, que vous ne me détermineriez pas à faire le serment que votre maître exige*. Paléologue, piqué de cette opiniâtreté, ayant laissé échapper quelque terme de mépris, Tancrède, portant la main à son épée, allait se venger, si l'empereur ne se fût jeté entre deux. Boëmond accourut aussi et le réprimanda de cet excès d'emportement. Il arriva pour lors à Tancrède ce qu'on voit souvent arriver à une jeunesse inconsidérée, qui, pour réparer la faute de s'être laissé entraîner trop loin, recule même au-delà des bornes où elle devait se contenir. Honteux de son accès de violence, Tancrède prêta le serment qu'il avait trouvé si contraire à son honneur.

vi.  
Départ des  
croisés de de-  
vant Nicée.

Nicée s'était rendue le 10 de juin, selon Guillaume de Tyr. D'autres historiens fixent cet événement au 20 de ce mois, et plusieurs le reculent encore davantage, donnant au siège la durée de sept semaines et même de cinquante-deux jours. Ce siège, joint aux deux

batailles contre Kilidj-Arslan, coûta la vie à treize mille chrétiens et à deux cent mille Turks. Comme les princes prenaient congé de l'empereur, Tatice fut renvoyé avec eux pour les aider des troupes grecques qu'il commandait, et plus encore pour prendre au nom de l'empereur possession des places dont on ferait la conquête. Les princes allèrent rejoindre leur armée prête à marcher vers Antioche, dont les Turks étaient maîtres depuis treize ans. Comme plusieurs soldats latins manquaient déjà de courage ou de forces pour continuer de suivre les croisés dans une expédition aussi périlleuse que pénible, Alexis les prit à sa solde pour servir dans la garnison de Nicée. C'est mal à propos que quelques auteurs ont avancé que cette ville fut rendue à Kilidj-Arslan. Elle demeura au pouvoir des empereurs, qui même y fixèrent le siège de leur empire, lorsque les Français furent maîtres de Constantinople.

Vers la fin de juin, les croisés partirent, et le 1<sup>er</sup> juillet, Kilidj-Arslan les ayant attaqués dans les plaines de Dorylée en Phrygie, à la tête de cent cinquante mille chevaux et de deux cent mille hommes de pied, fut entièrement défait [dans la vallée de Gorgon ou Ozellis<sup>1</sup>]. Tourmentés de la faim et de la soif dans les plaines arides de la Pisidie et de la Lycaonie, ils remportèrent encore sur les Turks deux grandes victoires. Tancrede se rendit maître de toute la Cilicie, et Baudouin, traversant l'Euphrate, s'empara d'Édesse. Cette ville célèbre se trouvait alors isolée au milieu des conquêtes des Turks. Un gouverneur grec [dont

VII.  
Ils arrivent  
devant  
Antioche.

<sup>1</sup> Voyez la carte de l'Asie-Mineure, *Hist. des Crois.*, I, 201, et les recherches du savant M. Wal-

kenauer sur la position de ces lieux, citées par l'historien français.—B.



le nom, Thoros ou Théodore, décèle l'origine arménienne], envoyé dès le temps de Romain Diogène, et devenu souverain, s'y maintenait par la force de la place et par le courage des habitants, plus que par le sien propre [en payant tribut aux Sarrasins]. La renommée de Baudouin, qui à la tête d'un détachement avait pénétré jusqu'aux bords de l'Euphrate, fit espérer aux Édesséniens qu'ils trouveraient dans ce prince un puissant défenseur. On l'envoie prier de prêter son secours; on le reçoit avec joie; le vieux gouverneur l'adopte pour son fils, le désigne pour son successeur et partage avec lui son pouvoir. Il en devient bientôt jaloux et cherche à s'en défaire. Mais il est prévenu par les habitants, qui, pleins de confiance dans la valeur du prince latin <sup>1</sup>, ôtent la vie à leur gouverneur, dont la dureté et l'avarice leur étaient devenues insupportables, et se soumettent à Baudouin. Ce fut ainsi que ce prince, le premier des croisés, établit en Orient une principauté, qui, bornée à l'occident par la Cappadoce, s'étendit en Mésopotamie, et subsista quelque temps avec gloire dans sa personne et dans celle de ses successeurs.

[ L'historien français des croisades parle d'un petit

<sup>1</sup> L'historien des croisades pense, au contraire, que le vieux Thoros fut tué à l'instigation ou par l'effet des menées du prince français; I, 254, 259. Plusieurs historiens françois des croisades parlent aussi d'un certain Arménien, nommé Bagrat, qui, s'étant échappé des prisons de Constantinople, rejoignit les croisés devant Nicée, et qui, s'étant attaché à la fortune de Baudouin, l'aida à

prendre plusieurs villes possédées par les Turcs, entre autres Turbessel ou Thelbacher et Ravend ou Araventan sur l'Euphrate, en Mésopotamie. Rien n'indique que ce Bagrat ait appartenu aux dynasties arménienne ou ibérienne, comme le dit explicitement le savant et élégant historien des croisades. *ib.*, p. 251 et suiv.—B.

prince arménien qui vint au secours de Baudouin et d'Édesse, et qui fournit des guides aux croisés pour la campagne d'Antioche. Ce prince, nommé Constantin<sup>1</sup>, n'est autre chose que le roi fils de Rouben I<sup>er</sup>. Celui-ci était mort en 1095 à un âge fort avancé, après quinze ans de règne. Constantin I<sup>er</sup>, héritier du trône et de la valeur de son père, s'empara de la ville de Vahca en Cilicie sur le revers méridional du Taurus, et y transporta le siège de son royaume, aidé surtout par les deux princes arméniens Bazouni, prince de Lambron, et Ochir son frère, gouverneur de Tarse, dont il a été déjà fait mention.

Dans le même temps, le château de Dzophk près de Kharberd dans la quatrième Arménie, échéait à Apirat, prince arménien et allié du roi Constantin, Arsacide par sa mère, sœur du patriarche Grégoire Vcaiaser alors vivant, et petit-fils de Grégoire Magistros. Un de ses frères nommé Grigorios devint patriarche arménien d'Égypte, et son plus jeune fils, Nersès, fut plus tard célèbre dans toute l'Arménie par sa sainteté et par l'élégance de ses écrits, qui lui ont valu le surnom de *Chnorhali-le-Gracieux* : il en sera question plus tard.

Lorsque les croisés eurent pris Nicée et Antioche de Phrygie, ou Antiochette, ce fut à Constantin qu'ils s'adressèrent pour les diriger dans leur marche vers la Syrie. Il les suivit lui-même avec quelques troupes, et comme au siège d'Antioche en 1098, la famine faisant de cruels ravages dans l'armée des Francs, lui et tous

<sup>1</sup> M. Cirbied croit que c'était un autre Constantin, prince arménien de Gargar, près Marach. *Notices des mss.*, IX, 309.—B.

les princes arméniens ses amis fournirent à cette innombrable armée des vivres en abondance. Pour prix de tant de services, après la prise de la ville, les croisés le comblèrent de riches présents, et le chargèrent, avec les titres de marquis ou aspet, et d'hy-patos, au dire des historiens arméniens, d'y veiller aux intérêts de leurs compatriotes. Le pape Grégoire XIII, dans une bulle adressée en 1584 à la nation arménienne, mentionne ces faits avec les éloges qu'ils méritent. B.]

Enfin la grande armée, réduite à trois cent mille hommes par la disette, par le manque d'eau, par les attaques continuelles, après avoir pris plus de quarante villes, entre lesquelles étaient Icone, Tarse<sup>1</sup>, Mopsueste ou Mamistra, arriva devant Antioche, le 21 octobre;

<sup>1</sup> La ville de Tarse appartenait à l'Empire, et elle était gouvernée pour les Grecs par le prince arménien Ochin, dont on a parlé plus haut. Elle était en outre peuplée de chrétiens, soit arméniens soit grecs, au rapport de Guillaume de Tyr et de Sanut. Si les croisés la prirent, ce fut par l'effet d'une méintelligence survenue entre Baudouin, frère de Godefroi, et Tancrède. Celui-ci, y étant arrivé le premier, avait obtenu des habitants qu'ils arborassent sa bannière. Quant Baudouin s'y présenta, il voulut à son tour que la sienne fût déployée sur les remparts. Tancrède s'y refuse, et, pour ne pas verser le sang chrétien, poursuit sa route vers Mamistra, en laissant garnison dans la ville; c'est pendant son absence qu'elle fut prise. On s'explique difficilement

l'expression de Guillaume de Tyr et de Sanut : *Les Turks qui y commandaient*. Il pouvait y avoir des Turks à Tarse, de riches propriétaires, mais ils n'y étaient pas les maîtres. Au reste, les historiens arméniens ne parlent nullement de cette petite guerre, tandis qu'ils sont unanimes pour affirmer qu'Ochin était gouverneur de Tarse. Guill. de Tyr, fin du l. III.

Albert d'Aix, reproduit par l'historien français (*Alb. Ag.*, l. III; *Hist. des crois.*, I, 243 et suiv.), beaucoup plus positif, dit que cette ville fut prise de vive force sur les Turks par Tancrède, et plus tard par Baudouin, et que les Turks en étaient maîtres, comme s'en étant emparés de vive force. A cela on ne peut qu'opposer les dires des auteurs arméniens.—B.

et ayant passé l'Oronte, nommé alors le Farfar, malgré les musulmans, qui défendaient le pont et les bords du fleuve, elle vint camper à un mille de la ville. Plusieurs voulaient qu'on attendît l'empereur, qui devait, selon sa promesse, venir se joindre aux croisés; mais l'avis contraire prévalut, et les divers seigneurs prirent chacun leur poste pour former la circonvallation et l'attaque de la ville.

Ce serait m'écarter de mon sujet que de décrire les divers événements de ce siège mémorable, où la valeur des croisés triompha de tous les obstacles, et leur patience de tous les maux de l'humanité. Ce détail appartient aux historiens des croisades; je n'en dois recueillir que les circonstances qui ont quelque rapport à l'histoire de l'Empire. [Antioche avait alors pour émir, depuis l'an 1086, un nommé Aghou-Sian ou Aghi-Sian<sup>1</sup>, ancien général de Malek-Chah; et de Toutouch, lors de la guerre entre ce dernier et son oncle Barkiaroukh.] Suenon, fils du roi de Danemark, s'était mis en marche à la tête de quinze mille hommes, pour aller joindre les croisés devant Antioche. L'empereur lui fit à Constantinople un accueil digne de sa naissance. Mais comme il traversait la Phrygie, attaqué pendant la nuit dans son camp par les Turks, il fut massacré avec tous ses gens, et les croisés attribuèrent ce désastre à la trahison d'Alexis, qui avait averti Kilidj-Arslan de la marche de ce prince. Après

An 1098.

VIII.

Siège.

d'Antioche.

Anna Comn.

I. 11.

Et ibi.

Ducange.

Guill. Tyr.

I. 3, c. 12 et

seqq., I. 4, 5,

6.

Albert Aq.

I. 3, 4, 5.

Sanut. I. 3,

part. 5, c. 2,

6.

Fulch. Car.

Haithon

hist. orient.

c. 15.

Tudebod. I.

2.

Gesta Franc.

Ord. Vit. I.

9.

Balder. I. 2,

3.

Raymond de

Agiles.

Rob. Mon. I.

5, 5, 6, 7, 8.

Abou'-'ifa-

radj.

<sup>1</sup> Tel est le nom que lui donne M. le baron de Sacy dans ses notes sur un extrait de Mathieu d'Édesse, relatif à la première croisade; M. Michaud a adopté cette orthographe, t. 1, 267. Il est nommé Bagui-Sian

dans les *Extraits des histor. ar.*, de M. Reinaud, p. 4 et suiv. Voy. *Notices et extr. des mss.*, t. 9, p. 307. Ces deux ouvrages se trouveront fondus dans nos additions. —B.

Chron. Bar.  
Sigeo. Chr.  
Chron. Urs.  
Chron. Mal-  
leac.  
Chron. S.  
Anton.  
Chron. Belg.  
Lup. pro-  
tosp.  
Goth. Viter.  
Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Deguignes,  
hist. des  
Muns, t. 2,  
p. 22, 23,  
24.

quatre mois de siège, les Latins étaient déjà réduits à une extrême misère. Les vivres qu'ils avaient d'abord trouvés en abondance dans le pillage des environs, furent bientôt consommés par une armée si nombreuse. Les pluies de l'hiver avaient mis leurs tentes et leurs équipages hors d'état de servir, et fait périr presque tous les chevaux. On souffrait beaucoup dans la ville, plus encore dans le camp des assiégeants. Tatice qui, selon les intentions de l'empereur, devait prendre en son nom possession de la place, lorsqu'elle serait prise, désespérant du succès, avait d'abord exhorté les princes à se retirer dans les contrées voisines, en attendant que l'empereur vînt les joindre avec une armée, au commencement du printemps. Mais n'étant pas écouté, il partit dans le dessein, disait-il, de hâter la marche d'Alexis et de leur apporter des vivres, promettant avec serment de revenir. Pour mieux tromper les croisés, il laissa ses tentes toutes dressées avec une partie de ses gens, qu'il abandonna, et ne revint plus. Anne Comnène, aussi attentive à écarter de son père tout soupçon de trahison, que les historiens latins à l'en rendre suspect, prétend que cette retraite de Tatice fut l'effet d'une fourberie de Boëmond: ce prince, qui aspirait ardemment à demeurer possesseur de cette grande ville, ne pouvant, dit-elle, y réussir sans éloigner Tatice, lui persuada avec une feinte amitié, qu'on lui imputait des intelligences avec les infidèles, et que, s'il ne se mettait en sûreté, c'en était fait de sa vie et de celle de tous ses soldats; ce qui déterminait le général grec à passer en Cypre, et de-là à Constantinople. Quoi qu'il en soit, cette désertion de Tatice augmenta la défiance que les croisés avaient conçue d'Alexis, et

« mépris qu'ils faisaient de la nation grecque<sup>1</sup>. Le soudan d'Égypte leur députa pendant le siège pour leur représenter *que c'était injustement qu'ils prétendaient s'emparer d'un pays sur lequel les Sarrasins avaient un droit si légitime, l'ayant conquis autrefois par la force de leurs armes*; les croisés répondirent, *que cette possession, non plus que celle des Turks qui la détruisait, ne donnait pas plus de droit aux uns ni aux autres, que les brigands n'en acquièrent sur les biens d'un voyageur faible et timide; que ce pays n'avait été perdu pour les chrétiens que par la lâcheté des Grecs, nation efféminée qui n'avait pas eu le courage de le défendre*. Par une lettre que les chefs des croisés écrivirent au pape Urbain II le 11 septembre, ils lui dépeignent Alexis comme un fourbe, qui, après leur avoir promis toute sorte de secours, leur suscite toutes les traverses que la perfidie est capable d'imaginer.

Cependant l'empereur assemblait une grande armée, dans laquelle, entre autres nations, on comptait quarante mille Latins. C'étaient des croisés, les uns restés derrière, les autres arrivés à Constantinople depuis le départ des princes. Il se mit en personne à leur tête pour marcher, à ce qu'il paraissait, au secours des croisés devant Antioche. Mais en arrivant à Philomélium en Phrygie, il apprit que la ville avait été prise par intelligence [avec un traître nommé Firouz le *Zerrad* ou *faiseur de cuirasses*<sup>2</sup>], le 3 de juin, après sept

ix.  
Prise  
d'Antioche.

Tokteghin, émir de Damas, et Sokman, fils d'Ortok, livrèrent bataille aux croisés sous les murs d'Antioche, et furent complètement

vaincus, selon Math. d'Édesse, *Notie.*, p. 307.—B.

<sup>2</sup> Selon d'autres, ce fut une conspiration de plusieurs habitants mé-

mois et treize jours de siège. [Quant à l'émir Baguisian, se voyant trahi, il s'enfuit précipitamment. Mais comme il revenait sur ses pas, et qu'il se livrait à la douleur la plus profonde, il fut rencontré et tué par un bûcheron arménien]. La plupart des auteurs, et Godefroi lui-même, dans la lettre qu'il écrivit en Occident l'année suivante, font durer le siège neuf mois, parce qu'ils comptent pour deux mois complets les dix derniers jours d'octobre où il commença, et les trois premiers jours de juin, dans lesquels il fut terminé; manière de calcul qui jette souvent du désordre dans l'histoire. Alexis apprit encore que les vainqueurs, assiégés à leur tour, étaient menacés du même sort que les vaincus. En effet le sultan du Khorasan [Barkiaroukh], à la nouvelle du siège d'Antioche, avait mis sur pied une armée de trois cent soixante-mille hommes, sous la conduite d'un général d'une grande réputation parmi les Turks, nommé Kerboga [prince de Moussoul].<sup>1</sup> qui assiégea vainement Édesse pendant quarante jours, et n'étant arrivé que trois jours après la prise de la ville d'Antioche, l'avait aussitôt assiégée, avant que les croisés eussent eu le temps de se reposer de leurs fatigues et de ramasser des subsistances. Elles leur manquaient depuis long-temps, et ils n'en avaient point trouvé dans Antioche, réduite elle-même à une extrême disette; en sorte que, pendant les trois semaines que dura le nouveau siège, ils ressentirent toutes les horreurs de la famine. Étienne, comte de

contents du gouverneur qui ouvrit les portes d'Antioche. *Extr. des hist. ar.*, p. 7.—B.

<sup>1</sup> Mat. d'Édesse l'appelle Coura-

*paghat*, qui est la transcription arménienne ordinaire du mot *europate*. Mais Abou-lféda le nomme *Korbouga*. *Notic.*, IX, 310.—B.

Chartres, Guillaume de Grandmesnil, quoique beau-frère de Boëmond, et plusieurs autres seigneurs, se couvrirent alors d'ignominie. Non contents d'abandonner leurs camarades, ils allèrent trouver Alexis à Philomélium, et fournirent un prétexte plausible de rebrousser chemin à ce prince, qui, selon toute apparence, n'était pas de lui-même trop empressé d'aller partager le péril des croisés. Quelque grand que fût le danger, ils l'exagérèrent encore, et lui représentèrent si fortement le désastre de l'armée chrétienne et les forces invincibles de Kerboga, que, malgré les instances et les vifs reproches de Gui, frère de Boëmond, qui se trouvait alors au camp de Philomélium, l'empereur effrayé, croyant avoir déjà sur les bras les Turks victorieux, retourna en diligence à Constantinople, dévastant et brûlant tout le pays depuis Icone jusqu'à Nicée, pour ôter aux ennemis le moyen de le poursuivre. Cependant, malgré le misérable état des assiégés, leur courage héroïque, et plus encore l'assistance du ciel, qu'ils armèrent en leur faveur par les jeûnes et les prières, leur firent remporter, le 28 juin, une victoire qui tient du miracle. Cent mille <sup>1</sup> musulmans restèrent sur le champ de bataille; il n'en coûta la vie qu'à quatre mille chrétiens, et les Turks, dispersés par la fuite, laissèrent aux croisés leur conquête, avec une espérance presque certaine d'y joindre bientôt celle de Jérusalem et de toute la Syrie.

Pendant le siège d'Antioche, comme c'était une intelligence formée par Boëmond, qui faisait espérer le

x.  
Boëmond  
fonde la

<sup>1</sup> Mat. d'Édesse parle de 300,000 camp turk après la bataille: N'est., hommes brûlés dans l'incendie du 312.—B.



principauté  
d'Antioche.

succès, les princes croisés étaient convenus que si Alexis accomplissait son engagement, en venant à leur secours, la ville lui serait remise selon le traité fait avec lui, mais que s'il manquait à sa parole, Boëmond en demeurerait possesseur. Lorsqu'elle fut prise, voulant mettre Alexis entièrement dans son tort, ils lui députèrent Hugues-le-Grand et Baudouin, comte de Hainaut, pour l'inviter à les accompagner en personne à la conquête de Jérusalem, selon qu'il l'avait promis, et lui déclarer qu'à cette condition ils lui remettraient Antioche entre les mains; mais que, s'il n'exécutait pas cette promesse, ils se tiendraient réciproquement dégagés de leur parole, et qu'ils ne lui rendraient ni Antioche, ni aucune des villes dont ils pourraient s'emparer. Quoique Boëmond brûlât d'envie de posséder une si belle conquête, il ne s'opposa pas à cette déference qu'on avait encore pour l'empereur, dans la persuasion où il était que ce prince, après avoir si essentiellement manqué aux croisés, n'oserait pas s'exposer à leur ressentiment. En effet, cette députation fut non-seulement inutile, mais même très-malheureuse. Les deux seigneurs ayant été attaqués près de Nicée, le comte de Hainaut disparut, sans qu'on en ait jamais depuis appris aucune nouvelle: On crut qu'il avait été tué par des turkoples de la garnison de cette ville. Hugues s'étant sauvé dans des forêts, gagna Constantinople et vit l'empereur. Mais il perdit alors tout l'honneur qu'il s'était acquis par son courage. Il retourna en France, sans rendre réponse aux princes qui l'avaient envoyé. Un auteur du temps l'appelle le corbeau de l'arche. Boëmond ne trouva plus d'opposition à se mettre en possession d'Antioche, que dans

le comte de Toulouse. Raymond, soit scrupule, soit jalousie, prétendait qu'on ne pouvait enlever cette place à l'empereur, sans violer le serment fait entre ses mains; il voulait que Boëmond abandonnât la ville et le château; et l'on eut peine à obtenir de lui que la décision de cette affaire serait remise après la prise de Jérusalem. Cependant Boëmond demeura maître d'Antioche, et cette cité célèbre devint la capitale d'une principauté qui s'étendait jusqu'à Tarse, et qui subsista dans une suite de neuf princes pendant cent quatre-vingt-dix ans. Les croisés passèrent cinq mois à Antioche, à se reposer de leurs fatigues. L'année suivante, pendant qu'ils assiégeaient la ville d'Arka près de Tripoli, il leur vint des députés d'Alexis, qui se plaignait que Boëmond se fût établi dans Antioche, contre la convention. Il offrait aux princes de grandes sommes, et promettait d'aller avec eux à Jérusalem, s'ils attendaient à la Saint-Jean. On n'était pas encore à Pâque. Les croisés se trouvèrent partagés. Raymond se déclarait encore pour Alexis. Mais la plupart furent d'avis de marcher à Jérusalem, sans s'arrêter aux promesses d'un prince qui les avait toujours trompés.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette expédition fameuse, qui a mérité d'être embellie par les fictions des poètes. Mais nous ne pouvons nous dispenser de rapporter en peu de mots les révolutions qu'essuya pour lors Laodicée. Cette ville puissante autrefois, et voisine d'Antioche, dont elle avait toujours suivi le sort, possédée en ce temps-là par les Turks, fit quelques efforts pour se réunir au domaine de l'Empire. Mais les Grecs se trouvèrent trop faibles pour se maintenir contre Boëmond. Voici ce qui s'y passa. Tandis

xi.  
Il s'empare  
de Laodicée.  
Ann. Comn.  
l. 11,  
Guill. Tyr.  
l. 7, c. 16.  
Alber. Aq.  
l. 3. 5, 6.  
Ord. Vit. l.  
10.

que Kerboga tenait les croisés assiégés dans Antioche, Vinemar, pirate de Boulogne, qui avait rendu quelque service aux croisés en Cilicie, aborda à Laodicée, habitée par des chrétiens, mais soumise aux Turks, qui s'en étaient emparés. Il la prit, sans faire part de sa prise aux croisés d'Antioche. Pendant qu'il ne songeait qu'à jouir de sa conquête, Ravendin, premier écuyer d'Alexis, vint avec une flotte et s'en rendit maître. Vinemar fut enfermé dans un cachot. Godefroi passant par là pour aller à Jérusalem, Ravendin se retira; Vinemar fut délivré de prison, et le comte Raymond entra dans Laodicée. Mais quelque temps après, lorsqu'il fut sur le point de marcher à Jérusalem pour l'assiéger avec les autres croisés, il remit la ville entre les mains de l'empereur, suivant la convention, à laquelle il se piquait d'être fidèle. Pendant le siège de Jérusalem, Boëmond, qui ne cherchait qu'à étendre sa principauté, vint assiéger Laodicée avec une flotte de Génois et de Pisans qu'il avait pris à son service. Les princes croisés, à leur retour de Jérusalem, apprenant cette entreprise, lui envoyèrent représenter son injustice; et comme il ne tenait compte de leurs remontrances, ils s'adressèrent aux Génois et aux Pisans, qui se détachèrent de Boëmond et levèrent le siège. Boëmond se voyant abandonné, et sachant que les princes étaient résolus d'employer la force des armes pour lui faire quitter prise, fut obligé de se retirer. Les seigneurs y entrèrent, et Raymond en prit de nouveau possession pour l'empereur. Raymond, occupé du siège de Tripoli, laissa Laodicée à Zinziluc, que l'empereur y envoyait pour gouverneur. Boëmond ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il fit assiéger la ville par son cousin

Tancrède, et s'en rendit maître, malgré les remontrances de Raymond, qui voulait la conserver à l'Empire.

Si l'on en croit Anne Comnène, ce qui avait retenu si long-temps l'empereur à Constantinople, malgré le désir qu'il avait de se joindre aux croisés, c'étaient les ravages des Turks, qui désolaient les provinces maritimes et les îles de l'Archipel. Après la mort de Zakhas, les Turks qui avaient été attachés à sa personne étaient demeurés maîtres de Smyrne. Deux émirs nommés Tangripermès et Maracès s'étaient emparés d'Éphèse. D'autres chefs de brigands, maîtres de plusieurs places dans l'ancienne Ionie, dans la Lydie, dans la Phrygie, faisaient des courses continuelles et enlevaient quantité de chrétiens, qu'ils réduisaient en esclavage. La plupart des îles, telles que Chio, Rhodes et les autres de ces parages, ne servaient plus que de dépôts aux pirates, ou d'arsenaux pour la construction de leurs flottes. Alexis équipa ses vaisseaux et leva une armée. Il donna le soin de cette expédition à son beau-frère Jean Ducas, et lui mit entre les mains la sultane femme de Kilidj-Arslan et fille de Zakhas, qu'il n'avait pas encore rendue à son mari, pour décourager les pirates turks, qui n'étaient pas instruits de la défaite de Kilidj-Arslan et de la prise de Nicée. Ducas ayant rassemblé ses troupes dans Abyde, chargea du commandement de la flotte un officier de marine habile et vaillant, nommé Caspax, auquel il promit le gouvernement de Smyrne, s'il contribuait à la recouvrer. Il y conduisit lui-même les troupes de terre. Les Turks de Smyrne se voyant menacés par mer et par terre, perdirent courage et capitulèrent sans attendre l'attaque. Ils eurent la permission de sortir de la ville

XII.  
Expédition  
de Jean  
Ducas.  
Ann. Comn.  
l. II.

et de se retirer où ils voudraient. Caspax fut laissé pour y commander. Mais bientôt après, un Sarrasin accusé de vol l'assassina sur son tribunal. Les soldats de la flotte, pour venger la mort de leur chef, saccagèrent la ville et tuèrent dix mille habitants. Ducas, affligé de ce massacre, apaisa le tumulte, et laissa une garnison sous les ordres d'Hyalée, dont il connaissait la valeur. Il marcha lui-même vers Éphèse, pour en chasser Tangripermès et Maracès. Ces deux émirsin vinrent au devant de lui, et lui présentèrent la bataille, qui fut longue et sanglante. Enfin les Turks furent défaits, on fit sur eux deux mille prisonniers, entre lesquels se trouvèrent plusieurs émirsin. Le reste, saisi de terreur, traversa en fuyant toute la Lydie, et gagna Polybote sur le Méandre, où ils se crurent en sûreté. Mais Ducas les relança jusque dans cette retraite. Dès qu'il eut pourvu à la conservation d'Éphèse, il se mit à leurs trousses par un chemin plus court, prit en passant Sardes, Philadelphie, Laodicée de Phrygie, Lampé au-delà de Chôme, et arriva enfin à Polybote, lorsque les Turks avaient à peine eu le temps d'y déposer leur bagage. Il tomba sur eux aussitôt, en fit un grand carnage, et revint avec quantité de prisonniers grecs, qu'il délivra de leurs mains dans tous les lieux qui se trouvèrent sur son passage. A son retour, l'empereur se mit à la tête des troupes qu'il ramenait; et ce fut avec cette armée, augmentée de quarante mille Latins, qu'il s'avança jusqu'à Philomélium.

AN 1099.

XIII.  
Alexis soup-  
çonné de  
trahir les  
croisés.

Alexis ne donna aucun secours aux croisés dans le siège de Jérusalem, qui fut assiégée le 7 juin 1099, et prise le 15 juillet suivant. Sa conduite même donne lieu de douter si sa politique n'aimait pas mieux voir

cette puissante ville au pouvoir des Turks, qui s'en étaient emparés sur les Sarrasins pendant le siège d'Antioche, qu'entre les mains des croisés, dont le voisinage pouvait lui donner plus d'inquiétude. La question serait décidée, s'il était vrai, comme le raconte Raymond d'Agilès, présent à cette expédition, qu'après la bataille d'Ascalon, gagnée le 12 août par les chrétiens sur l'armée du soudan d'Égypte, on trouva dans la tente du général sarrasin des lettres d'Alexis, qui sollicitait le soudan à s'opposer aux progrès des Latins. S'il eut ces sentiments dans le cœur, il prit grand soin de les cacher sous les dehors de la bienveillance. Il combla d'honneurs et de présents le duc de Normandie et le comte de Flandre, lorsque revenant dans leurs états, après la prise de Jérusalem, ils passèrent par Constantinople. Peu de temps après, Raymond, comte de Toulouse, auquel Alexis devait de la reconnaissance, alla jouir à Constantinople de la faveur la plus distinguée. Il y demeura deux ans avant que de retourner en Syrie <sup>1</sup>.

Guill. Tyr.  
l. 9. c. 13.  
Raymond  
de Agilès.  
Fulcher.  
Car. l. 1.  
Ducange,  
in Ann. Lat.

<sup>1</sup> Les auteurs arméniens parlent d'une invasion de Sokman, fils d'Ortok, au pays de Vanand, en 1099, et de grands ravages qu'il y exerça. Ce fut alors qu'un Arménien sauva de la profanation et porta à Ani la croix de sainte Nino, dont voici l'histoire. On sait par Moïse de Khoren (II, 83) que, quand sainte Nino eut abattu les idoles des Géorgiens, ceux-ci lui ayant demandé à quoi ils adresseraient désormais leurs adorations, elle forma une croix de deux serments qu'elle lia avec ses cheveux, et la planta au-delà de l'Aragwi. Cette croix y parut lumi-

nense et environnée d'étoiles brillantes, et une église fut dressée en son honneur par ordre du roi Mibran en 317 de J.-C. Sainte Vardanouhi, nommée aussi Chouchan et Chouchanic, c'est-à-dire Susanne, épouse de Varden, gouverneur géorgien de Mtskhéta (422), l'ayant vu renoncer à la foi chrétienne, désira envoyer dans sa patrie, la province de Taron, cette croix merveilleuse de sainte Nino, et la confia à un saint ermite du pays de Monch, résidant au couvent du Lamre ou des Apôtres, nommé André Habélen. Mais les difficultés d'une route

87 1102.

REV.  
Mamigonien  
croisé.

Ces deux ans s'écoulèrent sans qu'Alexis parût prendre part à ce qui se passait en Palestine. Godefroi était mort le 18 juillet de l'an 1100, un an et trois

dangereuse ne lui permirent pas de la porter à sa destination. Après être resté quelques années caché dans une caverne du mont de Speron de Barkhar, quand Grégoire, petit-fils de Hspaiac, Mamigonien, eut consolidé sa puissance, il le fit évertir au fort Capoit, sa résidence ordinaire; par ses ordres, il alla à travers les vallées de la Taikh chercher la précieuse croix, et la déposa dans le fort dont on vient de parler.

On dit que, lorsque Grégoire Mamigonien emporta cette croix à Capoit, il fut attaqué par les Grecs dans le pays du petit Vanand, qu'il les vainquit et s'empara de Théodore, leur général. De Capoit, elle fut portée plus tard à Vanand, où l'on construisit le couvent de la Croix. Dans la suite, le gouverneur turk Mahmad détruisit ce couvent, ainsi que celui de Bagouan et la cathédrale d'Edchmiadzin. Enfin, lors de la venue de l'émir Sokman à Cars, deux prêtres apostats ayant consenti à laisser souler la croix aux pieds des chevaux, Barsagh, patriarche d'Ani, la fit soustraire adroitement, et transporter dans son église en l'année arménienne 547, 1099 de J.-C., la 30<sup>e</sup> de l'émir Manoutché, fils de Chor. Elle resta 175 ans à Mitzkhéthra, 459 à Capoit, à Vanand et au couvent de la Croix, 164 à Cars, en tout 798 ans depuis sa sortie de Mitzkhéthra (il faudrait lire : depuis son installation); 142 à Ani, jusqu'à l'arrivée des archers ou Tha-

thars; et l'on ne sait ce qu'elle devint à cette époque, après le me d'Ani.

Il est à remarquer que tous ces chiffres réunis au nombre de 319, qui est l'année de l'érection de la croix de sainte Nino, forment un total de 1115 ans, et non de 1099, qu'il faudrait trouver. Mais Tchamchian cite ces calculs sans nom d'auteur. Il ajoute, d'après Vardan : « En l'an arménien 547, 1099 de J.-C., la croix de sainte Nino fut apportée à Ani. C'était celle qui, après l'apostasie du commandant Vardan, fut cachée, par les soins de l'ermite André, dans les cavités du mont Barkhar, et fut placée 70 ans après, au temps de la puissance de Grégoire-le-Mamigonien, dans le fort Capoit; de là elle passa à Vanand, puis à Ani. » Sur quoi Tobamchias fait observer, d'après une lettre du patriarche arménien Abraham, que le souvenir de cette croix se conserva à Mitzkhéthra jusqu'au temps du patriarche de Géorgie Curion, postérieur à Grégoire Mamigonien, et qu'une église érigée en son honneur était un lieu de pèlerinage; soit qu'elle eût été portée de Capoit à Mitzkhéthra, soit que le lieu fût honoré simplement en souvenir de l'ancien séjour de la croix.

Le prince Bagratide George la présenta en 1801 à l'empereur Alexandre 1<sup>er</sup>, qui la fit reporter en Géorgie. *Mém. sur l'Arm.*, II, 238. V. Tchamch., I, 462; II, 86, 549; III, 17.—B.

jours après la prise de Jérusalem. Son frère Baudouin, comte d'Édesse, lui avait succédé. Aussi brave, mais moins vertueux que Godefroi, il étendait son petit état par des victoires. Alexis reposait tranquillement dans sa capitale, lorsque de nouveaux essaims de croisés, rassemblés d'Italie, de France et d'Allemagne, presque en aussi grand nombre et aussi indisciplinés que les premiers, vinrent donner au prince grec de nouvelles inquiétudes. Leur multitude a donné lieu à quelques auteurs de compter ce voyage pour la seconde croisade. Mais ce ne fut qu'une suite de la première, que ces nouveaux venus se proposaient de seconder, avec des desseins encore plus hardis et plus vastes. Les historiens des croisades ne s'accordent pas sur la plupart des circonstances de cette entreprise. Nous préférons le récit d'Albert d'Aix, qui étant pour lors en Palestine, a pu être instruit par les principaux acteurs; il nous paraît d'ailleurs plus judicieux et moins passionné contre les Grecs, à la trahison desquels les Latins étaient dans l'usage d'imputer tous les malheurs qu'ils s'attiraient eux-mêmes<sup>1</sup>.

Trente mille Lombards s'étant réunis sous la con-

Ann. Comn.  
l. 11.  
Guill. Tyr.  
l. 10, c. 12,  
13, 20.  
Albert. Aq.  
l. 8.  
Fulch. Carn.  
l. 2.  
Sanut. l. 3,  
part. 6, c. 4.  
Otho Fris.  
l. 7, c. 7.  
Ekkehard.  
Ord. Vit. l.  
10.  
Chron. Ursp.  
Chron. Belg.  
Almeric. Chr.  
Chron. Sti.  
Anton.  
Baronius.  
Pagi ad Bar.  
Doutreman.  
Constanti-  
nop.  
Belgic. l. 2,  
c. 1,

<sup>1</sup> Mat. d'Édesse parle de l'arrivée de deux troupes de croisés, l'une sous les ordres du comte de Saint-Gilles, qui, après avoir été en butte aux menées perfides d'Alexis, fut exterminée sous les murs de Nicée par Kilidj-Arsalan, défaits qui fut suivie de la captivité de Saint-Gilles à Sarovantavi. Après sa délivrance, Saint-Gilles vint assiéger Tripoli, la bloqua entièrement, et bâtit des châteaux tout autour de la ville; mais il ne la prit pas, comme on le

lit dans la traduction de Mat. d'Édesse (*Notic.*, etc., p. 317). L'autre armée, sous la conduite du comte Baudouin, se fondit en détail durant le voyage à travers l'empire grec, et fut anéantie par Kilidj-Arslan et Daniehman dans la plaine d'Avlos, que l'on croit être Utch-kapou aux environs de Nigdé. (*Notic.*, etc., p. 318.) Samuel d'Ani, parlant des maux causés par Alexis aux croisés, dit qu'il n'était pas chrétien, ni lui ni sa mère. — B.



xv.  
Arrivée des  
Italiens.

duite d'Anselme, archevêque de Milan, et de plusieurs seigneurs d'Italie, entrèrent en Bulgarie pour faire le voyage de Jérusalem. Ils députèrent à l'empereur grec, pour lui demander libre passage et le commerce des vivres; ce qui leur fut accordé, à condition qu'ils ne commettraient aucun désordre. Mais cette troupe effrénée ne put long-temps se contenir; ils enlèvent de force tout ce qu'ils rencontrent, pillent les églises, massacrent ceux qui leur résistent. L'empereur mande à leurs chefs de ne pas séjourner dans ce pays, mais de se rendre au plus tôt à Constantinople. Ils s'en approchent, et campent à peu de distance, sur la Propontide. Ils y attendent, pendant deux mois, d'autres bandes de Français et d'Allemands, qui devaient venir les joindre, et emploient ce temps à de nouveaux ravages. L'empereur, craignant que la jonction de leurs camarades ne les rendit plus entreprenants, les pressait de passer en Asie. Sur le refus qu'ils en firent, il défendit de leur vendre des vivres. Réduits à la disette, ils deviennent furieux, attaquent le palais de Blaquernes, y font brèche en deux endroits, tuent un jeune homme de la maison impériale et un lion apprivoisé qui faisait le plaisir de l'empereur. L'archevêque et les seigneurs ont bien de la peine à calmer cette tempête. Enfin ils les ramènent dans leur camp, à une demi-lieue de la ville, et vont faire des excuses à l'empereur, lui protestant qu'ils n'ont aucune part à ces insultes, mais qu'ils n'ont pu contenir une multitude fougueuse et indocile. Alexis, après quelques reproches, se laisse apaiser; mais il exige qu'ils passent au plus tôt en Asie. Les autres seigneurs se rendent à ses sollicitations; mais l'archevêque tient ferme, dans

la crainte que les Grecs ne se joignent aux Turks, pour les accabler après leur passage. Le comte de Toulouse, qui vivait pour lors à la cour, se mêla de la réconciliation, et quelques jours après Pâques, les croisés passèrent le Bosphore, et s'arrêtèrent à Nicomédie. On vit peu de temps après arriver à Constantinople, Conrad, connétable de Henri, empereur d'Allemagne, avec deux mille Allemands. Comblé d'honneurs par Alexis qui ménageait son maître, il alla joindre les Lombards.

Étienne, comte de Chartres et de Blois, honteux d'avoir abandonné les croisés pendant le siège d'Antioche, reprit la croix, et accompagné de plusieurs seigneurs, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, il vint à Constantinople et passa en Asie. Avant la Pentecôte, arrivèrent encore de diverses contrées plus de deux cent mille croisés avec leurs enfants, leurs femmes, des clercs, des moines et quantité de gens inutiles. Ils demandent un chef à l'empereur; il leur donne le comte de Toulouse, avec un général grec nommé Zitas et cinq cents turkoples. Ils vont joindre les autres. Malgré Étienne de Blois et Raymond, ils s'avancent au milieu de l'Asie, prennent la route de Galatie, s'emparent d'Ancyre, que Raymond fait rendre à l'empereur, comme une place du domaine de l'Empire. Cette multitude, rebelle à ses chefs, ne prenant l'ordre que d'une présomption aveugle, ne projetait rien moins que de s'emparer de Bagdad. Ivres de débauche, ils se promettaient la conquête de la Perse et de toute l'Asie. Ayant passé le fleuve Halys, ils trouvèrent une petite ville peuplée de chrétiens, qui venaient au-devant d'eux avec leurs prêtres vêtus de leurs habits sacerdotaux, et portant entre leurs mains

XVI.  
Des  
Français.

des croix et les saints livres des Évangiles. Les pèlerins, aussi peu chrétiens que mahométans, reçoivent cette procession à grands coups d'épée, égorgent ces habitants, les dépouillent, et couverts de leur sang, chargés d'un butin sacrilège, ils marchent vers Amasée. Cependant les Turks, plus sages, les suivant avec précaution, tuaient les traîneurs et ceux qui s'écartaient : ils les inquiétaient sans cesse, courant sur eux, les accablant de flèches, et se dérochant aussitôt par la fuite, pour revenir au premier passage difficile. Enfin cette armée, harassée de fatigues, mourant de faim et de soif dans les plaines stériles et arides de la Cappadoce, fut entièrement défaite par les Turks, qui tuèrent en un jour cinquante mille hommes. Raymond en ramena les restes à Constantinople, où l'empereur lui faisant des reproches d'avoir été le premier à fuir, il s'excusa, sur ce qu'il avait voulu sauver les turkoples de l'empereur. Alexis, voyant le triste état de ces malheureux, voulut bien les soulager dans leurs besoins.

XVII.  
Troupe du  
comte de  
Nevers.

Bientôt ils se joignirent à Guillaume, comte de Nevers, qui amenait quinze mille hommes. Le comte ayant traversé la Macédoine et la Bulgarie sans faire aucun dégât, et sans éprouver aussi aucune opposition, fut accueilli avec amitié par Alexis, qui lui fournit des vivres et de l'argent, tant qu'il fut en Asie sur les terres de l'Empire. Mais lorsqu'il se fut engagé dans le pays dont les Turks étaient maîtres, la disette, et surtout la soif, mirent ses gens hors de combat, et les Turks tombant sur eux, ne trouvèrent point de résistance. Le comte de Nevers étant échappé du carnage, il lui en coûta une grande somme d'argent pour se faire conduire en Syrie par douze turkoples, qui, payés

pour le défendre, le dépouillèrent eux-mêmes; en sorte que ce seigneur, à pied et couvert de haillons, eut beaucoup de peine à gagner Antioche.

L'Europe, et surtout la France, s'épuisaient par le zèle turbulent de cette dévotion guerrière. Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, accompagné de Hugues-le-Grand, qui était revenu en France, et d'Étienne, comte de Bourgogne, suivirent de près le comte de Nevers avec une armée dix fois plus nombreuse. Ils traversèrent la Hongrie, et étant parvenus en Bulgarie, ils prirent querelle avec le duc du pays, qu'ils insultèrent et qui leur ferma le passage d'Andrinople. Il y eut là un grand combat entre les croisés d'une part, et de l'autre les Bulgares joints aux Patzinaces et aux Comans qui étaient au service de l'empereur. Plusieurs seigneurs y perdirent la vie, d'autres furent pris. Mais le duc des Bulgares ayant été fait prisonnier, donna lieu à un accommodement, qui se fit le jour même. Les prisonniers furent rendus de part et d'autre. Le duc leur accorda le passage, et des guides jusqu'à Constantinople, où ils prêtèrent serment de fidélité à l'empereur. Ils passèrent le Bosphore au temps de la moisson, et ne trouvèrent que sécheresse. Les Turks avaient tout brûlé sur la terre, et comblé les puits et les citernes. Cette armée périt encore. Des milliers de femmes furent emmenées dans le Khorasan. Ceux qui échappèrent des mains des Turks se retirèrent à Constantinople, d'où ils passèrent par mer à Antioche, au printemps suivant, pour le voyage de Jérusalem. Hugues-le-Grand mourut à Tarse. Le comte de Poitiers, qui s'était vu à la tête de cent cinquante mille hommes, dénué de tout, et mendiant son pain

XVII.  
Et du comte  
de Poitiers.

par les chemins, entra dans Antioche avec six compagnons. Il revint en France; mais les comtes de Chartres et de Bourgogne périrent dans une bataille près de Ramula, en Palestine.

XIX.  
Justification  
d'Alexis.

La perte de tant de chrétiens fit penser qu'Alexis les trahissait. Le bruit courait à Jérusalem que le comte Raymond et les turkoples, par les ordres perfides d'Alexis, avaient conduit les croisés par des déserts et des chemins impraticables, pour les faire périr par la faim, par la soif, par l'épée des Turks. Mais, dit Albert d'Aix, c'était un reproche calomnieux, démenti par des témoins respectables. Au contraire, ajoute-t-il, Alexis leur donna souvent des avis salutaires; il les avertit plusieurs fois de ne pas s'engager dans des routes où ils ne trouveraient que la disette et la mort. Baudouin, roi de Jérusalem, prévenu lui-même par ces murmures populaires, envoya des ambassadeurs à Constantinople, pour prier Alexis d'avoir pitié des chrétiens, et de les secourir de bonne foi, au lieu d'entretenir intelligence avec les infidèles. Ces prières, qui ressemblaient fort à des reproches, furent accompagnées de quelques présents, entre lesquels étaient deux lions apprivoisés. L'évêque de Barcelone, qui retournait en Occident, fut chargé de renouveler l'alliance avec l'empereur. Alexis reçut avec honneur les envoyés de Baudouin; mais il parut très-sensible à ses reproches. Il s'en purgea par serment, et promit secours aux croisés, honneur et amitié à Baudouin. Il pria l'évêque de Barcelone de le justifier auprès du pape Pascal, et l'évêque le promit. Mais ayant pris querelle avec l'empereur avant son départ, il s'acquitta fort mal de sa commission. De retour en Italie, au

Lieu de justifier Alexis, il l'accusa devant le pape, dont il obtint même des lettres par lesquelles le saint-père se plaignait amèrement d'Alexis à tous les seigneurs français. Cependant Alexis témoignait le plus vif intérêt pour la délivrance des seigneurs chrétiens qui tombaient entre les mains des infidèles. Harpin de Bourges, chevalier renommé pour sa bravoure, ayant été pris par les Turks dans une bataille, fut conduit à Bagdad et enfermé dans les prisons. Alexis en étant informé, fit déclarer au sultan que s'il ne lui renvoyait Harpin, il serait arrêter tous les marchands turks qui se trouvaient dans l'Empire. Cette menace tira Harpin des fers. Alexis, après l'avoir retenu quelques jours à sa cour, le renvoya en France avec de riches présents, et ce chevalier, las des travaux de la guerre, se retira dans l'ordre de Clugny. Conrad, connétable de l'empereur d'Allemagne, était prisonnier du soudan d'Égypte : Henri eut recours à l'empereur grec pour obtenir sa délivrance. Alexis se prêta volontiers à cette négociation, et Conrad fut délivré. Mais malgré ces marques de bienveillance à l'égard des croisés, on ne peut disconvenir que la conduite d'Alexis n'ait été du moins équivoque, comme l'est celle de tous les princes qu'on nomme politiques, parce qu'ils savent mettre leur intérêt propre à côté, et souvent au dessus de la bonne foi et de l'honneur.

Ce ne fut pas un sentiment de bienveillance qui porta l'empereur à offrir de payer la rançon de Boëmond, prisonnier des Turks; mais regardant ce prince comme son plus dangereux ennemi, il voulait l'avoir entre les mains pour se tirer d'inquiétude et recouvrer Antioche. Il y avait deux ans que Boëmond, surpris

An 1103.

xx.

Boëmond  
pris, et déli-  
vré de  
prison.

Guill. Tyr.

l. 9, c. 21;  
l. 10, c. 23,  
25.

Albert. Aq.  
l. 9, 10.  
Gesta Franc.  
Fulch. Carn.  
Ord. Vit. l.  
10.  
Ducange,  
fam. Byz. p.  
173, 180.  
De Guignes,  
l. II.

dans une embuscade près de Malatie, était dans les prisons de Danichman<sup>1</sup>, un des émirs de cette contrée. Alexis offrait à cet émir deux cent soixante mille besants, s'il voulait lui livrer Boëmond. Kilidj-Arslan, instruit de cette proposition, eut envie de partager la proie. Il écrivit à Danichman, qu'il espérait bien avoir sa part de la rançon du prince d'Antioche, attendu qu'étant associés ensemble, ils avaient toujours partagé le butin comme les dangers. L'émir, qui prétendait jouir tout seul de cette heureuse aventure, refusa de satisfaire Kilidj-Arslan, qui rompit avec lui, ravagea ses terres, le battit en plusieurs rencontres, et jura de ne lui jamais pardonner. Danichman au désespoir ne cessait de se plaindre en présence de ses amis; il ne savait quel parti prendre. Boëmond, informé de son chagrin, s'en servit pour se procurer la liberté. Un jour que l'émir, qui savait que Boëmond était un esprit de ressource, était venu lui communiquer son inquiétude: « Vous vous êtes vous-même jeté dans ce précipice, lui dit Boëmond, en vendant ma tête à l'empereur grec. Mais il y aurait un moyen de faire retomber sur Kilidj-Arslan les maux qu'il vous a faits et ceux qu'il veut encore vous faire. » Danichman lui demandant

<sup>1</sup> On, selon d'autres, Danichmend: c'était un Arménien apostat, soumis au sultan, et gouvernant, sous sa suzeraineté, la ville et le territoire de Sébaste. C'était lui qui avait surpris Boëmond dans une bataille auprès de Mélitène, où deux évêques arméniens, Cyprien d'Antioche et Grégoire de Marach étaient restés sur le champ de bataille. Boëmond fut emmené à Nicaar, l'ancienne Nicéphore, résidence ordi-

naire de l'émir. *Notic.*, etc., p. 314, 315, Tchamatch., III, 24. Danichman mourut en 1104, laissant douze fils, dont l'ainé, Khazi, s'empara de la succession et fit mourir secrètement ses frères. Sokman, fils d'Ortut, Toutouch, prince de Dames, suivait Samuel d'Ani, et Barkiaroukh moururent la même année. Ce dernier eut pour successeur son frère T'aphar. *Notic.*, etc. p. 337. — R.

avec empressement quel était ce moyen : « Rejetez les of-  
 « fres d'Alexis; continua Boëmond, et contentez-vous  
 « de la moitié de la somme; je vous la fournirai, si vous vou-  
 « lez me dégager de ces fers. Vous gagnerez un ami, plus  
 « précieux sans doute que cet argent que vous sacrifierez;  
 « et ce qui est plus encore, vous acquerrez l'amitié de  
 « tous les chrétiens, qui sont si puissants en Syrie. Le  
 « roi de Jérusalem, le comte d'Édesse, seront toujours  
 « prêts à vous secourir. Je vous jure par le Dieu que j'a-  
 « dore, que je n'épargnerai pas ma propre vie pour dé-  
 « fendre la vôtre. Non-seulement nous mettrons sous vos  
 « pieds ce fier, cet intraitable Kilidj-Arslan, mais de plus,  
 « nous dépouillerons de ses états l'empereur grec, vo-  
 « tre ennemi naturel. » Cette proposition hardie effraya  
 d'abord Dauidman; il demanda du temps pour pren-  
 dre l'avis de son conseil. On y décida qu'il fallait ac-  
 cepter l'offre de Boëmond. Celui-ci envoya aussitôt à  
 Antioche, à Édesse, en Sicile, et la somme fut bien-  
 tôt fournie. Le traité d'alliance fut juré, et Boëmond  
 en liberté entra dans Antioche <sup>1</sup>.

Il trouva son état augmenté par la valeur de Tan-  
 crède, qui, pendant son absence, s'était rendu maître  
 d'Apamée et de plusieurs autres villes. La prise de  
 Laodicée causait surtout un grand chagrin à l'empereur;  
 il en écrivit à Boëmond, le menaçant de la guerre  
 s'il ne rendait cette place; il redemandait même An-  
 tioche, en vertu de la convention confirmée par le ser-  
 ment des croisés. Boëmond lui répondit : « Qu'il avait

XXI.  
 Guerre  
 d'Alexis  
 contre Boë-  
 mond.

Ann. Comn.  
 l. II.

<sup>1</sup> Selon les auteurs arméniens, Boëmond fut racheté par ce Basile-le-Voleur dont il a été parlé plus haut, l. 80, § 54, prince de Késoun, au prix de 10000 drahéms, qu'il fut

obligé de payer de sa propre bourse, Tancrede ayant refusé de faire honneur à ses engagements. *Notic.*, etc., p. 319. — B.



« perdu tous les droits que la convention lui donnait  
 « sur les conquêtes des croisés, en violant le premier  
 « les engagements qu'il avait pris avec eux; que, s'il  
 « entreprenait d'arracher Antioche à ceux qui l'avaient  
 « achetée au prix de leur sang, ils sauraient bien la  
 « défendre contre ses injustes prétentions, comme ils  
 « l'avaient défendue contre les attaques de Kerboga  
 « et d'une armée innombrable. » Alexis connut par  
 cette réponse qu'il ne pourrait rien gagner sur un si  
 fier ennemi, que par les armes. Il résolut donc de tour-  
 ner contre lui toutes les forces de l'Empire. Comme  
 Boëmond était maître de toute la Cilicie et de la Pam-  
 phylie jusqu'à Attalie, Alexis voulut commencer par ce  
 pays, dont la conquête lui ouvrirait celle d'Antioche.  
 Butumite fut choisi pour chef de cette expédition. Il  
 lui donna ses meilleures troupes et la fleur de toute  
 la jeunesse grecque. Entre les jeunes officiers étaient  
 Bardas, et Michel, grand-échanson, qu'il avait élevés  
 dans le palais dès leur enfance, et formés lui-même  
 aux exercices militaires. Prévenu en faveur de leur  
 courage, et persuadé de leur tendre attachement, il les  
 mit à la tête d'un corps de mille guerriers choisis,  
 distingués par leur noblesse et par leur valeur, partie  
 Grecs, partie Français. Il recommanda avec instance  
 aux deux capitaines une soumission entière à Butu-  
 mite, et les chargea en même temps de lui rendre à  
 lui-même, par des lettres secrètes, un compte fidèle  
 de tous les événements.

XXII.  
 Exploits de  
 Butumite en  
 Cilicie.

Ces deux ordres ne s'accordaient pas trop bien en-  
 semble. La confiance dont l'empereur les honorait leur  
 éleva tellement le cœur, qu'ils oublièrent ce qu'ils de-  
 vaient au général. Ils ne tenaient compte d'obéir à un  
 homme dont ils étaient les surveillants; et Butumite,

craignant les suites d'un si pernicieux exemple, pria l'empereur de le délivrer de ces deux rebelles, dont la valeur ne pouvait être utile à l'expédition autant que leur indépendance y serait nuisible. L'empereur, qui sentait l'importance de la subordination, envoya ordre de faire partir sur-le-champ pour l'île de Cypre Bardas et Michel, avec la cabale qu'ils avaient déjà formée. Il leur enjoignit en termes très-précis d'obéir sans réserve à Constantin Euphorbène, gouverneur de cette île. Les deux capitaines acceptèrent avec joie ce changement de service. Ils ne pouvaient souffrir Butumite; mais ils ne furent pas long-temps à concevoir les mêmes sentiments contre Constantin. Enivrés des faveurs de la cour, ils ne pouvaient se résoudre à se soumettre à personne; et Alexis s'aperçut qu'à force de les chérir, il les avait rendus incapables de remplir aucun devoir. Il n'y trouva d'autre remède que de les éloigner. Cantacuzène venait de partir pour la Cyrénaïque; il lui manda de prendre avec lui en passant ces deux hommes, auxquels rien ne pouvait convenir qu'une place isolée à l'extrémité de l'Empire. Butumite, accompagné de Monastras et d'autres officiers accoutumés à la discipline, entra en Cilicie; mais il ne se crut pas assez fort pour rien entreprendre sur les places principales; et quant aux autres, elles étaient situées sur des montagnes dont étaient maîtres les Arméniens, alliés de Tancrède et de Boëmond; et il n'aurait pu, sans risque de se perdre, s'engager dans des défilés dangereux, où une poignée de montagnards pouvait écraser la plus belle armée. Il se contenta donc de traverser les plaines jusqu'à l'extrémité orientale, où, trouvant un pays plus ouvert dans la partie nommée autrefois Ly-

canitis ; il s'empara de Marach , qui était l'ancienne Germanicie , et de plusieurs places du voisinage. Il y établit Monastras avec un corps de troupes , et revint à Constantinople.

xxxiii.  
Bataille na-  
vale entre  
les Grecs et  
les Pisans.

Boëmond se sentait assez de forces et de courage pour résister aux attaques du côté de la terre ; mais il manquait de vaisseaux , et l'Empire pouvait en peu de temps équiper une flotte qui lui enlèverait toutes ses conquêtes maritimes. Il eut donc recours à une marine étrangère. Les Pisans , les Florentins et les Gênois étaient alors puissants sur mer ; il implora leur secours , et l'évêque de Pise se mit en mer à la tête de neuf cents bâtimens , qui ne pouvaient être que des barques. En traversant la Méditerranée , il en détacha plusieurs pour aller ravager les îles de Corfou , de Céphalonie , de Leucade et de Zante. A la nouvelle de cet armement , Alexis avait fait radoubier et construire à neuf dans tous ses ports grand nombre de vaisseaux , dont il donna le commandement à Tatice et à Landulphe , capitaine lombard très-expérimenté dans les combats de mer , qui s'était mis au service de l'Empire. Ces deux généraux , partis de Constantinople avec grande provision de feu grégeois , dont les Italiens ignoraient la composition , touchèrent en passant à Samos , et abordèrent au continent vis-à-vis , à cause des sources abondantes de bitume , dont ils se servirent pour enduire les bâtimens nouvellement construits ; ils y apprirent que la flotte ennemie était déjà passée , et qu'elle faisait route au-midi. Ils voguèrent à l'île de Cos , et n'y étant arrivés que quelques heures après que les Pisans avaient levé l'ancre , ils allèrent les chercher à Cnide , où ils ne trouvèrent que quelques traîneurs , de qui ils apprirent que les Pisans faisaient voile

vers Rhodes. Ils les atteignirent entre Rhodes et Patate, et les deux flottes se préparèrent au combat. Il commença par une action hardie d'un capitaine péloponnésien, nommé Périchytane, qui, faisant force de rames, lançant le feu grégeois à droite et à gauche, traversa comme un trait toute la flotte des Pisans, et revint joindre la sienne. Les Grecs, sans prendre le temps de se ranger en bataille, vont en confusion heurter les Pisans. Landulphe lui-même fait lancer son feu avec tant de précipitation, qu'il ne produit aucun effet. Mais le comte Élémon en tire plus d'avantage : accroché par un vaisseau ennemi, il le brûle et met le feu à trois autres navires. En ce moment le vent change, il s'élève une horrible tempête ; les flots, également ennemis des deux flottes, font heurter les vaisseaux et les brisent. Plus de manœuvres ; tout est confondu par la fureur des vagues et des vents ; les uns et les autres, au moment d'être submergés, ne songent plus qu'à combattre l'orage. Mais les Grecs n'avaient à se défendre que contre les eaux ; les Pisans, en même temps battus des flots et dévorés par les flammes, prirent la fuite.

La flotte de l'empereur se mit à couvert dans la petite île de Seutluse, sur la côte de Rhodes, où elle passa au point du jour. On y trouva quelques Latins, et entre autres un cousin de Boëmond, qui furent massacrés. Les Pisans qui avaient échappé se trouvaient encore en assez grand nombre pour se dédommager de leur perte aux dépens des îles. Ils firent d'abord une descente en Cypre ; mais ils y furent si mal reçus par Eumathius Philocale, qui en était gouverneur, que, sans attendre une partie des leurs qu'ils avaient

xxrv.  
Suite de la  
bataille.

envoyés au pillage, ils se rembarquèrent avec précipitation et gagnèrent Laodicée, où Boëmond les reçut avec joie. Ceux qu'ils avaient abandonnés en Cypre, étant de retour de leur course, et ne retrouvant plus leurs navires, transportés de désespoir, se précipitèrent dans les eaux. Butumite était venu en Cypre. Ayant tenu conseil avec Philocale et les deux généraux, on fut d'avis de faire à Boëmond des propositions de paix. Butumite fut choisi pour cette négociation; il se rendit auprès du prince d'Antioche, qu'il trouva fort peu disposé à un accommodement. Après quinze jours de conférences inutiles, Boëmond lui ordonna de se retirer, le traitant d'espion qui n'était venu que pour mettre le feu à ce qui restait de la flotte des Pisans. Butumite ayant perdu toute espérance de conciliation, prit le parti de retourner à Constantinople avec toute la flotte. Elle approchait du port et voguait déjà à la vue de la ville, lorsqu'elle fut encore attaquée d'une si violente tempête que tous les vaisseaux furent brisés contre le rivage, excepté l'escadre que commandait Taticé. Tel fut le succès de cette expédition, qui coûta beaucoup d'hommes et de navires, et qui ne fut heureuse ni pour les Grecs ni pour les Pisans.

xxv.  
Précautions  
d'Alexis  
contre  
Boëmond.

Séleucie, voisine de l'embouchure de l'Oronte, appartenait encore à l'Empire. Près de cette ville était un ancien port nommé Curice, assez vaste pour contenir une grande flotte, et situé avantageusement, tant pour naviguer en Cypre que pour recevoir les vaisseaux qui venaient d'Italie au secours de Boëmond. Cette place, alors détruite, avait été autrefois très-fortifiée. Boëmond se proposa de la rétablir; c'était le moyen de tenir en échec la garnison de Séleucie, et

de profiter des avantages qu'il ôterait à l'empereur, Alexis fit diligence pour traverser cette entreprise, et il y réussit. L'eunuque Eustathe, grand-amiral, eut ordre d'aller promptement s'emparer de Curice, d'en relever les fortifications, d'en faire de nouvelles à Séleucie, et d'y laisser une garnison commandée par Stratège, surnommé le Louche. C'était un homme d'une petite taille, mais d'un courage éprouvé. Il devait aussi laisser dans ce port un nombre de vaisseaux suffisant pour arrêter ceux qui viendraient d'Italie à Boëmond, et pour veiller à la garde de l'île de Cypré. Eustathe s'acquitta de sa commission avec une intelligence et une exactitude qui lui méritèrent des éloges et des récompenses de la part de l'empereur.

Le mauvais succès des Pisans n'empêcha pas les Génois de courir la même fortune. Au printemps de l'année suivante ils mirent une flotte en mer pour le service de Boëmond. Dès que l'empereur en eut avis, il fit partir deux armées, l'une de terre, sous la conduite de Cantacuzène, l'autre de mer, sous le commandement de Landulphe. Celui-ci ayant pris le large, essuya encore une tempête, dont sa flotte fut tellement maltraitée, qu'il fallut renvoyer à terre la plupart de ses vaisseaux, pour y être radoubés. Il ne lui en resta que dix-huit, avec lesquels il se tint au cap de Malée, pour y attendre la flotte génoise, et la combattre au passage. Mais lorsqu'il la découvrit, se trouvant de beaucoup plus faible, il se retira dans le port de Coron, où il était en sûreté. Les Génois continuèrent leur route sans obstacle et débarquèrent près d'Antioche. Cantacuzène, qui ne put les atteindre, s'approcha de Laodicée, à dessein de s'en rendre maître. Il s'empara du

AN 1104.

XXVI.

Boëmond  
retourne en  
Occident.

Ann. Comn.

l. 11.

Guill. Tyr.

l. 11, c. 10,  
28.Zon. t. 2, p.  
303.Gesta Franc.  
Hist.

Belli sacri.

Chron. Bar.

Chron. Ursap.

Leo Allat.

de eccles.

orient. et

occid. per-

petua con-

sens. l. 2, c.

10.

port et attaqua la citadelle, mais sans succès. Après plusieurs assauts, dans lesquels il fut toujours repoussé, il tenta de gagner la garnison par des offres séduisantes, et ne put se faire écouter. Résolu de ne pas quitter prise qu'il n'eût emporté la place, il fit élever, entre la mer et la ville, une muraille circulaire de pierres sèches, et ayant achevé l'ouvrage en trois jours, il construisit dans cette enceinte un fort pour servir de retraite à ses soldats, qui par leurs courses continuëles couperaient à la ville toute communication avec les environs, et l'inquiéteraient par de fréquentes attaques. Pour empêcher les secours qui pourraient venir par mer, il ferma l'entrée du port d'une grosse chaîne de fer, attachée à deux tours qu'il fit bâtir à droite et à gauche. Tandis qu'il occupait à ces travaux une partie de ses soldats, il faisait avec le reste la conquête de toute la côte maritime jusqu'au territoire de Tripoli; et ces places, depuis long-temps tributaires des Sarrasins, rentrèrent pour quelque temps dans le domaine de l'Empire. Alexis, voulant ôter à Boëmond tout moyen de secourir Laodicée, envoya ordre à Monastras de quitter le poste qu'il tenait en Cilicie, et d'aller avec toutes ses troupes donner la main à Cantacuzène, pour bloquer entièrement la ville du côté de la terre. Mais Monastras à son arrivée trouva Laodicée déjà prise. Il ne restait que la citadelle, défendue par cinq cents hommes de pied et cent cavaliers, qui, manquant de subsistances, ne pouvaient tenir long-temps. Boëmond, à la tête de toutes ses troupes, y fit entrer un grand convoi, malgré l'opposition des impériaux, qui, étant maîtres de la ville, faisaient pleuvoir sur lui du haut des murailles une grêle de pierres et

de flèches. Mais ils n'osèrent sortir et le combattre. Il changea le commandant et la garnison ; et après avoir arraché toutes les vignes d'alentour, et fait de tout le terrain une plaine unie et propre aux courses de cavalerie, il reprit le chemin d'Antioche. Cantacuzène leva le siège ; Monastras, de retour en Cilicie, plus hardi que Butumite, à la tête d'un grand corps de cavalerie, s'empara de Longiniade, de Tarse, d'Adane, de Mamistra et de toute la province. Ces succès rabattirent la fierté de Boëmond. Il en vint à penser qu'il n'avait pas assez de forces pour faire tête à celles de l'Empire, et il résolut d'aller en personne en chercher de nouvelles en Occident. Mais la route de terre lui étant fermée, et n'ayant pas assez de vaisseaux pour assurer son passage, car la flotte génoise était passée en Palestine, il usa d'un stratagème singulier pour cacher son départ. Il laissa la garde d'Antioche à Tancrede, et fit courir le bruit que Boëmond était mort. Après avoir donné à cette nouvelle le temps de se répandre, il s'enferma dans un cercueil, où l'on avait pratiqué pour la respiration quelque secrète ouverture. On le transporte ainsi au port d'Antioche ; on l'embarque dans un navire, avec l'appareil d'un convoi funèbre. Il était suivi de dix brigantins et de trois barques légères, nommées sandales. L'équipage, vêtu de deuil, jouait la plus grande affliction. Il passa ainsi à la vue de la flotte impériale, et les Grecs, informés de la mort d'un ennemi si redoutable, ne firent que des mouvements de joie, ne doutant pas que Boëmond ne fût bien avant dans les flammes de l'enfer. Il descendit à Corfou, et comme il touchait déjà l'Italie, et qu'il ne craignait rien dans cette île, dont la gar-



nison ne surpassait pas son escorte, il sortit de son cercueil et se montra sur le rivage. Les habitants, étonnés de cet équipage lugubre, et de la figure d'un inconnu qui semblait revenir de l'autre monde, s'assemblent autour de lui et le considèrent en silence. Il demande le commandant, et jetant sur lui un regard fier et menaçant : *Faites savoir à votre maître, lui dit-il, que Boëmond est ressuscité, et qu'il s'en apercevra bientôt.* Il remonte en même temps sur son bord et fait voile vers l'Italie.

xxvii.  
Mariage de  
Jean, fils  
d'Alexis.  
Zon. t. 2, p.  
302.  
Cinnam. l. 1,  
c. 4.  
Ducange,  
in Ann. p.  
403.  
Idem,  
fam. Byz. p.  
173, 179.

Ce fut cette année qu'Alexis maria son fils Jean Comnène, âgé de seize ans, à Pyriska, fille de Ladislas, roi de Hongrie, et cousine germaine de Caloman, qui régnait alors. Les Grecs, selon leur coutume, changèrent le nom de cette princesse en celui d'Irène, plus conforme à leur langage. Nicéphore Mélissène, mari d'Eudocie, sœur d'Alexis, qui lui avait donné le titre de César, mourut le 17 novembre. Il laissait un fils nommé Alexis Mélissène, auquel l'empereur Manuel conféra dans la suite la dignité de grand-duc.

AN 1105. Boëmond arrivé en Italie mit tout en œuvre pour animer contre Alexis tous les princes d'Occident. Il représentait cet empereur comme *l'ennemi mortel des chrétiens. Il s'entendait, disait-il, avec Kilidj-Arslan pour les faire périr ; il leur refusait des vivres ; il leur fermait tous les passages par terre et par mer. Alexis était plus à craindre que les infidèles, et c'était contre lui que toute l'Europe devait réunir ses efforts.* Le pape, touché de ces discours, reçut Boëmond comme le héros de la chrétienté, il lui donna l'étendard de saint Pierre, et l'envoya en France pour y assembler des troupes.

xxviii.  
Boëmond en  
Italie.  
Ann. Comn.  
l. 12.  
Guill. Tyr.  
l. 11, c. 1, 6.  
Albert. Ag.  
l. 10.  
Gesta Franc.  
Hist. belli  
Sacr.  
Guibert. l. 3.  
Hist. hieros.  
Ekkehard.  
Sanut. l. 3,  
part. 6, c. 5.  
Matth. Paris.  
Fulch. Carn.  
l. 2.

Cependant Alexis, informé par le gouverneur de Corfou du voyage de Boëmond, se doutant bien qu'il ne passait en Occident que pour armer contre lui les puissances de ces contrées, écrivit à tous les princes, à toutes les républiques, et surtout à celles de Pise, de Gènes, de Venise, pour les prévenir en sa faveur contre les calomnies de son ennemi. Mais, persuadé que les effets étaient plus convaincants que les paroles, il résolut de faire voir par un service éclatant l'intérêt qu'il prenait aux croisés. Il y avait dans les prisons du Caire trois cents gentilshommes français pris dans les guerres de Syrie. Renfermés dans des cachots souterrains, ils n'avaient pour nourriture que du pain et de l'eau, et souffraient d'ailleurs tous les maux d'une barbare captivité. Alexis, instruit de leur infortune, envoya Nicétas Panucomite avec des lettres au soudan et une grande somme d'argent pour leur rançon. Le soudan reçut Nicétas plus favorablement que ne le souhaitait Alexis lui-même. La générosité de l'empereur devait détruire le soupçon de son intelligence avec les infidèles; celle du soudan ne fit que l'augmenter. A la première réquisition de Nicétas, il lui mit entre les mains les trois cents gentilshommes, sans vouloir accepter de rançon, déclarant qu'ils n'étaient plus ses prisonniers, mais ceux de l'empereur. Alexis, qui se serait bien passé de tant de complaisance, tâcha, par les bons traitements qu'il leur fit, de les mettre dans ses intérêts. Non-seulement il leur donna liberté entière, leur fournit abondamment de quoi les dédommager de tout ce qu'ils avaient souffert, les combla de toutes les marques de bienveillance dont il put s'aviser, mais même il leur laissa le choix de demeurer

Ord. Vit. l.

II.

Chron. Ursp.

Chron. Sti.

Anton.

Chron. Bar.

Pagi ad Bar.

Ducange,

in Ann. p.

380.

Idem, fam.

258.

Theophyl.

ep. 65.

xxxix.

Mesures

que prend

Alexis pour

détruire les

accusations

de Boëmond.

rer à sa cour, ou de retourner dans leur pays : *Vous serez*, leur dit-il, *mes compagnons si vous restez, mes amis, si vous partez.* D'abord charmés des caresses du prince, ils résolurent de demeurer à son service. Mais ensuite Alexis apprenant les mauvais bruits que Boëmond répandait sur son compte, il exigea de leur reconnaissance qu'ils allassent eux-mêmes détruire ces calomnies par leur témoignage. L'amour de la patrie, qui renaissait insensiblement dans leurs cœurs, le fit écouter volontiers. Ils retournèrent en France, et Alexis eut en leur personne des apologistes qui travaillèrent avec plus d'ardeur que de succès à confondre Boëmond.

xxx.  
Préparatifs  
de  
l'empereur.

L'empereur ayant perdu l'espérance de détourner ce nouvel orage, prit des mesures pour s'en défendre. Il s'agissait de former une armée capable de résister aux forces redoutables que Boëmond se disposait à faire passer en Illyrie. Les troupes de l'Empire, partagées alors en deux corps, se trouvaient les unes en Syrie, sous la conduite de Cantacuzène, les autres en Cilicie, sous les ordres de Monastras. L'empereur manda à ces deux généraux de se rendre auprès de lui avec leur armée. Mais pour ne pas laisser sans défense cette importante frontière, il envoya Pézéas à Laodicée, avec un corps qu'il crut suffisant pour conserver cette place, et fit relever Monastras par un Arménien<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> On ne sait point d'ailleurs quel est ce personnage, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que son nom est celui d'une dignité militaire dans la cavalerie, équivalent au titre de *connétable* (asp pet). V. sur ce nom les *Mém. sur l'Arm.* de M. Saint-Martin, I, 298. Puisqu'il est ici

question des Arméniens, voici quelle était la situation de la Cilicie à cette époque. Le roi Constantin était mort en 1099. On dit que, peu de temps auparavant, il avait pressenti son trépas, en voyant une assiette d'argent sur laquelle il mangeait, frappée de la foudre, aller comme d'elle-

alors célèbre par sa valeur, nommé Aspètes. C'était un descendant des Arsacides, qui s'était signalé dans la guerre contre Robert Guiscard. L'empereur envoya ordre à tous les corps dispersés dans les provinces occidentales de l'Empire, de se réunir à Sthlanize en Macédoine, et de venir le joindre à Thessalonique, où il se rendit au mois de septembre. Il y passa le reste de cette année et la suivante, occupé

même se placer sur une pile de plats de même métal. Quoi qu'il en soit de ce fait et de sa cause, son fils aîné Thoros ou Théodore lui succéda. Son premier soin fut de punir les meurtriers du roi Gagic; il prit le fort de Kendroscevi; tua les fils de Mantélé, et dispersa les habitants sur les bords du fleuve Parrat, aujourd'hui Nerki-Cracai, suivant Samuel d'Ani. Plus brave encore et plus heureux que son père, il conquiert Anazarbe, toute la Cilicie jusqu'à la Méditerranée, qui dès lors fut appelée le pays de Thoros, dans une longueur de 16 journées sur 2 de largeur. Les Musulmans mêmes de ces contrées obéissaient au roi arménien.

Tchamtschian remarque ici (III, 23) qu'en l'année 1102, les Grecs, les Latins et tous les autres chrétiens célébrèrent la Pâque huit jours avant ceux du rit arménien, ce qui arrivait tous les 95 ans. J'ignore à quoi tient cette différence. Samuel d'Ani parle également en 1098 du commencement d'une période chronologique de cinq siècles dont je n'ai trouvé nulle part d'autre trace.

Au reste, toutes les questions relatives au calendrier arménien et à sa correspondance avec les nôtres

sont très-difficiles à expliquer. Un docteur, nommé Jean Sargavac ou le Diacre, de Pharisos, qui mourut en 1129, et Anania de Chirac, ont traité fort au long cette matière dans un ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque royale, sous le n° 114 des manuscrits arméniens. Mais leur style est très-obscur, plein d'expressions techniques d'une forme barbare; il n'y a ni méthode, ni division qui permette de se reconnaître au milieu de ce chaos. Mais des figures très-ingénieuses, autant qu'on en peut juger au premier coup-d'œil, servent de démonstration aux raisonnements. Peu M. Saint-Martin avait beaucoup désiré de faire passer cet ouvrage dans notre langue, et en avait entrepris la traduction. Comme Sargavac n'a guère parlé que de l'année religieuse, pour acquérir une pleine connaissance de l'année arménienne, il faut y joindre un livre composé par le docteur Khatchatour Sourmel Mékhitariste, sous le titre de *Exposition de l'année vulgaire tant ecclésiastique que civile*, imprimé à Venise en 1818, in-8. Nous en donnerons l'analyse raisonnée si l'occasion s'en présente. —B.

à exercer les soldats et à faire fortifier ses places.

XXXI.  
Tancrède  
reprend la  
Cilicie.

La retraite de Monastras, guerrier habile et vigilant, fit perdre de nouveau la Cilicie. Dès que Tancrède fut averti de son départ, il marcha en Cilicie, et ne trouva presque point de résistance. Ce brave Aspétès, qui s'était fait honneur dans les batailles, fit voir qu'il avait le bras meilleur que la tête, et sa réputation brillante dans les emplois subalternes s'éclipsa entièrement dans un poste supérieur. La dignité de stratopédarque, c'est-à-dire général des armées d'Orient, l'éblouit jusqu'à l'aveugler. Nulle discipline, nulle vigilance, comme s'il eût reposé dans le sein d'une paix profonde. Livré aux excès de la table, il se dédommageait des travaux qu'il avait essuyés sous le commandement d'Alexis. Anéanti par la débauche, il n'était nullement en état de tenir tête à un ennemi aussi actif, aussi vigoureux que Tancrède, qui n'eut pas de peine à reconquérir toute la Cilicie. Il ne lui fallut que se montrer. Avec dix mille hommes, il remonta le Pyrame, attaqua et prit Mamistra. Toute la province rentra sous son obéissance, et le bruit de ses armes ne fut pas même capable de réveiller le stupide Aspétès, enseveli dans l'ivresse, dont il ne revint que dans les fers. Tancrède, de retour en Syrie, ayant armé quelques vaisseaux, prit un bâtiment grec qui venait reconnaître la côte. Il fit couper le nez et les pouces à ceux qui le montaient, et les renvoya dans une chaloupe <sup>1</sup>.

AN 1106.

XXXII.  
Mouvements  
de Boëmond.

Pendant que Boëmond travaillait à soulever l'Occident contre l'Empire, l'apparition d'une grande co-

<sup>1</sup> Il n'est pas question de tout cela dans les auteurs arméniens.—B.

mète qui se montra durant quarante jours, dans les mois de février et de mars, en 1106, donna de l'inquiétude aux Grecs et de l'exercice aux astrologues. Le plus hardi de ces visionnaires assura l'empereur, d'après ses observations, confirmées, disait-il, par une révélation de saint Jean l'évangéliste, que cette comète ayant sa direction d'occident en orient, c'était un signe infaillible que les Latins, qui venaient d'occident, périraient et disparaîtraient du même côté que la comète. Boëmond, qui ne se repaissait pas de ces chimères, trouvait des espérances plus solides dans la protection de Philippe, roi de France. Ce monarque, non-seulement lui permit de lever des soldats, il l'honora encore de son alliance, lui donnant pour femme sa fille Constance, et à Tancrède la princesse Cécile, fille de Bertrade, sa concubine. Les noces de Constance furent célébrées après Pâques, avec grand appareil. Au milieu de cette brillante cérémonie, Boëmond monta sur le jubé de la cathédrale, et aussi bouillant missionnaire que brave capitaine, il prêcha l'expédition contre Alexis, avec le même feu qu'il avait coutume de combattre. Ce sermon guerrier embrasa aisément des cœurs passionnés pour la gloire des armes. Brunon, légat apostolique, tint, le 26 mai, un concile à Poitiers, pour répandre la même ardeur au-delà de la Loire. Toute la France se remue en faveur de Boëmond. On ne respire que vengeance contre l'empereur grec. La noblesse arme ses vassaux, et en peu de jours, le prince d'Antioche se voit à la tête d'une belle armée. Il passe les Pyrénées et tire des secours d'Espagne, où la religion fut toujours guerrière. Il retourne enfin en Italie, et trouvant au-delà des Alpes le même

empressement à le suivre, il assemble ses troupes dans le port de Bari, et se prépare à passer en Illyrie.

xxxiii.  
Occupations  
d'Alexis en  
Macédoine.

Alexis de son côté ne s'endormait pas à Thessalonique. Il avait déjà envoyé quelques troupes en Illyrie, sous la conduite de Michel Ducas, son beau-frère, pour s'opposer aux progrès de Boëmond. Il formait ses nouveaux soldats aux évolutions militaires; il ajoutait de nouvelles fortifications à Durazzo, qui devait éprouver les premières attaques, et il y établissait pour gouverneur Alexis, second-fils du sébastocrator. Il faisait assembler et équiper des vaisseaux dans les Cyclades et dans tous les ports d'Asie et d'Europe, pour en composer une grande flotte; et quoique Boëmond ne parût pas prêt à passer le golfe, Alexis ne cessait de presser l'armement de terre et de mer, persuadé que le succès dépend en grande partie de la diligence. Tandis qu'il s'occupait de ces diverses opérations, il apprit que Bolcan, en Dalmatie, recommençait la guerre, et qu'il avait déjà remporté un avantage sur Jean, fils du sébastocrator. Il marcha aussitôt de ce côté-là avec un grand corps de troupes. Mais Bolcan prévient son arrivée en demandant la paix, et donne des otages. L'empereur retourne à Thessalonique. Il était accompagné de son fils et de sa belle-fille Irène, qui, passant par Balabiste en Macédoine, mit au monde deux jumeaux, un fils, qui eut le nom d'Alexis, et une fille, qui fut nommée Marie. L'hiver approchait; l'empereur donna des quartiers à ses troupes, et se retira à Constantinople.

xxxiv.  
Conjuration  
des frères  
Anémas,  
Ann. Comn.  
l. 12.

Un vent violent avait abattu au mois d'avril la statue de Constantin; la superstition avait vu dans un accident si naturel, un présage funeste à l'empereur; elle

en crut voir l'accomplissement avant la fin de cette année. Après les révolutions précédentes, où l'on avait vu la couronne, devenue le jouet du caprice et de l'intrigue, s'arrêter quelquefois sur des têtes méprisables, il n'était personne qui ne s'en crût digne. Quatre frères portant le nom d'Anémas, descendus de ce fameux Curupe, défenseur de Candie contre l'Empire, et mort ensuite au service de l'Empire sous le règne de Zimiscès, formèrent le projet de tuer Alexis et de se mettre à sa place. Ils engagèrent dans leur complot les plus distingués de l'ordre militaire; et comme il leur fallait beaucoup d'argent pour une entreprise qui ne réussit que par la corruption, ils s'adressèrent à un sénateur nommé Salomon, que ses grandes richesses mettaient en état d'acheter les forfaits qui se vendent au plus haut prix. C'était d'ailleurs un homme de peu d'esprit, mais présomptueux, qui se croyait grand philosophe et très-capable de gouverner un empire, parce qu'il savait par cœur les Politiques d'Aristote et la République de Platon. Michel, l'ainé des Anémas et chef de la conjuration, n'eut pas de peine à lui persuader que c'était pour lui qu'on travaillait; que l'Empire avait besoin d'un génie tel que le sien, et que le temps était venu où les philosophes allaient gouverner le monde, et le monde être heureux. Salomon, enchanté par ces belles paroles, ouvrit ses trésors, et Michel y puisa ce qu'il voulut, comptant bien que si le projet réussissait, Salomon aurait été assez payé par le plaisir que lui aurait procuré un songe si flatteur. Le sénateur, qui ne savait de l'intrigue que ce que Michel avait jugé à propos de lui en découvrir, ne pensait pas qu'on en voulût à la vie d'Alexis: il projetait d'user de clémence,



et n'avait intention que de le faire moine. Empressé de gagner des partisans, il s'adressait aux premiers venus, et, comme s'il eût déjà tenu le sceptre en main, il promettait des pensions et des dignités. Michel l'ayant surpris dans une conversation de cette espèce, sentit bien que le secret allait transpirer, et que, s'il ne hâtait l'exécution, il était perdu sans ressource. Il n'en dit rien à Salomon; mais il alla la nuit suivante avertir les conjurés, et l'on convint d'attaquer le palais dès le lendemain et d'y assassiner Alexis.

XXXV.  
Elle est  
découverte  
et punie.

L'empereur qui se levait de grand matin, ayant déjà terminé les affaires dont il s'occupait toujours à son réveil, prenait quelques moments de relâche et jouait aux échecs avec un de ses courtisans. On vient l'avertir qu'il y a un complot formé contre sa personne, et qu'on voit déjà des gens armés s'assembler dans la chapelle du palais, qui communiquait par une porte à son appartement. Il n'y avait encore que George Basilace avec ses gens, et Salomon qu'on faisait mouvoir comme un automate, et qui devait se montrer à la tête des conjurés. Ils attendaient leurs camarades, lorsqu'ils se voient saisis par la garde impériale, qui les amène dans la chambre voisine de celle de l'empereur. On les interroge; ils nient d'abord qu'ils aient aucun dessein. Alors le sébastocrator adressant la parole à Salomon, dont il connaissait la timide simplicité, lui promet le pardon, s'il avoue le complot et les complices; il le menace des plus rigoureux tourments, s'il persiste à nier des faits dont on a déjà des preuves assurées. Salomon effrayé, se voyant environné des haches des Varangues, qui semblaient prêtes à tomber sur sa tête, déclare tout ce qu'il sait. Mais il ne savait pas tout; et

sur le dessein formé de massacrer l'empereur, il proteste qu'il n'en a nulle connaissance. Basilaë, interrogé à son tour, se fait un mérite de déclarer le reste. On les met dans une prison séparée, et l'on envoie saisir les autres. Lorsqu'ils furent tous arrêtés et convaincus, comme ils n'étaient pas également coupables, on les condamna à des peines différentes. Salomon, qui n'en voulait qu'à la couronne, fut relégué à Sozopolis. Sa maison, magnifiquement bâtie et meublée superbement, fut donnée à l'impératrice, qui, par un sentiment généreux, n'en voulut rien prendre et la laissa tout entière à la femme de Salomon. Les officiers militaires furent exilés, et tous leurs biens confisqués. Mais Michel et ses frères, auteurs du crime, outre l'exil, furent condamnés à une sorte de triomphe ignominieux, et plus douloureux à des gens de cœur que n'aurait été la mort. Je ne sais même si ce bizarre traitement, qui joignait la bouffonnerie à l'horreur, ne déshonorait pas la clémence dont l'empereur usait à l'égard des autres. Ils furent promenés sur des bœufs au travers de la ville, la barbe arrachée, la tête rasée, couronnés de cornes de bœufs et d'entrailles de ces animaux, les bourreaux dansant devant eux, et chantant une chanson grossière sur leur crime et leur punition. On devait ensuite leur crever les yeux dans la grande place, et tout était préparé, lorsque l'impératrice, à force d'instances répétées, obtint qu'on leur fit grâce du supplice. On les ramena en prison dans une tour voisine du palais de Blaquernes, qui fut depuis nommée la tour d'Anémas.

Michel et ses frères y étaient encore, lorsqu'on y renferma un nouveau prisonnier. C'était Grégoire Ta-

An 1107.

XXXVI.

Révolte de

Grégoire  
Taronite.  
Anna Comn.  
l. 12.  
Ducange,  
fam. Byz. p.  
172.

ronite, duc de Trébizonde, qui s'était révolté contre l'empereur. Nous avons vu, sous l'an 1091, que Théodore Gabras était gouverneur de cette ville avec le titre de duc, et que son fils, quoique gendre d'Alexis, devenu suspect à l'empereur, était détenu comme prisonnier à Philippopolis. Théodore ayant perdu le duché de Trébizonde, soit par la mort, soit par la disgrâce, et le mariage de son fils avec Marie Comnène, fille d'Alexis, ayant été rompu, l'empereur conféra ce duché à Dabatène, et en 1104, il lui envoya pour successeur Grégoire Taronite, neveu de Michel Taronite, beau frère d'Alexis. Dès que Grégoire se vit revêtu de ce gouvernement, il conçut le dessein de s'en faire un état indépendant. L'éloignement de Trébizonde, séparée du reste de l'Empire par les conquêtes des Turks, rendait ce projet facile à exécuter, et pouvait tenter l'ambition. Voici comment il s'y prit : ayant rencontré Dabatène qui retournait à Constantinople, il se saisit de sa personne, dans la crainte que ce seigneur, qui connaissait le pays et qui était aimé des habitants, ne fût employé contre lui. Il le fit enfermer dans le château de Tabenne, ville de son gouvernement sur les frontières de Galatie. Il se saisit aussi des principaux de Trébizonde attachés à l'Empire, et les envoya dans la même ville. Ces prisonniers, trouvant moyen de se réunir, tombèrent sur leurs gardes et les chassèrent de la ville, dont ils se rendirent maîtres. L'empereur, informé de la conduite de Grégoire, lui envoya ordre de revenir à la cour, lui promettant

<sup>1</sup> M. Fallmérayer regarde ce Grégoire comme le propre fils de Théodore.

*Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 16.—B.

grace s'il obéissait, et le menaçant d'un sévère châti-  
ment s'il persistait dans sa rébellion. Grégoire ne tint  
compte ni des promesses ni des menaces; et au lieu  
de retourner à Constantinople, il y envoya un libelle  
satirique, dans lequel il déchirait les sénateurs, la  
noblesse et toute la cour. L'empereur, irrité de cette  
insolence, fit partir des troupes dont il donna le com-  
mandement à son neveu Jean Taronite, cousin ger-  
main du rebelle. Il lui recommanda d'employer d'abord  
les voies de douceur et d'insinuation pour le faire ren-  
trer dans son devoir, mais de le pousser à toute ou-  
trance, s'il ne pouvait le ramener à la raison. Grégoire,  
apprenant que Jean était en marche, sortit de Trébi-  
zonde et prit la route de Colonée, à dessein de se ren-  
fermer dans cette place imprenable, et d'y attendre le  
secours qu'il espérait de l'émir Dnichman. Jean, instruit  
de ce mouvement, détacha de son armée un corps de  
Francs avec l'élite des troupes grecques, et leur or-  
donna de marcher en diligence pour prévenir Grégoire.  
Ils l'atteignirent en effet avant qu'il eût gagné Colonée,  
lui livrèrent bataille, et le firent prisonnier. Jean le  
ramena à Constantinople, et l'ayant présenté à l'em-  
pereur, il intercédait lui-même pour son cousin. Alexis  
paraissait implacable et résolu de lui faire crever les  
yeux. Enfin, se laissant fléchir, il promit en secret à  
Jean de faire grace de l'aveuglement; mais il lui re-  
commanda de n'en rien dire. Le troisième jour, il fait  
conduire Grégoire au travers de la ville, la barbe et la  
tête rasées, et renfermer ensuite dans la tour d'Anémas.  
Grégoire n'en devint que plus furieux. Il ne cessait  
d'invectiver contre l'empereur, en présence de ses gar-  
des; et les bons traitements du prince, qui tâchait de

le ramener par sa élémence, ne purent adoucir cet esprit féroce. Le César Nicéphore Bryenne, mari d'Anne Comnène, obtint de l'empereur la permission de le visiter fréquemment; mais quoique Grégoire l'aimât, et qu'il l'eût souvent demandé, Bryenne ne put rien gagner sur ce caractère intraitable. La longueur de la prison fit enfin ce que nul sentiment n'avait pu opérer. Grégoire témoigna son regret à l'empereur, qui n'avait pas moins d'envie de lui pardonner que Grégoire de sortir de prison. Alexis le remit en possession de ses biens [et du duché même de Trébizonde], le combla de nouvelles faveurs, et lui fit oublier sa punition en oubliant lui-même le crime par lequel il l'avait méritée. [Plus tard, en 1142, le même Grégoire fut de nouveau fait prisonnier par l'émir seldjoukide de Mélitène, auquel il faisait la guerre, aidé de l'émir de Kamakh, et ne put racheter sa liberté qu'en payant 30000 pièces d'or.] B.

xxxvii.  
Mesures que  
prend Alexis  
pour s'opposer au  
passage de  
Boëmond.  
Ann. Comn.  
l. 12, 13.  
Guill. Tyr.  
l. 11, c. 6,  
l. 12, c. 22.  
Albert. Aq.  
l. 10, 11.  
Fulcher. Car.  
l. 2.  
Ord. Vit.  
l. 11.  
Sanut. l. 3,  
part. 6, c. 5.  
Hist. hiero-  
sol.  
Malmesb. l.  
4.

Un ennemi bien plus redoutable donnait à l'empereur de plus vives inquiétudes, à l'autre extrémité de l'Empire. L'Illyrie allait encore devenir le théâtre d'une guerre sanglante; elle était à la veille d'éprouver de nouveau, de la part de Boëmond, tous les maux que lui avaient déjà fait sentir Robert Guiscard et Boëmond même. Alexis qui, dès l'année précédente, avait mis ce pays en état de défense, nomma Isaac Contostéphane pour commander la flotte, et le fit partir pour Durazzo, le menaçant de lui faire crever les yeux, s'il ne prévenait Boëmond pour s'opposer à son passage. Il ne cessait par ses lettres d'exhorter son neveu Alexis, gouverneur de Durazzo, à se tenir sur ses gardes, et à prendre toutes les précautions possibles pour être in-

struit des mouvements du prince de Tarente, et pour se défendre de ses attaques; il lui recommandait surtout de l'avertir sur-le-champ dès que Boëmond se mettrait en mer. Contostéphane avait ordre de ne songer à rien autre chose qu'à garder avec soin le golfe Adriatique, et à fermer le passage aux vaisseaux que l'ennemi ne manquerait pas d'envoyer devant pour transporter ses magasins et ses machines de guerre: mais, comme il ne savait ni de quel port partirait Boëmond, ni où il aborderait, il pensa que le plus sûr était de l'aller chercher en Italie; et, contre les ordres qu'il avait reçus, il fit voile vers Otrante. Il débarqua dans le voisinage, et, laissant ses vaisseaux à la rade, il marcha vers Brindes, où il croyait surprendre Boëmond. Ce prince n'y était pas alors, et les habitants, dans une parfaite sécurité, eurent à peine le temps de fermer leurs portes. Dans la surprise et l'alarme où ils étaient, la ville allait être emportée du premier assaut, et les Grecs poussaient déjà des cris de victoire, lorsqu'une femme leur arracha des mains cette proie dont ils se croyaient maîtres. Albérade, mère de Boëmond, autrefois répudiée par Robert Guiscard, mais qui vivait encore, se trouvait dans la ville; elle ordonna aux habitants de crier comme les Grecs, *Vive l'empereur Alexis*. En même temps elle envoya dire à Contostéphane *qu'il n'était pas besoin d'assaut; qu'elle allait lui porter elle-même les clefs de la ville, et conférer avec lui de plusieurs choses importantes, dont il était bon d'instruire l'empereur*. C'était pour donner à son fils le temps de venir au secours: elle lui avait dépêché en diligence pour l'avertir du danger. Le général grec donne dans le

Matth. Paris.  
Chron. Bar.  
Chron. S.

Anton.  
Ducange,  
in Ann. p.  
388, 390,  
392, 393.

Idem, Fam.

p. 258.  
Idem, Dis-  
sert. sur  
Joinville,  
27.

Pagi ad Bar.

Mansi ad  
Bar.

[Tchamitch:  
III, 27,  
suiv.]

piège ; et, tandis qu'il se prépare à recevoir la mère, arrive le fils avec un corps de cavalerie légère. Il tombe à grands coups de sabre sur les Grecs, qui ne s'attendaient qu'à une conférence. C'étaient des troupes de marine, qui, n'étant pas dressées aux combats de terre, prirent aussitôt la fuite, et se noyèrent la plupart en voulant regagner leurs vaisseaux. Cependant un corps de fantassins aguerris, à la tête desquels était Alexandre Euphorbène avec trois autres braves capitaines, fit bonne contenance, et, la pique à la main, arrêta assez long-temps les vainqueurs pour couvrir la retraite. Ils regagnèrent ensuite eux-mêmes leurs vaisseaux en bon ordre, faisant de temps en temps tête à l'ennemi, et combattant presque à chaque pas jusqu'à l'embarquement. Contostéphane leva l'ancre aussitôt, et traversant le golfe se retira dans le port de la Valonne.

xxxviii.  
Adresse de  
Boëmond  
pour rendre  
Alexis  
odieux.

Dans l'état où était alors l'empire grec, les empereurs étaient obligés de prendre à leur solde un assez grand nombre de Barbares. En cette occasion, six Patzinaces furent faits prisonniers. Boëmond, qui savait profiter de tout, en fit un grand usage pour rendre Alexis odieux à toute la chrétienté. Il les conduisit à Rome, et les présenta au pape, qui n'approuvait pas qu'on fit la guerre aux Grecs, parce qu'ils étaient chrétiens : « Très-saint père, lui dit-il, donnerez-vous  
« encore le nom de chrétiens à une nation impie, qui,  
« non contente d'insulter au Saint-Siège et de proscrire  
« les dogmes sacrés de l'église romaine, arme contre  
« nous les peuples infidèles ? Faire aujourd'hui la guerre  
« aux Grecs, c'est la faire aux Patzinaces, aux Uzes,  
« aux Comans, aux Turks, dont leurs armées sont  
« composées. Voyez-vous ces Scythes, ces regards af-

« féroces, ces visages farouches, plus semblables à des  
 « tigres qu'à des hommes? Voilà ceux auxquels le pieux  
 « empereur abandonne nos églises, nos vases sacrés,  
 « nos prêtres, nos vierges consacrées au Seigneur!  
 « Voilà les soldats de ce prince chrétien! Mérite-t-il  
 « donc plus de ménagement que les Turks? N'est-ce  
 « pas contre ce perfide et profane ennemi que la reli-  
 « gion devrait tourner toutes ses armes? » Ces discours  
 embrasaient tous les lieux par où il passait : ils se ré-  
 pandaient dans tout l'Occident ; et la vue des six Pat-  
 zinaces lui fit, dans l'Italie, un grand nombre de  
 soldats.

Contostéphane avait d'abord distribué ses vaisseaux  
 le long de la côte, depuis Durazzo jusqu'à la Chimère,  
 dans l'espace de trente lieues. Mais lorsqu'il apprit que  
 Boëmond avait résolu de débarquer à la Valonne, il  
 les rassembla entre ce port et celui de Bari, où la flotte  
 latine était à l'ancre. Il plaça des sentinelles sur le pro-  
 montoire de Jason, pour l'avertir de l'approche des  
 ennemis. Ces dispositions étaient sages, mais la lâcheté  
 les rendit inutiles. Au premier avis du départ de Boë-  
 mond, Contostéphane prend l'épouvante ; il commence  
 à s'apercevoir qu'il n'a pas assez de forces pour s'op-  
 poser à l'ennemi. En vain Landulphe, plus brave et  
 plus expérimenté, lui représente que c'est précisément  
 pour la conjoncture présente que la flotte grecque a  
 été équipée, armée, envoyée ; que c'est le moment  
 qu'ils attendent depuis long-temps, et qu'ils ne peuvent  
 éviter la rencontre du prince latin et lui laisser la mer  
 libre, sans se couvrir de honte et sans désobéir à l'em-  
 pereur. Ces raisons ne rassurent pas le timide général ;  
 il prétexte une maladie, et ayant besoin, dit-il, de

xxxix.  
 Il passe en  
 Illyrie.



l'air de terre, il laisse Landulphe avec quelques vaisseaux à la Valonne, et se retire au port de la Chimère, où ses gens descendent à terre à la suite de leur général. A peine a-t-il disparu qu'on découvre la flotte de Boëmond, qui, secondée d'un vent favorable, formait un magnifique spectacle, que les rayons du soleil levant dans un ciel sans nuage rendaient encore plus brillant. Deux cents vaisseaux, tant grands que petits, et trente galées vogaient à pleines voiles. Les galées étaient de grands bâtiments fort légers, armés d'un long éperon, ayant chacun cent rames, et deux rameurs sur chaque rame. A la première ligne s'avancait le vaisseau de Boëmond, escorté de douze autres, et toute cette ordonnance était bordée par derrière et sur les ailes d'un demi-cercle de vaisseaux de charge, qui servaient comme de boulevard à cette ville flottante. A la vue de cet appareil, Landulphe considérant le nombre, la forme et la disposition des navires ennemis, jugea que, dans sa faiblesse, ce serait témérité que de les attendre. Il quitte le port de la Valonne, et Boëmond y entre sans résistance le 9 octobre. Il s'empare en même temps de la Canine. Il amenait douze mille chevaux et soixante mille hommes d'infanterie, Français, Italiens, Allemands, Anglais. Ils n'eurent pas plus tôt le pied sur la terre, qu'ils coururent au pillage et ravagèrent toute la côte. Le dessein de Boëmond était de prendre Durazzo et d'étendre ensuite le ravage jusqu'aux portes de Constantinople. Il commença par se rendre maître de tout le pays d'alentour, la plupart des villages ayant été abandonnés des habitants. Le 13 du mois, quatre jours après son arrivée, il alla camper devant Durazzo.

Dès le moment qu'il avait débarqué en Illyrie, le jeune Alexis, gouverneur de Durazzo, qui ne manquait ni de courage ni de vigilance, avait envoyé en toute diligence avertir l'empereur. Cette nouvelle jeta l'effroi dans Constantinople. L'empereur, qui en ressentait les plus vives alarmes, parut le moins consterné. Quoiqu'il eût alors des soupçons d'une trame secrète qui se formait contre lui au milieu de sa cour, il résolut de marcher en personne à la défense de sa frontière. Après avoir donné ordre aux affaires de la ville, dont il laissa le soin à l'eunuque Eustathe, grand-amiral, et à Nicéphore fils de Décan, il partit le 1<sup>er</sup> novembre avec l'impératrice. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et passa la nuit sous sa tente à Géranium, où il demeura quatre jours. Il y était retenu par une crainte superstitieuse. C'était une opinion répandue alors à Constantinople, qu'au départ des empereurs le succès de leur voyage était annoncé par un miracle qui s'opérait dans l'église de la Sainte-Vierge de Blaquerne. On ne dit pas en quoi ce miracle consistait ; mais il ne s'était pas fait cette fois, et Alexis n'osait s'éloigner. Il revint donc à Constantinople le soir du quatrième jour, avec l'impératrice ; et après avoir passé en prières une partie de la nuit dans cette église, il vit enfin ou crut voir la merveille qu'il désirait. Rassuré par cet heureux présage, il regagna son campement, et prit le lendemain la route de Thessalonique. En chemin il écrivit à Contostéphane, qui s'était embarqué lorsque le danger était passé ; lui recommandant avec instance de garder avec plus de soin le passage du golfe, et d'empêcher qu'il ne vînt d'Italie à Boëmond ni convoi de vivres, ni renfort de troupes. Au

bord de l'Hèbre, l'impératrice, déjà ennuyée de l'expédition, voulait retourner à Constantinople. Alexis la retint malgré elle, et ayant passé le fleuve, ils s'arrêtèrent à Cypsèle.

XLII.  
Conjuration  
contre  
Alexis.

Ce fut dans cette ville qu'éclata le complot qui se tramait sourdement contre la vie de l'empereur. A la cour de Constantinople était une famille illustre, descendue d'Aaron, prince bulgare, assassiné par son frère Samuel sous le règne de Bulgaroctone. Un bâtard de cette famille, nommé Aaron, homme violent et séditieux, s'étant lié d'amitié avec les mécontents, résolut de les servir en assassinant Alexis. Il communiqua son dessein à son frère Théodore, et tous deux chargèrent de l'exécution un esclave patzinace nommé Dénétrius : ils l'avaient acheté exprès à cause de sa force extraordinaire et de sa hardiesse féroce, qui le rendaient capable du forfait qu'ils méditaient. Ils lui donnèrent un poignard à deux tranchants ; mais comme on jugeait alors que l'impératrice, ne faisant ce voyage qu'à regret, ne tarderait pas à quitter l'empereur, ils lui recommandèrent de ne point tenter l'entreprise qu'elle ne fût partie, persuadés qu'il serait plus aisé de surprendre le prince, lorsqu'il n'aurait plus auprès de sa personne une garde si zélée et si fidèle. Quand ils virent que le départ d'Irène était différé, et qu'elle ferait compagnie à l'empereur plus long-temps qu'on ne s'y attendait, désespérés de ce contre-temps, et voulant dégoûter du voyage l'impératrice, qui tenait leurs bras en suspens, ils composèrent une satire outrageante, dans laquelle ils raillaient la princesse du goût qu'elle avait pour le militaire, et le prince de son attachement à une femme si guerrière. Comme les lois étaient très-

sévères contre les auteurs des libelles diffamatoires, ils prirent pour répandre leur satire toutes les précautions que la malignité sait emprunter de la prudence. Le succès les ayant rendus moins circonspects, ils composèrent un second libelle plus insolent encore et plus indécent, qu'ils jetèrent sous la table de l'empereur en dînant avec lui. La table étant levée, cet écrit fut trouvé et mis entre les mains du prince; il était adressé à Alexis, et portait en souscription : *Un moine que tu ne connais pas, mais que tu verras en songe.* Ils se moquaient apparemment des visions d'Alexis, qui avait la faiblesse de les raconter. La nuit suivante, un officier de la bouche de l'empereur, fort dévot, qui avait coutume de se relever la nuit pour réciter les matines en se promenant, étant sorti de sa tente pour cette œuvre pieuse, entendit un valet qui sortait d'une autre tente en disant : *Vous me maltraitez ; mais si je ne fais pas connaître vos complots et votre rage à forger des libelles, dites que je ne suis pas Stratège.* C'était un domestique d'Aaron, qui, ne sachant pas apparemment qu'un maître coupable se rend esclave de ses valets, quand il en fait ses complices, prétendait user de ses droits sur Stratège. L'officier de l'empereur l'aborde aussitôt, et profitant de sa colère, il n'a pas de peine à le conduire au grand-maître d'hôtel, auquel l'esclave révèle tout ce qu'il sait. Le grand-maître, trouvant la découverte assez importante, le mène aussitôt à l'empereur, qu'il réveille pour entendre le dénonciateur. Alexis après l'avoir menacé des plus rudes châtimens, s'il se trouvait calomniateur, voyant qu'il persistait dans sa déposition, envoie avec lui son chambellan Basile, pour se saisir des papiers

d'Aaron, que Stratège promettait de lui mettre entre les mains. En effet, pendant qu'Aaron dormait encore, on enlève son portefeuille, et Alexis y trouvant des preuves évidentes du complot formé contre lui, fait arrêter les coupables. Mais, suivant le système de clémence qu'il s'était tracé dès le commencement de son règne, il se contenta de les reléguer dans des îles désertes. Cette affaire retint Alexis en chemin pendant cinq jours.

XLII.  
Alexis passe  
l'hiver à  
Thessaloni-  
que et  
Boëmond  
devant  
Durazzo,

Arrivé à Thessalonique où ses troupes s'étaient rendues, il s'occupait à les exercer. Pour dresser ses nouveaux soldats, il se servait de jeunes officiers parfaitement instruits de toutes les manœuvres militaires. C'était un corps de trois cents hommes qu'il avait lui-même formés. Sans avoir égard à la naissance ni à la fortune, encore moins à la protection, il choisissait dans la jeunesse ceux qui se recommandaient eux-mêmes par une taille avantageuse, un air héroïque, une vigueur distinguée. C'était la fleur de la milice grecque. Personne ne savait mieux tirer de l'arc, ni lancer le javelot. L'empereur en faisait sa troupe favorite ; il en était le capitaine. Il prenait plaisir à les instruire, à s'exercer avec eux. C'était sur eux qu'il comptait davantage dans les occasions importantes. De ce corps furent tirés les commandants des détachements qu'il envoya pour fermer les passages, qui pouvaient donner entrée dans l'intérieur de l'Empire. Il passa l'hiver dans ces occupations. Cependant Boëmond, campé devant Durazzo, vis-à-vis de la porte orientale, n'avait pas moins d'activité. Il avait remis l'attaque de la ville au printemps ; mais dans cet intervalle il examinait le circuit, la situation, les environs de la place.

Il en observait avec soin les endroits faibles, par où il serait plus avantageux de faire les approches, de battre les murs, de donner les assauts. Il distribuait ses postes pour couper toute communication avec les dehors. Il fit brûler les vaisseaux de transport, pour ôter à ses soldats toute espérance de retraite, et ne leur laisser de ressource que dans leur courage. D'ailleurs, la flotte grecque étant maîtresse de la mer, il gagnait pour son armée ce qu'il aurait fallu de soldats pour garder et défendre ses vaisseaux. Pendant ce temps-là, les assiégeants et les assiégés ne demeurèrent pas oisifs. Les Francs s'avançaient pour décocher leurs flèches sur ceux qui paraissaient aux créneaux; les Grecs leur répondaient du haut de leurs tours et de leurs murailles. Souvent même ils faisaient des sorties et livraient des combats. Pendant que les divers corps de Francs voltigeaient dans les campagnes et réduisaient les places du voisinage, en sorte que la ville se trouvait enfermée et comme bloquée de toutes parts, Boëmond dans son camp travaillait aux préparatifs du siège. Aussi habile ingénieur qu'expérimenté capitaine, il faisait construire les tortues, les mantelets, les béliers, les tours roulantes, toutes les machines de batterie et de défense. Mais si ces ouvrages inquiétaient les assiégés, les Francs n'étaient pas moins alarmés par la crainte d'un mal plus meurtrier que toutes les machines de guerre. On n'avait pas encore commencé les attaques, et la disette se faisait déjà sentir. Il ne pouvait venir de convoi à Boëmond ni par mer, la flotte grecque étant en possession du golfe, ni par terre, tous les passages étant fermés par la vigilance d'Alexis. Cette détresse fit beaucoup souffrir les Latins dans le cours du siège, et leur

emporta quantité d'hommes et de chevaux. La maladie s'y joignit ; c'était une dysenterie causée par l'usage des nourritures malsaines, et surtout du millet de mauvaise qualité. Boëmond était sensible aux maux de ses troupes, sans en être abattu. Son courage le soutenait ; au milieu de ses soldats défaillants et mourant de faim, il semblait leur rendre la vie et animer son armée tout entière.

[ Tandis que l'Occident était en proie à la guerre, l'Orient n'était pas plus tranquille. Les troupes de Taphar se jetèrent sur la Cilicie, et ravagèrent les villes et les bourgs dépendant du roi Thoros, qui, surpris de cette brusque invasion, eut bien de la peine à se débarrasser de ces dangereux ennemis. De là ils vinrent à Marach ; à la nouvelle de leur arrivée près du fort de Berdons, dans sa principauté, Basile-le-Voleur rassembla ses troupes à la hâte, fondit sur les Persans, les vainquit, et leur reprit tous leurs captifs et le butin. Après quoi il retourna à Késoun, sa capitale. Honteux de sa défaite, Taphar revint l'année suivante, avec une armée plus nombreuse, et mit le siège devant Harthian. Basile, secondé de tout ce qu'il y avait de plus brave dans sa nation, et recueillant les derniers débris de la puissance des rois Bagratides, fondit par quatre côtés sur le camp des Persans, et y répandit le carnage et l'épouvante. Le général ennemi ayant voulu, avec sa garde, lui opposer quelque résistance, Basile se mesure avec lui corps à corps, et lui fend en deux le casque et la tête. Puis, d'un autre coup, il étend à ses pieds deux Persans qui le serraient de trop près, se dégage de leurs mains, et se rend maître de tout le camp. Comme il revenait de cette expédi-

tion, Baudouin, comte d'Édesse, et Josselin, comte de Thelbacher, ayant réclamé l'appui de ses soldats pour une entreprise militaire, il consentit à les suivre. Mais quand les Arméniens surent qu'on les conduisait contre Tancrede, prince d'Antioche, ils refusèrent de suivre les deux seigneurs francs contre un prince qui les avait toujours traités avec douceur. Baudouin et Josselin furent vaincus et obligés de rentrer chez eux couverts de honte]. — B.

Pendant l'hiver [ de l'an 1107 ] Boëmond n'avait cessé de solliciter les habitants [ de Dyrrachium ] à se rendre, leur offrant les conditions les plus favorables; ils avaient constamment rejeté toutes ses propositions. La prudence du gouverneur avait fourni la ville d'une assez grande abondance de vivres pour soutenir un long siège. La garnison était nombreuse et pleine de courage; les habitants affectionnés à l'Empire. Leurs murailles, assez larges pour donner place à quatre cavaliers de front, et couronnées de tours qui s'élevaient au-dessus à la hauteur de onze pieds, étaient en état de résister aux plus fortes machines. Les attaques commencèrent aux premiers jours du printemps. Boëmond s'efforça d'abord de faire brèche du côté de l'orient, par le moyen d'un bélier d'une grosseur extraordinaire; mais les coups terribles de cette machine firent plus de mal à la tour de bois à laquelle elle était suspendue, qu'elle n'en put faire à la muraille. Les assiégés s'en moquaient avec tant d'assurance, qu'ils ouvrirent une de leurs portes, invitant les ennemis à entrer, et leur disant par raillerie qu'ils avaient pitié d'eux, et qu'avec tous leurs efforts ils ne feraient jamais une brèche aussi large

AN 1108.  
XLIII.  
Attaque de  
Durazzo.



que l'ouverture de leur porte. Après ces plaisanteries insultantes, ils firent tomber sur la tour une fournaise de feu grégeois qui la réduisit en cendres. Ce moyen n'ayant pas réussi, on eut recours aux travaux souterrains. Du côté du nord, le mur portait sur une terre meuble sans aucun mélange de roc ni de pierre. Boëmond fit creuser la mine de ce côté-là, et l'on y pratiqua bientôt une large galerie. Déjà l'ouvrage avançait sous les fondements de la muraille, et les travailleurs croyaient n'avoir plus qu'à ouvrir la terre pour pénétrer dans la ville. Mais les assiégés, qui de leur côté avaient contre-miné, jugeant, au bruit des pies et des pioches, en quel endroit se faisait le travail, percèrent en ce lieu et y soufflèrent, par le moyen de cannes creuses, aux yeux et au visage des mineurs tant de feu grégeois, que ceux-ci tout embrasés ne songèrent plus qu'à se jeter hors du souterrain, les uns sur les autres, comme des abeilles que la fumée chasse de leurs ruches. Le dernier effort des Latins ne fut pas plus heureux. Ils construisirent d'épais mardiers une tour carrée, d'un vaste contour, et si haute qu'elle surpassait de huit ou neuf pieds les tours de la ville. Les faces étaient garnies de tout ce qui pouvait amortir les coups de pierres, et les défendre de l'incendie. Elle était divisée en plusieurs étages, et portée d'embrasures pour donner passage aux flèches et aux javelots. La plate-forme d'en haut était couverte de soldats armés de toutes pièces. On y avait attaché un pont-levis, qui devait s'abattre sur les tours, et donner par sa pente plus de poids et de roideur à ceux qui en descendraient. Le rez-de-chaussée était rempli de soldats qui, cachés au dedans, poussaient la

tour sur ses roues, en sorte qu'elle semblait se mouvoir et avancer d'elle-même. Pour se défendre contre cette énorme machine, le gouverneur fit construire dans la ville, à l'opposé, une tour pareille, plus haute encore d'une coudée, d'où on lançait sur l'autre le feu grégeois. Mais la flamme, partant de trop loin, ne faisait qu'effleurer le bâtiment ennemi, et produisait peu d'effet. On prit le parti de combler l'intervalle entre le mur de la ville et la tour de bois des Latins, de quantité de matières combustibles, sur lesquelles on versa des fleuves d'huile. On y jeta ensuite des flambeaux allumés, des tisons, des charbons ardents. Cette masse s'étant bientôt enflammée, mit le feu à la tour de bois, qui était devenue immobile, parce qu'on l'avait assurée dans la terre. Elle allait être le bûcher de tous ceux qu'elle portait, s'ils ne se fussent précipités en bas, brisés, estropiés, à demi brûlés, avec des cris affreux qu'accompagnaient ceux de toute l'armée, qui accourait à leur secours.

Après avoir passé l'hiver à Thessalonique, l'empereur, résolu de s'approcher du siège, permit enfin à l'impératrice de retourner à Constantinople, comme elle le désirait depuis long-temps. Il s'avance en Pélagonie et va camper à Déabolis, au pied des montagnes qui séparent l'Illyrie de la Macédoine. Ce prince guerrier avait sans doute assez de courage pour tenter le moyen le plus glorieux de faire lever le siège, en livrant bataille à Roëmond. Mais tant de complots tramés contre lui, qu'il avait déjà découverts, lui faisaient craindre la trahison, et il n'osait se fier à ses officiers pour une action décisive. Il prit donc le parti d'affa-  
mer l'armée latine, en lui coupant toute communica-

XLIV.  
Ruse  
d'Alexis.

tion. Elle ne pouvait recevoir de vivres par mer, si Contostéphane faisait son devoir. Alexis avait déjà fermé les passages du côté de la terre; il fortifia les postes qu'il avait établis, soit sur les montagnes, soit à l'entrée des vallons et des défilés. Comme il soupçonnait Boëmond d'avoir des intelligences dans son armée, il voulut se procurer le même avantage, et, selon les historiens des croisades, il corrompit par argent les principaux officiers. Au contraire, Anne Comnène, qui n'a pas coutume de ménager les Latins, les dispense sans le vouloir, et pour faire valoir apparemment l'adresse de son père, elle lui attribue un de ces manèges ténébreux qui, produits au grand jour, seraient capables de déshonorer les plus brillants succès. Voici ce qu'elle raconte. Après s'être informé quels étaient ceux en qui Boëmond avait le plus de confiance, Alexis composa des lettres qui semblaient être des réponses à celles qu'il en avait reçues. Il les remerciait des avis qu'ils lui donnaient des desseins secrets de Boëmond; en retour de leur amitié, il les assurait de toute la sienne, les exhortait à continuer leur correspondance, dont ils le trouveraient en toute occasion très-reconnaissant. Ces lettres étaient adressées à Gui, neveu de Boëmond, à Geoffroi de Cupersan, à Richard du Principat, à Robert de Montfort et à plusieurs autres. Il espérait qu'étant interceptées, elles porteraient Boëmond à quelque violence qui soulèverait l'armée et y jetterait le trouble et la discorde. Il chargea de ces lettres un homme affidé; et afin qu'elles ne manquassent pas d'être surprises, sans aucun risque pour le porteur, il fit partir avant lui un des fourbes qu'il avait à son service. Celui-ci, sous

l'apparence de transfuge, va trouver Boëmond : il lui déclare que *sa vie est en grand danger ; qu'il a dans son camp et dans sa familiarité la plus intime des scélérats vendus à l'empereur et qui le trahissent ; qu'il est en état de lui en fournir des preuves évidentes ; qu'il y a actuellement des lettres d'Alexis qui leur sont adressées.* Il s'offre à les intercepter, pourvu que le prince lui donne son serment, qu'il ne sera fait aucun mal au porteur, son parent, ministre innocent de la méchanceté d'Alexis, dont il n'est pas instruit lui-même. Boëmond lui jure ce qu'il demandait ; les lettres sont saisies ; elles font d'abord une vive impression sur Boëmond, qui, se croyant environné de traîtres, entre lesquels était son neveu même, se livre aux plus cruelles inquiétudes. Enfin, après de longues réflexions sur la perte irréparable qu'il ferait en se privant du secours de tant de seigneurs distingués par leur courage, il prend le même parti qu'Alexandre, quand on lui déféra son médecin Philippe comme coupable de trahison. Soupçonnant l'artifice d'Alexis, il mande ceux à qui les lettres devaient être rendues ; leur en fait la lecture, leur proteste qu'il n'y voit qu'une fourberie d'Alexis ; que pour lui il est fort éloigné de rien rabattre de sa confiance à leur égard ; qu'il les prie aussi de ne rien diminuer de l'attachement et du zèle dont ils lui ont donné tant de preuves. Tel est le récit d'Anne Comnène. Il me paraît plus vraisemblable que celui des auteurs latins, qui, pour sauver l'honneur de Boëmond, obligé dans la suite de lever le siège, font un grand nombre de coupables. La princesse, toujours occupée à justifier son père, ne s'aperçoit pas qu'en pensant faire l'éloge

de la dextérité d'Alexis, elle l'accuse en effet d'une supercherie aussi basse que cruelle. Ainsi l'intrépide fermeté de Boëmond déconcerta l'artifice de l'empereur.

xlv.  
Défaite de  
Cantacuzène.

Les différents postes que les Grecs occupaient autour de Durazzo tenaient les Latins comme assiégés, et soit pour recueillir du fourrage, soit pour enlever des vivres, il fallait tous les jours forcer des passages et livrer des combats. Les Grecs étaient toujours battus; ils ne pouvaient paraître dans la plaine sans se voir investis par les partis de Boëmond, qui voltigeaient de toutes parts. Les habitants du pays favorisaient les Francs, et se faisaient un plaisir de les conduire par des sentiers inconnus, tantôt derrière les Grecs placés à la garde des défilés, qui se trouvaient surpris et enveloppés, tantôt au sommet des éminences, où les Grecs étaient taillés en pièces et précipités dès qu'on pouvait les atteindre. Cantacuzène était le général le plus renommé qui fût alors au service de l'Empire. Il sortait d'une famille que les Grecs regardaient comme la plus noble de tout l'Orient; ils en faisaient remonter l'origine aux douze pairs de France. L'empereur le mit à la tête d'une grande partie de ses troupes, et le chargea de mettre tout en œuvre pour forcer Boëmond à lever le siège, mais sans oublier qu'il avait affaire à un ennemi aussi rusé que vaillant. Cantacuzène s'étant mis en marche pour s'approcher du siège, s'arrêta devant le château de Myle, dont les Francs s'étaient emparés. Il l'attaqua aussitôt; on fait jouer les machines, on met le feu aux portes; les soldats montent à l'assaut, et plusieurs avaient atteint le haut du mur, lorsqu'ils eurent crier derrière eux : *Alerte*,

*alerte, voilà les Français.* C'était un corps de Français posté au-delà d'une rivière, qu'Anne Comnène nomme *Busé* : ayant aperçu de loin l'attaque de Myle, ils accouraient au secours, et n'avaient pas encore passé la rivière, lorsque les coureurs vinrent donner l'alarme. A ce cri tout prend l'épouvante; ceux qui étaient déjà sur le mur, prêts à sauter dans la place, sautent en dehors; on ne songe qu'à fuir; chacun court regagner son cheval et prend le premier qu'il rencontre. Tout se heurte, tout se confond. En vain Cantacuzène s'efforce de les retenir; il ne peut les arrêter qu'autant de temps qu'il en faut pour mettre le feu à leurs machines, afin de ne les pas laisser aux ennemis. Il jette en passant le feu grégeois aux barques, qui servaient au passage de la rivière, en sorte que les Français ne purent la traverser pour les poursuivre. Cantacuzène voyant les siens un peu rassurés, les remet en ordre et campe dans un poste avantageux, ayant à droite le fleuve Charzane et à gauche un marais impraticable.

Gui, neveu de Boëmond, ennuyé de demeurer si long-temps devant une ville, voulut sortir de l'inaction. Il prit avec lui un corps des meilleures troupes et marcha du côté de la Canine, où Michel surnommé *le-Brûlé* gardait les gorges des montagnes. Il le battit et le mit en fuite. Animé par ce succès, il tourne vers Cantacuzène, à dessein de l'attaquer dans son camp. Mais à la vue de sa position avantageuse, il change d'avis, et campe, le fleuve Charzane entre deux. Cantacuzène qui se trouvait supérieur en forces ne voulut pas le laisser partir sans combattre. Il passa le fleuve pendant la nuit, et au matin il se présenta en bataille.

XLVI.  
Il défait les  
Français à  
son tour.

Il était à la tête du centre, composé des troupes grecques ; les Turks auxiliaires avaient l'aile gauche, les Alains l'aile droite. Les Patzinaces, détachés en avant, avaient ordre de tirer leurs flèches, de se retirer, de retourner ensuite, attaquant et fuyant tour à tour, pour attirer les ennemis et rompre leur ordonnance. Mais les Francs, couverts de leurs boucliers, serrés les uns contre les autres, avançant sur la même ligne sans s'ouvrir ni se déborder, semblaient être une masse solide et impénétrable. Les Patzinaces toujours poussés en avant, n'ayant plus de terrain pour leurs évolutions, coulèrent sur les ailes, et le front de l'armée étant découvert, les Turks donnèrent les premiers et furent mal reçus. Les Alains avancèrent pour les soutenir ; c'étaient les plus braves soldats de la garde impériale, et Rosmicès, leur chef, tomba sur les Francs avec une violence qui tenait de la fureur. Il n'en trouva pas moins chez les ennemis, et il fallut reculer avec rage. Alors Cantacuzène, qui, voulant faire honneur à sa nation, l'avait réservée pour la dernière attaque, lorsque les Francs seraient hors d'haleine, courant sur eux à la tête des Grecs, les choqua si rudement, qu'il les rompit et mit leurs escadrons en désordre. Ils prirent la fuite et furent poursuivis jusqu'au château de Myle. On prit dans ce combat trois seigneurs français, qui furent envoyés à l'empereur, avec un grand nombre de têtes portées au bout des piques : spectacle sanglant et cruel, mais qui fait le triomphe et la joie de la guerre.

XLVII.  
Divers  
combats des  
Grecs et des  
Francs.

L'impétueux Boëmond, accoutumé à braver l'ennemi, et tenant à déshonneur de se réduire à la défensive, était désespéré de se voir enfermé par mer et par

terre, et, semblable à un lion enchaîné qui, bondissant de fureur, s'élance à droite et à gauche de toute la longueur de sa chaîne, il ne cessait de faire les plus violents efforts pour rompre la barrière dont il était environné. Sept cents hommes qu'il avait envoyés au pillage du côté de la Canine, furent enveloppés par un détachement de l'armée grecque; trois cents furent tués, le reste pris. Boëmond choisit six mille hommes des plus braves de son armée, mit à leur tête ses meilleurs capitaines, et les envoya attaquer Cantacuzène. Le général grec, instruit par ses espions dont il était bien servi, fait prendre les armes à ses troupes longtemps avant le jour, s'attendant à être attaqué dès le matin. Mais les Francs, fatigués d'une marche longue et pénible, et qui ne s'étaient arrêtés que fort tard, avaient résolu de se reposer le lendemain. Cantacuzène en étant averti, marche vers eux au lieu de les attendre; il les trouve endormis au bord du fleuve Busé. L'armée avançait en silence, sans faire entendre aucun instrument de guerre. Ce fut l'affaire d'un moment. Il y en eut un grand nombre de pris, plus encore de tués. Ceux qui s'éveillèrent, prenant aussitôt la fuite, sautèrent dans le fleuve, où la plupart se noyèrent. Le vainqueur fit conduire à l'empereur les gentilshommes prisonniers, et campa dans un lieu marécageux et d'un accès difficile, où il séjourna sept jours, attendant ses coureurs qui devaient l'instruire exactement de la position de tous les postes ennemis. Ils rencontrèrent dans leur course un détachement de cent soldats, occupés à jeter un pont sur le fleuve pour aller attaquer un village au-delà : ils les chargèrent et les firent tous prisonniers. Dans cette troupe était un neveu de Boë-



mond, d'une taille gigantesque; il fut pris par un Patzinace de très-petite taille. La chose parut assez plaisante pour en divertir l'empereur; on lui présenta le géant enchaîné par le pygmée. A cet amusement puéril succéda une douleur sérieuse; on apprit que Carnyze et Cabasilas, qui gardaient chacun un poste important, avaient été taillés en pièces avec tous leurs gens. L'empereur en fut si affligé qu'il ne put retenir ses larmes. Il estimait ces deux guerriers, dont il connaissait le mérite. Il donna ordre à Constantin Gabras de se transporter sur les lieux, d'examiner par quel endroit les ennemis avaient pu pénétrer, et de faire les dispositions nécessaires pour leur fermer le passage à l'avenir. Gabras, officier brave, mais vain et orgueilleux, trouvant cet emploi au-dessous de lui, n'osa cependant le refuser; mais il le reçut avec dédain, et s'y porta avec tant de lenteur et de négligence, qu'avant son départ Alexis, voyant bien qu'il ne serait pas obéi, chargea de cet examen Marien Maurocatacalon, qu'il aimait, et auquel il donna une bonne escorte. Alexis, indulgent jusqu'à la faiblesse, ne savait pas se faire obéir. Marien, aussi fier que Gabras, ne se pressa pas davantage. Il n'était pas encore parti qu'Alexis jugea à propos de lui confier une commission plus importante.

XLVIII.  
Alexis est  
mal servi sur  
mer.

Au milieu de la nuit, arrive en diligence un courrier de Landulphe, qui était alors sur la flotte employée à la garde du golfe Adriatique. Comme il avait une grande expérience dans la marine, Alexis l'avait donné pour conseil et pour aide au commandant général. Ses dépêches furent ouvertes aussitôt : on y trouva de grandes plaintes contre Contostéphane et ses principaux officiers, que Landulphe accusait de lâcheté et de né-

gligence. « Ils étaient, disait-il, si peu occupés de leur commission, tout importante qu'elle était, que pour se reposer et se garantir du mal de mer, ils descendaient fréquemment sur les plus beaux endroits de la côte, où ils passaient le temps à se divertir ; d'où il était arrivé qu'un convoi très-considérable venait de passer d'Italie à la Valonne, et avait porté l'abondance dans le camp de Boëmond. » Cet avis irrita l'empereur contre Contostéphane : il lui écrivit sur-le-champ, le menaçant de toute sa colère s'il ne réparait sa faute par quelque preuve de vigilance et de courage. Ces menaces réveillèrent l'attention du commandant ; mais la fortune se déclara pour les Latins. A la faveur d'un vent de sud-ouest qui repoussait la flotte grecque, ils passèrent encore et portèrent à Boëmond de nouveaux secours d'hommes et de vivres. Alexis, persuadé que ces contre-temps venaient en grande partie d'ignorance, fit porter à Contostéphane une carte détaillée des côtes de Pouille et d'Illyrie, dans laquelle il lui marquait avec précision les mouillages où il devait se tenir pour être à portée de courir sus aux vaisseaux ennemis, et de leur fermer le passage, quelque vent qui soufflât. Le général profita de cet avis, et ayant aperçu une nouvelle flotte qui partait des côtes de Pouille, il lui donna la chasse, brûla ou coula à fond la plupart des bâtiments. Malgré cet avantage, Alexis, prévenu par les plaintes de Landulphe et par celles du gouverneur de Durazzo, rappela Contostéphane et lui substitua Maurocatalou, qui s'acquitta de sa charge avec succès. Il se saisit d'un grand convoi qui venait encore au camp de Durazzo, et se rendit tellement maître de la navigation du golfe, qu'un seul vaisseau ne pouvait

passer sans être pris, et qu'il rompit entièrement le commerce de l'Italie avec Boëmond.

XLIX.  
Conduite  
d'Alexis.

Quoique l'empereur ne sortît pas de son camp de Déabolis, à une journée du siège, on peut dire que ce fut à sa bonne conduite plutôt qu'à toute autre cause que l'Empire fut redevable d'une de ses plus fortes barrières. Placé au centre des opérations dont il était l'ame, et toujours actif dans un repos apparent, il portait des regards vigilants sur tous les postes dont il avait investi les assiégeants, y envoyant sans cesse des renforts, prescrivant dans le plus grand détail tous les mouvements qu'on devait faire, le nombre de bras qu'il fallait employer selon l'occasion, la manière de se ranger, d'attaquer, de combattre, de faire retraite. C'étaient pour l'ordinaire des incursions soudaines de cavalerie, dans lesquelles, après une attaque vive, on se retirait avec la même vitesse. Il ordonnait à ses gens de n'avancer qu'à la portée de l'arc, ou tout au plus du javelot, et ne voulait pas qu'ils en vinssent au coup d'épée. Chaque escadron était soutenu d'un corps d'infanterie, qui donnait retraite à l'escadron s'il était forcé de reculer, et qui présentait au poitrail des chevaux ennemis une palissade inclinée et menaçante de fortes piques bien assurées. Si la cavalerie soutenait le combat, les fantassins se mêlaient entre les cavaliers, et hâtaient la victoire en perçant le ventre des chevaux. Il recommandait surtout de ne pas tirer aux hommes, mais aux chevaux; les cavaliers latins étant invulnérables tant qu'ils étaient à cheval, par la force de l'armure dont ils étaient tous couverts, et n'étant pas même en état de se défendre, lorsqu'ils étaient démontés.

Boëmond, assiégé plus étroitement que la ville même, voyant que la famine était déjà dans son camp, et que la peste commençait à s'y répandre, entendant les murmures des soldats, fut forcé de faire enfin plier sa fierté naturelle, et envoya proposer la paix au gouverneur de Durazzo. Dans ce même temps, Guillaume Claret, seigneur provençal, las des maux qu'il avait essuyés, et effrayé des maux qui menaçaient encore, passa, suivi de cinquante cavaliers, dans le camp des Grecs. Il instruisit l'empereur de l'état des assiégeants, et fut récompensé ou plutôt déshonoré par le titre de nobilissime, qui fut le prix de sa désertion. Le gouverneur de Durazzo ayant fait savoir que le prince de Tarente demandait la paix, quoiqu'Alexis eût lieu d'espérer qu'avec un peu de patience il ferait périr l'armée latine tout entière, cependant, fatigué lui-même d'une expédition si épineuse, il aima mieux la terminer avec honneur que s'exposer aux derniers coups de désespoir d'un ennemi qui ne perdrait le courage qu'avec la vie. Il répondit, *qu'il avait déjà été trompé par les serments de Boëmond, et que, sans l'obligation où sont les chrétiens de pardonner les injures, il n'écouterait pas ses propositions; que si Boëmond se repentait sincèrement d'avoir injustement répandu tant de sang chrétien, il pouvait venir conférer avec lui, que c'était la voie la plus courte de terminer leurs différends; que s'ils ne pouvaient s'accorder, Boëmond aurait toute liberté de se retirer, et qu'il en donnait sa parole.*

2.  
Boëmond  
demande la  
paix.

Les deux princes ne comptaient pas trop sur la foi l'un de l'autre. Ainsi Boëmond, pour la sûreté de sa personne, demanda trois ôtages des plus distingués de

21.  
On convient  
d'une  
entrevue.

l'armée grecque , qui demeureraient dans son camp jusqu'à son retour. L'empereur y consentit; mais pour prévenir les contestations frivoles sur le point d'honneur, qui traversent quelquefois le succès des affaires les plus importantes, il fallut d'abord régler le cérémonial de l'entrevue. Alexis députa pour cet effet, avec Constantin Euphorbène, les trois officiers qui devaient servir d'ôtages : il leur donna plein pouvoir d'arranger les préliminaires. Boëmond les alla trouver assez loin du camp. Il demandait *que les parents d'Alexis et les principaux de sa cour vinssent au devant de lui jusqu'à un quart de lieue ; qu'il pût entrer dans la tente d'Alexis accompagné de deux chevaliers , sans fléchir le genou ni se courber en signe de respect ; qu'à son entrée l'empereur se levât de son siège, et qu'il le traitât non pas comme un vassal , mais comme un prince indépendant , sans prendre aucun avantage de l'hommage que Boëmond lui avait autrefois rendu à Constantinople.* Les députés accordèrent tout, excepté que l'empereur se levât de son siège, et que Boëmond entrât sans donner aucune marque de vénération : pour ces deux articles, ils les refusèrent absolument. Ce pourparler n'ayant fini qu'au soir, on conduisit les députés dans un hospice qu'on leur avait préparé, avec défense de les laisser approcher du camp durant cette nuit, de peur que le triste état de l'armée ne leur inspirât du mépris, et ne rendît l'empereur plus difficile par rapport aux conditions. Le lendemain Boëmond, accompagné de six chevaliers, les alla trouver pour arracher leur consentement sur les deux points qu'ils avaient rejetés la veille. Comme la dispute s'échauffait, un des chevaliers français,

nommé Hugues Buduel, s'impatientant de tous ces discours : *Prince*, dit-il à Boëmond, *de tous tant que nous sommes ici de chevaliers, qui sommes venus pour nous battre, il n'y en a pas un qui ait fait un coup de lance. Nous nous battons contre des murailles. Faites la paix et sortons d'ici.* Boëmond se voyant si mal soutenu, après une longue contestation, céda enfin à l'opiniâtreté des députés. On fit, de part et d'autre, serment sur les saints évangiles que l'entrevue se ferait de bonne foi et sans supercherie. Les trois otages furent mis entre les mains de Gui, neveu de Boëmond, et l'on informa l'empereur de ce qui avait été arrêté. Euphorbène devait conduire Boëmond à l'empereur ; mais avant que de partir, Boëmond voulant changer de campement, parce que le sien était infecté par le long séjour de l'armée, en demanda la permission aux plénipotentiaires : ils l'accordèrent, à condition qu'il ne s'éloignerait du premier campement que d'une demi-lieue. En même temps, ils écrivirent aux postes voisins pour leur défendre d'inquiéter l'armée latine. Tandis que Boëmond transportait son camp sur le nouveau terrain, Euphorbène obtint la liberté d'entrer pour quelques moments dans Durazzo. Il instruisit le gouverneur du succès de la conférence, et prit connaissance de l'état de la ville, dont il trouva les magasins bien fournis de vivres, et les habitants disposés à tenir encore long-temps. Il alla ensuite rejoindre Boëmond, et se mit en chemin avec lui vers le camp de l'empereur.

Boëmond fut reçu selon les formes dont on était convenu. Sa taille héroïque, son air martial, le mélange d'agrément et de fierté qui paraissait sur son visage, inspiraient à toute la cour une admiration mêlée d'un

III.  
Entrevue  
d'Alexis et  
de Boëmond.

sentiment de terreur. Il s'entretint avec Alexis, et ces deux princes, l'un fier et impatient, l'autre souple et plein de ruse, se disputèrent long-temps l'avantage. Après quelques reproches ménagés que Boëmond repoussa assez brusquement, en disant *qu'il n'était pas venu pour faire une apologie, mais un traité*, on entra en matière. Les demandes de l'empereur furent, *Que Boëmond reconnaitrait l'empereur comme son seigneur; qu'il obligerait son cousin Tancrede à la même soumission; qu'il lui donnerait ordre de remettre Antioche entre les mains des commissaires que l'empereur enverrait pour prendre possession de la ville, selon qu'on en était convenu dans le premier traité fait à Constantinople, et que toutes les autres conditions stipulées par ce traité seraient religieusement observées.* Boëmond, fort éloigné d'accepter des propositions qui lui enlevaient le fruit de tous ses travaux, voyant, après de longs débats, que l'empereur ne voulait rien rabattre de ses prétentions, le somma de la parole qu'on lui avait donnée de sa part, de le laisser retourner en sûreté dans son camp, en cas qu'on ne pût rien conclure. *Je le veux*, dit l'empereur; *et pour assurer davantage votre retour, je vous accompagnerai moi-même* : puis se tournant vers ses officiers généraux, *Soyez à cheval au point du jour*, leur dit-il, *pour me faire escorte.* Après cet ordre donné, Boëmond se retira dans la tente qu'on lui avait destinée. Étant lié d'amitié avec Nicéphore Bryenne, mari d'Anne Comnène, il le fit prier de venir passer la soirée avec lui. Bryenne s'y rendit, et comme il était adroit et insinuant, il sut si bien manier l'esprit de Boëmond, qu'en adoucissant certains

articles, en lui cédant sur d'autres, il l'amena insensiblement à ce que désirait l'empereur; et le lendemain, au lieu de prendre le chemin de Durazzo, il le conduisit devant Alexis, et l'accommodement fut conclu par un acte authentique, auquel il ne manqua que l'exécution, comme il est ordinaire quand un des deux partis prend trop d'avantage. Alexis s'obligeait de son côté à *favoriser de tout son pouvoir les pèlerins des saints lieux, dans toute l'étendue de son empire*. Il assura cette promesse par un serment sur les saintes reliques. Mais Boëmond se soumit à des obligations bien plus étroites et plus humiliantes. Anne Comnène, qui ne parle point des engagements d'Alexis, donne dans le plus grand détail la transaction de Boëmond. On y voit quel avantage l'adresse du prince grec sut prendre sur la fierté du prince de Tarente, et à quelles extrémités il fallait que Boëmond fût réduit, pour se soumettre à des conditions si révoltantes pour un homme de son caractère. En voici les articles :

Le traité fait entre Alexis et Boëmond, au premier passage des croisés, est abrogé comme nul et de nul effet. Boëmond déclare que maintenant, libre et indépendant, se repentant de la guerre qu'il a faite à l'empereur, et devenu plus sage par ses pertes, il contracte, de sa pleine et entière liberté, le présent engagement. Il se reconnaît homme-lige de l'empereur, et proteste au nom de Dieu et de tous les saints, qu'il prend à témoin du présent traité, que jamais il ne se départira de la fidélité qu'il doit à l'empereur et à son fils; qu'il prendra les armes contre tous leurs ennemis chrétiens ou païens, et qu'il les servira en personne, ou par ses généraux, s'il est hors d'état de s'y

LIII.  
Acte de  
Boëmond.



employer lui-même. Il promet non-seulement de ne jamais rien entreprendre contre aucune possession de l'Empire, mais même de remettre entre les mains de l'empereur, pour en disposer à son gré, tous les pays, villes, îles, forteresses qui auront appartenu à l'Empire, et dont il pourra devenir maître, de quelque manière que ce soit. Il s'oblige à ne jamais contracter d'engagement contraire aux intérêts de l'empereur, et même à ne jamais reconnaître d'autre seigneur qu'Alexis et son fils; à ne point recevoir les fugitifs, sujets de l'Empire; à rejeter absolument ceux qui s'en détacheraient pour se donner à lui, et à les forcer même par les armes à rentrer dans le devoir. Quant aux nations et aux villes, soit chrétiennes, soit païennes, qui n'avaient jamais été du domaine de l'Empire, et qui tomberaient sous sa puissance par la guerre ou autrement, qu'il les posséderait comme les tenant de l'Empire, dont elles deviendraient autant d'arrière-fiefs; que celles qui se donneraient à lui volontairement, il ne les accepterait que sous le bon plaisir d'Alexis, et à condition qu'elles reconnaîtraient l'empereur comme suzerain, et lui jureraient fidélité; que Boëmond poursuivrait Tancrède son cousin par une guerre implacable, si Tancrède ne se réconciliait avec l'empereur, et ne lui remettait entre les mains Laodicée et toutes les villes qui étaient du domaine de l'Empire, et qui n'étaient pas comprises entre celles dont Alexis faisait donation à Boëmond, selon qu'elles seraient spécifiées dans le présent acte. Boëmond prenait pour garants de ses promesses les habitants des pays et des villes que l'empereur lui concédait; il s'obligeait à leur faire jurer qu'ils seraient fidèles à l'em-

peceur, et qu'en cas de forfaiture de la part de Boëmond, ils lui donneraient un répit de quarante jours pour amender sa faute; lequel expiré, s'il persistait, ils renonceraient à la foi jurée à Boëmond, et passeraient immédiatement sous la main de l'empereur, pour lui être attachés aux mêmes conditions et obligations que Boëmond. Les vassaux de Boëmond, qui se trouvaient actuellement dans son armée, devaient sur-le-champ faire le serment à l'empereur, et ceux qui étaient demeurés en Orient le prêter entre les mains du commissaire que l'empereur enverrait à Antioche pour cet effet. Les pays qu'Alexis donnait en Orient à Boëmond étaient les villes d'Antioche, de Saint-Élie, de Borzé, de Shizar, qui est l'ancienne Larisse, sur l'Oronte, d'Artach, de Tolukh, de Germanicie, les districts de Pagres, de Palaza, de Zumé, avec leurs dépendances, le mont Maurus avec les forts et les plaines d'alentour, excepté ce qui appartenait aux princes d'Arménie, sujets de l'Empire. Mais la concession de tous ces lieux ne s'étendait qu'à la vie de Boëmond, qui n'en était qu'usufruitier : après sa mort, ils devaient revenir à l'Empire. Boëmond s'engageait de plus à ne point établir de patriarche latin dans Antioche, mais à recevoir celui que l'empereur y enverrait, qui ferait les ordinations et les autres fonctions hiérarchiques selon le rit de l'église grecque. L'empereur avait détaché du duché d'Antioche toute la Cilicie, à l'orient du Cydnus, et de plus, une partie de la Syrie, qui comprenait Laodicée, Gabala, Balanée, Marathus, Antarade et Antarte; Boëmond déclare qu'il ne prétend rien sur tous ces lieux, et qu'il se contente du domaine renfermé entre les bornes marquées

par l'empereur, pour en jouir pendant sa vie ; qu'il enjoindra, par son testament, à ses héritiers, de s'en dessaisir aussitôt après sa mort, et de le remettre à l'Empire sans exiger aucun remplacement. L'acte fait ensuite mention de plusieurs lieux que l'empereur veut bien donner à Boëmond, tant dans la Syrie citérieure que dans la Mésopotamie, en dédommagement des pays qu'il avait démembrés du duché d'Antioche. L'empereur s'engage encore à payer à Boëmond une pension annuelle de deux cents livres d'or. Il se rencontre ensuite dans cet acte un article qui détruit deux articles précédents, par l'un desquels il est dit, que Boëmond ne possédera Antioche, et les autres lieux qui lui sont cédés, qu'à titre d'usufruit, et qu'après sa mort ces domaines reviendront à l'Empire ; et par l'autre, qu'il ne possédera qu'une partie du duché d'Antioche. Ici, au contraire, il est marqué que Boëmond possédera le duché d'Antioche en entier, avec toutes ses dépendances, et qu'il pourra en transmettre la propriété à ses héritiers, à condition qu'ils feront comme lui hommage à l'empereur. M. du Cange remarque cette contradiction sans la lever, et la difficulté est considérable. Ne pourrait-on pas dire qu'il y a ici deux actes confondus en un seul ; que la transaction que nous venons de rapporter fort au long fut la première proposée par Alexis, et que Boëmond, ne l'ayant pas acceptée, ou ayant ensuite obtenu qu'elle fût réformée, les deux articles en question furent corrigés ; ce qu'Anne Comnène ou plutôt ses copistes n'ayant pas observé, ils auront confondu les articles proposés et rejetés d'abord, ou réformés dans la suite, avec la correction qui y fut apposée ? En effet, le duché d'Antioche passa

aux héritiers de Boëmond, et l'on ne voit pas que les successeurs d'Alexis en aient contesté la possession, quoiqu'ils s'en regardassent toujours comme seigneurs suzerains. Mais cette supériorité se réduisait à être honorablement reçus dans Antioche, lorsqu'ils jugeaient à propos d'y venir, sans qu'on les laissât exercer aucun droit, ni jouir d'aucun autre privilège. L'acte est daté du mois de septembre de l'an 1108. Il se termine par des serments de Boëmond sur les saints évangiles, sur la croix, sur les autres instruments de la passion du Sauveur. Il est signé d'un grand nombre de seigneurs de part et d'autre, entre lesquels est Maur, évêque d'Amalphi, envoyé par le pape à l'empereur en qualité de légat. S'il est difficile de croire que Boëmond ait signé et juré cet acte, sans avoir aucun dessein de l'accomplir, le contraire n'est pas plus aisé à concevoir, et la chose devient au moins problématique par la conduite postérieure de ce prince.

Boëmond reçut d'Alexis la dignité de sébaste, avec des présents considérables en or, en argent, en étoffes précieuses, et retourna dans la Pouille sans en faire part aux seigneurs qui avaient partagé avec lui les travaux et les dangers d'un si long siège. Il se contenta, avant son départ, de stipuler en leur faveur *qu'Alexis leur donnerait des quartiers d'hiver, qu'il leur fournirait abondamment les provisions nécessaires, et qu'après l'hiver, il leur laisserait la liberté de se retirer où ils voudraient*. L'empereur fit accompagner Boëmond jusqu'à l'embarquement, par Euphorbène, qu'il chargea aussi d'avoir soin des Latins qui restaient en Grèce, de les distribuer dans des quartiers commodes pour la santé et la sûreté, et de veiller à leur conservation.

LIV.  
Départ et  
mort de  
Boëmond.

Après avoir donné ces ordres, qui lui font d'autant plus d'honneur que les Latins avaient voulu lui faire plus de mal, il reprit le chemin de Constantinople. L'hiver étant passé, les seigneurs de l'armée de Boëmond qui s'étaient croisés pour le voyage de la Terre-Sainte, demandèrent à l'empereur la liberté de traverser ses états et de passer à Jérusalem. Non-seulement ils l'obtinrent, ils reçurent même d'Alexis des présents qui les dédommagèrent de l'avarice de Boëmond. Ce prince, de retour en Pouille, après avoir passé deux ans à régler les affaires de ses états d'Italie, se disposait à porter de nouveau la guerre en Grèce, et avait déjà une flotte équipée, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut au commencement de mars de l'an 1111, laissant un fils de même nom que lui, qui n'avait encore que quatre ans, sous la tutelle de sa mère Constance et de son cousin Tancrède. Ce qui marque bien à quel point les Latins portaient la prévention contre l'empereur Alexis, c'est que plusieurs de leurs historiens ont avancé que ce prince n'avait laissé partir Boëmond qu'après lui avoir préparé la mort par un poison lent; et pour rendre cette calomnie plus vraisemblable, ils le font mourir six mois après son départ. Mais ces faits, controuvés par la haine, sont démentis par les monuments les plus authentiques.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

---

## LIVRE LXXXV.

**I.** Rétablissement d'Adramytte. **II.** Défaite d'Assan. **III.** Bertrand, fils du comte Raymond, fait hommage à Alexis. **IV.** Hérésie des Bogomiles. **V.** Alexis démasque Basile, chef des Bogomiles. **VI.** Ruse d'Alexis pour reconnaître les vrais hérétiques. **VII.** Punition de Basile. **VIII.** Mort du patriarche Nicolas. **IX.** Alexis se brouille avec Tancrède. **X.** Il détache de Tancrède le comte de Tripoli. **XI.** Il ne peut gagner le roi de Jérusalem. **XII.** Butumite trompé à Tripoli. **XIII.** Alexis dans la Chersonèse. **XIV.** Paix avec Saïsan. **XV.** Nouvelle guerre contre les Turks. **XVI.** Défaite et prise de Camyze. **XVII.** Défaite des Turks. **XVIII.** Autre défaite. **XIX.** Occupations d'Alexis pendant la paix. **XX.** Il travaille à la conversion des Pauliciens. **XXI.** Les Turks recommencent la guerre. **XXII.** Départ et premiers succès d'Alexis. **XXIII.** Mouvements de l'empereur. **XXIV.** Alexis à Nicomédie. **XXV.** Alexis marche à l'ennemi. **XXVI.** Diverses expéditions. **XXVII.** L'empereur court au secours de Bardas. **XXVIII.** Retour de l'empereur. **XXIX.** Défaite de Saïsan. **XXX.** Attaque nocturne inutile. **XXXI.** Saïsan demande la paix. **XXXII.** Arrivée de l'empereur à Constantinople. **XXXIII.** Magnifique hôpital établi par Alexis. **XXXIV.** Réforme de plusieurs abus. **XXXV.** Dernière maladie d'Alexis. **XXXVI.** L'impératrice veut faire tomber la couronne à Bryenne. **XXXVII.** Jean s'assure de l'Empire. **XXXVIII.** Il se rend maître du palais. **XXXIX.** Mort d'Alexis. **XL.** Résultat de son règne.

---

## ALEXIS.

**AN 1109.** **L**A sage conduite d'Alexis l'avait enfin délivré de son plus redoutable ennemi ; Boëmond, qui n'aspirait à rien moins qu'à la couronne impériale, arrêté dès le premier pas, ne remportait en Italie que la qualité de vassal de l'Empire. Les Turks, attaqués par toutes les forces de l'Occident, ne songeaient qu'à défendre leurs conquêtes, sans en entreprendre de nouvelles. Dans cet intervalle de repos, l'empereur occupa son activité naturelle à remédier aux maux qu'avaient causés tant de guerres. Sur la côte maritime, depuis Adramytte jusqu'à Attalie, qui faisait la borne des conquêtes des Turks, tout était couvert de ruines. Ces villes autrefois riches et florissantes, pillées, brûlées, presque entièrement détruites par les Turks et surtout par Zakhas, ne servaient plus que de repaires aux bêtes féroces, ou de retraite à quelques brigands plus féroces que les bêtes mêmes. Les habitants fugitifs s'étaient dispersés dans les lieux les plus inaccessibles. Alexis résolut de les rappeler, et de rétablir leurs anciennes demeures. Pour accomplir ce dessein, il avait besoin d'un homme aussi actif que prudent, assez respectable par sa naissance et par sa vertu pour inspirer de la confiance à ceux qu'on rappelait, assez courageux pour repousser les Turks, s'ils venaient troubler ses travaux. Toutes ces qualités se trouvaient réunies dans Eumathius Philocale, qui, sans être guerrier, avait une parfaite connaissance de toutes les opérations militaires, et était capable de les diriger

2.  
 Rétablisse-  
 ment d'A-  
 dramytte.  
 Ann. Comm.  
 l. 14.

plus sûrement que les plus vaillants capitaines. Il avait réussi dans les commissions les plus difficiles; il demandait celle-ci, et n'eut pas de peine à l'obtenir. L'empereur, en lui donnant un grand corps de troupes, lui recommanda de ne rien hasarder, mais de se conduire en tout selon sa prudence ordinaire. Philocale traversa le détroit d'Abyde, et commença par le rétablissement d'Adramytte. Cette ville, autrefois très-peuplée, située au fond d'un golfe vis-à-vis de Lesbos, dans un territoire fertile, avait été tellement ruinée par Zakhas, qu'elle n'offrait plus que de misérables débris épars sur les bords du golfe. A cette vue, Philocale ne put retenir ses larmes; il travaille avec la plus grande ardeur; les murs se relèvent, les édifices reprennent leur forme; on rappelle de toutes parts les habitants que le fer et la faim avaient épargnés; et pour remplacer les morts, et rendre à la ville son ancienne population, on y établit une nombreuse jeunesse, qu'on rassemble des contrées voisines. En peu de temps, Adramytte recouvre sa première splendeur. Les Turks en prennent l'alarme; ils s'avancent jusqu'à Lampé, qui n'en était pas éloignée. Philocale fait marcher un gros détachement, qui leur était supérieur en nombre. Ils sont défaits à la première rencontre: mais les vainqueurs, enivrés de leur succès, s'abandonnent à une rage inhumaine. Les Turks étaient suivis de leurs femmes et de leurs enfants: les Grecs égorgent les femmes, et par un divertissement plus que barbare ils jettent les enfants dans des chaudières bouillantes. Couverts de sang, ils viennent rejoindre Philocale, qui, né avec des sentiments plus humains, ne les reçoit qu'avec horreur.



II.  
Défaite  
d'Assan.

Une si affreuse victoire fit à l'Empire tout le mal qu'aurait pu causer une sanglante défaite : elle fit avorter le dessein aussi utile que glorieux de relever les cités détruites. Il ne fallut plus songer qu'à se défendre contre le juste ressentiment des Turks. Ceux qui avaient échappé du carnage, se couvrant d'habits de deuil, courant d'une ville à l'autre, dans l'extérieur le plus propre à émouvoir la compassion, gémissant, s'arrachant la barbe et les cheveux, racontant avec des cris lamentables les horribles cruautés de leurs vainqueurs, répandent partout la rage dont ils sont possédés. Assan, émir de Cappadoce, homme violent et superbe, ne respirant que vengeance, se met à la tête de vingt-quatre mille hommes, et va chercher Philocale. Celui-ci, prévoyant l'orage, avait quitte les bords de la mer, où il n'y avait nulle place de défense, et s'était retiré à Philadelphie. Instruit par ses coureurs de l'approche d'Assan, qu'il n'était pas en état de combattre en pleine campagne, il fait fermer les portes de la ville et publier une défense de se montrer sur le rempart, et de faire aucun bruit qui pût être entendu des ennemis. Son dessein était d'inspirer aux Turks du mépris pour lui-même et de la confiance en leurs forces, et il y réussit. Assan étant resté trois jours devant la ville, sans voir paraître personne, sans entendre aucun mouvement, se persuada qu'il n'avait affaire qu'à une poignée de misérables, demi-morts de crainte, et qu'il n'avait besoin d'aucune précaution. Quoique la place fût très-forte, il l'aurait attaquée sur-le-champ, s'il avait été pourvu des machines nécessaires. A ce défaut, il croit pouvoir sans aucun risque piller et brûler tout le pays d'alentour. Il divise son armée en

trois corps, en envoie un du côté de Sardes, un autre vers Smyrne; le troisième vers Pergame, avec ordre d'user des plus cruelles représailles. Il se met à la tête d'un des trois. Philocale lui voyant faire de lui-même, en divisant ses forces, ce qu'il aurait désiré davantage pour l'affaiblir, se hâta de profiter de cette imprudence. Dès qu'il jugea que les trois corps de troupes étaient assez écartés l'un de l'autre pour ne pouvoir se secourir, il se mit avec tous ses gens à la poursuite de celui qui tenait la route de Sardes. Il l'atteint et le taille en pièces. Il prend ensuite le chemin de Smyrne; il trouva de ce côté-là un peu plus de résistance, parce que les Turks échappés de la première défaite étaient venus avertir leurs camarades. On combattit; mais la victoire se déclara bientôt pour les Grecs, et ceux qui ne furent pas massacrés ou précipités dans le fleuve voisin, furent faits prisonniers. Ce double succès donnait aux Grecs du courage et des ailes pour rejoindre le troisième corps, qui allait à Pergame. Mais après une assez longue course, désespérant de l'atteindre, ils retournèrent à Philadelphie, où Philocale les combla de louanges, et récompensa libéralement ceux qui s'étaient distingués dans cette rapide expédition.

Le comte Raymond était mort dès l'an 1105, devant Tripoli de Syrie, et son neveu Guillaume Jourdain continuait depuis quatre ans de tenir la ville bloquée, lorsque Bertrand, fils de Raymond, ayant levé des troupes dans son comté de Toulouse, et s'étant joint à une flotte génoise, aborda en Grèce. Sur le refus qu'on fit de lui vendre des vivres, il enleva par force les provisions dont il avait besoin pour la subsistance de ses troupes. Alexis, qui avait reçu du père des ser-

III.

Bertrand,  
fils du comte  
Raymond,  
fait hom-  
mage à  
Alexis.

Guill. Tyr.  
l. 11, c. 2, 9,  
10.

Albert. Aq.  
l. 11.

Fulch. Carn.  
l. 2.  
Elmacin.

Abou'lfaradj.  
[Tchamteh.  
III, 29.]

vices signalés, voulut éviter toute querelle avec le fils. Il envoya ordre de lui ouvrir tous les marchés; il l'invita même par une lettre obligeante à venir à sa cour, lui promettant une grande somme d'argent, s'il voulait, à l'exemple de son père, lui prêter serment de fidélité. Bertrand y consentit, et l'empereur tint parole. Le prince, comblé de présents et accompagné de la flotte génoise, passa à Tripoli, qui se rendit à lui cette même année, après avoir soutenu un blocus de dix ans. Il prit possession de cette place importante, avec le titre de comte de Tripoli, que les croisés lui accordèrent, et qui passa à ses successeurs. L'année suivante, il aida Baudouin, roi de Jérusalem, à faire la conquête de Baruth; et ce qui arriva dans la prise de cette ville, augmenta le soupçon déjà conçu contre Alexis, qu'il entretenait des intelligences avec les Musulmans. L'émir de Baruth, se voyant près d'être forcé, s'enfuit la nuit dans l'île de Chypre, qui appartenait à l'Empire, et les habitants, avant que de se rendre, y firent secrètement transporter toutes leurs richesses.

[ En l'année 1109, les comtes Josselin et Baudouin voulurent s'emparer de la ville de Harran, qui appartenait aux Seldjoukides. Accompagnés d'Apelasat, prince arménien de Taron, qui avait aidé Basile-le-Voleur, l'année précédente, dans les guerres contre Taphar, ils arrivent sur le territoire de cette ville, non loin d'Édesse: tout-à-coup ils sont surpris par un corps de Persans, et prennent la fuite. Apelasat, resté seul sur le champ de bataille, fit tête à l'ennemi, et le tailla en pièces. Mais Mamtout ou Mamdoun, émir de Moussoul, et maître de Harran, voulut venger l'honneur de ses armes, en s'emparant d'Édesse. Il

mit le siège devant la ville, et lui fit éprouver toutes les horreurs de la plus cruelle famine. Les habitants qui cherchaient à s'échapper tombaient sous le fer des ennemis : le désespoir était à son comble. Tous les princes latins de la Palestine se réunirent pour sauver Baudouin ; Basile-le-Voleur prit part lui-même à cette expédition. A cette nouvelle, Mamtout se retire sur Harran. De son côté, Tancrede fut rappelé vers Antioche, par une invasion d'autres Barbares, et les autres princes latins le suivirent dans sa retraite. Par malheur pour Édesse, un traître avertit Mamtout de leur départ, et ce farouche émir, revenant sur ses pas, livra tout le pays à la fureur de ses troupes, et fit un tel carnage des habitants que les flots de leur sang allèrent grossir ceux de l'Euphrate, au dire des historiens arméniens. Cette année offrit d'ailleurs le sanglant spectacle de mille guerres affreuses, dont l'Asie fut le théâtre, des Tharthars contre les Persans, des Arabes contre les uns et les autres, des Arméniens contre les Grecs, de ceux-ci contre les Barbares, et des princes latins entre eux aussi bien que contre les ennemis de toutes nations dont ils étaient environnés. On eût dit que tous les peuples et leurs chefs rivalisaient de rage et de dévastations. Les Persans vinrent encore en 1110 dans les états de Thoros, et après eux des nuées de Tharthars, contre lesquels il eut à soutenir de sanglants combats. Sa bravoure prodigieuse, et celle de son frère Léon, les rendirent toujours victorieux. Vaincus de ce côté, les Tharthars allèrent attaquer le petit fort de Dzophk, dans la Mésopotamie arménienne, appartenant au prince Apirat. Celui-ci leur livra bataille et les vainquit complè-

tement. Rentré dans sa citadelle, il s'entend appeler par un Arménien, qui venait de tuer auprès des portes quelques ennemis qu'il y avait rencontrés. Apirat veut regarder, par-dessus la muraille, qui a prononcé son nom, et se présente sans bouclier. Alors un archer ennemi, caché non loin de là, lui décoche une flèche, et le tue. Cet Apirat était neveu de ce Grégoire Magistros dont on a tant parlé sous le règne de Basile II, et fut père de Nersès-le-Gracieux, le plus élégant des auteurs arméniens. Basile-le-Voleur mourut l'année suivante, <sup>1</sup> 1112. ]B.

AN 1110.  
 IV.  
 Hérésie des  
 Bogomiles.  
 Ann. Comn.  
 l. 15.  
 Zon. t. 2, p.  
 300, 301.  
 Baronius.

Il y avait long-temps qu'une nouvelle secte de manichéens répandait sourdement le poison d'une détestable hérésie. Leur chef Basile, Bulgare de nation, devait être fort avancé en âge, s'il est vrai, comme le dit Zonaras, qu'il eût été quinze ans à former le système de ses rêveries, et cinquante ans à les débiter. Il niait la Trinité, rejetait les livres de Moïse, donnait à Dieu la figure humaine. Il prétendait que le monde avait été créé par les mauvais anges; que l'archange Michel s'était incarné. Il était iconoclaste, détestait la croix, le baptême, le sacrifice de la messe. Il n'admettait d'autre résurrection que la pénitence et la vie évangélique. Selon lui, tous ses sectateurs concevaient le Verbe divin et l'enfantaient, comme la Vierge l'avait

<sup>1</sup> La même année 506 (1112), dit Abou'lfaradj, mourut Basile-le-Voleur, Arménien, maître des portes ou défilés du pays du fils de Léon. Les états de Basile commandaient en effet les défilés de la Cilicie, et la Cilicie arménienne porta le nom de pays du fils de Léon; mais ce

fut plus tard, après le règne du prince Rouménien Léon I<sup>er</sup>. C'est par anachronisme d'expression qu'Abou'lfaradj et Abou'lféda emploient ce terme à propos de la mort de Basile. On a vu plus haut que la Cilicie s'appelait à cette époque la terre de Thoros.—B.

conçu et enfanté; l'humanité de Jésus-Christ n'avait été qu'une fausse apparence. Je laisse aux historiens ecclésiastiques le détail de ses autres erreurs, aussi absurdes qu'impies. Sa secte prenait le nom de Bogomiles, ce qui, dans la langue slavonnie, qu'on parlait en Bulgarie, signifiait, *ceux qui implorent la miséricorde de Dieu*, parce qu'ils murmuraient toujours quelque prière. L'hérésiarque, médecin de profession, mais vêtu en moine, suivi de douze fanatiques qu'il nommait ses apôtres, déguisait la dissolution de ses mœurs sous l'extérieur le plus recueilli et le plus austère, d'autant plus difficile à démasquer, qu'il avait pour maxime de désavouer sa doctrine dès qu'il y avait quelque risque à la découvrir. Les précautions qu'il prenait pour la cacher l'avaient tenue longtemps secrète : c'était un serpent qui rampait dans les ténèbres, et il avait infecté grand nombre de personnes avant que d'être connu. Mais ayant eu la vanité d'admettre des femmes au nombre de ses prosélytes, ses erreurs éclatèrent bientôt, et la nouvelle théologie faisait grand bruit à Constantinople.

L'empereur, qui se piquait de doctrine, voulut s'en instruire par lui-même et en arrêter les progrès. Il se fit amener plusieurs Bogomiles, qui lui déclarèrent que leur chef était Basile. Mais comme ils s'en tenaient là, sans vouloir satisfaire aux autres questions, il en fit mettre un à la torture, et apprit par ce moyen quel était ce Basile, où il résidait, ce que c'était que ses douze apôtres. Il fit aussitôt enlever Basile, dont l'air pénitent et mortifié lui fit comprendre qu'il n'en tirerait rien par autorité ni par menaces, et que, pour convaincre cet imposteur, il fallait user d'artifice. C'était une voie

v.  
Alexis dé-  
masque Ba-  
sile, chef des  
Bogomiles.

qui n'était pas étrangère à Alexis. Il reçoit Basile comme un prophète, avec le plus profond respect, le fait asseoir à côté de lui, l'admèt à sa table, et lui témoigne le plus grand desir de s'initier dans ses mystères. Il lui demande la permission d'admettre à ses instructions son frère le sébastocrator, qui brûle d'envie d'être son disciple. Le rusé imposteur ne se livre pas d'abord, il s'enveloppe dans ses déguisements ordinaires, et ne dévoile que la surface de ses erreurs. Mais enfin, séduit par les louanges des deux princes et par les apparences d'une aveugle docilité, flatté d'une si glorieuse conquête, il consent à ne rien dissimuler. Alexis et Isaac choisissent pour la révélation de tant de secrets le lieu le plus reculé du palais, où ils font cacher un secrétaire, avec ordre de mettre exactement par écrit toutes les paroles qui sortiraient de la bouche de Basile. Celui-ci, encouragé par l'approbation des princes, qui semblaient dévorer ses leçons, vomit sans feinte tous ses blasphêmes contre l'incarnation du Verbe, contre l'eucharistie, contre les églises des chrétiens, qu'il appelait des temples d'idolâtres et les palais des démons. Pendant qu'il triomphait d'étaler tant d'impiétés, Alexis lève le masque, et quittant le rôle de catéchumène, il ouvre les portes au patriarche Nicolas, aux principaux du clergé et du sénat, qui s'étaient rendus sans bruit dans une salle voisine. Ils entrent avec la garde impériale. L'empereur fait lire à haute voix toutes les horreurs que Basile venait de débiter. L'hérésiarque se voyant pris sur le fait, cherche sa ressource dans l'impudence; il entreprend de justifier ses dogmes, et proteste que pour les soutenir, il est prêt à souffrir la mort la plus

cruelle. C'était un des articles de foi des Bogomiles, qu'ils n'avaient rien à craindre des plus rigoureux supplices, et que, fussent-ils au milieu des flammes, les anges s'empresseraient de les en délivrer, comme les trois enfants de la fournaise de Babylone. Entêté de cette folle opinion, dont il était l'auteur, mais qu'il s'était persuadée à lui-même, à force de la répéter à ses disciples, il recevait avec un front d'airain les injures dont l'accablaient de toutes parts non-seulement les orthodoxes, mais ceux mêmes de ses sectateurs qui voulaient se disculper en signalant leur zèle à l'outrager.

Son opiniâtreté paraissant invincible, l'empereur l'envoya en prison, d'où il le fit sortir plusieurs fois pour l'exhorter à revenir de son égarement. Voulant détruire entièrement cette secte impie, il fit rechercher tous ceux qui en étaient soupçonnés. Il s'en trouva dans Constantinople, et on en amena de toutes parts un si grand nombre, que toutes les prisons en furent remplies. C'eût été un travail infini de les interroger tous; et d'ailleurs, ce n'eût pas été un moyen de reconnaître les vrais coupables, puisqu'ils étaient instruits à désavouer leur croyance. Alexis, qui ne faisait guère rien d'important sans quelque mélange de ruse, en fit encore usage dans cette occasion, pour distinguer en un moment, d'avec les hérétiques obstinés, ceux qui étaient faussement accusés ou peu affermis dans l'erreur. Aux deux extrémités d'une des plus vastes places de Constantinople il fit élever deux grands bûchers, devant l'un desquels fut plantée une croix. Ensuite, accompagné d'un grand cortège d'ecclésiastiques et de sénateurs, il vint se placer sur un trône, et fit amener dans la place tous les Bogomiles enfermés dans les prisons. Lorsqu'ils

vi.  
Ruse  
d'Alexis  
pour reconnaître les  
vrais Bogomiles.



foront rassemblés devant lui, il fait allumer les deux bûchers, et élevant la voix : « Je vous crois tous coupables, s'écria-t-il. Dans une hérésie si monstrueuse, c'est mériter le feu que d'en être soupçonné. Cependant j'ai voulu faire distinction des obstinés et de ceux qui n'ont d'autre crime que d'avoir donné lieu à l'accusation. Que ceux qui ne sont pas attachés à l'hérésie ou qui s'en repentent, meurent sous les bras de la sainte croix. Ce bûcher les préservera des flammes de l'enfer, qu'ils ont méritées du moins par leur imprudence. Il vaut mieux pour eux mourir innocents, que vivre flétris d'un si horrible soupçon. Au contraire, que les ennemis de la croix soient jetés dans l'autre bûcher. » A ces mots, les soldats qui environnaient ces misérables se mettent en devoir d'exécuter cet ordre cruel. Le peuple qui assistait en foule à cet affreux spectacle, est saisi d'effroi, et murmure contre l'injustice d'une sentence qui confond l'innocent avec le coupable. Les condamnés se séparent; les uns s'approchent de la croix et veulent mourir à l'abri de ce signe de salut, les autres s'en éloignent avec horreur, et se déterminent à périr hors de sa vue. Alors Alexis se levant : *C'est assez*, dit-il; et s'adressant aux premiers, *je vous pardonne et vous rends la liberté; éloignez-vous toute votre vie de ces méchants, comme vous vous en êtes écartés tout à l'heure.* Il ordonne de renfermer les autres, et leur envoie des missionnaires pour les catéchiser et les convertir: il prit même la peine d'en faire venir plusieurs, qu'il instruisait lui-même, et dont il combattait les erreurs. Quelques-uns ouvrirent les yeux, les autres demeurèrent obstinés et moururent dans les prisons. Il pensait

que les supplices des hérétiques ne sont propres qu'à en multiplier la race; qu'étant jusqu'au dernier soupir capables de conversion, il faudrait plutôt prolonger leur vie, que de précipiter leur damnation en l'abrégeant, et qu'il suffisait de les mettre hors d'état de corrompre les autres hommes par la contagion de leur hérésie. Mais il pensait aussi qu'un hérésiarque n'était digne d'aucune grace, et que le chef d'une révolte contre Dieu ne méritait que le sort des mauvais anges. Il livra donc Basile au tribunal ecclésiastique.

Le patriarche Nicolas, à la tête d'un grand synode d'évêques, de prêtres et de moines, après l'avoir interrogé, le trouvant endurci et opiniâtre, prononça sa sentence de condamnation. L'empereur l'ayant inutilement exhorté, sollicité même avec instance, se déterminua enfin à le punir. Il fit allumer à un bout de l'hippodrome un bûcher fort élevé, et planter une croix à l'autre extrémité. On amène Basile, au milieu d'une foule de peuple qui remplissait tous les degrés dont cette place était environnée. On lui donne le choix de renouer à son erreur en rendant hommage à la croix, ou de périr dans les flammes. Basile, reconnaissant, entre les spectateurs, plusieurs de ses anciens disciples, faisait parade d'intrépidité : il regardait le bûcher d'un air moqueur, et invitait les assistants à considérer l'armée des anges qui allaient descendre du ciel et l'enlever du milieu des feux. Cependant, lorsqu'il vit de plus près les flammes, qui s'élevaient aussi haut que l'obélisque de l'hippodrome, et qu'il en sentit l'ardeur, il commença à trembler de tous ses membres, se pliant et se redressant tour à tour, battant des mains, se frappant la cuisse, tournant les yeux en arrière;

VII.  
Punition de  
Basile.

mais dès qu'il apercevait la croix, il les retournait vers le bûcher, ayant plus d'horreur de la croix que du supplice. L'empereur voulut profiter de son effroi pour amollir la dureté de son cœur; il lui fit encore promettre sa grace, si dans ce moment terrible il abjurait ses erreurs. Mais Basile, comme hors de sens, était sourd à ces instances salutaires, levant quelquefois la face vers le ciel, comme attendant les anges qui devaient le secourir. On lui arracha son manteau, qu'on jeta au feu; et quoiqu'il eût été consumé aussitôt, l'illusion de ce malheureux était si étrange, qu'il s'écria: *Peuple, le voyez-vous qui s'envole au ciel, sans avoir reçu aucune atteinte.* Cette extravagance ôtant à l'empereur toute espérance, il le fit jeter dans les flammes, qui le dévorèrent en un instant. Comme on avait tiré de prison ses sectateurs pour les rendre témoins du supplice, le peuple demandait à grands cris qu'on les traitât comme leur maître. Quelques assistants même, emportés par un zèle furieux, mettaient déjà la main sur eux et les traînaient au bûcher. L'empereur arrêta cette violence, et les fit reconduire dans leurs prisons, où il ne cessa de leur fournir libéralement tout ce qui est nécessaire à la vie. Pour étouffer cette erreur, il fit composer par un moine fort savant, nommé Euthymius Zygabène, un ouvrage dans lequel, après une réfutation de toutes les hérésies depuis le commencement de l'église, l'auteur combat celle des Bogomiles. Ce livre, sous le titre de *Panoplie dogmatique*, s'est conservé jusqu'à nos jours.

AN 1111.

VIII.  
Mort du  
patriarche  
Nicolas.

Le patriarche Nicolas ne survécut pas long-temps à la condamnation de Basile. Il mourut l'année suivante dans une grande vieillesse, après 27 ans de patriarchat.

L'empereur l'honora de magnifiques funérailles, et lui donna pour successeur Jean le Hiéromnémon. C'était une des dignités de l'église de Constantinople. On le nommait aussi Jean de Chalcédoine, parce qu'il avait long-temps vécu dans cette ville, dont son oncle paternel était évêque. Il tint le siège de Constantinople 23 ans. Il était fort versé dans les lettres sacrées et profanes. Ce fut l'empereur qui le nomma et l'intronisa lui-même dans l'église de Sainte-Sophie.

La mort de Boëmond, arrivée au mois de février de cette année 1111, avait prévenu l'exécution du dessein qu'il avait formé de repasser en Illyrie, pour effacer avec le sang le traité peu honorable que la peste, la famine, et l'habileté d'Alexis, l'avaient contraint d'accepter. Il ne laissait qu'un fils âgé de quatre ans, sous la tutelle de sa mère Constance. Mais son cousin Tancrede, qui l'avait secondé dans tous ses exploits, se mit en devoir de conserver au pupille la principauté d'Antioche, dont Boëmond lui avait confié la défense, lorsqu'il était parti pour l'Italie. L'empereur ne comptait plus sur la validité de l'acte qu'il avait fait signer à Boëmond, devant Durazzo, et le prince de Tarente l'ayant déjà violé par ses préparatifs de guerre, Alexis n'avait garde de penser que le fier Tancrede y serait plus fidèle. Il espéra cependant quelque succès de sa supériorité dans les négociations. Il lui envoya des députés, qui, sans faire une mention expresse du nouveau traité, plus capable de révolter une ame hautaine que de la faire plier, lui représentèrent en général, *que les Franks se déshonoraient par leur peu de scrupule à tenir leur parole ; qu'en conséquence du serment fait à Constantinople, et renouvelé plus*

ix.  
Alexis se  
brouille  
avec  
Tancrede.  
Ann. l. 14.  
Albert. Aq.  
l. 10.

*d'une fois, l'Empire devoit avoir sa part dans leurs conquêtes; que tant de services rendus par l'empereur, tant de dépenses pour faire subsister leurs armées, tant de troupes sacrifiées pour les aider dans leurs expéditions, lui donnaient encore un nouveau droit à ce partage; qu'il ne refusait pas de les récompenser des peines qu'ils prenaient à retirer des mains des Turks et des Sarrasins l'ancien domaine de sa couronne: mais quel nom pouvait-on donner à des gens qui n'arrachaient à des brigands ce qu'ils avaient enlevé, que pour en jouir eux-mêmes? que ces usurpations étaient autant d'insultes; et qu'il ne pouvait, sans trahir son devoir et son honneur, les laisser impunément se revêtir des dépouilles de l'Empire. Tancrede avait de quoi répondre, mais ce guerrier impatient, ennemi des apologies, daigna à peine écouter les députés, et les congédia avec mépris.*

x.  
Il détache  
de Tancrede  
le comte de  
Tripoli.

Alexis, indigné de cet accueil outrageant, fut d'abord tenté d'aller droit à Antioche s'en venger par les armes; mais, suivant sa coutume de ne pas s'en rapporter à ses premiers mouvements, il assembla ses principaux officiers et les sénateurs, pour leur demander conseil. Tous furent d'avis *de ne pas exposer sans précaution l'honneur de l'Empire; qu'il était de la prudence de n'attaquer Tancrede que quand on serait sûr de l'écraser; qu'il fallait auparavant détacher de lui les princes ses alliés, ce qui ne serait pas impossible, sa fierté brutale étant odieuse à tous les croisés; que si le comte de Tripoli, si le roi de Jérusalem consentaient à l'abandonner, on pourrait alors le combattre avec succès; qu'autrement il serait*

*dangeroux d'irriter ce lion féroce, qui serait encore puissamment secouru.* L'empereur se rendit à ces raisons ; il chargea Manuel Butumite de cette négociation auprès des deux princes, et lui donna ses instructions. Comme il savait que l'argent était le moyen le plus efficace de persuader les princes francs, Manuel devait d'abord aller en Cypre avec un ordre à Philocala, qui en était le gouverneur, de lui fournir les vaisseaux et les sommes dont il aurait besoin. Il devait ensuite se transporter d'abord à Tripoli, pour remettre au comte Bertrand les dépêches d'Alexis : elles contenaient les assurances de la plus vive amitié ; il lui rappelait l'union intime qu'il avait entretenue avec son père, dont l'attachement aux intérêts de l'Empire ne s'était jamais démenti ; qu'il se flattait que le fils de Raymond avait hérité de sa bonne foi ainsi que de ses autres qualités héroïques, que c'était l'occasion d'en donner des preuves ; que l'empereur avait enfin résolu de châtier l'insolence de Tancrede, qui, au mépris de Dieu et des hommes, violait les engagements les plus sacrés ; qu'il espérait que Bertrand, loin de se rendre complice des parjures de cet homme sans foi, en lui donnant du secours, contribuerait de tout son pouvoir à détacher de lui les autres princes croisés. Manuel, en conséquence de ces ordres, arrive à Tripoli avec de grandes sommes : il trouve Bertrand dans les dispositions les plus favorables. Ce prince protestait qu'il servirait l'empereur jusqu'à la mort, et qu'il n'attendait que le moment où il approcherait d'Antioche pour aller lui rendre son hommage. Le député, se croyant assuré de Bertrand, dépose son trésor entre les mains de l'évêque : Alexis l'avait ainsi

ordonné, dans la crainte que Baudouin, dont il se défiait davantage, ne se saisît de l'argent pour armer en faveur de Tancrède. C'était assez de promettre la somme et de la montrer de loin : on ne devait la délivrer qu'après l'engagement contracté et assuré par des effets.

XL.  
Il ne peut  
gagner le roi  
de Jérusa-  
lem.

Baudouin faisait alors le siège de Tyr. Dès qu'il apprit que Manuel était à Tripoli, et qu'il n'avait pas les mains vides, il l'envoya inviter avec beaucoup de civilité à se rendre à son camp. Le député y fut reçu avec de grandes marques de bienveillance. Il accompagna Baudouin, qui fut obligé de lever le siège et de se retirer à Ptolémaïde. Ce fut là que Manuel exposa sa commission au roi de Jérusalem ; et, pour le déterminer plus promptement, il voulut lui faire accroire qu'Alexis, à la tête d'une armée, était déjà à Séleucie, prêt à former le siège d'Antioche, qui n'en était éloignée que de cinq lieues. Ce mensonge maladroit réussit mal. Baudouin, mieux instruit, voyant qu'on voulait le tromper, ordonna à Manuel de le suivre à Jérusalem, où il lui donnerait une réponse décisive. Lorsqu'il y fut arrivé, il déclara qu'il fallait commencer par lui mettre entre les mains l'argent qu'Alexis lui avait destiné. Il s'éleva sur ce sujet une grande contestation entre le roi et le député. Celui-ci refusait de se dessaisir de l'argent, avant que Baudouin se fût mis en devoir de servir l'empereur dans l'expédition d'Antioche : le roi tenait à injure ce défaut de confiance, et prétendait que sa parole valait bien la somme promise. Ce débat, prolongé jusqu'à l'année suivante, n'ayant pu se terminer, Manuel reprit le chemin de Tripoli.

AN XLII.

XII.  
Butumite  
trompé à  
Tripoli.

La négociation ayant échoué, il s'attendait à retirer le dépôt qu'il avait confié à l'évêque ; mais il trouva

des gens aussi avides de le retenir, que Baudouin avait été empressé de s'en emparer. Bertrand était mort le 21 avril, et laissait son fils Pons en bas âge. Les tuteurs du jeune prince prétendirent que Bertrand ayant pleinement satisfait aux volontés de l'empereur, cette somme, qui était le prix de la confédération, lui avait légitimement appartenu, et qu'elle faisait partie de sa succession. Le député, au contraire, soutenait que ce n'était qu'un dépôt, et que le projet de ligué ayant avorté par l'injuste chicane de Baudouin, la somme devait retourner à l'empereur, auquel elle appartenait jusqu'à l'exécution du traité proposé. Il leur représentait de quelle tache ils allaient noircir la mémoire du prince mort et l'enfance de leur pupille, s'ils lui faisaient commencer sa vie par une si lâche perfidie. Il les menaçait même d'un dommage beaucoup plus considérable que ne pouvait être le profit de cette injustice : le commerce de l'île de Cypre, d'où Tripoli tirait toutes ses subsistances, leur serait fermé, et ils allaient mourir de faim sur cet or qu'ils acquéraient par un crime. Cette dernière raison fit quelque impression sur le conseil. On avait voulu garder la somme entière ; on consentit à rendre la portion destinée à Baudouin, et à retenir la part de Bertrand, en faisant faire solennellement au jeune prince serment de fidélité à l'empereur. Manuel, forcé d'accepter cet accommodement, retourna en Cypre, où, par ordre de l'empereur, il employa tout ce qui lui restait d'argent à acheter des chevaux. S'étant ensuite remis en mer, et voulant éviter la rencontre des pirates qui infestaient l'Archipel, il débarqua en Pamphylie, et prit la route de terre jusqu'à l'Hellespont, qu'il passa pour aller



joindre l'empereur campé pour lors dans le voisinage.

XIII.  
Alexis dans  
la Chersonèse.  
Ann., l. 14.

Dès l'année précédente, pendant que Manuel travaillait à susciter des ennemis à Tanocrède, l'empereur s'était transporté au bord de l'Hellespont pour être à portée de défendre l'Empire, également menacé du côté de l'orient et de l'occident. Saisan, fils et successeur de Kilidj-Arslan, que nous avons nommé Soliman le jeune<sup>1</sup>, et qui était mort en 1106, ravageait tout le pays depuis Philadelphie jusqu'à l'Archipel. Alexis, campé en Chersonèse, avait fait passer en Troade un gros détachement, avec ordre d'avancer jusqu'en Lydie, et de couvrir ces contrées. Constantin Gabras tenait Philadelphie avec une forte garnison. Monastras commandait dans Pergame; les autres places étaient gardées par des officiers de confiance, dont l'empereur excitait la vigilance par de fréquents avis. En même temps qu'il prenait ces mesures du côté de l'Asie, il veillait à la défense des côtes de la Grèce et de la Macédoine. Il apprenait que les Pisans, les Génois et les autres puissances d'Italie faisaient de grands armements, sous prétexte d'aller porter du secours au roi de Jérusalem qui faisait le siège de Tyr, mais en effet à dessein d'exercer leurs pirateries sur les côtes de la Grèce et d'insulter les îles de la Méditerranée et de l'Archipel. Sur cet avis, il avait rassemblé ses flottes dans les ports de la Chersonèse, d'où partaient sans cesse des vaisseaux d'observation et de fortes escadres, pour garantir d'incursion le continent et les îles. Une escadre de

<sup>1</sup> Kilidj-Arslan ou Aslan, fils de Soliman, fils de Coutoulmich, Seldjoukide, qui étoit partout nommé Soliman dans l'ouvrage de Lebeau, mourut en effet en 1106, vaincu

par l'émir Deholi, près d'Édesse, et se noya dans le Khabour où il s'étoit jeté pour échapper à la poursuite de ses ennemis. Aboulfaradj. *Chr. ar.*, p. 245. — B.

cinq vaisseaux latins étant entrés dans l'Hellespont, s'avança jusqu'à la hauteur d'Abyde. Dès qu'on les eut reconnus, on leur ferma la sortie du détroit : quatre furent pris ; celui qui échappa alla instruire la flotte ennemie des sages dispositions de l'empereur, et de l'impossibilité de prendre sur lui aucun avantage. Sur ce rapport, la flotte latine rentra dans les ports d'Italie après qu'on en eut détaché un vaisseau pour aller avertir le roi de Jérusalem qu'il n'avait aucun secours à espérer des Latins, auxquels Alexis fermait tous les passages.

L'empereur se disposait à retourner à Constantinople, lorsqu'il apprit que Saïsan revenait avec des troupes plus nombreuses, et qu'il approchait de Sardes. Cette nouvelle le retint sur les bords de l'Hellespont, afin d'être prêt à passer lui-même en Asie, si les troupes qui servaient de barrière ne suffisaient pas pour arrêter l'ennemi. Il fut bientôt hors d'inquiétude. Constantin Gabras, qui gardait Philadelphie, quoique beaucoup plus faible en nombre de soldats, marcha au-devant des Barbares et les tailla en pièces. Saïsan, honteux de cette défaite, demanda la paix, qui lui fut accordée à des conditions honorables à l'Empire. Alexis, délivré de toute crainte, se retira à Gallipoli, où il fut attaqué des douleurs de la goutte qui le tourmentaient depuis long-temps par intervalles, mais dont les attaques devenaient plus vives et plus fréquentes. Dès que son mal lui permit de supporter la fatigue du voyage, il retourna à Constantinople. Il se vit délivré, à la fin de cette année, d'un dangereux ennemi. Tancrède mourut le 6 décembre, et laissa la régence des états du jeune Boëmond à son cousin Roger, fils de Richard du Principat, et petit-neveu de Robert Guiscard.

xiv.

Paix avec  
Saïsan.Ann. l. 14.  
Guill. Tyr.  
l. 11, c. 18.

AN 1113.

XV.

Nouvelle  
guerre con-  
tre les Turks.  
Ann. l. 14.  
Zon. t. 2, p.  
306.  
Glycas, p.  
335.

[Tchamitch.  
III, p. 38.]

A peine Alexis commençait à goûter quelque repos, qu'il apprit qu'une armée de cinquante mille Turks, sortie du Khorasan, venait enlever à l'Empire ce qui lui restait en Asie. Il passe le Bosphore pour aller au-devant de ce nouveau torrent, et donne rendez-vous à ses troupes au promontoire de Damalis. Elles s'y rendirent en grand nombre; mais une nouvelle attaque de goutte l'obligea de s'y arrêter plus long-temps qu'il n'avait résolu. Il n'était pas encore en état de se mettre en marche, qu'il reçut avis d'Eustache Camyze, gouverneur de Nicée, que les Turks étaient déjà en Bithynie, et qu'ils y faisaient de grands ravages. Il sort aussitôt de son lit, et se faisant mettre dans un char, car il ne pouvait encore supporter le cheval, il prend la route de Nicée, suivi de toute son armée, que l'exemple de sa constance animait d'un nouveau courage. Il arrive en trois jours dans un lieu nommé Égylle, d'où il passe par mer à Civitàt. Il y apprend que les Turks s'étaient partagés en plusieurs corps; que tout le pays, depuis Nicée jusqu'à Adramytte, toutes les côtes méridionales de la Propontide, tout le bord oriental de l'Hellespont, la Troade, la Mysie, étaient en proie à leur fureur; que Pruse, Apolloniade, Cyzique avaient été saccagées, et que le gouverneur de cette dernière ville avait honteusement pris la fuite à leur approche, sans faire aucune résistance; que les Barbares, chargés de butin, après s'être rassasiés de carnage, emmenaient un nombre infini de captifs de tout sexe et de tout âge.

XVI.

Défaite et  
prise de Ca-  
myze.

A cette triste nouvelle, Alexis envoie ordre à Camyze de se mettre aux trousses des Barbares avec cinq cents hommes, pour observer leurs mouvements et lui

en donner avis, mais d'éviter surtout d'en venir aux mains avec des ennemis si supérieurs en nombre. Camyze atteint les Turks près d'une place de Bithynie, nommée Pémanène, au-delà du mont Olympe; et, oubliant les ordres de l'empereur, n'en prenant que de sa bravoure impétueuse, il les charge avec vigueur. Les Turks s'imaginant que c'était l'avant-garde de l'armée impériale, et que l'empereur en personne allait tomber sur eux, prennent l'épouvante et s'enfuient; mais, pendant la nuit suivante, ayant appris d'un prisonnier que Camyze était seul, et qu'il n'avait que cinq cents hommes, ils retournent sur lui au point du jour, et le surprennent à leur tour occupé à partager le butin. La plus grande partie de la troupe de Camyze l'abandonne et prend la fuite. Mais ce guerrier intrépide, accompagné de quelques braves qui voulaient mourir avec lui, se bat en désespéré. Son cheval étant tombé percé de coups, il s'appuie le dos contre un arbre et abat à ses pieds tous ceux qui avancent à la portée de ses armes. Il est bientôt environné d'un monceau de morts qui lui fait une nouvelle défense; et les musulmans, aussi étonnés qu'effrayés d'une si prodigieuse valeur, s'arrêtent et le regardent sans oser approcher davantage. L'émir Mohammed, dont il était connu, voulant lui sauver la vie, fait écarter les autres, descend de cheval, et lui tendant la main : *Camyze*, lui dit-il, *je vous aimais depuis long-temps; aujourd'hui je vous admire: rendez-vous à moi; j'aurai soin de votre vie. Si vous voulez périr, réservez une si brillante valeur pour la sacrifier dans une occasion plus importante.* Camyze, qui sentait ses forces épuisées, accepte la main de l'émir, et se rend à cet ennemi généreux.

xvii.  
Défaite des  
Turks.

Les Turks payèrent bien cher ce succès, dont ils n'étaient redevables qu'à la témérité de Camyze. L'empereur ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il les alla chercher avec toutes ses troupes au-delà du mont Olympe. Il les rencontre dans une plaine bordée d'un grand marais, tout couvert de roseaux; il les attaque et les taille en pièces. La plupart se sauvent dans le marais et se plongent dans la bourbe, où il était impossible de les poursuivre. Alexis fait mettre le feu aux roseaux, et les force par ce moyen de regagner les bords, où ils trouvent l'ennemi et la mort.

xviii.  
Autre dé-  
faite.

Cependant l'émir dont Camyze était prisonnier s'était séparé de sa troupe pour aller joindre une autre bande de Turks, renforcée de Turkomans et d'autres Barbares. Dès qu'il apprend la défaite des aïas près du mont Olympe, il retourne sur ses pas et court à l'empereur, à dessein de prendre sa revanche. Alexis poursuivait alors un autre corps de troupes turques qui fuyaient devant lui. Mohammed tombe sur son arrière-garde, commandée par deux braves capitaines, Ampélas et Zipurel, qui tournent visage, et, sans considérer s'ils étaient suivis de leurs gens, vont tête baissée donner dans les escadrons ennemis. Abattus l'un après l'autre par la lance de Mohammed, ils sont achevés par ses gens, avant que leur troupe soit arrivée pour les secourir. Elle ne put que venger leur mort en tombant avec fureur sur les Turks, qui prirent la fuite. Dans ce désordre, Camyze trouva l'occasion de s'échapper. Il alla rejoindre l'empereur, qui le reçut avec joie près de Philadelphie, et l'envoya sur-le-champ à Constantinople, pour donner à l'impératrice et à toute la ville des nouvelles de ses heureux

succéda. Les Turks, battus de toutes parts, prirent le parti de la retraite, après avoir fait avec l'empereur un traité de paix, qu'ils étaient bien résolus de rompre à la première occasion. Alexis, qui ne comptait nullement sur leur bonne foi, ne laissa pas de l'accepter pour donner du repos à ses troupes, et reprit le chemin de Constantinople, où il fut reçu avec de grandes acclamations.

[ Les auteurs arméniens parlent d'un grand tremblement de terre arrivé vers cette époque, le 12 du mois de maréri, ou 19 mai, qui fit périr plus de quarante mille Turks, dans les provinces de Cilicie, à Samosate, Késoun et Marach, sur les deux rives de l'Euphrate. Lorsque nous étions ensevelis dans un profond sommeil, dit Mathieu d'Édesse, auteur contemporain, un bruit soudain éclate dans les airs, tout craque, tout s'ébranle horriblement. Les montagnes chancelent sur leur base tremblante. Il sortait du sein des montagnes, des sons affreux et inaccoutumés, comme des voix confuses d'hommes qui s'appellent, comme ces murmures et ces frémissements qui sortent des forêts qu'agite le souffle des tempêtes. La terreur inspirée par ces cris extraordinaires jetait les peuples dans le désespoir, et chacun croyait toucher au dernier jour du monde. Trente religieux furent écrasés par la chute d'une église, dans le désert de Barslats dans la Montagne-Noire; un événement semblable eut lieu près de Marach. Basile-l'Enfant, prince arménien Camsaracan de la Mésopotamie, le roi Thoros et son frère Léon s'empressèrent de réparer tant de désastres. Le prince Léon avait épousé une sœur du comte d'Édesse. Celui-ci, qui convoitait les domaines de Basile-l'Enfant, placés fort

à sa convenance, ayant mis son beau-père dans ses intérêts, attira Basile hors de sa résidence; sous prétexte de lui faire épouser une sœur de Léon, s'empara de sa personne au milieu des réjouissances du mariage, et bientôt de toutes ses possessions. Lorsqu'il se fut assuré de sa conquête, fruit d'une si horrible perfidie, il relâcha Basile, qui se retira à Constantinople. En haine des Latins, l'empereur Alexis lui fit le plus grand accueil. Sur ces entrefaites, Thoros et son frère eurent de vifs démêlés, au milieu desquels mourut Constantin, fils unique de Thoros, non sans que son oncle, désormais héritier présomptif de l'autorité royale, fût soupçonné d'avoir hâté sa mort par le poison.

L'année suivante, 1117, le comte d'Édesse enleva encore aux Arméniens deux provinces importantes. Celle de Pir, sur la gauche de l'Euphrate, au sud-ouest de Sroudj, avait pour capitale une ville du même nom, fondée dans l'origine par les rois d'Arménie, prise ensuite par les Perses, puis enlevée à leur domination par les fils de Vasac, l'oncle de Nersès-le-Gracieux. Comme la citadelle en était imprenable de vive force, Baudouin s'en rendit maître par la famine, au bout d'un an de blocus. On se rappelle ce prince arménien, qui avait tant aidé le premier Baudouin, frère de Godfrois de Bouillon, à entrer dans Édesse, et à se faire une puissance indépendante. Il était alors dans la ville d'Araventan. Le comte d'Édesse l'exila également de la ville, et le dépouilla de sa province. Aussi les auteurs arméniens, tout en faisant l'éloge de sa valeur et de ses qualités brillantes, ne peuvent s'empêcher de dire que tant de perfidie ne prouve pas un grand et solide amour de la religion. Au reste, Mathieu d'Édesse,

son sujet, observe à cet égard un silence très-significatif, et ne se permet pas d'entrer dans de longs détails.]—B.

Depuis qu'Alexis était sur le trône, il avait rarement goûté les douceurs de la paix. Toujours au milieu des orages, toujours agité, soit par des guerres, soit par des complots formés contre sa personne, il avait plus d'une fois porté envie à la tranquille sécurité dont jouissaient les derniers de ses sujets ; caprice ordinaire aux ambitieux, toujours en contradiction avec eux-mêmes, à qui la vie privée ne plaît qu'autant qu'ils la regrettent ; semblables à ces amants frivoles, gémissant sans cesse de leurs chaînes, qui leur pèsent encore moins qu'une sage liberté. Il faut cependant avouer que jamais prince ne trouva en lui-même plus de ressources pour supporter le repos. Fort instruit des lois, il prenait plaisir à rendre la justice à ses sujets ; et il mériterait à ce titre un rang entre les bons princes, s'il ne l'eût souvent sacrifiée à la faveur. Comme il avait l'esprit cultivé, la lecture occupait agréablement son loisir : il se plaisait sur tout à celle des livres saints, dont il avait fait une étude particulière. Rarement attaché aux jeux sédentaires, il ne délassait son esprit qu'en exerçant son corps. La chasse, la paume, le manège étaient ses amusements les plus ordinaires ; et lorsque la goutte commença à le tourmenter, il fit de ces exercices son principal remède. Ce fut ainsi qu'il passa presque toute l'année qui suivit la guerre précédente. Vers l'automne, il apprit que les Comans se disposaient à passer le Danube, pour faire une nouvelle irruption. Il partit de Constantinople au mois de novembre, et distribua ses troupes depuis Philippo-

AN III4.

xix.

Occupations  
d'Alexis  
pendant la  
paix.



polis et Triadize jusqu'au Danube, leur recommandant d'avoir grand soin de leurs chevaux, de les dresser à toutes les évolutions de cavalerie, et de les tenir en état de servir avec avantage, dès qu'il faudrait courir aux Barbares.

AN 1115.

xx.  
Il travaille  
à la conversion des Pauliciens.

Pour être à portée de veiller à la sûreté des frontières, il fixa son séjour dans la ville de Philippopolis, où il demeura tout l'hiver; et en attendant qu'il pût repousser les Comans, il ne cessa de combattre une autre sorte d'ennemis non moins dangereux, et plus difficiles à vaincre. C'étaient les Pauliciens, qui, mêlés avec des Bogomiles, des Arméniens et des Jacobites, infectaient toute cette contrée. Alexis, dès le commencement de son règne, avait purgé cette ville d'une grande partie des hérétiques. Mais les semences qui en étaient restées avaient poussé de nouveaux rejetons; et cette race impie s'étant multipliée, exerçait sur les catholiques une sorte de tyrannie. Alexis employa son loisir à travailler à leur conversion. Il était secondé du César Nicéphore Bryenne, de l'évêque de Philippopolis, et d'Eustrate, archevêque de Nicée en Thrace, prélat fort savant, qui nous a laissé les meilleurs commentaires d'Aristote. Le prince ouvrit dans son palais des conférences publiques, où les chefs des hérétiques venaient en liberté soutenir leur opinion. Infatigable controversiste, il passait les jours entiers sans prendre de nourriture, et quelquefois même une grande partie des nuits, à les écouter et à leur répondre avec patience. Il en convertit un grand nombre. Au milieu de la chaleur de ces disputes, on vint lui annoncer que les Comans sont en marche, et qu'ils ont déjà passé le Danube. Il prend aussitôt ce qu'il avait de

soldats avec lui et court à leur rencontre. A son approche, les Barbares effrayés repassent le fleuve. Il envoie après eux un détachement de ses meilleures troupes, qui les poursuit pendant trois jours sans pouvoir les atteindre. De retour à Philippopolis, il reprit les conférences. Les plus opiniâtres de ces hérétiques étaient Culéon, Cusin et Pholus. Ces trois fanatiques, aussi hardis qu'entêtés, oubliant que, même en soutenant la vérité, il est dangereux d'avoir plus de raison que son maître, attaquaient le prince sans ménagement, et convaincus par la force de ses preuves, ils ne pouvaient encore se réduire au silence. Leur mauvaise foi obstinée lassa enfin l'empereur. Il les fit conduire à Constantinople. Ceux qui avaient abjuré l'hérésie furent récompensés à proportion de leur condition et de leur naissance. Les plus distingués reçurent des pensions et des emplois honorables dans le service militaire. Les autres, qui se trouvaient en très-grand nombre, furent établis, avec leurs femmes et leurs enfants, dans une ville que l'empereur fit bâtir près de Philippopolis au-delà de l'Hèbre, et qu'il nomma Alexiopoli : mais l'usage, plus puissant que la volonté des princes, la fit nommer *Neocastrum*, c'est-à-dire, *Château-neuf*. Il fit distribuer à la colonie des maisons, des terres labourables, des vignobles, et, par un diplôme authentique, revêtu de toutes les formes légales, il ordonna que ces donations passeraient à leur postérité, et qu'au défaut d'enfants, les femmes hériteraient du partage de leurs maris. De retour à Constantinople, il fit de nouveaux efforts pour la conversion des trois chefs de l'hérésie. Dieu toucha le cœur de Culéon, qui renouça à ses erreurs et reçut le baptême. Les

deux autres furent condamnés à une prison perpétuelle, où ils moururent dans leur endurcissement.

AN 1116.

XXI.

Les Turks  
recommen-  
cent la  
guerre.

Ann. Comn.  
l. 14.

Zon. t. 2, p.  
306 et seqq.  
Glyc. p. 335.

Le Khorasan et les pays d'au-delà de l'Oxus étaient alors, à l'égard de l'Asie, ce qu'avaient été pour l'Europe la Scandinavie et les contrées d'au-delà du Danube et de la Vistule, dans le quatrième et le cinquième siècle. C'était une source intarissable d'ennemis. Des nuées de Barbares, sortis des glaces de la Tartarie, et tous nommés Turks dans l'histoire, se succédaient sans cesse, et venaient inonder l'Asie-Mineure, dont l'heureuse température et le terrain fertile les attiraient, comme l'opulence de la Syrie avait autrefois attiré les Sarrasins des sables brûlants de l'Arabie. Tant de villes riches et peuplées offraient à leurs mains avides une proie abondante. Non contents de les piller, ils en rasaient les murs et les édifices; ils plantaient leurs tentes et leurs misérables cabanes sur les ruines des églises et des palais; et ce peuple destructeur, accoutumé aux cavernes du Maouerennahar, faisait du plus beau pays de l'univers un désert sauvage. Saïsan, qui n'avait fait la paix, quatre ans auparavant, que pour se préparer à une nouvelle guerre, faisait venir du Khorasan une armée; il y joignait les troupes du sultan d'Alep, qui s'était ligué avec lui. Au premier avis qu'en reçut Alexis, il résolut de prévenir le sultan et d'aller attaquer Icone, qui, depuis la prise de Nicée, était devenue la capitale de cette puissante sultanie. Il assemble donc de toutes parts les forces de l'Empire, mande les secours de ses alliés, soudoie des troupes étrangères, et travaille à se mettre en état de repousser les Turks par un dernier effort, jusqu'au-delà de l'Euphrate. Il fallait toute l'activité d'Alexis pour accélérer tant de

préparatifs. Mais au milieu de ces mouvements elle se trouva tout-à-coup arrêtée par une attaque de goutte plus violente que jamais, qui le retint au lit pendant plus d'un mois. Cet accident retarda la réunion de ses troupes, et donna le temps à Saïsan de se mettre le premier en campagne. Ne trouvant point d'obstacle, le sultan divisa son armée en plusieurs corps, qui se répandirent dans toute l'Anatolie, portant partout le ravage. Ce qui piquait plus vivement Alexis, c'est que les Turks, s'imaginant que sa maladie n'était qu'une feinte, pour déguiser sa timidité, en faisaient publiquement des railleries ; c'était le sujet le plus ordinaire des plaisanteries à la table du sultan ; et dans les farces grossières dont cette nation s'amusait, ainsi que tous les peuples du monde, on jouait la goutte d'Alexis, qu'on apportait sur le théâtre dans un équipage ridicule.

Irrité de ces insultes, dès qu'il fut en état de se mettre en route, il passa le Bosphore, et s'étant rendu à Nicée, il s'avança jusqu'à Lopade, dont il savait qu'une troupe de Turks n'était pas éloignée. Ils ravageaient alors les plaines voisines du mont Olympe, et campaient sur la rive du Rhyndacus. A l'arrivée de l'empereur, qu'ils n'attendaient pas, la crainte succède à leur folle assurance ; ils essaient de l'épouvanter ; et pour lui faire croire qu'ils étaient en plus grand nombre, ils allument pendant la nuit, dans une grande étendue, quantité de feux, qui donnaient l'idée d'un campement immense. Ce stratagème n'en imposa pas à l'empereur. Il marche au point du jour pour les attaquer ; mais il ne trouve dans leur camp, qu'ils venaient d'abandonner, que les traces récentes d'une

xxii.  
Départ et  
premiers  
succès d'A-  
lexis.

rage inhumaine, des prisonniers grecs nouvellement égorgés, et dont quelques-uns rendaient encore les derniers soupirs. Animé par la compassion et par la vengeance, il brûlait d'ardeur de poursuivre avec ses troupes ces cruels ennemis. Mais un si grand corps ne pouvait se mouvoir avec assez de vitesse pour atteindre des brigands qui volaient sans attirail, ne subsistant que de pillage. Il détache donc après eux un corps de cavalerie légère, composé de ses meilleurs escadrons. Ceux-ci atteignent les Turks, fondent sur eux avec furie, en tuent un grand nombre, font prisonniers les principaux, leur enlèvent leur butin et reviennent joindre l'empereur. Ce premier succès lui promet une heureuse campagne; il retourne à Lopade, pour y attendre le reste de ses troupes qui était en marche. D'ailleurs les chaleurs de l'été étant insupportables cette année, il aurait risqué de faire périr son armée dans les plaines arides qu'il lui fallait traverser pour arriver à Ixone. Il résolut donc de garder ce poste jusqu'au commencement de l'automne. L'impératrice s'était avancée jusqu'à l'île du Prince, pour être plus à portée de recevoir des nouvelles de l'empereur; il la fit venir au camp, tant pour recevoir de sa tendresse les secours dont il avait besoin dans les attaques de goutte qu'il redoutait, que pour se garantir, par sa vigilance, des complots secrets formés sans cesse autour de lui, par ceux mêmes qui lui témoignaient le plus d'attachement.

XXIII.  
Mouvements  
de l'empereur.

Trois jours après l'arrivée d'Irène, on vint en grande alarme annoncer qu'une armée de Turks approchait, et qu'elle était déjà près de Nicée. Alexis fit aussitôt partir l'impératrice pour Constantinople; mais une tem-

pète l'obligea de s'arrêter à Héliénopolis. L'empereur monte à cheval, et marche à Nicée avec toutes ses troupes. Les Turks n'en sont pas plus tôt instruits qu'ils retournent sur leurs pas. Strabobasile et Stypiote, deux braves capitaines qui gardaient les défilés de Germa, se mettent à leur poursuite et les défont dans la plaine. Arrivé à Nicée, l'empereur ne trouva plus d'ennemis, et n'eut rien à faire qu'à récompenser les vainqueurs. Pour rassurer l'impératrice, que l'approche des Barbares avait jetée dans l'inquiétude, il va lui-même lui annoncer leur défaite, et, après des témoignages réciproques de tendresse, il retourne à Nicée. Sur le bruit d'une autre incursion du côté de Lopade, il s'y transporte de nouveau. A peine y est-il parvenu, qu'il apprend qu'une armée de Turks, plus nombreuse que la première, marche encore vers Nicée; il reprend aussitôt la même route, et passe au-delà de Nicée pour s'instruire de plus près des forces de l'ennemi. Ce n'étaient que des coureurs détachés de la grande armée, commandée par un émir de grande réputation, nommé Monplyc, qui les avait envoyés battre la campagne, pour observer les mouvements de l'empereur. Alexis renvoie à Lopade Léon Nicéritas avec quelques escadrons; il lui recommande de veiller à la garde des passages, et de l'avertir de toutes les entreprises que les Turks pourraient faire de ce côté-là. Pour lui, persuadé que Monplyc, qui n'était pas encore instruit de la défaite du premier corps de troupes et de l'approche de l'empereur, rebrousserait chemin et reprendrait celui d'Icône dès qu'il en serait informé, il ne jugea pas à propos de fatiguer inutilement ses troupes à le poursuivre.

XIV.  
Alexis à  
Nicomédie.

Le seul moyen d'attirer Monolyc et de le surprendre était de s'éloigner lui-même, comme s'il eût voulu finir la campagne, et se retirer à Constantinople. Il pensait que le général turk, trompé par cette feinte, s'avancerait vers Nicée, et que, croyant n'avoir rien à craindre, il permettrait à ses troupes de se disperser pour le pillage, selon la coutume des Turks; ce qui donnerait occasion de les battre en détail. Sur ce plan, Alexis recula jusqu'à Nicomédie, poste avantageux pour y refaire ses soldats et ses chevaux harassés par tant de marches et de contre-marches, et pour recevoir de Constantinople abondance de vivres. C'était de cavalerie qu'il avait le plus grand besoin pour combattre les Turks, tous cavaliers : il recommanda de ne point fatiguer les chevaux, soit à la chasse, soit à de violents exercices, mais de les tenir seulement en haleine par des courses modérées. Il fit fermer exactement tous les passages, pour ôter aux ennemis toute connaissance de son armée. Aucun de ses officiers n'était instruit de son dessein, et tous se persuadaient qu'Alexis ne songeait qu'à se reposer, et qu'après quelque séjour il retournerait à Constantinople. Dans cette pensée, tout le camp murmurait : *C'était, disait-on, une lâcheté honteuse d'avoir levé à si grands frais une nombreuse armée, et de s'être mis en marche dans un appareil si menaçant, pour venir prendre le frais dans les jardins de Nicomédie, tandis que les Barbares, le fer et la flamme à la main, saccageaient en liberté les villes chrétiennes, et couvraient les campagnes des cadavres de leurs laboureurs; que la vieillesse avait éteint le courage d'Alexis, et qu'il ne restait plus que l'ombre de ce guerrier si actif*

*et si intrépide.* Toute la ville retentissait de ces murmures, et l'impératrice, venue d'Hélénopolis, en était alarmée; l'empereur seul méprisait ces vaines rumeurs, et attendait, sans s'énouvoir, l'occasion de se justifier par une victoire. Comme son armée était en grande partie composée de nouvelles levées qu'on lui amenait encore tous les jours, il s'occupait à les exercer au maniement des armes et à toutes les évolutions militaires.

Il y avait déjà quelque temps qu'Alexis attendait à Nicomédie des nouvelles de l'approche des ennemis, lorsqu'il reconnut qu'il s'était trompé dans ses conjectures. Monolyc, soit qu'il eût deviné l'intention de l'empereur, soit qu'il eût lui-même dessein de terminer la campagne, loin d'avancer vers Nicée se retirait dans l'intérieur de la Phrygie. L'équinoxe d'automne était déjà passé, et l'empereur n'avait point de temps à perdre s'il voulait recueillir quelque fruit d'un armement si considérable. Il se met donc en marche à la tête de toute son armée et prend la route d'Icône. Il laisse à Nicée quelques troupes légères, avec ordre de donner la chasse aux différents corps ennemis qui couraient le pays, mais de ne pas s'écarter trop loin, et de faire retraite en bon ordre avant que de courir le risque d'être enveloppées. Pour lui, il marche en avant, et parvenu dans les vastes plaines de Dorylée en Phrygie, trouvant un terrain uni et propre à toutes les évolutions d'une armée, il fait la revue de ses troupes, et les dresse à un nouvel exercice qu'il avait formé sur la manière de combattre de l'ennemi. Il avait remarqué que les Turks ne combattaient pas ensemble comme les autres nations : les deux ailes et le centre

XXV.

Alexis  
marche à  
l'ennemi.



faisaient comme trois armées séparées l'une de l'autre par de grands intervalles; et le corps de réserve, toujours placé derrière, s'éloignait beaucoup du corps de bataille. Lorsqu'on attaquait un de ces corps, les autres accouraient par les flancs pour envelopper l'armée ennemie et l'accabler à coups de flèches. S'ils trouvaient de la résistance, ils fuyaient avec rapidité, toujours en bon ordre, puis revenaient sur l'ennemi lorsqu'ils le voyaient débandé à la poursuite. Leurs chevaux arabes ou tartares étaient d'une docilité merveilleuse et d'une grande vitesse. Semblables aux anciens Parthes, ils n'étaient pas moins redoutables dans la fuite que dans le combat, tirant par derrière avec tant de justesse et de force, qu'ils ne manquaient guère de percer de part en part le cheval ou le cavalier. Ils faisaient peu d'usage de la lance; c'était dans l'arc que consistait toute leur force, aussi ne combattaient-ils guère que de loin. Alexis, parfaitement instruit de la tactique des anciens, mais qu'une longue expérience, accompagnée de profondes réflexions, avait mis en état de s'en écarter avec avantage selon les occasions, avait imaginé une nouvelle ordonnance pour combattre les Turks. Son histoire, écrite par une main qui n'était nullement militaire, ne nous donne à ce sujet aucun éclaircissement. Tout ce qu'on peut recueillir d'Anne Comnène, au travers d'une assez grande obscurité, c'est que les Turks se découvrant à droite en tirant de l'arc, et le reste de leur corps étant couvert de leur bouclier passé dans le bras gauche, Alexis ordonna à ses soldats de ne pas tirer droit devant eux selon l'usage, mais obliquement, chacun sur celui qui était à la gauche de l'ennemi qu'il avait en face; par ce moyen

leurs flèches portaient toujours sur la droite de l'ennemi. Il fit, dans les plaines de Dorylée, l'essai de sa nouvelle forme de bataille, et s'arrêta quelque temps à y façonner ses soldats, qui se crurent alors invincibles.

Continuant ensuite sa marche, il arrive à Santabarîs, et fait prendre les devants à Camyze avec une partie de ses troupes, pour lui ouvrir les passages vers Polyhot et Cédrée, petite place, mais importante par sa force et par sa situation. Il donne un autre détachement à Stypiote, pour aller enlever un camp de Turks posté près d'Amorium. La marche de Camyze fut annoncée à Cédrée par deux déserteurs, et le commandant ayant aussitôt pris la fuite avec sa garnison, les Grecs trouvèrent la place abandonnée. Camyze se rabattit sur Polyhot, où il n'était pas attendu : il y fit un grand carnage de Turks, reprit sur eux le butin et les prisonniers, et attendit l'empereur. Stypiote eut le même succès et vint rejoindre le gros de l'armée. Alexis, arrivé à Cédrée, apprend qu'un grand nombre de Turks étaient cantonnés dans les places voisines. C'était un pays autrefois possédé par ce brave Burzès, qui s'était signalé sous le règne de Basile Bulgaroctone. Bardas, petit-fils de ce Burzès, servait avec réputation dans les troupes d'Alexis. L'empereur lui donna un détachement pour reconquérir l'ancien héritage de ses pères. Comme il se disposait à se remettre en route, il reçut avis que le sultan, sur la nouvelle de sa marche, avait dévasté tout le pays par où l'armée grecque devait passer, en sorte qu'on n'y trouvait nulle subsistance pour les hommes ni pour les chevaux; que, de plus, il arrivait des parties supérieures de l'Asie une effroya-

xxvi.  
Diverses  
expéditions.

ble armée de Barbares, pour défendre Icone, dont le danger alarmait toute la nation. Dans cet embarras, Alexis, incertain s'il continuerait sa marche vers Icone, ou s'il tournerait vers Philomèle pour y combattre une armée de Turks, résolut de consulter Dieu; et, conformément à cette pratique superstitieuse dont j'ai parlé, il fit mettre deux billets sur l'autel. Après la cérémonie déjà racontée, le sort décida qu'il fallait marcher à Philomèle. Il se préparait à obéir à l'oracle, lorsqu'il reçut une nouvelle qui l'obligeait à porter du secours à Bardas.

XXVII.  
L'empereur  
court au  
secours de  
Bardas.

Toute l'Asie était couverte de diverses bandes de Turks qui couraient à l'attrait du pillage. Bardas, en allant au lieu de son expédition, en rencontra une dans la plaine d'Amorium. Il lui livre combat, la taille en pièces et s'empare des bagages. Pendant l'action, une autre bande de Turks enlève les siens et s'enfuit. Il poursuit quelque temps ceux-ci; mais, désespéré de les atteindre, il tourne bride et marche à sa destination. Il ne trouve dans les places qu'il allait attaquer que des vivres, dont il avait grand besoin; les garnisons et les habitants avaient pris la fuite: c'étaient des places sans défense, qu'il était impossible de conserver tant qu'on ne serait pas maître d'Icone. Il revient donc sur ses pas pour rejoindre la grande armée. Il n'en était pas éloigné, lorsqu'il rencontre encore un corps de Turks beaucoup plus considérable. On se bat aussitôt, et les deux partis se disputent la victoire avec acharnement. Comme les Turks, quoique plus forts en nombre, trouvaient une vigoureuse résistance, le commandant envoie dire à Bardas que, s'il lui veut rendre le butin qu'il a fait sur ses compatriotes, il se

retirera sans lui causer d'autre dommage. Bardas rejette la proposition, et continue de se battre sur le bord d'une rivière. Mais voyant que ses soldats, mourant de soif, se détachaient souvent du combat pour aller se désaltérer, et revenaient ensuite reprendre leurs rangs, ce qui jetait le désordre dans son armée, craignant d'ailleurs de succomber à la supériorité du nombre, il envoie avertir l'empereur du danger où il était. Alexis part aussitôt et s'avance en diligence. Les Turks se disposent à le recevoir. A la vue des ennemis, Nicéphore, neveu de l'empereur, jeune prince plein de feu, s'élance hors des rangs, et, suivi d'une troupe des plus hardis, il va tête baissée heurter les plus épais escadrons. Le choc est furieux. Nicéphore blessé abat d'un coup de lance le Turk dont il avait reçu la blessure, et, secondé de Bardas, s'ouvrant un passage à grands coups de cimeterre, il jette une telle épouvante, que l'armée turke était déjà en fuite avant que l'empereur pût la joindre. Alexis combla de louanges ce jeune guerrier, qui remportait tout l'honneur de cette journée, et prit aussitôt le chemin de Philomèle. Cette ville fut emportée d'emblée. Alexis, n'espérant plus avoir le temps de faire la conquête d'Icône avant l'hiver, se contenta d'envoyer ravager le pays d'alentour; ce qui fut exécuté avec beaucoup de promptitude et de succès. On rapporta un riche butin, et on lui amena grand nombre de prisonniers grecs qu'on avait délivrés, et un plus grand nombre encore de Barbares qu'on avait faits prisonniers. Ils étaient accompagnés d'une multitude d'habitants qui, pour s'affranchir de la dure servitude sous laquelle ils gémissaient, venaient avec leurs femmes et leurs enfants se jeter entre les bras

de l'empereur, qu'ils regardaient comme leur maître naturel. Alexis les reçut avec bonté, et les compta dès ce moment au nombre de ses sujets.

XXVIII.  
Retour de  
l'empereur.

Pour assurer sa retraite au milieu de tant d'ennemis, il disposa son armée en bataillon carré, bordé de toutes parts de boucliers. Il semblait que ce fût une cité ambulante environnée de ses murs. Il donna des ordres exprès que personne ne sortît de son rang. Les femmes, les enfants, les prisonniers, le butin, les bagages étaient enfermés au centre comme dans une place de sûreté. Il passait ainsi sans rien craindre à la vue des villes ennemies, dont les garnisons n'osaient l'insulter. On marcha long-temps sans apercevoir les Barbares. Cependant Monolye, avec un camp volant, suivait l'armée grecque sans se montrer, toujours à couvert des forêts ou des montagnes, attendant quelque occasion. Il crut l'avoir trouvée dans une plaine bordée d'un côté par la ville de Polybot et par quelques coteaux, de l'autre par un grand lac. Il avait caché ses troupes derrière ces coteaux; et, dès que l'armée grecque fut entrée dans la plaine, il parut sur les hauteurs, tout prêt à fondre sur elle. Pour multiplier aux yeux le nombre de ses troupes, il les divisa en plusieurs corps, qui, descendant séparément, se montraient les uns vers la tête, les autres en queue, d'autres sur les flancs, tâchant en même temps d'effrayer les Grecs par le son d'une infinité d'instruments de guerre; mais ils n'osaient en venir aux approches, se contentant de tirer de loin quelques flèches qui faisaient peu d'effet. L'empereur, sans rompre son ordonnance, avançait toujours à petits pas au milieu des cris et des vaines menaces de ces Barbares, qui n'excitaient dans

l'armée impériale que la risée et le mépris. A la fin du jour, les Turks remontèrent sur les coteaux, où ils allumèrent quantité de feux, et ne cessèrent, pendant toute la nuit, d'insulter les Grecs et de pousser des hurlements affreux pour jeter l'épouvante. Au point du jour, l'armée se remit en marche dans le même ordre; et Monolyc se mettait en devoir de la harceler ainsi que la veille, lorsque Saïsan vint le joindre avec un renfort de troupes.

Le sultan considérant de dessus les hauteurs la disposition de l'armée grecque, ne put s'empêcher de l'admirer. Cependant, comme il était jeune et fier, il se persuada que Monolyc n'avait manqué que de hardiesse pour entamer, rompre, terrasser les ennemis, et il lui en fit des reproches. *Je suis vieux*, répondit le général; *peut-être que l'âge m'a rendu trop timide. Vous êtes jeune, seigneur; cet exploit était réservé à votre courage. L'événement fera ma condamnation ou mon apologie.* Saïsan se met à la tête d'une division, et va charger les Grecs en queue : il les fait en même temps attaquer par le front et par les flanes. Les Grecs, sans perdre leurs rangs, font face de toutes parts; leur bataillon, couvert de boucliers et fraisé de lances, ne s'ébranle non plus qu'une citadelle. Cependant, comme les flèches des Turks abattaient quelques chevaux, Andronic, fils puîné d'Alexis, qui commandait l'aile gauche, obtint de son père la permission de se détacher avec une brigade de cavalerie, et de courir à la queue, où Saïsan en personne faisait les plus grands efforts. Le combat s'engage de ce côté-là, et le César Nicéphore Bryenne, qui commandait l'aile droite, craignant pour Andronic, ne tarda pas à le secourir.

ixix.  
Défaite de  
Saïsan.

Les Barbares sont mis en fuite. Saïsan à leur tête se sauve vers les hauteurs et est vivement poursuivi. Tous ses gens se dispersent. Accompagné d'un seul de ses officiers, il se retire dans une chapelle environnée de hauts cyprès. Il y est suivi par quatre soldats de l'armée grecque, qui, ne le connaissant pas de vue, prennent l'officier pour lui et le laissent échapper. L'empereur, mécontent de la méprise, passe la nuit sur le champ de bataille.

xxx.  
Attaque  
nocturne  
inutile.

Saïsan rallie ses troupes sur les coteaux et se dispose à une nouvelle attaque. Un déserteur vient se présenter à lui : « Seigneur, 'ri dit-il, je ne vous ferai pas un grand présent, si je ne vous donnais que ma personne. Je suis un soldat patzinace. Mais je vous apporte la victoire. Si vous attendez le jour, votre proie vous échappera encore. Alexis saura bien donner à ses troupes une disposition qui le rendra invincible. Profitez du moment présent. Ici la plaine se rétrécit. L'empereur a été obligé de serrer ses tentes, et de déranger son ordre de marche et de bataille. Tout est confondu. Faites descendre au pied de ces hauteurs vos meilleurs archers, pour tirer sur le camp des Grecs. Ils sont tellement pressés, qu'aucun coup ne sera perdu. » Un autre déserteur rendit cet avis inutile. C'était un Turk qui, ayant entendu le discours, alla sur-le-champ en avertir l'empereur, pour en recevoir une récompense. Alexis détache aussitôt autant de soldats qu'il en fallait pour border le camp du côté de l'ennemi, et leur ordonne de se tenir de pied ferme dans leur poste, à couvert de leurs boucliers. C'était une palissade impénétrable à tous les traits. Pendant ce temps-là il disposait son armée

pour la marche, en sorte que les soldats qui faisaient face à l'ennemi n'eussent qu'un léger mouvement à faire pour s'aligner avec le reste. Il part au point du jour sans avoir fait aucune perte. En vain Saïsan tente encore de l'entamer; il passe le jour en attaques inutiles, et la nuit suivante à délibérer avec Monolyc et les autres émirs, sur le parti qu'il devait prendre.

De l'avis de son conseil, il résolut de faire la paix avec l'empereur; et dès que le jour parut, il envoya lui demander une entrevue. Alexis l'accorda, et sur-le-champ il fit faire halte: il donna l'ordre que chacun se tint dans son rang, sans quitter les armées, sans descendre de cheval, sans décharger les bagages. Il appréhendait quelque surprise de la part des Turks. Il s'avance lui-même à cheval à la tête de son armée, escorté à droite et à gauche d'une longue suite de ses parents et de ses principaux officiers, dont les casques relevés d'un haut panache, et les cuirasses d'airain, frappées des rayons du soleil, jetaient un éclat éblouissant. Le sultan arrive accompagné de ses émirs, entre lesquels on distinguait le vieux Monolyc, que sa réputation de valeur et de sagesse relevait au-dessus de tous les généraux de la nation turke. L'entrevue se fit en Phrygie, entre Acronium et Augustopolis. Du plus loin que les émirs aperçurent l'empereur, ils mirent pied à terre. Saïsan voulait en faire autant; l'empereur lui fit signe de rester à cheval: mais lorsqu'il fut plus proche, sautant légèrement à terre, il courut baiser les pieds d'Alexis, qui lui tendit la main et le fit monter sur un de ses plus beaux chevaux, dont il lui faisait présent. Le sultan s'étant placé à côté de l'empereur, Alexis détacha son manteau et le mit sur les épaules

XXXI.  
Saïsan  
demande la  
paix.



du prince turk. Alors Saïsan, dans une contenance respectueuse, *Seigneur*, dit-il, *je vous demande la paix, et ma confiance montre assez que je la mérite. Elle est déjà faite dans mon cœur. Dicter les conditions. Je n'en attends que d'équitables, d'un prince si généreux.* Après un moment de réflexion, l'empereur répondit, *que si les Turks voulaient de bonne foi mettre fin à leurs incursions sur les terres des chrétiens, il les traiterait comme ses amis; qu'il les laisserait vivre en paix dans le pays qu'ils avaient possédé avant la défaite de Romain Diogène, et qu'il s'efforcerait de contribuer à leur bonheur par tous les bons offices qu'on pouvait attendre d'un ami sincère et puissant; qu'autrement ils ne trouveraient en lui qu'un implacable ennemi.* Saïsan et les émirs repartirent, *qu'ils ne seraient pas venus se mettre entre ses mains, s'ils n'étaient bien résolus de vivre en paix, et de ne s'écarter jamais du respect dont ils venaient l'assurer.* Après ces déclarations mutuelles, l'empereur les fit conduire dans les tentes qui leur étaient préparées, où ils furent traités aussi splendidement que la conjoncture pouvait le permettre. Le lendemain, le traité fut signé et revêtu de toutes les formes ordinaires; et après leur avoir distribué des présents, Alexis les congédia. Mais avant le départ, l'empereur, mieux instruit que le sultan même de ce qui se tramait à Icone, l'avertit du dessein que son frère Masoud avait formé de lui enlever sa dignité, et peut-être la vie. Il lui conseillait de demeurer auprès de lui en attendant des nouvelles plus certaines. Comme le sultan, aussi présomptueux qu'imprudent, ne déferait

pas à cet avis, Alexis lui offrit une escorte pour sa sûreté, de peur que ses propres soldats ne fussent gagnés pour le trahir; ce que Saisan ayant refusé, il ne tarda pas à s'en repentir. Attaqué par les troupes de Masoud et trahi par les siennes, avant que d'être parvenu à Icone, il voulut se réfugier auprès de l'empereur; mais il fut pris, et mis entre les mains de son frère qui lui fit ôter la vie.

Alexis continua sa route, toujours dans le même ordre, pour se garantir des attaques imprévues. Cette foule de peuple qui s'était réfugiée auprès de lui, trouvait dans le centre de l'armée la tranquillité, les commodités même qu'elle aurait pu désirer à Constantinople. La lenteur de la marche leur épargnait la fatigue : les enfants, les vieillards, les malades, les femmes enceintes, dont il y avait un assez grand nombre, transportés dans des voitures, y recevaient les mêmes soulagements que dans des hôpitaux. Lorsqu'une femme était prise des douleurs de l'enfantement, on faisait halte jusqu'à ce qu'elle fût délivrée. Il en était de même quand un malade était près de rendre les derniers soupirs : l'empereur se transportait auprès de lui, le faisait assister par les clercs de sa chapelle, joignait ses prières aux leurs, et l'armée ne se remettait en marche qu'après que le corps avait été mis en terre avec les cérémonies de l'église. Lorsque le prince prenait son repas, sa table était environnée de pauvres qu'il nourrissait, et dont les vœux et les bénédictions lui étaient plus agréables, et sans doute plus utiles, que les concerts de musique qui avaient coutume d'accompagner les repas des princes. Il arriva ainsi sur le soir au bord du Bosphore. On lui préparait à Constantinople une

xxxii.  
Arrivée de  
l'empereur à  
Constantino-  
ple.

superbe entrée; il la fixa au lendemain; et pour se dérober à ce vain appareil, témoignage très-équivoque de l'amour des sujets, il rentra dès la nuit même, et se retira sans bruit dans son palais. Il donna le lendemain au soin des prisonniers et de cette multitude indigente qui l'avait suivi, et qu'il distribua dans les divers hôpitaux.

AN III7.

XXXII.

Magnifique  
hôpital  
établi par  
Alexis.

Au pied de la citadelle de Constantinople, vers l'entrée du Bosphore dans la Propontide, était depuis long-temps un hôpital, qui renfermait l'église de Saint Paul. Alexis le répara, l'agrandit, et en fit un bâtiment vaste et magnifique, divisé en plusieurs corps de logis. Les soldats invalides, les blessés, les infirmes, les malades que leur pauvreté mettait hors d'état de pourvoir à leurs besoins, y trouvaient une retraite, sans autre recommandation que celle de leur indigence. Les différents sexes et les différents âges y avaient des demeures séparées. L'empereur prenait un soin particulier des orphelins; il se faisait un devoir de leur tenir lieu de père. Il en confiait quelques-uns entre les mains de leurs parents, auxquels il payait une pension; il en distribuait d'autres dans les monastères, où il les faisait nourrir et instruire, avec défense de les employer à des ministères serviles. Mais le plus grand nombre était logé dans son hôpital; ils y étaient partagés en différentes classes, sous des maîtres gagés par l'empereur, qui leur enseignaient la science de la religion et les lettres humaines. Ce palais de l'indigence, lieu précieux à l'humanité quand il est gouverné par une charité désintéressée, formait comme une seconde ville renfermée dans l'enceinte de Constantinople. C'était le sérail de la charité et de la vertu,

et il occupait le même terrain que profane aujourd'hui celui de la volupté. Il contenait dix mille ames, sans compter un nombre presque égal de médecins, de chirurgiens, d'officiers, de valets de toute espèce, de femmes employées au service de leur sexe. Il était venu à Constantinople une nuée de moines d'Ibérie, qui, chassés de leurs monastères par les Musulmans, mendiaient leur pain et étaient à charge à la ville. Alexis les établit dans cet hôpital pour le desservir, et il y joignit encore un clergé nombreux. L'église fut pourvue de tous les ornements qui contribuent à la décence du service divin. Il attacha à cette maison de grands revenus, en sorte que rien ne manquait aux habitants, pour la nourriture, le vêtement, les remèdes, et toutes les nécessités de la vie. Mais il prit soin aussi d'établir une économie si exacte, qu'elle ne donnât lieu ni à la fraude ni à la négligence. Il n'en affecta pas le gouvernement à certaines dignités, mais il le confia aux talents et au mérite. C'étaient des officiers militaires, des sénateurs d'une probité connue, et capables, par leur intelligence et leur attention, de régler tout selon les lois d'une sage dispensation. Les parents mêmes de l'empereur ne dédaignaient pas de s'employer à cette bonne œuvre, et l'empereur lui-même veillait sur l'administration et se faisait rendre les comptes.

Alexis, pendant le cours de son règne, avait réformé plusieurs abus. Dans le recouvrement de la taille proportionnelle, les receveurs exigeaient beaucoup plus qu'ils ne rendaient au prince. Il réprima leur avarice, en fixant en détail la quotité des contributions et la qualité des monnaies dont on ferait usage dans le paiement. Il ne négligea pas la réforme de la discipline

XXXIV  
Alexis règle la taille, et réforme le clergé de S. Sophie. Novell. d'Alexis. Rationarium d'Alexis. Fleury, Hist. ecclés. l. 66, art. 54.

ecclésiastique, et peut-être porta-t-il trop loin l'autorité qu'il s'attribua en ces matières. Mais il se croyait grand théologien, et c'était une fantaisie commune aux empereurs grecs, à qui l'ignorance de leur clergé n'était pas capable d'en imposer. Il déclare dans une de ses lois, que l'empereur a le droit d'ériger en métropoles les évêchés, et de régler à son gré l'élection des prélats et la disposition des églises. Il donna au patriarche la visite et la correction de tous les monastères de son diocèse. Le clergé de Sainte-Sophie, le plus riche et le plus nombreux de l'Empire, attira surtout son attention. Il y avait un nombre fixé de titulaires, et un plus grand nombre de surnuméraires : les uns et les autres y avaient été reçus sur des témoignages souvent mendiés et faux, tant de doctrine que de bonnes mœurs, ce qui avait ouvert une large entrée à l'ignorance et au libertinage. L'empereur ordonna un nouvel examen, et voulut que ceux qui se trouvaient incapables ou déréglés fussent suspendus de leurs fonctions par le patriarche jusqu'à ce qu'ils fussent instruits ou corrigés. Il enjoignit au patriarche d'exhorter, d'instruire chacun en particulier, d'avancer aux premières dignités ceux qui le mériteraient, et de les faire connaître au prince, qui les honorerait de ses faveurs. Ceux qui, après plusieurs monitions, ne se corrigeraient pas, devaient être rayés du clergé par le synode. Pour éteindre les surnuméraires, il défendit d'admettre aucun étranger, à moins que ce ne fût un personnage éminent en science et en vertu, jusqu'à ce que tout fût réduit au nombre marqué pour les titulaires. On ne devait ensuite recevoir personne qu'après un rigoureux examen. Il fonda des revenus pour ceux qui seraient capables d'instruire

le peuple, et voulut qu'ils étendissent leurs soins non-seulement sur les laïcs, mais aussi sur les pasteurs, sur les confesseurs, sur les monastères, et qu'ils déférasent au patriarche, et même aux magistrats, les désordres qu'ils apercevraient. Il recommanda la lecture et l'observation des canons, qu'il fortifia de l'autorité impériale. Il ordonna la réforme de la discipline, menaçant de sa colère ceux qui refuseraient de l'accepter. Les évêques furent invités à faire fréquemment la visite de leurs diocèses, et à instruire le peuple par eux-mêmes et par des prédicateurs capables.

Un an après le retour de l'expédition d'Asie, Alexis assistant aux jeux du cirque fut saisi d'un frisson, qu'on attribua d'abord à la rigueur du froid et à la violence du vent qui soufflait alors. Porté dans son lit, il fut pris d'une fièvre ardente; le bruit courut dans la ville qu'il était mort. Selon Anne Comnène, il ne tint pas à ses médecins que cette nouvelle ne se vérifiât. Par jalousie contre Calliclès, le premier d'entre eux, ils s'opposèrent au traitement que prescrivait ce sage et habile médecin. Cependant l'événement parut les faire triompher : l'empereur recouvra en apparence la santé; mais peu après il retomba dans un état plus déplorable. La description qu'en fait Anne Comnène, donne lieu de penser que c'était un effet de sa goutte, remontée dans la poitrine. Accablé d'une oppression cruelle, il ne pouvait qu'avec une peine extrême prendre aucune nourriture, aucun remède, ni même respirer. Bientôt il devint enflé de tout le corps. On le transporta dans le grand palais, à l'orient; et ce changement ne diminuant rien à ses souffrances, on le porta au palais de Mangane, du côté du midi, dans l'espérance que

AN 1118.

xxxv.  
Dernière  
maladie  
d'Alexis.

Ann. Comn.

l. 15.

Zon. t. 2, p.

301, et seqq.

Glyc. p. 334

et 335.

Nicet. l. 1,

c. 2.

Pagi ad Bar.

Ducange,

Fam. Byz. p.

177, 178.

l'air y étant plus tempéré pourrait lui procurer du soulagement. On faisait alors grand usage du feu dans les maladies : on lui appliqua le cautère sur l'estomac. Tout fut inutile. Cependant certains moines flattaient encore dans ce prince mourant la passion naturelle à tous les hommes, et surtout aux grands, de prolonger leur vie. Ils savaient, disaient-ils, par des révélations infaillibles, qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu Jérusalem et le saint Sépulcre, et qu'il n'eût déposé sa couronne sur le tombeau du Sauveur.

XXXVI.  
L'impératrice veut faire tomber la couronne à Bryenne.

Depuis le commencement de la maladie, l'impératrice était chargée de toutes les affaires. L'empereur, qui, dans sa jeunesse, s'était quelquefois égaré à d'autres amours, était enfin revenu à elle, et, persuadé de sa capacité, il lui avait donné toute sa confiance. Elle gouvernait avec sagesse, et l'on ne pouvait lui reprocher que l'aversion qu'elle avait conçue pour Jean, son fils aîné. Il est vrai que le prince lui en donnait assez de sujet par une opposition trop fréquente à ses volontés. Elle voulait l'écarter du trône pour y placer son gendre Bryenne, mari d'Anne Comnène, sa fille, qu'elle aimait de préférence. Alexis, au contraire, chérissait ce fils, qui lui ressemblait par ses bonnes qualités, et le désignant pour son successeur, conformément au vœu de la nature, il lui avait conféré le titre d'Auguste. Irène ne cessait de le dépeindre comme un étourdi, un libertin, capable de détruire tout ce que son père avait sagement établi : Bryenne au contraire était un prince parfait, un génie éclairé par les sciences, propre à faire fleurir la mémoire de son prédécesseur en secondant ses glorieux projets. Alexis, dissimulé jusqu'à la mort, tantôt ne faisait pas semblant

de l'entendre, tantôt la remerciait de ses avis, et lui promettait d'y penser. Un jour, poussé à bout par ses sollicitations importunes : « Princesse, lui dit-il, mon  
« plus grand désir serait de vous satisfaire; mais ne  
« cesserez-vous jamais de m'exciter à troubler l'ordre  
« de la nature pour l'intérêt de votre fille? Je l'aime  
« autant que vous l'aimez, mais d'une autre manière;  
« ma tendresse se renferme dans les bornes de la jus-  
« tice. Considérez avec moi, je vous prie, si jamais  
« aucun empereur, ayant un fils capable de lui succé-  
« der, a donné la préférence à un gendre. J'ai com-  
« mencé par une injustice en m'emparant, par des  
« voies peu chrétiennes, d'un trône qui ne m'apparte-  
« nait pas; je finirais par une autre, en le ravissant à  
« mon successeur légitime pour le donner à un Macé-  
« donien. » C'est ainsi qu'il nommait Bryenne, origi-  
naire d'Andrinople. S'apercevant qu'une déclaration  
si précise mortifiait l'impératrice, il se replongea dans  
son déguisement ordinaire, et pour la consoler il em-  
barrassa tellement le reste de sa réponse, qu'il lui lais-  
sait encore quelque espérance.

Le quinziesme d'août, après midi, l'empereur se trouva  
si mal, qu'on jugea qu'il ne passerait pas la journée.  
L'impératrice et ses filles étaient autour de son lit,  
fondant en larmes, et tout occupées à chercher quel-  
que soulagement à ses douleurs. Jean, averti de l'état  
de son père et des intentions de sa mère, entre dans  
la chambre du mourant. Il se prosterne à côté de son  
lit, et, l'embrassant tendrement, il détache de son  
doigt l'anneau impérial sans en être aperçu de sa mère.  
Quelques-uns disent que ce fut du gré de son père,  
ce qui est très-vraisemblable. Convaincu par ses yeux

XXXVII.

Jean s'assure  
de l'Empire.



qu'il n'avait pas de temps à perdre pour s'assurer de la couronne, qu'on travaillait à lui enlever, il sort aussitôt, monte à cheval, et prend avec lui son frère Isaac, qui le servit avec zèle dans cette occasion importante. S'étant mis tous deux à la tête de leurs amis, ils courent au grand palais. Ils rencontrent en chemin une troupe d'Abasges, qui venaient d'amener à Constantinople la fille de leur roi<sup>1</sup>, donnée en mariage au fils aîné de Bryenne. Ces étrangers, peu instruits de l'intrigue du palais, se joignent à eux. L'impératrice, informée de ce coup d'éclat, envoie dire à Jean que son père vit encore, et que son empressement est un crime. Le prince n'a aucun égard à cette remontrance, et pousse vivement son entreprise. Elle veut exciter Bryenne à prendre les armes, et lui promet de le seconder; elle ne trouve pas en lui assez de résolution pour courir tant de risque. Enfin, pour tenter un dernier effort, elle s'approche du lit de son mari près d'expirer, et le serrant entre ses bras, le baignant de ses larmes : *Cher époux*, lui cria-t-elle, *vous vivez, et votre fils vous arrache la couronne*. Alexis, qui n'était plus occupé que de l'autre vie, lève les yeux au ciel sans rien répondre. Comme elle continuait de l'importuner par ses cris, le prince mourant, jetant un sourire d'agonie : *Laissez-moi avec Dieu*, lui dit-il en paroles entrecoupées; *je lui demande pardon*

<sup>1</sup> Nous ne trouvons, pour cette époque, que David III, le réparateur, qui ait porté le titre de roi des Abkhazes. Il fut roi de toute l'Ibérie, suivant le P. Théimouras; roi des Karthles et des Abkhazes, suivant Guldendstätt (p. 53). Mais les

matériaux nous manquent pour pouvoir affirmer si ce fut lui qui donna sa fille au fils de Bryenne. L'extension de sa puissance au midi, vers Ani et Trébisonde, est une raison pour le croire. — R.

*de mes crimes ; ce monde ne m'est plus de rien. La princesse désespérée se renversant sur son siège , ne peut s'empêcher de dire : Vous mourez comme vous avez vécu , toujours plein de déguisement.*

Cependant la proclamation de Jean s'étant répandue dans toute la ville , ses parents , les officiers de guerre , les sénateurs accourent à sa suite. On lui vient dire que les Varangues qui gardaient le palais en avaient fermé l'entrée. Troublé de cette nouvelle , il leur fait demander quel est leur dessein ; il envoie en même temps à la grande église annoncer que l'empereur est mort , et que Jean son fils , à qui le trône appartient , demande d'être reconnu pour son successeur. Il est sur-le-champ obéi de ce côté-là. Le patriarche et le clergé le proclament dans Sainte-Sophie. Mais les Varangues répondent que , tant que l'empereur respirera , ils n'ouvriront point les portes. Jean arrive et leur montre l'anneau impérial : *C'est , leur dit-il , ce que je tiens de mon père , comme un gage du droit qu'il me transmet à votre obéissance.* Ces soldats , accoutumés à une soumission littérale , ne se rendent pas encore : il fallut que Jean leur jurât qu'Alexis avait expiré. C'était un parjure de quelques moments ; mais apparemment que le scrupule n'est pas d'une si étroite précision lorsqu'il s'agit d'une couronne. Une foule de peuple entra avec lui , et les portes furent aussitôt fermées. Ceux qui s'y étaient jetés y restèrent enfermés pendant plusieurs jours avec le prince , sans en pouvoir sortir ; en sorte qu'il fallut loger et nourrir dans le palais cette multitude qui , selon un usage bizarre , eut la liberté de piller tout ce qui se trouva sous sa main.

Alexis , dont l'agonie fut longue et laborieuse , ne

XXXVIII.

Il se rend  
maître du  
palais.

XXXIX.

Mort d'Alex.

mourut que le soir. Toute sa maison l'abandonna aussitôt ; et ce prince si respecté, si ponctuellement obéissant pendant sa vie, n'eut presque personne après sa mort pour donner les derniers soins à son cadavre. Le lendemain matin, Irène envoya avertir le nouvel empereur de venir assister aux obsèques de son père. Il répondit par des témoignages de la plus vive douleur et des protestations de la plus respectueuse tendresse pour sa mère ; mais il s'excusa sur les affaires pressantes qui ne lui laissaient pas un moment pour s'acquitter de son devoir. Il craignait trop sa mère même, et son beau-frère, pour s'écarter un instant du palais, qu'il aurait pu trouver fermé à son retour. Alexis fut donc porté à la sépulture, sans les cérémonies usitées dans les funérailles des empereurs, et inhumé dans un monastère qu'il avait fait bâtir en l'honneur de Jésus-Christ, sous le titre d'*Ami des hommes*. Il avait vécu soixante-dix ans, et en avait régné trente-sept, quatre mois et quinze jours.

XL.  
Résultat du  
règne  
d'Alexis.

Les historiens des croisades ne voient dans ce prince que des vices ; sa fille ne lui donne que des vertus. Ses actions, seul témoignage fidèle du mérite des hommes, prêtent également au panégyrique et à la censure. On y voit un mélange de bien et de mal qui tient la balance presque en équilibre. Actif, infatigable, grand capitaine, parfaitement instruit de la science militaire, intrépide dans les plus grands dangers, digne d'admiration, même dans ses défaites, qui ne l'abattirent jamais, il sut inspirer à ses soldats une partie de son courage, et les Grecs, sous sa conduite, semblent être d'autres hommes que sous le règne de ses faibles prédécesseurs. Le traitement qu'il fit aux croisés lui attira

leur haine, et le décria dans tout l'Occident. Rien n'aurait été plus injuste s'il leur eût fait la guerre à face découverte, et qu'il leur eût rendu sans déguisement le mal qu'il en recevait. Ses ruses, ses traités qu'il n'eut jamais dessein d'accomplir, sa politique timide à leur égard, ont noirci sa conduite. On doit une haute estime à ce prince pour s'être défendu avec succès contre un héros tel que Robert Guiscard, et pour avoir résisté aux attaques du fougueux Boëmond, qu'il sut désarmer par son habileté. Ses vertus civiles, plus essentielles, quoique moins brillantes, que le mérite guerrier, en auraient fait un grand prince s'il ne les eût ternies par les impôts dont il écrasa l'Empire, crime que la postérité, persuadée que les princes sont nés pour les peuples, ne pardonne pas aux plus éminentes qualités; et si les souverains succèdent à la grandeur et à la puissance de leurs pères, la postérité conserve aussi, comme par héritage, les sentiments de leurs sujets. Ce n'est pas qu'il fût avare; on ne trouva après sa mort que peu de fonds dans ses trésors: il était même charitable; et il aurait porté au plus haut degré cette vertu, chère à l'humanité, et vraiment royale parce qu'elle est paternelle, s'il n'eût prodigué l'argent à ses parents et à ses ministres, dont les pensions exorbitantes, les équipages somptueux, le luxe insolent, les palais égaux en grandeur à des villes, en magnificence aux maisons impériales, épuisaient les revenus du prince et le sang des peuples. Il fut modeste, maître de sa colère, lent à punir, de facile accès, tempérant. Il honorait les hommes vertueux et sages, dont il écoutait les conseils. Doux et gracieux dans le domestique, il adoucissait, par une familiarité décente,

les impressions fâcheuses que pouvait donner l'humeur fière et hautaine de l'impératrice, qui ne descendait jamais du faite de sa grandeur. Mais il eut peu d'égard aux anciens usages; il distingua peu son patrimoine de celui de ses sujets; il ne respecta pas les droits de propriété. Il se crut non l'administrateur, mais le maître de la fortune publique; et, quoiqu'il ne fît aucun cas des flatteurs, il se flattait lui-même et s'empoisonnait des fausses idées du despotisme. Sans égard pour les sénateurs, pour les magistrats, il les regardait comme ses valets, et non pas comme ses officiers et ses représentants. Il voyait la noblesse si loin de lui, qu'elle se confondait à ses yeux avec la roture. Le plus capital de ses vices, sans comparaison, c'est que la justice, sous son règne, succombait presque toujours à la faveur. Le fond de son caractère fut la dissimulation et la ruse, qualités que chacun nomme en soi-même politique et prudence; dans les autres, artifice et fourberie. Tel fut ce prince, et tel fut aussi le déplorable état de l'Empire, qu'on eut souvent sujet de le regretter.

*N.* Page 436. La bibliothèque royale possède la Panoplie dogmatique, sous le n° MCCXXXII des Manuscrits grecs; le n° MCCXXXIV est un ouvrage sur le même sujet, composé par Nicétas Choniâtès, auteur de l'histoire de l'empire franc de C. P.

---

# MÉMOIRE

SUR

# L'ARMÉNIE,

PAR M. SAINT-MARTIN.

---

Le morceau suivant se compose de deux parties :

1° L'esquisse d'un vaste mémoire sur l'Arménie, par M. Saint-Martin, qui s'est trouvée dans ceux de ses papiers relatifs à l'édition du Bas-Empire.

2° Les développements du premier paragraphe de cette esquisse.

1. Étendue, bornes de la Grande-Arménie chez les anciens auteurs Grecs et autres. — Géographie physique de la Grande-Arménie, ses montagnes, ses fleuves, leurs affluents, leur cours. — Notions géographiques des anciens. — Géographie nationale. — Pays limitrophes de l'Arménie, et dans sa dépendance politique. — Étendue, bornes géographiques, physiques, et principales divisions de la Petite-Arménie. — De la Comagène de l'Osrhoène, de la Mygdonie, de l'Adiabène, de l'Atropatène.

2. Pays Caucasiens. — Caucase; origine de son nom; Albanie, Ibérie, Meschie, Colchide.

3. Ararat. — Examen des traditions relatives au séjour de l'arche dans ces régions. — Notions que l'Écriture fournit sur la plus ancienne Arménie. — Pays de Mosok, de Gomer, Askhanez Riphath et Thogorma. — De l'antiquité du nom d'Arménie; traditions fabuleuses des Grecs à ce sujet. — Conjecture. Véri-

table étymologie de ce nom. — Origine d'Haïastan, nom national de l'Arménie, etc.

4. État du monde au XXII<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; de l'empire d'Assyrie établi à Ninive. — Origine des premiers chefs de la nation arménienne. — Population des provinces de l'Arménie. — Conquête de l'Arménie par Sémiramis. — Fondation de Van. — Mort de Sémiramis en Arménie. — Histoire de l'Arménie après cette conquête. — Part que les Arméniens et les Mèdes prirent à une expédition faite à cette époque dans l'Occident, jusque vers la Mauritanie. — Ce qu'il peut y avoir d'historique dans les traditions relatives à Jason et aux Argonautes. — Recherches sur les monuments attribués à Jason dans les pays Caucasiens, l'Arménie et la Perse. — Des peuples de l'Arménie occidentale. — Des Sophéniens en particulier. — Conquête de la Syrie par les Sophéniens. — Leurs guerres contre David et Salomon. — Histoire des rois arméniens jusqu'à l'époque de la chute du deuxième empire assyrien de Ninive.

5. Partage de l'empire assyrien, après la mort de Sardapale. — Nouveau royaume d'Arménie. — Royaume des Mèdes établi par Arbacès. — Nouveau royaume de Ninive. — Établissements des Grecs dans la Cilicie. — Leurs guerres avec les rois d'Assyrie. — Irruption des Scythes en Asie. — Traces de leur passage dans les pays caucasiens, l'Arménie, l'Asie-Mineure et la Syrie. — Zoroastre né à Ourmi, dans l'Arménie méridionale. — Destruction de l'empire des Mèdes. — Guerres d'Astyage avec les Arméniens. — Établissement de la race de Cyrus. — Notions abrégées sur l'histoire des Achéménides. — De l'Arménie sous cette dynastie : divisée alors en Orientale et Occidentale. — Établissement des Grecs dans la Colchide et le Pont. — Conquête de l'Arménie et des pays caucasiens par Alexandre.

6. Changements survenus en Asie après la conquête d'Alexandre. — Des Séleucides. — Gouvernement de l'Arménie par les rois grecs. — Soulèvement du pays. — Rois arméniens de la Grande-Arménie. — Rois de l'Arménie occidentale. — Fondation de la monarchie ibérienne. — Examen des traditions géorgiennes relatives aux premiers rois de la Géorgie.

7. Origine des Parthes comme nation. — Mœurs, institutions, etc. — Origine des Dahæ. — Origine de la race Arsacide. — Époque de sa révolte contre les Séleucides. — Progrès de sa puissance. — De Mithridate-le-Grand, roi des Parthes. — Conquête de la Bactriane. — Histoire du royaume grec de la Bactriane. — Divisions de la race Arsacide. — Arsacides de Perse, grands rois. — Arsacides d'Arménie. — Arsacides de la Bactriane. — Arsacides du Nord. — Organisation de la race Arsacide. — Conquête de l'Arménie.

8. Royaumes persans de l'Asie-Mineure. — Établissements des peuples de la Haute-Asie avant l'arrivée d'Alexandre. — Royaume de Cappadoce; sa description. — Histoire des Ariarates de la race de Cyrus; Achéloïdes. — Des pontifes de Comane; des autres sacerdoces souverains de la Cappadoce. — Du Pont. — Des Achéménides, de Mithridate, de la race de Polémon; des rois de l'Arménie Parthique, de la Petite-Arménie, de la Comagène.

9. Établissement des Arsacides en Arménie. — Règne de Valarsace. — Détails sur les mœurs, les institutions de l'ancienne Arménie. — Osrhoène. — Règne d'Arsace. — Irruption des Barbares du Nord. — Règne d'Ardachir; ses conquêtes dans l'Occident. — Règne de Tigrane. — Suite de l'histoire des Parthes; changements politiques survenus dans l'Orient. — Dernier roi de Syrie. — Histoire de l'Ibérie jusqu'aux dernières guerres de Tigrane contre les Romains.

10. Règne d'Artavazd. — Nouvelle puissance des Parthes. — Guerres contre Crassus. — Conquêtes des Parthes et des Arméniens en Mésopotamie et en Asie-Mineure. — Expédition d'Antoine en Arménie, et dans l'Atropatène. — Changements survenus en Asie par cette expédition. — Partage de l'Arménie en plusieurs royaumes. — Royaume de l'Arménie Orientale. — Histoire de l'Atropatène; des Parthes. — Événements survenus après la mort de Phraates IV.

11. Histoire de l'Arménie Orientale. — Archac, frère de Tigrane. — Histoire des rois de l'Osrhoène. — Abgar. — Révolutions de l'Orient; Arsacides, Bactriens, etc. — Conquête de l'Arménie Orientale par les Ibériens. — Histoire de Pharasmane. — Guerres avec les Parthes. — Conquête de l'Arménie



par les Parthes. — Tiridate. — Invasion des Alains. — Histoire de l'Adiabène. — Recherches sur les établissements des Juifs au Levant. — Rapport d'Abgar avec le Christ. — Premières prédications du christianisme dans l'Arménie et la Perse, et les pays caucasiens. — Histoire de Sanatrocès.

12. Règne d'Artaxès. — Histoire des Parthes. — Conquêtes de la Syrie; Pacorus. — Ses relations avec les Daces. — Guerres de Trajan dans l'Orient. — Suite de l'histoire des Parthes. — Guerres sous Marc-Aurèle et L. Varus. — Suite de l'histoire d'Arménie. — Guerres de Septime-Sévère et de Caracalla. — Destruction du royaume de l'Osrhoène. — Guerres des Arméniens contre les nations du Nord. — Règne de Kosroès en Arménie. — Règne d'Ardachir fils de Sassan. Son origine; dynastie de Bazaradjau dans la Perse; ses guerres contre Artaban, contre Kosroès; Arsacides de Perse.

13. L'Arménie sous les Perses, sous Ardachir et Chahpour. — L'Arménie romaine. — Artavazd, roi d'Arménie. — Conquête de l'Ibérie par les Perses. — Retour de Tiridate. — Établissement du christianisme en Arménie. — Ancienne religion des Arméniens. — Établissements dans l'Ibérie et l'Albanie. — Guerres des Romains contre les Perses sous Gallien, Aurélius, Probus et Dioclétien. — Règne de Khosrow II. — Invasion des Barbares du Nord. — Règne de Tiran, d'Arsace III. — De Julien. — Chahpour roi de Perse. — St. Nersès. — Règne de Manuel, etc. Partage de l'Arménie. — Extinction du royaume d'Arménie.

14. L'Arménie sous les Perses. — S. Sahak. — Alphabet arménien, littérature arménienne. — Voyages dans l'empire. — Traductions des livres grecs. — Alphabets ibérien et albanien. — Arménie romaine. — Révolte des Vartaniens. — Soumission de l'Arménie. — Histoire des Albanais et des Ibériens. — Nestorianisme. — Révolte de Vahan. — Domination persane. — Émigration des Arméniens de l'Occident. — Services qu'ils rendent à l'Empire en Italie et en Afrique. — Guerres des Romains et des Perses sous le règne des Nouchirwan. — Guerres de Colchide. — Histoire des Lazes. — Révolte des Arméniens et des peuples du Caucase sous Hormizdas. — Guerres et négociations, sous Justin, Tibère et Marin. — Mort d'Hormizdas. — Jusqu'à la chute et la mort de Khosrow Parwiz.

15. Origine des Arabes. — Mahomet et ses premiers succes-

seurs. — Leurs guerres avec les Perses; détruisent les Sassanides. — Leurs actions en Syrie et Mésopotamie. — Les Arméniens défendent l'Empire. — Eutychieisme. — Entrée des Arabes en Arménie. — Guerres des Arméniens. — Histoire de l'Eglise, conciles, littérature. — Histoire de Géorgie. — Établissement des Bagratides en Géorgie.

16. Les Khasars. — Leur origine, leur nom et leurs coutumes. — Descendent le Caucase. — Leurs guerres en Arménie contre les Arabes. — Part que les Arméniens y prennent. — Établissements des Arabes dans l'Arménie, l'Aderbidjan et le Chirwan. — Histoire des souverainetés du Chirwan. — Colonisation des Arabes en Chirwan, en Arménie et en Cilicie. — Organisation, administration et service de la frontière grecque et caucasienne. — Histoire des Bagratides en Arménie, en Géorgie; des Mamigoniens, des Ardzrouniens, et Curdes. — Révolte des chefs arabes contre les khalifes. — Soulèvement de Babek. — Ses guerres contre les Arabes. — Émigrations arméniennes et persanes dans l'Occident. — Guerre contre les Arabes dans l'Arménie et l'Asie-Mineure. — Expédition de Bougha.

17. Monarchie bagratide en Arménie. — Princes de Daron, rois ardzrouniens, arsacides, andsévoutiens. — Relations des Bagratides avec les khalifes. — Guerres des Bagratides contre les Arabes. — Leur établissement dans le Caucase. — Leurs guerres avec les rois arabes du Midi. — Dynasties arabes établies dans le Midi. — Les Chakides, les Arabes d'Ardjis, les Hamdutiens. — Frontière militaire des Grecs; établissements des Arméniens dans la Géorgie et la Cilicie. — Histoire des anciens Arabes à Tauris, Bardah, Gandja, et dans le Chirwan. — Histoire des Dilémities dans l'Atropatène, des Boéides. — Leurs relations avec les Curdes et les Arméniens. — Suite de l'histoire des Bagratides et des Ardzrouniens, jusqu'à leur extinction successive, etc., et l'arrivée des Turks Seldjoukides.

18. État de l'Asie à l'arrivée des Seldjoukides. — Dynasties arabes et curdes du Midi. — Origine des Seldjoukides. — Leur première invasion dans l'Occident. — Leurs guerres avec les Grecs. — Leur établissement dans l'Arménie et l'Asie-Mineure. — Nations turkomanes. — Dynasties qu'ils établissent. — Ortokides, Sokmanides, émirs de Rani, de Res, d'Ar-

zenerroum, etc. Atabeks. — Guerres avec les Géorgiens. — Princes orbéliens. — David-le-Réparateur, Démétrius, Tamar, Atabeks de l'Aderbidjan.

19. Curdes, origine, établissement primitif, dispersion ; origine des Aïoubites, leurs divisions, diverses souverainetés qu'ils établissent ; leurs guerres avec les Atabeks et les princes turkomans ; Aïoubites de Khélath, leurs guerres avec les Géorgiens, irruptions des Kharizmiens, règne de Lacha, avènement de Rousoudan, église d'Arménie, histoire littéraire.

20. Établissement des Arméniens dans la Cappadoce, la Syrie et la Cilicie. — Nombreuses émigrations. — Établissements et souverainetés de l'Arménie. — Dynasties des Roupéniens. — Croisades. — Seldjoukides d'Iconium. — Turkomans de Césarée. — Histoire des Roupéniens. — Conquête d'Antioche par les Arméniens. — Roupéniens jusqu'à l'irruption des Mongols.

21. Mongols. — Guerres contre Djélaledin. — Histoire de Géorgie. — Guerres des Tchingizkhanides dans l'Arménie et la Syrie, contre les Atabeks, les Aïoubites et les Mamelouks. — Histoire des Roupéniens jusqu'à leur destruction. — Histoire de Géorgie jusqu'à Timour. — Empire de Trébizonde — Histoire de l'église et des lettres.

22. Histoire de l'Arménie, des dynasties turkomanes et des souverainetés de la Géorgie jusqu'aux Sophis.

23. Histoire de l'Arménie sous la domination des Perses et des Turks jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Notions des principautés curdes et turkomanes de ce pays et du Chirwan. — Histories des diverses souverainetés géorgiennes.

24. État actuel des nations arménienne, géorgienne et caucasienne.

25. Index chronologique de toutes les principautés arméniennes, grecques, persanes, arabes, turkes, curdes et géorgiennes des pays caucasiens. — Monuments numismatiques de ces royaumes. — Inscriptions grecques, arméniennes et géorgiennes relatives à l'histoire de ces nations.

[Une main plus exercée que la mienne voudra peut-être s'exercer à remplir ce vaste cadre, où M. Saint-Martin avait déjà mis les premiers traits.]

Tous les écrivains de l'antiquité, et les modernes après eux,

donnent le nom d'Arménie à un vaste pays de l'Asie, compris entre la Turquie et la Perse, et long-temps partagé entre ces deux empires. Tous les cantons soumis aux Persans sont passés depuis peu sous la domination des Russes. Ce pays, le plus montueux et le plus élevé de l'Asie occidentale, est situé au milieu de quatre mers, vers lesquelles il projette dans toutes les directions des cours d'eau très- considérables. Ces mers sont : la Méditerranée, le golfe Persique, la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Quoique l'Arménie en soit peu éloignée, que ses bornes aient souvent changé, et que son territoire se soit plusieurs fois étendu dans toutes les directions, soit par une domination effective, soit par des colonies, jamais cependant les frontières de cette région ne se sont avancées au-delà des limites que l'antiquité lui assignait, et jamais l'Arménie n'a pu prolonger son nom jusqu'aux quatre mers que je viens d'indiquer. Elle est restée un pays méditerrané. Seulement, vers le douzième siècle de notre ère, par suite des nombreuses émigrations que les Arméniens firent à cette époque dans l'Asie-Mineure, le nom de l'Arménie fut attribué, pendant trois siècles environ, à la Cilicie, où ils s'établirent en grand nombre. A cela près, il est vrai de dire que le nom de l'Arménie qui, dans l'antiquité, désignait un pays et un peuple bien distincts au milieu de l'Asie, n'est plus maintenant en réalité qu'une dénomination géographique, consacrée par un long usage dans les livres, mais qui n'est plus employée par les états et les nations qui se partagent la domination du pays. Les conquêtes faites récemment par les Russes dans cette partie de l'Asie et l'affermissement de leur domination y feront peut-être revivre cet ancien nom, qui n'a pas d'autre existence que celle qu'il tient de la perpétuation de la religion chrétienne dans ces régions. C'est la religion seule qui a conservé jusqu'à nous les restes de la nation arménienne : autour du grand patriarche d'Edchmiadzin, principal chef de l'Eglise d'Arménie, sont les derniers débris de ce peuple, qui reconnaît partout des souverains étrangers. Le sultan des Turks, l'empereur de Russie, successeur du roi de Perse et des princes de la Géorgie, et un grand nombre de petits chefs turkomans et curdes, se partagent la possession du pays. En quelques endroits seulement, en des

lieux presque inaccessibles, il se trouve encore quelques peuplades arméniennes d'origine, qui ont conservé le privilège de se gouverner par des chefs de leur nation, qu'ils décorent du titre de *melik*. C'est un mot emprunté à la langue arabe, dans laquelle il signifie *roi*. Il est bien déchu de sa haute et antique acception, puisqu'il n'est plus destiné qu'à qualifier de *petits chefs*, qui ne sont guère autre chose que des maires de villages parmi nous. Il existe plusieurs chefs de ce genre dans la partie méridionale de l'Arménie, située à l'orient du Tigre, dans les montagnes du Kurdistan. On en trouvait aussi à la fin du dernier siècle dans la partie de l'Arménie soumise aux Persans. Ils étaient dans le territoire montueux et de difficile accès, situé au nord de l'Araxe entre le lac de Sévan et le Kour, qui est le Cyrus des anciens. Ils sont depuis peu devenus sujets de la Russie.

La vaste étendue de pays qui portait autrefois le nom d'Arménie se divisait en deux parties d'une grandeur fort inégale. On les distinguait par les noms de Grande et de Petite-Arménie. Cette division géographique s'est perpétuée jusqu'à nous dans les livres. La Petite-Arménie était un territoire long et étroit qui s'étendait entre le Pont au nord, et la Syrie au sud, resserré entre la Cappadoce et l'Euphrate, qui le séparait dans toute sa longueur de la Grande-Arménie.

La Grande-Arménie formait une masse assez compacte, affectant une forme presque circulaire. Elle s'étendait de l'ouest à l'est, selon Claudius César cité par Pline<sup>1</sup>, dans une longueur de 1300 milles romains, depuis Dascusa dans la Petite-Arménie jusqu'à la mer Caspienne<sup>2</sup>. Justin ne lui donne que 1100 milles<sup>3</sup>. L'ouverture du compas donne sur nos meilleures cartes, par une ligne droite légèrement inclinée du sud-ouest au nord-est, une distance d'environ 275 lieues françaises de 25. au degré, entre l'Euphrate et le confluent du Cyrus et de l'Araxes, qui paraît avoir été assez constamment, dans l'antiquité, l'extré-

<sup>1</sup> L. VI, c. 11.

<sup>2</sup> Claudius César longitudinem a Dascusa ad confinium Caspii maris, XIII mill. pass. Plin., l. VI, c. 10.

<sup>3</sup> Armenia a Cappadocia usque mare Caspium undecies centum millia patet. Just. XLII, c. 2.

mité orientale de la Grande-Arménie. Du nord au sud, le même Claudius César cité par Pline donnait à l'Arménie la moitié de l'étendue qu'il lui avait assignée de l'ouest à l'est, c'est-à-dire, 650 milles; distance comptée de Tigranocerta à l'extrémité méridionale du pays jusqu'aux frontières de l'Ibérie<sup>2</sup>. Justin est assez d'accord avec cet auteur, en attribuant 700 milles à la dimension de l'Arménie dans le même sens<sup>3</sup>. Selon Théophraste, qui avait accompagné Pompée dans les guerres contre Mithridate et Tigrane, l'étendue de l'Arménie était de 100 schènes, chacun de 40 stades, ou en d'autres termes 4000 stades, sur la moitié en largeur<sup>4</sup>. Strabon trouve cette indication exagérée, et pense qu'on serait plus près de la vérité en attribuant à la largeur la dimension qu'il assigne à la longueur, tandis que cette dernière serait la moitié, et même un peu moins<sup>4</sup>. Cette objection, au reste, était peu solide; on voit, en y regardant bien, que les deux auteurs s'accordent au fond. Strabon établissait comme nous la longueur de l'Arménie de l'ouest à l'est, tandis que Théophraste la disposait du nord au sud, et de même pour la dimension contraire. Il résulte de son texte, comme de ceux qui ont été déjà allégués, que la Grande-Arménie avait en largeur environ moitié moins qu'en longueur, ce qui est d'accord avec la réalité. On trouve sur nos cartes une distance de 200 lieues entre la moderne Amid, qui correspond je crois à l'antique Tigranocerta, et les anciennes limites de l'Arménie du côté de l'Ibérie; telle fut la largeur de la Grande-Arménie dans sa plus grande extension. Les limites très-mobiles de l'Arménie ne se sont jamais élevées vers le nord, au-delà de 41° de latitude; au sud, elles ne sont jamais descendu plus bas que 37° de latitude : excepté peut-être au-delà du Tigre, dans des cantons autrefois arméniens, qui se prolongèrent au milieu des montagnes des Cardes, dans des régions encore mal connues, qui se trouvaient au milieu de l'ancienne Médie.

Il est plus facile d'indiquer les limites exactes de l'Arménie à

<sup>2</sup> Latitudinem dimidium ejus a Tigranocerta ad Iberiam. Plin. VI, c. 10.

<sup>3</sup> In latitudinem millia passuum

septingenta porrigitur. Justin. XLII, 2.

<sup>4</sup> Strab., XI, 530.

<sup>5</sup> Strab., XI, 530.

l'ouest et à l'est. La sinuosité de l'Euphrate la plus avancée vers l'occident, qui paraît être par  $35^{\circ}20'$  de long. or. et  $37^{\circ}40'$  de latitude, fut le terme de l'Arménie dans cette direction. Le confluent de l'Araxes et du Cyrus, qui se place sous le  $39^{\circ}50'$  de latitude et le  $46^{\circ}$  de long. or., paraît avoir été vers l'orient le terme de l'antique Arménie. Il est douteux que le territoire des Arméniens se soit jamais beaucoup et long-temps étendu au-delà de ce point.

Telle fut à peu près l'étendue générale du pays que les anciens désignaient par le nom de Grande-Arménie, dénomination que les Arméniens eux-mêmes appliquent aux mêmes régions. Cette étendue paraît répondre exactement à celle qui est aussi attribuée à la Grande-Arménie dans la description détaillée contenue dans l'ancienne géographie arménienne attribuée à l'historien Moïse de Khoren, qui vivait au milieu du V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Cette description donne les divisions et toutes les subdivisions du pays sous la domination des Arsacides, c'est-à-dire à une époque qui correspond au temps où vivaient les écrivains grecs et latins qui nous ont transmis les renseignements dont nous nous servons pour tracer la géographie de l'ancienne Arménie. Ces écrivains, et Strabon en particulier, nous apprennent qu'à des époques antérieures, l'Arménie se renfermait dans des bornes plus restreintes, et nous savons par les auteurs nationaux, qu'il en fut de même pendant les temps qui suivirent la destruction de la dynastie des Arsacides; tous les pays circonvoisins s'agrandirent alors aux dépens des provinces arméniennes. Quoi qu'il en soit sur ce point, il convient maintenant d'indiquer plus en détail quelles furent les bornes de la Grande-Arménie dans sa plus grande extension.

La Grande-Arménie était bornée au nord par l'Albanie, l'Ibérie et la Colchide. L'Albanie la séparait de la mer Caspienne, comme les deux autres pays l'empêchaient d'atteindre le mont Caucase et la mer Noire. L'Arménie, dans les temps anciens, s'est souvent étendue beaucoup vers le nord et le nord-est aux dépens de l'Ibérie et de l'Albanie. Elle a quelquefois compris plusieurs des cantons qui formaient la partie méridionale de l'Ibérie, la Géorgie des modernes. Cette extension fut même

si grande à quelques époques ; que presque toute la partie de l'Ibérie située au midi du Cyrus fut comprise dans l'Arménie. Les Arméniens étendirent aussi leur domination sur des cantons considérables situés au-delà du Cyrus, entre l'Ibérie et l'Albanie.

Le confluent de l'Araxes et du Cyrus paraît avoir été, vers l'orient, le terme que les limites de l'Arménie n'ont jamais dépassé. Strabon, Plinè et les auteurs nationaux s'accordent à donner le nom de *plaine des Albaniens* au territoire bas et humide qui, à partir du point désigné, s'étend sur la rive gauche du dernier fleuve en allant vers la mer Caspienne. Il n'en fut pas toujours de même en-deçà ; il paraît constant, au contraire, que la Grande-Arménie a plusieurs fois, dans l'antiquité, embrassé des cantons assez étendus sur la gauche du Cyrus. Le pays de Sacassène, mentionné par Strabon et Plinè, était de ce nombre. Selon le premier de ces géographes, ce pays était voisin de l'Albanie et du Cyrus. Les Arméniens le nomment *Schakaschen*, et le comprennent dans la grande province d'Outi, l'Otène des anciens. Il me paraît être le canton moderne de Schaki, qui en rappelle le nom, et qui est situé sur la gauche du Kour, s'étendant loin au nord, vers la chaîne détachée du Caucase qui sépare le Schirwan de la Géorgie des modernes. Ce qui fait voir, au reste, que l'Arménie s'étendit réellement autrefois dans cette direction vers le Caucase, c'est que Moÿse de Khorèn, en énumérant plusieurs des dynasties du nord de l'Arménie soumises aux rois arsacides, place parmi elles le prince des Gougariens, tribu caucasienne que Strabon nous apprend d'une manière positive avoir occupé une portion de la chaîne du Caucase qui s'étend au nord de l'Albanie, près des régions où on supposait que les Amazones avaient habité autre fois.

Ce fait, au reste, n'est pas unique. Selon Strabon, la Cambyène, autre canton situé très au nord, habituellement couvert de neiges, prolongeait l'Arménie jusqu'au mont Caucase, ou plutôt jusqu'à une des branches qu'il projette vers le sud. La position de ce canton âpre et sans eau résulte d'un autre passage de Strabon, qui apprend qu'il donnait passage de l'Albanie dans l'Ibérie, et qu'il était sur les bords de l'Alasanius. Ce fleuve,



appelé encore Alazani , est le plus grand des affluents de gauche du Cyrus. Les Géorgiens, qui sont les Ibériens modernes, appellent *Cambedjovani* un canton nu, aride et en partie montueux, situé entre le Kour et l'Alazani, près du confluent de ce dernier, là où les cartes modernes placent les steppes de Karaya et d'Oupadar; c'est là que naguère passait la route qui conduisait de Tiflis dans le Schirwan. C'est donc là qu'était la Cambysène, en arménien K'anbâdjan. On voit par la géographie attribuée à Moïse de Khoren, que ce canton était retombé au pouvoir des Albaniens avant l'époque de la destruction de la dynastie des Arsacides en Arménie, au commencement du V<sup>e</sup> siècle. Cet événement livra l'Arménie aux entreprises des peuples voisins; ce royaume perdit tous les cantons qui avaient appartenu à l'Albanie. Les Albaniens, à leur tour, sortirent de leurs limites, et envahirent les districts situés dans leur voisinage entre le Kour et l'Araxes; ils occupèrent ainsi les provinces arméniennes d'Outi et d'Artsakh, où ils se maintinrent long-temps.

En remontant le Cyrus vers le nord, on atteignait l'Ibérie. Selon Strabon, l'Arménie s'était aussi étendue au-delà du fleuve aux dépens de ce pays. Ce géographe rapporte qu'elle s'était accrue non-seulement de la région voisine du mont Paryadre et de la Corzène, mais encore de la Gogarène, qui, ajoute-t-il, est au-delà du Cyrus. Les auteurs arméniens en général, et la géographie attribuée à Moïse de Khoren, placent tous la province de Gougar, qui est la Gogarène de Strabon, à l'extrémité septentrionale de l'Arménie, sur la frontière de l'Ibérie, mais en deçà du Cyrus. On s'aperçoit seulement plusieurs fois qu'ils l'étendent beaucoup vers le nord dans l'Ibérie, qu'ils réduisent d'autant, donnant même souvent le titre de princes de l'Ibérie aux chefs de ce pays. Bien plus, et en cela d'accord avec Strabon, soit anciennement, soit à des époques assez modernes, ils étendent ce nom de Gougar jusqu'au mont Caucase. C'est au moins ce qu'on remarque dans l'historien arménien Jean Catholikos, qui vivait au commencement du X<sup>e</sup> siècle. Selon Moïse de Khoren, les princes de Gougar étaient chargés de contenir les Barbares du Caucase; ce qui donne lieu de penser que leurs possessions s'avançaient jusque dans le voisinage de

ces montagnes, et sur des territoires qui, dans l'antiquité, comme à présent, étaient sans doute habités par des hommes de race ibérienne. Ceci servirait à expliquer un passage de Plin<sup>e</sup>, où les Gougars sont placés parmi les nations caucasiennes.

La Gogarène se prolongeait fort loin vers l'occident, de manière à atteindre le cours supérieur du Cyrus, s'appuyant ainsi à l'ouest comme à l'est sur ce fleuve, de manière à s'interposer entre l'Ibérie et les régions riveraines du Pont-Euxin; c'est là ce qui aura donné lieu à Étienne de Byzance de dire, d'après des sources qui nous sont inconnues, que la Gogarène était entre la Colchide et l'Ibérie. Après la chute de la monarchie assacide, cette province revint aux Ibériens; les Arméniens la recouvrèrent au X<sup>e</sup> siècle, et la couvrirent de leurs colonies; les Géorgiens la reprirent depuis, et elle est encore tout entière une annexe de la Géorgie, sous le nom de Sounkhéthi.

Il n'est pas facile d'indiquer la situation de la Corzène, province froide et montueuse, enlevée aussi aux Ibériens par les Arméniens, et qui devait marquer, vers le nord-ouest, les limites de la Grande-Arménie. Ce pays n'est connu que par le seul témoignage de Strabon.

Du côté du nord-ouest, était un territoire dont la possession, toujours contestée, se partageait quelquefois entre les Colchidiens, les Ibériens et les Arméniens, dont il était également limitrophe. On comprend que cette circonstance dut rendre très-mobilité la frontière de l'Arménie, dans cette direction. Cette région était habitée par un peuple particulier, dont il n'est pas facile d'indiquer l'origine ou les rapports avec les autres nations de l'Asie. Les anciens auteurs les appellent Mosques, et ils donnent à leur pays le nom de Moschie. On le retrouve au moyen âge, dans l'historien grec Cédrenus<sup>1</sup>, sous le nom de Meschie. Il sera question ailleurs de ce pays. Les monts Moschiques, selon Strabon, faisaient, du côté du nord, la limite de l'Arménie, s'étendant jusqu'à l'Ibérie, et même à

<sup>1</sup> T. II, p. 770.

l'Albanie<sup>1</sup>. Un peu plus à l'ouest, on trouvait un territoire montueux et occupé par beaucoup de petites peuplades barbares. Ce territoire peu étendu était situé entre la Colchide et la partie de l'Asie-Mineure qu'on appelait le Pont. Les auteurs en font une dépendance de la Colchide. Ce petit pays empêchait l'Arménie de s'étendre jusqu'au Pont-Euxin. Ce pays fut souvent soumis au Pont, dont il n'était qu'un prolongement oriental. Il fut plus souvent indépendant, et il s'étendit plusieurs fois vers le midi, aux dépens de l'Arménie. Du côté de l'ouest, en suivant le cours de l'Euphrate, le territoire de la Petite-Arménie séparait la Grande-Arménie du royaume de Cappadoce. Plus au sud, c'était la Commagène, portion de la Syrie septentrionale, qui formait la limite occidentale de l'Arménie, dont elle était aussi séparée par l'Euphrate. Du côté du midi, au-delà du même fleuve, une branche très-élevée du Taurus séparait la Sophène, partie très-importante de l'Arménie, et le reste du pays, de la Mésopotamie<sup>2</sup> et de l'antique Assyrie. On désignait particulièrement, par le nom de Masius, cette partie du Taurus qui dominait Nisibe, au sud, et le territoire de Tigranocerte<sup>3</sup>, que je crois être la moderne Amid, par conséquent au nord. On donnait aussi à cette chaîne le nom de monts Gordyæens<sup>4</sup>, à cause des peuples qui l'habitaient. Cette limite naturelle fut cependant franchie plusieurs fois sous les rois d'Arménie, de la race des Arsacides. La domination et le nom de l'Arménie s'étendirent alors sur une grande partie de la Mésopotamie. Le témoignage de Procope<sup>5</sup> fait voir que l'emploi de cette dénomination s'était conservé jusqu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, et qu'elle servait encore à cette époque à désigner une partie de la Mésopotamie. Les cantons de ce pays, voisins de l'Arménie, dans laquelle ils furent plusieurs fois compris, étaient l'Osrhoène, ou territoire d'Édesse, et la Mygdonie. Cette province, dont les limites sont fort difficiles à déterminer, et

<sup>1</sup> Strab., XI, 521.

<sup>2</sup> Strab., XI, 521, 522, 526;

XVI, 746.

<sup>3</sup> Strab., XI, 522.

<sup>4</sup> Strab., XI, 522.

<sup>5</sup> Proc. de Bel. pers., I, 17.

qui paraît avoir compris quelquefois tout le nord de la Mésopotamie, contenait; selon Strabon, la ville arménienne de Tigranocerte <sup>1</sup>. On sait du reste, par le témoignage réuni des auteurs anciens et des écrivains arméniens, que Nisibe, ville bien certainement syrienne, appelée aussi par les Grecs Antioche de Mygdonie <sup>2</sup>, fut souvent la résidence des rois de l'Arménie.

Au-delà du Tigre, les bornes de l'Arménie ne se prolongeaient pas long-temps en droite ligne vers l'orient; il n'est pas facile d'en indiquer la vraie direction au milieu de montagnes encore mal connues de la Gordyène, le Kurdistan des modernes. Il paraît cependant que, dans quelques parties, l'Arménie s'avancait assez loin vers le sud, pour que quelques-uns de ses cantons aient pu être contigus avec la Grande-Médie, comme l'assure Strabon <sup>3</sup>. On voit aussi que, de ce côté, l'Arménie était limitrophe de la Babylonie, selon le même auteur <sup>4</sup>. Il est probable que c'est par l'Arbélitide que les deux pays se touchaient. Strabon nous apprend que ce dernier faisait partie de la Babylonie. Il s'avancait d'ailleurs vers le nord, de manière à atteindre les montagnes de la Gordyène.

L'Arménie ne s'étendait pas aussi loin vers le sud, dans la haute antiquité. Xénophon atteste qu'à l'époque de la retraite des dix mille, le *Centritès*, qui paraît être le Khabour ou la rivière de Seerti des modernes, formait la séparation de l'Arménie et du pays des Carduques <sup>5</sup>, qui sont les peuples que nous appelons Curdes. Le Khabour, affluent de droite du Tigre, s'unit à ce fleuve, un peu au nord de l'ancienne Assyrie. Il est évident, par les détails que fournit Strabon, qu'à une époque plus moderne, les contrées montueuses situées plus au sud furent comprises dans l'Arménie. Elles formèrent deux provinces, que les écrivains nationaux appellent *Mok* et *Kordjek* : la Moxoène et la Gordyène des anciens. C'est ce qui résulte des textes de Strabon <sup>6</sup> et d'Appien <sup>7</sup>. L'Arménie s'avancait sur

<sup>1</sup> Strab., XVI, 747.

<sup>2</sup> Strab., XVI, 747.

<sup>3</sup> Strab., XVI, 739.

<sup>4</sup> Strab., XVI, 737.

<sup>5</sup> Xenoph., *Anab.*

<sup>6</sup> Strab., XVI, 747.

<sup>7</sup> App., *Mithrid.*, § 105.

les bords du Tigre, assez près de Ninive, dont elle était séparée par l'Adiabène, province de l'Assyrie, qui s'étendait depuis le Tigre jusqu'aux montagnes de la Gordyène<sup>1</sup>. L'Arbétide venait ensuite. C'était là qu'était la portion la plus méridionale de l'Arménie, au point où les monts Gordiens perdaient leur nom, en projetant directement au sud la chaîne du mont Zagrus ou Zagrius, qui séparait la Grande-Médie de la Babylonie et de la Susiane. C'est là que l'Arménie était voisine de la région de la Grande-Médie, connue sous le nom de Matiane.

C'est vers le point qui marque la séparation du Zagrus et des montagnes de la Gordyène, que la limite de l'Arménie, inclinée depuis long-temps vers le sud-est, se relevait assez brusquement et directement vers le nord, de manière à former une échancrure bien prononcée sur la masse compacte de l'Arménie. C'est là qu'était l'Atropatène, l'Aderbaïdjan des modernes, royaume distinct et souvent en guerre avec l'Arménie.

L'Atropatène, qui était originairement une partie de la Médie, séparait ce dernier pays de la Grande-Arménie. La chaîne de hauteurs qui marque à l'ouest et au nord le bassin du grand lac d'Ourmi, devait former la limite indécise des deux états. La frontière de l'Arménie continuait ensuite à courir vers l'orient, de manière à rejoindre l'Albanie, au sud du confluent de l'Araxe et du Cyrus, en laissant sous la domination de l'Arménie les cantons peu étendus qui versent leurs eaux dans l'Araxes, qu'ils bornent au midi. Cependant, à diverses époques, et particulièrement au temps de l'expédition que Marc-Antoine le triumvir fit contre les Parthes, au premier siècle avant notre ère, l'Araxes, au rapport de Strabon, formait la limite entre l'Arménie et l'Atropatène; et, selon Pline<sup>2</sup>, qui dit la même chose, c'était la province d'Otène qui était limitrophe de l'Atropatène. Je pense que cet état de choses se rapporte au temps où Pline écrivait, mais qu'il en était autrement à une époque antérieure. On voit, dans Strabon, que les peuples

<sup>1</sup> Strab., XI, 530; XVI, 739, *regione discreta Araxo. Plin., VI, 744.*

<sup>2</sup> Atropatene ab Armeniæ Otene

de l'Atropatène avaient profité des malheurs que l'Arménie éprouva par suite de la captivité et de la mort du roi Artavasd, fils de Tigrane. Ils reprirent sur les Arméniens le canton de *Symbacé*, dont on ignore la situation, mais qui était sans doute limitrophe de l'Atropatène, dont il faisait antérieurement partie<sup>1</sup>. S-M.

*Cætera desiderantur.*

<sup>1</sup> Strab., XI, 523.

FIN DU MÉMOIRE SUR L'ARMÉNIE ET DU TOME QUINZIÈME.



---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUINZIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

---

## LIVRE QUATRE-VINGTIÈME.

x. Éducation de Michel. xi. Commencement de son règne. xii. Ministère de Nicéphorise. xiv. Guerre des Turks. v. Isaac pris par les Turks. vi. Courage d'Alexis Comnène. vii. Isaac délivré. viii. Le César Jean envoyé contre Oursel. ix. Bataille de Zompi. x. Andronic prisonnier est renvoyé à Constantinople. xi. Jean César fait empereur par Oursel. xii. Le César et Oursel défait et pris par les Turks. xiii. Paléologue défait par Oursel. xiv. Oursel livré par les Turks à Alexis. xv. Alexis demande en vain de l'argent aux principaux d'Amasée pour payer la rançon d'Oursel. xvi. Il s'adresse au peuple et réussit. xvii. Oursel est amené à Constantinople. xviii. Isaac gouverneur d'Antioche. xix. Révolte des Bulgares. xx. Défaite et prise du nouveau roi. xxi. L'empereur veut donner à

Bryenne le titre de César. xxii. Exploits de Bryenne. xxiii. Révolte de Nestor. xxiv. Côme succède au patriarche Xiphilin. xxv. La fille de Robert Guiscard fiancée avec Constantin Duca. xxvi. Peste et famine à Constantinople. xxvii. Causes du soulèvement de Bryenne. xxviii. Inconstance de Basilace. xxix. Bryenne se déclare empereur. xxx. Jean Bryenne devant Constantinople. xxxi. Il décampe. xxxii. Mariage d'Alexis. xxxiii. Révolte de Nicéphore Botaniat. xxxiv. Il arrive à Nicée. xxxv. Mouvements à Constantinople. xxxvi. Découragement de Michel. xxxvii. Il se démet de l'Empire, et Botaniat est couronné. xxxviii. Premières opérations de Botaniat. xxxix. Fin malheureuse de Nicéphorise. xl. Bryenne refuse un accommodement. xli. Alexis marche contre



Bryenne. XLII. Bataille de Calabrya. XLIII. On crève les yeux à Bryenne. XLIV. Assassinat de Jean Bryenne. XLV. Botaniate épouse Marie femme de Michel Parapinace. XLVI. Guerre de Basilace. XLVII. Mouvement des deux armées. XLVIII. Bataille du Vardar. XLIX. Basilace avenglé. L. Mouvements des Patzinaces. LI. Philartèse sonnet à Botaniate. LII. Révolte de Constantin Ducas aussitôt étouffée. LIII. Conduite adroite d'Isaac Comnène. LIV. Alexis arrête les ravages des Patzinaces. LV. Révolte

de Nicéphore Mélissène. LVI. L'ennuque Jean devant Nicée. LVII. Sa retraite. LVIII. Ingratitude de Jean. LIX. Mauvais dessein des ministres contre les Comnènes. LX. Les Comnènes sortent de Constantinople. LXI. Le césar Jean se joint à eux. LXII. Alexis proclamé par les soldats. LXIII. Mélissène veut partager l'empire. LXIV. Prise de Constantinople. LXV. Botaniate veut donner l'empire à Mélissène. LXVI. Négociation inutile. LXVII. Botaniate dépossédé.

Page 1

## LIVRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

I. État de l'Empire. II. Nouveaux titres donnés par Alexis à sa famille. III. Soupçons sur l'impératrice Marie. IV. Couronnement d'Irène. V. Marie sort de la cour avec son fils. VI. Grand pouvoir accordé par Alexis à sa mère. VII. Alexis arrête les ravages des soldats. VIII. Pénitence d'Alexis. IX. Robert Guiscard se dispose à la guerre contre les Grecs. X. Imposteur qui prend le nom de Michel. XI. Le pape dupe de l'imposture. XII. Préparatifs de Robert pour passer en Grèce. XIII. Raoul veut détourner Robert de la guerre. XIV. Passage de Robert à Corfou. XV. Conduite perfide de Monomacat, gouverneur de Dyrrachium. XVI. Embarras d'Alexis. XVII. Il a recours aux princes d'Occident. XVIII. Paix avec les Turks. XIX. Robert essuie une violente tempête. XX. Commencement du siège de Dyrrachium.

XXI. Le faux Michel devant la ville. XXII. Bataille navale des Vénitiens contre la flotte de Robert. XXIII. Opiniâtreté de Robert. XXIV. Attaque de la ville. XXV. Alexis se met en campagne. XXVI. Il marche à Dyrrachium. XXVII. Conseil d'Alexis. XXVIII. Fable débitée par Anse Comnène. XXIX. Préparatifs de la bataille. XXX. Ordre des deux armées. XXXI. Bataille de Dyrrachium. XXXII. Défaite de l'armée grecque. XXXIII. Actions d'Alexis. XXXIV. Faute d'Alexis. XXXV. Suites de la bataille. XXXVI. Prise de Dyrrachium. XXXVII. Alexis fait usage des richesses de quelques églises. XXXVIII. Hardiesse de l'évêque Léon. XXXIX. Nouveaux préparatifs d'Alexis. XL. Robert repasse en Italie. XLI. Bataille de Joannine. XLII. Bataille d'Arta. XLIII. Exploits de Boémond en Grèce. XLIV. Siège de Larisse. XLV. Pré-

paratifs de la bataille. XLVI. Bataille de Lariasse. XLVII. Suite de la bataille. XLVIII. Alexis oblige Boëmond à repasser en Italie. XLIX. L'Église grecque troublée par Italus. L. Alexis reprend Castorie. LI. Punition des Pauliciens. LII. Révolte d'un Paulicien. LIII. Murmures contre Alexis au sujet

de l'enlèvement des vases sacrés. LIV. Apologie d'Alexis. LV. Satisfaction d'Alexis. LVI. Conjuraction. LVII. Robert repasse en Illyrie. LVIII. Bataille navale de Robert contre les Grecs et les Vénitiens. LIX. Mort de Robert. LX. Suites de la mort de Robert.

Page 99

## LIVRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

I. Conduite d'Alexis à l'égard des astrologues. II. Progrès des Turks. III. Soliman s'empare d'Antioche. IV. Mort de Soliman. V. Artifice d'Alexis pour se remettre en possession de plusieurs places. VI. Abou'l-cassim vaincu par Tatice. VII. Seconde défaite d'Abou'l-cassim. VIII. Ruse d'Alexis pour s'emparer de Nicomédie. IX. Nicée assiégée et délivrée. X. Mort d'Abou'l-cassim. XI. Kilidj-Arsalan, fils de Soliman, sultan de Nicée. XII. Helcan vaincu et converti. XIII. Naissance de Jean Comnène et des autres enfants d'Alexis. XIV. Guerre des Patzinaces. XV. Tatice défait par les Patzinaces. XVI. Les Patzinaces vaincus par Manrocatalon. XVII. Alexis marche en personne. XVIII. Ambassade trompeuse. XIX. Alexis va chercher les Patzinaces. XX. Il perd une grande bataille. XXI. Actions d'Alexis. XXII. Aventures de Paléologue. XXIII. Guerre des Comans et des Patzinaces. XXIV. Robert, comte de Flandre, à Constantinople. XXV. Paix avec les Patzinaces. XXVI. Ils rompent le traité. XXVII. Défaite des Archontopules. XXVIII. Nicé-

tas battu sur mer par Zakhas. XXIX. Expédition de Dalassène contre Zakhas. XXX. Ruse inutile de Zakhas. XXXI. Perfidie du transfuge Néanzès. XXXII. Défaite d'Alexis réparée par lui-même. XXXIII. Victoire d'Alexis. XXXIV. Stratagème d'Alexis. XXXV. Troisième victoire d'Alexis. XXXVI. Combat de Chérobacques. XXXVII. Nouveau stratagème d'Alexis. XXXVIII. Retour d'Alexis à Constantinople. XXXIX. Continuation de la guerre des Patzinaces. XL. Mouvements de l'empereur. XLI. Arrivée des Comans. XLII. Jonction de Mélissène. XLIII. Préparatifs de la dernière bataille contre les Patzinaces. XLIV. Bataille de Lébune. XLV. Humanité d'Alexis à l'égard des prisonniers. XLVI. Retraite des Comans. XLVII. Augmentation d'impôts. XLVIII. Négociation du pape avec Alexis. XLIX. Conjuraction étouffée. L. Conduite prudente d'Alexis à l'égard d'un de ses neveux. LI. Son neveu justifié. LII. Grégoire Gabras arrêté. LIII. Alexis ferme les passages aux Dalmates.

Page 182

## LIVRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

1. Guerre contre Zakhas. II. Succès des Grecs. III. Révoltes réprimées dans les îles de Crète et de Cypre. IV. Assassinat de Zakhas. V. Guerre de Dalmatie. VI. Mauvais desseins de Diogène. VII. Premier attentat de Diogène. VIII. Il veut tuer Alexis de sa propre main. IX. Seconde tentative de Diogène. X. Diogène arrêté. XI. Découverte et punition des principaux complices. XII. Inquiétude universelle. XIII. Assemblée générale. XIV. Amnistie accordée par l'empereur. XV. Fin de la guerre de Dalmatie. XVI. Suite de la vie de Diogène. XVII. Nil hérétique. XVIII. Un imposteur qui se dit fils de Romain Diogène soulève les Comans. XIX. Alexis se prépare à leur résister. XX. Marche des Comans. XXI. Vaine tentative des Comans sur Anchiale. XXII. Siège d'Andrinople. XXIII. Prise du faux Diogène. XXIV. Défaite des Comans. XXV. Les Comans se retirent. XXVI. Travaux d'Alexis pour mettre en sûreté Nicomédie. XXVII. Naissance des croisades. XXVIII. Pierre l'Ermite à Jérusalem. XXIX. Prédication de Pierre.

XXX. Concile de Plaisance et de Clermont. XXXI. Succès du concile de Clermont. XXXII. Sur la légitimité des croisades. XXXIII. Départ de la première bande de croisés. XXXIV. Voyage de Pierre l'Ermite. XXXV. Défaite de Pierre à Nisse. XXXVI. Pierre devant Constantinople. XXXVII. Brigandage des croisés. XXXVIII. L'armée de Pierre défaite en Asie. XXXIX. Croisade de Godescalc. XL. Et d'Émicon. XLI. Voyage de Godefroi de Bouillon. XLII. Prison de Hugues-le-Grand. XLIII. Hugues est rendu à Godefroi. XLIV. Combats entre les Grecs et les Latins devant Constantinople. XLV. Entrevue de Godefroi et d'Alexis. XLVI. Godefroi passe en Asie. XLVII. Arrivée de Raoul. XLVIII. Voyage de Boëmond. XLIX. Boëmond à Constantinople. L. Hommage rendu par Boëmond. LI. Autres princes. LII. Voyage de Raimond, comte de Toulouse. LIII. Raimond à Constantinople. LIV. Tatice joint aux croisés.

Page 260

## LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

1. Dessein de l'auteur au sujet des croisades. II. Siège de Nicée. III. Nicée se rend à l'empereur. IV. Conduite de l'empereur à l'égard des Turks de Nicée. V. A l'égard des croisés. VI. Départ des croi-

sés de devant Nicée. VII. Ils arrivent devant Antioche. VIII. Siège d'Antioche. IX. Prise d'Antioche. X. Boëmond fonde la principauté d'Antioche. XI. Il s'empare de Laodicée. XII. Expédition de Jean

Ducas. xiii. Alexis soupçonné d'être ennemi des croisés. xiv. Nouveaux croisés. xv. Arrivée des Italiens. xvi. Des Français. xvii. Troupe du comte de Nevers. xviii. Et du comte de Poitiers. xix. Justification d'Alexis. xx. Boëmond pris et délivré de prison. xxi. Guerre d'Alexis contre Boëmond. xxii. Exploits de Butumite en Cilicie. xxiii. Bataille navale entre les Grecs et les Pisans. xxiv. Suites de la bataille. xxv. Précautions d'Alexis contre Boëmond. xxvi. Boëmond retourne en Occident. xxvii. Mariage de Jean, fils d'Alexis. xxviii. Boëmond en Italie. xxix. Mesures que prend Alexis pour détruire les accusations de Boëmond. xxx. Préparatifs de l'empereur. xxxi. Tancrède reprend la Cilicie. xxxii. Mouvements de Boëmond. xxxiii. Occupations d'Alexis en Macédoine. xxxiv. Conjuraction des

frères Anémis. xxxv. Elle est découverte et punie. xxxvi. Révolte de Grégoire Taronite. xxxvii. Mesures que prend Alexis pour s'opposer au passage de Boëmond. xxxviii. Adresse de Boëmond pour rendre Alexis odieux. xxxix. Il passe en Illyrie. xl. Alexis se met en marche. xli. Conjuraction contre Alexis. xlii. Alexis passe l'hiver à Thessalonique, et Boëmond devant Durazzo. xliii. Attaque de Durazzo. xliv. Ruse d'Alexis. xlv. Défaite de Cantacuzène. xlvi. Il défait les Francs à son tour. xlvii. Divers combats des Grecs et des Francs. xlviii. Alexis est mal servi par mer. xlix. Conduite d'Alexis. l. Boëmond demande la paix. li. On convient d'une entrevue. lii. Entrevue d'Alexis et de Boëmond. liii. Acte de Boëmond. liv. Départ et mort de Boëmond.

Page 337

## LIVRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

1. Rétablissement d'Adramytte. ii. Défaite d'Assan. iii. Bertrand, fils du comte Raymond, fait hommage à Alexis. iv. Hérésie des Bogomiles. v. Alexis démasque Basile, chef des Bogomiles. vi. Ruse d'Alexis pour reconnaître les vrais hérétiques. vii. Punition de Basile. viii. Mort du patriarche Nicolas. ix. Alexis se brouille avec Tancrède. x. Il détache de Tancrède le comte de Tripoli. xi. Il ne peut gagner le roi de Jérusalem. xii. Butumite trompé à Tripoli. xiii. Alexis

dans la Chersonèse. xiv. Paix avec Saisan. xv. Nouvelle Guerre contre les Turks. xvi. Défaite et prise de Camyze. xvii. Défaite des Turks. xviii. Autre défaite. xix. Occupations d'Alexis pendant la paix. xx. Il travaille à la conversion des Pauliciens. xxi. Les Turks recommencent la guerre. xxii. Départ et premiers succès d'Alexis. xxiii. Mouvements de l'empereur. xxiv. Alexis à Nicomédie. xxv. Alexis marche à l'ennemi. xxvi. Diverses expéditions. xxvii. L'empereur court au se-

cours de Bardas. xxviii. Retour de l'empereur. xxix. Défaits de Saïan. xxx. Attaque nocturne inutile. xxxi. Saïan demande la paix. xxxii. Arrivée de l'empereur à Constantinople. xxxiii. Magnifique hôpital établi par Alexis. xxxiv. Réforme de plu-

sieurs abus. xxxv. Dernière maladie d'Alexis. xxxvi. L'impératrice veut faire tomber la couronne à Bryenne. xxxvii. Jean s'assure de l'empire. xxxviii. Il se rend maître du palais. xxxix. Mort d'Alexis. xl. Résumé de son règne. Page 423

FIN DE LA TABLE DU TOME QUINZIÈME.

HISTOIRE  
DU  
**BAS-EMPIRE,**

PAR LEBÉAU.

NOUVELLE ÉDITION,  
REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS  
LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,  
MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,  
MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS,  
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,  
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

.....  
M DCCC XXXVI.

Avez-vous regardé sa bouche,

Ses dents d'ivoire, d'où le son

Coule plus doux que de la touche,

Quand sa main, sur le forté touche,

Le mi qui sort à l'unisson ?

Si vous l'avez vue, oh! de grâce,

Dites, est-il rien de plus beau ?....

Rien au monde a-t-il plus de grâce;

Qui pourrait marcher sur sa trace

Sous l'astre au rayonnant flambeau ?

Mais si vous l'ignorez encore,

Imaginez un ange Dieu :

Plus vif que le jet de l'aurore,

Plus pur que l'éther qui décore

Le dôme éternel du saint lieu !..

Vous comprendrez mon Amélie,

Mon Amélie aux noirs cheveux :

**L'EXTRAIT DE MALT**  
 des nombreux clients  
 a remède le plus en-  
 sur les plus célèbres  
*études de post-tri-*  
 ande des *correspon-*  
 es et illes.  
 s commerçants vou-  
 l priés de s'adresser  
 u dépôt général de  
 de l'Échiquier, 28,  
 ont fixés.

## TE DE FER

ONTE.

*vérité de médecine.*

nombreuses expé-  
 i démontre leur effi-  
 autres ferrugineux  
 raffinement de toutes  
 se les modifications  
 n-Villeneuve, 19, à  
 pharmacies de chaque

## ITRINE.

EUR CHURCHILL.

ide, sirop d'hypo-  
 l'hypophosphite de  
 le de manganeuse,

ditionne, Paris.

## DETHAN

OLLET.

asse.)  
 ix de gorge, les in-  
 salivation mercuri-  
 au gosier, la trati-  
 ératons, détruisent  
 Pharmacie DETHAN,  
 ancie Roussay, place

## ATIQUES

l'asthme. Cessation  
 des oppressions. —  
 Paris. — Prix : 3 fr.

## IS MURALIS

lone, à Paris.  
 la peau. Le meil-  
 trois grandes cul-  
 licon.

## DE PRÉCISION,

les-Arts.  
 magnéto-laradiques  
 scopes achromati-



THESAURUS  
GRÆCÆ LINGUÆ

AB  
HENRICO STEPHANO

CONSTRUCTUS

Post editionem anglicam novis additamentis auctum, ordine  
alphabetico digestum tertio ediderunt

CAROLUS BENEDICTUS HASE,

Instituti regii Franciæ socius, in regia schola speciali linguarum  
orientalium professor, in Bibliothecæ regiæ parte codd. mss.  
græcos et latinos complectente custos, etc., etc.,

GUILIELMUS ET LUDOVICUS DINDORF,

Secundum conspectum Academiæ regiæ inscriptionum et huma-  
norum litterarum die 29 maii 1829 approbatum.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

L'ouvrage entier, imprimé sur papier vélin collé, formera de 32  
à 36 livraisons, petit in-folio à deux colonnes, même format que  
les éditions de Henri Estienne et de Londres.

Les quatre premières livraisons du premier volume, qui con-  
tiendra la lettre A, sont en vente. La cinquième est sous presse.

Le second volume, dont la rédaction est confiée à MM. Guil-  
laume et Louis Dindorf, célèbres professeurs de philologie grecque  
à Leipsick, s'imprime simultanément. Les trois premières livraisons  
de ce second volume, contenant les lettres B, Γ, Δ, sont en vente;  
la suite sera publiée à des époques très-rapprochées, le travail  
de la rédaction des lettres Δ, et E étant achevé.

Prix de chaque liv., composée au moins de 160 pag. à 2 col. 12 fr.

Et grand papier vél., tirée à un petit nombre d'exemplaires. 24 fr.

---

